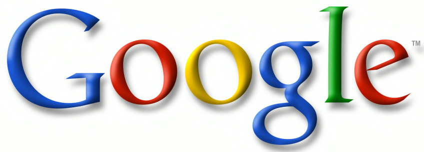



VE RI
TAS

G. DESDEVISES DU DEZERT

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE CLERMONT-FERRAND

L'ESPAGNE

DE L'ANCIEN RÉGIME

LA RICHESSE ET LA CIVILISATION

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, RUE DE CLUNY, 15

—

1904

L'ESPAGNE DE L'ANCIEN RÉGIME

G. DESDEVISES DU DEZERT

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE CLERMONT-FERRAND

L'ESPAGNE

DE L'ANCIEN RÉGIME

III.

LA RICHESSE ET LA CIVILISATION

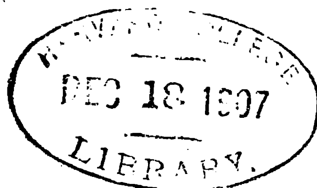
PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, RUE DE CLUNY, 15

1904


DEC 18 1907
LIBRARY

INTRODUCTION

Nous avons étudié dans deux précédents volumes la physionomie générale de la société espagnole au dix-huitième siècle et les institutions qui la régissaient ; il nous reste à marquer la place de la nation espagnole dans la civilisation générale, en recherchant quelle somme de travail utile elle a su produire, à quel degré de richesse économique et intellectuelle elle a su atteindre. Les nations doivent être, comme les individus, jugées selon leurs œuvres ; la meilleure est la plus active, celle qui sait le mieux mettre en œuvre ses ressources naturelles, celle qui pousse le plus loin son savoir, celle qui crée le plus de beauté.

La richesse naturelle du sol espagnol a été souvent exagérée ; l'Hespérie n'est pas un jardin. Les statistiques modernes évaluent les terres réellement très fertiles au dixième de la superficie totale, et les terres pauvres ou incultivables à 45 0/0.

L'Etat devait se proposer d'améliorer la culture là où elle existait déjà et de la créer partout où elle était possible. Il semble bien que les innombrables mémoires des faiseurs de projets l'aient éclairé sur les principaux moyens à mettre en œuvre. Il comprit que l'eau était le premier besoin de l'Espagne, que la question de l'eau

était liée à celle du reboisement, qu'il fallait lutter contre la dépopulation, arrêter les progrès de la mainmorte, répartir les terres communales entre les habitants, supprimer les monopoles ruineux et perfectionner les modes de culture. Mais il n'eut d'aucune de ces choses une connaissance vraiment sérieuse et solide, il ne sut pas les vouloir d'une volonté réfléchie et sûre d'elle-même, les poursuivre avec la ténacité qui triomphe de tous les obstacles. Il ne devina pas surtout que le paysan devait être tiré de son ignorance et éclairé avec patience sur ses véritables intérêts. Faute de l'avoir compris, il échoua dans la plupart de ses entreprises.

Le reboisement, contrarié par les habitants eux-mêmes, ne réussit nulle part. Les canaux d'irrigation, entrepris sans plan d'ensemble et sans méthode, ne donnèrent que des résultats incomplets et peu encourageants. La jalousie des paysans amena la décadence des colonies étrangères de la Sierra Morena. Les privilégiés luttèrent désespérément contre le partage des biens communaux, les biens d'Eglise ne furent pas sérieusement atteints avant 1805. L'Etat ne sut ni perfectionner les transports, ni unifier les tarifs, ni protéger le laboureur contre l'arbitraire des autorités seigneuriales ou municipales.

Il y eut cependant quelques progrès. La population s'accrut notablement ; quelques grands prélats, quelques riches propriétaires, les Sociétés économiques des amis du pays réalisèrent quelques tentatives intéressantes. Le roi même prit une ou deux mesures décisives. En restreignant les privilèges abusifs de la *Mesta*, en permettant aux propriétaires de vignes et d'oliviers d'enclore

leurs héritages, Charles III prépara la résurrection de l'agriculture castillane.

Ce qui prouve l'influence des bonnes lois sur le développement de la richesse agricole, c'est la répartition même de cette richesse dans la Péninsule. Dans la plupart des provinces du nord, et en Catalogne et Valence, le paysan se sent maître du sol, soit qu'il le possède en pleine propriété, soit qu'il le tienne *a censo*, soit qu'il le cultive comme fermier avec bail à long terme et quasi héréditaire ; toutes ces provinces présentent le spectacle d'une prospérité relative, les voyageurs y constatent un bien-être qu'on ne retrouve pas dans les autres parties de la monarchie. Dans les Castilles, le paysan est plus ou moins à la merci du propriétaire ou de son intendant, la misère est déjà très grande, et l'homme se voit écrasé par des forces si redoutables, qu'il ne tente même plus de leur échapper ; il vit au jour le jour, indolent et résigné, le plus ambitieux rêvant de faire de son fils un petit fonctionnaire ou un « seigneur curé ». En Andalousie, où les grands domaines couvrent tout le pays, le paysan n'est plus qu'un mercenaire ; les intendants l'enrégimentent au temps de la moisson et des semailles, et il végète le reste de l'année, misérable et fainéant.

L'Espagne était avant tout une terre à blé. Sa récolte moyenne dépassait ses besoins, et elle mangeait du pain plus blanc que la France. Une culture mieux entendue et une meilleure législation en eussent fait un grand pays de production des céréales.

Elle exportait des raisins, des figues, des citrons, des oranges, des avelines et des amandes.

Ses vins alcooliques et liquoreux étaient très estimés, et l'eussent été bien davantage si leur mode de fabrication et de conservation eût laissé moins à désirer.

L'huile, plus mal préparée encore, ne trouvait guère d'acheteurs en dehors de la péninsule.

L'Espagne ne récoltait ni assez de lin, ni assez de chanvre pour sa consommation ; quelques plantes industrielles, comme le sparte, la barrille, le sumac, la gaude, le safran et la garance, lui assuraient un petit revenu.

Les deux grands produits nationaux étaient les soies et les laines, que se disputaient avec ardeur les commerçants étrangers. L'Espagne ne travaillait que la moitié de ses laines et peut-être pas le quart de ses soies. Elle commençait à être concurrencée par l'Italie pour la soie, par l'Allemagne et l'Angleterre pour la laine.

Encore très riche en menu bétail, elle négligeait l'élevage du porc, plus difficile que celui de la chèvre ou du mouton ; elle avait peu de bêtes à cornes et cinq fois plus de mulets que de chevaux.

Tout ce qui demandait de l'attention, de la prévoyance et du soin était abandonné ; on travaillait du bout des doigts et on vivait à la grâce de Dieu.

La mise en valeur des Indes fut, sans doute, très médiocrement comprise ; cependant la colonisation espagnole ne mérite pas tout le mal qu'on en a dit. Si les colons furent parfois féroces, ils ont, en somme, laissé subsister presque partout les races indigènes ; les lois, toujours humaines, ont toujours été en s'adoucissant. L'Espagne a donné à l'Amérique les animaux domestiques et les arbres fruitiers d'Europe ; elle a donné à l'Europe les trésors des

Indes : la cochenille,le jalap, la salsepareille, la vanille, le tabac, le maté, le café, le sucre et le cacao.

L'Espagne avait été jadis une nation industrieuse ; la folie des aventures, la découverte du Nouveau-Monde, les interminables guerres du seizième et du dix-septième siècle avaient ruiné en elle tout esprit d'ordre et d'application. Le travail, représenté par les gens d'Eglise comme un châtiment, était aux yeux de tous les Espagnols une dérogeance. La nation tendait à devenir un peuple de grands seigneurs mendiants et de mendiants grands seigneurs, et se contentait, dans sa noble oisiveté, « de semer l'honneur sur ceux qui la regardaient ».

Les Bourbons ont fait les plus grands efforts pour réhabiliter le travail aux yeux de leurs sujets, et ont appliqué à l'Espagne les remèdes appliqués à la France par Colbert et ses successeurs. Il n'est peut-être pas de point sur lequel l'œuvre bourbonienne ait été calquée de plus près sur le modèle français et en ait suivi plus docilement les transformations et le développement.

Au début du siècle, le colbertisme est encore en France en toute sa vigueur, et le régime corporatif est considéré par les économistes français comme la sauvegarde de l'industrie, Philippe V oblige en 1703 tout négociant à s'inscrire à une corporation. A la fin du siècle, les corporations sont attaquées en France comme des organismes vieillis et inutiles ; ces critiques trouvent de l'écho en Espagne ; Campomanes et Jovellanos déclarent la guerre aux corporations, et en 1790 Charles IV décide que tout ouvrier d'une habileté reconnue

pourra ouvrir boutique sans passer l'examen de maîtrise.

Les *gremios* espagnols semblent la copie fidèle des corporations françaises : même hiérarchie allant de l'apprenti au maître par le compagnon et l'employé, mêmes épreuves d'admission, même jalousie à l'égard de ceux qui ne sont ni fils, ni gendres de maîtres déjà établis, mêmes entraves au libre exercice de la profession, mêmes intrigues pour arriver aux honneurs, même gaspillage des fonds communs, mêmes confréries charitables à côté de la jurande. Mais le gremio espagnol est pauvre, peu actif et peu ingénieux ; l'invention, âme de toute industrie, lui fait défaut, il est à demi mort avant d'avoir été supprimé.

Pour réveiller ce peuple endormi, les économistes cherchèrent à l'éclairer sur ses intérêts et à lui faire comprendre la dignité du travail ; mais l'Espagne est un pays « où on ne lit pas parce qu'on n'écrit rien, où on n'écrit « rien parce qu'on ne lit pas » ; l'enseignement théorique porta en somme assez peu de fruit. Les Sociétés économiques des amis du pays eurent une action plus sensible et fondèrent plus d'un établissement utile ; mais, composées de gentilshommes, d'ecclésiastiques et de bourgeois lettrés, le sens des affaires leur fit souvent défaut ; elles traitèrent trop souvent les questions économiques comme des thèmes académiques. Elles eurent, du moins, l'honneur d'ouvrir la voie dans laquelle il fallait marcher.

Le roi aussi voulut prêcher d'exemple et se fit industriel ; idée médiocre, qui donna à l'Espagne quelques manufactures de luxe et coûta gros au Trésor, sans enrichir beaucoup le pays.

Pour fomenter l'esprit d'entreprise, le roi fit appel

aux ouvriers et aux négociants étrangers, et leur offrit les droits de naturalité ; aux plus habiles il donna des privilèges et monopoles ; à ceux de ses sujets qui consentaient à se vouer à l'industrie, il concéda des exemptions d'impôts, des remises de taxes, des primes et des droits utiles de toute sorte. Il décréta l'entrée en franchise des matières premières, il en facilita le transit à l'intérieur du pays, il en interdit l'exportation. Des tarifs prohibitifs frappèrent les marchandises étrangères à leur entrée en Espagne.

L'emploi simultané et prolongé de toutes ces mesures finit par amener une véritable renaissance de l'industrie. Grâce à la bonne exploitation des mines des Indes, l'Espagne garda le premier rang pour l'extraction des métaux précieux, et commença à exploiter chez elle le fer, le cuivre, le plomb, l'étain et le cobalt. Elle eut des forges, des fonderies de fer et de cuivre, des fabriques d'armes et d'instruments aratoires, des coutelleries, des chaudronneries, des tréfileries, des fabriques d'épingles. Les industries chimiques, déjà prospères en Angleterre et en France, ne furent représentées en Espagne que par le raffinage du salpêtre et de la soude, la teinturerie et la fabrication du savon ; elles ne donnèrent que des produits médiocres suffisant à peine à la consommation intérieure. Les industries alimentaires suivirent de loin le développement de la richesse. Seule la distillation des eaux-de-vie et des liqueurs prit une réelle extension. Les industries du vêtement profitèrent peut-être plus que toutes les autres des faveurs royales ; les draps fins de Guadalajara et de Ségovie égalaient presque les plus beaux

draps de France. L'Espagne continua néanmoins à acheter des lainages à l'étranger, et il en fut de même pour les cotonnades et les toiles, malgré le développement de l'industrie cotonnière en Catalogne et de l'industrie des toiles en Galice. Pour les soieries, Tolède, Talavera, Séville, Murcie et Valence fabriquèrent des bas, des rubans, des gazes, des taffetas, des satins et des velours, dont le bon marché faisait souvent le principal mérite, et qui ne trouvaient à s'exporter qu'aux Indes. L'Espagne fabriquait encore de la vaisselle d'or et d'argent, et des ornements d'église d'aspect un peu lourd mais somptueux, des bijoux d'un style original. La chapellerie avait pris un certain développement en Galice, à Séville, à Valence et à Barcelone. La cordonnerie catalane était renommée dans toute la péninsule et s'exportait jusqu'aux Indes. La céramique donnait quelques belles poteries rouges et quelques faïences intéressantes à Valence, à Manises et à Alcora, quelques porcelaines assez médiocres à Sargadelos et à Alcora. La verrerie fine ne se faisait guère qu'à Barcelone et à la manufacture royale de San Ildefonso. C'étaient encore les manufactures royales qui fabriquaient les tapisseries destinées aux palais royaux ; les plus beaux meubles venaient de l'étranger. Partout les économistes signalent les mêmes défauts : l'ouvrier espagnol n'a point d'invention ; il se borne à refaire ce que d'autres ont fait avant lui, et les conditions générales de l'industrie ne lui permettent même pas de vendre à bon marché les médiocres produits de son travail. Il y a progrès et grand progrès, puisque le rendement annuel de l'industrie nationale représente tout près de 1.200 millions de réaux ; mais le capital manque de

hardiesse et le travail d'intelligence, et l'Espagne reste tributaire des nations plus résolues et plus habiles.

Le commerce se trouvait dans une situation moins désespérée, car une nation peut, à la rigueur, vivre sans industrie, et aucune nation ne peut vivre sans commerce. Par le fait même qu'elle consommait plus qu'elle ne produisait, l'Espagne était forcée de commercer avec l'étranger. Les efforts du gouvernement tendirent à mettre ce commerce dans des mains espagnoles, à restreindre les importations étrangères, et à développer l'exportation nationale, pour réduire la différence énorme que l'Espagne payait chaque année aux nations voisines.

On songea tout d'abord à créer une administration commerciale. Charles II avait institué en 1679 une junte du commerce; on lui donna les monnaies en 1730, les mines en 1747, et les affaires des étrangers en 1748. Elle fut à la fois comité de perfectionnement et tribunal d'appel en matière commerciale. La junte des postes, créée en 1776, eut la surintendance de la voirie. Les consulats établis dans les grands ports, à Burgos et à Madrid, remplirent, comme la junte de commerce, le double rôle de commissions administratives et de tribunaux de commerce. Quelques-uns prirent l'importance de véritables ministères, disposèrent d'un budget considérable, et firent d'excellente besogne; mais les lois commerciales manquaient d'unité et de simplicité; juntes et consulats furent d'augustes machines coûteuses, compliquées et de médiocre rendement.

L'Espagne attendit jusqu'en 1772 une réforme moné-

taire. Le système adopté fut un compromis assez heureux entre plusieurs systèmes anciens, mais le titre de la nouvelle monnaie fut abaissé à dessein ; l'équivoque persista entre le *réal de vellon* et le *réal de plata* ; il y eut jusqu'à neuf monnaies d'argent ; les monnaies provinciales subsistèrent, et l'on garda l'habitude de compter en monnaies imaginaires, souvent fort difficiles à réduire en réaux. Le commerce de l'argent, autorisé par la Ensenada moyennant paiement d'un droit de 3 0/0, resta soumis à des formalités excessives et vexatoires.

L'unité des poids et mesures, aussi désirable que celle des monnaies, ne fut décrétée qu'en 1801, et à cette époque où le système métrique était connu, l'Espagne ne sut encore adopter qu'un système bâtard et d'usage incommode, que le gouvernement n'arriva même pas à imposer à toutes les provinces.

L'Espagne n'avait ni canaux ni routes. L'énergique chanoine Pignatelli conduisit le canal d'Aragon jusqu'à El Burgo, mais ne put le mener plus loin, à cause de l'inconsistance du terrain. Le canal de Castille ne put non plus être achevé. Aucun effort sérieux pour améliorer les routes ne fut tenté avant le règne de Charles III. De 1777 à 1788, Florida Blanca répara 200 lieues de routes et construisit 195 lieues de routes nouvelles ; on commença à établir des services de diligences entre les grandes villes ; la poste fonctionna à peu près régulièrement, le brigandage disparut presque partout. Cependant les voyages continuèrent à présenter en Espagne des difficultés beaucoup plus grandes qu'en France ou en Angleterre. On mettait huit à dix jours de Bayonne à Madrid. Le

mulet resta l'instrument de transport le plus répandu, et le muletier resta le roi des routes. Les auberges gardèrent en général leur mauvaise réputation; seules les grandes villes commencèrent à avoir des hôtels passables.

Dans ces conditions barbares, le commerce restait languissant et luttait péniblement contre le préjugé aristocratique, les tracasseries de l'administration et l'esprit de chicane des corporations. Le petit commerçant, souvent réduit à tricher pour vivre, végétait dans l'enceinte de son *gremio,* plus pauvre et plus malheureux que l'ouvrier. Le marchand aisé était l'exception, puisqu'un capital de 45.000 réaux suffisait à Madrid pour être admis dans la confédération des Cinq grands Corps. L'esprit d'association ne faisait pas complètement défaut, on vit des négociants s'associer pour acheter les marchandises à meilleur compte et pour établir des entrepôts ; les Cinq grands Corps fondèrent une vaste compagnie industrielle et commerciale qui eut son heure de prospérité et dura plus d'un demi-siècle. Mais ce ne furent là que des faits exceptionnels ; la plupart des négociants espagnols n'avaient ni l'expérience des grandes affaires, ni la vigilance toujours en éveil qui les fait réussir, et les exigences de l'Etat ruinèrent les associations les plus robustes.

Les hommes politiques avaient si bien le sentiment de l'infériorité du commerçant espagnol en face du concurrent étranger, qu'ils se refusaient énergiquement à conclure des traités de commerce avec les grandes puissances commerçantes, et voyaient d'un très mauvais œil les négociants étrangers établis en Espagne. L'Angleterre se faisait craindre et respecter ; mais la France, dont l'Espagne

ne redoutait aucune attaque, avait toutes les peines du monde à défendre ses nationaux contre la malveillance persévérante de l'administration espagnole.

Le commerce avec les Indes fut longtemps réservé aux seuls Castillans et se fit par le seul port de Cadiz. Le décret du 12 octobre 1778 déclara libre le commerce entre 13 ports d'Espagne et 20 ports des Indes, et jamais loi n'eut d'effets plus immédiats ni plus heureux. Prise soixante ans plus tôt, cette grande mesure de justice et de salut aurait peut-être assuré la résurrection de l'industrie espagnole. Elle détermina un immense mouvement d'échanges, fomenta l'industrie catalane naissante, et doubla en trente ans l'effectif de la marine marchande.

Les ports d'Espagne et des Indes furent réparés et agrandis, rendus de plus facile abord et d'usage plus commode. Les Indes virent construire leurs premières routes.

La piraterie disparut de la Méditerranée.

Sur l'Océan, l'Espagne combattit sans relâche, et non toujours sans succès, la contrebande étrangère, et surtout anglaise. Elle obtint en 1750 la renonciation des Anglais au privilège de l'*Asiento*, et la paix de Versailles arrêta pour un instant leurs empiétements.

Des compagnies de commerce et de navigation furent créées, et le long succès de *la Compagnie royale Guipuzcoane de Caracas* montra que des entreprises de ce genre pouvaient prospérer en Espagne.

Le commerce général présenta de 1787 à 1792 une moyenne annuelle de 1.900 millions de réaux, et les gains effectifs des commerçants espagnols ne montèrent pas à

moins de 466 millions. Il est bien probable qu'aux plus plus beaux temps de la maison d'Autriche, un pareil chiffre d'affaires n'avait jamais été atteint; et cependant, si vite qu'eût marché l'Espagne dans les vingt dernières années du XVIII[e] siècle, elle était encore bien loin d'avoir rattrapé ses rivales, et les négociants étrangers avaient profité plus encore que les nationaux de l'extension nouvelle donnée au commerce des Indes. Cadiz comptait jusqu'à 8.500 étrangers dans ses murs.

On serait tenté d'attribuer tous ces échecs ou ces demi-succès à l'éducation donnée au peuple espagnol, et le premier coup d'œil jeté sur l'enseignement public semblerait justifier pleinement les pires accusations; mais il faut bien prendre garde à ne pas exagérer l'importance des leçons reçues à l'école et à ne pas demander à des écoles du dix-huitième siècle ce que nous demandons encore vainement aux nôtres.

L'enseignement était certes fort mal organisé dans l'Espagne du dix-huitième siècle. Il n'est pour ainsi dire pas de reproches qu'on ne puisse lui adresser.

L'enseignement primaire était dans l'enfance, abandonné à l'Eglise et aux municipalités, si peu populaire que des hommes fort intelligents tenaient pour perdu l'argent qu'on lui donnait. L'enseignement des filles était encore plus négligé, et se bornait le plus souvent aux travaux de couture, de tricot et de broderie. Aux Indes, il fallait dix-huit mois d'enquête et des formalités sans nombre pour ouvrir une école.

L'enseignement secondaire était donné dans de petites

écoles monastiques, dans les séminaires, et dans quelques grands collèges de jésuites, incontestablement mieux tenus et gouvernés avec plus d'intelligence que tous les autres. Les écoles monastiques et les séminaires n'enseignaient guère autre chose que le vieux trivium scolastique, l'art de parler en latin sur ce qu'on savait et surtout sur ce qu'on ne savait pas. Les programmes des jésuites étaient plus complets et d'aspect plus moderne, les mathématiques et la physique y figuraient; ils avaient quelques maîtres savants et distingués, mais leur enseignement n'a jamais eu de valeur émancipatrice, et quand ils eurent disparu, il n'y eut plus en Espagne que de médiocres écoles de grammaire et de rhétorique.

Les universités ne méritent pas beaucoup plus de considération. Trop nombreuses, on en comptait 24, mal dotées et mal gouvernées, elles n'étaient en réalité que des sortes de chapitres enseignants, où une foule de fort braves gens distribuaient un enseignement effroyablement suranné, sans la moindre idée qu'ils pussent avoir autre chose à faire. Ils récitaient leur cours, comme ils chantaient vêpres et complies, et quand on leur parlait réformes, répondaient par un verset de la Bible: *Non erit in te Deus recens, nec adorabis Deum alienum.* — La grande affaire de ces universités était de préparer les étudiants aux grades, et le mécanisme des examens était tellement puéril et si souvent faussé qu'un diplôme n'était qu'un prix d'assiduité, quand il n'était pas un prix de faveur.

Comme il eût pu arriver à des gens sans naissance et sans fortune de se pousser à force de travail jusqu'aux emplois et aux honneurs, on avait imaginé de mettre les

grades à si haut prix que les gens bien rentés y pouvaient seuls prétendre, et pour que les fils de famille ne subissent pas, pendant les longues années de scolarité, le contact déplaisant de l'étudiant pauvre et roturier, de grandes écoles aristocratiques, les *colegios mayores*, foyers d'orgueil et d'indiscipline, recevaient les fils des nobles et fournissaient l'Espagne de théologiens, d'administrateurs et de magistrats.

C'étaient là de détestables institutions, mais presque tous les autres pays de l'Europe en présentaient d'analogues, et les reproches que nous venons d'adresser aux universités et aux collèges d'Espagne, on pourrait les renvoyer à beaucoup d'universités et de collèges de la France du dix-huitième siècle.

L'Espagne elle-même comprit qu'elle devait changer de système. L'expulsion des jésuites, qui désorganisa profondément l'enseignement public, amena les hommes d'Etat à s'occuper de la question. Le gouvernement n'osa pas se faire lui-même éducateur, mais prit au sérieux son droit de contrôle et de réforme. Il institua un brevet officiel pour les magisters et engagea les municipalités à entretenir des écoles primaires. Charles III fonda ou réforma à Madrid les Etudes royales de Saint-Isidore et le Séminaire royal des nobles, dont il essaya de faire des établissements modèles. Il s'attaqua aux grands collèges, malgré l'opposition formidable de tous leurs anciens élèves, « plus « étroitement unis entre eux que les francs-maçons ». Il les ferma pendant quatre ans et ne les rouvrit qu'après avoir réformé tous leurs statuts. Les universités furent touchées à leur tour et placées sous la tutelle d'un repré-

sentant de l'autorité royale. Les chaires furent données au concours, les manuels d'enseignement changés, les programmes renouvelés en 1772, les examens rendus moins onéreux. En 1807 une nouvelle réforme supprima d'un trait de plume onze universités, installa définitivement les sciences dans le programme de la faculté des arts, et développa encore l'enseignement du droit national et de la médecine.

A côté des universités, longtemps réfractaires à tout changement, furent créés des établissements scientifiques, bien conçus et convenablement dotés, qui donnèrent à l'Espagne quelques véritables savants.

Le mouvement se propagea jusque par delà l'Atlantique. Les universités monastiques des Indes parurent s'éveiller de leur torpeur, et les créoles protestèrent eux-mêmes contre les limites que le gouvernement prétendait mettre à leur instruction.

Au sein de la vieille Espagne réactionnaire et fermée, apparut une minorité intelligente et hardie, tenue pour scandaleuse par les vieux partis, mais résolue à marcher de l'avant et à ne plus laisser le pays se rendormir.

Si cette minorité ne réalisa pas son rêve, la faute en fut tout d'abord et surtout à la fatale guerre de l'Indépendance, qui supprima pour vingt-cinq ans au moins toute culture en Espagne, et la faute en fut aussi à l'Espagne elle-même qui ne sait peut-être pas encore aimer la science comme il faut l'aimer. Ecoles, programmes, méthodes, examens ne forment que l'appareil extérieur et grossier de la culture intellectuelle. Celui qui se contente d'emmagasiner le savoir distribué

à l'école, celui qui croit tout fait quand il a passé un *auto mayor* et reçu la *borla* doctorale, celui-là n'a rien appris, ni rien gagné. Celui-là seul a réellement compris le prix du savoir qui sort de l'université l'esprit plus curieux et plus libre, armé d'un plus fort et meilleur vouloir. L'Espagne eut des hommes faits ainsi, mais elle en eut trop peu, et ils ne purent faire lever la pâte, qui resta sous leurs mains fade et grossière.

Ceux qui entreprirent la tâche d'éclairer leurs concitoyens furent des hommes d'une hardiesse peu commune, car il leur fallut proprement tout tirer du néant et créer jusqu'aux instruments de travail ; les archives n'étaient que des monceaux de papiers, les rares bibliothèques existantes, que des monceaux de livres. Peu à peu la plupart des dépôts s'organisèrent, l'inventaire en fut fait, le catalogue en fut dressé. La bibliothèque royale de Madrid s'ouvrit en 1714, celle des Etudes royales de Saint-Isidore en 1785; les universités, les couvents mirent un peu d'ordre dans leurs collections, qui restèrent toujours aussi riches en œuvres de théologie que pauvres en livres modernes ; la censure veillait avec un soin jaloux à ce qu'aucun ouvrage hétérodoxe ne pénétrât en Espagne, et tout ouvrage protestant ou suspect d'esprit révolutionnaire était impitoyablement prohibé.

Aucun livre ne pouvait paraître sans une autorisation du Conseil de Castille, et après avis conforme du censeur royal. Aussitôt paru, le livre tombait sous la griffe de l'Inquisition, qui pouvait en ordonner la saisie et la destruction ; le Juge de l'imprimerie était également maître

de le supprimer pour raisons de police et d'ordre public, et s'il échappait à tous ces dangers, l'auteur avait encore à compter avec la critique la plus ignorante, la plus passionnée et la plus injuste qu'on puisse imaginer. Un des Espagnols les plus instruits du XVIII[e] siècle, le P. Sarmiento, avait conclu de tout cela qu'il ne faut jamais rien publier, et beaucoup de gens sages seraient encore de son avis, si l'autorité défendait seulement la dixième partie de ce qu'elle défendait alors en Espagne. Ne fallait-il pas être une sorte de héros pour se risquer à écrire sur quelque matière sérieuse, alors que le moindre caprice d'un subdélégué ou d'un qualificateur pouvait vous ruiner et vous coûter de longs mois de captivité? Dans de semblables conditions, il n'y a point lieu de s'étonner que la science espagnole ne se soit pas élevée plus haut; on doit bien au contraire admirer qu'elle ait réussi à renaître et à progresser.

On ne peut citer en théologie et en philosophie que quelques tentatives intéressantes pour substituer aux vaines subtilités l'étude sérieuse du dogme, de l'histoire et du droit ecclésiastique, ou pour faire connaître à l'Espagne ce que la philosophie française avait de moins incompatible avec le génie national.

La jurisprudence fut le sujet de travaux nombreux et savants. On édita les vieux textes législatifs, on étudia la législation forale, le droit pénal, le droit administratif, le droit étranger, et l'Espagne eut de véritables jurisconsultes avec Macanaz, Campomanes, Jovellanos, Lardizabal et Marina.

L'économie politique ne fut pas moins à la mode en

Espagne qu'en France ou en Angleterre. D'immenses travaux de statistique furent entrepris par ordre du gouvernement ; les ministres rédigèrent des rapports et des mémoires étendus, remplis de faits curieux, bien établis, bien compris, groupés avec intelligence et netteté. D. Eugenio Larruga rassembla dans les 45 volumes de ses *Mémoires* les résultats de l'immense enquête économique à laquelle il s'était livré. D. Antonio de Capmany laissa dans ses *Mémoires* le type presque achevé de l'histoire économique d'une grande cité.

L'histoire eut cette singulière fortune d'avoir occupé une foule d'hommes distingués et d'avoir réalisé d'énormes progrès, sans que l'on puisse citer dans tout le siècle un seul véritable historien. Des écrivains de vrai savoir et de grand courage remirent en honneur les principes de la critique historique et menèrent une guerre aussi acharnée que périlleuse contre les contes et les légendes qui défiguraient les annales espagnoles ; on ne peut savoir jusqu'où allait l'audace des faussaires, ni quelles complicités ils rencontraient chez les magistrats et même au sein de l'Académie de l'histoire. Les érudits recherchèrent avec passion et sauvèrent plus d'une fois de la ruine des milliers de documents précieux. La bibliographie établit de grands catalogues méthodiques, et quelques collections comparables aux recueils de nos bénédictins furent commencées, entre autres l'*España Sagrada* des PP. Florez, Risco et Merino. Les *Histoires générales* de Ferreras et de Masdeu ont perdu presque tout leur intérêt, mais l'*Histoire du Nouveau-Monde* de Muñoz, les nombreux travaux rédigés alors sur l'histoire

des provinces et des villes, ou de certaines institutions, ont gardé une véritable valeur.

Les voyages artistiques de Bosarte, de Villanueva et de Ponz ramenèrent l'attention des érudits sur les monuments de l'ancien art national.

La géographie profita des progrès des sciences. La marine royale exécuta plusieurs voyages de découverte le long des côtes d'Amérique ; les ingénieurs hydrographes dressèrent des cartes des Antilles et de diverses contrées de l'Amérique du Sud ; D. Tomas et D. Juan Lopez géographes du roi, commencèrent à dresser la carte générale d'Espagne.

Les sciences proprement dites furent cultivées avec moins de succès : « *Dios no lo da todo a todos* » ; cependant on peut citer encore quelques bons professeurs de mathématiques, quelques astronomes distingués, et quelques savants officiers de marine.

C'est un Espagnol, D. Agustin de Betancourt, qui fit l'un des premiers essais de télégraphie électrique. Le platine fut rapporté en Europe par D. Antonio de Ulloa et étudié par D. Guillermo Bowles et D. Valentin Foronda. Le *tungstène* fut découvert par D. Fausto et D. Juan José Elhuyar.

Dans les sciences naturelles, l'Espagne compta quelques botanistes de tout premier ordre : Barnades, Cavanilles, Ortega, Ruiz, Pavon et Mutis. La médecine fit de grands progrès et cessa d'être une branche de l'éloquence pour devenir une vraie science d'observation ; l'honneur de cet heureux changement revient en grande partie au gouvernement, qui sut, en dépit de l'opposition

des universités, réorganiser de toutes pièces l'enseignement médical et le mettre presque à la hauteur de l'enseignement étranger. D. Antonio Gimbernat et D. José Yberti comptèrent parmi les meilleurs médecins de leur temps.

L'Espagne, en somme, travailla beaucoup pendant le dix-huitième siècle, et si elle ne parvint pas à compter parmi les peuples initiateurs, elle s'outilla du moins pour s'instruire et finit par posséder une élite d'esprits distingués, comparables aux meilleurs éléments des autres sociétés européennes.

La gloire littéraire de l'Espagne avait longtemps survécu à sa fortune politique; mais au début du dix-huitième siècle les grands écrivains avaient tous disparu, et à lire les écrits monstrueux de leurs disciples, on eût dit que de longs siècles de décadence s'étaient écoulés depuis que le siècle d'or avait pris fin. Le cultisme, cette gangrène des littératures, avait tout envahi et tout corrompu; inattentifs à la nature et à la vie, poètes et prosateurs poursuivaient dans les nuages mille chimères absurdes; la fantaisie déchaînée, et devenue folie, délirait en un style étrange, chef d'œuvre d'extravagance et d'obscurité.

De loin en loin pourtant, de la foule des *copleros* sans esprit et sans talent, sortait un hardi compère, comme Fray José Joaquin Benegasi y Lujan, ou comme D. Diego Torres y Villarroel, chez lesquels on reconnaissait encore la verve primesautière des francs poètes.

Un changement de front s'imposait, mais au lieu de retourner aux sources de l'inspiration nationale, ce fut vers l'imitation étrangère que se porta le médiocre génie des

réformateurs. Ils proposèrent la France comme modèle littéraire à l'Espagne, et adoptèrent le classicisme comme ils avaient fait du colbertisme, parce qu'il est plus facile d'importer une mode toute faite que de créer un art original.

La fondation de l'Académie espagnole (1713) marque le point de départ de l'ère nouvelle. L'effet le plus heureux de cette création fut de ramener l'attention sur les questions littéraires. Des académies et des sociétés littéraires se fondèrent à Madrid et dans quelques grandes villes de province ; la *Tertulia de la fonda de San Sebastian* à Madrid a gardé sa place dans l'histoire littéraire du dix-huitième siècle. Salamanque et Séville ont eu aussi leurs cercles fameux et leurs poètes.

De 1726 à 1739, l'Académie espagnole publia un bon dictionnaire de la langue castillane ; en 1745 parut à Madrid la grammaire de Gayoso et à Valence celle de San Pedro. Dès 1737 la poétique de D. Ignacio de Luzan donna à la nouvelle école son programme et son code. Les néo-classiques s'inspirèrent de l'antiquité et des littératures italienne et française ; les tenants du vieil art national étudièrent la littérature espagnole et contribuèrent avec succès à la faire connaître. Au choc des deux écoles, la critique s'éveilla. La presse n'eût pas demandé mieux que de s'émanciper ; les ministres la tinrent toujours en main et de très court ; il n'y eut d'à peu près libre que la polémique littéraire et scientifique, et le roi dut plus d'une fois intervenir pour protéger le critique indépendant contre la fureur de ceux qu'il avait censurés. Le *Théâtre critique* du P. Feyjóo, le *Journal des Lettrés* de Martinez

Salafranca et de Puig, le *Semainier de Salamanque*, le *Mémorial littéraire* eurent une vie agitée et difficile. Cent autres feuilles disparurent presque aussitôt après leur naissance. Tant d'efforts ne restèrent pas inutiles ; on vit peu à peu se produire de nouveaux écrivains qui surent être à la fois intéressants et raisonnables. La renaissance des lettres espagnoles ne fut pas un prestigieux changement à vue, ce fut quelque chose comme un printemps un peu capricieux, où entre les longs jours gris et les bourrasques on salue avec plaisir quelques jours moins froids et plus lumineux. Le *Fray Gerundio* du P. Isla (1750), *Les Erudits à la violette* de Cadalso, les jolies *Poésies* de Fray Luis de Leon, les *Fables* de Samaniego et d'Iriarte, les œuvres morales de Jovellanos, les odes de Meléndez, de Cienfuegos et de Quintana n'appartiennent pas à la famille des grands chefs-d'œuvre universels, mais sont d'agréables ouvrages, d'allure élégante et distinguée, faits pour plaire aux honnêtes gens de tous les pays. Peut-être n'a-t-il manqué à cet art, un peu faible, mais correct et fin, qu'un ou deux hommes de génie pour lui donner des ailes. Deux ou trois fois, on a pu croire qu'elles allaient lui pousser. Au lendemain de la *Rachel* de Huerta, du *Pelayo* de Quintana, du *Señorito mimado* de Tomas Iriarte et du *Si de las Niñas* de Leandro de Moratin, la muse dramatique a semblé se réveiller ; mais tout art d'imitation est condamné à périr, et le seul nom littéraire de cette période que retiendra peut-être la postérité est celui du modeste employé madrilène D. Ramon de la Cruz, qui ne fut d'aucune académie, mais dont les 542 pièces de théâtre forment le plus divertissant et le plus pittoresque des musées.

En musique, comme en littérature, on constate un double courant : les uns suivent la tradition nationale, d'autres vont demander leurs modèles à l'étranger ; mais cette fois ce n'est plus la France, c'est l'Italie que l'on imite, et le courant national est assez fort pour submerger les imitateurs.

Tandis que le monde officiel intronise en Espagne l'opéra italien, et que quelques musiciens espagnols s'exercent à écrire des opéras, le grand public continue à applaudir les compositeurs restés fidèles à la vieille école espagnole, et la musique, demeurée populaire, vit et prospère au milieu des autres arts languissants. L'Espagne fourmille de guitaristes, de flûtistes, de violonistes et de chanteurs. Chaque carrefour, chaque place est une manière de théâtre embryonnaire et à bon marché. Toute l'Espagne danse, et pas de bal sans musique. La danse s'accompagne de chant et de pantomime, c'est encore du théâtre. Pendant que les gens du bel air vont aux *Caños del peral* entendre l'opéra italien, mythologique et langoureux, le public s'engouffre à *la Cruz* ou au *Principe,* pour applaudir les *Zarzuelas* de Ramon de la Cruz et d'Antonio Rodriguez, et les *Tonadillas* qui suivent presque chaque pièce. A côté de cet art populaire, passablement mauvais garçon, le grand art religieux enfante chaque jour des chefs-d'œuvre. Organistes et maîtres de chapelle composent sur les thèmes anciens de véritables drames sacrés et prêtent aux magnifiques cérémonies de l'Eglise espagnole une poésie intense et profonde, qu'aucun autre pays ne connaît. Enfin deux grands critiques d'art, Eximeno et Arteaga, dépassant toutes les idées de leur temps, formulent, dès la fin du siècle, les théories qui, soixante ans plus tard, révolutionneront la musique.

L'art espagnol au dix-huitième siècle présente cet intérêt particulier qu'on y peut voir comme un abrégé de son histoire tout entière et saisir sur le vif la loi de son développement et de ses décadences.

Le siècle s'ouvre en plein épanouissement de l'école churriguéresque. Fatigués de la pauvreté croissante de l'architecture castillane depuis Philippe II, les artistes s'étaient épris du style ingénieux mais tourmenté mis à la mode en Italie par Borromini, et en avaient exagéré les audaces et les excentricités. Ils étaient parvenus à tirer du vieux fonds classique un art tellement étrange qu'il faut aller dans l'Inde, au Japon, ou au Mexique des Toltèques pour trouver pareil fouillis et pareil enchevêtrement. Le caprice et la fantaisie sont de rares et précieuses qualités qui font le plus grand charme de certaines écoles; encore faut-il qu'ils ne choquent pas ouvertement la raison et qu'ils soient servis par une main habile. Quelque faible que l'on ait pour les churriguéresques, on est obligé d'avouer qu'ils ont souvent poussé l'emphase jusqu'au ridicule et ont été en général de très médiocres décorateurs; c'est moins le crayon de l'architecte que le ciseau de l'ornemaniste qu'il faut incriminer, lorsqu'on veut juger un monument de cette école. Le couvent de San Marcos de Léon en fournit la preuve décisive. Il semble avoir été bâti d'un seul jet, mais la moitié de sa façade a été ciselée au seizième siècle, pendant la belle époque du plateresque, et l'autre moitié sculptée au dix-huitième dans la manière molle et lâchée qui était alors à la mode; aucune comparaison n'est possible entre les deux parties du bâtiment; sous les

mêmes lignes générales, on sent deux arts différents.

Les grands travaux entrepris par Philippe V à San Ildefonso et à Madrid, la reconstruction du Palais royal amenèrent en Espagne des architectes italiens et des sculpteurs français qui remirent en honneur les préceptes classiques. L'Académie des nobles arts de San Fernando travailla à la réforme de l'art, comme l'Académie espagnole à la réforme des lettres, et l'Académie de l'histoire à celle de la critique ; on étudia les Romains, les Italiens de la Renaissance, et à partir du règne de Charles III, l'Espagne vit s'élever des monuments « d'architecture noble et régulière », comme en avaient Saint-Pétersbourg et Berlin. L'Espagne contemporaine a rejeté avec dédain cet art abominable ; elle a eu bien raison.

L'enseignement officiel ne fut pas bien plus favorable à la sculpture. Les Espagnols cultivaient avec succès la sculpture sur bois et s'entendaient à merveille à donner la vie à leurs statues peintes ; mais l'art national n'osait aborder l'étude du nu et ne sortait pas de la sculpture religieuse. Les sculpteurs appelés de France par Philippe V et Ferdinand VI révélèrent aux artistes espagnols la beauté plastique du corps humain, et les remirent en face du modèle vivant.

Ils ne purent leur donner plus d'originalité qu'ils n'en avaient eux-mêmes ; leurs meilleurs disciples les copièrent, comme ils auraient copié les tailleurs d'images de l'école nationale, et pas un ne sut s'élever jusqu'à l'art sincère et personnel.

La ciselure et la gravure en médailles ne sortirent pas non plus de la médiocrité. La gravure en noir, au

contraire, trouva quelques excellents artistes et les eaux-fortes de Goya sont des chefs-d'œuvre.

Comme la sculpture, la peinture obéit à une double influence. Une foule de peintres, continuant, sans les développer, les traditions des maîtres madrilènes, sévillans ou valenciens, remplit les églises de christs, d'apôtres et de madones. Il y eut parmi ces hommes de véritables ascètes de l'art, des talents ingénieux et féconds, peut-être même quelques génies, mais la monotonie des sujets, les tyrannies du genre religieux, la manie du rabâchage ôtent presque tout intérêt aux productions de cette vieille école.

Les rois appelèrent des peintres français et italiens, Houasse, Ranc, Vanloo, Dussent, Amiconi, Tiépolo, qui firent leurs portraits, leur peignirent des paysages, des chasses et des allégories mythologiques ; mais le grand docteur de la peinture officielle fut l'allemand Mengs, favori de Charles III, qui forma toute une pléiade de peintres académiques, presque aussi ennuyeux que les architectes leurs contemporains et totalement oubliés aujourd'hui. Le peintre parisien Charles-François de la Traverse eut au moins un disciple, D. Luis Paret y Alcazar. Goya, un génie puissant et fougueux, qui se vantait de n'avoir eu que trois maîtres : la nature, Velazquez et Rembrandt, les dépassa tous et sut résumer dans son œuvre toute la vie de son pays et de son temps.

Sur quelle impression d'ensemble arrêterons-nous ce long voyage à travers la société, les institutions et la civilisation espagnoles? Cette impression risquerait sans doute d'être assez mélancolique si l'on ne se rappelait que

le dix-huitième siècle n'a été pour l'Espagne qu'une longue convalescence.

Sous la conduite de princes bien intentionnés, elle jouit d'une paix intérieure profonde, d'une administration régulière, d'une justice un peu lente mais douce et paternelle. Elle vit croître sa population et ses ressources. Elle eut même un moment l'illusion de la puissance, de la richesse et de la civilisation ; une armée, une marine, une industrie, un commerce, des littérateurs et des artistes. Pourquoi tous ces progrès n'ont-ils pas été plus solides ? pourquoi ces apparences ne furent-elles pas plus réelles ? C'est avant tout que le temps lui a fait défaut pour les consolider. L'Espagne commençait à peine à se ranimer quand a éclaté la Révolution française, et ses maîtres n'ont pas pu la garder en paix au milieu de l'Europe en guerre.

C'est aussi qu'il lui a manqué cette sorte de moralité supérieure, qui assure le succès des peuples aussi bien que des individus. L'Espagnol n'a trop souvent du devoir présent qu'une notion vague et sommaire, il l'accomplit par routine, sans zèle et sans conviction, il vit d'à peu près, et se contente d'apparences, et quand tout le monde pense ainsi dans une nation, depuis le laboureur jusqu'au roi, quand presque aucun homme ne sait « mettre son âme dans ce qu'il fait », de ce médiocre travail ne peut sortir qu'une médiocre moisson.

L'Espagne sait tout ce que le *descuido* lui a coûté depuis trois siècles ; qu'elle soit aussi attentive à ses intérêts qu'elle les a négligés jusqu'ici, et elle reprendra dans le monde le rang distingué que lui méritent la vive intelligence et les nobles vertus de son peuple.

L'ESPAGNE DE L'ANCIEN RÉGIME

LA RICHESSE ET LA CIVILISATION

CHAPITRE PREMIER.

L'AGRICULTURE.

Si l'on en croyait les poètes, l'Espagne serait un véritable Eden : on n'entend dans leurs vers que ruisseaux, zéphyrs et rossignols. Il s'en faut de beaucoup que la réalité réponde à leurs descriptions, et, choqué par le contraste, on est tenté de dire, avec un homme d'esprit, que l'Espagne est « un paradis pour les oreilles et un enfer pour les yeux ». Sans aller aussi loin, l'aspect du pays est, en général, peu séduisant. Les montagnes pelées et brûlées par le soleil, les rivières desséchées ou roulant des flots de boue rouge, les villages sordides, les églises carrées, et closes comme des bastilles, l'épaisse couche de poussière qui recouvre tout en été, la boue poisseuse où tout s'enfonce en hiver, donnent le sentiment d'une tristesse morne et accablante. Beaucoup d'étrangers restent sous cette impression, qui n'est pas absolument juste. Sous le soleil d'été, cette misère se mue en magnificence ; et la race têtue et passionnée qui habite le pays sait faire avec ces pierres du blé, de l'huile et du vin. Puis, çà et là, dans une vallée de fleuve, dans un petit

bassin abrité, sur les bords de la mer, il y a des oasis d'une fertilité et d'une beauté sans égales (1). Partout où l'eau coule, la terre donne une récolte (2), et le rendement serait bien plus considérable si la culture était moins arriérée, le paysan moins pauvre et moins routinier, la loi plus intelligente et plus libérale.

I. — La Législation agricole.

Dans une contrée où l'eau est la richesse suprême, la conservation des forêts aurait dû être l'une des principales préoccupations de l'Etat. Les économistes et les hommes politiques l'avaient bien compris, et avaient édicté les lois les plus minutieuses pour assurer le reboisement des montagnes (3).

Le reboisement était à la charge des communes, sous la surveillance du corrégidor ou alcalde-mayor de chaque *par-*

(1) Dans son livre *Los males de la patria* (Madrid, 1890, in-8°), M. Mallada répartit ainsi les terrains de l'Espagne :

« Roches entièrement dénudées, 10 %

« Terrains très peu productifs, soit à cause de l'altitude excessive, soit à cause de la sécheresse, soit à cause de leur mauvaise composition, 35 %

« Terrains moyennement productifs, manquant d'eau, ou situés d'une manière désavantageuse, ou d'une composition en quelque manière défavorable, 45 %

« Terrains qui nous font croire que nous somme nés dans un pays privilégié, 10 %

Cité par J. Brunhes, *l'Irrigation, dans la péninsule Ibérique et l'Afrique du nord.* Paris, 1902, in-8°, p. 52.

(2) « L'eau en abondance est dans ces parages le seul véritable engrais de la terre. » Rochetin, *l'Avenir économique de l'Espagne*, p. 9.

Les terrains non irrigués portent le nom de *secanos*. « En *secano* rien n'est « assuré, la sécheresse peut tout ruiner et le laboureur être réduit à attendre « la récolte de l'année suivante. » — Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 207.

(3) Le titre XXIV du livre VII de la *Novisima recopilacion* est intitulé : *De los montes y plantios, su conservacion y aumento.* Il comprend 28 lois. Les provinces basques et la Navarre avaient aussi leur législation forestière. Il n'est pas de question administrative qui ait donné lieu à plus de règlements et de procès.

tido (1). Les municipalités indiquaient au magistrat les terrains à planter et y faisaient semer chaque année au moins cinq arbres par tête d'habitant (2). Tous les ans, au mois de mars, chaque localité remettait au corrégidor un relevé de toutes les plantations effectuées, et si le registre n'était pas présenté en bonne et due forme, le corrégidor faisait planter 10 arbres par tête d'habitant, sans préjudice des autres peines de droit (3). L'accès des semis était interdit aux troupeaux, sous peine de 10 brebis d'amende par 100 têtes de menu bétail, ou de 1000 maravédis par tête de bœuf ou de vache trouvés sur le terrain défendu (4). Il était interdit de brûler les herbes aux environs des terrains ensemencés, sous peine de 1000 maravédis d'amende par pied d'arbre brûlé (5). Des gardes (*celadores de montes*) élus tous les ans veillaient à l'observation des ordonnances (6), dénonçaient les délinquants aux autorités locales, qui prononçaient une légère amende, ou, dans les cas graves, en référaient au corrégidor (7). Au mois de mai, le corrégidor remettait au Conseil de Castille le résumé général des opérations de reboisement de son *partido*, et, s'il ne le faisait pas, il était privé du tiers de son traitement (8). Deux conseillers de Castille avaient la surintendance des plantations (9), et des inspecteurs royaux parcouraient de temps à autre les districts pour surveiller les progrès du reboisement (10).

La législation provinciale de Guipuzcoa (11) obligeait chaque commune à planter 10 arbres par feu et 3 arbres pour chaque arbre coupé. Chaque village devait avoir sa pépinière

(1) *Nov. Rec.* VII, xxiv, 14. — 7 déc. 1748
(2) Id. ibid., art. 7.
(3) Id. ibid., art. 9.
(4) Id. ibid., art. 8.
(5) Id. ibid., art. 23.
(6) Id. ibid., art. 25.
(7) Id. ibid., art. 33.
(8) Id. ibid., art. 37.
(9) Id. ibid., Loi 16.
(10) Id. ibid., Loi 17.
(11) Décision des deux commissaires de la junte de Guipuzcoa du 26 sept. 1738. — Ordonnance du 31 janvier 1748, confirmée par Ordonnance royale du 2 juillet 1749. — *Guipuzcoano instruidò*, v° *Reglamento de montes.*

(*vivero*) et son registre de reboisement (*libro de plantio*). On ne comptait comme replanté que l'arbre repris et ayant poussé au moins trois feuilles (*preso en tres hojas*). Tout arbre manquant au compte légal entraînait pour la commune une amende d'un réal. Pour assurer à la marine royale les bois dont elle avait besoin, tous les bosquets situés à moins d'une lieue de la mer et un tiers de tous les autres devaient être plantés en arbres de haute futaie, en chênes si on le pouvait (*robles bravos*) ; les rivières devaient être rendues navigables jusqu'à la mer, et le commissaire de marine de Saint-Sébastien devait visiter tous les deux ans tous les bois de la province.

La Navarre avait édicté en 1757 un règlement général en cinq titres, fort bien conçu. Chaque village aurait sa pépinière, tiendrait un compte exact des arbres existants dans la pépinière, des arbres plantés, des arbres coupés, des amendes prononcées. La loi disait comment établir les pépinières, comment repiquer les jeunes plants, quelles essences conviennent aux divers terrains. Elle recommandait de planter les routes et de créer des promenades auprès des bourgs et villages. Elle défendait de brûler les herbes près des bois, de mener les chèvres dans les semis, d'écorcer les arbres ou de les couper sans permission. Le voleur d'arbres était puni de 100 livres d'amende (340 réaux) s'il était de qualité et de six mois de prison s'il était vilain (1).

Si toutes ces lois avaient été exécutées, l'Espagne n'eût été qu'une immense forêt ; mais on faisait remarquer malicieusement que les arbres fruitiers, dont le roi ne s'était jamais occupé, poussaient très bien, tandis que les chênes et les pins, qu'il avait voulu protéger par les lois les plus sévères, ne pouvaient arriver à croître (2).

Les forêts n'occupaient qu'une très faible partie du sol. Il y en avait dans les Pyrénées, dans les Asturies et en Galice. Le reste de la péninsule n'avait guère que de mauvaises pinières, des taillis et des maquis (*matorrales*). Un officier

(1) *Quadernos y Leyes*. Loi 54. — Ordonnance de 1757.
(2) Cf. Jovellanos. *Informe* § 98-105.

des armées de Napoléon a noté sur son journal tous les bois qu'il a rencontrés le long de sa route d'Arevalo à Villafer. Il traverse près de cette ville une forêt de chênes large de trois kilomètres : aucun arbre n'a atteint sa hauteur naturelle ; tous sont étêtés, les plus hauts n'ont pas 25 pieds ; ils ombragent une pelouse rare, où de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis broutent en toute raison (1). Et ce bois est le plus considérable que l'auteur ait vu dans son voyage depuis Arevalo.

Les lois n'étaient donc pas exécutées. Un rapport adressé en 1778 à la province de Guipuzcoa constate qu'à cette date Saint-Sébastien était en retard de 11.956 arbres, Régil de 2.151, Zarauz de 4.591, Elgoybar de 1.771, etc. Le rapporteur se plaint de l'extrême négligence et de la mauvaise volonté des communes. Les Passages n'ont pas de pépinière, ne plantent rien et donnent pour excuse que leur terrain ne se prête pas au reboisement ; d'ailleurs ils sont en procès avec Fontarabie et avec Lezo pour la propriété de leurs montagnes (2).

Les paysans ne voyaient dans les règlements forestiers qu'une cause d'ennuis et de vexations. Leurs vieux *fueros* leur donnaient le droit de faire du charbon et de couper du bois sur les montagnes, et ils trouvaient tyrannique qu'on les assujettît à les replanter. Les bergers se faisaient un jeu de lâcher leurs bêtes dans les semis (3). Si, malgré l'incurie du paysan et la dent des chèvres, un bois avait pu y grandir, il fallait le garder contre les déprédations des voisins (4) ; il fallait soutenir des procès, qui pouvaient aller jusqu'en chancellerie (5) ; il fallait subir les visites du commissaire de la marine, endurer ses tracasseries et sa mauvaise humeur, le laisser marquer les arbres au marteau, demander sa permission pour

(1) Sprangzi, *Souvenirs*, p. 53.

(2) *Juntas generales de Guipuzcoa*, 1778.

(3) *Archives de Guipuzcoa*. Sec. II, neg. 17, leg. 46. — 1754. — Charles III finit par permettre d'enclore un tiers des terres vagues pour les replanter. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 168.

(4) *Arch. de Guip.* Sec. II, neg. 17, leg. 87. — 1787. Cédule royale imposant de nouvelles peines aux *dañadores de montes*.

(5) Id. ibid. Leg. 90, 92, 94.

couper un arbre, ne le couper qu'à l'époque réglementaire, ne le vendre qu'au prix fixé par lui (1).

Quand on n'avait pas d'arbres, on évitait tous ces ennuis. Aussi, malgré les leçons de l'administration, le paysan espagnol persistait-il dans sa haine contre les bois ; c'était pour lui une cause d'humidité et de maladie, un abri pour les oiseaux qui mangeaient sa récolte (2), et l'Espagne allait se dénudant de plus en plus, avec des eaux folles qui ravinaient les terres, des vents furieux et un climat extrême, comportant des écarts de 50 à 60 degrés entre les températures d'été et d'hiver.

L'eau qu'on ne savait pas retenir sur les montagnes par le reboisement, cherchait-on, du moins, à l'emmagasiner et à la canaliser pour l'irrigation? Les Arabes avaient été en cette industrie des maîtres dont on n'avait qu'à suivre l'exemple.

Quelques travaux furent exécutés ou terminés au cours du XVIII[e] siècle.

Le canal de Huesca, achevé en 1704, fertilisait 4.000 *cahizadas* de terre (3). Un Aragonais, D. José Genzor Lopez de Perea, amena les eaux du Gallego dans les terres des Monts de Gurrea (4). Le canal d'Alcira, commencé par Jayme II et achevé par Charles III, donna de l'eau à 27 communes (5). Florida Blanca continua le canal d'Aragon, creusa le canal d'Amposta à la mer et ceux du Manzanares, du Guadarrama, d'Urgel, d'Albalate, de Campos en Castille et de Campos de Baza en Grenade (6). L'infant D. Gabriel, prieur de Saint-Jean de Jérusalem, fit irriguer les terres de ses domaines de Castille et d'Aragon (7).

Mais ces travaux furent plus d'une fois mal conçus et mal exécutés. Le canal d'Aragon ne put être terminé, le canal de

(1) Jovellanos, *Informe*, § 98.
(2) « Arboles, pajarros » (Dicton populaire).
(3) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, vo *Pantano de Huesca.*
(4) Herranz y Lain, *Economistas Aragoneses*, p. 46.
(5) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 167.
(6) Florida Blanca, *Compte rendu*, § 21.
(7) Id. ibid., § 22.

Guadarrama fut mis hors de service par la ruine d'un de ses réservoirs d'alimentation (1). La rupture du barrage de Lorca prit les proportions d'un désastre public. Construit de 1785 à 1791, il se rompit le 30 avril 1802, entraînant la ruine de 600 maisons, 2 hôpitaux, 1 caserne, 2 couvents et 1 église.

On assure que 6.000 personnes et 24.000 têtes de bétail périrent dans l'inondation (2).

Alors même qu'ils ne donnaient pas lieu à de si terribles accidents, les canaux étaient loin d'être appréciés par le paysan. Il ne voyait qu'une chose, c'est qu'il fallait payer pour avoir de l'eau, et il allait jusqu'à prétendre que l'irrigation stérilisait sa terre. Jovellanos explique ce paradoxe en homme qui connaissait à fond le paysan espagnol : « Il « faut, dit-il, ouvrir, fermer, nettoyer les rigoles, prendre « et distribuer les eaux, les surveiller ; tout cela c'est du « temps, de la peine et de l'argent. Comme la terre produit « plus, il faut la travailler davantage, lui donner plus d'en- « grais, par conséquent augmenter le bétail, et retirer au « labour une partie de la terre pour l'appliquer au pâtu- « rage ». Dans toutes ces choses, qui dérangent ses habitudes et troublent ses calculs, le paysan ne voit que des ennuis de plus, et Jovellanos conclut qu'il a presque raison, puisqu'il ne peut se clore, et que l'eau qu'il paie, la moisson qu'il sème sont à la merci du voisin et des troupeaux qui passent (3).

Cette absurde défense de clore les héritages était l'un des plus graves obstacles qui contrariaient en Espagne le développement de l'agriculture : c'était une conséquence de la vie pastorale mal entendue.

L'Espagne possède une superbe race de moutons, que le climat oblige à de perpétuels voyages. Les troupeaux hivernent en plaine, et passent l'été à la montagne. Avant 1556

(1) Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 148.

(2) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 208. — M. Brunhes réduit le nombre des morts à 608 personnes, d'après le récit d'un témoin oculaire publié par Aymard, *Irrigation du midi de l'Espagne*. Paris, 1864. Le barrage de Lorca a été reconstruit en 1879. Brunhes, *l'Irrigation*, p. 102.

(3) Jovellanos, *Informe*, § 92-94.

les propriétaires montagnards (*serranos*) étaient toujours en guerre avec les propriétaires de la plaine (*riberiegos*). Pour mettre fin à leurs procès, serranos et riberiegos s'unirent et formèrent une vaste association, la Mesta, qui parvint, à force de sophismes et de cris, à monopoliser les fourrages et à convertir en pâtis les meilleures terres arables du royaume (1).

Les gens de la Mesta (*mesteños*), voulant avoir la route libre pour aller à la montagne ou en revenir, firent défendre aux laboureurs d'enclore leurs champs et se firent reconnaître partout droit de passage et d'abreuvoir (2). La loi leur permit d'acheter l'herbe ou le fourrage suivant un tarif invariable, qui ne tenait compte ni des bonnes, ni des mauvaises années. Ils purent louer des pâturages et exclure des enchères ceux qui auraient fait monter le prix de location. Ils s'arrogèrent une foule de privilèges illégaux, que le temps légitima (3), et dont le résultat fut de créer un abominable monopole à leur profit.

Une partie de l'Espagne devint un véritable désert : le territoire d'Utrera comptait 21.000 fanégades de terres en friches, celui de Ciudad-Rodrigo 30.000 ; dans le district de Badajoz les vaines pâtures s'étendaient sur une longueur de 26 lieues et une largeur de 12 (4). Outre les grands espaces concédés aux *mesteños*, chaque village avait ses pâturages communaux (*tierras concegiles*, *baldios*, *dehesas*) où les habitants faisaient paître leurs troupeaux ; autant de terres à l'abandon.

Une loi mal entendue s'opposait à la mise en culture des communaux, sous prétexte que c'était le bien des pauvres (5).

(1) Jovannos, *Informe*, § 137.
(2) *Nov. Rec.* VII, xxv, 13 et 16.
(3) *Tanteos, alenguamientos, exclusion de pujas, fuimientos, amparos, acogimientos, reclamos.*
(4) Il s'agit de lieues d'Espagne de 5 kilomètres, ce qui donne 130 kil. sur 60.
(5) Jovellanos, *Informe*, § 130. — Philippe V avait décidé en 1738 la mise en vente de toutes les terres vagues. La Députation du royaume lui fit entendre en 1746 que ces ventes étaient contraires aux conditions acceptées par lui lors de la concession des *millones*, et le roi rapporta l'excellente mesure qu'il avait prise huit ans plus tôt. — Cang. Arg., *Dic. de hac*, v° *Ventas*.

Jovellanos se prononçait au contraire pour leur aliénation. Il proposait de les vendre par lots, moyennant un prix une fois payé, ou pour une rente annuelle, ou de les affermer par bail emphytéotique à des habitants nécessiteux. On lui objectait qu'il n'y aurait plus de troupeaux, et il assurait que les propriétaires sauraient bien réserver dans leurs domaines une étendue de prairies suffisante pour nourrir leur bétail. Il voyait avec raison dans les terres communales une invitation à la paresse, une prime à la mendicité ; il eût voulu les voir toutes vendues, cultivées et fermées (1).

Les plaintes des économistes finirent par produire quelque effet, malgré la résistance acharnée des *mesteños*, et la routine des paysans.

Charles III commença à restreindre les privilèges de la Mesta, défendit de payer sur les fonds municipaux les amendes imposées par les juges de Mesta (2), réglementa leur juridiction (3), réduisit de quatre à deux le nombre des juges d'appel (*alcaldes entregadores*) (4). En 1797, Charles IV supprima définitivement la juridiction de la Mesta, pour l'attribuer aux magistrats ordinaires : corrégidors et alcaldes-mayors, avec appel au président de la Mesta, et jugement en dernier ressort à la chambre des Quinze Cents du Conseil (5).

Les propriétaires de vignes et d'olivettes furent autorisés à se clore (6). La mise en culture des terres vaines et vagues (*rompimiento de dehesas*) put être autorisée par la première chambre de gouvernement du Conseil (7). Diverses lois ordonnèrent le lotissement des terres communales et le tirage au sort des lots entre les habitants, à raison de 8 fanégades de

(1) Jovellanos, *Informe*, § 38, 55 et 61.
(2) *Nov. Rec.* VII, XVI, 43. — 1763-1804.
(3) Id. VII, XXVII, 8. — 1780.
(4) Id. VII, XXVII, 9. — 1782.
(5) Id. VII, XXVII, 11. — 1795.
(6) Id. VII, XXVII, 7. — 1779. Une circulaire du 8 mai 1780 revint en partie sur cette concession.
(7) Escolano, *Practica del Consejo*, t. I. — *Archivo historico nacional.* — *Consejo, Matricula de pleytos.* Leg. 789 — 794 — 890 — 895, etc.

terre par joug de bœufs (1). Mais les lois ne pouvaient, du jour au lendemain, changer les habitudes séculaires ; les landes ne se convertirent que très lentement en cultures, et les despoblados ne se repeuplèrent point.

On essaya d'attirer les colons étrangers dans la Sierra-Morena. D. Pablo Olavide fit construire des villages : La Carolina, Santa Scolastica, Los Rios, Carboneros, Arellano, Guaroman ; les colonies eurent un instant de prospérité. Mais elles ne purent se maintenir contre la haine jalouse que porte l'Espagnol à tout ce qui vient de l'étranger. Le clergé livra D. Pablo Olavide à l'Inquisition ; l'administration persécuta les colons et réussit à les chasser à peu près complètement. « Lorsque de pauvres Alsaciens ou Savoyards avaient « eu le bonheur d'être placés dans un bon sol, qu'ils « l'avaient bien travaillé et mis en valeur, ils en étaient « souvent chassés par le gouverneur, qui installait sur leur « lot des familles espagnoles, et les envoyait défricher d'au« tres parties de la montagne (2) ». Swinburne, qui vit la Carolina en 1775, en trace un tableau enchanteur : « Je n'ai « jamais vu, dit-il, de spectacle plus agréable ; tout y paraît « vivant, frais, vert et propre, tout y peint la prospérité (3) ». Dalrymple, qui visita le pays quelques années plus tard, trouva les colonies en pleine décadence : « On n'a point choisi « les colons ; il n'eût fallu accepter que des laboureurs, on a « pris tout ce qui s'est présenté. On a logé tout ce monde « dans des baraquements trop légers, qui n'ont pas tenu « contre les vents ni les pluies. Les défrichements ont « amené des épidémies qui ont décimé la population. Seuls « les colons venus de Catalogne ont bien résisté. Enfin on a « oublié d'assurer des débouchés aux produits des colonies « naissantes. Il eût fallu commencer par rendre le Guadal« quivir navigable jusqu'à Andujar. Toutes ces raisons ont « amené la ruine de l'entreprise, et le calcul de l'administra« tion s'est montré si mauvais que, l'année même de la fon-

(1) *Nov. Rec.* VII, xxv, 17. — 1770 ; 18 — 1771, et 19 — 1793
(2) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 394.
(3) Id. ibid., p. 392.

« dation des colonies, 10.000 Galiciens, qu'on n'a pas su « retenir dans leur pays, ont émigré (1). »

L'autorité publique ne fut, pendant longtemps, qu'une duègne inintelligente et revêche, toujours prête à restreindre la liberté des particuliers, et prétendant savoir leur métier mieux qu'ils ne le savaient eux-mêmes. On pourrait former une riche et intéressante collection avec les ordonnances ridicules et les lois absurdes qui ont, pendant des siècles, entravé les progrès de l'agriculture espagnole.

Les paysans de San Mateo en Aragon avaient trouvé le moyen de cultiver le riz. En 1747, l'acuerdo de l'Audience royale de Saragosse leur défendit de continuer, sous prétexte que le riz d'Aragon était nuisible à la santé (2).

Le vin payait à Madrid 250 0/0 et les vignobles des environs avaient été abandonnés (3).

A Tolède, l'archevêque n'avait pas le droit de vendre en ville le vin provenant des dîmes de toutes ses terres. On ne vendait à Tolède que du vin du district de Tolède ou du district de Villaminaya (4).

A Fontarabie, il était défendu de fabriquer du cidre avec des pommes de France (5).

A Orduña, la municipalité ne laissait venir du dehors ni moût, ni raisins, et défendait de vendre un *quartillo* de vin avant que le prix du vin eût été fixé officiellement (6).

Le commerce des grains était abandonné à l'arbitraire le plus complet. En 1754, les grains circulent librement à l'intérieur du royaume. En 1764, le commerce intérieur est prohibé. En 1765, rétablissement de la liberté; l'exportation sera même permise quand le prix du blé ne dépassera pas 22 à 35 réaux la fanègue, suivant les provinces (7). En 1769, l'exportation est interdite sous les peines les plus sévères.

(1) Dalrymple, *Voyage en Espagne*, p. 33.
(2) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Arroz.*
(3) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 44.
(4) Id. ibid., t. V, p. 186.
(5) *Guipuz. instr.*, v° *Sidras.*
(6) *Ordenanzas de Orduña*, § 103 et 104.
(7) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Comercio libre de granos.*

En 1783, la pragmatique de 1765 est remise en vigueur. En 1787, on défend l'exportation par mer (1). En 1788, défense aux négociants de faire appel par affiches aux vendeurs de grains et de promettre d'acheter à un prix fixe (2). En 1790, toute liberté est supprimée, même à l'intérieur du royaume (3), et telle était la gêne que l'échelle mobile (*Tasa*) causait aux petits cultivateurs que Jovellanos se réjouit de voir les choses remises sur l'ancien pied (4).

Rien ne stimulait le paysan : aussi, tyrannisé, tondu d'aussi près que le paysan français (5), il pouvait moins encore que lui tirer parti de ses récoltes, et l'acquisition de la propriété lui était à peu près interdite.

Jovellanos cite encore le manque de communications comme un des grands obstacles que rencontrait en Espagne le développement de la richesse agricole. Il sera parlé des routes avec plus de détail au chapitre du commerce. Contentons-nous de noter ici le tort extrême que l'absence de chemins carrossables causait au paysan. Les premières mesures générales pour la construction des routes ne datent que de 1761 (6), et les premiers travaux sérieux de 1777. Avant cette époque, il n'y avait de routes en Espagne qu'entre Madrid et les résidences royales (7). Il y a bien officiellement des routes royales (*caminos reales*), mais on appelle de ce nom tout chemin parcouru par un courrier royal et le chemin n'est souvent qu'un sentier (8). Il y a telle route où l'on ne passe que dans la belle saison (9). On franchit les rivières à gué, faute de ponts. En 1706, lors de

(1) *Nov. Rec.* VII, xix, 15.
(2) *Nov. Rec.* VII, xix, 17.
(3) Id. ibid., 20.
(4) Jovellanos, *Informe*, § 227.
(5) En plus des contributions ordinaires, le paysan galicien était grevé de grosses rentes et d'impôts seigneuriaux. Le paysan catalan payait de nombreux droits seigneuriaux et supportait les frais de réparation des églises, les gros décimateurs ayant trouvé le moyen de s'en exonérer. — Campomanes, *Fomento*, p. 68 et 70.
(6) *Nov. Rec.* VII, xxxv, 7, note 3. — 10 juin 1761.
(7) Florida Blanca, *Compte rendu*, § 24.
(8) Beausset, *Mémoires*, t. I, p. 360.
(9) Sprangzi, *Souvenirs*, p. 20.

la première évacuation de Madrid, la reine, talonnée par l'ennemi, met dix-huit jours pour aller de Madrid à Burgos (1). A chaque pas un péage ou une douane arrêtent les transactions (2). Le port de Vigo, un des meilleurs d'Espagne, est sans communications avec l'intérieur du pays (3). Les blés de la Beauce et de l'Orléanais arrivant par mer à Cadiz, y coûtent moitié moins que les blés de Palencia, qui n'est cependant qu'à 40 lieues de Santander (4). Le blé, qui vaut en moyenne 36 réaux la fanègue, coûte 20 à 24 réaux de plus pour frais de transport de Léon à Oviedo (5). Le vin, qui vaut 20 réaux l'arrobe en Castille, en vaut 46 dans les Asturies ; les vins catalans y coûtent moins cher, quoiqu'ils aient fait par mer tout le tour de l'Espagne (6).

Le commerce agricole se fait presque tout entier dans les 164 grandes foires de l'Espagne (7), où toutes les marchandises étaient portées à dos de mulet.

Malgré son faible rendement, la terre était montée à un prix exagéré (8) par suite du grand nombre de biens frappés d'inaliénabilité.

D'après Canga Arguelles (9), les terres d'Eglise couvraient en Espagne 9.093.400 arpents, donnant, pour les 22 provinces de Castille seulement, un revenu de 300.514.362

(1) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. I, p. 472. Lettre de la reine à Mme de Maintenon.

(2) Twiss paie 3 shellings à l'entrée de la Nouvelle-Castille, au Col de Guadarrama. — *Voyage en Espagne*, p. 119.

(3) Jovellanos, *Informe*, § 407.

(4) Id. ibid., § 135, note 1.

(5) Id. ibid., § 380.

(6) Id. ibid., § 379.

(7) *Guia de forasteros*, 1804.

(8) Jovellanos, *Informe*, n° 154. — Il ne s'agit là que d'un excès tout relatif. Un document des archives des Ordres militaires nous donne le détail d'une fortune bourgeoise, composée de maisons, de 10 pièces de terre à blé, d'une contenance de 45 fanègues, d'olivettes contenant 441 pieds, d'une part de vigne contenant 639 ceps et de 21 morceaux de terre, d'une contenance de 54 œuvres, situés en différents terroirs. Le tout est estimé 92.636 réaux. — *Arch. hist. nac.* 926e. — *Rexistro de escrituras ante D. Vicente de Villa, señor escribano de la superintendencia de los tesoros de las Ordenes militares*, 1783-1804.

(9) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Tierras cultivadas*.

réaux (1), plus du tiers de la richesse générale. Les propriétés laïques étaient aliénables, au moins en théorie, mais sur les 45.905.700 arpents que représentait la propriété laïque, la part de la noblesse montait à 28.306.700 arpents, et un grand nombre de terres nobles étaient constituées en majorats, incessibles et insaisissables, dont les possesseurs n'avaient pas même le droit de faire démolir une construction tombant en ruines (2). En fait, la plupart des terres nobles ne se vendaient jamais. La propriété roturière, réduite à 17.599.000 arpents, comptait, elle aussi, des majorats ; la vente d'un fonds de terre était donc un fait rare, et les acquéreurs se présentaient d'autant plus nombreux que l'épargne se portait naturellement vers la terre, puisque l'Etat n'avait presque aucun crédit, et que l'industrie ou le commerce ne passionnaient personne. Au prix où les compétiteurs la faisaient monter, la terre échappait presque toujours au paysan, et là était la cause principale du ralentissement de la vie agricole. S'il eût pu espérer acheter la terre, le paysan serait venu à bout de tous les autres obstacles ; il aurait trouvé le moyen de se passer de bois, de se passer d'eau, de se passer de clôtures, de se passer de chemins, il eût contracté cette « aptitude à « acquérir, à épargner, à répartir qui est le point le plus « essentiel de l'évolution économique (3). » Mais, certain de demeurer éternellement journalier, il se désintéressait du sol et ne travaillait que pour gagner sa frugale pitance de chaque jour. Dans les bons pays, c'était bientôt fait.

II. — Le régime des terres.

Le *censo* de 1797 permet de se faire une idée de la répartition de la propriété paysanne entre les 34 provinces de la péninsule. L'Espagne comptait en moyenne 1 paysan pro-

(1) Cf. *Catastro*. (Bibliothèque du ministère de Fomento à Madrid. — 150 vol. in-f°.)

(2) *Archiv. hist. nac.* — *Consejo*, 1416e, 27 juillet 1712.

(3) Karl Lamprecht, *la Méthode historique en Allemagne* (Revue de synthèse historique. Août 1900, p. 15.

priétaire pour 35 habitants. La province la mieux partagée était l'île d'Ibiza, avec 1 propriétaire sur 9 habitants, et la plus mal pourvue l'île de Minorque, avec 1 propriétaire sur 290 habitants. Mais on se tromperait gravement si l'on voulait juger du degré de richesse moyenne d'une province d'après cette simple statistique. Certains chiffres sont de véritables trompe-l'œil. La Manche paraît tout d'abord assez bien partagée avec 1 propriétaire sur 54 habitants ; mais les biens seigneuriaux y occupent une superficie de 1.914. 132 arpents, les biens d'Eglise y couvrent 853.276 arpents : il ne reste donc que 17.060 arpents pour les propriétaires roturiers (1). On est étonné de ne trouver en Catalogne qu'un laboureur propriétaire pour 40 habitants ; mais il faut ajouter que si le Catalan est rarement propriétaire, l'institution des *censos* donne à presque tous les Catalans une *quasi-propriété*, presque aussi avantageuse que la pleine propriété telle que nous l'entendons. Le paysan catalan vit sur la terre d'autrui ; mais, moyennant le paiement d'un cens modéré, il peut planter et bâtir, hypothéquer, vendre même, absolument comme s'il était propriétaire. — Avec les censos, la grande propriété féodale se morcelle et permet à chacun d'en prendre sa part et de vivre sur son lot. Des institutions analogues, l'usage des baux à longs termes, renouvelés de père en fils, ont donné à d'autres provinces, telles que la Biscaye, les Asturies, la Galice, presque tous les avantages de la petite propriété.

D'une manière générale, les provinces du Nord de l'Espagne sont les plus peuplées (2) ; les provinces castillanes vont se dépeuplant du nord au sud jusqu'à la Manche (3) ; les chiffres se relèvent pour les quatre provinces andalouses (4).

Au nord domine la petite propriété ou le régime du colo-

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Tierras cultivadas.*

(2) Galice : 34 hab. par kil. carré. Asturies, 47. Biscaye, 42. Guipuzcoa, 80. Navarre, 43. Catalogne, 34. Valence, 48. L'Aragon fait exception avec 21 habitants seulement.

(3) Toro, 39. Valladolid, 27. Avila et Ségovie, 22. Tolède, 20. Extrémadure, 14. Manche, 13. Cuenca, 13.

(4) Cordoue, 29. Jaen, 30. Séville, 39. Grenade, 34.

nat héréditaire ; au centre, le régime du fermage arbitraire, au sud, l'exploitation mercenaire.

Chacun de ces systèmes rappelle un état social différent à l'origine et dont les conséquences se sont perpétuées à travers les âges.

Dans les pays du Nord, qui n'ont jamais été soumis au joug musulman, ou qui y ont promptement échappé, les hommes libres ont été de bonne heure très nombreux, et le régime du clan a favorisé le morcellement du sol.

Dans le centre, patiemment conquis pied à pied, et ravagé pendant des siècles, s'est développée une féodalité puissante et s'est opérée une véritable œuvre de colonisation. Le plateau hispanique est devenu la terre des châteaux, la Castille, et les domaines aristocratiques s'y sont constitués, toujours plus vastes à mesure que les conquérants devenaient plus riches et se hiérarchisaient davantage. Il n'y a pas de seigneurs en Biscaye où tout le monde est hidalgo ; à Tolède les terres seigneuriales occupent 1.541.688 arpents, et les terres roturières 657.060. En Extremadure les domaines nobles couvrent 2.149.898 arpents, et les terres roturières 741.610 arpents (1). Ecrasés par la puissance seigneuriale, les hommes des campagnes ont été réduits au régime du fermage et ont dû subir l'arbitraire des intendants.

Dans le Sud, gagné en deux grands coups, la noblesse castillane s'est taillé d'immenses domaines sur lesquels la population vaincue a trouvé le plus dur des servages. Après l'expulsion des Morisques, les seigneurs terriens n'ayant plus de colons, et n'osant faire venir ni noirs, ni Indiens, ont constitué des armées de travailleurs mercenaires, que leurs intendants lèvent au moment des grands travaux et renvoient dans leurs garnisons après la récolte.

Chacun de ces trois modes d'exploitation a ses inconvénients et ses avantages. Bien compris, tous ont donné de bons résultats. La grande culture mercenaire fait la fortune d'une partie des Etats-Unis ; le système du fermage a fait la

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Tierras cultivadas.*

prospérité de l'Angleterre. La petite propriété a été longtemps considérée en France comme le régime idéal.

En Espagne, les grands propriétaires n'avaient, pour la plupart, ni la connaissance, ni le goût des choses de l'agriculture ; ils auraient cru déroger en s'occupant de pareilles questions et ne voyaient dans leurs terres que des sources de revenu. On en conclura donc justement que la grande propriété et l'exploitation industrielle de la terre ne pouvaient, en de pareilles mains, donner que de mauvais résultats, et que l'Espagne n'était prospère que là où le paysan vivait sur sa terre, soit comme plein-propriétaire, soit comme censitaire, soit comme colon héréditaire, soit comme fermier à long terme. La nature du sol et de ses produits, le climat, les facilités de l'irrigation influaient naturellement sur le degré de richesse des différentes contrées.

L'Aragon comptait un laboureur propriétaire sur 13 habitants ; mais la situation générale du pays empêchait la bonne répartition de la propriété d'y faire sentir tous ses avantages. Les vallées de l'Ebre et du Jalon présentaient l'aspect le plus prospère ; mais les deux tiers des terres du royaume restaient à l'abandon et n'avaient ni maisons ni habitants. « Il y a, disait Arteta, de nombreux terrains en friches et « sans culture. Les laines, les soies, les chanvres sortent de « la province pour être travaillés au dehors, et, une fois « mis en œuvre, rentrent pour vêtir ceux-là même qui les « ont vendus. Les rivières ne servent pas à la navigation, et « très peu à l'irrigation. Les cultivateurs sont dans la mi- « sère (1). » D. Miguel Generes nous donne à son tour les raisons de cette dépopulation et de cette pauvreté : « L'agri- « culture est en si mauvais état parce qu'il y a trop peu de « terres cultivées, parce que les laboureurs et les journaliers « vivent dans des bourgs et villages, abus aussi criant que « si les gens de loi, les marchands et les militaires venaient « vivre en montagne ou dans les champs ; parce qu'on

(1) D. Antonio Arteta, racionario penitenciario de la Iglesia de N. S. del Pilar. — *Discurso instructivo sobre las ventajas que puede conseguir la industria de Aragón, con la nueva ampliacion de puertos concedida por S. M. para el comercio de America*. Madrid, 1783.

« oblige beaucoup de terrains à produire ce à quoi la na-
« ture ne les a pas destinés ; parce qu'il n'y a pas en Es-
« pagne de ces livres agricoles qui produisent tant de bons
« effets, dans les autres pays, et que l'on croit généralement
« qu'un laboureur en sait toujours assez (1). »

La Catalogne ne comptait qu'un propriétaire paysan pour 40 habitants ; mais, grâce aux censos la province présentait tous les signes de la plus grande prospérité.

En Valence, le régime des censos se combinait avec la petite propriété. La douceur du climat, l'abondance des eaux (2), la fertilité du sol faisaient de la *huerta* la région la plus fertile de l'Espagne. Elle était divisée en milliers de petits lots de moins de deux arpents en général. Les lots de 10 arpents étaient considérés comme d'importants domaines. La terre portait plusieurs récoltes par an, sans paraître jamais s'appauvrir. Les cabanes en pisé, blanchies à la chaux et couvertes en paille, étaient divisées en plusieurs chambres aux murs bien blanchis ; les buffets étaient garnis des belles majoliques de Manises ; la *barraca* valencienne sentait l'aisance et la gaîté (3).

Le colonat héréditaire faisait la fortune du Guipuzcoa et de la Biscaye, où une race énergique et fière faisait produire au sol tout ce qu'il pouvait donner. Etabli sur la terre de temps immémorial, aussi noble, aussi féru de ses droits que son propriétaire, le paysan basque était pour la plupart des Espagnols un objet d'étonnement et d'envie. D. José Colon de Larreategui, corrégidor de Biscaye en 1786, constatait la prospérité agricole de la province et l'attribuait résolument à la petite culture. « J'en vois la raison, disait-il, dans ce fait

(1) *Reflexiones politicas y económicas sobre la población, agricultura, artes fábricas, y comercio del reyno de Aragón.* Madrid, 1793.

(2) Cf. Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne dans les années* 1816-1819. Paris, 1823, 2 vol. in-8°. — E. Rochetin, *l'Avenir économique de l'Espagne.* Paris, 1899, in-8°. — Jean Brunhes, *l'Irrigation dans la péninsule ibérique et l'Afrique du Nord.* Paris, 1902, in-8°.

(3) Jaubert de Passa, *op. cit.*, t. II, p. 238. « La province de Valence est celle où l'industrie humaine a réalisé, par un effort persévérant, la victoire la plus considérable, et où, proportionnellement à la superficie aride totale, on a mis la plus grande surface en culture. » J. Brunhes, *op. cit.*, p. 60.

« que la population de toutes les communes ou *anteiglesias* « est distribuée en maisons séparées les unes des autres, « qui possèdent chacune devant sa porte un terrain propor- « tionné à son importance pour le cultiver. Cette ancienne « et méthodique division de la propriété est, à mon avis, le « fruit du régime d'exemption et du système successoral (1), « et ces deux causes la maintiennent. Toute la famille, sans « distinction de sexe ni d'âge, s'emploie au travail, la pro- « priété est toujours en vue, jamais le mauvais temps n'em- « pêche le travail un jour entier (2). »

Les Biscayens avaient le vif sentiment de leur indépendance, et l'exprimaient à l'occasion avec la plus noble fermeté. Un jour que le roi avait voulu toucher à leurs privilèges, ils lui adressèrent cette remontrance passionnée : « Il « y a dans les vastes domaines d'Espagne un pauvre coin de « terre, voilé par les nuages et battu par les flots. Il est con- « stitué par d'étroites vallées et de hautes montagnes, hé- « rissées de rochers et de précipices. On dirait que Dieu « l'avait destiné seulement à produire des épines et à servir « de repaire aux bêtes sauvages, car la nature se refusait « même à produire dans ce pays les fruits qui poussent « d'eux-mêmes dans les régions les moins favorisées ; mais, « à une époque dont le souvenir se perd dans la nuit des « temps, s'établit dans ce pays stérile une race dont l'origine « est un mystère impénétrable à la sagesse humaine, et « cette race, qui aime Dieu, la liberté et le travail, a trouvé « sur ce sol infécond le bonheur que d'autres n'ont pas ren- « contré dans les terres les plus fertiles et les plus bénies de « Dieu (3). »

Les Basques avaient raison de vanter leur amour du travail, car la nature de leur sol les condamnait à un rude et

(1) C'est le système appelé *fuero de troncalidad,* qui ne permet pas de disposer d'un bien de famille au profit d'un étranger, mais se combine avec la liberté testamentaire ; le père de plusieurs enfants peut léguer son bien à l'un d'eux, à condition de laisser aux autres quelque lopin de terre, peu ou beaucoup. — *Algun tanto de tierra, poco ó mucho. Fuero general de Vizcaya,* tit. XX, ley. 11. — Moret y Prendergast, *La familia foral,* p. 87.

(2) Allende Salazar, *Biblioteca del Bascofilo,* p. 36.

(3) Id. *op. cit.,* p. 37.

ingrat labeur. La terre argileuse, durcie par les chaleurs de l'été, ne pouvait se travailler à la charrue ; on se servait pour l'ameublir d'une fourche de fer à deux doigts (*la laya*) que l'on enfonçait dans la terre avec le pied, et dont le manche servait de levier pour lever la motte de terre, qu'il fallait ensuite briser (1). Les mauvais chemins n'étaient accessibles qu'aux petits chars à roues pleines et à essieux de bois, dont le paysan Basque aimait entendre la plainte monotone en conduisant ses bœufs (2). L'humidité du climat ne permettait de récolter que du blé, du maïs, des fèves, des légumes, des châtaignes et des pommes. Malgré tout, l'habitant vivait à l'aise et content, et ce que son sol ne produisait pas, son industrie lui permettait de l'acheter au dehors. Un publiciste de la fin du XVIIIe siècle prétend que la valeur des produits consommés en Guipuzcoa était onze fois plus considérable que le produit des récoltes de la province (3). C'est une exagération manifeste ; mais il reste vrai que le Guipuzcoa achetait plus qu'il ne récoltait, preuve indéniable de sa richesse.

Les pays castillans offraient avec les Vascongades, la Navarre et les pays de l'ancienne couronne d'Aragon, le plus frappant et le plus pénible contraste. L'aspect désolé des immenses steppes castillans, la misère sordide des villages, l'air morne des habitants avaient fini par attirer l'attention des économistes et ils s'étaient ingéniés à découvrir les causes de cet extraordinaire épuisement, qui semblait atteindre jusqu'à l'intelligence même des habitants.

Une des causes les plus puissantes de cette misère paraît avoir été la dépopulation, et elle s'explique en partie par la législation castillane en matière de mariage et de succession. Les mariages étaient rares en Castille ; beaucoup de jeunes gens entraient en religion, beaucoup ne se mariaient pas, ou se mariaient tard (4). Le régime dotal était la loi de la Cas-

(1) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 254.

(2) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 372.

(3) *Espiritu de los mejores diarios que se publican en Europa*. Madrid, 1787-90, — n° 185.

(4) Ward, *Proyecto economico*, p 59.

tille : l'homme recevait en dot les robes, le trousseau et les effets de sa femme. Par vanité, on estimait 8 ce qui valait 2 ; l'estimation valait vente, et, en cas de mort de la femme, ses héritiers exigeaient du mari la restitution de la valeur donnée aux hardes de la femme à l'époque du mariage. Les procès qui s'ensuivaient achevaient de ruiner le paysan (1). S'il était parvenu à amasser quelque peu de bien, la loi l'obligeait à le partager entre tous ses enfants, et cette loi, absurde à force de vouloir être juste, était pour la Castille une cause de dépopulation, comme elle l'est aujourd'hui pour la France (2).

A la dépopulation s'ajoutait la mauvaise répartition des terres, le développement exagéré de la propriété ecclésiastique, des majorats et des communaux (3), la funeste tendance à multiplier les établissements ruineux et inutiles (4), la difficulté des communications, l'esprit processif du paysan, l'éloignement des juges (5), et par-dessus tout, la mauvaise assiette de l'impôt et les brutalités de la perception. Les grains, principale richesse du pays, ne pouvaient circuler librement ; les greniers publics mal administrés en laissaient perdre une partie ; les douanes, les octrois, les exigences des prud'hommes, du *corredor*, du *fielmedidor* faisaient perdre au paysan qui allait porter ses denrées à la ville le plus clair de son bien (6). Enfin l'odieux système des rentes provinciales entraînait après lui tant d'abus, de gênes, de tracasseries et de vexations que les particuliers avisés avaient fini par composer avec les fermiers de l'impôt ; ceux qui ne s'abonnaient pas étaient exposés à des visites domiciliaires, à toute heure du jour ou de la nuit, et aucune avanie ne leur était épargnée (7). « Je repasse avec épouvante, dit Cabarrus, « cette masse immense et incohérente de théocratie, de ré-

(1) Argenti Leys, *Discursos politicos y economicos*, p. 68.
(2) Roma y Rosell, *Las señales de la felicidad de España*, p. 33.
(3) Argenti Leys, *Discursos*, p. 2.
(4) Cabarrus, *Cartas sobre los obstaculos*, p. 150.
(5) Roma y Rosell, *Señales de la felicidad*, p. 104.
(6) Forbonnais, *Considérations sur les finances d'Espagne*, p. 91 et 127. — Cabarrus, *op. cit.*, p. 150.
(7) *Instructions de D. Martin de Loynaz* (1747), citées par Forbonnais, *Considérations*, p. 104.

« publicanisme, de despotisme militaire, d'anarchie féodale, « d'erreurs anciennes et de modernes extravagances, cette « masse de 36.000 lois avec leurs formidables commen- « taires, et je préfère à la subsistance d'une si mons- « trueuse tyrannie, la liberté, les risques et les lois de la « nature (1) ! »

Il ne fallait pas aller loin en Castille pour y trouver la justification de ces plaintes. A côté de la Biscaye, la province des Asturies avait encore retenu quelque chose de la liberté primitive. Tous les trois ans s'assemblait sa junte générale (2), et le fermier asturien tendait à acquérir la même stabilité, la même indépendance que son voisin, le paysan de Biscaye. Il avait demandé et obtenu du Conseil de Castille « que si la terre était bien cultivée et le fermage *à peu près* « à jour, le fermier ne pût être dépouillé ni de la terre, ni « des prés, ni des autres parties du domaine. Si le proprié- « taire voulait augmenter le loyer, la question devait être « soumise à deux arbitres nommés par le propriétaire et le « fermier; en cas de partage des voix, un membre de la muni- « cipalité était adjoint aux arbitres. Il était tenu compte au « fermier des améliorations réalisées sur la terre par lui et « ses ascendants. Si, à l'expiration du bail, le propriétaire « voulait reprendre son bien, le fermier devait s'effacer de- « vant lui, mais seulement dans le cas où le propriétaire « viendrait s'établir et résider dans la paroisse. Si le pro- « priétaire quittait le pays, l'ancien fermier devait être « réintégré sur la terre (3). »

Ce n'était pas absolument le système catalan de la propriété à cens, mais cela y ressemblait, et quoique toutes les grandes propriétés de la province fussent réunies entre les mains de 80 personnes, et que le clergé y possédât des domaines considérables (4), le paysan asturien était relative-

(1) Cabarrus, *Cartas sobre los obstaculos*, p. 91.

(2) Toreno, *Historia del levantamiento*, t. I, p. 99.

(3) Aramburu y Zuloaga, *Monografia de Asturias*, p. 400.

(4) Los mayorazgos y los monasterios é iglesias son casi los unicos propietarios de Asturias.—Jovellanos, *Carta VI^a à D. Antonio Ponz.—Obras*, t. II, p. 290. — De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 182.

ment libre et aisé (1). Cependant il n'usait ni de viande, ni de vin et ne se nourrissait que d'un grossier pain de maïs ; les villages étaient sales et misérables ; les propriétaires, besoigneux ou négligents, laissaient tomber en ruines les bâtiments d'exploitation ; le paysan n'avait ni l'intelligence, ni le moyen de perfectionner sa culture (2), et travaillait lui-même à sa ruine en obtenant de son propriétaire le partage de sa petite ferme en deux, trois, quatre et même cinq lots pour établir chacun de ses enfants (3).

La province de Valladolid était loin de compter parmi les moins fertiles d'Espagne ; la misère de ses habitants effrayait les Espagnols eux-mêmes. Trueba parle avec horreur des caves humides où vivent les habitants de Dueñas (4). Larruga, qui parcourut le pays en 1773, le trouve misérablement arriéré. On ne songe point à tirer parti des eaux du Pisuerga, ni de l'Esgueva ; quelques couvents et majorats ont des droits de prise d'eau sur le Duero : ils arrêtent la navigation ; personne ne proteste. Il n'y a dans la campagne « ni arbres, ni lin, ni chanvre ». Le blé ne suffit pas à nourrir la population, qui n'a d'autres ressources que la vente de ses vins. Le commerce du vin monte à 800.000 réaux par an, et il s'est trouvé un homme pour chercher à l'empêcher. En 1772 D. Gabriel de Achutegui a voulu défendre l'exportation, et il y serait parvenu, s'il n'avait trouvé devant lui le juge conservateur de la corporation des propriétaires de vignobles, qui a porté l'affaire devant la chancellerie et a gagné le procès (5).

En 1781 le rapport de D. Joaquin Colon de Larreategui à Charles III n'est pas plus flatteur. Le pays est peu riche et souffre d'un climat sec et extrême. Parmi les membres de la corporation des laboureurs, on ne compte pas un seul propriétaire, tous sont fermiers et gagnent à peine le nécessaire pour payer les frais de culture, les dîmes et les fermages. Le

(1) De 1713 à 1797 la population passa de 152 215 individus à 364.238, Aramburu y Zuloaga, *Monog. de Asturias*, p. 454.

(2) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, *Asturies*

(3) Jovellanos, *loc. cit.*

(4) Allende Salazar, *Bib. del bascofilo*, p. 36

(5) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 161.

paysan n'a pas d'initiative, et vit oisif la plupart du temps ; il ne dispose que de mauvais instruments et ne donne à la terre qu'un labour superficiel. Le sol manque de fumure et on le fait travailler sans cesse. Il y a des terrains secs et sablonneux et, à côté, des terres argileuses ; en les mélangeant on engraisserait le sol pour quinze ou vingt ans, on le débarrasserait des mauvaises herbes, on obtiendrait des récoltes magnifiques ; mais le paysan refuse de croire ce que les gens d'expérience veulent lui enseigner et pousse l'esprit de routine jusqu'à prétendre que l'eau de l'Esgueva brûle les plantes. Comme le blé était tombé à un prix dérisoire, beaucoup de propriétaires ont planté des vignes : le vin est détestable, mais s'améliore beaucoup par le transport. Depuis quelques années, la liberté du commerce des grains a rendu courage aux agriculteurs, qui se sont remis à labourer ; mais comme tout le plat pays est en vignobles, ils ont dû aller au loin sur les collines promener la charrue là où elle n'avait jamais été ; les résultats n'ont pas été toujours encourageants (1). Ce très intéressant document donne une idée exacte de l'état économique de la province de Valladolid ; mais il montre en même temps combien les hommes les plus instruits de ce temps avaient peine à s'accoutumer au régime de la liberté. Larreategui critique la routine du paysan, et pour développer la culture du blé, il ne trouve rien de mieux à proposer que d'arracher les vignes. — La fierté des vignerons groupés en corporation (*gremio de cosecheros*) est peut-être la cause principale de la mauvaise humeur du corrégidor.

La province d'Avila est dans une bien plus triste situation. Les terres cultivables couvrent 976.098 fanégades, sur lesquelles 385.208 seulement sont en culture et l'on n'ensemence chaque année que 171.034 fanégades ; le demeurant reste en jachères pendant un, deux et trois ans. Les terres de majorat comprenant 157.092 fanégades, les terres d'Eglise 239.591, il reste 8.160 fanégades cultivées par les cultivateurs résidant sur la terre (2).

(1) Sangrador, *Hist. de Valladolid*, t. I, p. 637.
(2) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Avila*.

La Manche est dépeinte par Cabarrus et par Ponz comme la plus infortunée des provinces d'Espagne. « Les Manchegos, « dit Ponz, n'ont que l'orge et le froment ; quand ces récoltes « manquent, tout est perdu pour eux... Il y a dans le pays « quelques riches propriétaires ; le reste se compose de mi« sérables journaliers, sans autre ressource pour entretenir « leurs familles que la faible rémunération de leur tra« vail (1). » — « La malheureuse Manche, dit Cabarrus, est « cruellement angoissée par tous les genres d'oppression ; « elle est dévastée comme à plaisir par les commandeurs, par « les grands propriétaires, par la chancellerie, par le clergé, « et par les impôts. » Il critique l'absentéisme ; il peint sous le jour le plus triste l'aspect de la campagne, désolée dès le mois de mai par le vent du nord (*el cierzo*). En 1786 il y a eu famine et épidémie ; au moment de la récolte on a vu les pauvres *Manchegos* venir errer par bandes de mendiants jusqu'aux portes de Madrid (2).

« En Andalousie, les habitants ne sont presque tous que « de simples journaliers qui n'ont que des occupations pré« caires et temporaires, et gémissent le reste de l'année dans « la misère, plongés dans l'inaction, faute d'un travail rému« nérateur... Leurs femmes et leurs enfants manquent d'oc« cupation, et tous, entassés dans des cité sou de gros bourgs, « vivent aux dépens de la charité... dans une déplorable di« sette, qui ne répond pas à la fertilité du sol et qui ne dé« pend certainement pas de la paresse des gens, mais bien « de la constitution politique (3). » Le journalier gagne en moyenne 5 réaux par jour ; sa nourriture et celle de sa famille en emportent 3 : on voit ce qui lui reste pour ses autres dépenses (4).

Tous les témoignages s'accordent pour signaler la grossièreté des instruments de labour et des méthodes de culture. On brûle les plantes parasites sur la terre, et c'est souvent le seul engrais qu'elle reçoit. La charrue n'est presque partout

(1) Ponz, *Viaje de España*, t. I, p. 332.
(2) Cabarrus, *Cartas sobre los obstaculos*, p. 109 et 113.
(3) Campomanes, *Fomento*, p. 73.
(4) Id. *Cartas politico-economicas*. Carta III.

qu'un grand couteau emmanché dans un bâton (1). On ne connaît pas les herses en Castille (2) ; en Catalogne, on ne connaît pas le rouleau (3), parce que le bois est trop cher. A Piedrahita, la baratte est inconnue ; on fait le beurre en versant la crème dans un sac de cuir que les femmes agitent jusqu'à ce que le beurre soit séparé du petit lait (4).

Sous l'impulsion des idées progressistes, quelques efforts sont tentés pour secouer l'apathie du paysan et lui enseigner de nouvelles méthodes. Les princes frères de Charles III se plaisent à embellir leurs résidences, s'occupent d'agriculture, bêchent leur jardin de leurs propres mains (5). Charles III établit une ferme modèle à Aranjuez. On y cultive les céréales, la vigne et l'olivier, le lin et le chanvre. Il y a des jardins légumiers, des vergers, des prairies; on y élève des abeilles et des vers à soie, on a des troupeaux de moutons, on y fait le vin et l'huile d'après les méthodes perfectionnées, on a des tonneaux qui contiennent plusieurs arrobes, et les paysans des environs essaient bientôt d'imiter ce qu'ils voient faire chez le roi (6). Le voyageur anglais Townsend parle avec éloge du beau domaine de D. Félix Solesco en Andalousie. Dans deux lieues carrées de terrain, D. Félix a planté 200.000 ceps de vigne, 12.000 mûriers, 5.000 oliviers, 580 figuiers, 300 grenadiers, 700 citronniers, 700 orangers et des cannes à sucre ; il a monté une papeterie et une tannerie. Il possède 56 bœufs, 1.200 moutons, 400 chèvres, 158 porcs. Il emploie 800 ouvriers, conduits par 12 contremaîtres. Mais l'Anglais remarque que la maison est peu confortable, que le toit à porcs est placé devant la façade principale, et que, chaque nuit, un garde à cheval doit faire des rondes dans la propriété pour donner la chasse aux maraudeurs, très abondants dans le pays (7).

(1) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 100.
(2) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 230.
(3) Id. ibid., t. I, p. 92.
(4) Id. ibid., t. I, p. 326.
(5) *Compte rendu de Florida-Blanca*, § 22.
(6) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 102.
(7) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 37.

En 1807, la Société économique de Valladolid obtient du roi l'ancien parc royal, la *Huerta del rey*, pour y établir une école pratique d'agriculture (1).

Pour faciliter la diffusion des méthodes rationnelles, le Prince de la Paix fait traduire l'*Essai sur la législation et le commerce des grains*, de Necker, le *Dictionnaire d'agriculture* de Rozier, les *Eléments naturels et chimiques d'agriculture* du comte de Gillemberg. Il crée un *Journal hebdomadaire d'agriculture* où les propriétaires et les laboureurs trouvent une mine de renseignements précieux sur la nature des terres, les règles scientifiques de la culture, l'emploi des engrais, l'usage des instruments aratoires. Les curés sont invités à s'abonner au journal et à le recommander à leurs paroissiens. On permet l'achat à la série et au numéro (2).

Les agronomes espagnols publient quelques bons travaux. Dès 1718, D. Francisco Luis Laporta écrit une *Histoire de l'agriculture espagnole*. D. Antonio Elgueta y Vigil donne les principes de la sériciculture rationnelle (3); Canals y Marti rassemble tous les documents relatifs à la culture de la garance (4) ; D. Miguel de Maurueza Barredo y Mendez recommande le labourage au bœuf et l'emploi des chevaux pour les transports (5) ; D. José Manuel Fernandez Vallejo préconise un nouveau mode de travail à la charrue commune pour les labours profonds (6). D. Tomas de Anzano cherche à poser les bases d'une bonne législation sur les grains (7). D. Josef Navarro Mas y Marquet fomente la culture de la vigne en Catalogne (8). D. Francisco Vidal y Cabases étudie les avan-

(1) Sangrador, *Historia de Valladolid*, t. II, p. 477.

(2) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 285.

(3) *Cartilla de agricultura de moreras y arte para la cria de la seda.*

(4) *Coleccion de lo perteneciente al ramo de la rubia o granza en España*, 1779.

(5) *Abundancias de comestibles que a moderados precios tendra España con la extincion de mulas y restablecimiento del ganado boyal y caballar en la labranza y conduccion de frutos*, 1790.

(6) *Nuevo uso del arado comun para labores profundos*, 1806.

(7) Cf. Herranz y Lain, *Estudio sobre los economistas aragoneses*, p. 50.

(8) *Memoria sobre la bonificacion de los vinos, sobre la teoria y practica del arte de hacer el vino*, 1784. — *Memoria sobre la viña, su plantacion, reparacion, conservacion, enfermedades, accidentes, cultivo y vendimia en el principado de Cataluña*, 1797.

tages de l'irrigation (1). De bons ouvrages généraux sur l'agronomie attaquent la routine sur tous les points (2). D. Antonio de S. Martin y Burgoa publie sous le titre de *El labrador vascongado* (Madrid, 1791) un véritable manuel pratique d'économie rurale, où il recommande le reboisement des montagnes, la plantation des arbres fruitiers, la création des prairies artificielles, la fumure des terres, les labours profonds. Il voudrait voir les campagnes couvertes d'arbres et de maisons isolées ; il voudrait que chaque curé fût, en matière agricole, le conseiller compétent et écouté de ses paroissiens.

Tous ces travaux sont dépassés par la magistrale *Information sur la loi agraire* de Jovellanos, où les causes de la décadence de l'agriculture sont signalées et décrites avec une implacable clarté, où les remèdes sont indiqués avec science et autorité.

Tout ce mouvement d'idées finit par amener quelque progrès. Comme on pensait que le paysan eût mieux cultivé s'il eût été propriétaire, on tenta d'améliorer le régime du fermage ; on demanda au Conseil de Castille de fixer le prix des terres (3), de proroger les baux (4), de forcer les propriétaires à recevoir les paiements en nature (5). Jovellanos estimait que c'était aller trop loin ; mais il critiquait le lotissement des terres, tantôt groupées en domaines immenses, tantôt fragmentées en minuscules parcelles ; il condamnait les privilèges abusifs, l'interdiction faite au fermier de souslouer la terre (6); il eût voulu que le bail consenti par le

(1) *Conversaciones instructivas en que se trata de fomentar la agricultura por medio del riego de las tierras* (1778).

(2) D. Jose Antonio Valcarcel, *Agricultura general y gobierno de la casa de Campo*, 1765-95. 10 vol. — D. Vicente Calvo y Julian., *Memoria acerca de los medios de fomentar solidamente la agricultura, sin detrimento de la cria de ganados* (dans les *Mem. de la sociedad economica de Madrid*, t. I.) — D. Tomas de Robles, *Ensayo de la sociedad vascongada de los amigos del pais.*

(3) Jovellanos, *Informe*, § 117.

(4) Id. ibid., § 121.

(5) Id. ibid., § 123.

(6) Id. ibid., § 124.

possesseur d'un majorat ne fût pas résilié de plein droit par sa mort (1).

La loi finit par assurer aux fermiers de sérieuses garanties contre le caprice des propriétaires. La provision royale du 20 décembre 1768 défendit de les dépouiller sans justes motifs de la terre qu'ils tenaient à bail. Les résolutions royales du 6 décembre 1785 et du 8 septembre 1794 décidèrent que le propriétaire ne pourrait évincer le fermier qu'à la condition de résider dans la paroisse, de garnir la terre d'un mobilier suffisant pour l'exploiter, et de la cultiver lui-même (2).

On commença à comprendre l'utilité du crédit agricole, et l'on établit sous le nom de monts-de-piété des banques de secours à l'agriculture et à l'industrie (3).

Mais si le progrès matériel commençait à poindre, le progrès social devait demander plusieurs révolutions avant d'être ébauché.

III. — Les produits.

Si médiocrement cultivées qu'elles fussent, les terres d'Espagne n'en représentaient pas moins une énorme richesse, et l'industrie agricole était la première de la péninsule.

La culture la plus répandue était celle des céréales, qui poussent à peu près dans tous les sols, et ne redoutent ni les froids de l'hiver, ni les sécheresses de l'été.

Le froment donnait en 1797 un produit de 32.441.719 fanègues (4). L'unité de mesure était la *fanégade* (64 ares 34 centiares), qui pour une fanègue de semence (55 litres) en rendait cinq à la récolte (5). Le prix moyen de la fanègue de

(1) Jovellanos, *Informe*, § 217.

(2) Dieste y Jimenez, *Diccionario del derecho civil Aragones*, v° *Arrendamiento de predios rusticos*.

(3) *Montepio de cosecheros de Malaga. Montepio de labradores de Zaragoza.*

(4) 17.842,.945 hectolitres. — La France de 1789 récoltait 32 millions d'hectolitres. Boiteau, *Etat de la France en* 1789, p. 483.

(5) C'est le rendement moyen du seigle sur les hauts plateaux de l'Auvergne. En Limagne le rendement est de 25 hectolitres à l'hectare.

blé était de 36 réaux, le rendement brut de la fanégade montait donc à 180 réaux ; mais, déduction faite des 36 réaux de la semence et de 108 réaux 1/2 représentant les frais de culture, la fanégade ne donnait qu'un bénéfice de 35 réaux 1/2.

L'orge donnait 15.946.646 fanègues.

Le seigle 11.111.816.

Le maïs 4.319.774.

L'avoine 3.025.627.

Le mil, le blé blanc (*escanda*) et le riz représentaient un total de 1.288.597 fanègues (1).

Le rendement total des céréales montait à 68.641.772 fanègues, donnant à chaque habitant (2) une moyenne de 6 fanègues 2/3 ou 366 litres de grains, proportion considérable, qui n'était pas atteinte en France à la même époque (3).

Les légumes féculents entraient aussi pour une grande part dans l'alimentation populaire. En 1797 les pois (*alubias*) donnaient 205.929 fanègues, les haricots (*judias*) 360.000 fanègues, les fèves (*habas*) 732,987 fanègues. Les pois chiches (*garbanzos*) étaient tellement estimés, qu'ils étaient souvent mangés en vert par les passants (4). La *chufa*, ou souchet comestible, porte de petits tubercules dont la farine blanche servait à faire des boissons rafraîchissantes. On la cultivait en Valence, à Almacera et à Alboroya (5).

(1) Le riz n'était cultivé qu'en Valence. Sa culture demandait de grands travaux et de coûteux aménagements du sol (Swinburne, *Voyage en Espagne*, p 142.) Elle passait pour malsaine, car le riz pousse sous l'eau, et les pays, de rizières sont des pays fiévreux). Jaubert de Passa. *Voyages en Espagne*, t. II, p. 276.) La récolte de la seule lagune d'Albuféra dépassait 420.000 fanègues. Canga Arg. *Dic. de hac.*, v° *Albuféra*.

(2) Le Censo de 1797 compte 10.541.000 habitants.

(3) 420 *livres* de grain par tête. — Boiteau, *Etat de la France en* 1789, p. 481.

(4) « Les garbanzos, dit Herrera, doivent se semer loin de tout chemin et des lieux passagers, entre les sillons du blé ou dans des lieux fermés, parce que quand ils sont tendres, personne ne passe, pas même un moine un jour de jeûne, sans en enlever une poignée. Les bergers et autres gens de cette sorte leur font grande guerre, et si les femmes tombent sur eux ! il n'y a pas de grêle qui leur fasse autant de mal. Voilà pourquoi il convient de les semer en des lieux bien fermés, et si bien cachés qu'on apprenne qu'ils sont récoltés avant de savoir qu'ils sont semés. » — Jovellanos, *Informe*, p. 25, note 1.

(5) Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 283.

La culture maraîchère se développait autour des grandes villes. On calculait que, de 1770 à 1780, le produit des jardins de Séville avait doublé (1).

Le total de la production des légumes, évalué en arrobes dans certaines provinces, en fanègues dans certaines autres, montait en 1799 à 16.294.779 fanègues, et 4.932.634 arrobes. L'exportation en Amérique ne dépassait pas 4.451 arrobes (2).

Les fruits d'Espagne n'avaient ni la variété, ni la finesse de ceux de France ; cependant les raisins, les figues, les citrons, les oranges, les avelines et les amandes jouissaient d'une grande réputation (3). La sécession du Portugal avait déterminé les gens d'Andalousie, de Murcie et de Valence à planter beaucoup d'orangers et de citronniers. Par contre, la Galice avait remplacé les siens par des pommiers (4). Les Vascongades et la Navarre tendaient aussi à développer leurs *pumaradas* (5).

L'apiculture était très répandue en Espagne. Twiss cite un curé de campagne qui possédait 5.000 ruches (6). Laborde nous dit qu'en 1773 les seules montagnes de Cuenca fournissaient 3.334 arrobes de miel (7).

La boisson nationale était l'eau ; mais le nord-ouest fabriquait du cidre, et presque toutes les provinces d'Espagne donnaient du vin, que la misère générale empêchait seule de devenir la boisson ordinaire du pays (8).

Le cidre (*sidra*) était fabriqué dans la Galice, les Asturies, les Vascongades et la Navarre. Les Asturies en exportaient chaque année 28.000 arrobes (9). Les autorités locales

(1) Jovellanos, *Informe*, § 121.
(2) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Legumbres*.
(3) Id. ibid., v° *Frutas de España extraidas*.
(4) Jovellanos, *Informe*, § 115.
(5) *Cortes de Navarra*. Quadernos y Leyes, 1795.
(6) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 100.
(7) De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. III, p. 311.
(8) Le prix moyen du vin en Castille était de 20 réaux l'arrobe (16 litres, 1 dixième) ou 1 réal 6 maravédis par litre (environ 30 centimes). Le prix moyen du vin en France était de 15 centimes le litre. Jovellanos, *Informe*, § 379. Boiteau, *Etat de la France*, p. 488.
(9) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 183.

veillaient avec soin à la pureté du cidre : les propriétaires seuls avaient le droit d'en vendre, et ne pouvaient vendre que le cidre de leur récolte ; l'importation des cidres de France était défendue, aussi longtemps que les cidres du pays n'étaient point vendus (1). Le mouillage n'était toléré que dans les mauvaises années (2). Cependant les Anglais trouvaient le cidre basque inférieur au cidre anglais, et attribuaient avec raison cette infériorité à la mauvaise fabrication. Les Anglais n'employaient que des pommes parfaitement mûres, enlevaient les fruits gâtés, soutiraient leur cidre plusieurs fois (3) ; les Basques faisaient le leur à la normande, sans prendre la moindre précaution ; leur cidre était souvent trouble et de mauvais goût.

Le Guipuzcoa et la Biscaye récoltaient une boisson intermédiaire entre le vin et le cidre ; c'était un vin grossier, appelé *chacoli*, fait avec des raisins blancs et noirs, verts ou mûrs, sains ou gâtés. Il était rude et âpre, sans corps et sans arome ; cependant les Basques s'en régalaient et en défendaient l'exportation. Le prix en était fixé par ordonnance de police. Mieux fabriqué, il eût valu les petits vins blancs de France (4).

La même négligence empêchait les vins d'Espagne de trouver à l'étranger un débit assuré. Les raisins cueillis sans soin étaient entassés dans la cuve, où on les laissait beaucoup trop longtemps ; la fermentation se faisait dans de mauvaises conditions, ou tumultueuse, ou retardée par l'addition de nouvelle vendange. Le vin, noir et épais, était mis dans des outres, faute de bois pour faire des tonneaux et de bonnes routes pour les charrier ; les outres, enduites de poix, communiquaient au vin un goût de résine désagréable ; les peaux mal préparées lui donnaient odeur de bouquin (5).

Cependant, telle était l'excellence du climat, que l'Espagne

(1) *Guipuzcoano instruido*, v° *Sidras*.
(2) Gorosabel, *Bosquejo de las antig. de Tolosa*, p. 64.
(3) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 394.
(4) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 257.
(5) Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 213. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 44.

occupait encore un rang élevé parmi les pays vinitères. En 1799 la récolte s'éleva à 50.409.854 arrobes (1).

La Navarre avait ses vins de Tudela, qui jouaient le bourgogne, et de Peralta, qui rappelaient le Saint-Laurent (2). D. Manuel Quintana, chanoine de Burgos, avait introduit dans les environs de Logroño l'art de faire le vin à la mode de Bordeaux, et c'est de lui que date la réputation du *clarete de la Rioja* (3). L'Aragon avait les bons vins blancs de la chartreuse *de Aula Dei*, les muscats de Borja; les grenaches de Cariñena et de Sabayes; Cariñena fabriquait un « vin œil de perdrix » d'un bouquet très agréable (4). La Catalogne vantait ses vins blancs de Sitges et de Valls, ses vins rouges de Mataro et Villanova (5). Majorque récoltait des vins légers et fins, quoique vigoureux, et faisait des moscatels et des malvoisies (6). En Valence, Murviedro et Benicarlo donnaient des vins communs et à bon marché (7). Murcie avait des vins liquoreux, mais épais; Carthagène, des vins de liqueur estimés (8). La Manche commençait à se couvrir de vignes (9); le Valdepeñas passait déjà pour le meilleur cru ordinaire de Castille; la provision du roi était logée en fûts, le reste était conservé en outres ou en jarres (*tinajas*). Depuis la guerre de succession d'Espagne, les Anglais s'étaient déshabitués des vins d'Espagne pour consommer des vins de Portugal (10), mais les vins d'Alicante, Malaga et Jerez avaient gardé leur vieille réputation. Alicante faisait des vins blancs et deux sortes de vins rouges: l'*aloque*, vin sec, qui ne s'exportait guère qu'en Amérique; le *fondellon*, l'un des meilleurs

(1) Cang Arg , *Dic. de hac.*, vº *Vinos.* — La récolte espagnole monte environ à 8 millions d'hectolitres. La France de 1789 en récoltait 25. — Boiteau, *Etat de la France*, p. 488.

(2) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 299.

(3) Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 355.

(4) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 468.

(5) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 70. — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 91.

(6) De Laborde, *Itinéraire*. t. IV, p. 465.

(7) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 307-319.

(8) De Laborde, *op. cit.*, t II, p. 222.

(9) Dalrymple, *Voyage en Espagne*, p. 42.

(10) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 376.

vins doux de dessert (1). Bordeaux détenait presque le monopole du commerce d'Alicante (2). A Malaga, le commerce était aux mains de quatorze maisons étrangères ; la production moyenne était de 5.000 pipes, valant de 1.000 à 3.000 réaux la pipe (3).

L'huile était, comme le vin, un des grands produits nationaux, mais la culture de l'olivier était arriérée (4), et la mauvaise fabrication de l'huile en rendait la vente très difficile hors d'Espagne. On laissait les olives pourrir les unes sur les autres, et l'huile contractait un goût et une odeur que les étrangers ne pouvaient supporter. L'Espagne récoltait annuellement un peu plus de 6 millions d'arrobes d'huile (5).

Les plantes textiles étaient peu cultivées. Le chanvre donnait 732.431 arrobes (6) ; le lin, cultivé surtout en Léon et en Galice, donnait 509.219 arrobes. L'Espagne importait, dans les bonnes années, 6.628.750 livres de chanvre (7). Sa récolte de lin ne devait pas suffire à sa consommation, puisque les 3/5 de la récolte étaient absorbés par la seule industrie de la corderie (8).

On avait tenté d'introduire en Espagne la culture du cotonnier. La récolte totale ne dépassait pas 7.260 arrobes. On le cultivait en Andalousie, près d'Ecija (9), et surtout en Valence (10), à Ibiza et aux Canaries (11). Le cotonnier, au dire de Swinburne, avait peine à s'acclimater : les plants ne dépassaient pas 3 pieds de hauteur et ressemblaient à des framboisiers. Cependant la culture de la canne à sucre, très

(1) Townsend, *op. cit.*, t. III, p. 209.

(2) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 151.

(3) Id. ibid., p. 267.

(4) On ne taillait pas l'olivier, malgré les conseils de Cavanilles. Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 218.

(5) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Aceite.*

(6) Godoy avait fait planter de grandes chènevières dans ses domaines du Sota de Roma et de Guadalcazar. — *Mémoires*, t. II, p. 349.

(7) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Cañamo.*

(8) Id. ibid., v° *Lino.*

(9) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 286.

(10) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 139.

(11) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Algodon.*

ancienne en Valence (1) et sur la côte de Grenade (2), tendait à disparaître devant celle du coton (3).

Le sparte avait jadis couvert tout le midi de l'Espagne (4) et était encore abondant au dix-huitième siècle; il fournissait la matière première d'une industrie très prospère. L'Espagne exportait, année commune, 49.068 arrobes de sparte brut et 187.459 arrobes de sparte ouvré (5).

La culture des plantes industrielles commençait à prendre quelque extension.

La barrille (*salsola*) se cultivait aux environs d'Alicante et donnait par l'incinération un produit contenant de 14 à 30 pour cent de soude (6). Ce produit était employé dans les verreries et les savonneries, et avant l'invention de la soude artificielle donnait lieu à un commerce considérable. L'Espagne produisait 319.982 quintaux de barrille, et en exportait 214.171 quintaux, à 130 réaux le quintal (7).

Le sumac, employé pour la tannerie et la teinture en noir, donnait 246.407 arrobes de feuilles (8).

La gaude ne donnait qu'un produit insignifiant.

L'orseille avait été constatée dans les montagnes des Asturies (9).

Le safran était cultivé dans la Manche et à Cuenca; mais cette culture semblait en décadence (10).

La garance, au contraire, prenait faveur. Elle était cultivée en Castille et dans la Manche. Introduite en 1743 dans la

(1) En 1816 la canne à sucre était encore cultivée à Gandia ; il n'était pas rare d'en voir le marché de Valence approvisionné. Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 281.

(2) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 162.

(3) De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 81.

(4) J. Brunhes, *L'irrigation*, p. 49 et 60.

(5) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Esparto*.

(6) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 244.

(7) Cang. Arg., *op. cit.*, v° *Barrilla*. *L'Encyclopédie méthodique*, *Commerce*, *II*, v° *Espagne*, donne 4.111.960 livres de soude de barrille et 770.960 livres de soude de bourdine, sans compter une autre espèce de sel, plus estimé que les précédents, et appelé *agua azul*, qu'on ne fabriquait que dans les environs d'Alicante.

(8) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Zumaque*.

(9) Campomanes, *Fomento*, p. XLIII.

(10) De Laborde, *Itinéraire*, t. III, p. 311.

province de Valladolid, elle donna lieu pendant quelque temps à un petit commerce d'exportation en Angleterre (1); mais les agriculteurs espagnols la faisaient sécher au four, et la chaleur mangeait une partie de la substance colorante (2); au lieu de l'expédier dans des sacs de cuir, ils l'exportaient dans de simples enveloppes de toile. Les sucs s'évaporaient, et cette garance éventée ne valait plus rien. La récolte était encore de 23.905 arrobes en 1799 (3). Les droguistes de Madrid avaient établi en 1785 un moulin à garance, qui pouvait donner 25 arrobes de poudre par jour (4).

Les chênes-lièges étaient très communs en Andalousie; une espèce particulière nourrissait le kermès, dont on tirait une couleur rouge. La récolte était faite par des femmes, qui laissaient croître leurs ongles pour gratter les œufs et les insectes sur les branches et sur les feuilles des arbres (5).

La culture des vers à soie, très développée en Valence, en Murcie et dans le sud de l'Espagne, gagnait peu à peu les provinces du nord. Tolède avait de nombreuses magnaneries; D. Pedro de Sobrevilla introduisit l'industrie de la soie dans la province de Madrid, et établit une filature à Madrid en 1771. Vers 1780, la province récoltait 8.000 livres de soie (6). En 1783 un Valencien planta 50.000 mûriers dans la province de Zamora, et obtint un tel succès que, quelques années plus tard, le gouvernement fit publier dans la *Gazette* le résultat de ses opérations (7). L'Espagne entière récoltait 1.600.000 livres de soie, qui, à 61 réaux la livre, représentaient une valeur de 97.600.000 réaux. Les fabricants se plaignaient que la soie espagnole fût accaparée par les acheteurs étrangers, favorisés par quelques grands

(1) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 169.
(2) Id. ibid., t. I, p. 63.
(3) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Rubia*.
(4) Larruga, *Memorias*, t. I, p 59.
(5) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 295-97.
(6) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 65.
(7) 6 janvier 1786. Fernandez Duro, *Memorias de Zamora*, t. III, p. 181.

seigneurs. Il semble qu'ils aient eu raison. Canga Arguelles ne note, il est vrai, dans la meilleure année de commerce, qu'une exportation de 229.548 livres de soie en Europe et en Amérique; mais il constate dans le même passage qu'en 1799 la valeur des soies manufacturées en Espagne atteignait seulement 34.197.910 réaux (1), soit le tiers environ de la soie brute; il devait donc y avoir un énorme commerce de contrebande.

L'Espagne ne savait guère mieux tirer parti de ses laines, qui avaient constitué jadis sa plus grande richesse. Elle comptait à la fin du dix-huitième siècle 11.742.796 têtes de menu bétail (2). Plus de la moitié de ces animaux restaient toute l'année au même endroit, passaient l'hiver à l'étable, et ne donnaient qu'une laine grossière. Environ 5 millions et demi de moutons (3), appartenant à quelques grands seigneurs (4), changeaient de pâturages deux fois par an, vivaient toujours à l'air libre et donnaient une laine fine très estimée.

Les moutons transhumants étaient groupés en grands troupeaux, comptant jusqu'à 10.000 têtes et conduits par un berger robuste, expérimenté et vigilant, qui possédait en propre 4 à 500 moutons. Ce berger chef, payé 4.000 réaux et monté, avait sous ses ordres 50 bergers. Le troupeau était divisé en bataillons d'un millier de têtes chacun, menés par un berger principal, quatre bergers auxiliaires et cinq chiens. Les bergers touchaient de 50 à 200 réaux par an, recevaient deux livres de pain par jour et avaient pour eux quelques agneaux et chevreaux. Chaque voyage de printemps ou d'automne leur rapportait en outre 12 réaux (5).

(1) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Seda.*

(2) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Ganaderia.*

(3) 5.469.819. — Cang. Arg., ibid., v° *Ovejas.*

(4) Certains grands possédaient 800.000 têtes de bétail. Le couvent du Paular à Ségovie en avait 600.000. — Weiss, *L'Espagne depuis le règne de Philippe II*, t. II, p. 103.

(5) D'après Bowles, 25.000 hommes auraient mené en Espagne cette vie errante. Du Rozoir porte à 40.000 le nombre des gens adonnés à la vie pastorale. Le recensement de 1797 donne 107.790 bergers pour l'Espagne entière.

Les troupeaux se mettaient en marche vers le mois d'avril pour gagner les pâturages d'été. Le chemin d'Extrémadure à la Montaña (Santander et Burgos) n'était pas moindre de 150 lieues et se faisait en 40 jours. Les troupeaux ne devaient trouver devant eux aucun obstacle; les propriétaires de vignobles et d'olivettes devaient leur laisser un passage d'au moins 80 mètres de largeur. Chaque nuit, des parcs en clayonnages abritaient le troupeau.

La tonte se faisait en mai. Chaque troupeau de 10.000 têtes occupait 125 tondeurs pendant 8 ou 10 jours.

En juillet on mêlait les béliers aux brebis, à raison de 6 à 7 mâles pour 100 femelles.

A la fin de septembre on enduisait les moutons, du col à la queue, avec de l'ocre rouge d'Almaden, et on les ramenait en Extrémadure (1).

D'après les calculs des intendants, un troupeau de 1.000 têtes représentait une valeur de 72.300 réaux, coûtait 35.975 réaux d'entretien et d'impôts, et donnait 43.796 réaux de produit, soit 7.821 réaux de bénéfice au propriétaire (2).

Les laines étaient divisées en trois catégories : le dos et le ventre des brebis donnaient la laine surfine ; le col et les flancs, la laine fine ; la poitrine, les épaules et les cuisses, la laine grosse. La production totale montait en 1797 à 828.691 arrobes de laine fine et surfine et 1.210.068 arrobes de laine ordinaire, valant 122.066.630 réaux (3).

L'Espagne ne travaillait pas la moitié de ses laines. Les manufactures nationales n'employaient que 919.032 arrobes (4). L'exportation atteignait en 1796 le chiffre officiel de 495.406 arrobes, mais devait être beaucoup plus considérable, car Jovellanos se plaint que l'Espagne ne sache pas mettre ses laines en œuvre (5), et Larruga parle d'accapare-

(1) *Gentleman's magazine*, mai-juin 1764, art. de William Bowles, directeur général des mines d'Espagne, ap. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 78.

(2) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Ganaderia.*

(3) Id. ibid., vº *Lana.*

(4) Id. ibid., vº *Lanas extraidas de España.*

(5) Jovellanos, *Informe*, § 127.

ments opérés par des grands seigneurs pour la vente des laines à l'étranger (1).

La vente elle-même était menacée. Les laines d'Espagne avaient joui pendant longtemps d'une renommée universelle; mais déjà, à la fin du dix-huitième siècle, cette réputation baissait. Après le grand voyage de printemps, les toisons étaient pleines de sable et de poussière, qui rendaient la laine cassante ; les laines d'Allemagne et d'Angleterre commençaient à faire prime sur le marché (2).

L'Espagne nourrissait 2.521.702 chèvres, qui achevaient de brouter ce qu'avait épargné la dent des moutons. Les porcs étaient au nombre de 1.266.918 (3).

Le sol se prête peu à l'élevage des bêtes à cornes. L'herbe dure et sèche ne donne que de petites races, médiocres laitières (4). L'Espagne comptait seulement 1.650.073 bœufs et vaches (5). Beaucoup vivaient à l'état presque sauvage, dans les bois de chênes-verts des provinces de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo (6). L'Andalousie avait déjà ses races de taureaux de combat; mais, les courses étant alors beaucoup moins fréquentes qu'aujourd'hui, la valeur de ces animaux était bien moins considérable.

L'élevage du cheval était à peu près tombé. En 1800, on ne comptait plus que 236.522 chevaux en Espagne (7). Les

(1) En 1767, la marquise de Campo-Alange accapare les laines de Gijar, Arevalillo et Veganzones, et la moitié des laines du marquis de Gandara pour l'exportation. Les fabriques de Ségovie lui intentent un procès, dont Larruga ne nous dit pas quelle fut l'issue. — Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 194. En 1808, après la victoire de Burgos, Napoléon saisit pour 12 à 15 millions de francs de laines appartenant aux ducs de Medina-Celi, d'Osuna, de l'Infantado, au prince de Castelfranco, et à d'autres nobles. — Thiers, *Consulat et Empire*, t. IX, p. 415.

(2) Privat, Deschanel et Focillon, *Dictionnaire des sciences*, v° *Laines*.

(3) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Agricultura*.

(4) De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 465.

(5) La France en avait, d'après Lavoisier, 7.089.000. — Boiteau, *Etat de la France*, p. 491.

(6) Sprangzi dit avoir vu des troupeaux de 1.000 à 1.500 têtes errer en pleine liberté. — *Souvenirs*, p. 76.

(7) C'est le chiffre donné par la Junte de Cavalerie. Canga Arguelles (v° *Caballos*) donne 175.553 chevaux pour 1796. — La France de 1789 avait 1.781.500 chevaux.

races de Valence (1) et d'Andalousie étaient célèbres; un beau cheval andalous se payait de 12.000 à 30.000 réaux (2); mais les étrangers trouvaient que le cheval andalous, admirable pour la parade, manquait de résistance et de fond (3). Le roi avait accordé de grands privilèges aux éleveurs (4), il avait renoncé à l'alcabala et aux cientos sur les premières ventes des étalons (5), défendu l'exportation sous peine de mort (6), et permis l'importation en franchise (7). Le prince de la Paix avait acheté des juments en Normandie (8). Rien n'y faisait. Swinburne trouva les haras de Cordoue très négligés (9). Rehfues indique avec une grande sagacité les causes de la décadence de l'industrie chevaline. C'est toujours même chose: manque de soin et d'application. On laisse les chevaux se croiser entre parents, et la natalité est relativement faible; les juments pleines ne sont pas soignées, n'ont que de mauvais fourrages et de mauvaise eau; les mouches les inquiètent et les mouvements désordonnés qu'elles font pour leur échapper les font avorter; les loups dévorent beaucoup de poulains (10).

Pour la plupart des besoins, les mulets étaient préférés aux chevaux. On leur attribuait une résistance et une sobriété plus grandes (11); mais ils étaient impropres au service de la cavalerie et ne se reproduisaient point (12). Le *Censo* de 1797 donne pour toute l'Espagne 236.178 ânes et 214.217

(1) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 143.
(2) Rehfues, *L'Espagne en 1808*, t. II, p. 17.
(3) Général Foy., *Guerres de la Péninsule*, t. II, p. 236, note I.
(4) *Nov. Rec*, VII, XXIX.
(5) Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 375.
(6) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 284.
(7) Gallardo, *op. cit.*, t. II, p. 413.
(8) *Archives des Aff. étr. à Paris. Espagne*, 640, f° 348.
(9) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 38.
(10) Rehfues, *L'Espagne en 1808*, t. II, p. 20.
(11) Sprangzi considère cette opinion comme erronée, et déclare que dans les armées françaises d'Espagne « les mulets ont moins résisté à la fatigue que les chevaux, bientôt acclimatés partout et s'accoutumant promptement à tous les changements de nourriture ». *Souvenirs*, p. 145.
(12) Rehfues prétend que l'on n'a jamais essayé avec assez de suite l'élevage du mulet pour se prononcer sur ce point, et cite l'exemple d'une mule qui aurait porté quatre ans de suite. *Op. cit.*, t. II, p. 22.

mulets, moins même que de chevaux (1) ; mais il est impossible d'accepter ces chiffres. Rehfues est probablement plus près de la vérité quand il évalue à 1.200.000 au moins le nombre des mules d'Espagne (2). L'élevage du mulet était à peu près le seul pratiqué dans les Castilles et en Galice. « Les « baudets espagnols étaient d'une grandeur et d'une grosseur « extraordinaire : ils avaient 14 palmes de haut, et des têtes « si monstrueusement larges, des cuisses si épaisses et des « poils si rudes et si longs sur tout le corps qu'on avait « peine à découvrir la figure de l'animal (3). » Un baudet de choix valait jusqu'à 3.300 réaux (4). On donnait vingt juments à un étalon de cette sorte ; mais, quoique les lois permissent aux propriétaires de consacrer les deux tiers de leurs juments à l'élevage du mulet (5), il fallait encore en faire venir de France, tant l'usage en était répandu.

L'ensemble des produits agricoles représentait, d'après le *Censo* de 1797, une valeur annuelle de 5.135.166.399 réaux (6), que Canga Arguelles croit pouvoir porter jusqu'à 8 milliards de réaux ; ce chiffre paraît exagéré (7). Il vaut mieux adopter le calcul fait en 1812, qui évalue le capital représenté par l'agriculture et l'industrie rurale à 72.476.169.519 réaux, soit environ 3 milliards 600 millions de réaux de revenu annuel (8).

IV. — L'agriculture aux Indes.

L'Espagne n'a certainement pas compris comme elle aurait pu le faire la mise en valeur du Nouveau Monde. Eblouis par l'or et l'argent, les conquérants ont négligé les richesses

(1) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Mulas*.
(2) Rehfues, *L'Espagne en 1808*, t. II, p. 17.
(3) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 427.
(4) Twiss. *Voyage en Espagne*, p. 68.
(5) *Nov. Rec.*, VII, XXIX, 7, 8, 9, 10 et 11.
(6) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Estadistica*.
(7) Lavoisier estimait le revenu agricole de la France à 2.750.000.000 de livres. — Boiteau, *Etat de la France*, p. 483.
(8) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Agricultura*.

agricoles, et ont, en somme, lâché la proie pour l'ombre. Ils peuvent d'ailleurs répondre que s'ils furent mauvais économistes, les autres nations n'étaient guère plus avancées qu'eux-mêmes dans cette science. Ils ont exterminé des peuplades entières; ils ont transporté des nègres par centaines de mille; ils ont soumis les Indiens au supplice de la *mita*, au régime déprimant des *encomiendas* et au despotisme doucereux des Réductions; mais le travail servile paraît être une nécessité dans les pays tropicaux, et tous les peuples civilisés ont fait la traite. Le régime des *encomiendas* n'était pas libéral, mais n'était pas pire que le servage dont le paysan catalan sortait à peine au XVI[e] siècle. L'Indien domestiqué des Réductions avait, en somme, une vie plus douce que l'Indien *bravo* errant dans les bois (1). A tous les reproches que d'autres nations adressent à leur cruauté, les Espagnols peuvent répondre que presque partout ils ont laissé les races indigènes subsister à côté d'eux, tandis qu'elles disparaissent partout où l'Anglais s'établit.

Au dix-huitième siècle, de grands adoucissements furent apportés à la condition des races conquises. L'esclave reçut en 1789 le droit d'amasser un pécule et de se racheter (2). Les esclaves maltraités par leurs maîtres étaient remis en liberté par le magistrat (3). L'Indien des *encomiendas* fut affranchi, et les *encomenderos* facilitèrent parfois aux Indiens l'acquisition de la propriété individuelle (4). La loi voulait qu'il en fût de même pour l'Indien des Réductions; si elle ne fut pas obéie sur ce point, la faute en est aux Jésuites, qui préférèrent maintenir leurs sujets dans un état de minorité perpétuelle (5). A la fin du dix-huitième siècle, l'évêque de Mechoacan demandait qu'on permît aux Indiens de résider

(1) Fr. Sagot, *Le Communisme au Nouveau-Monde (Réductions du Paraguay, Sociétés communistes des Etats-Unis)*. Dijon, 1900, in-8°. — Les vices de la colonisation jésuitique sont très clairement exposés dans Blas Garay, *El comunismo de las misiones de la compania de Jesus en el Paraguay*, Madrid, 1897, in-18.

(2) Antequera, *Historia de la legislacion*, p. 496.

(3) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 450 (1803).

(4) Sagot, *Le communisme au Nouveau-Monde*, p. 83.

(5) Blas Garay, *El comunismo de las misiones*, p. 64-65.

où ils voudraient, et de défricher les terres vagues appartenant aux communes et à la Couronne (1).

L'Espagne interdit pendant longtemps à ses sujets des Indes la culture du lin et du chanvre (2). Le Conseil des Indes défendit l'élevage du ver à soie (3). La culture de la vigne n'était permise qu'au Pérou (4); celle de l'olivier resta prohibée (5); on faillit interdire la banane, sous prétexte de surexciter l'activité des Indiens (6).

Ces lois déplorables n'étaient pas toujours rigoureusement exécutées. Humboldt parle des oliviers de Tucubaya (7) et de Santa Barbara (8) et de l'olivette de l'archevêque près de Mexico (9). Il vante les vins californiens de San Diego, San Juan Capistrano, San Gabriel, San Buenaventura, Santa Barbara, San Luis Obispo, Santa Clara et San José (10). En 1802 le Conseil des Indes ordonna l'arrachage des ceps, et le vice-roi n'obéit point (11). On retrouve des oliviers au Pérou (12), et des raisins à la Plata (13) et en Nouvelle-Grenade (14).

Les Espagnols ont introduit en Amérique tous les animaux domestiques de l'Europe : le chat, le chien, le porc, le mouton, la chèvre, le bœuf, l'âne et le cheval. La plupart de ces animaux, trouvant sur la terre nouvelle une ample provende et une liberté illimitée, y ont prospéré à merveille et y ont donné des races supérieures aux races espagnoles dont elles sont issues. Les bœufs du Chili dépassent en grandeur ceux de Lombardie; les ânes sont plus forts que ceux

(1) Chevalier, *Le Mexique*, p. 301.

(2) Elle ne fut déclarée licite que par une cédule royale du 12 janvier 1797.

(3) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 66.

(4) Chevalier, *Le Mexique*, p. 296.

(5) La Renaudière, *Le Mexique*, p. 156.

(6) Chevalier, *op. cit.*, p. 298.

(7) Humboldt, *op. cit.*, t II, p. 145.

(8) Id. ibid., t. II, p. 276.

(9) Id. ibid., t. II, p. 485.

(10) Id. ibid., t. II, p. 276.

(11) Id. ibid., t. II, p. 484.

(12) *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. X, p. 104.

(13) Id., t. XI, p. 228.

(14) Id , t. XII, p. 91.

d'Europe, les chevaux valent les plus beaux andalous (1). On disait du cheval du Paraguay qu'il était mort avant d'être fatigué (2). Les chevaux du Nouveau-Mexique (*caballos chimbadores*) étaient si grands et si forts qu'ils portaient plusieurs personnes (3).

Le Plata nourrissait, à la fin du dix-huitième siècle, 3 millions de chevaux et 12 millions de bêtes à cornes. Certaines Réductions avaient jusqu'à 30,000 têtes de menu bétail. Il y avait de grands propriétaires qui possédaient jusqu'à 100.000 bœufs et vaches (4). Une *estancia* qui ne comptait pas trois ou quatre lieues carrées ne passait pas pour une grande propriété. Un bœuf gras valait une piastre ; les bergers tuaient un bœuf pour en manger le meilleur morceau (5). La Nouvelle Grenade exportait chaque année 30.000 mulets aux Antilles (6). Soixante-dix mille mules circulaient continuellement sur la route de La Vera Cruz à Mexico (7).

Ce sont les Espagnols qui ont donné au Nouveau-Monde le froment, l'orge, l'avoine et le riz. Le froment fut importé au Pérou par Doña Maria de Escobar, femme de Diego de Chaves (8), et à Quito par le moine franciscain Fray José Ricci. Il rendait en moyenne 25 à 30 pour 1, au lieu de 5 en Espagne (9); le rendement s'élevait à 80 pour 1 dans la province de Santiago à la Plata, et à 100 pour 1 dans celle de San Luis (10).

C'est aux Espagnols que l'Amérique doit nos arbres fruitiers : noyers, mûriers, cerisiers, pruniers, abricotiers, figuiers, poiriers et pommiers, groseilliers et fraisiers (11). Les environs du Paso del Norte ressemblaient aux plus beaux cantons de l'Andalousie (12).

(1) *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. X, p. 459.
(2) Id., t. XI, p. 225.
(3) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 250.
(4) *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XI, p. 226.
(5) Id., t. XI, p. 228.
(6) Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*, liv. IV, chap. II.
(7) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 59.
(8) Id., ibid., t. II, p. 421.
(9) Id. ibid., t. II, p. 431.
(10) *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XI, p. 227. — D'après Azara.
(11) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 477-484.
(12) Id. ibid., p. 255.

Après avoir enrichi les Indes des trésors de l'Europe, les Espagnols ont fait connaître à l'Europe les trésors des Indes.

La merveilleuse richesse forestière du Nouveau-Monde a été étudiée par les Espagnols avec un soin particulier. Le commerce des bois précieux a été l'un des monopoles les plus enviés de l'Espagne. L'acajou et le caoba fournissaient à sa marine d'incomparables bois de construction. Toute la menuiserie extérieure du Palais royal de Madrid est exécutée en acajou massif. Le cèdre, l'arbre-marie, le *gachapéli*, l'*amarillo* poussaient en épaisses forêts sur les bords du Rio Hacha et dans la sierra de Santa-Marta. Le gommier de Popayan fournissait la laque, le cirier (*myrica cerifera*) la cire, le *vijoha* donnait des feuilles résistantes comme du papier; on tirait de l'*unguravé* une huile excellente, le *palo de vaca* donnait du lait. Le *cahuchu* servait déjà à faire « des bouteilles, des bottes, des boules creuses et des pompes de seringues qui n'avaient pas besoin de piston » (1). La Californie, le Mexique, les Antilles, le Chaco, le Chili, abondaient en forêts d'essences variées. Le bois de Campêche et le bois du Brésil avaient paru si précieux que la Couronne s'en était d'abord réservé le monopole (2). L'indigotier, indigène du Mexique et connu des Aztèques, était surtout cultivé en Guatemala et le long de la côte de Cumana, et donnait en 1812 un produit annuel de 48 millions de réaux (3).

Les Espagnols ont trouvé la cochenille au Mexique, l'ont cultivée avec succès et l'ont introduite en Europe (4). La Vera-Cruz en exportait en 1802 pour 67.371.140 réaux (5). Les Mexicains connaissaient également le *chocolatl*, qui, perfectionné par les Espagnols, est devenu notre chocolat. La culture du cacao, presque abandonnée au Mexique en 1800, faisait la fortune de la côte de Caracas et de Quito, qui

(1) *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XII, p. 26.
(2) Prescott, *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, t. III, p. 187.
(3) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 46.
(4) Thierry de Menonville, *Traité sur la culture du Nopal et l'éducation de la cochenille*, 1787.
(5) Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 71.

exportaient chaque année en Europe 228.000 fanègues d'amandes, valant 182.400.000 réaux (1).

La vanille, que les Espagnols ne savent pas apprécier, était cultivée au Mexique dans les intendances de La Vera-Cruz et d'Oaxaca pour l'exportation. Ce commerce représentait en année moyenne 910.000 gousses, valant, à la Vera-Cruz, de 120 à 160.000 réaux (2).

La canne à sucre, trouvée par Colomb à Hispaniola (3), ne tarda pas à devenir la grande richesse de Cuba. A la fin du dix-huitième siècle, Cuba exportait 7.520.000 arrobes de sucre (4). La ruine des sucreries françaises de Saint-Domingue développa l'industrie sucrière du Mexique, qui exporta 490.292 arrobes de sucre en 1803 (5) ; mais la difficulté des communications empêcha ce commerce de prendre de l'extension; les frais de transport arrêtaient aussi l'exportation des sucres du Pérou (6).

Le café, importé à la Martinique par Desclieux en 1720, passa à Cuba en 1769, et y fut surtout cultivé à partir de 1790. En 1809, la Havane exportait 320.000 arrobes de café (7).

Au café, à peu près inconnu dans l'Amérique du Sud, les colons préféraient le thé du Pérou (8), et surtout le *maté* ou herbe du Paraguay, boisson nationale des Indiens des Réductions (9).

Le tabac, connu des sauvages de l'Ile espagnole (10), et peu à peu apprécié des conquérants, était cultivé au Mexique et au Pérou pour la consommation locale. Au Mexique, le roi

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 34.

(2) Id. ibid, t. III, p. 37-46.

(3) « Cannarum radices, ex quarum succo saccharum extorquetur, sed non coagulatur succus, cubitales cannas intra quindecimum diem emiserunt. » — Petri Martyris, Ocean. Dec. I, lib. III.

(4) Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, t. I, p. 191.

(5) Id, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t III, p. 10.

(6) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Azucar*.

(7) *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XVI, p. 209.

(8) Id., t. X, p. 118. — D'après le journal du P. Feuillet.

(9) Sagot, *Le Communisme au Nouveau-Monde*, p. 95. — Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, t. VI, p. 344.

(10) Las Casas, *Historia de Indias*, ch. LXVI.

payait le tabac 2 réaux 1/2 la livre, mais n'en permettait la culture que dans certains cantons, et faisait arracher les plants partout ailleurs (1). Cuba exportait, dans les bonnes années, 128.000 arrobes de feuilles en Espagne, où la manufacture royale de Séville les transformait en cigares et en râpé (2) ; mais les tracasseries administratives finirent par décourager les propriétaires. Séville reçut des tabacs du Brésil, et la production du tabac à Cuba baissa de moitié dans les dernières années du dix-huitième siècle (3).

Le Mexique exportait encore de la salsepareille, « un des quatre bois sudorifiques », et du jalap ou « purge de Jalápa » (4).

Les Péruviens mâchaient les feuilles de coca ; les Espagnols ne paraissent pas avoir connu toutes les propriétés de cette plante. Le plus beau présent qu'ils firent à l'Europe est le quinquina (*cascarilla de Loja*) (5), importé en Europe par la comtesse de Cinchon et répandu par les Jésuites de Rome, vers le milieu du dix-septième siècle. A la fin du dix-huitième siècle, l'Espagne vendait aux nations européennes 615.000 livres de quinquina (6) provenant du Pérou, de Santa Marta (*quina roja*), ou de l'Orénoque (*cascarilla del Angostura*).

De toutes ces richesses, des hommes plus laborieux et plus libéraux que les Espagnols auraient tiré un profit incomparablement supérieur ; mais les Indes étaient si vastes, le sol était si fertile, la main-d'œuvre à si bas prix qu'en dépit de toutes les routines et de tous les gaspillages cet immense domaine restait la plus magnifique des colonies.

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 49.
(2) Id. ibid., t. III, p. 52.
(3) Id. ibid., t. IV, p. 228.
(4) Id. ibid., t. III, p. 46.
(5) Il s'agit de la ville de Loja au Pérou, où le quinquina fut révélé aux Espagnols.
(6) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Cascarilla* o *Quina*.

CHAPITRE II

L'INDUSTRIE.

Servie par son climat, favorisée par la fertilité de son sol et l'étendue de ses colonies, l'Espagne avait, malgré sa nonchalance, gardé une grande richesse agricole, mais la richesse industrielle lui avait échappé, parce qu'elle vit de travail acharné, de science inventive et de vigilance toujours en éveil, toutes choses très opposées à la *gravedad española*.

Le travail, et surtout le travail mécanique, était considéré par les ecclésiastiques comme un châtiment du ciel, et par la plupart des laïques comme un déshonneur (1). Les métiers de tailleur, de mégissier, de charpentier, de tailleur de pierres, de maréchal-ferrant, de tondeur, de barbier, d'épicier, de revendeur et de savetier furent tenus officiellement pour vils et abjects jusqu'en 1783 (2). Le roi les déclara alors licites et honnêtes, mais l'auteur d'un pamphlet intitulé *Febrero reformado* prétendit que la loi nouvelle était attentatoire à la dignité des Ordres militaires et de la noblesse espagnole, et le 4 septembre 1803, le roi crut devoir déclarer qu'il n'entendait pas égaler les métiers mécaniques aux premières charges de l'Etat. Il avait seulement voulu dire que

(1) En Aragon, le père noble doit une pension alimentaire à son fils, qui ne saurait travailler sans déroger. *Cuando no le fuere decoroso el trabajar.* Dieste y Jimenez, *Diccionario del derecho civil aragonés*, v° *Alimentos*.

(2) *Novisima Recopilacion*, VIII, XXIII, 8. — Le dépeçage des viandes et du poisson était tenu pour un office bas. Un dépeceur de Valence, s'étant porté adjudicataire du quint du roi sur le poisson, prétendit s'asseoir à la poissonnerie sous le dais aux armes royales ; les Jurats lui intentèrent un procès, qui alla jusque devant le Conseil de Castille. Une cédule royale du 13 nov. 1769, sans donner précisément gain de cause au dépeceur, ordonna de ne rien changer aux usages établis. — Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 163.

ces métiers étant nécessaires n'avaient par eux-mêmes rien d'avilissant.

Larruga trouve absurde que l'état de drapier soit tenu pour noble, et l'état de tailleur pour abject ; mais il lui paraît que le boucher et le crieur public exercent des offices réellement aussi vils que celui de bourreau (1).

D'après un pamphlet catalan du commencement du XIX[e] siècle, l'industrie ne peut exister que dans les états très peuplés où la terre ne suffit pas à nourrir tout le monde. Les industriels sont « d'insignes malfaiteurs, qui attirent « les laboureurs à la ville et font renchérir les denrées. Le « gouvernement devrait empêcher la croissance démesurée « des villes et combattre l'esprit mercantile qui est tout ce « qu'il y a de plus mauvais et de plus opposé au patrio- « tisme (2) ». En face de ces préjugés sauvages, on comprend le cri de colère de Campomanes : « Le véritable « étranger, c'est l'oisif (3). »

I. — Les corps de métier.

En Espagne, comme dans les autres pays européens, les artisans des villes avaient formé des associations pour maintenir les traditions de leurs métiers, défendre leurs intérêts professionnels et venir au secours de leurs confrères malheureux.

Les corporations (*gremios*) étaient très anciennes. A Barcelone, les tailleurs formaient gremio depuis 1229, les argentiers depuis 1249, les cordonniers depuis 1270, les éperonniers depuis 1290, les portefaix depuis 1298. Les couteliers, les droguistes, les loueurs de mules remontaient au XIV[e] siècle ; les tisseurs de lin, les souffleurs de verre, les peintres sur verre, les imprimeurs, au XV[e] (4). Les *ordon-*

(1) Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 42.
(2) *Negociantes*. Tarragona, in-4°, sans date. — Bib. nat. de Paris. Oc. 1583 pièce. Les physiocrates anglais et français n'étaient pas plus favorables à l'industrie.
(3) *Discurso sobre la educacion popular*, p. 20.
(4) Campomanes, *Apendice* III, p. 155.

nances de Séville, imprimées pour la première fois en 1527, mentionnent 54 corps de métier, dont quelques-uns très anciens. Les entrepreneurs portent encore le nom arabe d'*alarifes.* Il y a à Séville des cordonniers à la mauresque (*borceguineros*), des gaufreurs et doreurs sur cuir (*guadamacileros*). Les drapiers inscrivent dans leurs statuts que les marchandises de rebut ne pourront être vendues qu'au pays des Mores (*en tierra de Moros*). La confrérie de Saint-Eloi des argentiers date de 1376. Les brodeurs ont reçu leurs statuts en 1431 ; les tisserands en 1453.

Cependant l'Espagne avait été longtemps l'un des plus libres pays de l'Europe, et il avait fallu des siècles de tyrannie avant que l'Espagnol s'habituât aux entraves des ordonnances et des règlements. Le régime corporatif était contraire au tempérament national, et beaucoup de juristes assuraient même qu'il était contraire à la loi. En 1552, Charles-Quint avait prohibé toutes les associations exclusives et ordonné leur dissolution (1). Sous Philippe II, des réclamations énergiques se firent encore entendre ; les députés du royaume, en autorisant pour la cinquième fois la levée des *millones*, y mirent pour condition la suppression de tous les monopoles autres que les monopoles royaux (2). Mais peu à peu, par la force des choses, les gremios se constituèrent en associations puissantes, devant lesquelles l'individu n'eut plus de droit.

Charles-Quint avait ouvert lui-même la porte aux abus en permettant aux gremios de rédiger des ordonnances pour le bien des métiers (*para el uso de los oficios*). Au seizième et au dix-septième siècle, la coutume industrielle se fixa, se figea, pour mieux dire (3), et devint tyrannique et oppressive. Charles-Quint avait soumis les corporations au double contrôle des municipalités et du Conseil de Castille ; mais les magistrats s'entendaient en économie politique « comme un

(1) Que las cofradias que hay en estos reynos de oficiales se deshagan, y no las haya de aqui adelante aunque estén por Nos confirmadas. — *Nueva Recopilacion*, VIII, XIV, 4.

(2) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. 74.

(3) *Ordonnances de Grenade*, 1552. *Ordonnances de Tolède* (règne de Philippe III).

vieux général à jouer un rôle de jeune femme » (1), et sous leur autorité inintelligente et tracassière, les ordonnances des métiers allèrent sans cesse se compliquant ; Campomanes ne les condamne pas moins expressément que Turgot.

Il reproche aux corporations d'opposer un obstacle presque invincible au progrès des arts. Elles constituent des coteries, dont les membres recherchent avant tout leur avantage particulier et ne s'intéressent pas au perfectionnement de l'industrie nationale. Les corporations n'ont jamais cherché à éveiller l'émulation entre les artisans. Elles ont toujours été contraires aux innovations et à l'esprit d'invention. Elles tendent à monopoliser la fabrication et la vente dans un petit nombre de mains. Elles sont envahissantes, se mêlent de ce qui ne les regarde pas et multiplient les atteintes à la liberté des individus. Elles prélèvent sur le travail national des taxes onéreuses et parfaitement illégales (2). Campomanes fait remarquer que toutes les ordonnances corporatives réservant expressément les droits des tiers (*sin perjuicio de tercero*), les corps de métier n'ont, en réalité, qu'une existence provisoire ; ils sont tolérés plutôt que reconnus par le gouvernement, et le grand économiste conclut hardiment à leur suppression (3).

Capmany, au contraire, défend les corporations comme institutions de bienfaisance. Il pense qu'elles maintiennent l'émulation entre les industriels, qu'elles ont conservé les traditions des arts, créé et gardé la probité industrielle et relevé la condition des travailleurs (4).

L'auteur d'un Mémoire sur les corporations, publié dans le *Semanario erudito* de Valladares, est persuadé que « les arts « ne peuvent être honorés, enseignés et maintenus que par « les corps qui les soutiennent et en opèrent la classifica- « tion, et que les ouvriers ne peuvent obtenir ni propriété,

(1) *El viejo de la capa azul.*
(2) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. 56 et 160.
(3) Id. ibid., p. 75.
(4) Capmany, *Memorias*, t. I, p. 34-37. En France, l'avocat général Séguier avait invoqué les mêmes raisons en faveur des corporations lors de la discussion des Edits de Turgot au Parlement.

« ni sécurité, ni bien-être, sans le code des lois grémiales qui « les protège et les rend constamment heureux. »

L'étude des règlements corporatifs ne permet pas de partager cet optimisme et confirme bien plutôt le jugement de Campomanes.

Le gremio est régi par ses statuts particuliers (*estatutos gremiales*). Certaines grandes villes ont codifié leur législation industrielle : Séville en 1527 et 1632, Grenade en 1552 et 1672, Tolède au début du xviie siècle ; presque partout, les corporations se contentent de garder leurs statuts dans leurs archives. Ces statuts sont souvent très anciens, et remplis de prescriptions surannées et inexécutables. Quelques gremios interdisent toute association entre fabricants et commerçants (1). A Tolède, les doreurs ne peuvent ouvrir boutique sans avoir déposé aux mains des contrôleurs une caution de 40.000 maravédis (2). A Valence, il est défendu aux lanterniers de se servir de forges (3), et aux chaisiers d'employer des outils de menuisier (4). Les fabricants d'aiguilles de Tolède ne peuvent vendre d'aiguilles fabriquées ailleurs, mais les merciers de Tolède peuvent parfaitement vendre des aiguilles étrangères (5).

De temps à autre, on revise les statuts ; les nouveaux ne sont ni moins prolixes, ni moins routiniers que les anciens. Les ordonnances des tailleurs de Saragosse, réformées en 1774, comptent 76 articles (6). Celles des fabricants de bas de soie (1770) fixent le poids légal des bas, des gants et des bonnets (7). En 1750, l'industrie de la laine à Ségovie est répartie entre sept corporations spéciales : cardeurs et trieurs, — tisserands, — décatisseurs, — foulons, — sécheurs, — tondeurs, — teinturiers. La laine est divisée en quatre sortes : surfine, fine, brute et inférieure, et chacune de

(1) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. 256.
(2) Id. ibid., p. LII.
(3) Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 84.
(4) Id., *op. cit.*, p. 71.
(5) Campomanes, *Apendice*, III, p. XLI.
(6) *Arch. municip. de Zaragoza. Gremios*, 1775.
(7) *Real cedula de Ordenanzas concedidas al gremio de fabricantes de medias de seda de telar de la ciudad de Zaragoza* (1770).

ces laines est affectée à certaines espèces de drap, à l'exclusion de toutes les autres (1).

Le gremio élit ses chefs par cooptation, par vote direct, par tirage au sort ou par *ensaculacion*. Ils sont confirmés par les autorités municipales (2). Les corporations barcelonaises sont gouvernées par des consuls (3). Les brodeurs de Séville ont des *alcaldes veedores* (4) ; les tailleurs de Grenade, deux alcaldes et deux contrôleurs (*veedores*) (5). Les fabricants de bas de soie de Saragosse ont un majordome, deux contrôleurs, un député et un commissionnaire (*llamador*) (6). Les tailleurs ont 2 majordormes, 2 conseillers, 2 receveurs, 4 contrôleurs, 2 fiscaux, 1 professeur (*maestro de lecciones*), 1 secrétaire (7). Les officiers des corporations s'appellent encore *alamines*, prieurs et prud'hommes (8). A Valence, le président du gremio s'appelle massier (*clavario*) (9).

Malgré toutes les précautions prises contre la brigue, les offices corporatifs ont une tendance marquée à s'immobiliser dans certaines mains : à Tolède, en 1758, sur 72 maîtres en soieries, huit ou dix gouvernent la corporation et se partagent tous les emplois (10). A Valladolid, en 1773, la corporation des tailleurs est divisée en deux confréries rivales, dont l'une opprime l'autre et nomme tous les officiers du gremio ; le subdélégué s'étant avisé de nommer de sa propre autorité deux contrôleurs pris dans les deux confréries, la confrérie prépondérante demande son renvoi (11).

Dans certaines villes, certaines corporations sont soumises au contrôle direct de la municipalité, ou d'agents spéciaux

(1) Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 168.
(2) *Autos acordados de Valladolid*, 14 janvier 1791. *Ordenanzas de Toledo*, tit. XXXVI, ap. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. XLVI.
(3) Capmany, *Memorias*, I, 3, p. 56-62.
(4) Campomanes, *Apendice*, III, p. LXXXVIII.
(5) Id. ibid., p. CXIV.
(6) *Arch. munic. de Zaragoza. Gremios*, 1771.
(7) *Arch. munic. de Zaragoza. Gremios*, 1775.
(8) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. XCIX et CCLIX.
(9) Crutlles, *Los gremios de Valencia*. Cordoneros, corregeros, cuberos. horneros, tejedores de lino.
(10) Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 396.
(11) Id., t. XXVI, p. 163.

sur lesquels elles n'exercent aucune influence. L'ayuntamiento de Saragosse édicte en 1731 un véritable code de meunerie pour les maîtres-meuniers de la ville (1). Les marchands de soie de Grenade sont contrôlés par des officiers ministériels, propriétaires de leurs offices, les *gelices de la alcayceria* (2). A partir de 1747, les gremios de Tolède se voient dépouillés de la juridiction en première instance, qui est donnée à un juge royal, avec appel à la Junte générale du commerce (3).

Là où elles jouissent de toute leur autonomie, les autorités corporatives défendent les privilèges de la corporation, contrôlent la qualité des produits manufacturés, examinent les candidats à la maîtrise et gardent pieusement les traditions du corps.

Il s'agit avant tout de délimiter le champ d'opérations de chaque industrie et de déjouer les tentatives d'empiétement des autres corps. Pendant longtemps les industries avaient tendu à se multiplier. Dans le courant du XVII[e] siècle, Séville avait vu apparaître les corporations nouvelles des fabricants de dames-jeannes (*tinajeros*), des passementiers (*pasamaneros*), des savetiers (*zapateros de viejo*) (4). Les cordiers formaient trois corps distincts : cordiers pour navires (*cordoneros de jarcia*), cordiers cordants, et cordiers pour filets (*cordoneros de las redes*) (5). A Valence, l'industrie de la carrosserie se partageait entre les fabricants de caisses de voitures, de trains pour voitures et de marchepieds (6). A Valladolid, les vanniers en sparte formaient un corps distinct des vanniers en jonc (*estereros de junco*) (7). D'autre part, les transformations économiques et sociales, les changements de la mode amenaient peu à peu la disparition de

(1) *Arch. mun. de Zaragoza. Instrucción hecha por la ciudad de Zaragoza para el govierno de los molinos y maestros molineros de ella y sus barrios*, 1731.

(2) Gallardo, *Rentas de la corona*, t. III, p. 295.

(3) Larruga, *Memorias*, t. V, p. 109.

(4) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CXXVIII.

(5) Id. ibid., t. III, p. LXIV.

(6) Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 91.

(7) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 163.

certaines industries. Les fabricants de cuirasses de Barcelone avaient disparu avec l'usage de l'armure, les doreurs sur cuir (*guadamacileros*) avec la mode des cuirs gaufrés, les corailleurs avec la vogue du corail (1). Valladolid n'avait plus en 1773 qu'un seul fabricant de collets de buffle (*coletero*) (2) ; les fabricants d'épées (*espaderos*), réduits à trois, ne fabriquaient plus que des fourreaux (3). Les métiers subsistants n'en sont que plus âpres à défendre leurs privilèges. Ils se sont emparés petit à petit du droit exclusif d'approvisionner les villes ; ils écartent les marchands du dehors (4), ils intentent procès sur procès (5) aux corporations rivales, et si les procès de ce genre sont moins nombreux en Espagne qu'en France, cela tient à ce que les gremios espagnols sont moins riches que les métiers français (6).

Investis du droit de décerner les lettres de maîtrise, les chefs de métier tendent naturellement à limiter le nombre des concurrents et à égaliser entre eux les conditions du travail.

On débute dans la vie industrielle comme apprenti. L'apprenti est lié envers son patron par un contrat léonin, dont le corrégidor assure au besoin l'entière exécution (7). La durée de l'apprentissage varie de trois à six ans (8) ; il est rare

(1) Capmany, *Memorias*, t. I, 3, p. 68.

(2) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 163.

(3) Id., *loc. cit.*

(4) Id., *loc. cit.*

(5) Les tanneurs de Valence soutinrent contre les cordonniers un procès qui ne dura pas moins de 35 ans (1719-1754). Cruilles, *Los gremios de Valencia. Zurradores.*

Un fabricant de bas de soie de Valence fut attaqué par les filateurs de soie, parce qu'il avait donné de la soie à filer, et que l'ouvrage n'avait pas été exécuté conformément à l'ordonnance. Il représenta à la Société des amis du pays que la fabrication mécanique des bas de soie n'étant pas connue au moment où avaient été rédigés les statuts des *torcedores*, on n'avait pu prévoir le genre de filage nécessaire à ce métier. (Tramoyers, *Instituciones gremiales*, p. 413.)

(6) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CCXXVI.

(7) *Nov. Rec.*, VII, XXIII, 16, 15 mai 1788.

(8) 3 ans chez les chapeliers de Séville (Campomanes, *Apendice*, t. III, p. XCI), — 4 ans chez les menuisiers, les boulangers, les savonniers et les drapiers de Valence, — 5 ans chez les maîtres de la soie (Cruilles, *Los gremios de Valencia*, pass.), — 6 ans chez les fabricants de bas de soie de Saragosse. (*Ordenanzas*, 1771, art. 8.)

que l'apprenti soit appointé. Les *Ordonnances du commerce général de Tolède* (1772) reconnaissent au maître le droit de faire travailler l'apprenti pendant six ans, sans lui donner aucun salaire. Chez les tailleurs de Saragosse, le maître fixe lui-même le salaire de l'apprenti, et lui donne chaque année une note, que le majordome de la corporation recopie sur ses registres. L'intéressé et ses parents peuvent en demander une expédition, dont le coût est de 8 réaux (1). Le nombre des heures de travail n'est pas déterminé par les ordonnances. A Séville, il est défendu de faire travailler les apprentis avant 4 heures du matin et après 8 heures du soir (2). Larruga voudrait faire travailler les ouvriers de Guadalajara de 6 heures du matin à 6 heures du soir en hiver et de 5 heures du matin à 8 heures du soir en été (3). Dans la pratique, les journées sont moins longues. Le règlement de 1771 pour les sécheurs de drap à Ségovie fixe la journée de travail à 11 heures (4). Les ouvriers de la manufacture des tabacs travaillent 9 heures (5). La journée est de 7 heures à Barcelone (6).

L'apprentissage terminé, l'apprenti devient compagnon (*mancebo*). Il ne peut encore travailler pour son compte, mais il peut louer ses services à la journée (*jornalero*) ou à l'année (*añero*). La durée minima du compagnonnage varie de deux à quatre ans suivant les corps. Chez les tailleurs de Saragosse, le *mancebo* qui a travaillé deux ans devient *oficial* (employé) et doit travailler deux autres années en cette qualité avant de se présenter aux examens de maîtrise (7). Quelques compagnons voyagent de ville en ville : les tailleurs de Saragosse accordent huit jours de travail à l'ouvrier de passage (8).

(1) *Estatuto de sastres*, art. 61-62.
(2) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. xci.
(3) Larruga, *Memorias*, t. XVI, p. 121.
(4) Id. ibid., t. XII, p. 195.
(5) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 341.
(6) Townsend. *Voyage en Espagne*, t. I, p. 62.
(7) *Estatuto de sastres*, art. 63-64.
(8) Ibid., art. 68.

Quelle que soit son habileté, le compagnon n'a le droit ni d'ouvrir boutique, ni de travailler à son compte, soit en chambre, soit chez un autre maître. Le chambreland n'est pas poursuivi avec moins d'âpreté par les maîtres espagnols que par les maîtres français. Chez les tailleurs de Saragosse, chaque contravention est punie d'une amende de 60 réaux (1).

Les grèves sont interdites et sévèrement réprimées. Sous le règne de Charles III, les boulangers de Madrid, ayant cessé le travail, courent comme des malfaiteurs chercher asile dans l'église Saint-Sébastien (2). La loi permet seulement aux ouvriers qui se croient lésés par les maîtres de leur intenter un procès devant le corrégidor, et Larruga remarque que les ouvriers sont toujours prêts à se saigner aux quatre veines quand il s'agit de plaider contre les patrons (3).

Les lois corporatives d'Espagne ne limitent pas en général le nombre des apprentis et des employés, mais ne permettent pas à un même patron d'avoir plus d'un atelier (4) ; presque partout le nombre des compagnons et apprentis est limité en fait par l'exiguïté des logis et par la modicité des ressources du petit fabricant (5).

Les salaires varient beaucoup d'un métier à l'autre. Les journaliers ordinaires gagnent à Séville, en 1786, 4 réaux et demi, les charpentiers 7 à 11 réaux ; les tisserands actifs peuvent se faire jusqu'à 15 réaux, et les bons menuisiers jusqu'à 25 (6). La journée moyenne à Barcelone est de 8 réaux (7).

(1) *Estatuto de sastres*, art. 31, 40, 41, 42 et 45.

(2) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*, t. IV, p. 88.

(3) Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 244.

(4) Cruilles, *Los gremios de Valencia, Carpinteros : Cerrageros.*

(5) Les *Calceteros* de Valence n'avaient droit qu'à un apprenti. Les *cuberos* n'avaient droit qu'à deux. — Cruilles, *op. cit.*, *Calceteros*, *Cuberos*.

Les ouvriers en soie de Tolède, ayant voulu empêcher les maîtres d'employer plus de deux apprentis chacun, perdirent leur procès. — Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 244.

Les ordonnances de Grenade défendaient à un même maître d'avoir plus de quatre métiers chez lui. — Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CVII.

Les *Colcheros* de Tolède ne pouvaient employer plus d'ouvriers que ceux qui pouvaient trouver place dans leur maison. — Id. ibid., p. XLIX.

(6) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 317.

(7) Id. ibid., t. I, p. 62.

Comme partout, le travail des femmes est misérablement rétribué. En Galice, une femme et une petite fille peuvent, en une journée, arriver à tisser 7 à 8 varas de *cinta casera* à 6 maravédis la vara, ce qui donne 1 réal et demi pour elles deux (1). A Valladolid, les fileuses de laine gagnent 1 réal et 14 maravédis (2).

Dans un pays où le pain de 2 livres et demie vaut 1 réal 18 maravédis, et la livre de bœuf 1 réal 2 maravédis (3), ces salaires ne sont pas aussi dérisoires qu'ils semblent l'être au premier abord. Larruga estime à 900 réaux la somme indispensable à l'entretien d'une famille pendant un an (4). Townsend donne pour Barcelone le chiffre de 260 livres françaises ou 1040 réaux (5). Les jours fériés ayant été réduits à 93 par Benoît XIV, il restait 272 jours ouvrables (6), qui donnent 1088 réaux pour le simple journalier à 4 réaux par jour, et 2176 réaux pour l'ouvrier barcelonais. Les salaires sont donc théoriquement suffisants ; mais ne faut-il pas compter avec les fêtes locales, les pèlerinages aux fêtes voisines, les mille et une occasions de plaisir dont l'ouvrier n'est que trop enclin à profiter ? Ne faut-il pas compter avec ses instincts de paresse et d'indépendance, avec ses caprices, et aussi avec les chômages forcés et les maladies ? Cependant, grâce à la vie facile et frugale d'Espagne, l'ouvrier d'alors est moins esclave du travail, et partant plus heureux que l'ouvrier d'aujourd'hui. Ce qui constitue le côté pénible de sa situation, c'est qu'il y est enfermé, sans espoir de s'en évader jamais.

Après avoir passé par l'apprentissage, le compagnonnage et l'officiat, le jeune ouvrier peut devenir candidat à la maîtrise ; mais ce titre, qui le fait patron et lui donne le droit d'ouvrir boutique, ne s'obtient qu'après examen passé devant les chefs de la corporation. Ces examens sont chers et les

(1) Campomanes, *Fomento*, p. 64.
(2) Ortega, *Historia de Valladolid*, t. II, p. 144.
(3) Id. ibid.
(4) Larruga. *Memorias*, t. XVI, p. 121.
(5) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 62.
(6) Campomanes, *Fomento*, p. 64.

faveurs accordées aux fils de maîtres les rendent presque inabordables aux simples ouvriers (1). Aucune disposition légale ne limite le nombre des maîtres dans chaque ville, mais l'intérêt des maîtres est de ne pas multiplier les concurrents, et s'ils se montrent faciles pour le fils qui succède à son père, pour l'ouvrier qui épouse la veuve de son patron, l'ouvrier qui prétend ouvrir un nouvel atelier ne doit pas s'attendre à trouver grande bienveillance chez ses juges.

Les tailleurs de Saragosse exigent que le futur maître soit *capable* et *riche*, pour subvenir aux dépenses de la corporation. Il doit prouver qu'il est né de parents catholiques, et qu'il a travaillé comme ouvrier pendant deux ans au moins (2). Puis il verse 600 réaux à la caisse du gremio, ou seulement 300 s'il est fils de maître, ou marié à une fille ou une veuve de maître (3). On lui donne un délai de 20 jours pour parfaire son instruction. Il se rend soir et matin chez le professeur du gremio (*maestro de lecciones*), qui lui apprend à aulner (*la reduccion de la bara*), à couper et à coudre. Il donne 80 réaux au maestro et 20 réaux à la caisse du métier, ou seulement moitié s'il est privilégié. Il débute par un exercice de couture ; il met lui-même une pièce à un habit ; s'il présente un travail fait par un autre, l'examinateur, complice de la fraude, paie 80 réaux d'amende (4). Après cette première épreuve, le candidat est admis à passer l'examen proprement dit. Il se présente devant les contrôleurs, sans chapeau, ni cape, ni épée, et déclare s'il concourt pour le vêtement d'homme, ou le vêtement de femme, ou pour l'un et l'autre. On le fait travailler à huis clos dans la spécialité qu'il a demandée ; les examinateurs empêchent le *maestro de lecciones* et le parrain choisi par le candidat de venir l'aider de leurs conseils. Ils peuvent demander au postulant de tracer jusqu'à trois patrons d'habit, et ne peuvent lui en demander moins d'un. Le candidat paie 16 réaux de gratification à chacun de ses examinateurs, à son parrain,

(1) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CLX.
(2) *Estatuto de sastres*, art. 24.
(3) Id., art., 25.
(4) Id., art., 26.

aux employés de la junte du gremio, aux trois fiscaux du chapitre, aux domestiques du gremio ; les privilégiés ne paient toujours que moitié. Le conseil de la corporation se réunit enfin pour discuter les mérites du candidat. S'il est regardé comme insuffisant, on le lui fait entendre « de la meilleure manière qu'il se peut ». S'il est tenu pour bon, il jure de défendre le mystère de l'Immaculée Conception (*la pureza de Maria Santisima*) et d'observer les règles du corps, et il est inscrit sur le livre des maîtres (1). Il a dépensé de 400 à 800 réaux.

Chez les fabricants de bas de soie de Saragosse, l'examen coûte 677 réaux (2).

A Tolède, le grade de « maître de la soie » coûte 600 réaux à l'étranger, 450 réaux au Tolédan, 300 réaux au gendre ou au fils de maître (3).

A Barcelone, le maître corroyeur paie 275 réaux (4).

A Valence, les droits sont de 1.500 réaux pour l'étranger et de 750 réaux pour le Valencien chez les savonniers. Chez les boulangers, le fils de maître paie 15 réaux, le Valencien 450, le régnicole 675 et l'étranger 950 réaux (5).

Les droits payés et l'examen heureusement passé, le compagnon devient maître, mais que d'obstacles s'opposent encore à sa libre activité ! Il ne semble pas juste aux politiques d'alors qu'un industriel étende démesurément ses affaires aux dépens de ses confrères. Il est interdit au négociant d'attirer la clientèle par l'appât du bon marché. Toutes les marchandises sont taxées (6) et se vendent le même prix, qu'elles soient de façon grossière ou soignée. Peu de lois ont contribué plus puissamment à la décadence de l'industrie espagnole.

L'idéal des chefs de métier est de maintenir les bonnes traditions de l'art. Les ordonnances corporatives tracent avec

(1) *Estatuto de sastres*, art. 29.
(2) *Ordenanzas de fabricantes de medias de seda de Zaragoza* (1770).
(3) Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 353.
(4) Capmany, *Memorias*, I, 3, 62.
(5) Cruilles, *Los gremios de Valencia*. Jaboneros, tahoneros.
(6) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CXXXI.

une précision minutieuse toutes les règles de la bonne fabrication. Les *chapineros* de Tolède apprennent à faire les chapins noirs, les chapins ouverts, les chapins fermés, les chapins à nez pointu, les chapins d'argent à semelles et à pièces d'étain (1). Les tailleurs de Séville donnent tout au long la description des habits en usage au temps des rois catholiques (2). Le titre XVI des ordonnances réformées de Séville décrit la fabrication de la toile pour faire des cols à la Wallonne (*cernadero para Valona*) (3). Les ordonnances de Grenade vont jusqu'à défendre de planter des mûriers blancs (*moreras*) et n'autorisent que les plantations de mûriers noirs (*morales*) (4).

Pour maintenir l'exacte observation des ordonnances, les contrôleurs de chaque métier inspectent les ateliers et boutiques et saisissent les ouvrages défectueux (5), dont le magistrat peut ordonner la destruction.

Ces mesures ont surtout pour résultat d'éteindre chez les fabricants tout esprit d'invention.

Larruga constate qu'à Valladolid les cordonniers castillans ne peuvent lutter contre la concurrence de la cordonnerie catalane. Les passementiers fabriquent des tissus étroits (*de cinteria*) qui sont très loin de valoir les produits français de même espèce. Les ébénistes, huchiers, chaisiers et tourneurs sont presque tous très ignorants ; les plus habiles n'ont que le tour de main professionnel. Les teintureries sont mal installées et mal assorties. Les faïenceries ne donnent que des produits tout à fait grossiers. Les orfèvres ne font guère que des boucles, des *rascamoños* et autres menus objets, dont le

(1) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. LXXII.
(2) Id. ibid., p. LXIII.
(3) Id. ibid., p. CXXVIII.
(4) Id. ibid., p. CVIII. — On remarquera que le mûrier blanc est l'arbre de beaucoup le plus répandu en Europe, et que la soie de Chine provient tout entière du mûrier blanc. Cependant ce préjugé n'était pas entièrement inconnu en France, où l'on crut longtemps la soie de Nankin moins propre que les autres à la fabrication des soieries.
(5) Capmany, *Memorias*, I, 3., p. 56 et 66. — *Arch. munic. de Zaragoza. Instrucción de molinos* (1731), art. 3. — *Ordenanzas de fabricantes de medias de seda* (art. 10). *Estatuto de sastres* (1775), art. 32 à 38.

dessin est imparfait, le goût antique et le bruni grossier. Il y a trois arquebusiers de grand mérite, mais ils n'ont pas d'élèves ; quelques bons couteliers, mais sans goût et sans élégance ; un bon batteur d'étain, mais ses modèles sont vieux et mauvais (1).

Les inventions sont très rares et peu importantes. Rien qui ressemble aux grandes découvertes de Watt, de Jacquard ou de Philippe de Girard. D. Blas Lopez y Arroyo invente une machine à faire de la passementerie (2) ; D. Juan Alvarez Lorenzana, un rouet à filer le lin (3) ; Francisco Ros, argentier de Valence, imagine des fers spéciaux pour le tissage des velours (4) ; le marquis de la Romana construit une machine qui met en mouvement 4 moulins à blé et 32 scies à scier le marbre ; Joachim Ardid invente une balance qui marque à la fois les poids de Castille et ceux d'Aragon ; D. Juan de Prado perfectionne la teinture des soies et le blanchiment des laines ; Miguel Redondo perfectionne le métier à tisser le drap (5). Mais ces inventions ne se répandent pas, et quand on les examine de près, leur mérite semble disparaître. En 1749, un fabricant de Ségovie, Francisco Mesa, invente un nouveau métier à tisser et une nouvelle navette. Son métier pèse 6 arrobes au lieu de 15, et un enfant peut le mettre en branle. Sa navette permet de tisser sans jamais faire de nœud. Son drap est si large qu'une vara et demie suffit pour faire une cape. Mis en demeure de prouver ses dires, l'inventeur commence par déclarer qu'il ne peut faire plus de 9 capes avec 20 varas d'étoffe, parce qu'il n'a pas parlé du col de chaque cape. Sa navette casse peut-être le fil un peu moins souvent que l'ancienne, mais quand il se rompt, il est beaucoup plus difficile à renouer (6). Mesa était peut-être sur le chemin d'une découverte ; trop vite satisfait, il n'a su présenter qu'une invention incomplète et défectueuse.

(1) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 163.
(2) Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 406.
(3) Campomanes, *Fomento*, p. XXIV.
(4) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 231.
(5) Cavanilles, *Observaciones sobre el art. España de la Nueva Enciclopedia*, p. 42.
(6) Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 173.

Il devait en être de même des « pastilles substantielles » fabriquées en 1792 à Buenos-Ayres pour l'usage de la marine (1), et de l'art de fondre le platine découvert par D. Alexis del Bosque (2).

A défaut d'inventeurs, l'Espagne abonde en rêveurs qui croient résoudre, d'un trait de génie, les problèmes les plus insolubles. D. Pedro Angel de Albison ne demande qu'un million de réaux et une matinée pour enseigner à conduire toute espèce d'embarcations contre le vent et la marée (3). D. Manuel Sollach de Rojas trouve le secret du mouvement perpétuel (4). Un certain Bottineau invente la « Nauscopie », ou l'art de découvrir les vaisseaux et les terres à des distances immenses (5).

L'amour-propre aveugle les plus humbles, l'ouvrier le moins maladroit se prend pour un savant. Ségovie, métropole de la draperie espagnole, n'avait pas un seul bon remouleur de ciseaux à tondre le drap. En 1775, un maréchal ferrant vétérinaire s'intitule magnifiquement *maestro esmolador de tixeras de tundir* et demande l'établissement à Ségovie d'une « Académie d'affûtage de ciseaux à tondre le drap (6) ».

Le seul bon côté du régime corporatif est l'esprit charitable qui règne entre les membres d'un même *gremio*.

Considérée comme association de bienfaisance, la corporation change de nom et forme une ou plusieurs confréries, placées sous l'invocation d'un saint. Les ciriers de Saragosse ont pour patron saint Julien évêque (7), les fabricants de bas de soie sainte Lucie (8), les tailleurs saint Antoine de Padoue, saint Mathias et saint Sébastien (9). Les tailleurs de Valence ont pour patron saint Vincent martyr, et pour avocat

(1) *Diario de Barcelona*, 1er oct. 1791.
(2) Cavanilles, *Observaciones*, p. 42.
(3) *Consulado de Cadiz. Notables*, 82. 6 juillet 1804.
(4) *Archivo de Alcalá de Henares*, *Estado*, leg. 4,818. — 1794.
(5) Id. ibid.
(6) Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 201.
(7) *Diario de Zaragoza*, 28 janvier 1797.
(8) *Ordenanzas* (1771), art. 13.
(9) *Estatuto de sastres*, art. 1.

céleste San Homobueno, fils de tailleur (1). En 1775, l'Espagne comptait 25.581 associations de ce genre (2).

Les confrères se doivent mutuellement assistance. Certaines confréries possèdent un hôpital où sont soignés leurs malades (3). D'autres donnent des secours en argent. Les tailleurs de Saragosse donnent 1 réal par jour au maître ou à la veuve de maître que l'indigence oblige à se faire soigner à l'hôpital (4).

Mais c'est surtout aux enterrements qu'éclate la magnificence des gremios. Chez les tailleurs de Saragosse, l'enterrement du maître pauvre se fait aux frais de la corporation (5) : quarante maîtres suivent le corps, porté par les huit plus jeunes. Les membres du conseil portent 12 cierges de cire à l'enterrement d'un maître, de sa femme, ou de sa veuve, 8 cierges à l'enterrement des confrères spirituels, 4 à l'enterrement de leurs fils. On célèbre cinq messes chantées pour chaque membre défunt. Tous les mois ont lieu deux offices, et même quatre pendant le mois de novembre pour tous les défunts de la corporation. Il y a office solennel des morts le lendemain de la fête patronale de saint Antoine de Padoue (6).

La confrérie du glorieux patriarche San Joaquin, instituée en 1722 au couvent des Carmes Déchaux de Pampelune, assiste ses membres malades, se fait représenter à leurs obsèques, célèbre chaque année une messe solennelle pour les confrères défunts, et a obtenu du pape de grandes indulgences pour assurer le repos de leur âme (7).

Les partisans des confréries estiment qu'on ne peut payer trop cher de semblables avantages ; les économistes pensent, d'autre part, que les confréries, très respectables dans leur principe, répondent mal à leur but et seraient remplacées avec avantage par des monts-de-piété. Elles coûtent

(1) Cruilles, *Los gremios de Valencia. Sastres.*
(2) Campomanes, *Apendice*, t. II, p. 186.
(3) Id. ibid., t. III, p. LXXXVI.
(4) *Estatuto de sastres*, art. 53.
(5) *Estatuto de sastres*, art. 56 57.
(6) Id., art. 6.
(7) Santa-Maria. *Devocion al excelso patriarca san Joaquin*, p. 333.

fort cher (1) et rendent peu de travail utile. La cotisation annuelle est peu de chose en elle-même (2), mais chaque réception de nouveaux membres, chaque élection de dignitaires est pour les artisans une occasion de dissipation et de dépense. A Valladolid, pendant les processions de la Semaine Sainte, chaque image de saint est accompagnée d'un corps de métier, qui fait la dépense de la cire. Le porte-étendard régale à ses frais toute la corporation ; s'il refuse, on le laisse tout seul à la procession, et beaucoup de pauvres artisans ont préféré quitter la ville que de se soumettre à cette humiliation ou de se ruiner (3).

La fête du saint patron est marquée par des réjouissances extraordinaires. On tire des pétards, il y a collation ou banquet. On pousse parfois la folie jusqu'à donner des courses de taureaux (4). En 1738, les fripiers de Valence donnent une fête avec cavalcade et illumination (5). En 1755, les chapeliers construisent un char en forme de tour et jettent à la foule 300 chapeaux (6). En 1763, l'ayuntamiento de Valence se plaint avec amertume du luxe des gremios et voit « avec grand chagrin que de pauvres gens comme le « sont les maîtres et ouvriers de l'art du tissage prennent « part aux cérémonies publiques, vêtus comme des nobles « très riches, et font montre d'un luxe général dans tous les « gremios » (7).

La vanité rend les confrères chicaniers. Les confréries soutiennent les unes contre les autres, contre les particuliers, contre les villes, d'interminables procès (8), qui vont jusqu'en Conseil de Castille (9), et l'on prétend que la

(1) Campomanes estime à 11.687.861 réaux la dépense annuelle des confréries. *Apendice*, t. II, p. 186.

(2) 6 réaux pour les maîtres tailleurs de Saragosse. — *Estatuto*, art. 7.

(3) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 180.

(4) *Devocionario*, p. 333.

(5) Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 181.

(6) Id. ibid., p. 211.

(7) Tramoyers, *Instituciones gremiales*, p. 399.

(8) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 247.

(9) *Concordia y reglamento solemne celebrado entre la M. N. y M. L. villa de Bilbao y la cofradia de S. Gregorio Nacianceno, de los herederos propietarios de su distrito y dezmatorio... en razon de prefinir y determinar precios*

comptabilité des hermanos-mayores laisse fort à désirer (1).

En 1783, le roi se décide à essayer une réforme. Le Conseil de Castille ordonne de procéder à une revision générale des confréries existantes et de supprimer toutes celles qui manqueraient à l'esprit de leur institution.

Dans la seule ville de Valladolid, 61 confréries sont supprimées du même coup et leurs biens sont donnés à la *casa de misericordia* (2). Mais il n'est pas sûr que les pauvres en aient été beaucoup mieux assistés, et l'on n'a aucune raison de croire que les administrateurs des hospices aient été plus scrupuleux que les dignitaires des confréries. C'est une réforme administrative bien plutôt qu'un progrès.

II. — Efforts tentés par le gouvernement pour restaurer l'industrie espagnole.

Le gouvernement des Bourbons a soutenu contre l'apathie nationale la lutte la plus honorable et la plus persévérante et n'a pas complètement échoué.

Les lois attribuaient à l'Etat le rôle de protecteur et de régulateur de l'industrie. La première chambre de gouvernement du Conseil de Castille avait la police générale de l'imprimerie, érigeait les corporations et les confréries, donnait force de loi à leurs règlements, déterminait les conditions d'admission des maîtres nationaux ou étrangers dans les corps de métier, confirmait la nomination des autorités corporatives. Les contestations relatives à l'interprétation des ordonnances étaient jugées par la *Sala de alcaldes* et, en appel, par la première chambre du Conseil (3).

La juridiction du Conseil s'étendait sur les plus petits

a la cosecha de viño chacolin de el heredamiento propio de dichos cofrades... 1721. — Escriptura de ajuste y convenio otorgada entre los mismos 11 de Febrero 1772. — Allende Salazar, *Biblioteca del Bascofilo,* p. 149 et 243.

(1) Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°,* t. IV, p. 93.

(2) Sangrador, *Historia de Valladolid,* t. II, p. 229.

(3) Escolano, *Practica del Consejo,* t. I, cap. 32, 35, 36, 37, 42, 43, 44. — *Arch. hist. nac. de Madrid. Consejo. Matricula de pleytos,* leg. 768.

incidents de la vie industrielle. Un apothicaire demandait à prendre le *Don* (1). Un confiseur réclamait contre un concurrent qui avait ouvert boutique trop près de lui (2). Les tripiers demandaient la permission de vendre à part le bout des langues de bœuf et de mouton (3). Il semblait qu'il n'y eût si mince détail dont le roi ne dût connaître.

Investi de pouvoirs aussi étendus, il fut naturellement conduit à demander à la France, que Colbert avait faite si industrieuse, le secret du relèvement de l'industrie espagnole, et le colbertisme régna en Espagne avec toutes les minuties de sa réglementation.

En 1703, Philippe V ordonne à tout négociant de s'inscrire à une corporation (4). En 1737, il oblige les commerçants en gros à tenir au moins quatre livres de comptes : un brouillon, relié et paginé avec soin, un grand-livre, un livre-copie de lettres, un registre pour les commissions, les factures et les reçus (5). Charles III réglemente la fabrication des molletons (6), et défend de faire des mantilles en toute autre matière que la laine ou la soie (7). Charles IV ne permet de faire le savon que dans des chaudières munies d'un robinet (8) ; il détermine les dimensions légales des tonneaux en chêne et des tonneaux en chataîgnier (9).

Cependant, vers la fin du dix-huitième siècle, les économistes commencèrent à attaquer le colbertisme, et la période qui s'étend de 1753 à la Révolution fut marquée en France par une série de mesures libérales. Ces idées passèrent bientôt les Pyrénées, et comme l'Espagne avait pris à la

(1) Escolano, *Varios legajos*, año de 1797.
(2) Id., *Matricula de pleytos*, leg. 815.
(3) Id. ibid., leg. 1042.
(4) *Nov. Rec.*, VIII, XXIII, 5, 2 juin 1703.
(5) *Nov. Rec.*, IX, IV, 14, 1737-1805. — Ces exigences de la loi paraissaient tellement exagérées que la seigneurie de Biscaye obtint dispense expresse de les observer. (*Nov. Rec.*, IX, IV, 15, 1745.) D'après un négociant français établi en Espagne depuis de longues années, il n'y aurait pas un négociant espagnol sur cent qui tînt régulièrement sa comptabilité.
(6) *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 11. — 16 nov. 1760.
(7) Cruilles, *Gremios de Valencia*, p. 232.
(8) *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 12, note 14, 16 nov. 1793.
(9) *Diario de Barcelona*, 24 juin 1802.

France sa réglementation outrancière, elle lui prit ses principes libéraux et s'inspira à son tour du « laissez-faire, laissez-passer ».

En 1777, le roi permit la vente des tissus de laine et soie qui n'auraient pas la marque, les dimensions ou le poids fixés par les ordonnances de 1590, 1593, 1675 et 1684 (1). En 1778, il permit de fabriquer des tissus de soie ayant en largeur un doigt de moins que ne le voulait l'ordonnance (2). En 1784, il abrogea les anciennes lois qui réglementaient la fabrication des toiles de lin et de chanvre (3). La savonnerie (4), le filage de la soie (5), la préparation des goudrons (6) devinrent des industries libres.

Le régime corporatif lui-même fut battu en brèche. Le bâtard ne fut plus exclu des corps de métier (7). Les femmes et les filles purent s'instruire dans tous les travaux propres à leur sexe, « nonobstant toutes ordonnances contraires des corporations » (8). Les veuves d'artisans, même remariées à des hommes d'une autre corporation, purent conserver l'atelier et la boutique de leur premier mari (9). Les apprentis purent passer leur examen de maîtrise dans la ville où ils voulaient s'établir; en cas d'échec, ils eurent le droit d'en appeler au corrégidor (10). On permit même à tout ouvrier d'une habileté reconnue d'exercer son métier sans passer d'examen (11). Le cumul des métiers fut autorisé après examen (12). Un tanneur put être aussi cordonnier (13). Les tisseurs eurent le droit d'ouvrir un nombre illimité d'ateliers (14),

(1) *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 5.
(2) Id. ibid., 5, 8 mars 1778.
(3) Id. ibid, 7, 14 déc. 1784.
(4) Id. ibid., 12, 2 déc. 1768.
(5) Id. XXIII, 12, 2 janvier 1793.
(6) Id., *Suplemento*, VIII, XXIV, 1, 23 mai 1806.
(7) Id. VIII, XXIII, 9, 27 mars 1784.
(8) Id. ibid., 14, 16 nov. 1778.
(9) Id. ibid, 13, 19 mai 1790.
(10) Id. ibid., 7, 24 mars 1777.
(11) *Real orden* du 26 mai 1790.
(12) *Nov. Rec.*, VIII, XXIII, 11, 4 déc. 1797.
(13) Id. ibid., 10, 13 août 1791.
(14) Id. VIII, XXIV, 9, 10 mai 1787.

d'inventer de nouvelles étoffes, d'imiter les tissus étrangers et de les diversifier à leur fantaisie (1).

L'industrie finit ainsi par se débarrasser presque entièrement de ses antiques entraves.

Les mesures adoptées par les hommes d'Etat pour fomenter l'industrie espagnole répondent à quatre ordres d'idées distinctes : Propagande et enseignement, — Erection de manufactures royales, — Encouragements à l'industrie nationale, — Prohibition des marchandises étrangères.

1° *Propagande et enseignement.* — Les économistes et les patriotes s'attaquèrent résolument au préjugé populaire contre le travail. D. Bernardo de Ulloa donna en 1740 son *Rétablissement des manufactures et du commerce d'Espagne* (2); D. Geronimo Ustáriz, sa *Théorie et pratique du commerce, de l'industrie et de la marine* (3) ; l'abbé de la Gandara adressa à Charles III ses *Notes sur le bien et le mal d'Espagne* (4). En 1774, le Conseil de Castille publia le beau livre de Campomanes : *Discours sur les moyens de réveiller l'industrie populaire* (5), où il recommande de répandre dans les campagnes l'usage de filer et de tisser le lin, le chanvre et le coton, et oppose les avantages de la petite industrie à tous les inconvénients du régime corporatif. L'année suivante, Campomanes donnait au public son *Discours sur l'éducation populaire des artisans* (6), et le faisait suivre d'un appendice en quatre volumes où il résumait la législation industrielle, dressait, pour chaque métier, la liste des meilleurs ouvrages parus en Espagne et à l'étranger, et réimprimait les curieux mémoires économiques d'Osorio y Redin et de Martinez de la Mata sur l'industrie et le commerce de l'Espagne au temps de Charles II (7). En 1776, D. Francisco Bruna, doyen

(1) *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 10, 11 oct. 1789.

(2) Edition française à Amsterdam, 1753. 2 vol. in-12.

(3) Traduction française. Paris, 1753.

(4) Publiées au tome I[er] de l'*Almacen de frutos literarios.* Madrid, 1820, in-18.

(5) *Discurso sobre el fomento de la industria popular.* Madrid, in-18, 1774.

(6) *Discurso sobre la educacion popular de los artesanos y su fomento* Madrid, 1775, in-18.

(7) Godoy fit ajouter plus tard un supplément à l'*Appendice à l'éducation*

de l'Audience de Séville, chercha dans ses *Réflexions sur les Arts mécaniques* à réhabiliter le travail manuel. En 1778, D. Antonio de Capmany fit paraître, sous le pseudonyme de Ramon Miguel Palacio, son *Discours économico-politique en défense du travail mécanique des ouvriers*. D. Antonio Javier Perez y Lopez, avocat de Cadix, écrivit un 1780 un *Discours sur l'honneur et le déshonneur légal, où se manifestait le véritable mérite de la noblesse du sang, et où il était prouvé que tous les métiers nécessaires et utiles à l'Etat sont honorables.*

Des prêtres comme Arteta de Monteseguro et Hernandez de Larrea, des hommes d'Etat comme Jovellanos et Campomanes, de grands seigneurs comme le comte de Peña Florida, le marquis de Peñafiel, le marquis de la Hinojosa, le marquis de Panes, concoururent à l'établissement de ces *Sociétés économiques des amis du Pays* (1), qui couvrirent bientôt toute l'Espagne, et se donnèrent pour tâche de combattre l'oisiveté et la misère et de fomenter les arts utiles (2).

La Société de Madrid favorisa l'établissement de nombreuses écoles techniques : école de la rue Saint-Bernard, pour toutes sortes de machines et pièces d'horlogerie, école d'horlogerie de la rue du Barquillo, école de tournage de la rue San Marcos, école de la rue de Jésus-et-Marie, pour la fabrication des machines à vapeur. Une collection de machines modèles fut réunie au cabinet royal du Buen Retiro ; on en

populaire avec deux discours de Christophe de la Mata récemment découverts. — *Mémoires du Prince de la Paix*, t. II, p. 283.

(1) Sociedad vascongada. Sociétés à Baeza, Toledo, Vera, Grenade, Siguenza, Saragosse, Tarrega, Tudela, Valence, Murcie, Séville, Grande-Canarie, Tenerife, La Gomera, Soria, Almuñecar, Majorque, Zamora, Talavera, Osuna, Chinchon, Ségovie, Oviedo, Astorga, La Bañeza, San-Lucar, Ciudad-Rodrigo, Lucena, Jaca, Leon, Cuenca, Valladolid, Lugo, Santiago, Velez-Malaga, Puerto-Real, Baza, San Clemente, Medina-Sidonia, Alaejos, Requena, Medina de Rio Seco, Constantina, Motril, Tordesillas, Truxillo, Avila, Jerez de la Frontera, Benavente, Tarazona de la Mancha, Jaen, Aguilar de la Frontera, Medina del Campo, Herrera del Rio Pisuerga, Rioja Castellana, Tarragona, Cabra, Malaga, Cantabria, Bujalance, Alcalá de los Gazules, Burgo de Osma. — *G. de Forasteros*, 1804.

(2) Cf. *Sociedad Tudelana de los deseosos del bien publico. Historia y estatutos.* Por Joseph Miguel de Ezguerro. Pamplona, 1778, in-4°.

publia des catalogues descriptifs vendus par livraisons, et l'acquisition des machines fut facilitée aux particuliers (1). La Société alla jusqu'à émettre le vœu que tous les laboureurs apprissent à lire, à écrire et à compter (2).

La *Société royale aragonaise* organisa des cours de botanique et de chimie (3), et publia les travaux économiques de D. Joaquin Vicente Cubeles y Alegre (4).

La Société de Zamora établit une école de filature pour filles (5), une école de dessin et trois écoles d'enseignement industriel et agricole (6).

La Société de Benavente distribuait des prix institués par l'évêque d'Oviédo (7), celle de Xerez fonda des écoles industrielles. Le marquis de Panes, son directeur, ouvrit sa bibliothèque au public (8).

Toutes les Sociétés n'étaient pas aussi actives. Certaines villes semblent avoir été réfractaires à toute idée de progrès : à Murcie, la Société des amis du Pays avait eu toutes les peines du monde à se former et ne se réunissait jamais (9). Dans beaucoup de petits endroits, tant valait le président, tant valait la Société, et l'ignorance générale des propriétaires rendait les bons présidents assez rares (10). La vanité s'était fait sa large part dans les Sociétés ; les procès-verbaux des séances sont remplis des titres mirifiques dont se décorent les plus minces personnages (11) ; les sceaux et emblèmes des

(1) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 345-347.

(2) Jovellanos, *Informe*, § 353.

(3) *Diario de Zaragoza*, 2 mai 1797.

(4) *Discurso sobre la infeliz situación y constitución en que se hallan los maestros, oficiales y demas trabajadores del arte de la seda en Zaragoza, en el año de 1784 hasta el de 1785. — Puntos generales para la legislación gremial en la economica. — Sobre la riqueza minera de la provincia de Teruel.* — Cf. Herranz y Lain, *Economistas aragoneses*, p. 47.

(5) Vers la même époque (1794), D. José de Lapayesse publiait à Valence son traité sur la filature de la soie. Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 197.

(6) Fernandez Duro, *Memorias historicas de Zamora*, t. III, p. 183.

(7) Id. ibid., p. 185.

(8) Parada, *Hombres ilustres de Jerez*, p. LXXI.

(9) De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 236.

(10) Jovellanos, *Informe*, § 347.

(11) Le journal de Saragosse, du 2 mars 1797, mentionne : D. Pedro Gregorio

compagnies sont parfois de vrais chefs-d'œuvre de mauvais goût et de prétention (1). Les concours eux-mêmes étaient souvent puérils. Le 19 décembre 1805, la Société de Madrid décernait à une fillette de quatre ans et demi un *Catéchisme historique* richement relié, en récompense de ses progrès en doctrine chrétienne, lecture et tricot (2).

Mais, en dépit de ces petitesses et de ces niaiseries, les Sociétés économiques n'en constituent pas moins des centres d'études et d'expériences, réhabilitent le travail, le mettent à la mode et réveillent peu à peu l'activité nationale en arrachant l'Espagnol à son mutisme et à son isolement.

2° *Erection de manufactures royales.* — Le roi ne se contenta pas de faire prêcher à ses sujets le travail et l'ingéniosité. Il se fit lui-même industriel, pour leur donner le bon exemple, comme l'avait fait le roi de France.

Dès 1712, il essaya d'établir à Madrid une fabrique de cristaux (3).

En 1718, Albéroni créa une imprimerie religieuse et établit à Guadalajara une manufacture de draps et de toiles fines à la façon de Hollande (4).

En 1720 fut fondée la manufacture royale de tapisseries de Madrid (5); en 1728 la manufacture de glaces de Saint-Ildefonse (6).

Le roi eut encore des fabriques de draps à Ségovie (7), de chapeaux à San Fernando (8), de cotonnades à Avi-

de Echeandia, du Royal Collège des Apothicaires de Saragosse, son juge examinateur, ex-inspecteur des apothicaires de ce royaume (d'Aragon) et correspondant du R. Jardin Botanique de Madrid.

(1) La société de Tudela avait un sceau représentant une figure de femme, tenant d'une main un caducée, et de l'autre une corne d'abondance. Un cœur, d'où paraissent jaillir des flammes, semble illuminer cette légende :

Ardiente aspiro y anhelo
Al bien de mi patrio suelo.

Allende. Salazar : *Biblioteca del Bascofilo*, p. 305.

(2) *Gaceta de Madrid*, 3 janvier 1806.

(3) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, III, p. 558.

(4) Id. ibid., II, p. 486.

(5) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 322.

(6) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, III, p. 558.

(7) Larruga, *Memorias*, t. XII.

(8) Gallardo, *Rentas de la Corona*, II, p. 405.

la (1), de laiton à Alcaraz (2), de porcelaine et de marqueterie à Madrid (3).

Ces manufactures donnaient incontestablement de beaux produits. Sit, fondateur de la manufacture de Saint-Ildefonse, obtint du roi un grand cylindre à aplanir, en bronze, du poids de 4 à 500 arrobes, avec lequel il fabriquait des glaces coulées de 50 à 60 centimètres de longueur sur 34 de largeur. Il exécutait sur la surface libre du verre de magnifiques gravures à la poudre de diamant : les *Quatre Saisons*, le *Bon Semeur*, le *Grain de Sénevé*, des *Batailles*, etc. Après lui, le Suédois Eder, le Hanovrien Brun, l'Irlandais Dowling et l'Espagnol D. Felix Ramos, dirigèrent la manufacture (4). Dowling avait inventé une machine à polir les glaces, qui en polissait 48 à la fois (5). La manufacture de Saint-Ildefonse fabriquait aussi des verreries communes, des bouteilles, des gobelets, des objets de fantaisie en émail et en verre gravé (6).

Charles III, qui avait établi dès 1736 une fabrique de porcelaine tendre à Capo di Monte près Naples (7), transporta cette industrie en Espagne et installa ses ouvriers italiens au Buen Retiro. La manufacture prit bientôt le nom de *la China* et produisit une belle porcelaine tendre, qui a été souvent comparée à celle de Sèvres, et une porcelaine à base de magnésie, analogue à celle de Vineuf (8). Le palais royal de Madrid et les résidences royales, les collections du comte de Valencia de Don Juan, du duc de Santoria, du comte de Gomar et du marquis de La Puente possèdent encore un grand nombre de porcelaines du Retiro. Au palais d'Aranjuez existe une petite pièce entièrement revêtue de plaques de porcelaine. A l'Escorial, le pavillon de Charles IV est orné de camées à la Wedgwood, blancs sur fond bleu, de

(1) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Fabricas reales*.
(2) Gallardo, *op. cit.*, II, p. 401.
(3) De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. IV, p. 341.
(4) *Museo de antiguedades*, IX, p. 516. — Art. de D. Manuel Rico y Sinobras, professeur à la Faculté des sciences de Madrid.
(5) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 108.
(6) Ph. Gille, *Mémoires d'un conscrit* de 1808, p. 62.
(7) G. Vogt, *La porcelaine*, p. 88.
(8) Id. ibid., p. 112.

médaillons à paysages, et de bas-reliefs à sujets mythologiques. Le musée archéologique de Madrid renferme des vases décoratifs exécutés au Retiro et très habilement imités des modèles de Sèvres (1).

La manufacture royale de tapisseries avait été créée à Madrid en 1720 par le Hollandais Van der Goten, et était dirigée en 1786 par un Français (2). Elle a compté Goya au nombre de ses dessinateurs et produit de nombreuses tapisseries aux couleurs vives et joyeuses.

La manufacture royale de Guadalajara fabriquait seule en Espagne les tissus en laine de Buenos-Ayres appelés *vigognes*, que le roi envoyait en présent aux souverains étrangers (3).

Malgré leur mérite artistique, les fabriques royales avaient des résultats désastreux au point de vue financier. La manufacture de cotonnades d'Avila coûtait annuellement 963.647 réaux (4). La *China* dépensait beaucoup et ne pouvait lutter contre les produits de Sèvres ou de la Saxe (5). La compagnie royale de draps fins de Ségovie avait été fondée au capital nominal de 999.000 réaux; mais il en avait été souscrit seulement 578.500. Les dépenses de premier établissement étaient montées à 165,615 réaux. Il avait donc fallu marcher avec 412,885 réaux; aussi, au lieu de 20 métiers que l'on devait entretenir, on n'en avait encore que 8 en 1775, et si peu d'ouvrage à leur donner que sept d'entre eux étaient restés cinq mois sans travailler (6). La manufacture de Guadalajara était l'orgueil des ministres. Le roi vint la visiter au mois de mars 1791; il y trouva 300 métiers pour draps fins, 350 métiers à serge et 2.400 ouvriers; 15.000 fileurs ou fileuses travaillaient pour le compte de la manufacture dans les provinces de Tolède, Cuenca, Ciudad-Real, Soria et Ségovie (7). Mais les employés supérieurs coûtaient chaque année

(1) Breton, *Céramique*, p. 18-26.
(2) Townsend, *Voyage en Espagne*, I, p. 199.
(3) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 314.
(4) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Fabricas reales*.
(5) Id. ibid.
(6) Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 254.
(7) Id. ibid., t. XVI, p. 108 et 87.

350.000 réaux au roi (1). Le directeur Vallejo avait dépensé des sommes énormes en constructions, la comptabilité était mal tenue, la laine payée trop cher, le drap fabriqué mal vendu (2). Par mauvaise administration, la fabrique avait des chômages, et ne rendait pas ce qu'elle aurait dû donner. On constatait en 1784 un déficit de 738 pièces de drap et de 8.000 pièces de serge. Le produit atteignait à peine la moitié du chiffre prévu (3). La manufacture coûtait au Trésor, en 1798, 5.805.748 réaux (4).

3° *Encouragements à l'industrie nationale.* — Bien avant de songer à créer lui-même des manufactures, le roi avait essayé par toutes sortes de moyens de ranimer l'esprit d'industrie chez ses sujets. Dès 1713, Philippe V offrait les droits de naturalité aux étrangers établis comme marchands en Espagne (5). En 1718, Albéroni les exemptait des impôts de consommation (6). Riperdá promettait son appui à quiconque établirait en Espagne des fabriques de fil, de toiles et de papier (7). La Ensenada favorisait l'immigration des ouvriers irlandais (8). Le nombre des ouvriers français établis en Espagne au milieu du dix-huitième siècle était assez considérable pour attirer l'attention de notre consul général à Madrid (9).

Le gouvernement espagnol protégeait les ouvriers étrangers contre la malveillance des nationaux (10), et allait parfois jusqu'à leur concéder de véritables monopoles. Un tanneur étranger fut installé à Séville dans l'ancien couvent des

(1) Larruga, *Memorias*, t. XVI, p. 90.
(2) Id. ibid., t. XVI, p. 104.
(3) Id. ibid., t. XVI, p. 88.
(4) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Fabricas reales*.
(5) Arch. Nat. de France. Fonds provenant des archives de la marine, B[7], 450.
(6) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 557.
(7) Id. ibid.
(8) Ant. Rodriguez Villa, *D. Cenon de Somodevilla, marques de la Ensenada*, p. 143.
(9) *Arch. nat. de Paris.* Cor. de M. Partyet, B[7] 368 — 28 avril et 30 juin 1749.
— — — — — B[7] 369. — 4 août 1749.
— — — — — B[7] 373. — 12 sept. 1750.
(10) Id. ibid., — *Anciens fonds des archives de la marine*, B[7] 442.

Jésuites ; on lui donna 7 acres de bonne terre, libre de tout cens, le droit de choisir les meilleurs cuirs de Buenos-Ayres, le droit de couper des arbres à tan dans les forêts royales, et même dans les propriétés particulières, et il obtint encore le monopole de la fourniture des bottes et des baudriers pour la cavalerie (1).

Deux négociants français, Louis et Henri Suleau, natifs de Lyon, avaient fondé à Madrid une fabrique de soieries et une école de dessin, peinture et broderie. Le roi leur accorda toutes les faveurs dont jouissaient les fabricants espagnols et les autorisa à mettre l'écusson de ses armes sur leur maison (2).

Le roi finit même par permettre aux étrangers non catholiques de s'établir en Espagne, et les garantit contre les recherches de l'Inquisition, à la seule condition de respecter les coutumes publiques (3).

Les Espagnols laborieux eurent part, eux aussi, à la bienveillance royale. Rouvrir les anciennes manufactures, en créer de nouvelles était le premier devoir des corrégidors et des magistrats locaux (4). Le roi prodigua les faveurs et les privilèges à tous ceux qui consentirent à s'adonner à l'industrie. Les fabricants et leurs employés furent dispensés en partie des impôts de consommation (5). Les fabricants de Tolède, Séville, Grenade, Saragosse et La Zarza furent exemptés des charges municipales, du recrutement, de la milice et du logement des gens de guerre (6). Le privilège particulier accordé à ces villes s'étendit, plus tard, à certaines industries (7). Les fabricants de salpêtre reçurent le droit de porter des armes ; ils ne pouvaient être saisis ; leurs causes criminelles étaient dévolues à un juge spécial (8). Jusqu'en

(1) Townsend, *Voyage en Espagne*, II, p. 294.
(2) Gallardo, *Rentas de la Corona*, II, p. 400, 15 juillet 1789.
(3) *Nov. Rec.*, VIII, XXIII, 7, note 4.
Archivo histórico nacional de Madrid. Inquisicion de Toledo, leg. 15, 2.
(4) *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 3, 4 déc. 1705.
(5) Gallardo, *op. cit.*, II, p. 386, 30 mars 1753.
(6) Id. ibid.
(7) *Nov. Rec.*, VIII, XXV, 11, 8 mai 1781.
(8) *Nov. Rec.*, VI, IX, 11, 19 août 1766 ; — 12, 16 janvier 1791 ; — 13, 15 oct 1794.

1804 les négociants aveugles furent soumis à la juridiction ecclésiastique (1). La grande industrie fut permise aux nobles (2), et quelques-uns profitèrent de la permission (3).

Le roi alla jusqu'à accorder des primes à la construction et à l'armement des navires, et à l'exportation de denrées espagnoles sous pavillon national (4).

Le plus souvent il se contenta d'accorder de nombreuses remises d'impôts.

Un droit très onéreux, la *bolla*, paralysait les industries textiles en Catalogne. Toutes les fois qu'un tisserand commençait une pièce d'étoffe, le *bollero* venait la marquer d'un sceau de plomb ; quand la pièce était finie, le *bollero* y apposait un second sceau, et chaque fois qu'il en était vendu une palme, le *bollero* plaquait son sceau de cire sur l'étoffe et percevait un quinzième du prix de vente (5). En 1770, Florida Blanca abolit la *bolla*, et la remplaça par un droit de douane sur les denrées et marchandises étrangères (6).

Suivant le conseil de Campomanes, le roi accorda l'entrée en franchise aux matières premières venues de l'étranger (7). Il exempta de tous droits les lins et les chanvres bruts, les métiers et outils pour la filature et le tissage (8), le fleuret non filé, destiné aux manufactures d'Espagne (9), les chiffons, les cuirs verts (10), le soufre et le salpêtre nécessaires à la fabrication de l'eau-forte (11), l'ivoire, l'écaille, la pierre ponce, le tripoli et l'émeri employés par les ébé-

(1) Gallardo, *op. cit.*, II, p. 62.
(2) *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 1, 13 déc. 1682.
(3) Sous Charles III, le comte de Guevara avait des manufactures de soie au Puerto de Santa-Maria ; D. Antonio Tomé, une fabrique de cuirs ouvrés à Melgar de Fermental. — Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 230.
(4) *Nov Rec.*, IX, VIII, 7, 13 avril 1790. *Diario de Barcelona*, 11 mai 1802.
(5) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 137.
(6) Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 338.
(7) Campomanes, *Fomento*, p. 20. — Toutes ces mesures sont inspirées des législations douanières de la France et de l'Angleterre.
(8) *Nov. Rec.*, VIII, XXV, 3, 12 fév., 6 avril 1775.
(9) Id., VIII, XXV, 12, 18 avril 1789.
(10) Id., VIII, XXV, 9, 26 oct. 1780.
(11) Id., VIII, XXV, 14, 7 oct. 1784.

nistes (1), les drogues dont se servaient les teinturiers (2), les machines, instruments, effets et outils indispensables au perfectionnement de l'industrie (3).

Certaines matières premières, de provenance espagnole, obtinrent le libre transit à l'intérieur du pays. Les fers des montagnes de Burgos entrèrent en franchise en Castille et en Aragon (4), les fers de Léon et de Castille furent transportés en franchise de port à port, sous pavillon espagnol (5). Le lin et le chanvre récoltés en Castille circulèrent librement dans toutes les provinces de la couronne de Castille (6). En 1790, la Galice obtint le droit d'exporter son lin et son chanvre dans les Asturies, sans payer de droits de transit (7). Les droits de circulation perçus sur la soie furent modérés (8), puis enfin abolis en 1803 (9).

Si l'on facilite le commerce des matières premières de provenance espagnole, on en défend, par contre, l'exportation. Il faut qu'elles demeurent dans le pays pour servir à sa consommation ou pour être transformées par l'industrie nationale (10). Il est défendu d'exporter le bétail et les chevaux (11), l'huile, le bois (12), les chiffons (13), la garance (14), le sparte (15), les peaux de lièvre et de lapin (16). L'exportation des laines et des soies est rendue très difficile : les fabricants espagnols ont le droit de racheter les laines et les soies déjà vendues

(1) *Nov. Rec*, VIII, xxv, 15, 25 juin 1787.
(2) Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 403, 22 mars 1791.
(3) Id., *op. cit*, t. II, p. 405, 27 mars 1792, et p. 404, 30 janvier 1794. — Cf. *Nov. Rec.*, VIII, xxv, 18, 9 déc. 1789.
(4) Gallardo, *op. cit.*, t. II, p. 411.
(5) Id. ibid., t. II, p. 412, 14 avril 1802.
(6) *Nov. Rec.*, VIII, xxv, 6, 17 mars 1785.
(7) Gallardo, *op. cit.*, t. II, p. 418.
(8) Id. ibid., t. II, p. 397.
(9) Id. ibid., t. II, p. 423, 18 février 1803, et p. 414, 14 sept. 1803.
(10) Campomanes, *Fomento*, p. 91.
(11) Jovellanos, *Informe*, n° 270.
(12) *Nov Rec.*, IX, xvi, 13, 18 août 1724.
(13) Id. ibid., 14, 14 mai 1756.
(14) Id. ibid., 15, 25 nov 1768, et 16, 11 nov. 1785.
(15) Id. ibid., 17, 17 juin 1783.
(16) *Ind. Guip.*, sec. II, neg. 21, leg. 61, 1750.

au marchand étranger (1). Le commerce des laines grossières et ordinaires est interdit en 1699 (2). Les droits sur les laines fines et mi-fines sont augmentés en 1783 (3). En 1789, l'exportation est limitée aux seules laines fines ; elle ne peut se faire que par certains ports et dans certains marchés. La laine ne peut circuler sans « laissez-passer » dans une zone de quatre lieues autour des frontières et des rivières navigables (4). L'exportation de la soie, interdite en 1699 (5), est autorisée en 1760, mais seulement pendant six mois chaque année (6) ; les ballots devront être ouverts à la douane, la soie sera pesée et les ballots seront refermés et scellés par les agents du roi. La soie paie en 1801 un droit de sortie de 9 réaux par livre pour rentes générales, 8 maravédis pour droits d'amirauté, et 6 réaux pour la caisse de consolidation des vales (7).

Toutes ces mesures étaient assez sages et n'avaient guère d'autre défaut que de n'être ni assez générales, ni assez stables.

Les produits manufacturés bénéficiaient, comme les matières premières, d'un grand nombre de remises d'impôt. En 1756, Ferdinand VI affranchit des *alcabalas* et *cientos* dans les premières ventes en fabrique (*al pie de fabrica*) une trentaine d'articles de grand luxe ou de première nécessité (8). Ce privilège reçut encore de nouvelles extensions en 1778 (9) et en 1781 (10), et bientôt aucune usine ne se fonda

(1) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, vo *Tanteo*.
(2) *Nov. Rec.*, IX, XVI, 6 et 7, 1751, 1752, 1767.
(3) *Nov. Rec.*, IX, XVI, 8, 18 juillet 1783.
(4) Id. ibid., 9, 22 avril 1789.
(5) Id. ibid., 2, 23 juin 1699.
(6) Id. ibid., 4, 15 mai 1760, et 5, 15 février 1772.
(7) *Real Orden* du 13 janvier 1801.
(8) Tissus de soie, or et argent, soieries larges, mouchoirs et bas de soie, draps, sempiternes, écarlates, escots, serges, camelots, droguets, bouracans et molletons, chapeaux de castor, demi-castor, vigogne et lapin, faïencerie fine genre Alcora, Séville, Talavera ou Ségovie, verres fins, tissus larges de lin et de coton, peints ou estampés, maroquins, cuirs à la façon de Pozuelo de Aravaca, papiers, cardes, ciseaux à tondre le drap, métiers à bas, et, en général, toutes machines destinées à faire progresser l'industrie. *Nov. Rec.*, VIII, XXV, 1, 18 juin 1756.
(9) Id. ibid., 4, 10 mai 1777.
(10) Id. ibid., 10, 16 juin 1786, et 11, 15 février 1781.

sans obtenir l'exemption des alcabalas sur les premières ventes (1).

4° *Prohibition des marchandises étrangères.* — Les mesures favorables au développement de l'industrie nationale furent complétées par une série de lois prohibitives, destinées à arrêter la concurrence étrangère.

On frappa d'une interdiction absolue les toiles, les cotonnades et les soieries de la Chine (2), les indiennes et toiles imprimées (3), les mousselines (4), les bonnets, les gants, les chaussettes et tous les objets de bonneterie en lin, chanvre, laine ou coton (5), les mitaines, les boutons de chemise et de gilet, les galons de fil ou coton, les poignets brodés pour chemises, les galons de fil et soie, les rubans de fil, les dentelles, les chenilles, les bourses, les résilles, les dessus de lit en filet, et les bas tricotés (6).

On défendit les boucles de souliers avec imitation de pierreries en acier (7), on prohiba les poupées avec corps en peau et têtes et mains de bois (8) ; il fut interdit d'introduire en Espagne des livres reliés (9).

Comme les manufactures nationales ne savaient guère fabriquer d'objets élégants, le roi prêcha la simplicité à ses sujets ; il défendit de border de galons d'or les carrosses, voitures, étuves (10), litières, berlines et calèches, d'y figurer en peinture des personnages, des marines, des bocages, des fleurs, des mascarons, des entrelacs, des armoiries ; il permit seulement les faux marbres et les faux jaspes d'une seule couleur et quelques sculptures simples (11). Charles III

(1) Gallardo (*Rentas de la Corona*, t. II) en cite de très nombreux exemples.
(2) *Nov. Rec.*, IX, XII, 17, 1718.
(3) Id. ibid., 18, 1728, et 19, 1768.
(4) Id. ibid., 20, 1770, et 23, 1793.
(5) Id. ibid., 30, 1778.
(6) Id. ibid., 31, 21 déc. 1779 et 24 juin 1783.
(7) Ib. ibid., 34, 8 fév. 1792.
(8) Id., Supplément, IX, XII, 24, 28 sept. 1803.
(9) Id., IX, XII, 28, 1778.
(10) Carrosses bien fermés pour voyager l'hiver : Séjournant, *Dic.*
(11) *Museo de antiguedades* : Pragmatique du 5 nov. 1723.

défendit de porter des vêtements brodés fabriqués à l'étranger (1). Mais dans le même temps que le roi condamnait le luxe, il prohibait la bijouterie en faux (2), fixait le titre des bijoux d'or et d'argent (3) et ne consentait qu'en 1790 à se relâcher un peu de sa sévérité (4).

Le principal effet de ces prohibitions fut de gêner le commerce régulier et de favoriser la contrebande. Les bonnes intentions du roi échouèrent devant l'habitude invétérée de la fraude et le peu d'initiative des fabricants espagnols (5).

III. — Tableau général de l'industrie espagnole.

Malgré les obstacles qu'elle rencontrait dans les mœurs et dans les lois, l'industrie espagnole profita de la longue paix intérieure dont jouit la péninsule au dix-huitième siècle. Les efforts du gouvernement et des Sociétés économiques ne furent pas sans porter quelque fruit. La richesse industrielle de l'Espagne augmenta dans de notables proportions.

1° *Industries extractives.*

Très riche en mines de toutes sortes (6), l'Espagne était encore mal explorée: beaucoup de gisements restaient ignorés, beaucoup d'autres déjà découverts étaient situés dans des lieux presque inaccessibles.

La législation minière, fixée par Philippe II (7), incorporait au domaine royal les mines d'or, d'argent et de mer-

(1) Ord. royales du 14 sept. 1771, du 20 sept. 1802 et du 8 juin 1805. Malgré les ordonnances, les vêtements brodés de fabrication lyonnaise formaient le principal article du commerce français à Cadiz. — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 286.

(2) *Nov. Rec.*, IX, XII, 25, 1758.

(3) Id., IX, X, 22, 1756.

(4) Id., IX, X, 27 et 28.

(5) Cabarrus, *Elogio del conde de Gausa*, Ap. XXVII.

(6) Les bassins miniers couvrent en Espagne 180.000 hectares ; 70.000 hectares seulement sont aujourd'hui en exploitation. — Rochetin, *L'avenir économique de l'Espagne*, p. 10.

(7) *Nov. Rec.*, IX, XVIII, 3 et 4. — Ordonnances du 10 janvier 1559 et du 22 août 1584.

cure, mais proclamait la liberté de la recherche et de l'exploitation de toutes les mines du royaume, soit par des nationaux, soit par des étrangers, à condition de payer au roi les droits qu'il se réservait sur les métaux précieux et de se soumettre aux règlements édictés pour l'exploitation. La liberté était si bien de droit commun en matière de mines qu'à la fin du XVIII[e] siècle, la Junte générale du commerce refusait de délivrer des permis d'exploitation. Le particulier qui voulait exploiter une mine n'avait qu'à faire une déclaration devant le magistrat et à envoyer à la Junte un rapport et des échantillons de minerai (1).

Grâce à ces sages ordonnances, un très grand nombre de mines s'ouvrirent au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Canga Arguelles compte 597 concessions autorisées de 1569 à 1716 (2). Mais il ne faudrait pas juger par ce chiffre du nombre réel des mines exploitées ; beaucoup de gens prétendaient découvrir des mines pour trouver un prétexte de s'approprier l'argent d'autrui (3). Parmi les mines concédées, on trouve 121 mines d'or et 205 mines d'argent, contre 19 de fer, preuve que les chercheurs visaient plutôt à la découverte d'un trésor qu'à l'établissement d'une industrie sérieuse. Des mécomptes innombrables avaient fini par faire tomber les entreprises minières dans un complet discrédit.

A la fin du XVIII[e] siècle, l'Espagne exploitait des mines de topaze, d'agate, de cristal de roche, d'améthyste, d'hématite, de pierre bleue (*azul*), de lapis-lazuli, et d'ambre. Il y avait en Extremadure des mines d'émeri.

L'Espagne avait des carrières d'albâtre, de jaspe (Cuenca), de jaspe sanguin (Grenade), de serpentine (Sierra-Nevada), d'amiante (Asturies). La Catalogne donnait des marbres blancs et noirs, et des marbres nummulitiques, de couleur brune, très employés dans la vieille architecture catalane ; Valence fournissait des marbres rouges et jaunes, l'Aragon

(1) *Nov. Rec.*, IX, XVIII, 4 (note 3) : *Acuerdos de la Junta*, 25 octobre 1783, 5 mai 1787, 18 août 1796.

(2) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Minas*.

(3) Larruga, *Memorias*, t. V, p. 127.

des bleus, des roses, des jaspés; on en trouvait de gris veinés de bleu dans la Sierra de Guadarrama.

On exploitait le sel gemme en Catalogne, en Aragon et en Navarre ; le sel marin sur les côtes. L'exploitation du sel était monopolisée par l'Etat. En 1814, la couronne exploitait pour son compte 88 salines et mines de sel ; 77 autres appartenaient à des particuliers ou à des corporations qui vendaient leur sel à l'administration. Les salines royales donnaient un produit total de 4.446.366 arrobes (1).

Le charbon de terre (*carbon de piedra*) était exploité dès le XVI[e] siècle à Azanca dans les Asturies et fournissait annuellement 360.000 arrobes (2). Ses usages industriels commençaient à attirer l'attention des particuliers (3) et de l'Etat, qui revendiqua en 1792 le droit de s'emparer des mines dont il aurait besoin pour le service de la marine (4). Le graphite (*carbon marcial*) se trouvait en Aragon (5).

Le soufre se rencontrait en Murcie, en Andalousie, en Aragon et en Galice. Il était exploité pour le compte du Trésor et donnait dans les bonnes années un produit brut de 369.471 réaux (6).

Les métaux précieux existaient sur un grand nombre de points, mais n'abondaient nulle part. En 1706, un habitant d'Irun crut découvrir une mine d'or aux environs de Fontarabie (7). En 1726, le Tolédan Juan Martinez de Perea remit en état une mine d'or abandonnée à Sevilleja. Elle dut donner quelques bénéfices, car elle fut très disputée à Perea et administrée de 1731 à 1736 pour le compte du Trésor (8).

L'argent était encore exploité en 1805 à Guadalcanal dans la Sierra-Morena par une compagnie allemande. Vauquelin avait trouvé dans le minerai une proportion de 10 % de

(1) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Salinas (Renta de)*. Les sels d'Espagne faisaient concurrence à ceux de France sur le marché européen.

(2) Id. ibid., v° *Carbon*.

(3) *Ind. Guipuzc.*, sec. II, neg. 20, leg. 27, 1783.

(4) *Nov. Rec.*, IX, xx, 4, 24 août 1792.

(5) *Diario de Barcelona*, 3 mai 1802.

(6) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Azufre*.

(7) *Ind. Guip.*, sec. II, neg. 20, leg. 7.

(8) Larruga, *Memorias*, t. V, p. 131.

platine (1). D. Fausto Elhuyar avait tiré de 100 livres de minerai jusqu'à 9 marcs d'argent ; mais les inondations, les éboulements et « la mauvaise conduite des ouvriers allemands » avaient ruiné l'entreprise, qui avait rendu sous Philippe II jusqu'à 500.000 réaux par an (2).

Bien autrement important était le produit du mercure. Les mines de cinabre d'Almaden et d'Almadenejos appartenaient à la couronne et étaient exploitées par des forçats, qui travaillaient seulement trois heures, et coûtaient au roi 8 réaux par jour (3). De 1646 à 1806, elles avaient donné un rendement moyen de 31.116 arrobes par an (4); D. Isidoro de Antillon estimait qu'elles auraient pu produire jusqu'à 80.000 arrobes; mais ruinées par un incendie à la fin du XVIIIe siècle, elles restèrent plusieurs années sans rien produire. D. Guillermo Bowles les remit en état, et en 1802, le rendement était remonté à 20.000 arrobes (5).

Le mercure était indispensable à l'exploitation des métaux précieux, et le développement prodigieux de l'industrie minière au Mexique et au Pérou absorbait beaucoup plus de mercure que l'Espagne n'en pouvait produire (6). On avait bien découvert des gisements aux Indes (7), mais la cour d'Espagne ne se souciait pas de les laisser exploiter. La mine de Huancavelica, au Pérou, la plus riche des Indes, s'était éboulée, et le Conseil des Indes était resté huit ans sans vouloir s'en occuper (8). Les mines du Mexique étaient pres-

(1) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Beneficio de la mina de plata de Guadalcanal.*

(2) Id. ibid., *Guadalcanal. Minas de plata y oro de España. Minas que en España se benefician de cuenta de la nacion.*

(3) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 398, d'après Guillermo Bowles : *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie physique de l'Espagne.*

(4) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Almaden.*

(5) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 290.

(6) De 1762 à 1781, les usines d'amalgamation du Mexique avaient consommé 191.405 quintaux de mercure. — Humboldt, *op. cit.*, t. III, p, 290.

(7) 11 au Mexique, 4 en Nouvelle-Grenade, 5 au Pérou. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Azogue.*

(8) Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 327. La mine de Huancavelica, qui avait donné jusqu'à 10.000 quintaux, n'en produisait plus que 3.500. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Huancavelica.*

que aussitôt abandonnées qu'ouvertes (1). Le gouvernement espagnol avait préféré traiter avec l'Autriche pour la fourniture annuelle de 12.000 quintaux de mercure d'Idria, qui se vendait au Mexique un tiers plus cher que le mercure d'Almaden (2).

Peu abondants en Espagne, les métaux précieux faisaient la grande richesse des Indes.

Le Mexique produisait au xviii[e] siècle environ 7.000 marcs d'or par an (3), et de 1806 à 1810 la moyenne annuelle s'éleva à 9.383 marcs (4). Le Pérou, avec 70 mines en activité (5), donna de 1753 à 1792 un rendement moyen de 3.400 marcs, le Chili produisait 12.212 marcs, Buenos-Ayres 2.200, la Nouvelle-Grenade 20.505 (6).

L'extraction de l'argent était la grande industrie du Mexique et du Pérou. Au Mexique, les mines étaient situées à une altitude moyenne, le travail était libre et offrait d'abondantes ressources à la population. Au Pérou, les gisements les plus riches touchaient presque aux neiges éternelles, et le régime d'exploitation était le travail forcé (7).

Le Mexique comptait un total nominal de 3.000 mines d'argent (8), exploitées par 30.000 mineurs (9). Le travailleur libre gagnait de 100 à 120 réaux la semaine, au lieu de 28 à 36 réaux que gagnait le laboureur (10). Le roi avait prodigué les faveurs aux propriétaires de mines : il avait converti le *quint* royal en simple dîme, abaissé le prix de la poudre et

(1) Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 312.
(2) Id. ibid., t. III, p. 293. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Azogue.*
(3) Id. ibid., t. III, p. 297.
(4) Id. ibid., t. III, p. 306.
(5) Lacroix, *Le Pérou*, p. 336.
(6) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Minas de oro y plata.* Ces chiffres ne sont qu'approximatifs. — Au mot *Chile*, Canga Arguelles évalue la production d'or du Chili à 5.000 marcs, ce qui correspond au chiffre donné par Humboldt (III, p. 359). — Pour la Nouvelle-Grenade, Humboldt donne 18.000 marcs (III, p. 393). *L'Art de vérifier les dates* (*supp.*, t. XII, p. 22) évalue la production de l'or à 3 millions de piastres ou 22.058 marcs.
(7) Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 342.
(8) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Diputaciones*
(9) Humboldt, *op. cit.*, t. I, p. 339.
(10) Id. ibid., t. III, p. 249.

du mercure, exempté les mines des droits d'alcabala, facilité la vente des matières d'or et d'argent dans les caisses provinciales (1). En 1776, le roi reconnut à l'association des propriétaires de mines le caractère d'une corporation (*el importante cuerpo de mineria*) (2) et lui donna une large autonomie. Le corps fonda une école des mines qui ne tarda pas à perfectionner l'exploitation.

Les mines du Mexique fournissaient chaque année 2.338.000 marcs d'argent (3); Humboldt calcule que de 1690 à 1800 les mines du Mexique ont jeté dans la circulation 149.350.722 marcs d'argent, d'une valeur de 5.069.884.548 réaux (4).

En 1791, le Pérou comptait 834 mines en exploitation (5), mais la conscription minière (*la mita*) enlevait les Indiens à leurs familles, les transportait à plusieurs centaines de milles de leurs villages, et les condamnait, pour un salaire de 10 réaux, à un si excessif labeur que les 4/5 des ouvriers succombaient à la tâche. On a évalué à 8 millions le nombre des victimes de la mita (6). L'altitude extraordinaire à laquelle étaient situées la plupart des mines obligeait à tirer du dehors tous les vivres et le combustible. Les transports se faisaient à dos d'âne et de lama (7) ; la mine de Potosi n'employait pas moins de 30.000 de ces animaux (8). L'épuisement se faisait à l'aide de pompes à bras ; ce ne fut que dans les premières années du XIX[e] siècle que furent installées à Pasca et à Yauricocha les premières pompes à feu (9). Les galeries, mal percées et mal étayées, s'écroulaient souvent,

(1) Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 304.

(2) Id. ibid., t. III, p. 333. — La juridiction minière appartenait en première instance à 37 députations provinciales, avec appel au tribunal des mines de Mexico, et recours en dernier ressort au Conseil des Indes, chargé de maintenir l'unité de législation.

(3) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Minas de oro.*

(4) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 297.

(5) Lacroix, *Le Pérou*, p. 336.

(6) Id. ibid., p. 476.

(7) La charge d'un lama ne dépasse pas 26 kilos. — A. Plane, *Le Pérou*, Paris, 1903, in-12.

(8) Humboldt, *op. cit*, t. III, p. 381.

(9) Id. ibid., t. III, p. 350.

l'exploitation se trouvait arrêtée pour plusieurs années, et cependant, telle était la richesse des mines du Pérou et du Chili, qu'elles donnaient chaque année 1.121.920 marcs d'argent, valant 190.724.400 réaux (1).

A l'argent s'ajouta le platine, découvert en 1735 dans les mines d'or de Santa-Fé et de Popayan. D. Antonio de Ulloa en rapporta les premiers échantillons en Europe en 1741. Comme les mineurs de mauvaise foi en mêlaient à l'or, le Conseil des Indes en fit défendre la recherche et fit jeter à l'eau le minerai déjà recueilli ; il finit par en permettre l'extraction, mais ce métal lourd et infusible fut toujours peu recherché (2).

Aux Indes, les métaux précieux avaient fait dédaigner les métaux usuels. Le Mexique avait des mines de fer, mais ne les travaillait qu'en temps de guerre, quand les fers et aciers d'Europe ne lui arrivaient plus (3). La métallurgie du fer était si mal connue que le fer mexicain se vendait 240 francs le quintal, quand le fer d'Europe en valait 20 ; l'acier mexicain valait 1.300 francs et l'acier d'Europe 80 (4).

Le Mexique avait des gisements de zinc, d'antimoine et d'arsenic (5). L'intendance de Guadalajara produisait 9.200 arrobes de cuivre et 400 arrobes d'étain (6). On trouvait au Pérou le cobalt, l'antimoine et le manganèse (7). Le Chili exploitait le cuivre de Guasco, qui valait sur place 6 à 7 piastres le quintal, 20 piastres à Cadiz en temps de paix, et jusqu'à 40 piastres en temps de guerre (8).

L'Espagne, au contraire, possédait d'importantes mines de cuivre, de plomb et de fer.

Le cuivre se rencontrait dans presque toutes les provinces. La mine la plus riche était la mine royale de Rio Tinto,

(1) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Minas de oro y plata.*

(2) Le platine valait 5 piastres le marc ; l'argent 8 piastres et demie, l'or 136 piastres. Humboldt, *op. cit.*, III, p. 157.

(3) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 309.

(4) Id. ibid., t. III, p. 111.

(5) Id. ibid., t. III, p. 311.

(6) Id. ibid., t. III, p. 308.

(7) Id. ibid., t. III, p. 347.

(8) Id. ibid., t. IV, p. 48.

qui de 1783 à 1810 donna 287.649 arrobes de cuivre raffiné, d'une valeur de 50.338.575 réaux (1). L'exportation du cuivre et du laiton en Amérique montait en 1792 à 188.938 livres (2).

La mine de plomb argentifère de Linares était aussi propriété royale. Elle rendait jusqu'à 245.000 quintaux de métal et 65.000 quintaux de sulfure d'antimoine (*alcohol*) (3).

L'étain se trouvait principalement en Galice (4). Il y avait des mines de blende et de calamine dans les Asturies, dans la Manche et en Aragon (5); mais on ne savait pas en retirer le métal. Canga Arguelles, qui connaît le titane et le wolfram, ne nomme pas le zinc parmi les métaux.

Le fer abondait en Aragon et dans les Vascongades. La mine de Somorrostro, près de Bilbao, était si riche qu'on la laissa longtemps ouverte à tout venant (6). Cependant l'exportation n'était pas des plus actives. De 1740 à 1750, la ria ne reçut que 1279 navires venus pour charger le minerai (7). De Laborde porte l'extraction annuelle du minerai à 800.000 quintaux (8) ; mais Canga Arguelles n'évalue pas à plus de 67.307 quintaux de métal le produit total des fonderies nationales (9) ; l'industrie du fer était donc peu active et peu avancée.

Le cobalt figure pour 1530 quintaux de minerai dans les exportations de 1792 (10).

2° *Industries métallurgiques.*

Les métaux précieux étaient d'abord fondus en lingots, puis monnayés ou transformés en vaisselle et en bijoux.

La monnaie d'argent était frappée aux Indes dans les hôtels des monnaies de Mexico, Durango, Zacatecas, Guana-

(1) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Minas que en España se benefician de cuenta de la nacion.*

(2) Id. ibid., v° *Cobres.*

(3) Id. ibid., v° *Minas que en España.*

(4) Id, ibid., v° *Estaño.* — En 1792, l'Espagne en exporta 12.000 livres aux Indes.

(5) Id. ibid., v° *Minas de piedras.*

(6) De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. I, p. 263.

(7) *Archivo de Vizcaya. Autos y pleytos.* Reg. xxiv, n° 200.

(8) De Laborde, *loc. cit.*

(9) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Agricultura.*

(1) Id. ibid., v° *Cobalt.*

juato, Guadalajara, Sombrerete, Chihuahua et Catorce au Mexique (1), Bogota et Popayan dans la Nouvelle-Grenade (2), Lima et Potosi au Pérou (3), Santiago au Chili (4).

La Monnaie de Mexico employait à elle seule 400 ouvriers et 60 mulets; ses 20 balanciers pouvaient, en dix heures de travail, frapper 300.000 piastres. Le rendement annuel montait à 20.266.725 piastres et aurait pu être porté jusqu'à 30 millions (5).

Presque toutes les monnaies d'or se frappaient en Espagne, à Madrid et à Séville. La monnaie de Ségovie était réservée à la frappe du cuivre (6).

L'industrie du fer était à peu près cantonnée dans le nord de la péninsule. La Catalogne comptait 1752 ouvriers forgerons, la Navarre 860 (7). Le Guipuzcoa possédait 80 grandes forges et 33 martinets, qui employaient environ 3.500 ouvriers (8). La Biscaye avait 178 forges et 12 martinets, l'Alava 18 (9). La Galice comptait 708 ateliers de quincaillerie et 919 ouvriers (10), la province de Valladolid 12 taillanderies et 122 forges (11). Ces petites usines fabriquaient du fil de fer et de la tôle (12), des clous, des fers à cheval, des instruments aratoires, de la batterie de cuisine en fonte (13) ; Valence (14) et Tolède (15) fabriquaient des aiguilles. L'Espagne ne possédait qu'une seule fabrique de fer-blanc, établie en 1803 dans les Asturies (16).

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 307.
(2) Id. ibid., t. III, p. 384.
(3) *Art de vérifier les dates. — Supplément*, t. X, p. 123.
(4) Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 359.
(5) Id. ibid., t. III, p. 304, et t. IV, p. 23-25.
(6) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Moneda española.*
(7) Id. ibid., v° *Fabricas de España.*
(8) Larramendi, *Corografia*, p. 168.
(9) Yturriza, *Hist. general de Vizcaya*, p. 133. — De Laborde compte seulement 171 forges, t. I, p. 260.
(10) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Fabricas de España.*
(11) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 121 et 144.
(12) Bengoa, *El libro de Alava*, p. 245.
(13) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 111.
(14) Campomanes, *Apendice*, t. II, p. 122.
(15) De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. III, p. 283.
(16) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Latas.*

En dehors des établissements royaux de la marine et de la guerre, il y avait quelques grandes usines métallurgiques appartenant à des particuliers : fabriques d'ancres du Guipuzcoa (1), aciéries de Vergara (2), fabriques d'armes blanches et d'armes à feu de Mondragon, Alegria, Placencia, Barcelone et Tolède. Les meilleurs fusils venaient de Biscaye; ceux de Catalogne, fabriqués avec des fers de mules, étaient moins estimés (3). L'adoption du costume français avait porté un coup terrible à la fabrication des épées de Tolède, mais le cardinal Lorenzana rouvrit les ateliers, et les lames tolédanes recouvrèrent bientôt toute leur réputation (4). Durango et Placencia fournissaient une coutellerie renommée (5); Albacete comptait en 1773 dix-huit fabriques de couteaux (6), et en avait vingt-huit à la fin du siècle (7). Cadiz avait une fabrique d'instruments de chirurgie (8).

Le cuivre était peu travaillé en Espagne. La majeure partie du cuivre d'Espagne et des Indes passait aux fonderies royales de canons; à la fin du XVIIIe siècle, on établit aussi des fabriques de plaques de doublage pour les vaisseaux. Aviles avait une grande usine de chaudronnerie créée en 1753 (9), Valence une fabrique d'épingles (10). L'Espagne entière ne comptait en 1799 que 148 ateliers pour le travail du cuivre et n'employait que 297.848 arrobes de métal (11).

3° *Industries chimiques.*

Naturellement peu développées, puisque la chimie ne faisait que de naître, ces industries présentaient déjà quelques branches intéressantes (12).

(1) Larramendi, *Corografia*, p. 160.
(2) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 112.
(3) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 93.
(4) De Laborde, *Itinéraire*, t. III, p. 384.
(5) Du Rozoir, *op. cit.*, p. 113.
(6) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 223.
(7) De Laborde, *op. cit.*, t. II, p. 165.
(8) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 231.
(9) Aramburu y Zuloaga, *Asturias*, p. 285.
(10) Campomanes, *Apendice*, t. II, p. 122.
(11) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Laton.*
(12) C'étaient alors la France et surtout l'Angleterre qui détenaient pour ainsi dire le monopole des industries chimiques. Les raros essais des Espagnols sont des imitations.

La Casa del apartado, réunie au domaine en 1779, séparait l'or de l'argent à la Monnaie de Mexico (1).

Le raffinage du salpêtre se faisait à Madrid dans une grande usine, dont Townsend dit que la plus visible utilité était d'occuper le bas peuple de Madrid (2).

Outre la préparation de la barrille en Murcie, on fabriquait de la potasse à Valence (3), du sel de Saturne et de l'eau-forte à Manresa (4) et en Castille-Nouvelle (5). D. Ventura de Avila obtint en 1788 un privilège royal pour l'établissement d'une fabrique d'huile de vitriol (6).

La teinturerie employait la cochenille d'Amérique, les bois du Brésil et de Campêche, la gaude, le sumac, l'étain fin, le sel gemme, le sel ammoniaque, le sel de tartre, les lies de vin, l'alun, la couperose verte (7). Beaucoup de ces substances venaient du dehors; Larruga se plaint de la mauvaise qualité de l'alun et de la couperose d'Espagne (8), et de la routine des teinturiers. Ceux de la province de Guadalajara savaient tout au plus teindre en deux ou trois couleurs, et les drapiers qui voulaient teindre leurs draps en vert ou en bleu devaient envoyer leurs laines à 10 ou 20 lieues, ou les faire passer aux chaudières du roi (9).

Le savon se fabriquait en 1799 dans 626 usines, donnant 527.767 arrobes de savon. Les provinces d'Aragon, de Valence et de Séville tenaient la tête de l'industrie savonnière (10). Presque tout le savon fabriqué était du savon mou (*blando*) (11); quelques usines fabriquaient du savon dur (*Jabon de piedra*). Léon donnait même du savon en

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 27.
(2) Townsend, *Voyage en Espagne*, I p. 201. — Le roi perdait 33 % dans cette entreprise.
(3) De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 340.
(4) Id. ibid., t. IV, p. 332.
(5) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 110.
(6) Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 399.
(7) Larruga, *loc. cit.*
(8) Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 183.
(9) Id. ibid., t. XVI, p. 226.
(10) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Jabon.*
(11) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 475.

barres plus dur que celui de France (1). La fabrication nationale ne suffisait pas à la consommation.

4° *Industries alimentaires.*

La simplicité de la vie d'autrefois, et surtout de la vie espagnole, ne comportait pas l'immense développement que nous avons vu prendre de nos jours aux industries alimentaires. Pas de ces grandes usines de salaisons et de conserves, pas de ces grandes fabriques de pâtisseries ou de confitures, pas de ces mille produits appétissants qui varient à l'infini nos menus et nos desserts.

L'industrie du chocolat, si populaire en Espagne (2), était encore dans l'enfance ; le *chocolatero* allait de maison en maison broyer le cacao (3).

Seules quelques industries, telles que la pêche, la distillerie des alcools, le raffinage des sucres, la fabrication des fromages, avaient atteint un notable développement.

La pêche était en complète décadence. Les Basques se vantaient d'avoir découvert Terre-Neuve, et avaient longtemps pêché la morue sur les bancs. Le traité d'Utrecht leur en reconnaissait encore formellement le droit (4) ; mais en 1721 et en 1747 les Anglais repoussèrent les navires espagnols qui s'étaient aventurés à venir pêcher (5). Au fort de la guerre de Sept Ans, Ferdinand VI réclama en vain le rétablissement du privilège espagnol (6), que le traité de Paris supprima définitivement. L'Espagne paya de ce chef à l'Angleterre un tribut de 48.750 000 réaux pour l'achat de la morue nécessaire à sa consommation, tant en Europe qu'aux Indes (7).

(1) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 276.

(2) Oh ! divino chocolate,
Que arrodillados te muelen,
Juntas las manos te baten,
Mirando al cielo te beben.

Cruilles, *Los gremios de Valencia. Chocolateros.*

(3) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 156.

(4) Art. 15, in fine.

(5) Cang. Arg., *Dic de hac.*, v° *Bacallao.* — *Guip. instruido*, v° *Terra-Nova.*

(6) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 335. — Lettre de Pitt au comte de Bristol, 15 août 1758.

(7) Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, t. V, p. 290. — Calcul des négociants anglais (1762).

Le gouvernement essaya de maintenir au moins la pêche à la baleine, qui se faisait encore dans le golfe de Gascogne au XVIIIe siècle (1). La puissante compagnie de Caracas créa à Saint-Sébastien une compagnie pour la pêche à la baleine (2); mais elle ne paraît pas avoir fait de brillantes affaires (3), faute d'être allée chercher les baleines le long des côtes de Buenos-Ayres et de Patagonie, où elle aurait trouvé des profits considérables (4).

La pêche côtière occupait en Espagne 16.218 pêcheurs (5). On pêchait sur les côtes de l'Océan le saumon, l'alose, la raie et le *besugo*, ou porc de mer, gros poisson, presque sans arêtes et pesant jusqu'à 200 livres (6). La sardine était si abondante qu'une compagnie sardinière se fonda en 1764 à Guetaria (7); les statistiques galiciennes assurent qu'il fut pris en 1804 jusqu'à 780.000 milliers de sardines (8). Dans la Méditerranée, le roi avait obtenu du Maroc le droit de pêche sur les côtes d'Afrique (9). La lagune d'Albuféra approvisionnait de poisson le marché de Valence (10); les anchois abondaient sur la côte de Catalogne (11), mais les produits de la pêche suffisaient à peine à la consommation nationale, et l'exportation du poisson ne dépassait pas 87.368 arrobes (12).

Sur le continent, quelques menues industries cherchaient à se développer. Il y avait des fromageries à Peñafiel et à Guadarrama (13), une fabrique de biscuits à Monforte (14), une

(1) Larramendi, *Corografia*, p. 38.
(2) *Guip. instr.*, v° *Compania de ballenas*. — *Ind. Guipuz.*, sec. II, neg. 12, leg. 17 (1732).
(3) Cavanilles, *Observaciones sobre el art° España*, p. 98.
(4) *C. R. de Florida Blanca*, § 1.
(5) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Pescadores*.
(6) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 226.
(7) *Guip. instruido*, v° *Compania Sardinera*.
(8) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Sardina (pesca de la)*.
(9) *Ind. guipuzcoano*, sec. I, neg. 1, leg. 52. — 1766.
(10) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Albufera*.
(11) Id. ibid., v° *Pescadores*.
(12) Id. ibid., v° *Pescados*.
(13) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 253 et 316.
(14) Id. ibid., p. 145.

fabrique de pâtes d'Italie à Zamora (1), une grande boulangerie à Alcala de Guadayra, où l'on pétrissait chaque jour 1.000 fanègues de farine (2). Corella avait une fabrique de jus de réglisse (3), Liria et Malaga séchaient des raisins (4). Le sucre était raffiné à Santander (5). L'Andalousie avait douze moulins à sucre. La seule ville de Motril en avait quatre, ayant coûté chacun 480.000 réaux; on y travaillait les cannes récoltées dans le pays; le sucre obtenu était aussi bon et aussi beau que celui des Indes (6). Santander possédait quatre brasseries, dont une fabriquait à elle seule 200.000 bouteilles de bière pour l'exportation en Amérique (7).

Toutes ces industries pâlissaient devant l'industrie nationale de la distillation des eaux-de-vie. La Catalogne seule fournissait, année moyenne, 40.000 pipes d'eau-de-vie (8), Valence donnait 5 à 600.000 *cantaros* de 10 pintes 1/2 (9), Murcie, l'Aragon, la Navarre, la Galice même, avaient leurs distilleries: le produit total montait en 1799 à 2.131.796 arrobes, valant 17.934.418 réaux (10). On commençait à fabriquer des liqueurs, de l'eau-de-vie anisée, des rossolis, et à employer l'alcool en parfumerie. Les moralistes et les savants se préoccupaient déjà de l'alcoolisme, et un distillateur de Barceloneta s'efforçait de leur prouver que les liqueurs spiritueuses ne peuvent nuire à la santé et peuvent même lui être fort utiles (11).

5° *Industries du vêtement.*

Avec ses innombrables troupeaux de moutons, l'Espagne avait été pendant longtemps un des centres de la draperie, mais elle s'était laissée distancer par les nations voisines, et quoique ses drapiers achetassent les laines nationales à

(1) Fernandez Duro, *Mem. hist. de Zamora*, t. III, p. 178.
(2) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 62.
(3) Id. ibid., t. I, p. 300.
(4) Du Rozoir, *op. cit.*, p. 166 et 184.
(5) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 261.
(6) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 134.
(7) Id. ibid., II, p. 316.
(8) *Encyclopédie méthodique. Commerce.* II, v° *Espagne.*
(9) De Laborde, *op. cit.*, t. IV, p. 331.
(10) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Aguardiente.*
(11) *Diario de Barcelona*, 11 et 19 mai 1795, 24 fév. 1798, 30 juin 1798.

bien meilleur compte que les étrangers, ils ne réussissaient pas à tisser d'aussi bon drap et le vendaient plus cher (1).

Presque toutes les provinces d'Espagne avaient leurs fabriques de draps ou de lainages. Laborde cite quinze villes de fabriques en Andalousie (2), Alcoy avait des fabriques de draps et de couvertures (3), la Manche fabriquait des draps, des étamines, des serges et des molletons (4). Valence venait en troisième ligne pour la draperie en 1791 (5), et en première ligne en 1799 (6). Majorque tissait de gros draps fort solides, des étoffes de laine rayées, des couvertures, des ceintures de laine (7). Barcelone comptait dès 1779 neuf fabriques de draps de toute qualité, employant 3.000 ouvriers (8). L'Aragon avait douze centres de fabrication et employait environ 10.000 quintaux de laine (9). La Navarre fabriquait des draps à Tudela et de gros lainages à Estella (10). La fabrique de lainages d'Escaray en Biscaye appartenait aux cinq corporations majeures de Madrid (11). Lugo et Pontevedra en Galice (12), Zamora (13), Peñaranda et Bejar près d'Avila (14), Burgos et Santo-Domingo de la Calzada (15) avaient de nombreux métiers à laine. La province de Valladolid ne comptait pas moins de treize centres de fabrication (16), avec 507 ateliers produisant chaque année

(1) Jovellanos, *Informe*, § 276.
(2) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 117.
(3) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Alcoy*.
(4) De Laborde, *op. cit.*, t. III, p. 364.
(5) Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 29.
(6) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Paños*.
(7) De Laborde, *Itinéraire*, t. III, p. 463.
(8) Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 96.
(9) De Laborde, *op. cit.*, t. III, p. 476. — Cf. D. José Genzor Lopez de Perea, *Ordinaciones que han de guardar los maestros y artifices de todas suertes de paños... que se trabajan en la villa de Gelsa* (1728).
(10) De Laborde, *op. cit.*, t. I, p. 299.
(11) Id. ibid., t. I, p. 261.
(12) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 140 et 143.
(13) Fernandez Duro, *Mem. hist. de Zamora*, t. III, p. 176.
(14) Sprangzi, *Souvenirs*, p. 75 et 139.
(15) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 300 et 384.
(16) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. v.

1.559.627 varas de tissus de toutes sortes (1). Ségovie, San Fernando, Siguenza et Guadalajara fabriquaient les plus beaux draps du royaume. Ségovie employait chaque année 7 à 8.000 quintaux de laine (2). Guadalajara avait près d'un millier de métiers à tisser et produisait chaque année pour 13 à 14 millions de réaux d'étoffes de laines (3). Le plus beau drap, fabriqué à Guadalajara avec la laine de vigogne venue du Pérou, se vendait jusqu'à 360 réaux la vara (4).

Les draps fins de Ségovie et de Guadalajara étaient aussi beaux que ceux de France, mais n'avaient pas le même lustre. On les tenait en grande estime en Espagne. Il s'en vendait jusqu'à 10.000 pièces par mois à Madrid en 1796 (5). Une pièce de drap de Ségovie de 35 varas de longueur revenait au fabricant à 1818 réaux 23 maravédis; on la vendait 57 réaux la vara, avec bénéfice de 176 réaux 11ms sur la pièce (6).

Les draps communs servaient à l'habillement des gens du peuple, on ne prenait pas toujours la peine de les teindre; il y en avait de gris et de bruns. Les lainages ordinaires comportaient un grand nombre de variétés : le camelot et le bouracan étaient de solides étoffes, qui jouaient le drap. La ratine drapée (*bayeta apañada*) avait longtemps servi à faire des soutanes, mais les draps légers de France et de Hollande l'avaient remplacée (7). La serge, la sempiterne ou perpétuane habillaient les pauvres. L'étamine ou la ratine, ou revêche d'Angleterre (*bayeta*) étaient des étoffes solides et légères. Le molleton donnait des jupes chaudes aux paysannes. Les couvertures (*mantas*) n'étaient qu'une sorte de molleton très grossier.

L'Espagne fabriquait, en 1799, 3.543.655 varas de tissus

(1) Larruga, *Memorias*, t XXVI, p. 29.
(2) De Laborde, *op. cit.*, t. I, p. 367.
(3) Id. ibid., t. III, p. 85.
(4) Id. ibid., *loc. cit.*
(5) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 348. Charles III en avait envoyé 20 pièces en cadeau au Grand Seigneur.
(6) Larruga, *Memorias*, t. XVI, p. 142.
(6) Id. ibid., t. XII, p. 258.
(7) Id. ibid., t. XII, p. 194.

de laine, représentant une valeur de 228.360.468 réaux (1). Cette production était loin de suffire à la consommation, mais la routine des fabricants et la jalousie des autorités apportaient au développement de l'industrie d'insurmontables obstacles. Les gremios de Madrid concurrençaient les draps de Ségovie avec ceux de San Fernando et de Guadalajara, qu'ils donnaient à 8 0/0 meilleur marché, parce qu'ils avaient affermé l'alcabala dans ces deux villes, et ne la payaient pas (2). Les lavoirs à laine étaient souvent mal installés, les ateliers de tissage humides et sombres, l'alun était cher et mal préparé ; la tonte du drap se faisait mal ; la plupart des fabricants manquaient de soin et d'invention, « et restaient aussi férus des antiques méthodes que l'avaient « été leurs pères et leurs grands-pères (3). »

Le coton était cultivé en Andalousie et donnait, année moyenne, une récolte de 7,260 arrobes (4). L'Espagne en importait des Indes, de France, d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, et quoiqu'elle restât tributaire de l'étranger pour les filés et les tissus de coton, elle fabriquait aussi des indiennes, des mousselines, des bombasins (5), des pannes, des rubans, des mouchoirs, des bas et des bonnets. Il y avait des manufactures de cotonnades à La Corogne (6), Avila (7) et Jerez, à l'Ile de Léon (8), au Puerto de Santa Maria (9), à San Lucar de Barrameda (10). L'industrie catalane commençait à prendre un énorme développement. En 1746, on ne fabriquait pas à Barcelone une vara de tissus de coton. D. Juan Pablo Canals, dans un voyage à Marseille, acheta l'outillage d'un fabricant tombé en faillite (11), et en 1767

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Paños* et *lanas*.
(2) Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 191.
(3) Id. ibid., t. XII, p. 226.
(4) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Algodon*.
(5) Futaines sans envers.
(6) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 137.
(7) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 383.
(8) Id. ibid., t. II, p. 134.
(9) Id. ibid., t. II, p. 82.
(10) Id. ibid., t. IV, p. 328.
(11) Gasso, *España. con industria fuerte y rica*, p. 75.

Barcelone comptait déjà 20 fabriques d'indiennes (1). Dès 1792 l'industrie cotonnière occupait en Catalogne 80.000 ouvriers et l'exportation des indiennes catalanes en Amérique atteignait 200 millions de réaux (2). Industrie nouvelle, le tissage du coton n'était pas soumis aux règlements corporatifs ; le travail se faisait dans de grandes usines, pourvues de machines anglaises (3), même de machines à vapeur, et comptant jusqu'à 800 ouvriers (4). C'était la grande industrie qui s'annonçait.

Tout au rebours du coton, le lin et le chanvre se prêtaient à l'industrie domestique (*casera*). Campomanes voit dans le fuseau et le rouet l'occupation naturelle de la paysanne (5). Il y avait par les provinces d'Espagne une foule de petits ateliers disséminés ; celle de Valladolid en comptait 550 (6), celle de Zamora 300 (7). Les quatre provinces qui travaillaient le plus le lin et le chanvre étaient la Catalogne, l'Aragon, la Galice et Valence, qui produisait à elle seule autant que les trois autres (8). Castellon de la Plana, Le Ferrol et La Corogne tissaient des toiles à voiles, moins estimées que celles de France ou d'Angleterre (9). Les cordages et agrès pour la marine se fabriquaient en Guipuzcoa, en Biscaye, à Santander et en Galice. Les corderies absorbaient 34.407 arrobes de chanvre (10). La Corogne fournissait le linge de table en usage dans les maisons royales (11). L'Aragon, les Asturies, Grenade, Jaen, Ségovie, Séville et Zamora donnaient des toiles fines (12), auxquelles les élégants préféraient les toiles de Hollande. La valeur totale des tissus de chanvre et de lin, des rubans et dentelles de fil et des

(1) Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 96.
(2) Gasso, *op. cit.*, p. 37.
(3) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 60.
(4) Gasso, *op. cit.*, p. 75.
(5) Campomanes, *Fomento*, p. XXIV.
(6) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 41.
(7) Fernandez Duro, *Mem. hist. de Zamora*, t. III, p. 177.
(8) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Lino y cañamo*.
(9) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 225.
(10) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Jarcia*.
(11) De Laborde, *loc. cit.*
(12) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Lienzos de lino*.

articles de bonneterie montait en 1799 à 192.768.483 réaux.

Le grand art de la soie avait été, dès le temps des Mores, une des richesses de l'Espagne. Au début du XVIIIe siècle, il n'était plus qu'un souvenir. Tolède, qui avait encore 685 métiers en 1695, n'en avait plus que 100 en 1708 (1). Les droits royaux sur la soie, qui avaient rapporté à Séville jusqu'à 800.000 réaux, n'en donnaient plus que 16.000 en 1721 (2). Valence était réduite à 800 métiers en 1718 (3).

Le gouvernement fit les plus grands efforts pour restaurer cette industrie.

L'Espagne finit par récolter environ 1.600.000 livres de soie grège (4), dont les étrangers, surtout les Français, venaient acheter plus de la moitié sur ses marchés (5). Le reste était travaillé dans un assez grand nombre de villes (6), et surtout dans cinq grands centres : Tolède, Talavera, Séville, Murcie et Valence.

Tolède lutta héroïquement contre la mauvaise fortune pendant tout le XVIIIe siècle. Réduite à 100 métiers en 1708, elle en avait 300 en 1712 et 70 seulement en 1715. A force de privilèges et de faveurs elle était remontée en 1738 à 543 métiers, mais 264 seulement travaillaient, pendant que chômaient les 279 autres. En 1752, elle possédait 610 métiers. En 1793, le chiffre était retombé à 193, et Tolède ne fabriquait plus guère que des soieries de rebut, dont le roi autorisait l'exportation en Amérique. Tolède était victime de sa situation géographique. Elle devait faire venir à grands frais la soie que Séville et Valence trouvaient à leurs portes ; Larruga en conclut très sagement que Tolède aurait dû renoncer à la soie et se tourner vers la draperie, mais un *sedista* aurait cru déroger en se faisant drapier (7).

(1) Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 242.
(2) Townsend, *Voyages en Espagne*, t. II, 292.
(3) Id. ibid., t. III, p 267.
(4) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Seda*.
(5) Bourgoing, *Nouveau voyage en Espagne*, t. III, p. 75. — Townsend, *op. cit.*, t. III, p. 276.
(6) Monforte en Galice, Santiago dans la Manche, Grenade, Jaen, Cordoue, San Lucar, Cadiz, Malaga, Saragosse, Barcelone.
(7) Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 242.

Murcie récoltait beaucoup de soie et en travaillait une partie. Ses rubans étaient mal teints et mal lustrés, ses velours et taffetas de qualité supérieure, mais elle avait 1.200 métiers à rubans et une usine pour le moulinage dirigée par la compagnie des Gremios mayores de Madrid (1).

Séville pouvait montrer en 1779 jusqu'à 2.318 métiers en activité et fabriquait des bas, des soieries légères, des gazes et des rubans (2).

Valence était la véritable métropole de la soie. La province comptait à la fin du XVIIIe siècle 3.300 métiers à étoffes et 1.700 petits métiers à bas, mouchoirs, filets, rubans et galons, qui employaient chaque année plus de 600.000 livres de soie (3). Les soieries de Valence ne pouvaient être comparées aux soieries françaises pour la finesse du grain, ni pour l'éclat des couleurs, ni pour le goût du dessin, mais on les vendait à 30 0/0 meilleur marché (4).

Les soieries manufacturées en Espagne atteignent en 1799 une valeur de 34.193.910 réaux, représentant environ le tiers de la valeur de la soie brute récoltée dans le royaume (5).

L'orfèvrerie avait été, comme la soie, une des gloires de l'industrie espagnole, mais elle était tombée dans une décadence plus profonde encore. En 1613, Valladolid comptait encore 40 maîtres ciseleurs sur or et argent, et à la fin du XVIIIe siècle c'est à peine si la corporation des argentiers pouvait se soutenir (6). A la même époque, l'Espagne ne renfermait plus que 4.012 plateros (7), et l'exportation d'orfèvrerie espagnole aux Indes ne montait plus qu'à 3.939 onces (8). Valladolid, Madrid, Cordoue, Séville, Valence et Barcelone étaient les principaux centres de fabrication.

(1) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 225.
(2) Id. ibid., t. II, p. 55.
(3) Cavanilles dit même 1 million de livres.
(4) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 267 et 276.
(5) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, vo *Seda*. 1.600.000 ll à 68 rs la livre donnent 108.800.000 rs.
(6) Sangrador, *Hist. de Valladolid*, t. I, p. 620.
(7) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, vo *Plateros*.
(8) Id. ibid., vo *Plata labrada*.

La bijouterie était, en général, d'aspect assez lourd, mais d'une grande richesse. Les voyageurs parlent de parures et de nœuds de diamants, de pendants d'oreilles, de montres et de tabatières, ornées de pierres fines, offertes en présent par les rois et les princes. Les bagues sont parfois d'un travail très gracieux ; l'or et l'argent s'y trouvent combinés pour mettre en valeur, de la meilleure façon, les pierres, ou même de minuscules éclats de diamant, sertis dans le métal avec une merveilleuse adresse. Les princes espagnols, captifs à Valençay, portaient des bijoux, boucles, bagues, épingles, poignées d'épées dont la beauté excitait les convoitises du prince et de la princesse de Talleyrand (1). Godoy possédait une immense collection de reliquaires, de chapelets, de croix, de bénitiers, de statuettes de piété, d'armes de parade et d'objets de toilette, dont l'inventaire peut donner une idée du luxe et du goût d'un grand seigneur espagnol de 1808 (2).

Les chapeaux se fabriquaient surtout à La Corogne, Valladolid, Zamora, Cordoue, Séville, San Lucar, Valence et Barcelone. La Corogne avait trois usines, dont une pour chapeaux fins, qui produisait chaque année 22.000 chapeaux (3). Les manufactures de Valladolid étaient en décadence et ne fournissaient plus en 1791 que 5.518 chapeaux (4). Celles de Séville étaient les plus importantes d'Espagne (5). Les chapeaux fins se faisaient en poil de lapin et de lièvre, mêlés de laine de vigogne ; les qualités plus ordinaires, en poil de lapin et de chameau, avec mélange de laine de mérinos ; les sortes tout à fait communes, en laine du pays (6). Dans l'année de plus grande fabrication, l'Espagne produisit

(1) D. Juan Perez de Guzman, *Fernando VII en Valençay*. (*La Epoca.*) Avril-août 1901.

(2) *Arch. hist. nac. de Madrid. — Consejo de Castilla*, 1808, VII, 1. — (*Inventario*, — 32 pp. in-f°.)

On peut citer comme exemple de caprice le jeu de cartes d'argent conservé au musée archéologique de Madrid. M. Florencio Janer croit qu'il a été exécuté en Amérique et offert au roi pour son Cabinet d'histoire naturelle. *Museo de antiguedades.*

(3) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 226.

(4) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 103.

(5) Campomanes, *Apendice*, t. III, p. 91.

(6) Larruga, *Memorias*, *loc. cit.*

744.000 chapeaux qui, au prix moyen de 33 réaux, représentaient une somme de 24.552.000 réaux (1).

L'industrie des cuirs avait été poussée très loin par les Arabes ; bon nombre de leurs secrets s'étaient perdus ; cependant les tanneries et corroieries d'Espagne avaient conservé une grande réputation et travaillaient les gros cuirs, les cordouans, les maroquins, les cuirs de vache et de veau, les basanes, les sonats, les chevreaux et les chamois (2). Saragosse, Calatayud et Huesca préparaient chaque année 25.000 peaux, Brea 40.000 (3). En 1793, les 65 tanneries de la province de Valladolid donnaient 170.555 peaux (4). Les Vascongades, l'Andalousie, la Catalogne avaient aussi de nombreuses fabriques. La Catalogne exportait à elle seule dans le reste de l'Espagne et aux Indes 700.000 paires de souliers (5). En 1799, plus de 40.000 peaux étaient employées à la fabrication du parchemin (6). Léon avait des manufactures de gants de peau (7) ; Dueñas des fabriques d'outres (8). Les excellents produits de l'usine de Melgar de Fermental, fondée en 1771 par D. Antonio Tomé, méritèrent l'approbation du roi (9). Les 2.500.000 pièces de cuir préparées chaque année en Espagne représentaient une valeur de 45.496.523 réaux (10).

6. *Industries de la construction et du mobilier.*

La brique crue servait à faire les murs de clôture (*tapias*) et même bien des maisons rustiques ; cuite, elle entrait dans la construction de presque toutes les maisons urbaines. La tuile courbe couvrait les toits. L'Espagne possédait d'innombrables briqueteries et tuileries. La seule province de Valla-

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Sombreros*. 247.704 chapeaux étaient exportés aux Indes.

(2) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 91.

(3) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 475.

(4) Larruga, *loc. cit.*

(5) De Laborde, *op. cit.*, t. IV, p. 329.

(6) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Pergaminos*.

(7) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 261.

(8) Id. ibid., p. 248.

(9) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*, t. III, p. 230. — De Laborde. *Itinéraire*, t. I, p. 384.

(10) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Suela curtida*.

dolid, avec ses 60 fabriques, moulait chaque année un million de tuiles ou de briques (1).

La poterie commune donnait des produits grossiers, parmi lesquels on ne peut guère citer que les carafes en terre appelées *alcarazas*, dont la forme élégante et la belle couleur rouge rappellent les poteries antiques. Chinchilla fabriquait des creusets pour fondre l'or et l'argent (2).

L'Espagne avait d'excellentes terres à faïence et les Mores avaient porté l'industrie faïencière à un haut degré de perfection. Leurs carreaux de terre émaillée, leurs majoliques sont universellement admirés (3). Là encore il y avait décadence, et décadence profonde; cependant Valence et Manises fabriquaient encore des azulejos, dont on continuait à revêtir les murailles des maisons et les marches d'escalier (4). Le secret de la majolique se conservait à Manises (5). En 1763, le comte d'Aranda fonda à Alcora une manufacture de faïence et de porcelaine (6); il fit venir de Moustiers le faïencier Oléry, et Alcora fabriqua du Moustiers (7). Townsend vante la beauté de ses carrelages, qu'il préfère à ceux de Hollande (8). Zamora (9), Burgos (10), Valladolid (11), rivalisaient avec Alcora: Séville imitait Savone, et Talavera de la Reina donnait aussi des produits intéressants (12). L'Espagne fabriquait 54.566.549 pièces de faïence fine ou commune, valant 20.722.968 réaux (13).

La porcelaine se fabriquait à Sargadelos en Galice et à Alcora ; mais la pâte était grise et le décor assez grossier.

(1) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 93.
(2) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 175.
(3) Ch. Davillier, *Histoire des faïences hispano-moresques*, 1861.
(4) Bourgoing, *Nouveau voyage en Espagne*, t. III, p. 96. — Schubart, *Lettres d'un diplomate danois*, p. 44.
(5) De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 331. — Th. Deck, *La Faïence*, p. 34.
(6) Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 254.
(7) Deck, *op. cit.*, p. 161.
(8) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 268.
(9) Fernandez Duro. *Mem. hist. de Zamora*, t. III, p. 178.
(10) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 233.
(11) Id, ibid., t. XXVI. p. 93.
(12) Deck, *La Faïence*, p. 161.
(13) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, vº *Loza*.

La verrerie ne donnait que des produits très communs : Pajarejo et Racuenco fabriquaient du verre blanc (1) ; Alfamen, Peñalva et Jaulin, des verres foncés ; Utrillas, des verres fins ou demi-fins (2). Palma, Mataro, Barcelone avaient un peu plus de réputation (3). L'archevêque de Tolède Lorenzana avait pensé à reconstituer la fabrique de vitraux qui avait existé autrefois près de la métropole (4), mais ce projet original n'avait pas reçu d'exécution.

Le mobilier d'une maison espagnole n'était en général ni bien riche ni bien compliqué, les menuisiers et chaisiers suffisaient aux besoins courants et exportaient même en Amérique. On considérait comme une bonne année celle où l'on expédiait 35.000 pièces de mobilier aux Indes (5).

Les plus beaux meubles des palais royaux étaient de vieux style espagnol ou provenaient de l'étranger, comme la merveilleuse chaise à porteurs de Philippe V conservée au musée archéologique (6). On peut citer cependant une fabrique de marqueterie à Palma (7) et la fabrique de meubles et de marqueterie de D. Luis Hennequin à Madrid (8).

L'Espagne avait quelques bons fabricants d'instruments de musique : D. Jorge Bosch construisit les orgues de la chapelle royale (9) et refit, en 1794, l'un des orgues de la cathédrale de Séville, fort admiré des étrangers pour la suavité de ses sons et la douceur de son clavier (10). D. Tomas Risueño avait une importante fabrique d'orgues à Madrid (11). Victorino Montells, organiste à Tarragone, construisit des orgues à cylindres, capables de jouer tous les airs qu'on lui indiquait, fussent-ils à plusieurs voix (12). Les bons pianos

(1) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 367.
(2) Id. ibid., t. I, p. 475.
(3) Id. ibid., t. III, p. 464. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 53-54.
(4) Ponz, *Viage de España*, I, p. 85.
(5) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Muebles*.
(6) *Museo de antiguedades*, t. IX.
(7) Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 363.
(8) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 346.
(9) *Gaceta de Madrid*, 19 fév. 1779.
(10) Cean Bermudez, *Dic.*, *sub verbo*.
(11) *Gaceta de Madrid*, 24 oct. 1783.
(12) Id., 25 nov. 1785.

venaient de chez Cirilo Cros à Carthagène (1), de chez Juan del Marmol, à Séville (2), ou de chez Francisco Flores, à Madrid (3). Fernando Llop (4) et l'Allemand Louis Rolland (5) avaient dans la même ville des fabriques d'instruments de musique.

L'argenterie de table était un des grands luxes de l'Espagne. Les assiettes, les plats, les coupes, les bassins, les plateaux, les aiguières ne figuraient pas seulement sur les buffets des salles à manger princières, mais dans les salles de réception des palais et jusque dans le chœur des églises, les jours de fête. Tous ces objets étaient d'ordinaire travaillés au repoussé, dans un goût plus somptueux qu'élégant. Godoy vante son grand service d'argenterie, œuvre de l'orfèvre Martinez, « où étaient habilement représentées les plus belles « productions des deux règnes animal et végétal que l'Es- « pagne et l'Amérique fournissent à nos tables (6) ». On conserve au Grand Trianon un surtout de table, offert par Charles IV à Napoléon, qui ne donne pas une idée très avantageuse du style espagnol d'alors.

C'était surtout pour les églises que se faisaient les pièces d'art. Figueroa avait exécuté en 1700 la custode d'argent de la cathédrale de Saint-Jacques, les pilastres de la niche (*camarin*) du saint apôtre, et un groupe du Père Eternel et des Anges, dans les nuages, pour le maître-autel (7). Dominguez et Zurreño avaient exécuté pour l'horloge de la cathédrale de Tolède une copie des portes de la façade des lions (8). Martinez avait soumis en 1754 à l'Académie de Santa Barbara de Valence un bas-relief représentant l'ivresse de Noé (9). Cordero construisit l'horloge de la cathédrale de Séville (10). Mais on

(1) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 316.
(2) *Gaceta de Madrid*, 6 mai 1783.
(3) *Gaceta de Madrid*, 27 oct. 1784, 16 mai 1786, 2 mai 1787.
(4) Id., 11 mars 1785.
(5) Godoy, *Mém.*, t. II, p. 316.
(6) Id. ibid., t. II, p. 346.
(7) Bermudez., *Dic.*, v° *Figueroa*.
(8) Id. ibid., v° *Dominguez*.
(9) Id. ibid., v° *Martinez*.
(10) Id. ibid., v° *Cordero*. L'horlogerie fit quelques progrès à la fin du siècle.

aurait vainement cherché en Espagne des ciseleurs comparables à Cressent, à Caffieri, à Messonnier, à Gouthière et à Riesener.

Les tapis des manufactures royales étaient pour les palais; les maisons bourgeoises ne connaissaient guère que le sparte, dont on revêtait chaque hiver le carrelage des appartements. Avec le sparte on fabriquait des sandales, des paniers, des nattes, des tapis, des toiles d'emballage (1). On exportait en année moyenne 49.068 arrobes de sparte brut et 187.459 arrobes de sparte ouvré (2).

Les murs des maisons étaient le plus souvent blanchis à la chaux ou recouverts de stuc. Vers la fin du XVIII[e] siècle apparut l'industrie des papiers peints. Giroud de la Villette établit vers 1780 une manufacture à Madrid (3). Barcelone en compta bientôt trois, et fabriquait pour les Indes (4). De nombreuses usines fabriquaient du papier de chiffons, du papier de fil, du papier à cigarettes (*papel de encigarrar*). La Catalogne avait, en 1800, plus de 200 papeteries, Alcoy en avait 48 (5). La production totale en 1799 atteignait 300.000 rames de papier blanc et 109.000 rames de papier de chiffons (6).

Les cartes à jouer étaient fabriquées par l'administration. La fabrique de Macharabiaya en Andalousie travaillait pour l'exportation aux Indes (7). On y vendait très cher des cartes affreuses, et Townsend vit 4.000 caisses de 4.000 jeux chacune restées en souffrance sans trouver d'acheteurs (8).

D. Manuel de Cirela, horloger du roi, publia en 1793 son *Horlogerie universelle*. En 1795 le roi fonda l'Ecole d'horlogerie, et en donna la direction aux frères Philippe et Pierre Charrost. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 345.

(1) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 227 et t. IV, p. 341.

(2) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Esparto*.

(3) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 345.

(4) De Laborde, *op. cit.*, t. IV, p. 330.

(5) Id. ibid., *loc. cit.*

(6) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Papel blanco. Papel de estraza.* Ces chiffres sont certainement au-dessous de la vérité, puisque le même auteur évalue à 253.243 rames la quantité de papier exportée aux Indes. Il ne resterait que 150.000 rames pour la consommation intérieure, ce qui semble bien peu. De Laborde (*loc. cit.*) évalue à 400.000 rames la quantité de papier fournie par la seule province de Catalogne.

(7) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Naipes.*

(8) Townsend, *Voyage en Espagne*, III, p. 42

En résumé, l'industrie espagnole s'était notablement relevée au cours du xviii[e] siècle, sans arriver à suffire à la consommation nationale, ni à donner à ses produits le fini et la variété qui distinguaient les produits similaires venus de l'étranger. Canga Arguelles évalue son rendement général à 1.138.510.943 réaux en 1799 (1) et à 1.152.660.707 réaux en 1803 (2).

7° *L'industrie aux Indes.*

L'Espagne avait voulu faire de ses colonies un grand marché d'achat de matières premières et prétendait leur vendre tous les produits manufacturés dont elles avaient besoin. Elle leur interdisait toute industrie, mais cette prohibition n'avait pu se maintenir. Laissée à elle-même pendant de longues périodes de guerre, l'Amérique avait appris à mettre en œuvre ses propres richesses. Un tableau succinct de l'industrie mexicaine suffira à montrer que le Nouveau-Monde s'éveillait à la vie active.

On recueillait le sel rouge des lagunes de l'Anahuac (*tequesquite*) pour l'amalgamation des minerais d'argent (3). On raffinait le carbonate de soude à Mexico (4). On fabriquait chaque année pour 2.196.000 réaux de savon (5).

Les eaux-de-vie de canne du Mexique étaient très recherchées (6).

Guadalajara et Queretaro possédaient des manufactures de draps (7). L'industrie de cette dernière ville donnait en 1803 un produit annuel de 2.400.000 réaux (8). On tissait le coton à Guadalajara, à Queretaro, à Lagos, dans l'intendance de Guanajuato (9). Puebla fabriquait des cotonnades rayées, Mexico imprimait des toiles peintes, Téhuantépec teignait le coton en pourpre (10).

(1) Cang. Arg. *Op. cit.*, v° *Manufacturas.*
(2) Id. ibid., v° *Artes mecanicas.*
(3) Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, p. 856.
(4) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 145.
(5) Id. ibid., III, p. 59.
(6) Id. ibid., IV, p. 69.
(7) Id. ibid., II, p. 17.
(8) Id. ibid., IV, p. 8.
(9) Id. ibid., t. II, p. 145.
(10) Id. ibid., IV, p. 7.

Le Mexique ne travaillait ni le lin, ni le chanvre, mais une chenille indigène lui donnait de la soie et il fabriquait quelques étoffes soie et coton (1).

Les plus petites villes du Mexique avaient des orfèvres ; l'Académie des Beaux-Arts, les Ecoles de dessin de Mexico et de Jalapa avaient répandu le goût des belles formes. Le Mexique fabriquait des services d'argent de 600 à 800.000 réaux. De 1798 à 1802, la vaisselle plate fabriquée à Mexico employa 385 marcs d'or et 26.303 marcs d'argent (2).

La valeur des cuirs corroyés atteignait en 1802 jusqu'à 8.380.000 réaux (3).

Le Mexique travaillait les bois indigènes, fabriquait de la carrosserie et des meubles. Durango avait même une fabrique de clavecins et de pianos. Les Indiens excellaient dans la bimbeloterie (4).

La valeur totale de la production industrielle du Mexique atteignait 32 millions de réaux par an (5). C'était assurément peu, si l'on compare les ressources naturelles du pays au parti qu'on en savait tirer. Tel quel, ce chiffre montre quels résultats on eût pu atteindre en pratiquant mieux la maxime de Gandara : *Claudere apertum, aperire clausum*, c'est-à-dire en donnant pleine liberté à l'industrie dans tous les domaines d'Espagne et en décourageant la contrebande par l'abondance de la production nationale.

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 10.

(2) Id. ibid., IV, p. 21. — Canga Arguelles (v° *Plateria*) donne 134.024 marcs.

(3) Humboldt, *op. cit.*, III, p. 59.

(4) Id. ibid., IV, p. 31.

(5) Id. ibid., IV, p. 6.

CHAPITRE III

LE COMMERCE

I. — Législation.

L'Espagne avait été jadis une grande puissance commerçante et maritime, puis elle avait perdu sa suprématie navale, perdu son industrie, perdu l'esprit d'entreprise, et la Hollande, l'Angleterre, la France avaient pris la place qu'elle laissait vacante. Si chimériques que fussent les hommes d'Etat espagnols, ils ne pouvaient pas ne pas voir en quelle ruine était tombé leur pays, et confiants dans la vertu des ordonnances et des règlements, ils donnèrent à l'Espagne une législation commerciale qui eût pu lui rendre les plus grands services, si les Espagnols se fussent portés vers le négoce avec l'ardeur et la patience qu'ils mettaient à solliciter et à attendre des emplois.

Pendant longtemps, le soin de légiférer en matière commerciale avait été considéré comme une branche de la politique et laissé au Conseil de Castille.

Par décrets du 19 janvier 1679, du 25 janvier et du 4 mars 1683, Charles II créa la *Junte de Commerce*, « avec « juridiction privative et inhibition absolue de tous autres « tribunaux pour connaître de toute question relative à « l'augmentation du commerce de ces royaumes » (1).

Le 15 novembre 1730, Philippe V institua la *Junte des monnaies*, et l'agrégea à la Junte de commerce par ordonnance du 9 décembre de la même année.

Le 3 avril 1747, Ferdinand VI réunit les affaires des mines à la Junte générale du commerce et de la monnaie.

(1) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 152.

Le 21 décembre 1748, il lui donna encore les affaires relatives aux étrangers (*dependencias de extrangeros*) (1).

L'organisation de la Junte fut complétée par les décrets de 1754, 1755, 1770 et 1777. Elle était présidée par un membre du Conseil des finances (2), et composée de membres des différents tribunaux de Madrid. Campomanes et Jovellanos en firent partie (3). Elle se divisait en chambre de gouvernement, où siégeaient les commissaires de cape et d'épée, et chambre de justice, où siégeaient les gradués en droit. La loi du 13 juin 1770 débarrassa la Junte des procès entre marchands et lui donna le double caractère d'un comité de perfectionnement de l'industrie et du commerce, et d'un tribunal administratif destiné à assurer le respect des règlements et des ordonnances. En cas de conflit entre la Junte et le Conseil de Castille, les fiscaux donnaient leur avis ; ils en référaient au roi, s'ils ne parvenaient pas à s'accorder (4).

Ferrer del Rio fait un grand éloge de la Junte du commerce, au temps de Charles III ; mais les magistrats qui la composaient ne possédaient que bien rarement une sérieuse compétence en matière économique, et, fort occupés ailleurs, n'avaient que peu de temps à consacrer aux affaires commerciales.

Tandis que les juntes de la monnaie, des mines et des affaires des étrangers avaient été réunies à la Junte de commerce, la Junte des postes, créée le 20 mars 1776, en resta distincte. En 1794, elle fut érigée en tribunal suprême pour tous ceux qui jouissaient du *fuero de correos*. Elle eut dans ses attributions la police des chemins, canaux et auberges d'Espagne et des Indes ; elle fut constituée gardienne des successions en déshérence et *ab intestat* des royaumes d'Espagne, et protectrice de l'Imprimerie royale. Un comité directeur et une junte d'appel en complétaient le pesant mécanisme.

Une institution beaucoup mieux comprise était celle des

(1) *Nov. Rec.* IX, 1, 1.
(2) *Guia de forasteros*, 1804.
(3) Ferrer del Rio, *Hist de Carlos IIIo*, t. IV, p. 119.
(4) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 152

consulats. Celui de Valence, le premier en date, avait été créé en 1283 par Pierre III, roi d'Aragon. A la fin du dix-huitième siècle, il existait des consulats à Barcelone, Palma, Alicante, Carthagène, Malaga, Cadiz, La Laguna de Tenerife, Séville, Madrid, Burgos, La Corogne, Santander, Bilbao et Saint-Sébastien (1).

Les consulats avaient pour objet de favoriser le développement du commerce et de juger les causes commerciales. Les juges consulaires, élus par leurs pairs, étaient choisis parmi les propriétaires fonciers, les fabricants, les commerçants en gros et même les marchands au détail. Le roi leur avait attribué le caractère de magistrats royaux et avait enjoint aux plaideurs de leur témoigner le même respect qu'aux autres juges (2).

Chaque consulat avait son organisation particulière :

Barcelone possédait depuis 1758 une communauté de commerçants en gros (*comunidad de comerciantes*), une junte de commerce de douze membres pour la partie administrative et un consulat pour le contentieux (3). Le consulat se composait de trois consuls et un juge d'appel (*juez de alzadas*), tous commerçants, deux assesseurs avocats, un greffier, un garde-magasin, deux huissiers, un alguazil et un geôlier (4).

Le consulat de Séville se composait d'un prieur, deux consuls, dix conseillers (5), un secrétaire-greffier, un receveur, un trésorier, un juge des appels, deux huissiers et un garde-magasin (6).

Le consulat de Bilbao (7) était régi par les ordonnances de 1750 (8). Les élections avaient lieu chaque année par *ensaculacion*. Le corps consulaire comprenait un prieur, deux

(1) *Nov. Rec.*, IX, II. — Cang. Arg. *Dic de hac.*, v° *Consulados.*

(2) *Nov. Rec.* IX, II, 8, 15 août 1766.

(3) Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 77.

(4) *Nov. Rec.* IX, II, 9 et 10. — 16 mars 1758, et 24 fév. 1763.

(5) 3 propriétaires, 2 commerçants en gros, 2 marchands au détail, 2 fabricants, 1 armateur.

(6) *Nov. Rec.* IX, II, 14, 24 nov. 1784.

(7) Créé en 1494, reformé en 1511 et 1522. — Yturriza, p. 524.

(8) *Ordenanzas de la ilustre Universidad y casa de contratacion de la m. n. y m. l. villa de Bilbao.* Año 1737.

consuls, six conseillers, un syndic, un trésorier, un secrétaire, un archiviste, deux gardiens des poids et mesures, un receveur des décharges, un alguazil, un huissier, un garde de la baie d'Olaveada, un grand pilote et un canotier (1).

Le consulat de Cadiz avait une importance toute particulière, parce qu'il avait hérité en 1790 d'une partie des attributions de la *Casa de contratacion de Indias*. Son organisation était plus compliquée que celle du ministère de la marine. *La Junte directrice du port franc* se composait d'un président et de deux membres représentant l'ayuntamiento, et de deux membres représentant la Junte royale de commerce ; ses bureaux employaient onze personnes. — *Le Royal Tribunal de commerce* comprenait un prieur, six conseillers et substituts, un consulteur, un secrétaire, un lieutenant d'alguazil-mayor, un substitut, un greffier en chef, un greffier titulaire et un greffier auxiliaire pour exécuter les commissions du tribunal (2), un employé en chef et un employé en second, six archivistes et deux huissiers audienciers. — *La Junte royale de commerce* se composait d'un président, dix conseillers et vingt-deux employés. — *Le Tribunal de conciliation* comprenait un juge conciliateur et son secrétaire. — *La Commission de recouvrement des taxes de remplacement* occupait un président, quatre commissaires, un secrétaire, un receveur et un trésorier (3). — Le consulat de Cadiz avait en outre sous son autorité et sa juridiction les corporations des *corredores*, des *palanquines* et des *alhameles*, dont les querelles et les conflits auraient presque suffi à l'occuper (4).

(1) *Ordenanzas de la ilustre Universidad.*

(2) *Escribano con real titulo para diligencias y actuaciones del tribunal.*

(3) *Guia de Cadiz.*

(4) En 1770, le tribunal du consulat refuse d'admettre comme *corredor* un nègre affranchi, Antonio Maria Machuca, parce que l'emploi de courtier est considéré à Cadiz comme métier noble, parce qu'il n'est pas prouvé que Machuca soit vieux chrétien, ni même fils de chrétiens, parce qu'enfin il est nègre et ne pourrait exercer aux Indes aucun office public, « quand même pour ses vertus il serait un saint ». *Archives du consulat de Cadiz. Notables*, 82, 1770.

En 1799 les fondés de pouvoirs des *aljameles* (crocheteurs) de Cadiz deman-

Les consulats veillaient à l'entretien des ports et avaient créé des écoles de pilotage et de navigation. Ils jugeaient les procès entre marchands, compagnons et courtiers, ils interprétaient les contrats de commerce et d'assurance ; ils dirigeaient la procédure en cas de naufrage, ils avaient le contrôle des faillites et banqueroutes, et défendaient auprès du roi les intérêts des négociants (1).

Ils devaient juger sommairement, à la mode des marchands, en connaissance de cause et de bonne foi (2), sans rapports, ni mémoires d'avocat (3). Il y avait parmi eux des hommes d'une réelle valeur, qui possédaient « en plus de « leur science juridique, de précieuses connaissances prati- « ques et une grande expérience des affaires » (4). Mais la justice commerciale n'était rien moins qu'expéditive. Un goût déplorable pour la paperasserie et les complications inutiles avait compromis tous les bons résultats de l'institution.

Les degrés de juridiction étaient trop nombreux. A Barcelone, les procès étaient jugés en première instance par le prieur et les consuls. En cas d'appel, la cause venait devant le *juez de alzadas*, assisté de celui des assesseurs gradués qui n'avait pas occupé dans le premier procès, et de deux adjoints choisis parmi les négociants immatriculés. Si le *juez de alzadas* confirmait le jugement des premiers juges, la sentence devenait exécutoire ; s'il infirmait, au contraire, tout ou partie du premier jugement, l'exécution n'avait

dent au consulat l'autorisation de faire payer 606 réaux à tout nouveau venu dans la corporation pour paiement des frais d'un procès soutenu par la corporation et l'administration des douanes contre divers commerçants. Les frais du procès ont été liquidés à la somme de 63.024 réaux, dont la douane paie les deux tiers, et la corporation le dernier tiers. — Id. *palanquinado* 105. 1799.

En 1804, le tribunal du *palanquinado* ordonne que les *aljameles* ne pourront se servir pour leurs charrois que de petites charrettes, ou carretillas. — Id. ibid., 1804.

(1) *Ordenanzas de Bilbao*, pass.

(2) « Segun el estilo de mercaderes, a la verdad sabida y buena fe guardada. » *Nov. Rec.* IX, II, 4, 16 fév. 1632.

(3) *Ordenanzas de Bilbao*, p. 26.

(4) Gasso, *España con industria fuerte y rica*, p. 187.

plus lieu que sous caution. L'appel était porté à la Junte générale de commerce, qui jugeait en dernier ressort, sauf dans des cas exceptionnels, où elle trouvait bon de recourir au Conseil (1).

A Bilbao, la cause était jugée en première instance par les consuls, en premier appel par le corrégidor et deux négociants choisis par lui (*colegas*), en second appel par le corrégidor et deux autres négociants (*recolegas*). Chaque partie avait droit de récuser jusqu'à huit personnes pour l'élection des *colegas* ou *recolegas* (2).

Les parties n'étaient pas plus sages que la loi. Elles repoussaient presque toujours la tentative de conciliation. L'affaire de peu d'importance était jugée verbalement, mais le plus souvent on procédait à la manière ordinaire, c'est-à-dire par écrit. Chaque partie prenait une consultation d'avocat, demandait communication du dossier, épiloguait, réclamait, opposait mémoire à mémoire, et le procès ne finissait plus. Consulté en 1792 sur l'opportunité d'une réforme, le consulat de Cadiz répondit que la plupart des abus signalés étaient inévitables et dureraient aussi longtemps que les juges seraient des hommes (3).

Grands corps chargés de l'entretien et de la police des principaux ports de commerce de l'Espagne, les consulats considéraient leurs fonctions administratives comme les plus importantes. Les consuls étaient, avant tout, administrateurs, et n'étaient juges que par occasion.

Le consulat de Cadiz avait dans ses attributions l'enseignement commercial, la bienfaisance, l'ordre public, l'approvisionnement en blé et farine de la ville et de la province, la rédaction des tarifs, la perception des droits du consulat, les loteries, les ventes de marchandises, les travaux du palais consulaire, l'œuvre de la sainte église cathédrale, l'entretien du fanal de Tarifa, la construction des murailles sur la baie, l'entretien et la police du Trocadéro,

(1) *Nov. Rec.*, IX, II, 10, 24 février 1763.
(2) *Ordenanzas de Bilbao*, p. 26.
(3) *Archives du consulat de Cadiz. Consulado* (*administracion*), I, 13 janvier 1792.

l'approfondissement de son chenal, les rapports de la marine marchande avec la marine royale et l'arsenal de la Carraça, les règlements et le contentieux des élections consulaires, la nomination aux emplois dans les corporations des courtiers, des portefaix et des crocheteurs, le maintien de leurs privilèges, la taxation de leurs droits, la fondation de monts-de-piété pour venir en aide à leurs veuves et à leurs enfants (1).

Pour suffire à leurs dépenses et rétribuer leur personnel, les consulats percevaient des droits sur les marchandises déchargées dans les ports (2). A Cadiz, le consulat percevait 1/2 0/0 pour droit ancien (*consulado antiguo*), 1/2 0/0 pour droit nouveau (*consulado moderno*), 1 0/0 pour *donativo*, 1 0/0 pour avaries (*averia*) sur les marchandises provenant des Indes ou de l'étranger. Les revenus du consulat montaient à six millions de réaux, ceux d'Alicante à deux millions, ceux de Santander à 993.000 réaux, ceux de Carthagène à 655.000 (3).

La richesse des consulats excita de bonne heure l'avidité du fisc, toujours à court de moyens, toujours aux abois. Les consulats prêtèrent de l'argent à la couronne, qui leur abandonna de nouveaux droits, si bien que le consulat finit par percevoir 42.248 réaux sur une cargaison d'une valeur de 2.357.160 réaux, alors que le roi ne percevait pas plus de 45.000 réaux sur les mêmes marchandises (4).

Ce fut la ruine. En 1800, le consulat de Cadiz avance 80.000 réaux à la ville (5). En 1802, il envoie des secours à Cuba (6). En 1803, il subventionne des missions aux Indes (7).

(1) *Archives du consulat de Cadiz. Administracion*, 1 à 188 (1796-1808.

(2) *Cuenta que yo, D. Antonio Norberto de Azpilcueta y Arburua, guarda almacen principal de la plata, oro y frutos que se conducen a esta ciudad de los reynos de Yndias, doy a los señores prior y consules de la Universidad de cargadores de lo recaudado, conforme al reglamento y aranceles, desde 1° de Enero hasta fin de Diziembre de 1786. — Archives du consulat de Cadiz. Almacenado* 1786.

(3) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Consulados.*

(4) Id. ibid.

(5) *Archives du consulat de Cadiz. Administracion*, I, 27 nov. 1800.

(6) Id. *Notables*, 78, 11.

(7) Id. *Notables*, 77, 3.

En 1804, il achète des grains pour combattre la famine dans la province (1). En 1805, il avance au roi 720.000 réaux pour sa marine (2).

Ce gaspillage effréné allait de pair avec l'intrigue et la concussion. Les consulats entretenaient à Madrid des agents en cour, qui avaient pour mission de leur concilier les bonnes grâces des personnages les plus puissants (3). Tout s'achetait, jusqu'au roi. En 1804, les courtiers de Cadiz étaient menacés dans leurs privilèges; leur agent D. Juan Perez Pinedo cherchait à les rassurer, mais avouait que leur adversaire avait offert 300.000 réaux en argent à S. M. et que c'était là, par le temps qui courait, un terrible contrepoids à leurs bonnes raisons (4).

En 1808, les consulats présentaient le même désordre et la même confusion que la plupart des autres services publics, jugeaient mal, n'administraient plus, vivaient au jour le jour, décidant de payer les traitements et pensions de leurs employés, tant qu'il y aurait de l'argent en caisse, et de procéder ensuite à une réduction proportionnelle des salaires et des pensions (5).

La législation douanière n'était pas mieux organisée que la justice et l'administration commerciales. On ne peut rien imaginer de plus absurde que le tarif de 1720 qui frappait de droits énormes à la sortie les fers, les eaux-de-vie, les vins et les huiles, c'est-à-dire tous les produits d'Espagne, taxait les marchandises d'après leur volume, ce qui faisait peser les taxes les plus lourdes sur les marchandises les moins précieuses et frappait des mêmes droits les manufactures nationales et étrangères (6). Les ordonnances de 1778

(1) *Archives du consulat de Cadix. Notables*, 78, 10.

(2) Id. *Notables*, 78, 4. — Le roi redevait encore 660.674 réaux sur cette somme en 1822.

(3) *Arch. du cons. de Cadiz.* — *Notables*, 77. — *Présents de chocolat et gratifications.*

(4) Id. *Corredores*, 1804. — Cf. Hermann de Schubart, *Lettres d'un diplomate danois en Espagne*, publiées par E. Gigas (*Revue Hispanique*, t. IX), p. 18 du tirage à part.

(5) d. *Administracion*, I, 27 nov. 1800.

(6) Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, II, p. 179.

et de 1784 s'inspirèrent de principes plus justes ; les marchandises furent évaluées, suivant leur nature, au poids, à la pièce, à la douzaine ; on perçut un droit général de 3 0/0 sur les marchandises nationales et de 7 0/0 sur les marchandises étrangères ; mais l'alcabala fut conservée, et varia de 2 0/0 à Carthagène à 6 0/0 à Lima. Les droits municipaux et les droits de consulat firent monter à 35 ou 40 0/0 l'ensemble des taxes imposées au commerce (1), et ces droits énormes ne contribuèrent pas peu au développement de la fraude.

Les abus avaient la vie dure ; ce ne fut qu'en 1749 que le marquis de la Ensenada supprima le droit des administrateurs des douanes à s'approprier une partie de la morue, du riz, du fromage, du beurre, des légumes ou des fruits qui arrivaient dans les ports sur des bâtiments espagnols (2). Ils gardèrent toujours le goût de la fraude et de la pillerie : « La contaduria du commerce libre, disait en 1781 un re« ceveur de Cadiz, est très mal gérée ; on accepte pour « patron de navire le premier que présente le propriétaire, « sans savoir s'il est capable, ni s'il est espagnol. Au retour, « même désordre ; si l'on a embarqué en Amérique cent « caisses de sucre et s'il ne s'en trouve plus que vingt, on se « contente de corriger le registre d'expédition, sans se préoc« cuper de savoir si les quatre-vingts autres caisses n'ont « pas été vendues en fraude. Pour les fruits venus des « Indes, la douane permet aux propriétaires de les emmaga« siner directement chez eux, après un examen très su« perficiel. On compte comme avariées une foule de mar« chandises qui ne le sont pas. Une maison a gagné ainsi « 20.000 réaux de droits ; elle en a donné 10,000 aux « agents des douanes, qui vont relancer les négociants jus« que chez eux pour leur offrir de laisser passer les mar« chandises prohibées. Tous les employés des douanes dé« pensent environ trois fois plus que leur solde. On ne « gagnerait rien en changeant quelques fonctionnaires ; avec

(1) Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. II, p. 187. — Humboldt. *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 122.

(2) Ferret, *Exposicion historica*, p. 73.

« le temps, ils deviennent aussi voleurs que les autres (1). »

A l'intérieur du pays, l'*alcabala*, les *millones*, les *sisas*, les taxes locales, les vexations des agents paralysaient les échanges. Les économistes signalaient le mal et s'avouaient impuissants devant la routine et le préjugé : « Serait-ce « causer quelque désordre, disait Campomanes, que de per- « mettre à chacun de transporter, de vendre et d'acheter « où il voudrait les fruits du pays, sans être sujet à l'*alca-* « *bala*, à l'octroi, à la garde et à la douane ? Y aurait-il « quelque mal à supprimer les monopoles, et à voir le tabac « vendu au marché comme toute autre marchandise, à avoir « une boutique où l'on vendrait la neige, à vendre au mi- « lieu de la rue toutes les marchandises monopolisées, « comme on vend le poivre et le carvi ? Serait-ce un mal de « ne plus voir ces troupes de la R. Hacienda, ni ces brouil- « lons qui inondent le royaume ? Serait-ce le renversement « de tout ordre public, s'il n'y avait plus de douanes, plus « d'octrois, plus de bureaux dans les provinces, et si le « commerce national, c'est-à-dire celui que la nation fait « avec elle-même, n'avait ni impôts ni entraves (2) ? »

II. — L'argent.

L'Espagne a pris naïvement l'argent pour la richesse même. Elle s'est attachée à entasser chez elle les métaux précieux, elle a tout fait pour les empêcher de sortir, et avait réuni au commencement du dix-neuvième siècle un capital vraiment fabuleux. D. Manuel Lamas l'estimait en 1772 à 4.886.229.132 réaux. Il montait en 1814, après la guerre de l'indépendance, à 6.473.476.842 réaux (3).

Le système monétaire de l'Espagne avait présenté pendant longtemps une extrême confusion (4). On distinguait les

(1) Mémoire anonyme rédigé en 1782 par un Contador de la Contratacion de Cadiz. Arch. du cons. de Cadiz. *Administracion*, I.

(2) Campomanes, *Cartas politico economicas*, Carta III.

(3) Cang. Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Estadistica, dinero circulante.*

(4) Cf. D Mateo Fernandez de la Ferreria, *Nuevo tratado de reduccion de monedas efectivas e imaginarias de estos reinos a reales de vellon.* Madrid, 1766, in-8°.

monnaies de compte, ou imaginaires, les monnaies royales de Castille, les monnaies provinciales, les monnaies royales des Indes. Un compte d'un trésorier de marine est évalué en *pesos fuertes*, en *pesetas columnarias*, en *pesetas provinciales*, en réaux d'argent et réaux de billon, en billon double ou simple, en *pesos* français et en *vales* royaux (1). Les Américains comptaient par *pesos*, les Castillans par réaux, les Aragonais, les Navarrais, les Catalans et les Majorquins par livres (2).

En 1742 on frappa une nouvelle monnaie d'or d'une valeur de 20 réaux. En 1747 l'hôtel des monnaies de Ségovie frappa des maravédis ; cette monnaie ayant presque entièrement disparu de la circulation (3). Enfin les pragmatiques royales du 5 et du 29 mai 1772 ordonnèrent une refonte générale des monnaies pour éviter les contestations sans cesse renaissantes au sujet de la valeur des monnaies anciennes (4).

L'unité monétaire fut le *real de vellon* (0 fr. 26 centimes) divisé en 34 maravédis. Les monnaies furent frappées au titre de 22 carats pour l'or et de 11 deniers pour l'argent. Il y eut des pièces d'or de 20 réaux (*escuditos*), de 40 réaux (*escudos de oro*), de 80 réaux (*doblones de oro*), de 160 réaux (*doblones de quatro*) et de 320 réaux (*doblones de ocho escudos*). Les pièces d'argent valurent 1 réal (*real de vellon*), 1 réal 8 maravedis 1/2 (*medio real mejicano*), 2 réaux (*real de plata*), 4 réaux (*peseta provincial*), 5 réaux (*peseta columnaria*), 8 réaux (*real de à quatro*), 10 réaux (*medio peso*), 16 réaux (*real de à ocho*) et 20 réaux (*peso fuerte*) (5). Les pièces de cuivre valurent 1, 2, 4 et 8 maravédis (6).

On peut adresser plus d'une critique à ce système monétaire incommode et suranné.

Le maravédis, égal aux 7/10 de notre centime, était une

(1) *Arch. de Alcala de Henares. Tesorerias de marina*, leg. 55.

(2) La livre aragonaise valait 18 réaux 28 maravédis, la navarraise 3 réaux 4 maravédis, la catalane 10 réaux 25, la valencienne 15 réaux 2, la majorquine 13 réaux 9 maravédis et 13/17.

(3) *Nov. Rec.*, IX, XVII, 9 (3 juillet 1742) et 11 (2 février 1747).

(4) Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III*°, t. III, p. 227.

(5) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Monedas*.

(6) *Nov. Rec.*, IX, XVII, 13, 5 mai 1772.

monnaie minuscule et sans importance pratique. Le réal, d'usage assez facile, variait du simple au double, suivant qu'il s'agissait de réaux de vellon ou de réaux d'argent, ce qui prêtait à d'innombrables fraudes dans les marchés. La valeur des pièces d'or était bien calculée en progression arithmétique, mais on avait multiplié outre mesure les pièces d'argent, et laissé subsister, à côté de la monnaie nationale, des pièces comme le demi-réal mexicain, dont la réduction en réaux était presque impossible. Comme si la complication d'un pareil système n'était point encore assez gênante, les commerçants avaient gardé l'habitude de compter en monnaies imaginaires, qu'il fallait réduire ensuite en réaux pour avoir une idée nette de leur valeur. On employait ainsi pour le commerce intérieur le *doblon sencillo* de 60 réaux, le *peso sencillo* de 15, le *ducado de plata* de 20 réaux 25 maravédis, le *ducado de vellon*, de 11 réaux, le *ducado de cabeza*, ou *doble*, de 14 réaux 9 maravédis, et l'*escudo de vellon*, de 10 réaux. Pour le commerce étranger c'étaient encore d'autres monnaies idéales : le *doblon de oro*, de 75 réaux 10 maravédis, le *doblon de plata* ou de *cambio*, ou *pistole*, de 60 réaux 8 maravédis, le *peso escudo*, de 15 réaux 2 maravédis, le *ducado de plata*, de 11 réaux 1 maravédis, le *real antiguo*, de 1 real 30 maravédis (1).

La Navarre et les provinces aragonaises conservaient l'habitude de compter avec leurs anciennes monnaies. Quand un Catalan ou un Navarrais parlaient de réaux, ils n'entendaient point parler de réaux castillans ; le Catalan comptait en *reales de ardite*, qui valaient 1 réal 2 maravédis, et le Navarrais en *reales navarros*, valant 1 réal 30 maravédis de Castille (2).

Le gouvernement finit par sentir la nécessité d'une simplification. Il supprima la monnaie d'argent particulière aux Canaries (3), il n'autorisa plus les monnaies de cuivre valenciennes que dans l'intérieur du royaume de Valence (4), il

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Monedas.*
(2) Id. ibid., *loc. cit.*
(3) *Nov. Rec.*, IX, XVII, 17, 20 mars, 20 avril 1776.
(4) Id., IX, XVII, 16, 29 juillet 1777.

démonétisa en 1786 l'*escudito* d'or de 21 réaux et 1 quartillo pour ne laisser subsister que l'*escudito* de 20 réaux (1). Il aurait dû aller beaucoup plus loin, et surtout ne pas fixer arbitrairement la valeur des monnaies, comme il le fit encore en 1779, quand il augmenta de 1/16 la valeur légale de toutes ses monnaies d'or, sans rien changer à leur poids, ni à leur titre (2).

Les lois d'Espagne avaient défendu, sous peine de mort, l'extraction des monnaies d'or et d'argent et l'importation en Espagne des monnaies de cuivre étrangères (3).

Cependant, comme l'Espagne achetait beaucoup plus qu'elle ne vendait à l'étranger, elle devait lui payer chaque année un solde de 362.908.000 réaux (4), qui donnait lieu à un commerce clandestin extrêmement actif (5).

On finit par permettre l'exportation du numéraire, moyennant des licences spéciales et le paiement d'un droit de 3 0/0 sur toutes les sommes déclarées (6), mais la contrebande continua aussi active, aussi ingénieuse, aussi effrénée ; c'était une habitude prise. Douaniers et fraudeurs vivaient en bonne intelligence. De temps à autre, pour se faire bien venir des chefs et obtenir de l'avancement, on appréhendait quelque pauvre homme, quelque marchand étranger. Comme tout voyageur était suspect aux yeux de la douane, personne n'était sûr de son argent. A chaque instant, un caprice d'un agent pouvait amener une saisie et commencer un gros procès (7). Les archives du consulat général de France à Madrid

(1) *Nov. Rec.*, IX, XVII, 19, 8 février 1786.

(2) Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. II, p. 87. — *Nov. Rec.*, IX, XVII, 15 juillet 1779. — Cabarrus, *Elogio del conde de Gausa*, p. 37 et ap. XXVIII.

(3) Pragmatique royale du 14 octobre 1624. — Pragmatique de Saragosse du 31 août 1642. — Cédule royale du 23 déc. 1642. — Décret royal du 26 mai 1660. — Décret royal du 20 décembre 1681.

(4) Canga Arguelles en déduit la valeur des denrées américaines, et le réduit à 56.157.000 réaux en argent, mais ce chiffre est beaucoup trop faible. La France tirait annuellement de l'Espagne 50.000.000 de livres en numéraire. Boiteau, *Etat de la France en 1789*, p. 515.

(5) Gasso, *España con industria*, p. 120.

(6) Rodriguez Villa, *El marques de la Ensenada*, p. 102.

(7) Canga Arguelles en rapporte de curieux exemples pour l'année 1799. Pablo Feliu, conduisant 22.000 duros de Grenade à Barcelone, avec acquit-à-

abondent en plaintes contre l'inintelligence, la rapacité et la brutalité des douaniers espagnols.

Les habitants des provinces basques étaient souvent obligés de s'approvisionner en France ; ils demandèrent au roi l'autorisation d'emporter du numéraire en France pour payer les marchandises qu'ils achetaient (1); chaque année, le roi déterminait la somme dont l'extraction serait permise (en moyenne 250.000 pesos), et comme il était à craindre que les fraudeurs ne missent à profit la tolérance royale pour envoyer de l'argent en France, tout l'argent qui passait de Castille sur le territoire des Vascongades devait être enregistré aux douanes de Vitoria, Orduña et Balmaseda. Toute somme non déclarée était confisquée. Les porteurs de l'argent devaient se munir d'un laissez-passer, où l'on mentionnait la formalité de l'enregistrement, le nom du propriétaire de l'argent et le lieu de son domicile. Ils s'engageaient à rapporter, au dos du laissez-passer, le reçu du destinataire dans un délai donné (2). En 1780, le roi autorisa les voyageurs qui se rendaient dans les provinces basques à emporter librement un peu de numéraire pour leurs menues dépenses. Les commerçants connus eurent le droit d'emporter jusqu'à 2.000 réaux (3), mais tout le surplus devait payer le droit d'*indulto* (4).

Cette stupide législation doit être considérée comme un des plus formidables obstacles qui aient été opposés au libre développement du commerce espagnol (5).

caution, est arrêté pour avoir transporté plus de 20.000 réaux à la fois. — Domingo Gonzalez, revenant de Ceuta avec 11.000 réaux et un acquit à-caution, oublie de se présenter à la douane de Séville ; son argent est saisi. — Juan Martel entre à Séville avec 5 onces d'or sans acquit-à-caution; il est saisi. — Cang. Arg. *Dic. de hac.*, vº *Extraccion de la moneda*.

(1) Archives de Guipuzcoa. Sec. I, neg. 9, leg. 9 (1753); — leg. 10 (1754); — leg. 14 (1761); — leg. 15 à 54 (1762 à 1809).

(2) *Nov. Rec.*, IX, XIII, 16, 4 juillet 1767.

(3) *Nov. Rec.*, IX, XIII, 18, 5 mai 1780.

(4) Id., IX, XIII, 20, 2 octobre 1787.

(5) Cf. *Memoria de la R. Sociedad economica de Mallorca sobre los obstaculos que encuentra la circulacion interior de la moneda en España*, 1784. Cabarrus, *Elogio del conde de Gausa*. Ap. XXVIII.

III. — Les poids et mesures.

La diversité extrême des poids et mesures usités en Espagne ne gênait pas moins le commerce que la complication des monnaies.

Les avantages d'un système uniforme avaient été compris depuis fort longtemps par les rois. Dès 1261 Alphonse X déclarait que « son royaume étant un » il ne devait y avoir dans toute la Castille qu'un seul système de poids, basé sur l'*arrelde* de Burgos. A la même époque Jacques Ier, roi d'Aragon, voulait qu'il n'y eût en Valence qu'une seule *vara*, un seul *cuartel*, un seul *almud*, une seule fanègue. Mais ces décisions royales restèrent sans effet. En 1347, les cortès de Castille adoptèrent le marc de Tolède comme unité de poids, mais Burgos avait aussi son marc; on connaissait encore le marc romain, ou marc de Cologne, ou marc de Troyes. Pour contenter tout le monde, Jean II ordonna en 1435 que le marc de Tolède servirait à peser l'or, et le marc de Burgos à peser l'argent. Le désordre continua. Ferdinand et Isabelle nommèrent leur argentier *marcador mayor de Castilla*. Pedro Vigil se fit remettre les étalons originaux du marc de Tolède et du marc de Burgos, en prit la moyenne et établit un marc nouveau, le marc de Castille, dont l'original fut déposé à Avila et se trouvait en 1731 aux archives du Conseil de Castille (1).

Ferdinand le Catholique, conquérant de la Navarre, décréta en 1514 l'unité des poids et mesures dans le royaume conquis et prit comme base du système le *codo* navarrais, qu'il fit égal à la vara d'Aragon (2).

En 1732, la Junte de commerce tenta un nouveau pas vers l'unité; elle envoya en Catalogne, en Aragon, à Valence et à Majorque des exemplaires du marc de Castille, subdivisé en 8 onces, 64 *ochavas*, 384 *tomines* et 4.508 grains (3).

En dépit des pétitions des cortès, des pragmatiques royales

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, vo *Pesos y medidas.*
(2) Ramirez Arcas, *Itinerario descriptivo de Navarra*, p. 63.
(3) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, vo *Pesos y medidas.*

et des efforts de la Junte de commerce, chaque canton garda ses mesures particulières (1). La *vara* navarraise était d'un seizième plus courte que la castillane. La *carga* était ici de trois fanègues, là de quatre. On comptait le grain par fanègues en Castille et par *robos* en Navarre. Le robo valait une demi-fanègue et une fraction, mais la fanègue elle-même variait suivant les localités, dans la proportion de 9 à 11. Le *cantaro* de Navarre était plus petit d'un cinquième que la *cantara* castillane (2).

Après avoir pensé un moment à adopter le système métrique, le gouvernement espagnol décréta en 1801 l'unification des poids et mesures par toute l'Espagne, d'après le système castillan. On adopta comme étalons la *vara* des archives de Burgos, la demi-fanègue des archives d'Avila, les mesures de liquides des archives de Tolède et le marc conservé aux archives du Conseil de Castille (3).

Les mesures de longueur furent : le *pied*, divisé en 12 pouces de 12 lignes, ou en 16 doigts ; chaque doigt divisé en moitié; quart, huitième et seizième, la *vara* divisée par tiers, sixième et douzième, ou par moitié, quart, huitième et seizième — la *lieue* (*legua*) de 20.000 pieds.

Les mesures agraires furent : l'*estadal* de 4 varas de côté, l'*aranzada* de 20 estadales de côté, la *fanega* de 24 estadales de côté, divisée en 12 *celemines*, subdivisés à leur tour en 4 *quartos* ou *quartillos*.

Pour mesurer les grains, le sel et les marchandises sèches, on adopta la *fanega* divisée par moitié et par quart, ou encore en 12 *celemines* ; chaque *celemin* divisé par moitié, par quart, huitième et seizième. Douze fanègues formèrent un *cahiz*.

La mesure des liquides, autres que l'huile, fut l'*arroba* ou *cantara* divisée par moitié, quart, huitième (*azumbre*), seizième, trente-deuxième (*quartillo*), soixante-quatrième

(1) En 1754 la ville d'Oñate avait encore des poids et mesures différents de ceux qui étaient en usage dans le reste du Guipuzcoa. — *Ind. Guip.*, sec. II, neg. 22, leg. 87.

(2) *Diccionario de la lengua castellana.*

(3) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Pesos y medidas.*

(*medio quartillo*) et cent vingt-huitième (*copa*). Seize arrobes formaient un *moyo*.

L'huile dut se vendre au poids par arrobes, moitié, quart et huitième d'arrobe, livre, quarteron (*panilla*) et demi-quarteron.

L'unité de poids fut la livre de 16 onces ; chaque once, subdivisée en quatre *quartas*, chaque quarta en 8 drachmes, chaque drachme en 16 *adarmes*, chaque adarme en 3 *tomines* et chaque tomin en 12 grains. La livre médicinale, en usage chez les pharmaciens, ne comprenait que 12 onces. L'*arroba de peso* comprenait 25 livres castillanes et le quintal 4 arrobes (1).

Malgré son extrême complication, ce système eût présenté de grands avantages, s'il eût été réellement adopté par toute l'Espagne, mais il n'en fut rien.

La vara castillane ne fut acceptée en Navarre qu'en 1806 ; mais les cortès de Navarre de 1817 et 1818 déclarèrent que l'introduction de cette mesure étrangère constituait un *contra-fuero*, et la *vara* navarraise fut remise en vigueur (2).

IV. — Les postes.

Le transport de la correspondance des particuliers appartenait à l'Etat. Les courriers étaient protégés par la loi contre les violences des malfaiteurs (3) et contre les vexations des magistrats locaux (4). Ils portaient sur la poitrine un écusson de cuivre jaune aux armes royales (5), l'usage des armes à feu de petit calibre leur était permis.

Les maîtres de postes avaient le droit de louer les mai-

(1) *Nov. Rec.*, IX, IX, 5, 20 fév. 1801. La *vara* = 83 centimètres, 6 millimètres. — La *fanega* pour mesurer les grains = 55 litres — L'*arroba* pour les liquides = 16 litres 13 centilitres. — L'*arroba* pour l'huile = 12 litres 56 centilitres. — L'*arroba de peso* = 11 kil. 250 gr. La *libra* = 450 grammes. Lanneau Rolland, *Nouveau guide en Espagne*, p. 34.

(2) Yanguas y Miranda. *Dic. de leyes*, v° *Pesos y medidas*.

(3) *Nov. Rec*, III, XIII, 13.

(4) Id., III, XIII, 6.

(5) Id., III, XIII, 9. — Les courriers de cabinet portaient l'écu d'argent.

sons inoccupées, dont les propriétaires ne pouvaient augmenter le prix arbitrairement. La veuve d'un maître de postes pouvait présenter son fils ou son gendre à l'agrément du roi pour continuer à exercer la charge de son mari. Les chevaux de poste ne payaient ni péages, ni portages, ni droits de bac ou de pont (1). La correspondance officielle était scellée du sceau de cire noire aux armes royales (2) et fut transportée en franchise jusqu'en 1799 (3). Il était interdit aux particuliers de mettre de l'argent ou des bijoux dans leurs lettres (4). Les agents du *resguardo* étaient présents à l'ouverture de la valise des courriers. Les lettres adressées à des prisonniers ou à des commerçants faillis étaient décachetées par l'administration (5).

La taxe des lettres variait suivant la distance. Une lettre expédiée de Cadiz coûtait 6 ou 9 cuartos pour Madrid, 16 ou 24 cuartos pour Lisbonne, 51 cuartos pour l'étranger (6).

Au commencement du XIXe siècle, le service des postes commença à se moderniser. On installa à Barcelone quatre bureaux de quartier (*estafetillas*) avec boîtes aux lettres. On payait 1 cuarto pour indemniser le facteur, qui venait au bureau le mercredi et le samedi, jours de départ des courriers (7). Il y eut des bureaux semblables à Madrid et dans quelques autres grandes villes.

Les télégraphes aériens, connus en France dès 1792, attiraient l'attention des politiques espagnols; ils figurent au budget de 1797 pour une somme de 900.000 réaux (8), mais aucune ligne régulière ne fut établie en Espagne avant 1808.

(1) *Nov. Rec.*, III, XIII, 10. — *Ordenanza general de Correos*, 8 juin 1794.
(2) Id. ibid., 19.
(3) Id. ibid., 20.
(4) Id. ibid., 17. La lettre était ouverte et brûlée si elle n'était pas importante; elle était remise au destinataire, si elle paraissait importante, mais l'argent était confisqué au profit de l'administration.
(5) Id. ibid., 15.
(6) *Archives du Consulat de Cadiz. Notables*, 80.
(7) *Diario de Barcelona*, 9 sept. 1802.
(8) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Fomento de la agricultura.*

V. — Canaux et chemins.

Les fleuves constituent dans certains pays d'excellentes routes de commerce. Il n'en est pas ainsi en Espagne. L'Ebre est un fleuve capricieux qui roule 5.000 mètres cubes en temps de crue, et seulement 50 mètres à l'étiage, et dont l'eau filtre à travers mille fissures (1). Le Duero, le Tage et le Guadiana sont encore plus mal partagés. Mal alimentés par des pluies insuffisantes, serpentant à travers d'étroits défilés, ils ne se prêtent à aucune navigation régulière (2). En 1558, des barques parties de Tolède arrivèrent en quinze jours jusqu'à Lisbonne, mais cette prouesse extraordinaire ne fut pas renouvelée (3). Le Guadiana n'est navigable que pendant 12 ou 14 lieues, d'Ayamonte à Mertola. Le Guadalquivir est encombré de bancs de sable entre Cordoue et Séville et n'est navigable qu'à partir de cette dernière ville.

De ces fleuves médiocres c'est folie de vouloir tirer des canaux. Les Espagnols l'ont cependant essayé. Sans parler des projets de canalisation de la Bidassoa et du Manzanares, ils ont tenté de joindre Ségovie à l'océan par le canal de Castille, et Tudela à la Méditerranée par un canal latéral à l'Ebre.

Le canal de Castille, projeté en 1752, devait emprunter les vallées de l'Eresma et du Pisuerga, déboucher sur l'Ebre à Olivia et traverser la chaîne asturienne à la dépression de Reynosa, qui marque peut-être un ancien lit du fleuve. On y dépensa 69.800.000 réaux de 1753 à 1779 et il resta inachevé (4).

Le canal d'Aragon ou canal impérial fut concédé à la ville de Saragosse par Charles-Quint en 1529, mais presque rien ne fut fait avant 1768, époque de la concession des travaux à l'ingénieur français Badin. L'entreprise française se ruina

(1) E. Reclus, *Géographie générale*, t. I, p. 820.
(2) Id. ibid., p. 678.
(3) Coxe. *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 340.
(4) Cang. Arg. *Dic. de hac., Canal de Campos.*

et en 1778, D. Ramon Pignatelli, chanoine de la cathédrale de Saragosse, fut chargé de reprendre et d'achever les travaux (1). On dépensa 138.422.564 réaux (2), on construisit sur le Jalon un magnifique pont-canal de 710 toises de longueur (3), et l'on donna au canal, depuis le Bocal del Rey jusqu'au Burgo, une longueur de 24 lieues d'Espagne, mais il fut impossible de dépasser El Burgo, le terrain mouvant engloutissait les travaux. En 1797, un coche d'eau circulait sur le canal (4).

Les routes d'Espagne n'existaient plus que de nom au début du dix-huitième siècle. En 1706, la reine mit dix-huit jours pour se rendre de Madrid à Burgos (5). En 1725, le maréchal de Tessé, ambassadeur de France, fit en quatorze jours le voyage de Bayonne à Madrid, mais pendant deux jours son carrosse roula, traîné par des bœufs (6). En 1740, D. Bernardo de Ulloa constatait encore que l'absence de ponts obligeait les voyageurs à de longs détours et les forçait souvent à attendre que la baisse des eaux eût rendu les rivières guéables (7).

L'approvisionnement des villes souffrait de grands retards en hiver ; par suite du mauvais état des chemins, Madrid et les résidences royales manquaient parfois de pain (8).

La Ensenada fut le premier ministre à s'occuper des routes. Les corregidors furent chargés de remettre et de maintenir les chemins en bon état et de placer aux carrefours des poteaux indicateurs (9). Une belle route carrossable, construite en cinq mois à travers le Puerto de Guadarrama, mit les deux Castilles en communication facile, même au cœur de l'hiver (10).

(1) Jean Brunhes, *Irrigation*, p. 117.
(2) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, *Canal imperial.*
(3) Cavanilles, *Observaciones*, p. 95.
(4) *Diario de Zaragoza*, 29 mars 1797.
(5) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons.* Lettre de la reine à Mme de Mainenon.
(6) Baudrillart, *Philippe V et la cour d'Espagne*, t. III, p. 165.
(7) Ulloa, *Rétablissement des manufactures*, t. I, p. 80.
(8) *Compte rendu de Florida-Blanca*, § 24.
(9) *Nov. Rec.*, VII, xxxv, 5, 1749-1788.
(10) Elle avait 8,400 toises de long et 35 pieds de largeur ; elle était tra-

Charles III consacra les revenus des gabelles à l'amélioration des routes. Une ordonnance royale du 10 juin 1761 décréta la construction simultanée de la route de Madrid à Barcelone (104 lieues d'Espagne ou 572 kilomètres), — de Madrid à Valence (63 lieues et demie, ou 349 kil.), — de Madrid à Cadiz (109 lieues, ou 599 kil.), — de Madrid à La Corogne (106 lieues, ou 583 kil.). Le roi donnait 100.000 réaux par mois pour les routes d'Andalousie et de Catalogne et 50.000 réaux pour la route de Galice. Celle de Valence était payée sur les impôts de la ville (1). Mais on avait trop entrepris à la fois, et neuf ans plus tard, on n'avait encore construit que 10 lieues sur la route de Valence, 10 lieues sur la route de Catalogne, 3 lieues sur la route de Galice et 1 lieue sur celle d'Andalousie; elles étaient si mal entretenues qu'on pouvait les regarder comme impraticables. Les chemins construits sous Ferdinand VI pour aller de Madrid aux résidences royales étaient dans le plus mauvais état, les routes de Navarre et des Vascongades étaient détestables (2). Cependant le roi continuait à légiférer et soumettait à la double taxe « les véhicules à roues étroites, munies de clous en saillie (3) ».

En 1777, Florida Blanca fut nommé surintendant général des chemins. Onze ans plus tard, il avait réparé 200 lieues de routes anciennes, construit 195 lieues de routes neuves, bâti 322 ponts, 49 maisons de refuge pour les ouvriers, des auberges, des écuries pour les relais et des chapelles (4). Des travaux magnifiques avaient été exécutés par l'ingénieur français, Charles Le Maur (5), au Puerto del Rey dans la Sierra Morena (6). Un service de diligences avait été établi de

versée par 283 canaux d'écoulement et passait sur 7 ponts en pierre de taille.— *Mercurio historico politico*, 1749.— Ap. Rodriguez Villa, *La Ensenada*, p. 143.

(1) *Nov. Rec.*, VII, xxxv, 7, note 3, 10 juin 1761.

(2) *Compte rendu de Florida-Blanca*, § 24.

(3) *Nov. Rec.*, VII, xxxv, 6, 1772.

(4) *Compte rendu*, loc. cit.

(5) Cabarrus, *Elogio del conde de Gausa*, ap. xII.

(6) De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 6. — Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. III, p. 137. — Général Foy, *Guerres de la Péninsule*, t. IV, p. 38.

Madrid à Cadiz par Séville, Cordoue et Ecija, et un service hebdomadaire de Madrid à Irun allait être installé. Florida Blanca avait dépensé 90 millions de réaux.

La Navarre et les Vascongades avaient commencé leurs routes avant la Castille, en 1737 et en 1752 (1), mais n'avaient pas été plus vite en besogne. Le chemin royal du Puerto de San-Adrian, projeté en 1736, et voté en 1737, n'était pas encore construit en 1803 (2). Cette même année, la province de Guipuzcoa se décida à faire un effort et emprunta 20.000 réaux pour le service des chemins (3).

En 1780, la Navarre avait proposé à la Castille un plan général de réfection des routes, qui n'avait pas été accepté. Les bureaucrates de Madrid avaient sans doute trouvé plaisant de se moquer des Navarrais et leur avaient demandé de mettre le long de leurs routes « des garde-fous, des bornes « pour marquer les lieues et les quarts de lieue, des pyra- « mides de distance en distance avec des horloges horaires « pour la commodité des voyageurs, ainsi que d autres aux « frontières pour marquer l'entrée en ce royaume et la dis- « tance à la capitale et d'entretenir des surveillants et des « cantonniers, comme il y en a dans ces royaumes de Cas- « tille pour accourir promptement et faire les réparations « nécessaires » (4). Les Navarrais avaient décidé de réparer purement et simplement leurs chemins, en appliquant aux travaux une foule de vieux droits perçus sur les marchandises. Vers 1793, le chemin de Guipuzcoa était terminé; ceux d'Estella, de Logroño et de Sanguesa étaient toujours à construire et le commerce en souffrait grandement (5).

En résumé, le dix-huitième siècle vit commencer les routes d'Espagne, mais elles n'offraient encore que des tronçons bien entretenus, séparés par de longues lieues de chemins affreux. Mangourit, premier secrétaire de l'ambassade de

(1) *Guipuzcoano erudito*, v° *Camino de San Adrian*, *Camino de coches*, *camino de Navarra*.

(2) *Indice Guip.*, sec. II, neg. 6, leg. 56, 1803.

(3) Id., sec. II, neg. 4, leg. 25, 1803-1804.

(4) *Quadernos y Leyes*, p. 231.

(5) Id., p. 213.

France, parcourut en 1795 la route de Bayonne à Madrid; il vante la beauté du chemin d'Irun à Vitoria, il parle des « fontaines, des abreuvoirs, des bancs ornés d'arbres, de « gazons et de fleurs que l'homme pérégrinant trouve pour « se désaltérer et se délasser jusque dans les déserts ». De Burgos jusqu'à Madrid les voies royales « serpentent sur des « terres presque abandonnées, et attestent le souffle dévora« teur de la tyrannie (1) ».

Cette impression est confirmée par Sprangzi dans ses *Souvenirs de la guerre d'Espagne*. La route de Soria à Agreda est difficile pour les voitures, « néanmoins on y passe dans « la belle saison (2) ». — De Hinojosa à Agreda « on fait une « grande lieue sur des monceaux de roc (3) ». — Du côté de Cervera « on est obligé de conduire les chevaux par la « bride (4) ». La route d'Orense est impraticable (5); celle d'Astorga à la Corogne est magnifique : « Aucune chaussée « d'Europe n'est plus belle, plus solide, ni mieux entrete« nue (6) ». — A San-Chidrian la route n'est qu'un sentier passable à travers champs (7). — De Grajanegos à Madrid, route superbe (8). — De Salvatierra à Tamames, deux lieues de bon chemin et le reste détestable. — De Tamames à Bejar, chemin montueux, praticable pour les charrettes du pays et seulement à demi-charge (9).

Il n'est pas étonnant qu'avec de telles routes, les blés de la Beauce coûtassent moins cher à Cadiz que les blés de Palencia à Santander (10).

(1) *Archives des Affaires étr. à Paris*. Espagne, t. 639, f° 154.
(2) Sprangzi, *Souvenirs*, p. 20.
(3) Id. ibid., p. 21.
(4) Id. ibid., p. 22.
(5) Id. ibid., p. 66.
(6) Id. ibid., p. 62.
(7) Id. ibid., p. 40.
(8) Id. ibid., p. 31-34.
(9) Id. ibid., p. 139.
(10) Jovellanos, *Informe*, p. 135, note 2.

VI. — Les voyages.

Les voyages étaient chers et fatigants. Les voitures publiques étaient de mauvaises diligences à quatre roues, traînées par quatre ou six mules, et transportant six voyageurs(1). Le prix était fixé à 4 réaux par lieue sur la route de Madrid à Barcelone et à 5 réaux sur la route de Madrid à Cadiz (2). En 1798, on ne payait plus que 240 réaux d'Irun à Madrid (3). En 1804, on pouvait prendre son billet à Madrid pour toutes destinations. Il y avait deux départs par semaine pour les provinces ; le courrier d'Italie partait deux fois par mois. On préférait le plus souvent s'accommoder avec quelques personnes pour louer une voiture à frais communs ; les journaux étaient remplis d'offres et de demandes de cette sorte(4). Si l'on voulait voyager seul, les prix étaient formidables. Townsend dépensa 3,390 réaux pour aller de Madrid à Barcelone, et mit quatorze jours à faire le voyage (5).

Les voyageurs économes louaient des mules et des muletiers. On allait ainsi en huit jours de Bayonne à Madrid (6). Une mule se payait 40 réaux par jour, mais il fallait arrêter très exactement avec le muletier toutes les conditions du contrat ; sinon le muletier mettait dix jours, au lieu de huit, obligeait le voyageur à lui payer une indemnité de retour, se faisait promettre le tabac et en achetait à chaque auberge pour tous ses amis. Avant d'accepter la mule qu'il avait louée, le voyageur devait s'assurer qu'elle n'était ni boiteuse,

(1) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 224.

(2) Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III*, t. III, p. 231.

(3) Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 317.

(4) Avis : Une personne respectable qui doit se rendre à Barcelone pour la fin de ce mois désirerait trouver un ou plusieurs compagnons pour prendre une voiture ou pour louer une place. S'adresser au bureau du journal. — *Diario de Zaragoza*, 22 fév. 1797. — Trois personnes, descendues à l'auberge de la Croix de Malte, près de San Gil, désirent trouver une voiture de retour pour Madrid et offrent la quatrième place à toute personne connue. Elles partiront dimanche prochain. Id. ibid.

(5) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 279.

(6) En 1798, le baron de Schubart, ministre de Danemark, mit dix jours pour aller de Bayonne à Madrid. *Lettres d'un diplomate danois*, p. 8.

ni aveugle, ni rétive. Il faisait sagement de traiter à forfait avec le muletier pour les repas à l'auberge ; il n'avait pas ainsi l'ennui de marchander avec l'hôte (1).

Les auberges étaient rares, parce que les seigneurs s'étaient réservé le droit d'en autoriser l'établissement sur leurs fiefs et faisaient payer très cher les licences qu'ils accordaient (2). Elles étaient, en général, fort mal tenues (3). Le *Journal de Barcelone* décrivait en 1802 l'itinéraire que devaient suivre le roi et la reine de Saragosse à Barcelone. Des villages de 500 habitants n'ont pas une auberge. Peñalva, qui a 400 âmes, possède une mauvaise hôtellerie, avec écurie pour 70 chevaux et 2 chambres à trois lits. Venta de Fraga a une écurie pour 90 chevaux et 2 chambres à quatre lits. Fraga, ville de 4,000 âmes, a une auberge assez considérable, mais mal distribuée. Bellpuig, gros bourg de 1.000 habitants, n'a pas d'auberge. Esparraguerra en a deux passables et une douzaine de maisons où l'on peut se loger (4). Et il ne s'agit que de l'Aragon et de la Catalogne. En Castille, il y a moins de ressources encore ; aussi le roi a-t-il fait établir des auberges le long des routes royales. Ces maisons (*ventas*) sont affermées à des tenanciers, qui jouissent de fortes remises sur les alcabalas et cientos (5), mais n'ont le droit de vendre de denrées qu'aux voyageurs, et moyennant un prix tarifé par les autorités locales (6). Quelques-unes de ces ventas étaient bonnes. A Roblar, dans le royaume de Valence, Townsend trouva des écuries pour 330 chevaux, 14 chambres avec des lits excellents, garnis de linge fin ; on lui servit le chocolat dans de la porcelaine du Retiro (7). Il se déclare également satisfait de la posada de La Carolina, tenue par un Français, qui le traita somptueusement (8). A Almuradiel, au contraire, le gérant s'occupait peu de ses hôtes, et l'Anglais dut deman-

(1) Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 317.
(2) Ulloa, *Rétablissement des manufactures*, t. I, p. 78.
(3) *Lettres d'un diplomate danois*, p. 8, 9, 20, 44.
(4) *Diario de Barcelona*, 2, 11 sept. 1802.
(5) Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. III, p. 412.
(6) *Nov. Rec.*, VII, xxxvi, 9, 1680-1804 ; — 10, 1749 ; — 11, 8 juin 1794.
(7) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 242.
(8) Id. ibid., p. 252.

der qu'on lui mît des draps propres à son lit (1). La plupart des gens ne faisaient point tant les difficiles, et les autorités basques se refusaient à faire les frais des « auberges somptueuses » dont les commissaires royaux leur traçaient le plan (2).

Le brigandage avait été longtemps une des plaies de l'Espagne et n'était pas devenu absolument un mythe (3). En 1780, on arrêta en Guipuzcoa Martin de Osoro Zubia, dit Chiqui, et Juanico Chiqui, chefs de brigands, qui terrorisaient la province, au point que les habitants n'osaient plus sortir de chez eux (4). En 1802, la province de Zamora était infestée de voleurs. Ils s'étaient organisés en quatre bandes, comptaient parmi leurs affiliés des magistrats et des ecclésiastiques, et avaient poussé l'audace jusqu'à commettre un vol au couvent des *Salesas reales* de Madrid (5). En 1805, l'arrivée de l'amiral Rosily à Cadiz fut retardée par les précautions que voulut prendre l'ambassadeur de France pour assurer sa sécurité le long de la route d'Andalousie (6).

VII. — Le commerce et les commerçants.

Avec de pareilles mœurs et de pareilles routes, il est aisé de comprendre que le commerce fût assez languissant. Presque tous les transports se faisaient à dos de mulet ; les marchandises lourdes étaient voiturées dans des chars à bœufs ; le roulage était l'exception, le portage était la règle (7). Le muletier (*arriero*) était l'élément irréductible du commerce espagnol. Il se mêlait parfois de vendre dans les foires et

(1) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 246.

(2) *Guipuzcoano instruido.*, v° *Posadas* (1776).

(3) Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 217. — *Lettres d'un diplomate danois*, p. 8.

(4) *Juntas generales de Guipuzcoa*, 1779, p. 93.

(5) Fernandez Duro, *Memorias de Zamora*, t. III, p. 227.

(6) *Archives du ministère de la Marine à Paris. — Campagnes*, 1805, t. 234, f° 139. Beurnonville au ministre.

(7) A Rio Seco, en 1808, D. Sébastian Romanez, marchand de vins en gros, et fournisseur des troupes françaises, employait 50 mules à transporter ses marchandises. — *Mémoires d'un conscrit de 1808*, p. 50.

marchés les marchandises qu'il transportait; il prenait alors le nom de *traginero* ou *traginante*.

L'exercice du commerce était généralement considéré comme incompatible avec la noblesse, et la langue aristocratique de l'Espagne s'entendait presque aussi bien que le français à marquer la distance qui sépare le simple fripier (*ropavejero*) du revendeur (*revendedor*), du boutiquier (*tendero*), du marchand (*tratante*), du commerçant (*mercader*), du grand négociant (*lonjista*, *comerciante*) et du courtier en marchandises (*corredor de lonja*). Ce dernier office était même tenu pour noble (1).

Le petit commerce était régi par d'antiques et étroites ordonnances et mangeait en procès le plus clair de ses bénéfices. Madrid, que nous choisirons pour exemple, comptait 53 corporations d'artisans et de petits marchands, se gouvernant chacune d'après ses propres lois, et localisées dans un certain quartier (2). Ce ne fut qu'en 1787 que le roi abolit la distinction entre les *tiendas demarcadas*, établies dans la zone attribuée à la corporation, et les *tiendas dispersas* (3). Madrid était rempli de gens, fort peu recommandables pour la plupart, qu'on appelait frelons (*zanganos*) ou huches (*tumbones*), qui s'improvisaient agents d'affaires et se mêlaient de toutes sortes de négociations (4). On appelait *cajoneros* les petits étalagistes qui vendaient au détail sur la Puerta del Sol, et *cajoneros del Palacio* ceux qui débitaient leurs marchandises dans la cour du Palais. Les premiers furent supprimés par les Grands Corps (*gremios mayores*) sous Ferdinand VI, et vingt-quatre familles se trouvèrent du même coup réduites à la misère (5). Les seconds, au nombre de cinq ou six seulement, furent transportés vers la fin du dix-huitième siècle dans la cour du Palais des Conseils. Ils

(1) *Archives du Consulat de Cadix. Notables*, 82 (1770).
(2) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 20.
(3) Id. ibid., t. V, p. 24.
(4) Id. ibid., t. I, p. 370.
(5) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 327. — L'auteur ajoute très judicieusement : « Quelle décoration des édifices, quelle propreté des rues peut équivaloir à la ruine d'un pareil nombre de citoyens ! »

vendaient surtout de vieilles montres et de vieux livres (1).

Tous ces petits marchands avaient essayé de se réunir en gremio (2); mais les gremios mayores avaient fait dissoudre leur association, et le 27 juin 1763, le roi réunit chacune de ces petites industries à une corporation reconnue. Les cajoneros ne purent vendre que des bagatelles : mèches, pierres à fusil, cilices, disciplines, tambours moresques, marionnettes, bonnets, chaussettes de fil, bas de laine, etc., dont le prix même était tarifé (3).

Un peu au-dessus de ces camelots et de ces étalagistes venaient les douze « courtiers du change, des rentes (*juros*), des héritages et autres affaires de Madrid », qui n'étaient, paraît-il, ni fort instruits, ni fort honnêtes (4). Les changeurs comptaient si peu sur leurs gains qu'ils ajoutaient généralement un commerce de lainages à leur bureau de change (5).

Les quatorze courtiers de magasin (*corredores de lonja*) remontaient à 1596 ; leurs offices appartenaient à des communautés religieuses, à des œuvres pies ou à des particuliers, qui n'exigeaient des titulaires aucune instruction (6).

Parmi les corporations marchandes, il y en avait d'infimes, comme les revendeurs de ferraille (*chapuceros*) de la place de la Cebada, et d'importantes, comme le corps mineur de la joaillerie, mercerie, épicerie et droguerie, appelé vulgairement « le corps de l'huile et du vinaigre », qui avait le monopole de la vente au détail de toute sorte de menues marchandises, telles que sucre, confitures, caramels, cerises sèches, cannelle, biscuits, raisins de Corinthe, pignons, olives, moutarde, petits pains, sel, ail, oignons, papier, encens, fil, aiguilles, épingles, torches, chocolat, cartes à

(1) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 329.

(2) *Gremio de mercaderes de las Covachuelas, de roperia, de vidrio y vidriado, tenderos, cajoneros, mauleros, corredores de lonja y cambio, xanganos y tumbones de Madrid.*

(3) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 321.

(4) Id. ibid., t. I, p. 367.

(5) Id. ibid., t. I, p. 97.

(6) Id. ibid., t. I. p. 363

jouer, encre, mèches de lampe (1). Dans tous les corps régnait le même égoïsme et le même esprit processif. Les verriers avaient permis aux fabricants et marchands ambulants de vendre des vases de terre, mais s'étaient arrogé le monopole des verreries de Talavera (2). Les marchands de confections (*mercaderes de roperia*) s'étaient séparés des tailleurs et avaient payé leur autonomie 34,100 réaux (3). Le corps de l'huile et du vinaigre avait forcé en 1777 tous les petits boutiquiers libres à s'agréger au gremio. Il y en avait alors 784 ; presque tous avaient refusé et s'étaient vu confisquer leurs marchandises (4).

Les cinq corporations majeures de Madrid (*los cinco gremios mayores*) représentaient le haut commerce de la capitale. Une ordonnance royale du 23 mars 1686, modifiée et complétée en 1726, 1741 et 1783, avait réuni en confédération les joailliers, — les marchands d'étoffes de soie, d'or et d'argent, — les drapiers, — les toiliers, — les épiciers et droguistes. Pour entrer dans l'un des Grands Corps comme apprenti, facteur ou commissionnaire, il fallait être vieux chrétien et de bonne race (*limpio de toda mala raza*), n'avoir exercé aucun métier vil, n'avoir jamais été frappé d'une sentence du Saint-Office. Au bout de dix ans d'apprentissage, si l'on justifiait d'un capital de 45,000 réaux, et si l'on était agréé par le Conseil des Corps, on était admis aux honneurs du patronat ; on tenait boutique ouverte dans le quartier du gremio ; on participait aux glorieux privilèges des Corps ; on était justiciable en première instance des lieutenants du corrégidor de Madrid ; on avait un droit de préférence sur les maisons du quartier, à l'encontre de ceux qui n'étaient pas du gremio ; on avait le monopole de la vente au détail d'un grand nombre de marchandises. Le Conseil des Corps nommait des inspecteurs qui veillaient avec un soin jaloux au maintien de toutes ces prérogatives. La veuve du maître pouvait continuer le commerce de son mari ; le fils de maître,

(1) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 354.
(2) Id. ibid., t. I, p. 340.
(3) Id. ibid., t. I, p. 339.
(4) Id. ibid., t. I, p. 354.

âgé de dix-huit ans, et élevé dans la boutique paternelle, pouvait devenir patron. Par contre, la discipline des Corps était très sévère. Aucun négociant ne pouvait avoir plus d'une boutique, elle devait être située dans le quartier réservé au gremio, claire et bien aérée. Le marchand devait s'y tenir, en personne, tous les jours ouvrables ; la loi lui interdisait la vente des marchandises étrangères, et l'obligeait à tenir cinq registres de commerce. Il pouvait être exclu de la société pour faute grave, ou s'il mettait le trouble dans le gremio (1). Ce régime peut sembler tyrannique, mais il avait donné aux Grands Corps une cohésion et une honorabilité, dont peu de sociétés espagnoles offraient le modèle. En 1777, les Grands Corps comptaient 375 membres et représentaient un capital de 210 millions de réaux (2).

Les bénéfices de l'association avaient engagé un certain nombre de gremios à former de véritables sociétés coopératives pour l'achat en gros des matières premières ou des marchandises. Dès le règne de Ferdinand VI, Tolède, La Zarza, Séville, Grenade, Saragosse avaient des associations semblables (3). La loi les déclarait licites et ne défendait que l'accaparement (4). En 1748, les drapiers de Madrid réunirent un capital d'un million de réaux et établirent un magasin général (5). En 1757, les toiliers et les droguistes suivirent leur exemple (6). En 1767, les épiciers et merciers formèrent une Compagnie pour le commerce du cacao, du sucre et de la cannelle et l'établissement d'un magasin général à Madrid. La Compagnie s'engagea en 1768 à transporter 300 barils de farine par chaque paquebot qui se rendrait aux Indes. Elle fonda des factoreries à Tolède, elle fit construire des navires pour commercer directement avec l'Amérique, mais elle fut ruinée par une série de naufrages (7).

Bien autrement puissante fut la Compagnie générale des

(1) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 107.
(2) Id. ibid., t. I, p. 247.
(3) Campomanes, *Fomento*, p. 70.
(4) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 312.
(5) Id. ibid., t. I, p. 289.
(6) Id. ibid., t. I, p. 284 et 301.
(7) Id. ibid., t. I, p. 295.

cinq Grands Corps de Madrid, érigée le 6 octobre 1763 sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire et de saint François d'Assise. Fondée au capital de 15,000,000 de réaux, elle porta son capital à 30 millions, se fit bâtir à Madrid un splendide hôtel (1), prit des armoiries (2), et se donna pour tâche de fomenter l'industrie nationale et l'exportation des produits espagnols aux Indes. Elle entretenait des manufactures de soieries à Valence et à Talavera (3), les fabriques de lainages de Cuenca et d'Escaray (4). Elle perçut jusqu'en 1800 l'impôt sur les brebis connu sous le nom de Feria de Torrejon de Velasco (5). Elle réunit les capitaux nécessaires à l'exécution du canal d'Aragon (6). Elle eut le monopole des vivres et de l'habillement pour les armées. Elle envoya des vaisseaux en Amérique (7). Elle s'occupa de l'approvisionnement de Madrid (8). Les guerres et les gaspillages du règne de Charles IV la ruinèrent comme tant d'autres institutions du même genre.

Si l'on cherche à se représenter le commerçant espagnol de cette époque, on trouvera certainement plus d'un *tendero* « vendant à faux poids, mêlant dans sa boutique « obscure la terre au tabac, l'eau au vin, le cacao de Caracas « à celui des Indes, prêt à calomnier ses confrères, et adressant les naïfs Galiciens à de mauvaises auberges, où on « leur fait payer très cher des marchandises de rebut (9) ». Mais on verra aussi s'éveiller chez les négociants l'esprit d'initiative et l'ingéniosité. Ils commencent à comprendre les avantages de la réclame. Les grandes villes comptent des hommes d'affaires d'une habileté consommée et du plus noble

(1) La Banque d'Espagne l'a payé 3,350,000 réaux en 1845. — Mesonero Romanos, t. I, p. 308.

(2) D'azur au cinq colonnes d'argent accompagnées d'une chaîne en orle, l'écu timbré de la couronne royale. — Larruga. *Memorias*, t. I, p. 265.

(3) Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 398. — *Encyclopédie méthodique. Commerce*, t. II, v° *Espagne*.

(4) Gallardo, *op. cit.*, t. II, p. 395.

(5) Id. ibid., t. II, p. 148.

(6) Larruga, *Memorias*, t. I, p. 265.

(7) *Encyclopédie méthodique, loc. cit.*

(8) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Gremios mayores*.

(9) Gaudeau, *Fray Gerundio et son auteur*, p. 216.

caractère, comme D. José Soler, habitant de Minorque, dont les trois fils commerçaient à Tunis et à Tripoli et négociaient avec le bey, au nom du roi (1), — comme ce D. Juan Antonio Miquel y Ferté, fabricant de soieries à Valence, qui tenta en 1808 de tirer Ferdinand VII de Valençay (2). Les plus enragés aristocrates comprenaient que le commerce peut être réellement un office noble, et les membres de la Société des commerçants de Barcelone portaient l'épée (3).

VIII. — Le commerce avec l'étranger.

L'Espagne n'ayant qu'une faible population et une médiocre industrie, les étrangers y étaient naturellement attirés et le gouvernement favorisait lui-même leur établissement dans la Péninsule, mais il eût voulu que cet établissement se fît sans esprit de retour, que ces étrangers devinssent pour lui des sujets : le négociant étranger résidant en Espagne, mais demeuré fidèle à son pays d'origine, lui faisait l'effet d'un simple exploiteur, venu pour concurrencer les marchands nationaux et pour exporter des piastres. Les traités de commerce lui apparaissaient comme des pièges. Ce n'est que contraint et forcé qu'il se résignait à les accepter. Charles III était opposé à tout traité de commerce à long terme. Il faisait observer que l'Angleterre et la France avaient une législation douanière très dure et ne faisaient presque rien pour l'Espagne en lui accordant le traitement de la nation la plus favorisée, tandis que l'Espagne, obligée en des temps malheureux d'accorder de grands privilèges à la France et à l'Angleterre, à la Hollande et aux villes hanséatiques, donnait beaucoup trop (4).

L'Espagne soutint contre l'Angleterre une lutte diplomatique interminable pour obtenir l'abandon de l'*Asiento de*

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, p. 8.

(2) Perez de Guzman, *Fernando VII en Valençay*. (*La Epoca*, 1902, art. 14.)

(3) Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 77.

(4) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 204.

negros, et du droit de couper du bois le long du rio Hacha. Elle alla en 1750 jusqu'à offrir une indemnité de 10 millions de réaux à la Compagnie de l'*Asiento* pour renoncer à son privilège. En 1786 elle refusa de signer un traité de commerce avec la Grande-Bretagne (1).

Avec la France elle se gêna beaucoup moins ; sachant que le gouvernement français n'en viendrait jamais à une rupture ouverte, elle adopta à son égard un système de vexations et de tracasseries qui mit à une rude épreuve la patience des négociants et des agents consulaires français (2). La défiance

(1) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 370.

(2) Au temps de Patiño, tout ministre et ambassadeur de France était regardé comme sujet d'un pays qui devait tout passer et ne rien exiger. Masson de Plissay à Chauvelin, 22 juillet 1734. Ap. Baudrillart, *Philippe V*, t. IV, p. 253.

Les négociations de 1739 en vue d'établir un traité de commerce entre la France et l'Espagne échouèrent parce que le roi d'Espagne ne voulut jamais abandonner le droit de modifier ses tarifs « dans les cas fortuits et urgents ». — Id. ibid., t. IV, p. 538.

En 1743, La Ensenada faisait saisir des vaisseaux français à Carthagène et à Alicante, arracher les armes de France de la porte des consulats et disait « qu'il fallait savoir qui était le maître en Espagne, du roi ou des commerçants français ». Id. ibid., t. V, p. 177.

De 1768 à 1770, Charles III prohiba arbitrairement l'importation en Espagne des cotonnades, des indiennes, des mousselines et des étoffes mélangées de coton. *Nov. Rec.*, IX, XII, 19, 20 et 21.

En 1786, Florida Blanca écrivait à l'ambassadeur d'Angleterre « que les Français sont encore moins raisonnables que les Anglais et réclament, en vertu du pacte de famille, les mêmes privilèges dont jouissent les nationaux, tandis qu'ils refusent de contribuer aux charges publiques. » Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 371.

En 1788, l'importation des draps français aux Indes est probibée : « Comment concilier, disent les négociants de Cadiz, un ordre aussi absolu qu'imprévu avec le droit des gens, qui est la base des traités ? » *Archives du Consulat français de Cadiz*. R. N. L., t. II. *Lettre au duc de la Vauguyon*, 2 sept. 1788.

En 1793, l'Espagne profita de la déclaration de guerre pour ruiner les commerçants français établis sur son territoire. Ils furent chassés de leurs maisons en plein jour, virent leurs magasins fermés, leurs biens saisis, et durent attendre de longues années un semblant de justice. *Mémoire d'Augustin Queneau, banquier français, au Directoire exécutif. Archives des Aff. étr. Espagne*, t. 639, f° 109.

En 1797, on poussa la mauvaise foi jusqu'à faire mutiler dans un couvent toutes les images des saints, « pour pouvoir attribuer ce méfait aux Français. La populace ne manqua pas de se porter à mille violences, et cependant les

envers les traités de commerce était telle que Gasso déclare le commerce avec la France nuisible à l'Espagne, parce que la France n'achète rien à l'Espagne et lui vend ses frivolités « qui l'enchantent et qui la ruinent » (1). Canga Arguelles écrivait encore en 1823 « qu'un gouvernement bien avisé ne « doit jamais signer de traités de commerce, et ne doit con- « naître d'autre principe que l'intérêt national (2) ». C'était seulement avec quelques puissances peu redoutables au point de vue de la concurrence économique que l'Espagne s'était aventurée à traiter (3).

L'Espagne entretenait des consuls généraux à Lisbonne, Paris, Londres, Saint-Pétersbourg, Constantinople, Smyrne, Alexandrie, Tripoli, Tunis et Philadelphie, et des consuls dans un grand nombre de villes (4).

recherches du consul français n'ont laissé aucun doute sur les véritables auteurs du délit ». Fischer, *Voyage en Espagne*, t II, p. 207.

Il n'est que juste d'ajouter que les Espagnols les plus éclairés blâmaient hautement ces brutalités. Salazar déplore les persécutions de 1793, les restrictions mises à l'immigration française et les secours donnés à une foule d'aventuriers qui ne pouvaient être qu'onéreux à l'Espagne. Salazar, t. I, p. 54.

(1) Gasso, *España con industria*, p. 127.

(2) *Dic. de hac.*, v° *Tratados de comercio.*

(3) *Traité avec la Porte*, 24 déc. 1782. — *Privilège accordé à la Russie pour le commerce des vins*, 26 fév. 1783. — *Traité avec le bey de Tripoli*, 10 sept. 1784, — *avec le dey d'Alger*, 14 juin 1786.

(4) A Madère et aux Algarves pour le Portugal.

A Bayonne, Bordeaux, Nantes, Rouen, Dunkerque, Marseille, Cette et la Corse pour la France.

A Anvers pour les Pays-Bas.

A Amsterdam pour la Hollande.

A Hambourg.

A Elseneur pour le Danemark.

A Odessa pour la Russie.

A Raguse et à Trieste pour l'Autriche.

A Venise et à Zante pour les Etats vénitiens.

A Naples, Palerme, Terracine et Nettuno pour le royaume de Naples.

A Ancône, Rome et Civita-Vecchia pour les Etats romains.

A Porto-Longone et à Livourne pour la Toscane.

A Gênes, à Nice et en Sardaigne pour les Etats sardes.

A Gibraltar.

A Tanger.

A New-York, Boston, Baltimore, Norfolk et Charlestown pour les Etats-Unis.

Guia de Forasteros, 1804.

Elle voyait d'autre part avec peu de faveur les étrangers établir des consulats sur son territoire. Elle chercha à maintes reprises à obtenir la suppression du consulat général de France à Madrid (1). Elle faisait souvent de grosses difficultés pour accorder l'*exequatur* aux consuls nommés par le roi de France (2). Elle leur refusait le privilège d'exterritorialité, et même la permission de placer à leur porte un écu fleurdelisé (3). Les consuls de France étaient exempts du logement des gens de guerre, et exempts de la juridiction ordinaire, sauf le cas de crimes atroces; mais la loi ne voyait en eux, comme dans tous les autres, que de simples agents commerciaux. On leur reconnaissait le droit de veiller à la sécurité des navires français et de s'occuper des intérêts de leurs nationaux; mais pour peu que l'autorité espagnole soupçonnât de fraude un commerçant français, elle procédait à la visite domiciliaire sans attendre l'assentiment du consul (4).

Les archives du consulat français de Cadiz rapportent à cet égard un fait caractéristique. En 1778, un sieur Pessacq fut accusé de fraude et demanda à établir son innocence par témoins. Les commerçants français consultèrent l'un des plus fameux avocats de Cadiz, qui les dissuada de rien tenter de pareil. Il eût fallu, en effet, s'adresser à la juridiction militaire pour que l'audition des témoins fût autorisée. Si le juge militaire avait consenti à instruire l'affaire, la requête aurait été transmise aussitôt à son assesseur financier, qui aurait immédiatement réclamé l'envoi du dossier. Le juge civil, déjà saisi de la cause, aurait refusé de remettre les pièces, et ce conflit de juridiction n'aurait pris fin qu'à Madrid. Pessacq, poursuivi avec un redoublement d'animosité, aurait vu ses biens confisqués et n'aurait sans doute jamais pu se disculper. « L'avocat

(1) *Arch. nat.* (Anciens fonds de la marine. — Corresp. du consul général Partyet avec le ministre de la marine.)

(2) *Archives de Guipuzcoa*, sec. II, neg. 22, leg. 107 (1787), — 112 (1799), — 115 (1805), — 116 (1806).

(3) *Nov. Rec.*, VI, 11, 6.

(4) *Guipuzcoano instruido*, vº *Consules*. — Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 58.

« nous a prévenus, disent les négociants, que dans les affaires « de cette nature, et suivant le plan de persécution adopté « en secret depuis quelque temps, pour inquiéter tout le « monde indistinctement, sur de simples apparences ou « soupçons de vieilles fraudes, nous ne pouvons pas nous « flatter de trouver un notaire qui ose fournir un *testimonio*, « ou un avocat qui ose nous servir (1). »

Dans une autre lettre, les négociants déclarent à M. de Sartines « que la politique de l'Espagne a été d'accorder « aux autres cours les privilèges qu'elle sentait ne pouvoir « leur refuser, et de donner en même temps à ses repré- « sentants des ordres peu expliqués, qui leur permissent « d'en éluder l'exécution. De tous les étrangers, les Anglais « sont ceux qui s'y trouvent le moins exposés, parce que « leur nation use de peu de ménagements avec la cour de « Madrid, et il en reste que les administrateurs et les bu- « reaux de justice craignent plus de leur manquer et sont « plus circonspects à leur égard (2) ».

Mais, dira-t-on, les Français se plaignent toujours, et, par leur impertinence, ont dû mettre souvent les torts de leur côté. Cela a bien pu arriver quelquefois ; cependant les documents conservés aux archives du consulat de France à Cadiz et la longue correspondance du consul général Partyet avec le ministre de la marine nous permettent d'affirmer que les négociants français d'Espagne se montrèrent, en général, courtois et respectueux des usages reçus dans le pays. En 1726, le consul de Cadiz a été obligé de quitter l'Espagne sur l'ordre du roi ; l'assemblée des négociants français n'en vote pas moins les présents d'usage aux autorités gaditanes (3). En 1727, nouveaux présents à M. le gouverneur, à son *alcalde-mayor*, à son secrétaire, et aux autres « pour le bien du service de la nation » (4). En 1789, le consulat de Cadiz décide de faire chanter un *Te Deum* en l'honneur de l'avènement de

(1) Lettre des négociants français à M. Boyetet à Madrid, déc. 1778. — *Archives du consulat français de Cadiz*. R. N. L., t. II.

(2) Id. ibid., 21 oct. 1777.

(3) *Arch. du cons. fr. de Cadiz*. Assemblée du 16 janvier 1726.

(4) Id. Assemblée du 4 janvier 1727.

Charles IV ; on lui fait observer qu'un *Te Deum* serait considéré comme inopportun, il y renonce et propose de doter douze jeunes ouvrières de la ville. On élève de nouvelles difficultés, et il convertit les dots en secours aux pauvres (1).

Les vexations des fonctionnaires n'empêchaient pas Madrid d'être inondé de marchandises françaises et italiennes (2) ; Cadiz, en 1791, comptait 8.734 étrangers (3) ; on trouvait jusqu'à des juifs dans les grandes villes (4) et, dès 1772, la Junte de l'unique contribution estimait à 4.600.000 réaux les bénéfices des 79 maisons françaises de commerce de gros à Cadiz (5). En 1790, 237 négociants français de Cadiz souscrivirent pour 334.600 réaux de dons patriotiques (6).

IX. — Le commerce des Indes.

Législation. — L'Espagne n'était guère moins jalouse de ses Indes que de l'étranger. L'Amérique ayant été découverte par un navigateur au service de la Castille, les Castillans seuls avaient le droit d'y commercer et de s'y établir. Les Catalans n'obtinrent qu'en 1765 la permission de commercer avec les Antilles, et attendirent jusqu'en 1775 l'autorisation de commercer avec l'Amérique du Sud, jusqu'en 1789 le droit de trafiquer avec le Mexique (7). Les différents royaumes américains étaient isolés les uns des autres et ne se connaissaient point.

Un seul port, celui de Séville, avait été désigné par les

(1) *Arch. du cons. fr. de Cadiz.* Assemblée du 18 février 1789.

(2) Dalrymple, *Voyage en Espagne.*

(3) 2,701 Français — 5,018 Italiens — 351 Portugais — 272 Anglais et Irlandais — 277 Allemands et Flamands — 115 Hambourgeois, Suédois et Polonais. — *Arch. du consulat de Cadiz. Consulado : Notables.* 78.

(4) « Partout où l'on voit une maison extraordinairement ornée d'images, de reliques et de lampes, dont le propriétaire, surtout, est connu pour être le plus grand dévot de la paroisse, on peut être certain que lui et toute sa famille sont Israélites, au moins dans le fond du cœur. » Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 96.

(5) Archives du consulat français de Cadiz. R. N. L., t. II.

(6) Id. R. N., XLVIII.

(7) Coroleu y Pella y Forgas, *Los Fueros de Cataluña*, p. 679.

Rois Catholiques pour servir de port d'attache aux navires qui se rendaient aux Indes, et Séville était encore en possession de ce monopole au commencement du XVIII[e] siècle. Si en 1702, les Anglais trouvèrent les galions en relâche dans la baie de Vigo, c'est que les lois des Indes ne permettaient pas de les décharger ailleurs qu'à Séville (1).

Le 8 mai 1717, Patiño, ministre de la marine, ôta à la Chambre de commerce des Indes *(casa de contratacion de Indias)* la direction des expéditions maritimes (2). Le 12 mai, il la transféra à Cadiz, à la grande colère des Sévillans, qui réclamaient encore sept ans plus tard contre sa décision (3). Mais pour tout le reste, Patiño continua à suivre fidèlement les vieux errements de l'administration espagnole. Albéroni avait profité du voyage de Patiño en Sicile pour envoyer des navires isolés en Amérique, le Conseil des Indes avait proposé de changer les itinéraires, et d'abolir la *mita*. Patiño, de retour, fit rapporter toutes ces mesures (4), et le commerce continua à se faire, à l'ancienne mode, par l'intermédiaire de la flotte et des galions.

La flotte se rendait à la Vera-Cruz en faisant relâche à Puerto-Rico, à l'aller, à La Havane au retour, et revenait chargée des produits du Mexique. Le grand marché d'échange était la foire de Jalapa.

Les galions gagnaient Carthagène, puis Porto-Bello où se réunissaient les commerçants de l'Amérique du Sud (5).

On appelait flottille une division légère qui donnait avis de l'arrivée de la flotte et apportait le détail des marchandises qu'elle avait à bord (6).

Les galions et la flotte devaient, en principe, partir tous les ans, ou, au moins, tous les dix-huit mois ; mais, par

(1) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. I, p. 291. — En 1708, la flotte aborda aux Passages. On avait profité des leçons de l'expérience. — *Guipuzcoano instruido*, v° *Flota*.

(2) Rodriguez Villa, *Patiño*, p. 185.

(3) Id. ibid., p. 66.

(4) Id. ibid., p. 44.

(5) Ulloa, *Relacion hist.*, t. II, p. 95. — On avait fait à la foire de Porto-Bello jusqu'à 800.000.000 de réaux d'affaires. Ulloa, *ibid.*, p. 100.

(6) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 218, note.

suite des guerres, il s'écoulait parfois trois ou quatre ans sans qu'il y eût d'expédition (1).

Le commerce des Philippines était assuré par le galion d'Acapulco, qui mettait 50 à 60 jours à se rendre à Manille et trois à quatre mois à en revenir (2).

De temps à autre on autorisait l'envoi d'un navire du Callao à Manille (3).

Patiño eût voulu commercer directement avec les Philippines ; mais les Hollandais réussirent pendant presque tout le XVIIIe siècle à interdire aux Espagnols le passage par le cap de Bonne-Espérance ; ils ne leur laissaient libre que la route du cap Horn (4). Des vaisseaux isolés obtenaient la permission de se rendre à la côte de Cumana, à Buenos-Ayres et au Callao (5).

A partir de 1735, on renonça au système de la flotte et des galions (6), et l'on permit aux particuliers de commercer avec les Indes, à l'aide de vaisseaux autorisés (*registros*) (7), mais le progrès ne fut qu'apparent : la routine et des considérations de sécurité firent garder l'habitude de disposer les *registros* en convois ; le droit d'armer un navire ne s'obtint qu'à prix d'argent, et comme une faveur ; l'inventaire de la cargaison fut soumis à des formalités sans fin ; le négociant resta exposé à l'arbitraire des agents du fisc (8).

Ce fut seulement vers 1764 que les relations entre l'Espagne et le Nouveau-Monde commencèrent à devenir régulières (9). On établit des paquebots, qui partaient une fois

(1) Ulloa, *Relacion historica*, t. II, p. 103.

(2) Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Esp.*, t. IV, p. 101.

(3) Id. ibid., p. 107.

(4) Rodriguez Villa, *Patiño*, p. 93. — Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 372.

(5) Ulloa, *Relacion historica*, t. II, p. 109.

(6) La dernière flotte partit pour La Vera-Cruz en novembre 1735. La dernière expédition des galions, sous le nom de demi-galions, est de 1737, au mois de février. — Ulloa, *op. cit.*, t. II, p. 95. Note.

(7) On appelait ainsi tout vaisseau qui avait permission d'exporter des marchandises aux Indes et d'en rapporter de l'argent et de la cochenille. Ulloa, *op. cit.*, t. II, p. 110.

(8) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 573.

(9) *Archives des Indes. Indiferente general. Correo de Yndias* (1764-1805). Est. 146. Caj. 1, leg. 11.

par mois de La Corogne pour La Havane et Puerto-Rico, et deux fois par mois pour La Plata. On les autorisa à emporter une demi-cargaison de marchandises tirées de l'Espagne, et à rapporter une demi-cargaison de marchandises américaines (1).

En 1774, le Pérou, la Nouvelle-Grenade, le Guatemala et le Mexique furent autorisés à commercer entre eux (2).

Enfin le décret du 12 octobre 1778 déclara le commerce libre entre l'Espagne et les Indes. Treize ports d'Espagne (3) furent autorisés à commercer avec vingt ports des Indes (4).

L'effet de cette grande mesure se fit sentir presque aussitôt. Dès l'année 1778, les ports de Barcelone, Alicante, Malaga, Cadiz, La Corogne et Santander expédièrent aux Indes 321 navires portant pour 28.636.616 réaux de marchandises espagnoles et pour 48.578.340 réaux de marchandises étrangères, et dix ans plus tard, les manufactures nationales envoyèrent en Amérique pour 158.222.236 réaux de produits, l'industrie étrangère en expédia pour 142.494.288 réaux et l'Amérique renvoya à l'Europe pour 804.693.732 réaux de denrées (5). En 1790, le port de Cadiz expédia 63 navires aux Indes (6), et 91 en 1791 (7). En 1792, le port de Malaga eut un mouvement représentant une valeur totale de 27.825.841 réaux (8). Le 25 avril 1796, 28 navires étaient

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 175. — Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 383.

En 1804, il y avait un départ par mois de La Corogne pour la Vera-Cruz, par les Canaries, Puerto-Rico et La Trinidad de Cuba. Un départ tous les deux mois, le 1er, pour Cumana et Carthagène, pour Buenos-Ayres et le Pérou. Un départ tous les deux mois, le 15, pour Montevideo et pour Porto-Bello. — *Guia de forasteros*, 1804.

(2) La Renaudière, *Le Mexique*, p. 157.

(3) Barcelone, Los Alfaques, Palma, Alicante, Carthagène, Almeria, Malaga, Cadiz, Tenerife, La Corogne, Gijon et Santander. — Saint-Sébastien fut ajouté à la liste en 1788.

(4) Arica, Batabano, Buenos-Ayres, Callao, Campêche, Chagres, Concepcion, Golfo de Santo-Tomas, Guayaquil, Hacha, Habana, San Juan de Puerto-Rico, Santa Marta, Margarita, Maracaybo, Monte Cristi, Montevideo, Omoa, Porto-Bello et Valparaiso. — Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Comercio libre de España con las Americas.*

(5) De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 377.

(6) Archives du consulat de Cadiz. Est. 3, tabl. 3.

(7) De Laborde, *op. cit.*, t. II, p. 74.

(8) Cang. Arg. *Dic de hac.*, v° *Malaga.*

en partance pour l'Amérique dans la baie de Cadiz (1). En 1802, après la paix d'Amiens, le port de Cadiz reçut pour 1.626.770.940 réaux de produits américains, chiffre égal à l'exportation totale de l'Angleterre en 1790 (2).

En 1803, le port de Santander envoya aux Indes 45 bâtiments et reçut 39 navires espagnols qui revenaient d'Amérique (3).

Les ports américains avaient chacun leur spécialité. La Vera-Cruz et Lima exportaient les métaux précieux, La Havane le sucre, Carthagène l'indigo, le bois du Brésil, le quinquina, Cumana et La Guayra le cacao et le café (4). Le mouvement du port de Montevideo en 1799 représentait une valeur totale de 125.474.096 réaux (5). Le port de La Vera-Cruz exporta et importa en 1803 pour 1.208.891.100 réaux (6), et Humboldt estime la moyenne du commerce de ce port à 740.000.000 de réaux (7).

Jamais mesure économique ne fut donc plus promptement, ni plus victorieusement justifiée par les résultats. Elle était désirée par tous les hommes éclairés (8), et cependant elle fut attaquée avec passion (9), et les vieux préjugés subsistèrent jusqu'à la fin de l'ancien régime. Dès le mois de septembre 1808, le capitaine général et l'intendant de Caracas décrétèrent la liberté absolue du commerce entre toutes les possessions espagnoles d'Europe et d'Amérique (10). Mais, un an plus tard, le fondé de pouvoirs du consulat de Cadiz à Lima obtenait du vice-roi du Pérou la confiscation d'une frégate de commerce qui se rendait du Callao à Panama,

(1) *Archives des affaires étrangères à Paris. Espagne*, t. DCLX, f° 162.

(2) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Esp.*, t. IV, p. 150.

(3) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 319.

(4) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 145.

(5) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Montevideo*.

(6) Id. ibid., v° *Vera-Cruz*.

(7) Humboldt, *op. cit.*, t. IV, p. 61.

(8) D. Vicente de Herrera écrivait le 30 novembre 1777 au vice-roi Bucaréli : « No tendre jamas mejor dia que quando vea franco todo el exterior y interior de las Americas. » — *Archives des Indes*. Est. 146, caj. 4, leg. 4.

(9) Cf. le pamphlet : *Carta de un huevero de Fuencarral a un abogado de Madrid* (Florida Blanca) *sobre el libre comercio de los huevos*. 1788.

(10) *Archives des Indes*. Est. 151. Caj. 6, leg. 12, sept. 1808.

et la Chambre de commerce de Cadiz qualifiait de scandaleuse la conduite des autorités de La Havane qui avaient ouvert leur port au commerce étranger (1). Au fort de la guerre de l'indépendance, les consulats de Cadiz, Valence, Malaga et Séville protestaient contre la libre admission des vaisseaux anglais dans les ports d'Amérique (2). Ce fut, jusqu'au dernier jour de l'ancien régime, le même système de jalouse exclusion.

Les étrangers qui voulaient commercer avec les Indes n'avaient que deux moyens à leur disposition : faire la contrebande ou commercer sous le nom d'un armateur espagnol. Ils usaient des deux moyens, quoiqu'ils fussent presque aussi dangereux l'un que l'autre.

Pour faire la fraude, on relâchait dans un port espagnol, sous prétexte d'avaries, on achetait le droit de décharger le vaisseau dans une enceinte fermée, dont la porte était mise sous scellés, mais, par une porte de derrière, des complices retiraient les marchandises étrangères et les remplaçaient par des denrées des Indes. La moindre indiscrétion, le moindre caprice des autorités amenaient la confiscation de la cargaison et du navire (3). Avec le temps ces procédés barbares tendirent à céder la place à des moyens plus savants. Le commerce se faisait à l'aide d'un prête-nom ; mais il n'était sorte de vexations dont la douane ne mortifiât les négociants étrangers qui commerçaient sous le nom d'un Espagnol ; on leur faisait attendre le paiement de leurs fonds, parfois on les confisquait. En cas de faillite ou de mort du prête-nom, la justice espagnole intervenait dans ses affaires et prétendait connaître des contrats passés par lui avec des étrangers. Quelques commerçants de mauvaise foi traitaient avec des Français pour les dénoncer ensuite et avoir part aux profits de la confiscation (4).

(1) *Archives des Indes.* Est. 151. Caj. 6, leg. 12, 23 sept. 1809.

(2) Id. ibid., déc. 1810, janv. 1811.

(3) Labbat, *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique.* Paris, 1722, t. V, p. 217.

(4) *Archives du consulat français de Cadiz,* R. N. L., t. II, 2 juin 1772. — Lettre des négociants au marquis d'Ossun.

Faute de mieux on se contentait de ces expédients; on tournait la loi puisqu'on ne pouvait la changer, et l'on payait les agents des douanes pour fermer les yeux sur les illégalités que l'on commettait.

La marine marchande et les ports. — L'Espagne, qui s'entêtait à monopoliser le commerce avec les Indes, était hors d'état de suffire à cette tâche. Elle ne comptait en 1778 que 400 à 500 navires de toute dimension (1), et en 1801, elle n'en avait encore que 932. Leur tonnage total ne s'élevait qu'à 150.014 tonneaux (2). Le cabotage le long des côtes de la Péninsule était presque tout entier aux mains des Français, des Anglais et des Hollandais, plus actifs, entendant mieux la navigation, et naviguant avec des équipages moins nombreux (3). Les ports étaient restés longtemps tels que la nature les avait faits (4), aussi mal défendus contre la mer que contre l'ennemi (5) et sans routes vers l'intérieur du pays.

Le dix-huitième siècle vit s'accomplir quelques progrès. On comptait en Espagne 256 ports, dont 26 en Biscaye et Guipuzcoa, en dehors des frontières douanières de la Péninsule (6). Il y avait des capitaines de port dans 33 ports d'Espagne et 17 ports des Indes (7).

D. Antonio Valdes fit exécuter de grands travaux à Tarra-

(1) De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 395.

(2) Canga Arguelles, *Dic. de hac.*, v° *Marina mercante española. Estadistica.*

(3) Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. II, p. 156. — En 1729, 160 navires français, jaugeant 14.423 tonneaux, et montés par 2.293 marins, visitaient les ports d'Espagne. Dessalles, *Hist. des Antilles*, t. IV, p. 258.

(4) Jovellanos. *Informe*, § 400.

(5) Weiss, *L'Espagne depuis Philippe II*, t. II, p. 273.

(6) *Archives du consulat de Cadiz. Consulado. Notables. Etat général des ports d'Espagne*, par D. Juan Garcia Barzanellana.

(7) Aguilas, Algeciras, Alicante, Almeria, Ayamonte, Barcelona, Cadiz, Cartagena, Ceuta, Coruña, Denia, Ferrol, Gijon, Ibiza, Mahon, Malaga, Mataro, Palamos, Palma de Mallorca, Puerto de Santa Maria, San Feliu, San Lucar de Barrameda, Santa Cruz de Tenerife, Santa Pola, Santander, Santoña, Sevilla, Tarragona y Salou, Tortosa, Torrevieja y La Mata, Valencia, Vigo, Viñaroz.

Baracoa, Buenos-Ayres, Puerto-Cabello, Callao, Cartagena, Cavite, Concepcion de Chile, Cuba, La Guayra, Guayaquil, Habana, Matanzas, Montevideo, Puerto-Rico, Trinidad de Cuba, Valparaiso, La Vera-Cruz. — *Forasteros.* 1804.

gone, au Grao, à Alicante, à La Corogne, à Santander, à Gijon, et dressa des plans pour l'amélioration de Barcelone, Malaga, Cadiz, Le Ferrol, La Havane et La Vera-Cruz (1). Vigo passait pour le meilleur port de l'Espagne (2). Santander avait un quai de 30 pieds de largeur (3). Saint-Sébastien avait établi un phare sur le mont Igueldo (4). La plupart des ports de la Méditerranée n'étaient que des rades foraines. Barcelone avait un môle vers l'est. Le Grao n'était qu'un port de pêche (5). Alicante avait un bon ancrage (6), Malaga une jetée (7), à Cadiz les navires ne pouvaient se décharger que sur les berges du canal du Trocadero (8).

Aux Indes, le consulat de La Vera-Cruz avait fait élever un phare à feu tournant à l'extrémité du château de San-Juan de Ulua, et commençait la construction d'une jetée (9). La Havane possédait une des plus belles rades du monde : mille vaisseaux auraient pu mouiller en sûreté derrière les châteaux du Morro et de la Punta, séparés par un goulet de 3 à 400 mètres. Porto-Bello occupait une situation analogue ; le goulet avait un kilomètre de largeur, les navires mouillaient en eau profonde devant la ville de paillottes et de baraques, dominée par l'hôtel de la douane et la cathédrale. Carthagène élevait sur une île ses remparts, qui avaient coûté, disait-on, 300 millions de réaux ; son port, séparé de la mer par un chapelet d'îlots, formait un lac de 40 kilomètres carrés et de 30 mètres de profondeur ; on y accédait par trois passes : la *boca grande*, comblée presque jusqu'au niveau de la mer, la *boca chica*, accessible aux plus forts navires, et le *pasa caballos*, où ne pouvaient naviguer que des barques (10). Acapulco n'était qu'un immense bassin,

(1) Sesma, *Memoria*, p. 30.
(2) Jovellanos, *Informe*, § 407.
(3) De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 313.
(4) *Archives de Guipuzcoa*, sec. II, neg. 13, leg. 65. — 1781-1813.
(5) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 234.
(6) Id. ibid., p. 243.
(7) Id. ibid., p. 290.
(8) Germond de Lavigne, *Guide en Espagne*, p. 574.
(9) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 85.
(10) Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire géographique*.

taillé dans le granit, profond de 24 à 33 brasses, ouvert sur la mer par deux passes de 240 et de 3.700 mètres de largeur et entouré de hautes crêtes dentelées comme celles du Montserrat (1). Le port de Guayaquil était à 70 kilomètres de la mer, mais les gros navires avaient un mouillage sûr à l'île Puna. Par contre, le Callao (2) et Valparaiso n'étaient que des plages, Buenos-Ayres n'avait qu'un estuaire, où les gros navires mouillaient à 10 kilomètres de la côte (3).

Les voyages sur mer étaient interminables. On mettait 37 jours de Barcelone à Séville (4); 60 jours de Ténérife à Cadiz (5), 130 jours de La Vera-Cruz à Barcelone (6). On s'estimait heureux à Guatemala d'avoir, le 6 septembre, des nouvelles de Madrid datant du 25 mai (7). Dans le Pacifique, c'était pire encore. Les calmes plats alternaient avec les vents furieux (*papagallos*), les navires espagnols, trop ronds, dérivaient aussitôt que le vent faiblissait, et mettaient jusqu'à huit semaines pour aller de Guayaquil au Callao (8).

La piraterie et la contrebande. — La piraterie avait été au XVII[e] siècle un des grands dangers de la navigation. Elle avait diminué d'intensité au XVIII[e] siècle, sans disparaître cependant complètement.

Du côté de la Méditerranée, Ceuta avait été débloqué, Oran repris. La Ensenada établit une prime de 300 réaux par More et de 500 réaux par Turc pris à la mer (9). Des expéditions furent entreprises contre les Barbaresques. En 1769,

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 88.
(2) Le Callao avait été complètement dévasté par le tremblement de terre du 28 octobre 1746 qui coûta la vie à 5 000 personnes. Le vice-roi D. Manuel de Amat y fit construire trois forts, mais la rade resta complètement ouverte. — *Libro primero de Cabildos de Lima. Segunda parte. Apendices*, p. 198.
(3) Vivien de Saint-Martin, *op. cit.*
(4) *Diario de Barcelona*, 4 mai 1802.
(5) Id., 12 mai 1802.
(6) Id., 3 novembre.
(7) *Archives des Indes*. Est. 146. Caj. 4, leg. 4. — D. Eusebio de Bentura Belen au vice-roi Bucareli.
(8) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 94-95.
(9) Ferret, *Exposicion historica*, p. 74.

D. Antonio Barcelo ramena 1.600 Mores prisonniers à Carthagène. En 1783 il bombarda Alger (1). Deux nouvelles croisières eurent lieu en 1784 et 1785 (2). On rétablit les galères en 1784 pour donner une chasse plus active aux légères embarcations des Mores (3). La paix finit par renaître dans la Méditerranée.

Du côté de l'Océan les attaques à main armée se firent plus rares. Il n'y eut plus ni flibustiers ni boucaniers, mais les guerres qui éclatèrent au dix-huitième siècle entre l'Espagne et l'Angleterre ne furent, en réalité, que de vastes entreprises de piraterie. L'Angleterre n'en veut qu'à la flotte et aux galions. Quand les garde-côtes espagnols deviennent trop gênants pour ses contrebandiers, elle prétend « que l'on trouble son commerce » et déclare la guerre (1719-1726-1739). Les expéditions de Vernon à Porto-Bello (1739), d'Anson contre La Havane et dans le Pacifique (1741), de Chaloner Ogle contre Carthagène (1741) (4), de Knowles contre Porto-Cabello (1743) et contre Santiago de Cuba (1748) ne sont que des accès de banditisme aigu. On sait avec quelle joie les Anglais accueillirent la déclaration de guerre de Charles III en 1761, et leur mot cynique : « On n'en mettra pas plus grand pot-au-feu, mais le bouillon sera bien meilleur. » Pocock s'empara de La Havane. Dans les trois années qui précédèrent la rupture de 1779, les Anglais, sous les prétextes les plus futiles, s'emparèrent de cent navires espagnols expédiés en Amérique (5). Avant la déclaration de guerre de 1796, les frégates anglaises enlevaient les soldats espagnols allant de Gênes à Barcelone et saisissaient les navires (6). En 1804, quatre frégates espagnoles, portant 12 millions de piastres, furent enlevées en vue de Cadiz, sans déclaration de guerre.

(1) *Museo militar*, t. III, p. 637.

(2) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 341.

(3) *Nov. Rec.*, XII, XL, 16.

(4) Chaloner Ogle rasa les forts de Carthagène et mit sur les ruines cette inscription : « Mementote, *los guarda-costas*, in quo depredatio vestra, in quo sævitia duxit. » Dessalles, *Histoire des Antilles*, t. IV, p. 439.

(5) Ferret, *Exposicion historica*, p. 93.

(6) Cédule royale du 5 octobre 1796.

Mais, si grandes qu'aient été les pertes éprouvées du fait de la guerre par le commerce espagnol, ces pertes paraissent négligeables en face du tort que lui faisait la contrebande étrangère.

Le traité d'Utrecht l'avait, pour ainsi dire, organisée en accordant à l'Angleterre l'*Asiento de negros* et le *vaisseau de permission* (1). Par le traité de l'*Asiento*, les Anglais avaient le droit d'introduire chaque année 4.000 nègres « pièce d'Inde » dans les colonies espagnoles et d'envoyer tous les ans à Porto-Bello un navire de 500 tonneaux, chargé de marchandises anglaises (2). Le navire fut bientôt du port de 850 tonneaux, puis il obtint d'établir avec la côte un va-et-vient pour le service des approvisionnements, puis il devint un entrepôt flottant, qui restait six mois de l'année en rade de Porto-Bello et se remplissait à mesure que la patache le vidait (3). Les gains du commerce anglais étaient si considérables que la Compagnie de l'Asiento refusa un droit de 2 0/0 sur toutes les denrées rapportées des Indes par le galion et la flotte, que l'Espagne lui offrait comme indemnité pour la suppression de son privilège (4). En 1738, Philippe V représenta en vain au gouvernement anglais que la présence de 40 bâtiments de 150 à 200 tonneaux sur les côtes des Indes espagnoles était contraire aux traités (5) ; il fit saisir quelques navires et ferma ses ports au commerce anglais, mais la contrebande n'en devint que plus audacieuse. En 1748, des contrebandiers s'établirent sur le golfe de Parita, à 40 lieues à l'ouest de Panama, y construisirent un fort muni d'artillerie, battirent un détachement de réguliers espagnols, et commercèrent publiquement jusqu'au jour où ils furent vaincus par le président D. Dionisio de Alcedo (6).

(1) *Archives des Indes. Yndiferente general, ordenes, documentos y expedientes del asiento de negros con la Compania real de Inglaterra* (1713-1753). Est. 153. Caj. 4, leg. 2.
(2) Dessalles, *Histoire des Antilles*, t. IV, p. 280.
(3) Id. ibid., t. IV, p. 402.
(4) Dessalles, *op. cit.*, t. IV, p. 354.
(5) Id. ibid., t. IV, p. 398-406.
(6) *Art de vérifier les dates.* Supplément, t. XII, p. 329.

En 1750, l'Espagne obtint enfin la suppression de la Compagnie de l'Asiento ; ce fut pour se heurter presque aussitôt à de nouvelles difficultés. Par l'article 17 du traité de Paris (1763), les Anglais acquirent le droit de couper des bois de teinture sur la côte de Honduras et en profitèrent pour faire la contrebande avec le Mexique (1). Leurs droits furent réglementés par le traité de Versailles (1783), mais l'occupation de La Trinité (1797) leur donna sur la côte de Cumana un nouveau point d'appui pour la contrebande.

On estimait en 1790 que sur 800 millions de réaux de denrées demandées par les colonies à l'Europe, l'Espagne n'en fournissait réellement que 70 ; tout le reste provenait de l'industrie étrangère et de la contrebande (2). Humboldt estime le produit de la contrebande au quart du commerce général, l'évalue à 280 millions de réaux (3) et déclare que les magasins de Mexico étaient encombrés de marchandises anglaises (4).

Les routes aux Indes. — Les périls de la navigation n'étaient rien en comparaison des ennuis des voyages sur le continent américain. Cependant on établit sous Charles III un service de postes entre les différentes colonies. Un missionnaire du pays des Guaranis put communiquer avec un missionnaire de Californie (5). Le seul trajet de Guatémala à San-Francisco comptait 920 lieues ; le courrier allait à cheval, par Mexico et Rosario jusqu'à Guitivis, il traversait la mer de Cortez, débarquait au port de Loreto, dans la vieille Californie, et les lettres étaient ensuite transportées de mission en mission jusqu'à San-Francisco (6).

Les efforts des Espagnols s'étaient surtout portés sur deux ou trois points importants. Ils avaient établi une bonne route de la Vera-Cruz à Acapulco. La route d'Acapulco à Mexico, longue de 66 lieues, n'était pas encore achevée en

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. I, p. 405.
(2) *Mémoires de Mirabeau*, t. VII, p. 422.
(3) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 157.
(4) Id. ibid., t. IV, p. 124.
(5) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 140.
(6) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 239.

1803. Il n'y avait pas de pont sur le rio Papagallo, auquel les pluies donnaient parfois 300 mètres de largeur. On franchissait le rio Mescala sur des radeaux en roseaux, liés sur des courges vides, que les Indiens dirigeaient d'une main en nageant de l'autre (1). De Mexico à La Vera-Cruz, on comptait 74 lieues ; le consulat de La Vera-Cruz faisait construire une magnifique route pour la descente depuis Perote jusqu'à la mer. Humboldt la comparait à celles du Simplon et du Mont Cenis (2). Ces routes étaient carrossables, mais on préférait en général les mules et les chevaux, qui le long des chemins formaient de longues files (*requas*) conduites par des arrieros indiens, aussi fripons que ceux de Castille (3).

Le voyage de l'Atlantique au Pacifique se faisait encore par la voie de Tehuantépec à La Vera-Cruz, mais les frais de transport montaient à 600 réaux par charge et le parcours durait trois mois (4). Par l'isthme et la vallée du Coazalcoalco, on ne mettait que vingt jours et le prix du transport s'abaissait à 320 réaux (5). A partir de 1798, une bonne route réunit les vallées du Chimalopa et du Coazalcoalco (6) ; l'ingénieur Cramer avait conclu à la possibilité d'un canal à niveau qui aurait suivi ces deux cours d'eau (7). Plus bas, un portage existait entre Panama et Porto-Bello, le transport ne coûtait plus que 60 à 80 réaux par charge ; mais le manque de ressources et le petit nombre de bêtes de somme disponibles détournaient les commerçants de suivre cette voie : on aimait mieux doubler le cap Horn que de traverser l'isthme de Panama (8). On pensait cependant déjà à établir un canal à travers l'isthme. Un pilote biscayen, nommé Goyeneche, voulait faire passer par le

(1) Humboldt, *op. cit.*, t. IV, p. 39.
(2) Id. ibid., t. IV, p. 40.
(3) Id. ibid., t. IV, p. 36.
(4) Id. ibid., t. IV, p. 57.
(5) Id. ibid., t. IV, p, 57.
(6) Id. ibid., t. I, p. 210.
(7) Id. ibid., t. IV, p. 54.
(8) Id. ibid., t. I, p. 229.

Naipi et l'Atrato tout le cacao de Guayaquil qui se serait embarqué à Carthagène (1). Un moine très actif, curé du village de Novita, avait fait creuser une rigole dans le ravin de la Raspadura, entre le rio San-Juan et la rivière de Quibdo, affluent de l'Atrato, et avait réussi à faire passer des poissons d'un versant à l'autre (2).

La voie de l'Amazone eût créé un magnifique débouché aux produits du Pérou; mais la cour de Lisbonne refusa toujours à l'Espagne la libre navigation du grand fleuve brésilien (3).

Aucune communication régulière n'était ouverte entre le Pérou et la Plata; cependant Buenos-Ayres dépendit jusqu'en 1778 de la vice-royauté de Lima, et à cette date, l'audience de Charcas (Sucre) fut réunie à la nouvelle vice-royauté de Buenos-Ayres; mais la route de Buenos-Ayres à Lima mesurait 982 lieues et n'était guère parcourue que par des courriers, ou des expéditions militaires envoyées contre les Indiens du Grand Chaco (4).

Les Compagnies de commerce. — Pour diminuer les risques de la navigation et du commerce aux Indes, les Espagnols essayèrent de créer de grandes compagnies privilégiées, à l'imitation des compagnies anglaises et françaises; mais ces tentatives n'eurent que peu de succès, parce que l'Espagnol, trop âpre au gain, visait au profit immédiat plutôt qu'il ne se montrait désireux de développer ses entreprises, et parce que la tutelle maladroite et brutale du gouvernement arrêta souvent leur premier essor (5).

La plus importante de ces associations fut la *Royale Com-*

(1) Humboldt, *op. cit.*, t. I, p. 232.

(2) Id. ibid., t. III, p. 157 (note).

(3) Id. ibid., t. I, p. 238.

(4) *Art de vérifier les dates.* Supplément, t. XI, p. 381. — En 1817, l'armée des Andes, commandée par San Martin, mit trois semaines à traverser les montagnes et perdit 5.000 mules dans la traversée. — Seignobos. *L'Amérique latine de* 1800 *à* 1859, dans *Revue des cours et conf.*, 11 juin 1903.

(5) Le P. Larramendi parle aussi des jalousies que suscitait l'enrichissement rapide des gens de la Compagnie, et donne lui-même dans ce travers en attribuant ces fortunes subites à « l'art de Merlin, qui ne s'apprend pas en Guipuzcoa, mais s'apprend, paraît-il, à Caracas ». *Corografia*, p. 172.

pagnie guipuzcoane de Caracas, fondée par cédule royale du 25 septembre 1728 (1), sur les conseils de Patiño (2). Le capital fut divisé en actions de 7.500 réaux, négociables avec l'autorisation des directeurs. Il fallait être possesseur de huit actions pour avoir le droit de voter dans l'assemblée générale, et de seize actions pour pouvoir être nommé directeur. Le roi souscrivit pour 200 actions, la province de Guipuzcoa en prit 100 ; en 1753, elle en posséda jusqu'à 300 (3). La compagnie avait pour objet de faire l'importation directe du cacao (4), mais elle sut tirer de ses voyages aux Indes tout le parti possible. Ses navires, armés de 40 à 50 canons, partaient de Saint-Sébastien chargés de marchandises espagnoles, qu'ils vendaient aux Indes. Pendant que l'on procédait à la vente et que l'on attendait livraison du cacao, les vaisseaux de la compagnie croisaient au large, entre l'embouchure de l'Orénoque et le rio Hacha et donnaient la chasse aux navires fraudeurs (art. 17 du privilège). Le chargement de retour une fois complété, les vaisseaux rentraient en Espagne, sans autre obligation que de toucher à Cadiz pour déclarer leur cargaison et acquitter les droits du séminaire de San-Telmo (art. 3 et 4).

La compagnie eut tout d'abord quelque peine à recruter ses matelots, elle fut réduite en 1732 à embarquer les vagabonds; mais peu à peu les gains énormes qu'elle réalisait lui amenèrent des volontaires ; en 1760 elle refusait d'admettre les marins congédiés de la flotte royale pour plus de moitié de ses équipages (5).

(1) Cf. *Real Compania guipuzcoana de Caracas, noticias historiales practicas de los sucesos y adelantamientos de esta compania, desde su fundacion, año de 1728, hasta el de 1761 por todos los ramos que comprende su negociacion. Se incluye en este libro los anteriores impresos que andaban divididos como piezas instructivas y defensivas de la Compania, producidas por ella en los diversos tiempos que pedian sus particulares asuntos. Dispuesto todo por la direccion de la misma Compania.* — Año de 1765, in-4°.

(2) *Guipuzcoano instruido*, v° *Reglamento de la Compania* (17 nov. 1728).

(3) Id., v° *Acciones de Caracas*.

(4) On accusait les Hollandais de retirer le beurre du cacao et de ne donner que des amandes cuites, sèches et sans saveur... Larramendi, *Corografia*, p. 173.

(5) *Guipuzcoano instruido*, v° *Compania de Caracas*.

De 1731 à 1749 la compagnie transporta en moyenne 48.291 fanègues de cacao par an. De 1769 à 1774 elle rapporta chaque année 44.789 fanègues de cacao et 4.468.640 réaux provenant de la vente du cacao de Caracas sur le marché de La Vera-Cruz.

La culture du cacao prit une grande extension. La récolte, qui était en 1735 de 65.000 quintaux seulement, monta en 1763 à 110.859 quintaux. La compagnie obtint en 1742 le monopole du commerce avec Caracas, et en 1752, avec Maracaybo. Elle fit exécuter de grands travaux au port des Passages en Guipuzcoa, fonda aux Indes Puerto Cabello et Calabozo et arma contre les fraudeurs jusqu'à 10 navires, portant 86 canons et montés par 518 hommes et 102 gardes-côtes, dont l'entretien lui coûtait annuellement 4 millions de réaux (1). Le commerce de Caracas était si sûr que les Guipuzcoans ne voulaient pas en faire d'autre; on s'y enrichissait parfois si vite que les gens de mer avaient abandonné la grande et la petite pêche pour se faire *caraqueños* et vivaient à ne rien faire entre deux campagnes (2). En 1772 la compagnie accusait un bénéfice de 22.056.159 réaux ; son commerce se développait, la prospérité du Venezuela allait croissant tous les jours (3). Mais, au début de la guerre d'Amérique, la compagnie perdit plusieurs navires, les dividendes diminuèrent; pour compenser ses pertes, elle fit la fraude avec les Hollandais de Curaçao, et le 15 février 1781, le roi lui retira le titre de compagnie royale. Le 10 mars 1783, il la supprima et la fondit dans la Compagnie royale des Philippines.

L'archipel des Philippines se serait prêté au commerce le plus actif (4): bois de construction excellents, goudron

(1) *Art de vérifier les dates.* Supplément, t. XII, p. 321.
(2) Larramendi, *Corografia*, p. 173.
(3) Mañe y Flaquer, *El oasis*, t. II, p. 58.
(4) Commerce des Philippines :

avec	Malakka :	481.940	réaux.
—	Macao :	9.635.740	»
—	Jolo :	805.340	»
—	Le Bengale :	600.200	»
		11.523.820	»

Cang. Arg. *Dic. de Hac.*, v. *Malaca, Macao, Jolo, Bengala.*

bourre de coco pour les agrès et le calfatage, le pays abondait en ressources de tout genre et les indigènes se montraient alors ingénieux et dociles. « Si quelque chimiste ou « botaniste eût étudié les îles, il y aurait trouvé encore bien « d'autres richesses (1). » Dès 1733, Patiño avait fondé une compagnie de commerce avec les Philippines ; mais elle disparut bientôt devant la concurrence étrangère (2).

En 1783, Charles IV en érigea une nouvelle, dont les navires devaient partir de Cadiz, doubler le cap Horn, toucher à Lima et Manille, et revenir par le cap de Bonne-Espérance (3). La compagnie contribua certainement au progrès de la richesse des Philippines. En 1792, l'archipel recevait d'Espagne pour 7.513.524 réaux de marchandises et lui expédiait pour 14.340,256 réaux de produits (4). De 1786 à 1802 la compagnie transporta chaque année 4.566 quintaux d'indigo et 108.453 arrobes de sucre. La culture du coton et du poivre se développa (5). Mais malgré ces heureux résultats, la compagnie ne fit point fortune, et ne distribua que quatre fois des dividendes à ses actionnaires.

La compagnie de Barcelone créée le 4 mai 1751 pour commercer avec Puerto-Rico, Cumana et Margarita, fonda au Venezuela la Nueva Barcelona et fut ruinée par l'établissement du commerce libre avec les Indes (6).

Tout aussi peu encourageantes furent les opérations des compagnies d'Escaray et de Burgos (7).

Après la suppression de la compagnie anglaise de la mer du Sud, l'Espagne s'adressa à des compagnies particulières pour faire le commerce des noirs. Une de ces compagnies s'éteignit en 1762, une autre en 1767, la compagnie dite de Jésus en 1768. Cependant la vente des nègres représentait un bénéfice annuel de 80 millions de réaux que l'Espagne

(1) Vianna, *Demostracion del misero y deplorable estado de las islas Filipinas*, t. II, ch. IV.
(2) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 361.
(3) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 142.
(4) Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Balanza.*
(5) Id. ibid., v° *Filipinas.*
(6) Gasso, *España con industria*, p. 31.
(7) Cang. Arg., v° *Companias de comercio.*

eût bien voulu s'assurer. Elle acheta au Portugal deux îles sur la côte d'Afrique, elle projeta l'établissement d'une compagnie africaine, au capital de 20 millions de réaux ; mais elle n'avait ni avances, ni bâtiments négriers, ni capitaines, ni marchandises d'échange, ni médecins au courant des maladies des noirs (1) ; elle dut abandonner son projet et laisser aux étrangers ce commerce immonde et lucratif.

Les sociétés d'assurances maritimes ne réussissaient pas mieux. La première fut fondée à Cadiz en 1748, et ruinée en 1793 par la perte d'un navire chargé de 100 millions de réaux, qui fut pris par un corsaire français. En 1795, une nouvelle compagnie se forma à Cadiz et dura jusqu'en 1798. Elle assura 225.021.900 réaux, reçut 17.563.920 réaux de primes et dut payer en plus 3.512.220 réaux d'indemnités (2). Ces compagnies étaient, pour ainsi dire, improvisées, fort mal gérées (3) et les risques de mer encore trop grands pour que de semblables opérations fussent réellement pratiques.

X. — Statistique générale.

En dépit de toutes les charges qui pesaient sur lui, malgré les avaries et les naufrages, les exactions des douaniers, les fraudes, les pirateries et les guerres, le commerce espagnol représentait sous Charles IV un chiffre très supérieur à ce qu'il avait jamais donné.

Canga Arguelles estime le commerce intérieur de l'Espagne à 2.498.429.552 réaux (4) ; son commerce extérieur n'allait pas à la moitié. En 1789, ses exportations montaient à 289.973.980 réaux et ses importations à 717.397.388 réaux (5). En 1792, elle vendait pour 396.995.133 réaux, achetait pour

(1) *Archives du consulat de Cadiz. Consulado. Notables*, 78, 13 (traite des nègres), 1803.

(2) Id. ibid., 78, 1803.

(3) Le directeur de cette même Compagnie se retira avec une commission de 551.100 réaux.

(4) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Estadistica.*

(5) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 170.

714.898.698 réaux, et pour solde de la différence elle était obligée de payer en numéraire 317.903.565 réaux (1).

Si nous considérons ses relations commerciales avec l'Angleterre, nous voyons qu'en 1796 elle lui achetait pour 192.383.970 réaux et lui vendait pour 63.018.970 réaux (2).

La France lui achetait en 1787 pour 133 millions de réaux, et lui vendait pour 157 millions (3). En 1796, la France vend à l'Espagne pour 184 millions et ses achats ne dépassent pas 31 millions. En 1801, la France vend pour 217 millions et achète pour 289 millions, parce qu'elle remonte son industrie et se réapprovisionne (4).

L'Espagne achetait à l'étranger de la bijouterie, des soies, des lainages, des toiles, des cotonnades, des cuirs et fourrures, des produits chimiques, des bois de construction, des comestibles et jusqu'à du blé. Elle vendait des vins, des eaux-de-vie, des fruits secs, de l'huile, de la soude, du kermès, du liège, de la garance, de la laine, du sel, du plomb, du tabac, de la vanille.

Le commerce de l'Espagne et de l'Amérique montait en 1786 à 199.636.809 réaux de marchandises espagnoles, et 182.313.787 réaux de marchandises étrangères exportées aux Indes, et 621.675.214 réaux de denrées américaines importées en Espagne. En 1796, le mouvement général représenta 304.747.392 réaux à l'exportation et 1.239.366.660 réaux à l'importation (5). En 1802, après la paix d'Amiens, le port de Cadiz reçut pour 1.626.770.940 réaux de produits américains.

L'Espagne exportait aux Indes du vin, des fruits secs, du beurre, des laines, des galons d'or et d'argent, des chaînes d'or, du cuivre travaillé, du fer, de la quincaillerie, des damas, des satins, des blondes, des bombasins, des couvertures, des gilets, des *charretas* d'or et de soie, des chemises,

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Balanza del comercio.*

(2) Id. ibid., v° *Amiens.*

(3) Ce sont les chiffres officiels. On ne compte pas tout ce qui passe en contrebande.

(4) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Basilea.*

(5) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 171.

des chaussettes, des caleçons, des bas de coton, de lin et de soie, des toiles, du fil, des mouchoirs de coton, de lin et de soie. Elle importait des laines d'alpaca, de vigogne et de huanaco, du sumac, du jalap, du quinquina, du poivre, du cacao, du sucre, du tabac, du bois de Campêche, de l'indigo, de la cochenille, enfin des métaux précieux (1).

Les pays d'Amérique commençaient à peine à commercer les uns avec les autres. Guayaquil et Lima recevaient les vins du Chili et exportaient à Acapulco du cuivre, de l'huile, du sucre, du quinquina. Le Mexique exportait au Pérou quelques lainages de Queretaro, un peu de cochenille et quelques marchandises des grandes Indes importées en contrebande (2).

Le commerce de l'Espagne avec l'Asie montait à 32 millions de réaux seulement, tant à l'importation qu'à l'exportation (3).

Si l'on réunit tous ces éléments, la moyenne du commerce général de l'Espagne pendant les quatre années 1787, 1788, 1789 et 1792 représente le chiffre de 1.936.217.467 réaux à l'exportation et à l'importation (4). Mais dans ce total figurent pour une grosse part les marchandises étrangères achetées par l'Espagne, et les piastres des Indes destinées non seulement à les payer, mais aussi à solder les traites anglaises qui représentent la valeur des marchandises de contrebande introduites en Amérique par la Jamaïque et la Trinité (5). Laborde porte le commerce actif de l'Espagne, dans ces mêmes années 1788-1792, à 667.311.284 réaux (6). Canga Arguelles fixe les gains du commerce espagnol à 466.363.516 réaux, représentant à peu près l'intérêt à 9 0/0 d'un capital de 5 milliards de réaux. Il ajoute que de 1787 à 1795 la valeur des exportations espagnoles passa de 1 à 4, et celle des importations de 6 à 8 (7).

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, pass.
(2) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 94.
(3) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Estadistica.*
(4) Id. ibid., v° *Balanza del comercio.*
(5) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 151.
(6) De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 381.
(7) Cang, Arg. *Dic. de hac.*, v° *Estadistica.*

Les progrès étaient donc manifestes, mais l'Espagne avait besoin de la paix, son intérêt évident eût été de garder la neutralité entre la France et l'Angleterre comme le voulait Aranda. Si elle n'était pas assez forte pour défendre sa neutralité, elle pouvait du moins s'attacher à un parti ; la politique absurde de Godoy la fit tour à tour amie et ennemie de la France et de l'Angleterre et la ruina. La seule place de Cadiz perdit 452 millions de réaux pendant la guerre contre la Convention, 1.017 millions de 1796 à 1798 et 816 millions en 1804 (1). Que pouvaient les efforts des particuliers contre de pareils désastres ?

(1) Cang. Arg. *Dic. de hac.*, v° *Cadiz.*

CHAPITRE IV

L'ENSEIGNEMENT PUBLIC

L'Espagne a eu, au XVIe et au XVIIe siècle, une période d'admirable activité intellectuelle. Sa gloire littéraire a précédé celle de la France et les théories morales de ses grands théologiens ont préparé dans une large mesure le mouvement philanthropique du XVIIIe siècle (1).

La culture espagnole a toujours été d'ailleurs aristocratique et catholique, faite pour le petit nombre, asservie à l'orthodoxie, et par conséquent de caractère conservateur et traditionaliste.

Elle alla en déclinant pendant le règne de Charles II. Aucun effort sérieux ne fut tenté pour la relever avant l'avènement de Charles III, mais de 1760 à 1808 s'opéra dans toutes les parties de l'enseignement public un énergique et patient travail de rénovation, qui avait amené de réels progrès, lorsqu'il fut arrêté net par l'invasion française.

En 1760, l'Espagne n'avait presque pas d'écoles élémentaires. Quelques couvents de Franciscains et de Récollets avaient ouvert des cours de latinité, la jeunesse provinciale allait aussi dans les séminaires ecclésiastiques étudier le latin, au risque d'entendre beaucoup de théologie. Les Universités, trop nombreuses et trop pauvres, distribuaient en des cours moroses et interminables, un enseignement suranné, sans valeur scientifique. Les Jésuites possédaient quelques grands établissements comme le Collège impérial

(1) Hinojosa, *Influencia que tuvieron en el derecho publico de su patria, y singularmente en el derecho penal los filosofos y teologos españoles anteriores á nuestro siglo.* Madrid, 1890, in-8°.

de Madrid, et faisaient de bons humanistes. On eût cherché vainement dans toute l'Espagne un cours de sciences naturelles, ou de philosophie, ou d'histoire, ou même de droit castillan.

En 1808, le vieil édifice scolastique était éventré de toutes parts. On avait établi des écoles primaires, des asiles pour orphelins, des ouvroirs, des écoles d'apprentissage. N'osant encore organiser un enseignement officiel, Charles III avait du moins fondé des instituts modèles destinés à donner l'exemple des réformes. Les Universités avaient été reconstituées en 1772 et en 1807. Le grec, l'hébreu, l'arabe avaient retrouvé des chaires, le droit national avait pris sa place à côté du droit romain, l'enseignement des sciences expérimentales était entré dans les Universités. En dehors de ces grands corps, toujours réfractaires aux nouveautés, le roi avait encouragé les progrès d'un enseignement nouveau, d'allure plus scientifique et plus moderne. Les *Sociétés économiques des amis du pays* ouvraient des cours et des laboratoires, traduisaient les meilleurs ouvrages étrangers, publiaient des livres nouveaux, distribuaient des encouragements à tous les travailleurs.

La médecine et la chirurgie cessaient d'être des routines et prenaient le caractère de sciences. L'enseignement des Beaux-Arts était fondé. Enfin, au-dessus des Universités, des grandes écoles, des écoles libres, le roi avait créé et doté de nombreux et magnifiques instituts scientifiques, littéraires et artistiques qui auraient été admirés dans les pays les plus civilisés.

I. — Ecoles élémentaires (Escuelas de primeras letras)

L'honneur d'avoir songé à instruire le peuple revient en grande partie à l'Eglise.

En 1600, un noble aragonais, D. José Calasanz, chapelain du cardinal Colonna, fonda l'ordre des Escolapios qui s'installa à Moya (Catalogne), en 1683, et pénétra en Castille, sous Ferdinand VI.

Plusieurs congrégations de femmes, les Dominicaines, les Franciscaines, les Augustines, les Carmélites, s'étaient vouées à l'enseignement des filles. En 1650, une congrégation française, la Compagnie de Marie, s'installa à Barcelone.

Un ordre, dit des Bethléemites, fut créé à Guatemala vers 1660, par Pierre de Béthencourt, pour développer l'instruction primaire en Amérique; en 1687, l'ordre comptait vingt-sept maisons au Pérou et en Nouvelle-Espagne (1).

L'Espagne eut aussi ses maîtres d'école laïques. En 1642, Philippe IV confirma les statuts de la Corporation des magisters de Madrid, fondée sous le vocable de Saint-Cassien, et leur donna le droit d'examiner tous les maîtres d'école du royaume. Philippe V les autorisa en 1743 à envoyer des inspecteurs dans les écoles (2). Chez les laïques, comme chez les ecclésiastiques, les méthodes restèrent étrangement rudimentaires et barbares.

Larruga écrit qu'il n'y avait dans les écoles ni plan, ni discipline, et considère les rentes qui leur sont léguées comme de l'argent perdu (3).

D. Lucas Maria Romero del Barrio n'est pas moins sévère. Au bout de deux mois d'école, l'enfant n'a encore appris qu'à connaître sa place, puis on lui donne une planche avec les lettres, et il reste six heures par jour à considérer ces caractères, qui sont pour lui du chinois; comme les lettres ont des noms étranges, qui ne correspondent pas à leur valeur en composition, l'enfant met six mois à apprendre à épeler, prononce mal, et comme il a été très battu, est dégoûté du livre avant de savoir lire — (les magisters avaient pour axiome que la *letra con sangre entra*). Les méthodes pour l'enseignement de l'écriture et du calcul ne sont pas meilleures; on abrutit l'enfant sans profit, et, en dehors du catéchisme, l'enseignement qu'il reçoit est sans valeur éducative (4).

Cabarrus se révolte contre la discipline déprimante des

(1) V. de La Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 148 à 150.
(2) Antonio Gil de Zarate, *La instruccion publica en España*, t. I p. 238.
(3) Larruga, *Memorias*, 26, p. 249.
(4) Archivo de Alcala. *Inst. pub.* Leg. 119.

Escolapios. « Oh ! mon ami, je ne sais si votre cœur parti-
« cipe à la vigoureuse indignation du mien quand je
« vois ces troupeaux d'enfants conduits dans nos rues
« par un Escolapio armé de sa canne... « Le petit est
« bien humble » (*es muy humildito el niño*), disent-ils,
« quand ils veulent en louer quelqu'un, ce qui veut dire
« qu'il a déjà contracté l'abattement, l'aplatissement, ou,
« si vous l'aimez mieux, la farouche hypocrisie mona-
« cale (1). »

D. Diego de Torres, professeur à l'Université de Salamanque, fait une peinture tout aussi désespérante des écoles laïques. « A cinq ans, mes parents me mirent une petite
« serviette à la main et me clouèrent dans le cœur la crainte
« du maître, l'horreur de l'école, la peur perpétuelle des
« coups et autres angoisses que la bonne éducation impose
« aux innocents enfants. Je payai sur mes fesses ma science
« de la lecture, l'écriture me coûta bien des coups de poing
« et bien des soufflets, et je restai dix ans dans cet Alger,
« captif pendant cinq ans de Pedro Rico, ainsi s'appelait le
« comite de cette galère (2). »

Charles III entreprit, en 1771, de mettre un peu d'ordre dans cette anarchie. L'Etat espagnol ne pouvait songer à se faire instituteur ; il prétendit du moins exercer un contrôle sur l'enseignement. Le candidat magister devait être vieux chrétien (3), de naissance légitime, de bonnes vie et mœurs, et fournir une attestation du juge ecclésiastique constatant qu'il avait été interrogé sur la doctrine chrétienne. Deux examinateurs et deux commissaires de l'Ayuntamiento lui faisaient passer devant notaire un examen de lecture, d'écriture et de calcul. Il envoyait des modèles de son écriture et des compositions de calcul à la Congrégation de Saint-Cassien

(1) Cabarrus, *Cartas sobre los obstaculos que la naturaleza, la opinión y las leyes oponen a la felicidad publica.* — Vitoria, 1808, in-4°, p. 81.

(2) *Vida y aventuras.* Madrid, 1792, in-8°.

(3) Los que entraren en la hermandad de S. Casiano sean habidos y tenidos por honrados, de buena vida y costumbres, cristianos viejos sin mezcla de mala sangre u otra secta, con apercibimiento que a los maestros que faltaren y contravinieren a esto se los castigara severamente. — *Nov. Rec.*, VIII, I, 1 (1er sept. 1743) et 2, 11 juillet 1771.

de Madrid, et sur le rapport de cette commission, le Conseil de Castille lui conférait le droit d'enseigner (1).

Le 22 décembre 1780, un décret royal supprima la Congrégation de Saint-Cassien et la remplaça par le *Collège académique du noble art des études primaires*, qui décerna désormais les grades et accorda les licences pour l'ouverture des écoles (2). Huit écoles royales furent fondées dans les huit quartiers de Madrid. Une circulaire du Conseil du 6 mai 1790 ordonna aux corrégidors et alcaldes mayors de faire une enquête sur l'état de l'enseignement primaire dans leurs districts, et de signaler au gouvernement les localités dépourvues d'écoles (3). Mais aucune mesure effective ne suivit ce décret.

Les instituteurs se trouvèrent tyrannisés par le Collège académique. Il leur était défendu d'apposer des affiches en dehors de leur quartier, excepté à la Fête-Dieu et aux jours de fête ; défendu de mettre sur leurs annonces des exemples d'écriture qui n'auraient pas été faits par leurs élèves ; ou des lettres ornées qu'ils n'auraient pas dessinées eux-mêmes ; défendu de se soutirer les élèves les uns aux autres ; défendu d'avoir un adjoint ; défendu de se servir de modèles gravés qui n'auraient pas été approuvés par le Collège académique (4). Le Conseil lui-même finit par proposer au roi de revenir à la liberté de l'enseignement. Un décret du 11 février 1804 permit à tout diplômé du Conseil d'exercer son art dans n'importe quel quartier, bourg ou village, et le laissa libre de s'agréger ou non au Collège académique. Les examens étaient gratuits et se passaient à Madrid devant une commission dirigée par le président de la Junte de charité. Au mois d'avril de la même année, le roi attribua

(1) *Nov. Rec.*, VIII, I, 2, 11 juillet 1771.

(2) Id. ibid. Loi 3.

(3) *Nov. Rec.*, VIII, I, 8. — Note 7. — Le 25 déc. 1791, le roi attribua au Collège académique le nom d'Académie de première éducation et partagea la direction de l'enseignement primaire entre la nouvelle Académie et la Junte de charité. — Gil de Zarate, *Instr. pub.*, t. I, p. 240. — En fait, le Collège académique continua d'exister et garda son nom jusque dans les documents officiels. (Décret du 11 février 1804.)

(4) *Nov. Rec.*, VIII, I. Loi 4.

la présidence de la commission au corrégidor de Madrid et décréta la création de jurys régionaux dans les villes capitales de province ; pour subvenir aux dépenses de ces commissions, le prix de l'examen fut fixé à 200 réaux. L'enseignement comprenait la doctrine chrétienne, l'écriture, la lecture, l'arithmétique, la grammaire et l'orthographe castillanes (1). Le Collège académique ne tarda pas à disparaître (2) et les magisters ne dépendirent plus que du Conseil.

Les lois étaient sages et libérales, mais les progrès de l'enseignement étaient contrariés par le manque de ressources, par l'indifférence générale et, dans certains pays, par l'hostilité des pouvoirs locaux.

La situation des maîtres restait très précaire. Les salaires consistaient en un traitement fixe, fourni par la municipalité, et un droit payé par les enfants. A Torrecilla de la Orden, village de 360 habitants, la municipalité donnait 1.100 réaux, et une *carga* de terre communale pour le labour. La rétribution scolaire était fixée à 1 réal par mois pour l'enfant illettré, 2 réaux pour l'enfant qui savait lire et 3 réaux pour celui qui savait écrire (3). A Villaverde, le magister pouvait se faire 3.300 réaux (4) ; à Madridejos, près de 6.000 (5) ; mais ces chiffres représentent les promesses des municipalités pour allécher les candidats plutôt que les sommes effectivement touchées par les maîtres ; et toutes les villes n'étaient pas aussi généreuses. Zamora offrait à son instituteur 2 réaux par jour, moitié moins qu'aux journaliers employés à la prison (6). « Presque tous les maîtres venaient « s'entasser dans les grands centres, où la concurrence « avilissait leurs salaires ; les petites localités restaient com- « plètement abandonnées et tous les habitants, riches ou « pauvres, engloutis dans l'ignorance (7). »

(1) Archiv. de Alcala. *Inst. pub.* Leg. 119. — *Nov. Rec.*, VIII, I, 7.
(2) Nov. 1806. — Archiv. de Alcala. — *Loc. cit.*
(3) *Diario de Madrid*, 26 sept. 1808.
(4) *Gaceta de Madrid*, 30 avril 1808.
(5) Id. 25 mars 1808. — 3.000 réaux sur les propios et au moins autant pour l'instruction des enfants riches.
(6) Fernandez Duro, *Historia de Zamora*, t. III, p. 230.
(7) Gil de Zarate, *Instr. publica*, t. I, p. 243. — La pauvreté de certaines

Les parents comprenaient peu le prix de l'instruction (1).

Les maîtres étaient l'objet d'une surveillance aussi jalouse qu'inintelligente. Le directeur de l'école du Christ, à Fontarabie, ayant placé un étendard au-dessus de la porte de l'école, la ville le dénonça à la junte de Guipuzcoa, qui renvoya l'affaire au corrégidor (2).

Peu à peu l'attention publique s'éveilla. En fondant les colonies de la Sierra-Morena, le roi déclara l'école gratuite et obligatoire pour tous les enfants des colons (3).

En 1795, les Cortès de Navarre décrétèrent l'enseignement obligatoire et établirent dans chaque commune un surintendant des écoles, choisi parmi les anciens alcaldes (4).

Des plans de réforme de l'enseignement primaire furent présentés au Conseil de Castille par D. Lucas Maria Romero del Barrio, par D. Torquato Rovio de la Riva en 1798, par D. Juan-Antonio-Gonzalez Cañaveras en 1801, par D. Fulgencio Palet en 1808 (5).

A mesure qu'on avance, les idées des réformateurs se précisent et prennent un tour plus pratique. On voit même poindre l'idée de laïciser le personnel enseignant. Romero del Barrio veut que l'enseignement ait une valeur morale et cherche à préparer pour l'avenir de bons chrétiens, de bons citoyens et de bons pères de famille (6); Cañaveras demande que le français soit enseigné; Palet propose la création d'un enseignement agricole ; Cabarrus voudrait que le catéchisme ne fût plus enseigné qu'à l'église, l'école distribuerait un enseignement scientifique et positif, et des exercices physiques bien dirigés empêcheraient les corps de

écoles était parfois grotesque : à Aranzueque, en 1781, l'école était installée dans l'église, et le sacristain fessait les petits garçons et les petites filles dans le saint lieu toutes les fois qu'il en était besoin. Cotarelo, *Iriarte*, p. 241.

(1) Campomanes, *Discurso sobre la educacion popular de los artesanos*, cap. IV, p. 147.

(2) *Guip. instruido*, v° *Escuelas*. 1771.

(3) Ferrer del Rio, *Hist. del reynado de Carlos III*, III, p. 182.

(4) *Quadernos y Leyes*, 1795, p. 172.

(5) Arch. d'Alcala. *Inst. pub.*, leg. 119.

(6) Arch. d'Alcala. *Loc. cit.*

s'étioler (1); D. Juan de Dios Andujar, deuxième rédacteur de la *Gazette*, obtient en 1806 la permission d'imprimer les œuvres élémentaires de Pestalozzi. Le 18 octobre de la même année, D. Francisco Wortel, capitaine au régiment suisse de Wimpfen, ouvre une école pestalozzienne qu'il dirigera lui-même, et fonde une *Société des amis de Pestalozzi* (2).

Madrid avait depuis 1794 une école pour les sourds-muets. Barcelone eut la sienne un peu plus tard (3).

Si l'enseignement des garçons avait été si longtemps négligé, on pense bien que les filles avaient été plus oubliées encore. Peu s'en fallait qu'à ce point de vue l'Espagne ne fût un pays barbare. Dans les montagnes de Burgos, les femmes qui ne savaient ni filer, ni tisser, étaient employées comme bêtes de somme (*pasiegas*). Larruga condamnait cet usage, mais c'était par des raisons économiques, la femme la plus robuste ne portant guère que le quart de la charge de l'âne le plus faible (4).

En 1771, le décret royal qui réformait les conditions d'admission aux fonctions d'instituteur n'exigeait encore des institutrices qu'un certificat d'instruction religieuse (5). Ce ne fut qu'en 1776 que la Société économique de Madrid établit dans la ville les premières écoles pour enfants pauvres (6). On y reçut des femmes âgées de quarante ans; ce fut une sorte de bureau de bienfaisance.

Le 11 mai 1783, le roi ordonna l'établissement de trente-deux écoles gratuites de filles à Madrid et engagea les villes de province à imiter cet exemple. Les fillettes devaient apprendre les prières de l'Eglise, le catéchisme, les maximes de la pudeur et de la bonne conduite. On leur enseignerait la couture, la broderie, la dentelle, le filet; on les habituerait à se présenter à l'école avec des vêtements propres et à

(1) Cabarrus, *Cartas sobre los obstaculos*, p. 81.
(2) Arch. d'Alcala. *Loc. cit.*
(3) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 352.
(4) *Memorias*, t. XXVI, p. 222.
(5) Gil de Zarate, *Instruccion pub.*, t. I, p. 239.
(6) Cotarelo. *Iriarte*, p. 182.

s'y comporter avec modestie et tranquillité (1). Ce programme n'avait rien de bien révolutionnaire et fut cependant mal accueilli; les autorités locales ne marquèrent aucun empressement pour ouvrir des écoles de filles. A Santander, un particulier voulut faire preuve d'initiative, il loua une maison pour y installer l'école ; il devint l'objet de la haine des habitants, et on l'expulsa presque violemment de la maison qu'il avait louée (2).

En 1788, la junte de charité de Toro obtint du roi une subvention de 3.000 rs ; mais, dans les écoles qu'elle établit, les petites filles n'apprenaient qu'à filer la laine (3).

En 1789, la ville d'Orduña voulut ouvrir une école de filles : elle organisa un concours pour avoir une institutrice capable et vertueuse et lui donna le monopole de l'enseignement, mais elle ne lui assura qu'un traitement fixe de 260 réaux, et se réserva le droit de la destituer (4).

Il n'y avait à sortir résolument de la routine que quelques grands seigneurs philosophes, dont les idées paraissaient probablement beaucoup plus subversives que bonnes

(1) *Nov. Rec.*, VIII, I, 10. — Une poésie de José Iglesias donne une idée assez singulière de la discipline observée dans ces petites écoles :

Si quereis, mi madre,
Que vaya á la escuela,
Dadme algo que lleve
Para la merienda,
Que todas las niñas
Dan á la maestra,
Porque no las riña
Si el labor yerran.
Ayer á Tomasa
Que hablando á Marcela,
Sin querer, los puntos
Solto de la media,
Como no llevaba
Merienda en la cesta,
Cinco o seis cañazos
La dio en la cabeza.

Poésies inédites publiées par R. Foulché Delbosc. — *Revue hispanique*, t. II, p. 87.

(2) Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 227.

(3) Fernandez Duro, *Hist. de Zamora*, t. III, p. 186.

(4) *Ord. Orduña*, p. 45.

à imiter. Le marquis de Santa-Cruz ne voulait-il pas fonder un orphelinat sans habit religieux, ni réfectoire, ni chapelle, ni rien qui sentît l'éducation monastique ? Les maîtresses auraient été des laïques ; on eût élevé les jeunes filles en vue d'en faire un jour des mères de famille laborieuses ; elles auraient appris à tenir une maison, à coudre, à laver, à cuisiner (1).

Tout cela avait peu de succès. Une enquête ordonnée en 1797 constate que les écoles des deux sexes étaient fréquentées par 393.726 enfants (2), et, d'après le recensement de 1787, les enfants de sept à seize ans représentaient un total de 1.814.980 personnes. L'école ne recevait donc pas le quart des enfants en âge de s'instruire (3).

Aux Indes, les fils des créoles profitaient presque seuls des rares écoles ouvertes par les Be hléemites.

En 1782, le roi recommanda aux magistrats des Indes de fonder des écoles où les jeunes indigènes apprendraient la doctrine chrétienne et l'espagnol. La cédule royale ajoute : « On tâchera de persuader par la douceur aux pères « de famille d'envoyer leurs enfants à l'école. » Cette formule dubitative en dit long sur les résistances que l'on prévoyait (4).

De temps à autre, un moine plus éclairé que ses confrères ouvrait une école ; s'il venait à quitter le pays, l'école se fermait (5). Et pour instituer un maître d'école, il fallait une nomination du gouverneur, une pétition au Conseil des Indes, une enquête à la Recette générale des Indes, l'avis du fiscal des Indes, une consulte au roi, l'approbation du roi, un acte de nomination donné par le Conseil (6). Un cacique du Yucatan ayant demandé une école et proposé pour elle l'énorme dotation de 300 pesos par an (6.000 rs), dix-sept

(1) Morel-Fatio, *Etudes*, II, p. 33.
(2) M. Fernandez, *La hacienda de nuestros abuelos*, p. 227.
(3) *Censo de* 1787.
(4) *Arch. de Indias*. Est. 145. Caja 7, leg. 12.
(5) Id. ibid. F. Estevan de Baloria à Pansacola. 1791-1793.
(6) Id. ibid. Escuela de primeras letras de S. Agustin de Florida. 4 juillet 1799.

mois s'écoulèrent entre la demande et la réponse du Conseil des Indes (1).

On peut dire sans exagération que l'enseignement primaire n'existait pas aux Indes.

II. — Ecoles de grammaire.

L'enseignement secondaire était moins mal partagé en Espagne que les études élémentaires, parce qu'il ne soulevait pas les mêmes appréhensions et que ses programmes ne donnaient pas encore matière à discussion.

Si beaucoup de gens pensaient que le paysan et l'artisan en savent toujours assez, tout le monde estimait l'instruction indispensable au fonctionnaire, utile au bourgeois et bienséante à l'hidalgo. Il n'était pas encore question d'étendre outre mesure les programmes ; ni les sciences, ni les langues étrangères n'étaient enseignées ; le grec était presque partout laissé de côté ; l'histoire était négligée ; la philosophie se bornait à un catéchisme aristotélicien ; le latin constituait à peu près toute la matière de l'enseignement secondaire, considéré comme une préparation aux disciplines spéciales des Universités.

La grammaire, la rhétorique et la logique, les trois degrés du vieux *trivium* scolastique, s'enseignaient dans un nombre infini d'endroits. Il y avait des maîtres de grammaire enseignant librement ou chargés d'un cours municipal (2). A certaines époques il y eut en Espagne plus de chaires de latin que d'écoles primaires (3). Même après des réformes répétées, certains couvents de Dominicains, de Franciscains

(1) *Arch. de Indias*, *ibid.*, 10 mai 1802, 6 oct. 1803.

(2) Le maître de latinité de Tolosa avait, en 1789, 4.975 rs de traitement. Gorosabel, p. 355. — La chaire de grammaire de Molina de Aragon rapportait, en 1797, 6 rs par jour ; chaque élève donnait au maître 4 rs par mois ; un bénéfice simple, agrégé à la chaire par la Chambre royale, assurait au titulaire 550 rs de revenu. — *Diario de Zaragoza*, avril 1797. — La chaire de latinité de Ciudad-Real rapportait 3.300 réaux à son titulaire. — *Gaceta de Madrid*, 8 avril 1808.

(3) Gil de Zarate, *Instr. pub.*, II, p. 25.

et d'Augustins conservaient une ou deux chaires de latin (1).

Quelques Ordres possédaient de véritables collèges.

Les séminaires, établis en exécution des décrets du concile de Trente, servaient aussi de collèges aux jeunes gens qui se destinaient aux carrières laïques (2).

Enfin, les Facultés des Arts dans les Universités enseignaient le latin aux futurs théologiens, canonistes, juristes et médecins.

La plupart de ces collèges étaient fort misérables. Le Collège Saint-François, à Tolosa, institué en 1611 par Doña Ysabel de Idiaquez, était installé dans une salle du couvent des Franciscains et avait 5.500 réaux de revenu (3). Les Collèges des Irlandais et des Ecossais à Valladolid avaient chacun 2 régents et 15 ou 16 élèves (4). A Saragosse, le Collège de la Très-Sainte-Trinité avait 10 élèves, celui de Saint-Vincent-Ferrier, 6 ou 8, celui de Saint-Jérôme était réservé « à la famille du fondateur » (5). Les séminaires étaient un peu moins mal installés ; quelques collèges d'Ordres faisaient seuls grande figure.

Les Jésuites avaient des collèges à Saint-Sébastien, Bilbao, Compostelle, Cadiz, Gandia, Orense, Salamanque, Valladolid, Alcala, Baeza, Séville, Palma, Alicante, Valence, Tarragone, Tortose, Segorbe, Vich, Manresa (6). Leur Collège impérial de San-Isidoro, à Madrid, avait la plus vaste église de la ville. Ils dirigeaient les séminaires nobles de Madrid (7), de Calatayud, de Barcelone et de Valence (8). Ils possédaient 16 maisons au Mexique (9) et avaient littéralement couvert l'Amérique méridionale de leurs établissements (10).

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 183.
(2) *Nov. Rec.*, VIII, VII, 15. Notes 8 à 11.
(3) Gorosabel, *Bosquejo de las antiguedades de Tolosa*, p. 149.
(4) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 70.
(5) Borao, *Historia de la Universidad de Zaragoza*, p. 86.
(6) Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, III, p. 275-276.
(7) Calle de S. Bernardino, aujourd'hui hospice militaire.
(8) La Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 363-365-366.
(9) Id. II, p. 495.
(10) Id. III, chap. XL.

Ils étaient certainement à la tête de l'enseignement, tant pour la bonne tenue de leurs maisons que pour la valeur de leurs professeurs et même pour la variété de leurs programmes. Tandis que beaucoup de gens se mêlaient d'enseigner le latin sans même bien savoir l'espagnol, et bornaient leur enseignement à une connaissance mécanique de la grammaire (1), les Jésuites introduisaient dans leurs écoles nobles l'étude des mathématiques, de la physique, voire même de la nautique et de la balistique, et faisaient une part à la danse, à l'escrime et à l'art de découper à table (*arte cisoria*), tous talents qui contribuaient à former un cavalier accompli.

Malgré ces velléités progressistes, l'enseignement était extrêmement routinier et se réduisait en général à farcir la mémoire des jeunes gens de règles et de préceptes de grammaire, de rhétorique et de poétique, empruntés à des manuels, à des formulaires, où les maîtres croyaient naïvement toute la science enclose (2). On s'exerçait à parler latin. A manier sans une science suffisante une langue aussi difficile, maîtres et élèves perdaient bien vite toute élégance et toute correction.

L'expulsion des Jésuites entraîna tout d'abord une baisse très notable de l'enseignement ; mais le roi fut amené à s'en occuper, et ses conseillers affirmèrent les tendances scientifiques et pratiques que les philosophes français avaient mises à la mode. Un grand mouvement se produisit, qui eût fini par amener une véritable renaissance.

Le roi déclara que les biens confisqués à la Compagnie de Jésus seraient appliqués à la fondation et à l'entretien d'écoles nouvelles. La province de Guipuzcoa demanda l'achèvement du couvent de Loyola, destiné jusqu'alors à servir d'asile aux jésuites infirmes, et proposa d'y installer un

(1) La Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 340.

(2) Jovellanos, *Reglamento por el colegio de Calatrava. Obras* I, p. 193. — M. Menendez y Pelayo critique aussi amèrement l'emploi continuel, qui dégénère souvent en répétition mécanique, des *libros de texto* et y voit une des causes principales de la décadence des études en Espagne. — Prologue à l'édition espagnole de l'*Histoire de la Littérature espagnole* de M. Fitz Maurice Kellv, p. VI.

collège avec chaires de mathématiques, de navigation et de pilotage (1). Le Conseil des Indes se montra favorable à la création d'une Académie de mathématiques pour l'enseignement de la nautique (2). Le Collège de San-Gregorio de Mexico, confisqué aux Jésuites, se rouvrit sous le nom de Collège-Séminaire de San-Carlos et fut destiné à l'instruction des fils des principaux caciques indiens (3). On commençait à comprendre que l'instruction est le plus puissant moyen d'assimilation.

Le règlement élaboré en 1780 par Jovellanos pour le Collège impérial de Calatrava, à Salamanque (4), nous renseigne très exactement sur les progrès désirés par les réformateurs les plus instruits.

Les humanités, dont le but est d'apprendre à bien penser, à bien parler et à bien écrire, restent la base de l'enseignement. Au lieu de les apprendre dans les vieux traités, véritables livres de cuisine avec recettes pour assaisonner toutes sortes de morceaux, on les étudiera sur les modèles et on s'assimilera les règles en les voyant appliquées par les maîtres

La liste des classiques comprend César, Térence, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Tacite et Pline le Jeune, Sénèque et Columelle, Quintilien ; Virgile, Horace — les odes honnêtes — et des morceaux choisis tirés des œuvres de Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Sénèque, Juvénal et Perse. Tous les autres poètes, même Lucain, sont exclus, comme pouvant corrompre le goût. Tout ce qui dans les auteurs anciens se rapporte à l'Espagne et à son histoire, sera étudié avec un soin particulier. On mettra entre les mains des élèves le *De ritibus et moribus Romanorum*, de Newport, et son petit Traité de mythologie.

La langue castillane sera suivie depuis ses origines jusqu'à son complet développement. Jovellanos fait lire à ses étudiants des passages des *Partidas*, le *Comte Lucanor*, le

(1) *Guip. instr.*, vº Loyola.
(2) Arch. de Indias. *Est.* 145. caj. 7, leg. 12 (1785).
(3) Id., ibid.
(4) *Obras* I, 168-229.

Centon épistolaire du bachelier Fernán Gómez de Cibdareal (1) et les *Trescientas* de Juan de Mena.

Il veut qu'on leur donne une idée des règles du genre historique, et il range parmi ces règles la fidélité et la critique; il veut que l'historien tienne compte de la chronologie, connaisse la géographie, étudie la religion, les lois et les mœurs des peuples dont il parle. La classe matinale sera consacrée chaque dimanche à la lecture et à l'explication de la Bible. Le professeur exposera l'histoire des livres saints d'après le *Compendium* du séminaire de Padoue ; les institutions hébraïques d'après la Bible de Du Hamel ; l'Histoire des peuples d'Orient d'après l'*Apparatus* de Lami (2) et le *Dictionnaire de la Bible*, de D. Calmet (3).

Dans un autre ouvrage (4), Jovellanos vient à traiter la question des langues. Il conseille le latin à l'ecclésiastique, à l'avocat, à celui qui veut suivre les cours des Universités ; au militaire, au marin, au diplomate, au commerçant, il donne le choix entre le français et l'anglais et définit admirablement le mérite propre à chacune de ces langues.

La française offre une doctrine plus universelle, plus variée, plus méthodique, plus agréablement exposée, et surtout en rapports plus intimes avec les intérêts actuels et les relations politiques de l'Espagne; l'anglaise contient une doctrine plus originale, plus profonde, plus solide, et généralement parlant plus pure et plus conforme au génie espagnol (5).

Enfin, dans son *Plan général d'instruction publique* (6), il formule le programme scientifique de l'enseignement idéal qu'il a conçu. Laissant le haut enseignement philosophique aux Universités, il maintient les sciences mathématiques et

(1) Ouvrage apocryphe, composé au XVIe siècle, probablement par Gil González de Avila. (Fitz Maurice Kelly, *Historia de la lit. esp.*, p. 155.) Jovellanos s'y laissait encore tromper.

(2) *Apparatus Biblicus.* Grenoble, 1687, in-f°.

(3) *Dictionnaire critique et historique de la Bible.* Paris, 1722, 4 vol. in-f°.

(4) *Memoria sobre la educacion publica o sea tratado teorico practico de enseñanza.* — *Obras* I, p. 230-267.

(5) *Obras* I, p. 248.

(6) *Bases para la formacion de un plan general de instruccion publica.* — *Obras* I, 268-276. — Cf. les plans similaires d'Olavide (1767) et de Trigueros.

expérimentales dans les attributions de l'enseignement secondaire, qu'il complète en instituant des cours de dessin, de morale pratique et de commerce.

Les théories de Jovellanos étaient celles de son siècle entier ; l'Etat lui apparaissait comme l'éducateur naturel de la nation. Charles III n'osa pas créer de toutes pièces un enseignement officiel, il voulut du moins instituer deux établissements modèles qui donneraient aux instituts libres l'exemple de tous les perfectionnements et de tous les progrès. Il réforma le Séminaire des nobles de Madrid et ouvrit pour les roturiers les Etudes royales de Saint-Isidore.

Le Séminaire des nobles avait été institué le 21 sept. 1725 par Philippe V, et doté d'une rente de 2 maravédis par livre de tabac consommé en Espagne (1). Ferdinand VI et Charles III lui accordèrent une subvention annuelle de 2.000 doublons d'or (320.000 rs.) sur les vacantes de la Nouvelle-Espagne (2). Le programme des études comprenait l'instruction religieuse, l'espagnol, le français, le latin, la géographie, l'histoire, la poétique, la rhétorique, la logique, la métaphysique, l'histoire naturelle et la morale (3). Le régime de la maison était l'internat, dont on s'était promis merveille pour inculquer le goût du travail à la jeunesse dorée de Madrid.

L'expulsion des Jésuites enleva au séminaire presque tous ses maîtres ; le roi prétendit que l'institution n'en souffrirait pas, et pour accentuer le caractère militaire de cette école aristocratique, il en confia la direction au premier mathématicien de l'Espagne, à l'ingénieur de marine D. Jorge Juan. Mais beaucoup de familles nobles étaient attachées à la Compagnie de Jésus et boudèrent. Le collège bénédictin de Sorèze au diocèse de Toulouse devint la maison à la mode pour l'éducation des jeunes nobles (4). D. Jorge Juan connaissait mieux l'astronomie que la pédagogie, il

(1) *Nov. Rec.*, VIII, III, 1.
(2) Arch. d'Alcala. *Instr. pub.*, leg. 328.
(3) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 648.
(4) Morel Fatio, *Etudes*, t. II, p. 252.

avait soixante ans ; sous sa direction le Séminaire déclina. A sa mort (1773), le roi convertit le Séminaire en une sorte d'école palatine pour les enfants de ses serviteurs, et pendant dix ans le collège traîna sans gloire sa médiocre existence. En 1785, Charles III reprit l'idée d'en faire une pépinière d'officiers. Il y avait quarante-deux places et le prix de la pension variait de 8 à 14 réaux par jour ; encore pouvait-on obtenir des réductions.

Les revenus du collège passèrent de 785.300 rs. en 1774 à 1.080.278 rs. en 1792 (1). Malgré tous les efforts du roi, la décadence continua (2).

En 1793, Charles IV chargea D. Manuel Abad y La Sierra, archevêque de Selimbria et inquisiteur général, d'inspecter le Séminaire, et à la suite de cette inspection, un plan de réforme fut établi. Le directeur serait un ecclésiastique nommé par le roi, sur la présentation du premier secrétaire d'Etat ; il devait habiter le séminaire et visiter tous les jours les classes et les études. Il avait la haute main sur tout le personnel, élèves, domestiques, professeurs. L'internat était rendu de plus en plus rigoureux. Pas d'autres vacances que les dimanches et jours fériés, pas de sorties, sinon en cas de maladie des parents, pas de visites en dehors des heures de récréation, défense aux femmes de monter dans les chambres des directeurs d'études. Tout était prévu et se devait faire mécaniquement — comme au temps de la Compagnie.

Lever de 6 h. à 6 h. 1/2, prière et toilette. — 7 h. 1/2, chocolat. — 8 h., messe. — 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, étude. — 9 h. 1/2 à 11 h., classe. — 11 h. à midi 1/2, récréation. — Midi 1/2 à 2 h., repas et repos. — 2 h. à 3 h., récréation. — 3 h. à 4 h., étude. — 4 h. à 5 h., classe. — 5 h. à 6 h., chapelet, collation et repos. — 6 h. à 7 h., catéchisme et histoire de la religion. — 7 h. à 8 h., cours d'éducation et de politesse par les directeurs de salles. — 8 h. à 9 h. 1/2, étude des leçons. — 9 h. 1/2, souper et coucher.

(1) Arch. d'Alcala. *Instr. pub.*, leg. 327.

(2) En 1794 les ressources du Séminaire n'atteignent plus que 372.797 réaux et ses dépenses montent à 375.963 réaux. — Ibid., *loc. cit.*

On réglait jusqu'à la ration de chocolat des directeurs des salles [maîtres d'études] (1).

Mais ce beau plan ne fut pas appliqué, et le 30 nov. 1798 un nouvel inspecteur, l'archevêque de Burgos, dénonce les abus les plus criants.

Les bâtiments du collège sont en bon état, les domestiques se conduisent bien, les professeurs ne donnent lieu à aucune espèce de plainte, mais l'administration, représentée par le directeur et l'aumônier, ne vaut rien.

L'aumônier, l'abbé Scuditti, est étranger et parle un espagnol tellement mélangé d'italien que les élèves ne peuvent probablement pas le comprendre ; il ne se considère comme soumis à aucune règle générale, passe pour avoir une conduite légère, et se contente de faire ce que lui dit le directeur. Il prétend avoir deux ou trois fois demandé l'application des statuts de 1794 ; le directeur a répété après lui : « Les statuts ! les statuts !... » L'abbé n'a pas insisté davantage.

Le directeur, D. Antonio de Lara y Zuñiga, ancien chanoine de San-Ildefonso et inquisiteur à Séville, est rempli de l'esprit de domination, très vindicatif et sans la moindre probité. Il est à couteau tiré avec les professeurs. D. Blas Garcia, maître primaire, s'est une fois trouvé mal après une algarade du directeur. Ce haut fonctionnaire n'a pas inspecté les études depuis quatre ans, et ne sait ce qui s'y passe que par les délations de son frère, grossier calomniateur dont la présence est un scandale dans la maison. Il n'a d'autre ami que le professeur d'histoire, D. Antonio Carbonell, qui s'est fait son âme damnée, est peu instruit, négligent, dort en classe, accepte des élèves des douceurs et même de l'argent, a vendu des livres de la bibliothèque, mais sert d'espion au directeur (2).

Instruit du fâcheux état où se trouvait le Séminaire, le roi promulgua le 28 juillet 1799 une ordonnance de réforme qui fut cette fois exécutée (3) et qui donna au Séminaire une réelle prospérité.

(1) Arch. d'Alcala. *Instr. pub.*, leg. 328. Mai 1794.
(2) Arch. d'Alcala. *Instr. pub.*, leg. 328.
(3) *Nov. Rec.*, VIII, III, 3.

La direction fut rendue à un militaire, D. Andres Lopez y Sagastizabal, colonel de cavalerie. Il eut à côté de lui un second directeur, régent des études et secrétaire, un premier et un second directeur spirituel, 7 directeurs pour les sept divisions et un directeur surnuméraire Toutes les chaires furent mises au concours. Les professeurs, au nombre de 22, touchaient de 8 à 12.000 réaux et habitaient le séminaire « quand ils n'avaient pas l'inconvénient d'être « mariés (1) ». Outre les matières enseignées dès 1727, les programmes comprenaient la physique expérimentale, l'astronomie, la géographie, la chronologie, le dessin, la musique [piano et violon] (2). Le Séminaire ainsi reconstitué se peupla rapidement et comptait 347 élèves en 1806. La guerre de l'indépendance amena sa ruine.

Les Etudes royales de Saint-Isidore paraissent avoir été établies sur un plan mieux conçu et n'avoir point passé par les mêmes vicissitudes que le Séminaire des nobles.

Créé en 1770, le nouveau collège fut organisé sur un plan très original et très intelligent. Les professeurs, tous nommés au concours, et pourvus d'un traitement de 6.600 à 11.000 réaux, formaient une sorte de chapitre autonome et gouvernaient le collège avec le concours d'un secrétaire, d'un comptable et d'un trésorier, chargés du matériel. Des maîtres répétiteurs à 3.500 et 5.500 réaux venaient en aide aux professeurs les plus chargés.

Les chaires étaient au nombre de 14 : Rudiments de latinité, — Préceptes de la syntaxe, — Qualités de la bonne version et propriété latine, — Poésie, — Rhétorique et éloquence, — Langue grecque, — Langue hébraïque, — Langue arabe, — Logique, — Mathématiques, — Physique expérimentale, — Philosophie morale, — Droit naturel et droit des gens, — Discipline ecclésiastique, liturgie et rites sacrés (3).

Le premier concours, présidé par deux conseillers de Castille, fut très brillant. On en écarta les réguliers, à cause

(1) *Diario de Barcelona*, 13 uillet 1802.
(2) *Guia de forasteros*, 1804.
(3) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*e, t. III, p. 212.

de leurs opinions ultramontaines ; les professeurs des Universités vinrent concourir et l'on poussa le libéralisme jusqu'à confier les chaires de droit naturel et de discipline ecclésiastique à des gens suspects de jansénisme.

La chaire de poésie fut disputée par deux des plus fins littérateurs de l'époque : Nicolas de Moratin et Ignacio Ayala. Ce dernier obtint la chaire et n'en resta pas moins l'ami de son concurrent.

Les cours s'ouvrirent le 1er octobre 1771 par une séance solennelle où D. Manuel Blanco de Valbuena, professeur d'éloquence latine, fit en un latin élégant l'éloge du roi, restaurateur des études, et la critique virulente et peu généreuse de la Compagnie de Jésus. Ayala lut un poème latin où il promettait de veiller en gardien fidèle sur les sanctuaires de Phébus et de chanter les lois et les droits imprescriptibles des Muses, qu'il engageait à oublier les fontaines du Parnasse pour les eaux du Manzanares.

Peu de jours après la rentrée eut lieu, en grande pompe, le transfert des reliques de saint Isidore et de sainte Marie de la Cabeza dans la chapelle des Reales estudios.

Avec son personnel à demi laïque, ses chaires de sciences, sa philosophie débarrassée de la scolastique, son enseignement de tournure janséniste, le nouveau Collège prospéra rapidement ; il avait 387 élèves en 1785 ; il en eut jusqu'à 400 un peu plus tard, presque autant que l'Université d'Alcala (1).

Mais les hommes lui manquèrent et il languit, victime des misérables habitudes d'incurie et de tripotage qui ont ruiné tant de belles choses en Espagne.

Le roi avait créé près de son Collège une bibliothèque formée avec les livres des Jésuites et l'avait confiée à un bibliothécaire appointé à 10.000 réaux. Au bout de peu de mois, le bibliothécaire était remercié; jusqu'en 1785, la bibliothèque resta dans l'abandon. Le roi décida alors qu'elle recevrait un exemplaire de tout ouvrage publié en Espagne et la fit ouvrir au public le 20 janvier 1786. En 1788, la

(1) Ferrer del Rio, *loc. cit.*

nomination de D. Joseph Villarroël comme bibliothécaire excita la jalousie des autres professeurs. Villarroël acheta des livres, collectionna des médailles, mais trouva chez ses collègues une si violente opposition qu'il dut se retirer (1). D. Miguel de Manuel, son successeur, laissa tomber la bibliothèque dans un état lamentable. Les manuscrits se perdaient, rangés à la hâte dans une pièce dont le plancher menaçait de se rompre; les élèves venaient lire des romans et des ouvrages prohibés, mêlaient leurs livres avec ceux de la bibliothèque et les emportaient; le second bibliothécaire, D. Candido Maria Trigueros, chef du département des médailles, en faisait le commerce ; son adjoint, Salcedo, limait les pièces d'or et d'argent (2). Une nouvelle inspection, dirigée en 1806 par l'inquisiteur général, démontra la persistance des abus; au lieu d'y remédier, l'inspecteur imposa deux leçons de catéchisme par jour aux élèves et ordonna le rétablissement de la messe quotidienne à la chapelle (3), mesures assurément très louables, mais qui ne remettaient en ordre ni la bibliothèque, ni le médaillier.

III. Universités.

Les Universités partageaient avec les collèges l'enseignement du latin et préparaient à l'Espagne des théologiens, des canonistes, des juristes et des médecins.

Les Universités espagnoles étaient d'antiques corporations, investies par le pape ou par le roi du droit d'enseigner et de conférer les grades, et vivant de leurs propres revenus.

L'Espagne en avait compté jusqu'à quarante et en avait encore vingt-quatre au XVIII° siècle; trois grandes, Salamanque, Valladolid et Alcala de Henares, et vingt et une mineures, établies dans de grandes cités comme Saragosse, Valence, Grenade et Séville, ou dans de petites villes que

(1) Arch. de Alcala. *Inst. pub.* L. 222, 6 nov. 1792.
(2) Arch. de Alcala. *Ibid.*, 11 nov. 1799.
(3) *Id.*, janvier-févr. 1806.

l'on prétendait plus favorables au recueillement : Oñate, Oviedo, Santiago, Avila, Toledo, Osuna, Almagro, Baeza, Osma, Siguenza, Orihuela, Gandia, Cervera (1), Huesca, Palma de Mallorca et Irache (2). Toutes souffraient d'un même mal : le manque de ressources. La science n'avait jamais été populaire en Espagne, les libéralités des particuliers étaient allées à des œuvres de charité ou d'ostentation plutôt qu'à l'œuvre du haut enseignement.

La plus riche des Universités espagnoles, Salamanque, avait 1.200.000 réaux de revenu (3) à répartir entre 80 professeurs ; à Valladolid, l'édifice rachitique de l'Université disparaissait presque devant la masse imposante du Collège aristocratique de Santa-Cruz, comme l'Université d'Alcala devant le Collège de San-Ildefonso (4). Le capital du Collège de San-Ildefonso était estimé, en 1803, à 5.556.498 réaux.

Saragosse avait un revenu moyen de 50 à 60.000 réaux (5). Pampelune perdit, en 1770, le droit de conférer les grades parce qu'elle les donnait trop facilement et à trop bon marché, pour se procurer quelques ressources (6) ; à Oñate les professeurs touchaient à peine 3.000 réaux et finirent par déserter la ville (7).

Les Universités étaient aussi mal administrées que mal rentées. Elles n'étaient pas toutes constituées sur un type uniforme, mais nulle part la direction scientifique des études n'était en de bonnes mains.

(1) L'Université de Cervera, fondée par édit royal du 17 août 1717, avait remplacé les Universités de Barcelone, Girone, Lérida, Tarragone, Tortose et Vich. — Gil de Zarate, *Instr. publica*, t. II, p. 166. — Cf. R. Roig y Reig, *Noticias relativas a las antiguas Universidades de Lerida, Vich, Gerona, Tarragona y Tortosa*. — Revista critica de hist. y lit., 1899, p. 49-63.

(2) L'Université de Pampelune, créée en 1608 au couvent du Rosaire et incorporée successivement aux Universités de Saragosse et d'Alcala, perdit en 1770 le droit de conférer des grades, et fut réduite à 3 chaires de philosophie et 2 de théologie. La Fuente, *Hist de las Univ.*, t. II, p. 447.

(3) Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. II, p. 263.

(4) La Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. II, p. 508-509.

(5) Borao, *Hist. de la Univ. de Zaragoza*, p. 66.

(6) La Fuente, II, p. 447.

(7) Arch. de Guip., sec. 4, neg. 6, leg. 10. — 1795. — La Fuente, IV, p. 230.

Salamanque était une véritable confédération anarchique. D'un côté, l'Université soutenue par les couvents; de l'autre, les grands Collèges. Le recteur, étudiant nommé par ses camarades, était sans action; l'assemblée des professeurs (*claustro*) n'avait que voix consultative; l'autorité appartenait au chancelier et au chanoine écolâtre. L'Université était cléricale, mais les grands Collèges lui faisaient la guerre à coups de procès et ne songeaient qu'à maintenir leurs privilèges (1).

Alcala était une espèce de « République de Venise ». Le Collège de Saint-Ildefonse était tout dans l'Université, et le recteur tout dans le Collège; c'était lui qui payait les professeurs et maniait les deniers, sans rendre compte ni au claustro, ni au chancelier.

Valladolid était plus démocratique; le claustro y avait une grande influence et gouvernait l'Université avec l'assistance du corps de ville et du chapitre cathédral (2).

A Saragosse, l'Université était placée sous le protectorat honorifique du Saint-Siège et sous le patronage de la cité. L'archevêque était chancelier-né ; il était assisté d'un recteur, choisi généralement parmi les chanoines ou les dignitaires du chapitre. Le claustro formait le Conseil de l'Université. Il comprenait un certain nombre de conseillers choisis dans toutes les Facultés, le recteur sortant, un fiscal, un receveur, deux secrétaires, un bedeau, un alguazil et un maître des cérémonies (3).

Cette organisation, assez simple et assez rationnelle, était considérée comme excellente, et le roi s'inspira des mêmes idées lorsqu'il établit, en 1717, l'Université de Cervera. Il se réserva seulement la nomination du chancelier (4).

Les Universités jouissaient en somme d'une large autonomie; mais les mauvaises méthodes qu'on y suivait et le peu de valeur des examens et des concours peuplaient les

(1) La Fuente, t. II, p. 508.
(2) La Fuente, t. II, p. 509.
(3) Borao, p. 44.
(4) *Real decreto*, du 17 août 1717.

claustros de pédants paresseux, mettant leur *punto* à maintenir les privilèges de leurs chaires et la routine de l'enseignement.

Le vice capital des Universités espagnoles résidait dans l'idée même qu'elles se faisaient du savoir. Toutes les sciences étaient censées parvenues à leur complet développement et avaient été réduites en formules immuables, qu'il s'agissait uniquement de graver dans sa mémoire ; l'esprit d'initiative et d'invention, le goût des recherches (1), le sens critique, la personnalité, le talent, tout ce qui distingue le professeur du rhapsode, était ignoré ou honni dans les claustros. Si quelque téméraire hasardait le bout du pied hors des sentiers battus, il se rendait suspect à ses collègues et risquait d'être dénoncé au Saint-Office.

D. Graciliano Alfonso, professeur de droit canonique et civil à l'Université d'Alcala, fut l'objet d'une enquête de l'Inquisition à la fin du XVIIIe siècle. Le commissaire répond « qu'il était connu pour ses opinions risquées et son goût « pour les livres défendus, que c'était un homme d'un talent « assez brillant et très appliqué, mais qu'il abusait de ses qua- « lités... Il avait souvent des discussions avec les jeunes gens « et essayait de leur inspirer ses idées... Il est à craindre qu'il « ait fait beaucoup de mal à la jeunesse (2) ».

On ne disait pas *enseigner*, on disait *lire* la théologie ou le droit ; la maussade et endormante exégèse était à peu près la seule forme connue de l'enseignement.

Les programmes de l'Université de Cervera, créée de toutes pièces en 1717, représentent sans doute l'idéal que se faisaient d'une Université les conseillers du roi.

La Faculté des Arts compte quatre chaires de grammaire latine, un des professeurs de latin fera aussi un peu de grec.

(1) Les instruments de travail faisaient presque partout défaut. En 1781 la bibliothèque de l'Université d'Alcala contenait 17.000 volumes, mais parmi tous ces livres, une cinquantaine seulement représentaient le mouvement contemporain. Cotarelo, *Iriarte*, p. 241. — Valence avait une bonne bibliothèque que lui avait léguée Perez Bayer. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 262.

(2) Archivo historico nacional. *Inquis. de Toledo*, leg. 190, n° 1.

Il y a une chaire de rhétorique et six chaires de philosophie. Cette dernière science paraît tout d'abord assez bien partagée ; mais comme le texte royal ajoute que trois professeurs appartiendront à l'école thomiste et trois à l'école suariste, on voit immédiatement de quelle philosophie il s'agit.

La Faculté de théologie compte sept chaires : deux thomistes et deux suaristes enseignent la théologie scolastique, un religieux franciscain a la chaire du subtil docteur (Duns Scot), un jésuite la chaire d'Ecriture sainte et d'hébreu. Il y a en plus une chaire de théologie morale.

Le droit canon a huit chaires. Cinq professeurs expliqueront en cinq ans les cinq livres des Décrétales (*empezando todos los años un catedratico el primer libro, y continuando los siguientes hasta cumplir el quinquennio*). Il y aura en outre une chaire *de prima* (du matin), une du soir (*de visperas*) et une chaire du Concile de Trente.

Le droit civil occupe neuf professeurs, quatre pour les Institutes, deux pour le Digeste, deux pour le Code, un pour le Volume, les Novelles et les Constitutions.

La médecine a une chaire de prima et une de visperas, une chaire de Pronostics, une de Méthode, une de Pharmacie (*de simples*) et une de Chirurgie et Anatomie. Le titulaire devait être un chirurgien *latin*.

Enfin le roi laissait prévoir l'établissement d'une chaire de mathématiques, quand on aurait trouvé un homme capable de les professer avec fruit (*buscando para ella quien la lea con utilidad*) (1).

Ce programme présente d'énormes lacunes. Ni l'histoire, ni la géographie, ni les langues vivantes ne sont enseignées à la Faculté des Arts : les sciences semblent ne pas exister. Le droit national est oublié pour le droit romain. Ce qui est plus triste encore, c'est que les matières enseignées s'apprennent dans des ouvrages beaucoup trop anciens ou dans des manuels d'une incroyable médiocrité (2).

(1) *R. decreto*, du 17 août 1717.

(2) « On croit généralement, disait un colon américain, que toute la science se trouve dans la grammaire latine de Nebrija, dans la philosophie aristotélique, dans les *Institutes* de Justinien, dans la *Curia philippica*,

La médecine était étudiée dans Hippocrate, dans Galien, chez Rhazès et Avicenne ; c'est seulement vers le milieu du XVIIIe siècle qu'une traduction espagnole mit les *Institutiones medicæ* de Boerhaave entre les mains des étudiants (1). La superstition était si forte qu'un médecin de Mexico ayant demandé, en 1757, s'il ne ferait pas bien de se faire recevoir docteur en astrologie, le Conseil des Indes répondit qu'on ne pouvait être bon médecin si l'on n'était en même temps bon astrologue (2).

Dans les sciences, Aristote régnait sans partage, parce que « Newton, Descartes et Gassendi ne font pas d'aussi bons « logiciens que le Péripatéticien » (3). Mais le respect qu'on avait pour Aristote n'allait pas toujours jusqu'à lire et étudier ses ouvrages; la philosophie aristotélicienne était remplacée à Alcala par des questions subtiles et oiseuses (4). L'enseignement du système de Kopernik était interdit au début du XVIIIe siècle dans les Universités espagnoles (5), et Salamanque croyait encore, en 1764, que la nature a horreur du vide (6). Pour la plupart des étudiants, « les mathéma- « tiques n'étaient qu'un tissu de mensonges et de sortilèges « semblables au jargon des bohémiens. D'autres soupçon- « naient que ce n'était pas à force de travail et de réflexion « que l'on étudiait ces sciences, mais à l'aide de la magie et « du diable (7). » On apprenait les mathématiques dans l'*Almageste* de Ptolémée et dans le *Traité de la sphère* de Sacro Bosco. Les seuls travaux que fissent paraître les maîtres étaient des sortes d'almanachs appelés *Piscatores*, dans lesquels on insérait des anecdotes, des épigrammes et des énigmes dans le goût des Arabes (8).

dans la *Théologie* de Gonot et dans celle de Zaraga.» (*Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XII, p. 90.)

(1) *Orden. de Valladolid*, II, p. 31.

(2) Arch. des Indes. *Est.* 97, caj. 5, leg. 17.

(3) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 185. — Ticknor, *Hist. de la litt. esp.*, t. III, p. 307.

(4) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 191.

(5) Ticknor, III, p. 294.

(6) Baret, *Hist. de la litt. esp.*, p. 576.

(7) Diego de Torres y Villarroel, *Vida y aventuras*.

(8) Coxe, III, p. 590.

L'étude du droit civil était peut-être la plus rebutante de toutes. L'enseignement consistait dans la lecture et le commentaire d'un certain nombre de traités particuliers que les étudiants voyaient solennellement défiler un à un devant leurs yeux. Il eût fallu trente-deux ans à un écolier de Salamanque pour parcourir le cycle complet des études (1). Le droit canon laissait encore plus à désirer ; un grand nombre de ses dispositions étaient contraires aux lois du royaume, et il était enseigné par des moines dans un sens très ultramontain (2).

Tout avait été sacrifié à la théologie et la théologie ellemême agonisait. Cadalso rapporte qu'on discutait à Salamanque en 1773 sur la langue que parlent les anges entre eux, ou si les cieux sont en métal de cloche ou liquides, comme le vin le plus léger (3).

« La scolastique, dit M. Menendez y Pelayo, était complè-
« tement épuisée, et nous ne pourrions pas extraire une seule
« idée utile pour notre étude, des nombreux cours de théo-
« logie et de philosophie qui se publièrent en Espagne du-
« rant les cinquante premières années du XVIIIe siècle (4). »
Elle eut cependant un maître en la personne du P. Luis de Losada, professeur de théologie à Salamanque, qui a laissé un cours complet de philosophie digne des meilleurs temps de la scolastique. Feijoo a dit que cet ouvrage avait ouvert les portes de l'école espagnole à la philosophie expérimentale (5).

Personne n'a porté sur l'enseignement des Universités espagnoles un jugement plus sévère qu'Olavide et Jovellanos.

Olavide se plaignait que le caractère scolastique des études fît perdre en inepties et en frivolités le temps que l'on aurait dû employer à apprendre des choses sérieuses et pratiques (6).

(1) Antequera, *Hist. de la leg.*, p. 382.
(2) A. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 191.
(3) Cotarelo, *Iriarte*, p. 128.
(4) Menendez y Pelayo, *Ideas esteticas*, t. III, 1, p. 156.
(5) Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 37.
(6) Ferrer del Rio, *op. cit.*, t. III, p. 188. Plan proposé au roi par Olavide pour la réforme de l'Université de Séville.

« Les sciences, disait Jovellanos, ont cessé d'être pour « nous un moyen de chercher la vérité et se sont converties « en un gagne pain. Les étudiants se sont multipliés à me- « sure que baissaient les études, et à la manière de certains « insectes qui vivent de la pourriture et ne servent qu'à la « propager, les scolastiques, les pragmatiques, les casuistes « et tous les mauvais professeurs des facultés intellectuelles « ont entraîné dans leur corruption les principes, l'estime et « jusqu'à la mémoire des sciences utiles (1). »

Avec une pareille manière de comprendre la science, les examens et les grades ne pouvaient avoir aucune valeur; mais ils étaient si mal ordonnés qu'ils ne prouvaient même pas que le récipiendaire eût profité des médiocres études qu'il était censé avoir faites. Pour les étudiants pauvres, les grades n'étaient guère autre chose que des certificats d'assiduité ; pour les riches, c'étaient de simples parades.

Le baccalauréat était peut-être l'examen le plus sérieux. C'était le seul que possédaient, en 1770, la majeure partie des professeurs, des avocats et des médecins (2). Il avait ses règles particulières suivant chaque Université. On exigeait en général quatre ans de présence aux cours. L'examen consistait en interrogations sur les positions présentées à la Faculté par le candidat. Il y avait deux ou quatre professeurs argumentants, chacun d'eux pouvait interroger le candidat pendant un quart d'heure et discuter avec lui pendant un autre quart d'heure (3). Quelques Universités exigeaient du candidat qu'il eût pris part à une discussion académique d'apparat (*auto mayor*).

La licence supposait quatre ans de cours après le baccalauréat et un certain nombre de leçons et d'argumentations publiques faites au courant de ces quatre années (4). Quand on voulait gagner une année, on passait l'examen définitif

(1) Jov., *Informe*, n° 342.
(2) *Nov. Rec.*, VIII, VIII, 7 (24 janvier 1770).
(3) *Folleto del maestro de ceremonias de Hirache*, 1797.
(4) La licence en théologie à Alcala supposait 8 actes : *Tentativa, Acto primero, Acto secundo, Acto tercero, Principio, Quodlibeto, Parva ordinaria, Magna ordinaria, Alfonsina.* — La Fuente, *Hist. de las Univ.*, III, p. 163.

« *a claustro pleno* », devant tous les professeurs assemblés. Quand on avait fait ses quatre ans de stage, on passait devant un jury plus réduit. L'épreuve consistait en une argumentation sur un passage choisi par le candidat entre trois textes, tirés au sort par le président. Le candidat avait vingt-quatre heures pour préparer son argumentation. On lui donnait une heure pour exposer la question et une heure pour répondre aux objections qui lui étaient posées (1). A Salamanque, l'examen définitif était dit « examen secret de la Chapelle Sainte-Barbe » parce qu'il se passait à la cathédrale, dans la chapelle de sainte Barbe, berceau de l'Université ; on l'appelait secret parce que l'étudiant n'en connaissait pas immédiatement le résultat, mais allait le lendemain le demander au recteur (2).

Le doctorat était moins un grade qu'un honneur (3). Après un simulacre d'examen, dont les matières étaient connues d'avance du candidat, il recevait la *borla* doctorale dans une cérémonie mystique qui présentait quelque analogie avec le sacre d'un évêque.

Dans la petite Université d'Irache, le doctorat était conféré dans la chapelle de l'Université. On dressait dans le

(1) *Folleto de Hirache.*

(2) La Fuente, *op. cit.*, I pass.

(3) Voici le titre d'une thèse de Salamanque : *At cum in scripturis canonicis per D. Paulum testetur : Quid enim mihi de iis qui foris sunt judicare? disserendum venit an Ferdinando V et Elisabeth, ob eximiam religionem catholicis cognominatis S. P. Alexander VI, anno 1493, jure ac debite ex plombaria bulla committeret ut hos Indos hispanico subjicerent imperio et ad Christi fidem reducendos curarent ? Nos vero habito respectu ad dicta, non solum affimative verum et in bello indico ita processisse contendemus, prout ad catholicos decebat dynastas.* — *Revue hispanique*, t. I, p. 311.

Le P. Norberto Caimo, qui visita l'Espagne en 1755, assista à une thèse publique de théologie et décrit ainsi la cérémonie : « Pour vous donner une idée de la manière d'argumenter et de la force avec laquelle on le fait, je vous dirai seulement qu'on sent l'air s'agiter, les murailles trembler et tous les meubles frémir au bruit des tonnerres redoublés d'une multitude intarissable d'*Ergo* dont les décharges se suivent sans interruption. » Il s'agissait de savoir si la dévotion à Notre-Dame des Racines (*Nuestra señora de Raices*) était, oui ou non, enracinée dans le cœur des Espagnols. — *Voyage d'Espagne fait en l'année*, 1755 (trad. du P. de Livoy). Paris, 1772, 2 vol. in-12. — Cité par G. Reynier, *La Vie universitaire dans l'ancienne Espagne*. Paris, Toulouse, 1902, in-12.

chœur un buffet, sur lequel on plaçait une croix et deux chandeliers avec leurs cierges allumés. Au pied de la croix, le livre des Evangiles et un bassin d'argent contenant un anneau et un bonnet. Les assistants prenaient place de chaque côté du buffet, devant lequel était disposé un coussin pour le candidat. La cérémonie commençait par une prière au Saint-Sacrement, puis quelques professeurs posaient au récipiendaire une question à leur choix (*quod libet*), le candidat répondait brièvement, en indiquant la solution adoptée par lui ou les solutions qui lui paraissaient probables. L'examen terminé, le maître des cérémonies amenait le candidat devant un petit pupitre décoré « d'un beau morceau de drap riche » et le candidat lisait sa profession de foi catholique. Puis le maître des cérémonies le prenait par la main gauche, le menait devant le recteur et demandait pour lui le grade de docteur. Le candidat s'agenouillait devant le recteur qui lui mettait la Bible entre les mains et lui disait : *Accipe librum utriusque testamenti Dei quod sit speculum animæ tuæ*. Le candidat répondait : *Sit*. Le recteur prenait l'anneau dans le bassin d'argent et le passait au doigt du candidat en disant : *Annulus iste sit signum conjunctionis animæ tuæ cum sana doctrina Ecclesiæ catholicæ Dei*. Le candidat répondait : *Sit*. Le recteur prenait le bonnet doctoral et en coiffait le candidat en disant : *Authoritate pontificia et regia, quâ in hac parte fungor, constituo te magistrum in artium facultate per hujus pilei ornati impositionem, ut illam interpreteris et doceas, gaudeasque omnibus privilegiis quibus gaudent qui hoc simili gradu condecorantur in hac alma Universitate. Quod cedat in laudem omnipotentis Dei Patris ✝ et Filii ✝ et Spiritus Sancti*. Le nouveau docteur répondait : *Amen*, et toujours à genoux, prêtait entre les mains du recteur, sur la croix et l'Evangile, un long serment de fidélité à l'Eglise, au roi et à l'Université. Il se relevait, embrassait le recteur et tous les maîtres de l'Université, et après une prière au Saint-Sacrement, le claustro se retirait avec la même solennité qu'à l'arrivée (1).

(1) *Folleto de Hiraçhe.*

A Salamanque, le doctorat servait de prétexte à une fête qui durait trois jours et coûtait des sommes énormes au candidat. Au début du XIXe siècle, après plusieurs ordonnances de réforme, les frais d'un doctorat de Salamanque montaient encore à 20.000 rs. (1).

A Alcala, le nouveau docteur était armé chevalier, mais le Conseil de Castille se refusait à le considérer comme noble et lui accordait seulement l'exemption des tailles roturières (2).

Tout ce que l'on peut dire de mieux de ces examens, c'est qu'ils permettaient aux étudiants de faire montre d'ingéniosité, de faconde et de promptitude d'esprit, mais ces qualités, très communes en Espagne, ne suffisent pas à faire des savants.

Les concours pour l'obtention des chaires ne pouvaient donner de bien meilleurs résultats, puisque ceux qui y prenaient part y apportaient la science apprise à l'Université et constatée par l'examen. Les concours étaient d'ailleurs rarement sérieux. La plupart des juges n'avaient que le grade de bachelier ; à Saragosse, les étudiants votèrent jusqu'en 1747 pour l'admission des professeurs (3). Les jurys étaient remplis de parents et de commensaux du récipien daire. On lui tenait compte de ses relations, de sa docilité, de sa médiocrité même — car une science trop vaste eût senti l'hérésie — et la routine se fortifiait par les mêmes mesures qui devaient la combattre (4).

Dans ces Universités sans esprit scientifique, l'indiscipline des écoliers allait de pair avec l'ignorance des maîtres. Les étudiants étaient soumis à un régime semi-ecclésiastique. Ils devaient porter la soutane et le bonnet et vivre dans les collèges dans une sorte de demi-internat ; mais la naissance et la fortune établissaient entre eux de telles différences,

(1) La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 237.

(2) *Auto* du 28 janvier 1770.

(3) Borao, *Hist. de la Univ. de Zaragoza*, p. 101.

(4) En 1768, le Claustro de Salamanque voulait élire comme professeur de mathématiques un candidat qui ne savait ni arithmétique, ni algèbre et n'avait que trois mois d'études en astronomie. — R. Giron, *Hist. de la ciudad de Salamanca*, p. 464.

et les riches gentilshommes donnaient à leurs camarades pauvres de si détestables exemples que personne ne vivait selon la règle.

Les fils de seigneurs étaient boursiers des six grands Collèges (*Colegios mayores*) de Saint-Barthélemy, de Cuenca, d'Oviedo et de l'Archevêque à Salamanque, de Santa-Cruz à Valladolid, de San-Ildefonso à Alcala (1).

Ces collèges avaient été fondés pour recevoir des étudiants pauvres, mais se prétendaient dispensés par le pape d'obéir à leurs constitutions primitives (2). La pauvreté était une cause d'exclusion ; et l'on recevait des étudiants ayant 500 ducats de revenu et davantage, possesseurs de riches majorats, pourvus de canonicats et de bénéfices sans charge d'âme de 40.000 rs. de revenu (3). L'heureux jeune homme qui obtenait une *beca* (4) dans un grand Collège avait huit ans devant lui pour préparer ses licences, et si, à l'expiration de ce délai, il n'avait pas encore gagné ses grades, ou s'il n'avait pas obtenu un poste à sa convenance, il restait comme hôte (*uesped*) dans le Collège, et travaillait à y maintenir les bonnes traditions, jusqu'au jour où il attrapait quelque place dans le clergé ou la magistrature. Administrant leurs revenus, choisissant et congédiant leurs serviteurs, nommant leur recteur, les *colegiales* étaient la plaie des Universités. Ils auraient cru déroger en suivant les cours de la Faculté, remplaçaient le certificat d'assiduité par une attestation de leur recteur, intentaient à l'Université des procès insensés et lui faisaient à l'occasion les plus sanglants affronts (5).

Ils prétendaient acquérir la science par infusion et passaient ordinairement leur temps à jouer, à discuter, à discourir, sans ouvrir un livre et sans quitter un quart d'heure le

(1) Le collège de Fonseca, à Saint-Jacques de Compostelle, était affilié à ceux de Salamanque, le Collège impérial de Huesca à celui de Saint-Ildefonse.

(2) *Coleccion de las reales ordenes*, II, p. 229.

(3) Ferrer del Rio, III, p. 193. *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 193.

(4) Echarpe d'une forme particulière dont la couleur servait à distinguer les différents collèges.

(5) Cf. notre étude sur les *Colegios mayores* et leur réforme en 1771. — *Rev. hisp.*, t. VII (Paris, 1900).

jeu, leur toilette, les soirées, le théâtre ou la table (1). Les anciens élèves devenus magistrats, chanoines ou prélats, restaient attachés à leurs collèges et formaient une vaste association, qui monopolisait les grandes charges au profit des familles aristocratiques (2). Les étudiants des petits collèges portaient le nom de *manteistas*, à cause du long manteau qu'ils devaient porter. Il y avait parmi eux des jeunes hommes laborieux et rangés ; la grande masse étudiait peu — comme toujours, comme partout — et cherchait à singer les vices des riches *colegiales*. Au-dessous des élèves des petits collèges étaient les étudiants libres, vivant dans de misérables garnis, à l'affût de petits emplois, et comptant sur la soupe des couvents pour apaiser leur faim (3).

Les mœurs universitaires restèrent longtemps brutales. D. Diego de Torres se vante de n'avoir jamais vu dans sa classe ces bouffonneries, ces cris, ces insolences dont les élèves brouillons et mal élevés étaient coutumiers avec ses collègues. Mais il avait prévenu ses disciples qu'il « casserait la tête » au premier mauvais plaisant, et il s'emporta un jour jusqu'à lancer à la tête d'un impertinent un compas de bronze du poids de quatre livres ; l'étudiant esquiva le coup et les autres se tinrent désormais pour avertis (4).

D. Isidoro Ortiz, professeur à Salamanque, parle aussi avec amertume des étudiants, irréguliers, hautains, d'esprit léger et extravagant, sans respect pour les règlements ni pour l'enseignement, sans crainte des châtiments, sans désir des récompenses, qui se présentaient sans but et sans

(1) M. Fernandez, *La hacienda de nuestros abuelos*, p. 275. R. Giron, *Hist. de la ciudad de Salamanca*, p. 483.

(2) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 196. — Charles III nomma quelques manteistas conseillers de Castille, malgré l'avis de la chambre de Castille et l'opposition évidente de Muñiz. La reine écrivait à ce sujet à Tanucci (12 février, 6 mai 1759) que les *colegiales* étaient plus étroitement unis que les francs-maçons, et que leur union n'était d'aucune utilité pour la science, ni pour les arts. — Danvila y Collado, *Historia de Carlos III°*, t. II, p. 63.

(3) On les appelait pour cette raison *sopones*. — Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 198.

(4) La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 314.

intérêt à des cours où les professeurs exposaient leur réputation (1).

A Alcala, les étudiants en philosophie quittaient en tumulte les salles de cours pour aller dans la rue jeter des pierres aux passants.

A Saragosse, Suaristes et Thomistes s'attaquaient à coups de pierres (2) et se donnaient rendez-vous sur le pont de la Huerva pour dire des indécences aux dames (3).

Tout était prétexte à dissipation et à mascarade, la nomination d'un professeur, un *auto mayor*, un doctorat, une fête nationale ou religieuse. On prêchait en vers dans les églises, on y jouait des mystères, on faisait défiler dans les rues des rosaires vivants, des cavalcades où figuraient les Sciences théologiques, les Hérésies, le Judaïsme, en caban vert et en bonnet jaune, le Jansénisme, le Quiétisme, la Morale relâchée et la Métaphysique ; le Bon Goût (castillan) portait sur un plateau du sucre, du sel, du piment et des épices (4). Et devant tant d'incohérence, de superstition et d'orgueil, les étrangers étaient peut-être un peu excusables d'appeler les Espagnols les sauvages de l'Europe.

C'est ainsi que les jugeraient certainement nos critiques contemporains ; mais si l'on admet un instant que la vérité n'est pas de ce monde, que chacun peut la trouver où il la cherche et que le bonheur est après tout le dernier mot de la sagesse, on comprendra jusqu'à quel point ce baroque enseignement convenait au tempérament espagnol.

Impulsif et passionné, d'un individualisme intransigeant, l'Espagnol érige volontiers son caprice en raison, ses désirs en droits, et ne se reconnaît guère qu'un supérieur, qui est Dieu. Pourquoi donc irait-il se mettre au joug de l'étude, se condamner à l'ingrat et rebutant labeur, alors que toutes ces vaines sciences qu'on lui prône ne tendraient qu'à restreindre son indépendance, à gêner son initiative, à couper les ailes à son imagination ? Il n'y a pour lui qu'une science,

(1) La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 315.
(2) Borao, *Hist. de la Univ. de Zaragoza*, p. 97.
(3) Id., p. 102.
(4) El P. Isla, *La Juventud triunfante*, cité par Gaudeau, p. 44.

celle de l'inconnaissable, la théologie, et il s'y jette avec la fougue qui lui est propre, soit pour s'élever avec les grands songeurs sur les cimes les plus vertigineuses de la pensée, soit pour s'amuser avec la foule des pèlerins aux longueurs et aux accidents du chemin. L'étude est pour quelques élus le chemin du ciel et pour tout le reste un jouet. On apprend à jongler avec les idées, on lance un argument comme la boule d'un bilboquet, et quand on est passé maître à ce jeu, on obtient les grades, et par les grades les places, les traitements, les honneurs, le droit à la considération et au *farniente*. Quelle philosophie vaut celle-là ?

Les ministres de Charles III étaient moins philosophes et plus pratiques et voulurent à toute force « mettre du scientifique » dans les Universités.

Ils crurent très sincèrement bien faire et luttèrent contre les obstacles avec un courage qui ne faiblit pas une minute pendant quarante ans. A ces corps immobiles qui s'appliquaient la parole : *Non erit in te Deus recens, nec adorabis Deum alienum* (1), ils imposèrent la tutelle royale, des réformes, de nouveaux enseignements et de nouvelles méthodes.

Le 14 février 1769, chaque Université fut soumise à un directeur nommé par le roi, qui eut la haute main sur le personnel, les programmes et l'enseignement (2). L'idée était bonne, mais la direction fut donnée à des conseillers de Castille, étrangers à l'Université, jugeant tout sur rapports, sans compétence spéciale et sans les loisirs nécessaires pour l'acquérir. Ces conseillers, presque tous anciens élèves des grands Collèges et intéressés à la continuation des abus, contribuèrent plus d'une fois à mettre les *claustros* en garde contre les réformes qu'ils décrétaient eux-mêmes comme législateurs (3).

Le 6 septembre 1770, le roi ajouta au directeur un censeur d'Université (4), chargé de surveiller l'orthodoxie reli-

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 190.

(2) *Orden. de Vallad.*, I, p. 28. — *Auto acordado* du 2 décembre 1768. *Instruction* du 14 février 1769.

(3) Gil de Zarate, *Instruccion pub*, t. I, p. 55.

(4) *Real prov.*, du 6 sept. 1776. — *Nov. Rec.*, VIII, v, 4. 25 mai 1784.

gieuse et politique des candidats aux grades. Le 28 novembre, ordre fut donné à toutes les Universités du royaume d'adresser au Conseil, dans le délai de quarante jours, un programme complet de refonte de l'enseignement. L'Université de Salamanque se montra la plus réactionnaire, celle d'Alcala la plus progressiste. Grenade ne remit son programme au Conseil qu'en 1776 et Valence qu'en 1787. Le roi n'attendit pas les réponses des Universités pour commencer les réformes.

Le 22 février 1771, les *collegiales* furent soumis à un rigoureux internat, les *hospederias* furent supprimées et les constitutions des collèges soumises à une commission de réforme (1). Comme les collèges de Salamanque ne voulaient pas céder, l'évêque D. Felipe Beltran, exécuteur des volontés royales, les fit fermer le 1er juillet 1773 et y apposa les scellés. Pendant quatre ans il ne fut pas pourvu à une seule *beca* (2).

Ainsi se trouvèrent brisés en trois ou quatre coups les obstacles qui s'opposaient aux desseins du roi.

Le terrain déblayé, les réformateurs s'attaquent à la fois à l'administration, au personnel enseignant, à l'enseignement et aux examens (3).

Le rectorat est profondément modifié. Le recteur est proposé par l'Université, qui doit le choisir parmi les docteurs ou licenciés ; il est nommé par le Conseil de Castille. Il est le chef naturel de la hiérarchie et le juge de tous ceux qui jouissent du fuero universitaire.

Il est assisté du *claustro*, composé des docteurs, licenciés et professeurs de l'Université. Le secrétaire tient les registres d'inscription, d'assiduité et d'examens ; le juge des revenus (*juez de rentas*) procède comme juge royal contre les laïques débiteurs de l'Université, et comme juge ecclésiastique contre les clercs ou les débiteurs de dîmes. Le chancelier a la garde des privilèges universitaires. Le juge des études ou

(1) Ferrer del Rio, *op. cit.*, III, p. 201.
(2) Falcon, *Salamanca artistica*, p. 39.
(3) *Orden. Vallad.*

maître des écoles (*maestrescuela*) a la surintendance de l'enseignement. On voit encore à Salamanque un vice-secrétaire, deux bedeaux, un stationnaire de la librairie, un maître des cérémonies, un *alguazil del silencio*, un bedeau des petites écoles, un comptable, un syndic, un sacristain de la chapelle Saint-Jérôme, un administrateur de l'hôpital des études, un greffier des écritures, un *obrero mayor*, un appeleur, un horloger, un balayeur, deux notaires, deux grands clercs, deux dépositaires, deux receveurs, deux huissiers à verge, un fiscal.

Pour le recrutement des professeurs, l'ancienneté est supprimée et le concours devient la règle. Les chaires sont données à vie (*en propiedad*) ou pour deux, quatre ou six ans (*en regencia*). Le roi aurait voulu supprimer les chaires viagères, mais les titulaires firent une telle opposition à ce projet que le roi dut y renoncer (1). L'Université préside le concours et propose trois candidats au roi qui nomme le titulaire par l'intermédiaire du conseil (2). Le roi contrôle la composition des jurys, défend qu'on lui propose toujours en premier le candidat le plus âgé (16 septembre 1772) et ne permet plus l'avancement qu'entre chaires de même ordre (9 mars 1773). En 1771, une chaire de philosophie morale étant vacante à Valladolid, l'Université avait pour juger le concours un théologien, un juriste et un médecin (3).

Une retraite est accordée aux professeurs titulaires. Ils touchent la moitié de leur traitement après vingt ans de services, les deux tiers après trente ans.

L'enseignement, et c'est le point faible de la réforme, reste exégétique. Les réformateurs veulent instruire les hommes, mais ne veulent pas les émanciper ; ils veulent un enseignement pratique et professionnel, et la première vertu de l'étudiant est pour eux l'assiduité. Du 18 octobre au 25 juin, les professeurs doivent une heure et demie ou trois heures de

(1) *Nov. Rec.*, VIII, IX, 26, 18 oct. 1774.
(2) *Nov. Rec.*, VIII, IX, 9. — 1769-1786.
(3) *Ord. Vallad.*, II, p. 23.

cours tous les jours ouvrables. Les étudiants sont tous immatriculés et doivent suivre les cours du matin et ceux du soir ; ils ont en moyenne cinq heures de cours par jour, ce qui est tout à la fois excessif et insuffisant, parce qu'ils ne font rien en dehors de l'Université.

Quelques progrès de détail sont réalisés.

Les écoles thomiste et suariste, qui divisaient la philosophie, sont supprimées (1).

Le droit national est enseigné concurremment avec le droit romain (2).

Les livres scolaires sont mieux choisis.

Les mathématiques ne sont plus enseignées d'après Ptolémée, mais d'après Wolf et Newton.

Les livres de médecine sont empruntés aux étrangers : Boerhaave, Haller, Van Swieten, Gorter, Daniel Leclerc.

Pour le droit, on se sert de l'ouvrage de Mora y Javara, *Des erreurs dans le droit civil*, et du livre du savant portugais Barbadiño sur la *Véritable Méthode d'étudier*, où se trouvent des vues très saines sur la réforme de la législation (3).

La théologie se dégage peu à peu des subtilités de l'école. Dès 1770, l'Université d'Alcala proposait de mettre entre les mains des étudiants les ouvrages de Gothi, de William Hessels, de Van Est et de Billuart (4), qui font autorité encore aujourd'hui.

Comme les bons livres classiques étaient rares, le roi engagea les professeurs à rédiger leurs cours et à les laisser à la bibliothèque de l'Université (5). Il proposa des prix et des pensions aux auteurs de manuels approuvés par l'assemblée des professeurs (6). Sous le règne de Charles IV,

(1) 23 déc. 1766. — Ferrer, IV, 296.
(2) *Nov. Rec.*, VIII, IV, 7, 26 nov. 1802.
(3) *Verdadero metodo de estudiar para ser util a la republica y a la yglesia.* — Valence, 1746.
(4) *Summa S^ti Thomæ.* Liège, 1746-1751.
(5) 5 nov. 1774.
(6) Ferrer, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 297.

un grand nombre d'ouvrages français, anglais et allemands furent traduits et mis entre les mains des étudiants (1).

A côté des chaires d'enseignement, le roi établit des gymnases où les juristes et les canonistes s'exerçaient à la discussion sous la présidence d'un professeur (*catedratico moderante*). Les élèves de première année n'avaient pas le droit d'y prendre la parole (2).

Les actes solennels (*autos mayores*) furent conservés et gardèrent aux examens leur vieux caractère de joutes oratoires ; on se contenta de faire observer plus rigoureusement les règlements. On exigea le baccalauréat ès arts de tout étudiant des Facultés majeures ; il fallut trois ans de cours pour obtenir ce baccalauréat.

Quatre ans de cours étaient nécessaires pour le baccalauréat en théologie, en droit canon et en droit civil. Les canonistes et les civilistes pouvaient gagner un an en passant à *claustro pleno* avec dix argumentants.

L'examen ne comprenait jamais qu'une épreuve orale.

Il ne fut rien changé aux programmes de la licence et du doctorat. Le roi se contenta de limiter les frais de cette dernière épreuve.

Charles III crut sans doute de bonne foi avoir restauré les études ; cependant les résultats de ses réformes furent peu considérables, parce que le personnel chargé d'appliquer les nouvelles méthodes demeura invinciblement attaché aux anciennes.

A peine rouverts en 1779, les grands Collèges se remplirent de nouveau d'étudiants orgueilleux et fainéants (3), et l'état général des Universités laissait tant à désirer que le 31 août 1806, le roi demanda à chaque Université un rapport détaillé sur le nombre de ses chaires et de ses étudiants, le chiffre de ses revenus, la durée des études et les livres suivis

(1) *Mém. du Pr. de la Paix*, t. II. — Tableau de la situation de l'Espagne.

(2) *Ord. Vallad.*, II, p. 21.

(3) Arch. hist. nac. — 19, 20, 20 bis. *Instr. pub.* Leg. 205. — 1er juillet 1772. *Rapport de Don Pedro Diaz de Rojas, visiteur du Collège de Saint-Ildefonse.*

dans les cours (1). Le 24 mars 1807, dix Universités n'avaient pas encore répondu, et le 6 juin celle d'Osuna n'avait pas donné signe de vie.

Le 12 juillet parut l'ordonnance de réforme, qui supprimait d'un seul coup onze Universités (Almagro, Avila, Baeza, Gandia, Irache, Oñate, Orihuela, Osma, Osuna, Siguenza, Toledo), et enlevait le droit d'enseigner la médecine à celles qui ne pourraient pas créer un cours complet de médecine et de chirurgie. L'arithmétique, l'algèbre, la trigonométrie, la physique, la chimie et l'histoire naturelle entraient dans les programmes de la Faculté des arts. La médecine prenait un développement considérable. On lui attribuait neuf professeurs et l'on attachait un *découpeur* au cours d'anatomie. L'étude du droit civil exigeait dix ans, dont deux de droit romain et une année d'études pratiques. La théologie et le droit canon demandaient huit ans d'études, et le canoniste qui voulait devenir avocat devait faire quatre ans de droit civil avant d'être admis au barreau (2).

Cette fois les sciences envahissaient victorieusement les Universités ; mais en 1807 comme en 1771, le personnel manquait pour appliquer la réforme, et la routine avait encore de beaux jours en perspective quand l'invasion française vint licencier les Universités (4 mai 1808).

IV. — L'enseignement extra-universitaire.

Les hommes d'Etat espagnols n'attendaient rien de bon des Universités et ne tentèrent de les réformer que par acquit de conscience. Désespérant de s'emparer jamais de ces vieilles bastilles, ils imaginèrent d'organiser à côté d'elles des instituts d'une structure plus moderne, qui devaient peu à peu attirer à eux toute la vie scientifique du pays.

On commença par créer de grands corps privilégiés, destinés à former une base d'opérations solide dans la guerre

(1) Arch. hist. *Id. ibid.* — Leg. 257.
(2) Arch. hist. nac. *loc. cit.* Leg. 256, 12 juillet 1807.

que l'on se proposait d'entreprendre et que l'on devinait longue et difficile.

L'Académie espagnole, fondée en 1713, reçut la garde de la langue.

L'Académie de l'histoire (1738) se donna pour mission de purger l'histoire nationale des fables qui la déparaient et de l'éclairer à l'aide de documents offrant une réelle authenticité (1).

L'Académie royale des nobles arts, de San-Fernando, fut constituée par décret royal du 12 avril 1752 et reçut ses statuts définitifs le 30 mai 1757.

Autour de ces trois grandes Académies royales se groupèrent d'autres sociétés (2) qui se consacrèrent à l'étude de la médecine, du droit et de la théologie. L'Académie de médecine, créée le 13 septembre 1734, à l'instigation de D. José Cervi, premier médecin du roi, mérite une mention particulière ; on lui doit en partie les progrès de la science médicale et elle eut plus à lutter que toutes les autres contre les préjugés théologiques (3).

(1) Article 1er du Règlement.

(2) Académie de droit espagnol ; Royale Académie de droit du titre de Charles III, à Saint-Philippe le Royal ; Royale Académie de jurisprudence pratique du titre de la Purissime Conception, à Saint-Isidore le Royal ; Royale Académie de jurisprudence théorique et pratique et de droit royal pragmatique, du titre du Saint-Esprit, à Saint-Isidore le Royal ; Royale Académie de sacrés canons, histoire, liturgie et discipline ecclésiastique du titre de Saint-Isidore, aux Reales-Estudios ; Royale Académie de droit civil, canonique et national du titre de la Très Pure Conception, en la royale chapelle et oratoire de Saint-Philippe de Néri ; Royale Académie latine de Madrid ; Royale Académie de droit national du titre de Notre-Dame du Carmel, à l'oratoire de Saint-Philippe de Néri ; Royale Académie de théologie scolastique dogmatique de Saint-Thomas, au couvent de Saint-Thomas (Forasteros 1804).

(3) Le Prince de la Paix cite dans ses *Mémoires* cette curieuse diatribe d'un théologien du temps de Ferdinand VII contre la médecine : « Consultons avant tout le salut de l'âme ; c'est bien autrement essentiel que celui du corps. Cendre et poussière, voilà ce que nous sommes et ce que nous allons redevenir Puisque cela doit nous arriver, qu'importe un peu plus tôt ou un peu plus tard ? Nos jours sont comptés ! Aucun médecin, Hippocrate lui-même, ne saurait ajouter un instant à ceux qui nous sont destinés de toute éternité. Le salut des âmes, le salut de l'Etat veulent qu'il soit mis un frein à l'impiété qui se propage sous le manteau de la médecine. Matérialiste ou médecin moderne, c'est tout un. » *Mémoires*, t. II, p. 301.

La province eut aussi ses sociétés savantes.

Dès la fin du XVIIe siècle s'était formé à Barcelone un cercle littéraire sous le titre bizarre d'*Academia de los desconfiados* (qui doutent d'eux-mêmes) ; dispersée par la guerre de Succession, cette Compagnie reparut en 1729, sous le nouveau titre d'Académie des belles-lettres, et à la prière du comte de Perelada et du marquis de Llio, Ferdinand VI lui accorda, dès les premières années de son règne, le titre d'Académie royale. Elle se donna pour tâche d'étudier l'histoire de Catalogne, et publia en 1752 le premier volume de ses *Mémoires* (1). L'Académie des belles-lettres de Séville reçut également en 1751 le titre d'Académie royale. Elle conçut le projet de publier une Encyclopédie universelle et le Conseil de Castille l'exhorta prudemment à traiter son sujet avec sagesse et discrétion (2).

Dans le dernier tiers du siècle, les Académies foisonnèrent : Académie de jurisprudence et de législation de Barcelone (1776) (3), — Académie de jurisprudence théorique et pratique de San-Carlos à Valladolid (1784) (4), — Académie de mathématiques et beaux-arts de la Purissime Conception à Valladolid (1779) (5), — Académie de l'histoire nationale à Jerez (1790) (6), — Académie de médecine pratique de Barcelone (1770-86), etc., etc.

Mais les sciences restaient en dehors du mouvement ; on trouvait des théologiens, des juristes, des médecins même pour fonder des Académies, on ne trouvait ni mathématiciens, ni physiciens, ni naturalistes.

Le gouvernement tenta de ce côté un puissant effort. Charles III fonda l'Observatoire royal astronomique, Charles IV créa, en 1796, le Corps royal des ingénieurs cosmographes pour l'étude théorique et pratique de l'astronomie et la confection

(1) *Memorias de la Real Academia de buenas letras de Barcelona*, t. VIII, p. 5, 7.

(2) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 354.

(3) Pi y Arimon, *Barcelona antiqua y moderna*, t. II, p. 196.

(4) Sangrador, *Historia de Valladolid*, t. I, p. 629.

(5) Id. ibid., t. 1, p. 628.

(6) Parada, *Hombres ilustres de Jerez*, p. LXXIV.

des cartes (1). En 1797, le Dépôt hydrographique donna à l'Espagne un institut géographique d'une réelle valeur.

Les sciences chimiques et naturelles furent enseignées, au Jardin botanique, par Ortega, Ruiz et Pavon, à l'Ecole royale de minéralogie, par Christian Herchen, au laboratoire royal de chimie, par Louis Proust (2). Le Cabinet d'histoire naturelle, créé par Davila et enrichi par Bowles, renfermait dès le commencement du XIX[e] siècle de remarquables collections minéralogiques, ornithologiques, entomologiques et ethnographiques ouvertes au public deux jours par semaine (3).

L'enseignement de la médecine, si arriéré dans les Universités, fut organisé de toutes pièces à Madrid avec un véritable luxe. Le collège royal de médecine (1795), l'école royale de médecine pratique, le collège royal de chirurgie de San-Carlos, la junte supérieure administrative de pharmacie (1804), l'école vétérinaire (1792-1802), donnèrent à l'Espagne des établissements d'un caractère vraiment scientifique, tels qu'elle n'en avait jamais eu (4). Cadix, Barcelone, Burgos, Santiago eurent aussi des écoles de médecine et de chirurgie. Des jardins botaniques furent créés pour la culture des plantes médicinales et l'acclimatation des végétaux utiles (5).

Tant d'efforts finirent par arracher les particuliers à leur habituelle inertie. En 1765, le comte de Peña Florida et quelques gentilshommes biscayens fondèrent à Vergara la première Société économique des amis du pays (6). D'autres patriotes les imitèrent, et vingt ans plus tard l'Espagne comp-

(1) Le *corps royal* comprenait 1 directeur, 6 professeurs, 4 substituts, 12 aspirants ou élèves. On enseignait l'arithmétique, l'analyse et la géométrie, le calcul infinitésimal, la trigonométrie plane et sphérique, l'optique générale, l'astronomie synthétique, l'astronomie pratique, la construction des cartes, la météorologie, le dessin des plans, l'inspection du ciel. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 279.

(2) *Forasteros*, 1804.

(3) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 192.

(4) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 294, 295, 301. — *Nov. Rec.*, VIII, XII, 2, note 6.

(5) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*[o], t. IV, p. 500.

(6) Id. ibid., t. III, p. 235.

tait plus de soixante sociétés de cette espèce (1) fondant des enseignements scientifiques, prodiguant des encouragements à l'agriculture et à l'industrie, instituant des concours, distribuant des prix. Les dames n'avaient pas voulu rester en arrière du mouvement, elles avaient créé des associations féminines (*juntas de damas*) et s'occupaient entre elles d'œuvres scolaires et charitables (2).

Ce réveil de l'initiative individuelle est peut-être le plus heureux symptôme qu'on puisse noter dans l'histoire intérieure du XVIIIe siècle espagnol. Il témoigne des progrès accomplis par l'esprit public et montre qu'à un moment l'Espagne fut vraiment en voie de guérison.

V. — Les Universités des Indes.

Le Nouveau-Monde bénéficia des progrès de la culture dans la Péninsule.

L'enseignement n'avait pas été absolument négligé aux Indes. Il avait bien fallu apprendre le latin et la théologie aux prêtres, le droit aux procureurs et aux avocats, la médecine aux médecins. On avait donc fondé des Universités en Amérique. Celles de Mexico et de Lima étaient de création royale et dataient de 1551 (3). Puis le roi s'était désintéressé de la question et avait laissé le champ libre aux ordres monastiques.

Divisés entre eux et disciples des trois écoles rivales, thomiste, scotiste et suariste, les Franciscains, les Dominicains, les Jésuites luttèrent de zèle à qui gagnerait le plus d'âmes

(1) (*C. R. Florida*, § 17.) Rehfues, *L'Espagne en* 1808, t. I, p. 163.
« Elles ont leurs défauts, dit Cabarrus, mais leur effet sur l'opinion est incalculable ; on doit à leurs rapports d'avoir fermé la porte à beaucoup d'erreurs ; sans elles les grandes questions de la loi agraire, des majorats, des monts de piété, de la liberté des arts et tant d'autres n'auraient pas été discutées ; l'art d'écrire avec méthode, de prêter la force de l'éloquence aux sujets les plus arides, en un mot de s'expliquer avec exactitude et propriété doit ses progrès à cette institution. » — *Elogio del conde de Gausa*. Ap. XXXI.

(2) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 109.

(3) Antequera, *Hist. de la legislacion*, p. 476.

à la bonne doctrine, à qui fonderait le plus de collèges, le plus de séminaires. Il résulta de cette rivalité que l'Amérique comptait, à la fin du XVIIIe siècle, dix-neuf villes d'Université (Santo-Domingo, Habana, Mechoacan, Guadalajara, Mexico, Chiapa, Mérida de Yucatan, Guatemala, Santa-Fé de Bogota, Caracas, Quito, Cuzco, Lima, Guamanga, Chuquisaca, Santiago de Chile, Cordoba del Tucuman, Buenos-Ayres, Manila), et offrait le spectacle unique de villes pourvues de deux et même de trois Universités rivales (1).

Trop nombreuses, les Universités des Indes étaient aussi pauvres que celles de la métropole. L'Université royale de Santa-Fé de Bogota n'avait que 55.000 réaux de revenu pour 15 professeurs (2). Au collège royal de Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-Ildefonse de Mexico, un avocat avait enseigné le droit civil et le droit canon pendant trois ans sans traitement, et avait reçu en récompense deux rations quotidiennes et l'emploi de laquais du vice-recteur (3). L'Université de la Havane avait obtenu, en 1767, un million de pesos sur le temporel des Jésuites, mais n'avait encore rien touché de ce chef en 1802, et demandait un secours annuel de 2.000 pesos pour payer ses maîtres (4). L'Université de Guadalajara, en Nouvelle-Espagne, fondée le 18 novembre 1791, était dotée avec un impôt de 1 à 2 % sur les cures des évêchés de Guadalajara, Valladolid et Durango. On promettait aussi quelques chapellenies aux professeurs. Guadalajara donnait 150 pesos par an, l'évêque 20.000 pesos, le chapitre 10.000. Pendant huit ans on devait réserver à l'Université le produit des grades majeurs, on l'installait dans le collège des Jésuites et l'on prenait des chanoines et des moines pour enseigner la théologie (5).

Mexico et Lima étaient restées les grands centres d'in-

(1) Santa-Fé de Bogota en avait deux, Quito, Lima et Santiago de Chile en avaient trois.

(2) *Art de vérif., les dates*. Supplément, XII, p. 88.

(3) Arch. des Indes. *Est.* 145, caj. 7, leg. 12.

(4) Id. ibid., 27 fév. 1802.

(5) Arch. des Indes. *Est.* 145, caj. 7, leg. 12, 18 nov. 1791.

struction. A Lima, l'Université de Saint-Marc, fondée par Charles-Quint, enseignait la théologie, le droit et la médecine. Le grand collège de Saint-Philippe et le collège de Saint-Martin (jésuites) s'unirent en 1767 pour fonder le *Real y Mayor Convictorio de S. Carlos*, qui enseignait la philosophie, la théologie, le droit et la médecine. Le séminaire diocésain avait des chaires de philosophie et de droit civil ; jusqu'en 1767, les Jésuites possédèrent à Lima un noviciat et une maison professe, les autres ordres y avaient six collèges ; le roi y fonda, le 23 juillet 1753, un amphithéâtre anatomique (1).

L'Université royale et pontificale de Mexico (2) habitait un vrai palais terminé en 1776. Elle avait, comme les Universités d'Espagne, son colegio Mayor, le collège de Notre-Dame de tous les Saints, déclaré Mayor en 1701 (3). Sept autres collèges : collège de S. Ildefonse (1573), — collège des enfants, fondé en 1726, pour les enfants de chœur, — collège de Santo-Domingo de Porta Cæli, — collège de S. Gregorio, — collège de S. Pablo, — collège de S.-Jean de Latran, fondé en 1529 pour les Indiens, — collège de S.-Bonaventure (4), gravitaient autour d'elle. Les programmes étaient les mêmes qu'en Espagne, mais plus grande encore était l'importance donnée à la théologie (5).

En 1768, le roi fonda à Mexico une école de médecine. L'école des mines (1791) était le plus bel édifice de toute la ville, avec 7 cours intérieures, 11 fontaines, 13 escaliers et 238 pièces de toutes dimensions (6).

Le recteur, le vice-recteur, les conseillers et le secrétaire de l'Université de la Havane devaient être des religieux (7).

(1) La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 342.
(2) Arch. des Indes. *Est.* 97, caj. 5, leg. 17.
(3) Arch. des Indes, *Est.* 145, caj. 7, leg. 12.
(4) Arroniz, *Manual del viajero en Mexico*, p. 76, 77, 78, 123.
(5) Caracas avait deux chaires de philosophie — quatre de théologie — deux de controverse — une de philosophie morale — une de théologie positive — une de droit civil — une de droit canon et une de médecine. (*Art de vérifier les dates*, suppl. XII, p. 88.)
(6) Arroniz, p. 123.
(7) La Fuente, III, 335.

Les professeurs des Universités des Indes étaient nommés directement par le roi (1) ou désignés par les vice-rois. Dans ce cas, ils devaient obtenir la confirmation du Conseil des Indes dans un délai de cinq ans (2).

L'enseignement présentait les mêmes défauts qu'en Espagne; les cours n'étaient que d'interminables dictées; les examens de simples certificats d'assiduité, délivrés parfois sur l'attestation de deux camarades (3). Les *autos mayores* étaient encore plus vides qu'en Espagne. On vit, en 1754, l'Université de Mexico épuiser tous les honneurs universitaires pour récompenser un jeune bachelier de 24 ans, qui avait argumenté avec le plus grand talent contre les professeurs en exercice et en retraite, les doyens des Facultés et les maîtres des Ordres religieux agrégés à l'Université (4).

Il y eut cependant de beaux travaux exécutés dans ces Universités du Nouveau-Monde. Les Jésuites établirent les dictionnaires et les grammaires de la plupart des dialectes américains (5). Des naturalistes recueillirent de riches collections de plantes, d'oiseaux et d'insectes (6).

La *Mineria* de Mexico réussit à améliorer la législation minière, l'exploitation des mines et le traitement des minerais (7).

A la fin du XVIIIe siècle, quelques symptômes d'activité se manifestent: deux professeurs de Caracas abandonnent la philosophie aristotélique et donnent les premières leçons de philosophie moderne (8); des écoles de dessin et de musique s'ouvrent dans différentes villes.

L'archevêque de Mexico établit une chaire de chimie à l'hôpital de S.-Andres (9). Un observatoire astronomique se fonde à Santa-Fé de Bogota (10). Mais l'Inquisition contrarie tous

(1) Arch. des Indes. *Est.* 145, caj. 7, leg. 12, 30 mai 1715.
(2) Arch. des Indes. *Est.* 97, caj. 5, leg. 17, 1758.
(3) Id. ibid., 1758.
(4) Id. ibid., 1754.
(5) La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 338.
(6) Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. I, p. 428.
(7) Chevalier, *Le Mexique*, p. 306.
(8) La Fuente, III, p. 341.
(9) Arch. des Indes. *Est.* 145, caj. 7, leg. 12.
(10) La Fuente, *Hist. de las Univ.*, *loc. cit.*

les progrès. Elle surveille étroitement l'imprimerie, elle ferme les Indes espagnoles aux livres étrangers (1), elle persécute les professeurs suspects de libéralisme, comme Abad y Queipo et Rojas (2); les colons qui voyagent rapportent dans leur pays l'amer souvenir de la liberté dont ils ont joui à l'étranger; la culture officielle ne leur suffit plus. Ils commencent à ne plus avoir foi en l'Espagne, à la moins respecter et à la moins craindre.

(1) Chevalier, *Le Mexique*, p. 286.
(2) Chevalier, id., p. 324.

CHAPITRE V

LA SCIENCE

Le droit de parler et d'écrire librement est admis depuis si peu de temps par les législations européennes, et parfois avec tant de restrictions, qu'on ne peut reprocher à l'Espagne du XVIIIe siècle de l'avoir méconnu ; mais il est certain que l'écrivain était assujetti en Espagne à plus d'entraves qu'en France, en Angleterre, en Hollande, ou même en Prusse, et que ce défaut de liberté doit être considéré comme l'une des principales causes de l'infériorité de la science espagnole.

Cette infériorité n'est d'ailleurs que relative, et les érudits castillans ont eu parfaitement raison de protester contre les assertions injurieuses des de Langle (1), des Masson (2), des Tiraboschi (3), des Bettinelli (4) et autres hispanophobes de la fin du XVIIIe siècle. La culture espagnole a progressé à cette époque ; l'Espagne a fini par posséder un certain nombre d'hommes éclairés, qui eussent figuré avec honneur dans n'importe quelle autre société européenne. Elle a compté beaucoup d'hommes instruits et laborieux. Il reste vrai seulement que son action sur le progrès des sciences proprement dites a été presque négligeable. Elle a beaucoup travaillé pour s'élever au niveau de la culture générale, certains Espagnols y sont parvenus, mais il n'en est pour ainsi

(1) Marquis de Langle, *Voyage de Figaro en Espagne*, 1784.

(2) *Encyclopédie méthodique*. Géographie moderne, t. I, p. 554, 568, art. *Espagne*. Paris, 1772.

(3) Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. Florence, 1774 et années suivantes. Id. *Diario de Modena*.

(4) Bettinelli, *Risorgimento d'Italia negli studii, nelle arti e né costumi dopo il mille*. Bassano, 1775.

dire pas qui aient été des hommes d'avant-garde ; l'Espagne du xviiie siècle a compté quelques savants, et presque pas d'initiateurs (1).

I. — Les Archives et les Bibliothèques.

C'est en tout pays une grosse affaire d'écrire et de publier un livre. En Espagne, c'était une entreprise presque désespérée.

Au début du xviiie siècle, les recherches étaient presque impossibles. Les archives du royaume et des grands corps de l'Etat étaient dans un prodigieux désordre et rigoureusement fermées au public.

Le dépôt de Simancas, créé par Philippe II (2), en 1544, était arrivé à son apogée à la fin du xvie siècle ; mais la division de l'autorité souveraine et la répartition de ses attributions entre différents Conseils et Tribunaux amena la décadence de Simancas. Chacun de ces Conseils et Tribunaux eut ses archives particulières, et les premiers ministres Lerma et Olivares mirent le comble au gâchis en accumulant dans leurs hôtels d'immenses quantités de papiers d'Etat. Non seulement Simancas ne reçut plus rien sous les trois derniers princes de la maison d'Autriche, mais les commissions administratives et les favoris ne se firent pas faute de le piller. Philippe IV avait autorisé le comte-duc d'Olivares à garder dans ses archives particulières tous les

(1) Dans son livre *la Science espagnole*, D. Marcelino Menendez y Pelayo reconnaît lui-même que ses compatriotes semblent moins bien doués pour les sciences mathématiques et expérimentales que pour les sciences morales et politiques : *Dios no lo da todo a todos !*

Cf. sur le même sujet les réflexions très justes de D. Rafael Altamira y Crevea, *Psicologia del pueblo español*. Madrid, Barcelona, 1902, p. 117.

(2) On peut consulter sur l'histoire des archives de Simancas : Gachard, *Notice historique et descriptive des archives royales de Simancas*, dans la *Correspondance de Philippe II*, t. I, 1848. — F. Romero de Castilla y Perosso, *Apuntes historicos sobre el archivo general de Simancas*. Madrid, 1873, in-8°. — P. Boissonnade, *Les Archives de Navarre à Pampelune et les Archives de Castille au château de Simancas* (*Archives des missions*, t. XVII).

documents relatifs à son ministère, et à la mort de son héritier, D. Luis de Haro, tous ces papiers d'Etat furent vendus à l'encan à des marchands de Madrid ou à des ministres étrangers (1).

Les archives des Conseils étaient fort mal tenues.

Au Conseil de Castille, les greffiers entassaient les papiers de leurs greffes dans des caves ou des greniers où la poussière, l'humidité et les rats les détruisaient.

A la Sala de Alcaldes, l'ordre n'était pas meilleur. En 1725, on retrouva au fond d'une cave, et dans un état pitoyable, des monceaux de papiers et de titres concernant les premières maisons du royaume.

Les archives de la Suprême étaient fort à l'abandon.

Celles du Conseil des Ordres étaient dispersées à l'hôpital des chevaliers, au prieuré de Saint-Benoît de Tolède et dans les couvents de Velez, Calatrava et Alcantara. Même confusion aux Conseils des finances et de la guerre.

Les chancelleries et les audiences conservaient assez soigneusement les archives de la chambre du Conseil, mais les dossiers des procès formaient un véritable chaos (2).

Les archives des notaires revenaient par droit d'héritage à leurs femmes et à leurs descendants; si le successeur du notaire décédé refusait de les acheter, on vendait les dossiers aux confiseurs et aux artificiers (3).

Le XVIII[e] siècle vit commencer l'organisation scientifique des archives espagnoles.

(1) D. Vicente Vignau y Ballester, *El Archivo historico nacional*. Madrid, 1898, in 4°, p. 24.

(2) A partir de 1772, chaque audience dut avoir un archiviste. Malgré la loi, les archives de l'audience de Barcelone, entassées dans un grenier, restèrent dans le plus grand abandon. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 213.

(3) *Representacion hecha por el secretario D. Santiago Agostin Riol del origen y estado de los consejos, tribunales, archivos reales de la Corte y chancillerias, el de Roma y Simancas al rey nuestro señor*, 1726. (*Semanario erudito*, t. III, p. 75, 235.) — Le mémoire de Riol a été corrigé et sur certains points complété par Floranes : *Disertacion historica sobre los archivos de España y en especial los de Castilla*. (Bib. de l'Académie de l'Histoire, ms.)

Cf. G. Desdevises du Dezert. *Les Archives historiques nationales de Madrid*. (*Bulletin historique et philologique*, 1899.)

Philippe V fit reprendre les envois à Simancas, et, en 1743, envoya D. Asensio de Morales, auditeur de l'audience de Séville, faire des recherches dans les archives du royaume afin d'établir les droits de patronage royal sur les églises (1).

Le 3 septembre 1750, Ferdinand VI nomma une commission, chargée d'inspecter les archives royales et celles des églises cathédrales et collégiales, des couvents, des collèges, des cités, des associations et même des particuliers (2). Les commissaires ne procédèrent pas tous avec le même zèle ; il y en eut d'actifs et de négligents ; l'arrivée de D. Ricardo Wall au ministère d'Etat (15 mai 1754) arrêta les recherches (3), mais d'excellente besogne avait été faite, le branle était donné. Le P. Burriel, qui centralisait à Tolède les travaux des autres commissaires, avait réuni une collection considérable de mémoires et de copies de pièces. L'idée des missions était reprise dès 1755 par Campomanes, qui faisait approuver par l'Académie de l'histoire son *Plan et instruction pour la formation d'un Index diplomatique universel d'Espagne* (4). En 1756, un décret royal ordonnait la réunion

(1) Vignau y Ballester, *El Archivo historico nacional*. Apendice I : *Carta de D. Ascensio de Morales al duque de Huescar* (1754).

(2) Ces recherches étaient entreprises en vue de la rédaction d'une vaste histoire ecclésiastique qui devait rassembler tous les titres de gloire de l'Eglise espagnole. Les commissaires furent D. Carlos et D. Andrés Simon Pontero pour *Barcelone*, D. José Vazquez y Venegas et D. Marcos Dominguez pour *Co doue*, D. Andrés Santos pour *Coria*, D. Francisco de Milla pour *Madrid*, D. Asensio Morales pour *Cuenca*, *Murcie* et *Orihuela*, D. Miguel Eugenio Muñoz pour *Valence*, le doyen de Siguenza pour son église, les *Colegiales* de St-Barthélemy de Salamanque pour leur Collège, D. Anastasio Torres pour *Oviedo*, D. Nicolas Gil pour Molina, D. N... Velasco et D. Josef Luyando pour *Saragosse*, D. José Marcos et D. Bernardo Garcia Azedo pour *Simancas*, le P. Andrés Marcos Burriel et le Dr D. Francisco Perez Bayer pour *Tolède*, le P. Antonio Codorniu pour *Girone*, D. Andrés Simon Pontero pour Urgel. — *Coleecion de Documentos ineditos para la historia de España*, t. XIII, Madrid, 1848, in 8°, p. 229 et suiv.

(3) D. Ricardo Wall ordonna au P. Burriel de renvoyer à Madrid tous les papiers émanant des autres commissaires. Les derniers documents restés en possession du Père furent versés à la Bibliothèque royale aux mois de juillet et d'août 1762. — *Coll. de doc. inéd.*, t. XIII, p. 323, 365. — Les commissaires avaient rassemblé 13,644 documents originaux relatifs à l'histoire d'Espagne, 7,008 diplômes, 4,134 inscriptions, 2,021 médailles et 12 peintures ou sculptures. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 365.

(4) Vignau y Ballester, *El Archivo historico nacional*, p. 26.

en un seul dépôt des six collections de documents qui existaient dans le royaume de Valence (1). En 1765, le marquis de Valdeflores faisait paraître le résumé de son voyage scientifique en Espagne (2). De 1762 à 1778 les envois de pièces à Simancas furent dirigés par Campomanes avec une conscience et une méthode inconnues avant lui.

En 1785, les archives du Conseil des Indes étaient extraites de Simancas et transportées à Séville dans le magnifique palais de la *Lonja* (3).

Les archives d'Aragon, installées dès le XIVe siècle, dans le vieux palais royal de Barcelone, furent transférées, en 1770-71, à l'Audiencia. L'aménagement des salles, exécuté de 1793 à 1797, coûta 172,435 réaux (4). D. Lorenzo Hervas, qui visita les archives en 1799, les trouva en bon ordre et bien plus intéressantes que celles de Simancas (5).

Les archives de la Chambre des Comptes de Navarre furent inventoriées par le savant bénédictin. D. Liciniano Saez, qui dépouilla le contenu de 191 tiroirs sur les 229 dont se compose la collection (6).

Au début du XIXe siècle, la plupart des dépôts présentaient au moins un aspect ordonné et régulier. Le P. Lorenzo Hervas parle avec éloges des archives de Saint-Jacques à Ucles, et des archives particulières du comte de Santa-Coloma, du marquis de Gironella, des Santmenat, des Fivaller, des Baillet de Montoliu y Foxart. Villanueva rend hommage à la bonne tenue des archives ecclésiastiques ;

(1) Vignau y Ballester, *El Archivo historico nacional*, p. 25.

(2) D. Luis Josef Velazquez de Velasco, marques de Valdeflores. *Noticia del viage de España, hecho de orden del Rey*. Madrid, 1765, in-4°.

(3) Gachard, *Notice historique et descriptive des archives royales de Simancas*. — Cf. G. Desdevises du Dezert, *Les Archives des Indes à Séville. Les Archives du Consulat de Cadiz*. (*Nouv. arch. des missions scientifiques*, t. VI.)

(4) *Memoria que en la solemne apertura del archivo general de la Corona de Aragon en el nuevo edificio a que ha sido trasladado de real orden leyo su archivero D. Manuel de Bofarull y de Sartorio el dia* 18 *de diciembre de* 1853. — Barcelona, 1853, in-8°, 27 p.

(5) J. Narciso Roca, *D. Prospero de Bofarull* (*Publicidad*, 14 juillet 1881).

(6) P. Boissonnade, *Les Archives de Navarre à Pampelune*, p. 3. Cf. L. Cadier, *Les Archives d'Aragon et de Navarre*. Bib. de l'Ecole des Chartes, 1888.

Llorente vante celles de la seigneurie de Biscaye, Capmany celles du consulat de Barcelone (1).

Mais ce bon ordre était souvent l'œuvre d'un homme, et le conservateur soigneux une fois disparu, les collections étaient de nouveau abandonnées. Après la mort de D. Francisco de Garma, personne ne s'occupa plus des archives d'Aragon, et lorsqu'en 1802 Charles IV demanda à les visiter, on lui répondit qu'on en avait perdu la clef (2).

Les archives de Simancas restèrent interdites aux travailleurs. Robertson obtint la permission de les voir, mais on ne l'autorisa pas à les consulter. Rezabal, travaillant à sa *Bibliothèque des écrivains qui ont été membres des six grands collèges*, ne put obtenir communication des registres matricules (3).

En 1803, une ordonnance royale confia à l'Académie de l'histoire l'inspection et la conservation des antiquités nationales (4) ; il ne paraît pas que cette loi ait sensiblement amélioré l'état des choses.

Les bibliothèques publiques n'étaient ni nombreuses, ni bien installées.

Créée en 1711 sous le nom de *Real libreria*, ouverte au public en 1714, et définitivement instituée en 1716 (5), la Bibliothèque royale avait eu pour premier directeur le P. Robinet, confesseur du roi (6). Un exemplaire relié de tous les livres imprimés en Espagne devait être donné à la Bibliothèque (7). Le 9 décembre 1717, le roi exigea un autre exemplaire pour la bibliothèque de l'Escorial, et un autre pour le gouverneur du Conseil de Castille (8). En 1795, tout ouvrage de chirurgie dut être déposé à la bibliothèque de la chaire de clinique de l'hôpital général de Madrid. Les experts chargés, en cas de vente, d'estimer les

(1) Vignau y Ballester, *El Archivo historico nacional*, p. 26 et 27.
(2) *Memoria que en la solemne...*
(3) Rezabal, *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los seis colegios mayores*, p. VIII.
(4) *Real cedula* du 6 juillet 1803.
(5) *Nov. Rec.*, VIII, XIX, 1.
(6) Lafuente, *Historia de España*, t. XIII, p. 360.
(7) *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 36. — 26 juillet 1716.
(8) Id. ibid., 37. 9 déc. 1717.

bibliothèques particulières, devaient en remettre le catalogue au *Bibliotecario mayor*, et la vente des livres ne pouvait commencer que quinze jours plus tard, afin de donner au bibliothécaire le temps d'examiner s'il n'aurait pas à faire quelque achat (1).

La Bibliothèque royale fut installée dans deux grandes galeries construites en équerre, et situées *plazuela de la Biblioteca y del Coliseo del bayle en mascara*. Elle contenait, disait-on, 200,000 volumes; mais Fischer croit ce chiffre très exagéré (2) et a certainement raison : le récolement opéré en 1896, lors du transfert de la Bibliothèque dans l'édifice qu'elle occupe actuellement, a donné un total approximatif de 300 à 350.000 volumes (3). Placée sous la protection directe du roi, et considérée comme une dépendance de sa maison, la Bibliothèque recevait chaque année une dotation de 50,000 réaux pour achats de livres, de manuscrits et de médailles; elle était dirigée par un grand bibliothécaire et quatre bibliothécaires en second. Elle était ouverte au public, mais on n'y était pas reçu « en bonnet, ou en résille, ou en chignon, ou en cape (4) », et les femmes n'étaient admises à visiter la Bibliothèque que les jours fériés, avec la permission du grand bibliothécaire. — Il y avait une salle spéciale pour les livres défendus, parmi lesquels figuraient le *Voyage en Espagne*, de Twiss, et le *Tableau de l'Espagne*, de Bourgoing. On y pouvait lire Bolingbroke et Shaftesbury, qui devaient être peu demandés, mais Voltaire était interdit (5).

Un décret du 19 janvier 1770 érigea la bibliothèque des Etudes royales de Saint-Isidore (6). Elle comptait 34.000 volumes en 1785 et fut alors ouverte au public; nous savons déjà dans quel état elle se trouvait (7).

(1) *Nov. Rec.*, VIII, xv,4. 1761-1793-1802.
(2) Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 13.
(3) Altamira, *De historia y arte*, p. 80.
(4) « Tampoco permitira (el bibliotecario) que se entre en ella con gorro, cofia, pelo atado, embozo u otro trage indecente o sospechoso, ni muger alguna en dias y horas de estudio. *Nov. Rec.*, VIII, xix, 2. — 1761.
(5) Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 13.
(6) *Nov. Rec.*, VIII, xix, 3.
(7) Cf. Chapitre iv, p. 185.

Une ordonnance royale du 6 mai 1804 créa auprès de chaque collège de chirurgie une bibliothèque publique, qui devait comprendre tous les ouvrages traitant de l'art chirurgical (1).

Les Universités possédaient d'assez riches collections : le collège de Santa-Cruz à Valladolid avait 14.000 volumes (2). Le collège de Saint-Ildefonse à Alcala en avait 17.000, mais seulement 50 ouvrages modernes, au dire d'Iriarte (3).

Plus riches étaient les bibliothèques de monastères. L'Escorial renfermait 21.000 volumes, dont 4.300 manuscrits (4). Les vingt-huit couvents de Barcelone se partageaient un peu plus de 130.000 volumes (5). La *Colombine* de Séville, fondée par Fernand Colomb, comptait plus de 30.000 volumes et 1.600 manuscrits (6).

Quelques particuliers avaient réuni des collections considérables et intéressantes. D. Diego Sarmiento de Acuña (1567-1626), premier comte de Gondomar, ambassadeur à la cour d'Angleterre de 1613 à 1622, avait commencé dès la fin du seizième siècle à former une bibliothèque qui subsista à Valladolid jusqu'en 1785. A cette époque le marquis de Malpica, « héritier du titre et des majorats de « Gondomar, obéissant à une insinuation, ou mieux, à un « ordre du roi Charles III, la céda pour être incorporée à « la collection formée des manuscrits des Grands Collèges « supprimés dans les Universités d'Alcala et de Salamanque, « et qui, avec d'autres collections plus ou moins importantes, « arriva avec le temps à constituer au Palais Royal la « bibliothèque particulière de S. M. » (7).

(1) *Nov. Rec.*, VIII, XIX, 5.

(2) Sangrador, *Historia de Valladolid*, t. I, p. 631.

(3) Cotarelo, *Iriarte*, p. 241.

(4) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 132.

(5) Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 217.

(6) Altamira, *De historia y arte*, p. 89. — Cf. Harrisse, *Grandeur et décadence de la Colombine*. Paris, 1888. — Matute, *Adiciones y correcciones al tomo IX del Viaje de España por D. A. Ponz* (*Archivo hispalense*, II, 1888), traite de la bib. Colombine, avec notes de D. José Vazquez y Ruiz

(7) *Cinco cartas politico literarias de D. Diego Sarmiento de Acuña, primer conde de Gondomar. Publicalas* la Sociedad de Bibliofilos, Madrid, 1869, in-8°, p. XIX; préface de D. Pascual de Gayangos.

D. Gregorio Mayans, à Valence, avait une des plus considérables bibliothèques d'Espagne (1).

Campomanes et Jovellanos aimaient les livres et collectionnaient même les livres français ; de fausses étiquettes dissimulaient sous le titre pieux de *Vies des Saints* les ouvrages de Voltaire et de Rousseau.

En 1811, Fée visita à Jerez, chez un particulier, une bibliothèque française de 1.500 à 1.800 volumes de littérature, d'histoire et de voyages (2).

Les propriétaires de ces bibliothèques clandestines s'exposaient à un réel danger, car l'Inquisition était toujours prête à accueillir les dénonciations contre les détenteurs de livres prohibés, et c'est à peine si l'opinion publique commençait à se prononcer contre les gens du Saint-Office (3).

II. — La liberté de penser.

La question de l'influence de l'Inquisition sur la culture espagnole est très vivement discutée en Espagne. L'un des plus savants hommes de la Péninsule, D. M. Menendez y Pelayo, ne veut pas admettre que l'Inquisition ait fait le moindre tort à la science de son pays. L'Inquisition est pour lui « une des institutions les plus nationales et les plus pures de l'Espagne (4). » Il n'y aurait donc rien à regretter, quand même elle serait restée en pleine vigueur au dix-huitième siècle, mais le dix-huitième siècle n'a rien d'inqui-

(1) Cf. *Specimen Bibliothecae hispano Majansianae sive idea novi Catalogi critici operum scriptorum hispanorum quae habet in sua bibliotheca G. Majansius.* Hannoverae, 1753, in-4°.

(2) Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 100.

(3) Cf. G. Desdevises du Dezert, *Notes sur l'Inquisition espagnole au dix-huitième siècle. Revue hispanique*, t. VI, 1899.

(4) M. H. Ch. Lea, le dernier historien de l'Inquisition, est d'un avis tout différent. Pour lui, « l'Inquisition, fruit monstrueux d'un zèle erroné, au service de la cupidité égoïste et de la soif du pouvoir, s'employa à étouffer les plus hautes aspirations des hommes et à stimuler leurs appétits les plus vils. » *Histoire de l'Inquisition au moyen âge*. Trad. Reinach. Paris, 3 vol. in-12, 1900-1902, t. III, p. 786.

sitorial : les rois français ont importé en Espagne le jansénisme et l'encyclopédisme et l'Inquisition a suivi la décadence de toutes les autres institutions espagnoles (1). L'Inquisition a prohibé tous les livres protestants qui sont arrivés à sa connaissance (2) et « a parfaitement fait » (3), mais elle n'a condamné « presque aucun livre de philosophie écrit par des étrangers » (4). Il est bien entendu que « Voltaire, La Mettrie, d'Holbach, et autres pauvrets du « siècle dernier ne sont pas des philosophes, mais seulement « la caricature la plus parfaite de la philosophie (5)... et que « leurs doctrines pauvres, basses et monstrueusement impies « sont aujourd'hui l'objet du mépris et de la risée de tout « homme de science, à quelque camp philosophique qu'il « appartienne (6). »

A cette opinion d'un savant considérable, qui est en même temps un orthodoxe convaincu, on peut opposer un très grand nombre de faits qui prouvent combien fut encore sérieuse et néfaste l'influence de « la toute bénigne Inquisition du dix-huitième siècle ».

(1) « El siglo XVIII nada tiene de inquisitorial, y por lo tanto es escusado hablar de el. Religiosa y politicamente la dinastia francesa nos trajo grandisimas calamidades : el jansenismo y el enciclopedismo, la centralizacion y el cesarismo administrativo, manifestados con hechos tan brutales, e inconcebibles casi, coma la expulsion de los jesuitas, la ruina completa de nuestras libertades provinciales, que, a lo menos en la forma, habian respetado mucho mas los reyes austriacos. Torciose completamente el espiritu de la civilizacion española, torcimiento que dura aún por desgracia. No se combatio ya por el catolicismo, sino por el pacto de familia ; mudo de caracter la literatura, alterose radicalmente la lengua. El santo Oficio, una de nuestras mas españolas y castizas instituciones siguio la universal decadencia. » — *Ciencia española*, t. II, p. 94.

(2) Le P. Sarmiento fut consulté par un savant sur l'opportunité d'une traduction d'un ouvrage protestant intitulé *Les Actes de Leipzig*. Il le dissuada d'entreprendre ce travail, « qui serait profitable au public, mais pourrait lui « nuire à lui-même ». — « Il ne m'écouta pas, ajoute le sage bénédictin, il « commença à traduire et à imprimer et il ne tarda pas à voir le pétard « auquel il s'était exposé pour n'avoir pas écouté ce que je lui disais. » *Y presto experimento el petardo a que se habia expuesto por no haber oido lo que le dixe.* (*Semanario erudito*, t. V, p. 129).

(3) Menendez y Pelayo, *Ciencia española*, t. II, p. 64.

(4) Id. ibid., t. II, p. 65.

(5) Id. ibid., t. II, p. 57.

(6) Id. ibid., t. I, p. 14.

La vente des ouvrages étrangers était interdite en principe en Espagne. Un exemplaire de chaque ouvrage devait être remis au Conseil de Castille, qui délivrait ou refusait le visa (1). Et cette prohibition paraissait chose si juste et si excellente que le roi la renouvelait encore le 8 juin « 1802 : L'expérience ayant prouvé que le zèle infatigable des ministres du Saint-Office ne suffit pas à contenir les irréparables préjudices que cause à la religion « et à l'Etat la lecture des mauvais livres, parce que la « multitude de ceux qui s'introduisent en Espagne des « royaumes étrangers et l'insatiable avarice des libraires « rendent leurs efforts à peu près inutiles sur ce point si « important (2). »

Les ouvrages de Rousseau étaient défendus sous les peines les plus sévères, même pour ceux qui étaient munis de licences (3). Un commissaire de marine fut inquiété en 1803 par l'Inquisition de Cadiz pour avoir possédé des œuvres « de l'impie Voltaire » (4). Un étudiant d'Alcala fut dénoncé en 1798 pour avoir eu en sa possession les œuvres « du perfide Tamburini », suspect de joséphisme (5). *L'Esprit des lois* de Montesquieu est défendu. Les *Institutions ecclésiastiques* de Fleury sont prohibées (6), ainsi que son *Discours sur l'histoire ecclésiastique.* Ellies Dupin, suspect de jansénisme, Jean Opstraet, contraire à l'infaillibilité papale, sont interdits (7). L'*Encyclopédie* a les honneurs d'une proscription générale (8). Toutes les publications relatives à la Révolution sont arrêtées aux frontières. *La France libre*, *les Droits et les Devoirs de l'homme*, *le Catéchisme français pour les gens de campagne*, *la Constitution française* sont saisis (9). On va jusqu'à confisquer des gilets ornés de

(1) *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 1. — 8 juillet 1502 ; — id., 31. 1er juillet 1784.
(2) *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 32.
(3) *Arch. hist. nac. de Madrid. — Inquisicion de Toledo.* Leg. 2, n° 2.
(4) Id. ibid. Leg. 190, n° 2.
(5) Id. ibid. Leg. 190, n° 20.
(6) Id. ibid. Leg. 190, n° 28.
(7) Id. ibid., n° 14.
(8) *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 31. — 21 juin 1784.
(9) Id., VIII, XVIII, notes 11, 12, 21.

dessins représentant un cheval sans selle ni bride avec le mot *liberté* en exergue (1). On défend même certains ouvrages contre-révolutionnaires comme les *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* de l'abbé Barruel (2) et *la Persécution de l'Eglise et du clergé de France au temps de l'Assemblée nationale* (3). On prohibe nombre d'ouvrages scientifiques comme le *Journal de physique* de Paris (4), le *Cours de géographie* de Mentelle (5), la *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, le *Traité élémentaire de géographie astronomique, naturelle et politique* (6), l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon (7). Les motifs de la prohibition sont parfois puérils. Le gouvernement espagnol, prévenu par la police française, empêche pendant plusieurs années la mise en vente à Paris d'une traduction française d'un voyage en Espagne de M. Clarke, chapelain de Lord Bristol. La raison en est que le roi Charles III y est qualifié de « Nemrod de son siècle » et accusé « d'avoir fait des souliers ». L'auteur n'a pas compris non plus « que si une « partie des provinces méridionales de l'Espagne ne sont « pas aussi industrieuses que les Catalans, cela ne vient que « de la chaleur excessive du climat ». L'auteur a osé écrire « que tous les encouragements que donnait le roi Ferdi- « nand VI à l'industrie ressemblaient à une pluie qui tombe « dans un désert aride, où ni semences ni racines ne pourront « jamais prendre » (9).

Telle était la fureur des bien-pensants qu'ils allaient parfois traquer les mauvais livres jusqu'au delà des fron-

(1) *Nov. Rec.*, VIII, XVIII, note 16.
(2) Id., note 17.
(3) Id., note 23.
(4) *Nov. Rec.*, VIII, XVIII, 12. — 9 déc. 1791.
(5) *Archives des affaires étrangères à Paris. Espagne*, t. 666, f° 414.
(6) *Nov. Rec.*, VIII, XVIII, note 28.
(7) *Archivo hist. nac. Inq. de Toledo*. Leg. 15, n° 2.
(8) *Etat présent de l'Espagne et de la nation espagnole, ou Lettres écrites à Madrid, pendant les années 1760 et 1761, par le Rev. Edouard Clarke.* Traduit de l'anglois. Paris, Veuve Duchesne, 1770, 2 vol. in-12.
(9) *Arch. gen. centr. d'Alcalá. Estado*, leg. 3,559.

tières, et menacer les marchands étrangers des rigueurs de la loi espagnole (1).

Les auteurs nationaux n'étaient pas mieux traités. Au début du dix-huitième siècle il en coûtait moins d'écrire un ouvrage que d'obtenir la permission de le faire imprimer (2) et la législation resta toujours très sévère. Il était défendu d'écrire sur le commerce, l'industrie et les monnaies, sans la permission de la Junte de commerce (3), sur les colonies, sans l'autorisation du Conseil des Indes (4), sur la médecine, sans une licence du *Protomedicato* (5), sur la géographie des frontières, sans l'agrément de l'Académie de l'histoire (6). Il fut absolument interdit de rien publier en matière politique (7). On défendit même de réimprimer les traités de paix ou autres documents diplomatiques, déjà publiés en vertu d'une autorisation royale (8). Aucune traduction littérale des offices d'Eglise ne put être publiée sans une autorisation spéciale du roi lui-même (9).

Les permis d'imprimer étaient délivrés par le Conseil de Castille (10) pour l'Espagne et en Navarre par le Conseil de Navarre (11), après avis conforme du censeur royal. Le manuscrit, coté et paraphé au greffe de la Chambre de gouvernement du Conseil, ne pouvait plus être modifié, sous peine de confiscation et de bannissement de l'imprimeur (12). La police de l'imprimerie, d'abord attribuée au *Juez de imprentas*, et à des subdélégués spéciaux établis dans les grandes villes, fut donnée en 1768 aux corrégidors et aux régents

(1) Mangourit, premier secrétaire d'ambassade, vit un commissaire espagnol rechercher chez un libraire de Bayonne une *Vie de la reine d'Espagne* et le menacer d'un procès. — *Lettre au citoyen ministre des relations extérieures, 12 ventôse an IV. Aff. étrang. Espagne*, t. 639, f° 151.

(2) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*, t. III, p. 214.

(3) *Nov. Rec.*, VIII, xvi, 15. — 1735.

(4) Id., VIII, xvi, 16. — 1800.

(5) Id., VIII, xvi, 20. — 1757-1778.

(6) Id., VIII, xvi, 21. — 1778.

(7) Id., VIII, xvi, 17. — 1745-1762.

(8) Id., VIII, xvi, 18. — 1795.

(9) Id., VIII, xvi, 33. — 1785.

(10) Id., VIII, xvi, 12. — 1712-1752.

(11) Id., VIII, xvi, 30. — 23 août 1783.

(12) Id., VIII, xvi, 22, art. 2. — 27 juillet 1752.

des Audiences et des Chancelleries (1). L'imprimeur qui éditait un ouvrage quelconque sans la permission du Conseil était puni de six ans de bannissement et d'une amende de 2.000 ducats (2). En 1805, on rétablit la juridiction du *Juez de imprentas ;* nommant lui-même ses subdélégués, il exerça une véritable dictature intellectuelle (3).

Quand un auteur avait été assez heureux pour obtenir du Conseil son permis d'imprimer, le danger ne faisait proprement que commencer pour lui. Le *Juez de imprentas* recevait toutes les plaintes formulées contre lui (4), et l'Inquisition, qui n'avait pas le droit de délivrer l'*imprimatur*, guettait le livre au sortir des presses pour l'arrêter. Le Mémoire de Macanaz sur les droits de la couronne (5) fut condamné par l'inquisiteur général cardinal del Giudice, et prohibé, le 15 août 1714, à la grand'messe, dans toutes les églises de Madrid, sans même que le roi eût été prévenu (6). L'*Histoire civile* du P. Belando, dont les deux premiers volumes avaient reçu l'approbation du roi, fut arrêtée par la suite, parce que le Père avait loué le Mémoire de Macanaz (7). Le *Fray Gerundio* du P. Isla fut saisi moins d'un mois après son apparition (8). Le 4 avril 1750, l'alcalde de cour, D. Ignacio de Horcasitas, brûla à Madrid *la Vérité toute nue* de César Digner, les *Lettres de D. Juan de Palafox au P. de Rada*, l'ouvrage intitulé *Plan du Paraguay* et un prétendu *Mémorial du P. général de la Compagnie de Jésus à Sa Sainteté.* Ces livres étaient condamnés comme « très préjudiciables, pernicieux et du plus grand scandale contre l'ordre sacré « de la Compagnie de Jésus, si digne de respect, si utile, si

(1) *Nov. Rec.*, VIII, xvi, 27. — 8 juin 1769.
(2) Id., VIII, xvi, 22, art. 1.
(3) Id., VIII, xvi, 41. — 11 avril 1805.
(4) Id., VIII, xvi, 34. — 29 nov. 1785.
(5) *Pedimento del fiscal general D... sobre abusos de la Corte de Roma y sus remedios.*
(6) Lafuente, *Hist. de España*, t. XIII, p. 227.
(7) Llorente, *Hist. de l'Inq.*, t. IV, p. 45.
(8) Gaudeau, *Fray Gerundio*, ch. xii. Il avait paru le 22 février et fut saisi le 20 mars 1758.

« bien méritant de l'Eglise » (1). Quelques années plus tard, on condamnait les apologies de la Compagnie de Jésus (2).

Les ouvrages les plus étrangers en apparence aux matières politiques ou religieuses tombaient sous le coup de la censure inquisitoriale. Le P. Feyjoo ne dut qu'à la faveur royale de ne pas être arrêté dans la publication de son *Théâtre critique*. Le Prince de la Paix ayant fait commencer par le bibliothécaire Blanco, son compatriote et son protégé, la publication du *Codex emilianensis,* le plus ancien recueil des canons de l'Eglise espagnole, on mit tout en œuvre pour arrêter le travail, sous prétexte qu'il y était parlé de l'élection et de la déposition de certains rois Goths, et l'ouvrage ne parut qu'en 1820 (3). Les *Caprices* de Goya faillirent brouiller l'artiste avec le Saint-Office. Le roi coupa court à toute recherche en déclarant que Goya les avait dessinés par son ordre (1797).

Que signifiaient, avec de pareils procédés, les mesures que l'on prenait pour fomenter l'industrie typographique ? On exemptait de l'alcabala le papier, les livres et le parchemin destiné à la reliure (4). Le Conseil renonçait à fixer lui-même le prix de vente des livres (5). On fermait les imprimeries des couvents. L'imprimerie royale se développait et possédait en 1780 quinze variétés de caractères, 6.600 poinçons et 8.000 matrices pour la fonte, exécutées par les graveurs Gil et Sepulveda (6). Mieux eût valu moins de luxe et plus de liberté.

Aux Indes, l'arbitraire était encore plus insolent. Un *Journal d'un voyage à l'ancienne Californie*, imprimé à Mexico en 1769, fut confisqué avant d'avoir paru (7). Saint-Domingue

(1) D. Juan de Palafox, *Cartas y obras*, p. 55.

(2) *Nov. Rec.*, VIII, XVIII, 5. — 3 oct. 1769.

(3) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 377. — La liste des livres prohibés se trouve dans l'*Indice ultimo de los libros prohibidos y mandados expurgar para todos los reynos y señorios del catolico rey de las Españas el señor D. Carlos IV*. Madrid, 1790, in-4°.

(4) Edits du 29 oct. 1720 et du 9 déc. 1735. — Gallardo, *Rentas de la corona*, t. II, p. 47.

(5) *Nov. Rec.*, VIII, XV, 5. — 1766-1804.

(6) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*, t. IV, p. 545.

(7) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 264.

avait une imprimerie, mais elle ne servait qu'à l'impression des documents administratifs (1). Le rédacteur de la *Gazette de Guatemala* s'était proposé d'écrire un article sur les diverses formes de gouvernement des peuples européens, et avait fait appel aux conseils de tous les hommes d'idée. Un Guatémalien lui répondit « qu'il n'y en avait jamais eu dans « ce pays et qu'il n'y en aurait jamais » (2).

On arrive ainsi à comprendre *le Pourquoi oui et le pourquoi non* du P. Sarmiento et à admirer l'héroïsme de ceux qui s'aventurèrent à écrire dans un pays où la vue d'un livre nouveau semblait mettre en fureur prêtres et magistrats. Il fallait être réellement fou, ou possédé de la passion du vrai, pour courir de gaîté de cœur au-devant de pareils dangers. Ce n'est pas un mince honneur pour les penseurs espagnols du XVIIIe siècle d'avoir élevé la voix au milieu du mortel silence que la terreur avait fait planer sur leur pays.

III. — Sciences morales et politiques.

Théologie. — S'il y avait une science libre en Espagne, ce devait être la théologie à laquelle toutes les autres avaient été subordonnées et sacrifiées. Elle paraît avoir été l'objet d'une sorte de culture intensive et l'on s'attendrait à lui voir prendre un développement inoui. Seul arbre du jardin, elle devrait, ce semble, le couvrir tout entier.

La théologie espagnole a eu, en effet, son heure de gloire; mais, au XVIIIe siècle, cette heure est passée, l'Eglise espagnole ne compte pas à cette époque un seul grand docteur. L'ouvrage théologique le plus considérable qui ait alors paru est l'*Encyclopédie théologico-scolastique* du jésuite Gener, qui devait embrasser le dogme, la polémique, la morale, l'histoire des conciles et des hérésies, donner la liste de tous les écrivains et de tous les monuments religieux. Seuls, le *prodrome* et les six premiers volumes ont paru (3).

(1) Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, t. IV, p. 103.
(2) *Gazeta de Goatemala*, 20 fév. 1797.
(3) Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III, *Teologia*.

Le temps n'était plus à ces grands ouvrages. Les hommes d'Etat voulaient briser le vieux moule scolastique et aristotélicien et renouveler l'enseignement théologique. Ils cherchèrent à détruire les rivalités qui divisaient les écoles thomiste, scotiste et suariste et à remplacer les vaines subtilités par une étude sérieuse et précise du dogme, de l'histoire et du droit ecclésiastique (1).

Le P. Scio de San Miguel traduisit la Bible (2). Le jésuite Diosdado Caballero étudia la langue évangélique (3), d'autres publièrent d'intéressantes monographies (4). D. Félix Amat écrivit une *Histoire ecclésiastique* (5). Fr. Agustin Cabades et le P. Villeroig composèrent des *Institutions théologiques* à l'usage des écoles. Jean-Baptiste Muñoz publia son traité : *De l'usage légitime de la philosophie nouvelle dans la théologie*. On traduisit quelques ouvrages étrangers (6). On

(1) « Notre enseignement théologique est à reprendre par la base », disait en novembre 1901 un chanoine catholique allemand.

(2) Le P. Sarmiento ne connaissait encore que deux traductions espagnoles de la Bible : l'une faite par les Juifs, imprimée à Ferrare en 1553, et une autre faite par les calvinistes. Il ajoute que les versions de la Bible en langue vulgaire sont prohibées en Espagne. — *Semanario erudito*, t. V, p. 141.

(3) *De lingua evangelica* (1798).

(4) D. Pablo Ignacio de Dalmases y Ros, *Disertacion sobre la verdadera patria de Paulo Orosio que fue Tarragona en Cataluña, y no Braga en Portugal*. Barcelona, 1702.

— El P. Girves, *De secta priscillianistarum dissertatio*. Roma, 1753.

— Perez Bayer, *Damasus et Laurentius Hispanis asserti et vindicati*. Roma, 1756.

— Faustino Arevalo, *Prudentiana* (excellent commentaire sur la vie et les œuvres de Prudence, en tête de l'édition de Rome, 1788).

— Id. *Prolegomena in carmina Dracontii* (en tête de l'édition de Rome, 1791).

— Id. *Introduction* aux œuvres de Juvencus et à l'Hymnodia hispanica.

— Id. *Isidoriana* (riche et étendu commentaire en tête de l'édition de Rome, 1792).

M. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. I, p. 92.

(5) *Resumen ó indice sumario del tratado de la Iglesia de J. C. ó historia eclesiastica*.

(6) *La Passion de J.-C.* du P. Steinhurst, traduite par Berguizas.

Collection des anciens apologistes de la religion chrétienne, traduite par D. Manuel Ximeno.

Considérations sur les ouvrages de Dieu dans l'ordre de la nature, de l'allemand Stume.

Les sermons de Jérôme de Trente, traduits par D. Joseph Marcos de Vieros.

Godoy, *Mém.*, t. II, p. 292 et 332.

publia quelques apologies et traités de polémique populaire (1). D. Joaquin Antonio del Camino put combattre ouvertement la légende du vœu de saint Jacques, et son travail fut publié au tome IV des *Mémoires de l'Académie de l'histoire* (2).

Philosophie. — La philosophie commença de s'émanciper tant soit peu de la théologie. La vieille scolastique continua encore à être enseignée (3). L'école lullienne trouva un érudit défenseur en la personne du jésuite Jayme Custurer (4). D. Gregorio Mayans, D. J. B. Muñoz et D. Andres Piquer (5) continuèrent les traditions de l'école de Vives. Mais les écoles étrangères eurent aussi leurs représentants en Espagne. D. Luis Antonio de Vernei, archidiacre d'Evora (*el Barbadino*) et D. Antonio Eximeno firent connaître le sensualisme (6). D. Valentin Foronda traduisit la *Logique* de Condillac (1789). D. Ramon Campos, dans le *Système logique* et dans *le Don de la parole* (1804), se révéla comme un disciple de Destutt de Tracy. D. Tomas Lapeña publia en 1806 un *Essai sur l'histoire de la philosophie*, qui n'est guère qu'une traduction de l'*Encyclopédie*. D. Andres Maria Santa-Cruz s'inspira de la théophilanthropie dans son *Culte de l'humanité* (7).

Toutes ces nouveautés ne passèrent pas sans protestations. Le cistercien D. Antonio Rodriguez fit paraître en 1776 son *Ami de Dieu* (*El Filoteo*). Fr. Fernandez de Ceballos écrivit ses études sur *la Fausse Philosophie* (1775-76), *le Jugement final de Voltaire*, *l'Analyse de l'*Emile, *les Causes de l'inégalité*

(1) Juan Pablo Forner, *Preservativo contra el ateismo.*
Le P. Calatayud, *El magisterio de la fe y de la razon*, 1761.
Valcarcel, *Los desengaños filosoficos*, 1787, 4 vol.
Olavide, *El Evangelio en triunfo*. Valencia, 1797.

(2) Lafuente, *Hist. de España*, t. XVI, p. 139 et 147.

(3) *Cours* du Franciscain Gonzalez de la Peña, du Jésuite Luis de Losada, du P. Biedma, du P. Aguilera, de Felix Amat, archevêque de Palmyre. *Traités* du P. Ravago. — Menéndez y Pelayo, *Ciencia española (Filosofia)*.

(4) *Disertationes históricas en defensa de Raimundo Lulio*, 1700.

(5) *Logica, Filosofia moral. Opusculos.*

(6) La *Dialectique* d'Eximeno fut publiée en 1793 par ordre du roi. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 328.

(7) Menéndez y Pelayo, *Ciencia esp.*, t. I, *Filosofia.*

entre les hommes. Fray Francisco Alvarado donna ses *Lettres du philosophe rance* (*Cartas del filosofo rancio*). Mais, à côté des polémistes passionnés, on peut citer quelques auteurs auxquels la science étrangère a certainement ouvert des horizons nouveaux. D. Antonio Javier Perez y Lopez, de l'Université de Séville, publia à Madrid en 1785 son *Nouveau système philosophique, ou principes de l'ordre essentiel de la nature, établis comme fondements de la morale et de la politique et comme preuve de la religion*. C'était un ouvrage hardi qui tendait à établir un système de morale fondé sur la simple loi naturelle (1). D. Juan Francisco de Castro étudia également les lois du monde physique et du monde moral dans son grand ouvrage : *Dieu et la nature* (2). Arteaga publia de curieuses *Recherches sur la beauté* (3). Le P. Lorenzo Hervas y Panduro, préfet de la bibliothèque du Quirinal, écrivit sous le titre d'*Idée de l'Univers* un immense ouvrage rempli de précieux documents linguistiques (4).

Jurisprudence. — La science juridique présente au XVIII[e] siècle un développement beaucoup plus large et beaucoup plus intéressant que la théologie. L'Espagne a eu des jurisconsultes d'une haute valeur, dont les travaux ont amené la législation espagnole à un état de perfection très avancé.

Pendant longtemps le droit national ne fut pas enseigné dans les Universités (5) ; il finit par s'y faire sa place entre le droit romain et le droit canon.

L'histoire du droit donna naissance à de nombreux travaux. Le *Code hermogénien* fut commenté par D. José Finestre, professeur à Cervera (6).

L'Académie espagnole commença, dès 1784, à préparer sa

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*, t. IV, p. 430.

(2) *Dios y la naturaleza*. Madrid, 1780-81, 7 vol in-4°.

(3) Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. I, p. 13.

(4) *Idea dell' Universo che contiene la storia della vita dell' uomo, elementi cosmografici, viaggio estatico al mundo planetario e storia della terra*. Cesena, 1778-87, 21 vol. in-4°.

(5) « En las catedras de las Universidades, no se lee por otro texto que el Codigo, Digesto y Volumen, que solo tratan del derecho romano. » — Ant. Rodriguez Villa, *La Ensenada*, p. 133.

(6) *Commentaria in Hermogeniani J. C. juris epitomarum libris VI*.

belle édition du *Fuero juzgo* (1). Le P. Andres Burriel découvrit à la bibliothèque archiépiscopale de Tolède un grand nombre de documents juridiques, qui furent publiés, bien longtemps après sa mort, dans la *Collection canonique hispano-gothique* (1823). Le même savant, dans une lettre écrite en 1751 à D. Juan Amaya, donne d'intéressants détails sur le *Fuero de Leon*, le *Fuero de los fijosdalgo*, le *Fuero viejo*, le *Fuero real*, et l'*Ordonnance de Montalvo* (2). D. Ignacio Jordan de Asso y del Rio et D. Miguel de Manuel y Rodriguez éditèrent en 1771 le *Fuero viejo* et en 1774 l'*Ordonnance d'Alcala* (3). Le *Fuero real* fut réimprimé à Madrid en 1781 en 2 volumes in-folio. L'Académie de l'histoire donna, en 1807, une édition des *Siete partidas* en 3 volumes in-8o. Une nouvelle édition des *Ordonnances de Montalvo* (1485) parut en 1779. D. Juan Alvarez Posadilla écrivit des *Commentaires sur les lois de Toro* (1505), *selon leur esprit et celui de la législation espagnole*. Jovellanos étudia *l'origine et l'autorité légale des Codes espagnols* dans une de ses lettres au docteur Pardo. D. Francisco Martinez Marina publia en 1809 son *Essai historico-critique sur la législation et les principaux corps de loi des royaumes de Castille et de Léon, spécialement sur le Code des Siete partidas*. Cet ouvrage est un des plus savants qui

(1) *Fuero juzgo en latin y castellano, cotejado con los mas antiguos y preciosos codices por la R. Academia española*. Madrid, 1815, in-4°. — Une édition du *Fuero juzgo* par Alonso de Villadiego avait paru à Madrid en 1600 et avait été réimprimée en 1792.

(2) La Serna y Montalban, *Elementos del derecho*, t. I, p. 219.

(3) Cet ancien code de la noblesse castillane paraît avoir eu pour lointain ancêtre le *Fuero de los fijosdalgo, o Fuero de las fazañas y antigua costumbre de España*, institué en 1118 aux Cortès de Najera par l'empereur Alphonse VII, et dont le texte n'a pu être encore retrouvé. Pendant tout le cours du XIII[e] siècle, et la première moitié du XIV[e], les nobles réclamèrent à différentes reprises la confirmation du Code de Najera par l'autorité royale. Ils ne l'obtinrent que par la loi I du titre XXVIII de l'ordonnance d'Alcalá de 1348, et sous une forme très vague et très peu précise. (*E porque los fijosdalgo de nuestro reyno han en algunas comarcas fuero de alvedrio, e otros fueros por que se judgan ellos e sus vasallos, tenemos por bien que les sean guardados sus fueros.*) Le texte publié par Asso et Manuel paraît être l'œuvre d'un particulier et n'avoir jamais été revêtu des sanctions légales. — Cf. Marina, *Ensayo sobre la legislacion*, lib. IV, § 48-56. La Serna et Montalban, *Elementos de derecho*, t. I, p. 83. Antequera, *Hist. de la legislacion*, p. 143-159. — Altamira, *Hist. de España*, t. II, p. 83.

aient été écrits sur le droit castillan. La *Nueva Recopilacion* de Philippe II fut éditée à nouveau en 1713, 1745, 1772, 1775 et 1777. Un volume à part donna les lois nouvelles parues depuis 1745. En 1786, D. Manuel de Lardizabal proposa au roi l'impression d'un nouveau supplément en trois volumes ; le Conseil, effrayé des dimensions que prenait le premier Code du royaume, refusa le permis d'imprimer, et en 1798 le roi donna l'ordre de procéder à une refonte générale de la *Recopilacion*. D. Juan de la Reguera Valdelomar, rapporteur à la Chancellerie de Grenade, fut chargé du travail, et la *Novisima Recopilacion* parut en 1805 en 5 volumes in-4°. Elle contenait 4.020 lois, et dès 1809 un supplément contenant 122 lois était prêt à être imprimé. La compilation de D. Juan de la Reguera fut l'objet de quelques critiques de Marina dans son *Essai;* l'auteur crut devoir protester devant le Conseil, et en 1819 Marina répondit par son *Jugement critique de la Novisima Recopilacion* où il fit preuve d'une profonde connaissance de l'ancien droit et d'un sens critique acéré.

La législation forale ne fut pas absolument oubliée. Les *Fueros de Catalogne* furent édités à nouveau en 1704, ceux d'*Aragon* en 1727. La Navarre eut en 1735 sa *Novissima Recopilacion.* Macanaz composa des *Traités historico-critiques sur les Fueros d'Aragon et de Valence.* D. Pedro de Fontecha y Salazar écrivit en 1747, sous le titre bizarre d'*Ecu de la plus constante foi et loyauté*, une excellente histoire du droit biscayen (1).

L'enseignement du droit national, si mal compris encore au milieu du siècle (2), fut facilité par la publication de manuels sur le modèle des Institutes de Justinien (3).

(1) Réimprimée en 1866 par D. Juan Delmas, sur l'ordre de la Députation de la province.

(2) A Salamanque, on *lisait* six heures par jour : 2 de Digeste, 2 de Code, 2 de Décrétales. — Antequera, *Hist. de la legisl.*, p. 381.

(3) Martinez Galindo, *Phœnix jurisprudentiae hispanicae*, 1715.

D. Antonio de Torres, *Institutiones hispanae practico theorico commentatae*, 1735.

Maimo y Rives, *Romani et hispani juris institutiones ad usum scholarum et fori*, 1777.

Danvila, *Comentarios de Arnoldo Vinio*, 1779.

Juan Pablo Forner, *Plan de unas instituciones de derecho español*, 1796.

Les meilleurs travaux dans ce genre furent les *Institutions pratiques du droit civil de Castille* des docteurs Asso et Manuel (1771) (1), et les *Institutions romano-espagnoles* de D. Juan Sala, professeur à l'Université de Valence (2). Jovellanos a laissé des *Lettres sur la manière d'étudier le droit*, et a choisi pour sujet de son discours de réception à l'Académie de l'histoire : *La nécessité d'unir à l'étude de la législation l'étude de l'histoire et des antiquités nationales.*

Les juristes commencèrent à sortir de la routine exégétique, à se préoccuper de l'origine des lois (3), à en faire la critique (4) et à préparer les éléments d'une législation nouvelle (5).

Le droit pénal profita grandement des progrès de l'esprit critique. D. Juan Alvarez Posadilla exposa les *Principes de la pratique criminelle.* D. Miguel de Lardizabal montra dans son *Discours sur les peines, d'après les lois pénales d'Espagne*, une grande connaissance de la législation pénale, et professa des doctrines plus rationnelles que celles qui régnaient alors dans la théorie et la pratique (6). D. Miguel de la Iglesia Castro défendit la légitimité de la peine de mort contre Beccaria (1770). D. Juan Pablo Forner écrivit des *Observations sur l'incertitude de la torture*, complètement tombée en désuétude en Espagne, dès la fin du XVIIIe siècle.

Le droit administratif inspira quelques bons ouvrages. D. Melchor Macanaz écrivit une *Explication juridique et his-*

(1) D. Miguel de Manuel se proposait d'écrire une histoire de la législation civile de l'Espagne, et la poussa jusqu'au temps des Goths ; il ne se crut pas assez libre pour continuer. — Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 203.

(2) *Institutiones romano-hispanae*, abrégé de son *Vinnius castigatus, et ad usum tironum hispanorum accommodatus.* On a de lui *Digestum romano-hispanum.* — *Ilustracion del derecho real de España.*

(3) D. Andres Cornejo, *Diccionario historico forense del derecho real de España.* — Sempere, *Historia del derecho español.*

(4) D. Juan Pablo Mora Jaraba, *Errores del derecho civil y abusos de los jurisperitos.* — D. Juan Francisco de Castro, *Discursos criticos sobre las leyes.*

(5) D. Alonso Maria de Azevedo, *Discurso sobre la necesidad de abreviar los pleytos.* — *Proyecto o idea de un nuevo cuerpo legal.*

(6) La Serna et Montalban, *Elementos del derecho*, t. I, p. 219.

torique de la Consulte que fit le Conseil de Castille relativement à son autorité et à ses attributions, D. Antonio Martinez Salazar une *Collection de mémoires et notices sur le gouvernement général et politique du Conseil* (1764), D. Pedro Escolano de Arrieta sa *Pratique du Conseil dans l'expédition des affaires* (1). D. Félix de Abreu écrivit son *Traité juridique et politique sur les prises de mer* (1740).

Le développement de l'autorité royale, le *régalisme*, comme disent les Espagnols, commença avec l'*Information* de Macanaz *sur les abus de la curie romaine* (1713) (2), provoqua l'*Examen du Concordat de 1735* et les *Observations sur le Concordat de 1753* de D. Gregorio Mayans y Siscar, l'*Histoire légale de la bulle In cœna Domini* de D. Juan Luis Lopez (1768) et inspira les grands travaux de Campomanes : le *Traité du droit royal d'amortissement* (1765) (3), et le *Jugement impartial sur le Monitoire de Parme* (1768 et 1769) (4), qui marquèrent l'apogée du système régalien.

L'intervention royale dans les affaires ecclésiastiques amena quelque changement dans l'enseignement du droit canon. Van Espen traduit remplaça le Vallensis (5) dans les tribunaux d'Eglise, et les canonistes purent étudier dans la traduction de D. Joaquin del Camino les *Institutions* de droit ecclésiastique de Bérandi. D. Pedro Murillo y Velarde, le moins régaliste des écrivains du XVIII[e] siècle, publia en 1763 son *Cours de droit canonique, hispanique et indique* (6).

Enfin l'horizon des juristes s'élargit ; on étudia le droit étranger, et les principes du droit naturel et du droit des gens (7).

(1) Madrid, 1796, 2 vol. in-f°.

(2) Macanaz a exposé ses idées politiques dans ses *Auxilios para bien gobernar una monarquia catolica* (*Semanario erudito*, t. V, p. 215).

(3) *Tratado de la regalia de amortización* (1765). Florida Blanca lui donna publiquement son approbation dans sa *Carta apologetica sobre el tratado de la regalia de amortización*.

(4) *Juicio imparcial sobre las letras en forma de breve contra el duque de Parma*, 1769.

(5) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 333.

(6) Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III. *Derecho canonico*.

(7) D. Pedro Perez Valiente, *Apparatus juris publici universi*, 1751.
D. Joaquim Marin y Mendoza, *Historia del derecho natural y de gentes*, 1776.

Les écrivains juridiques du XVIIIe siècle ont fait œuvre assez considérable pour qu'il soit impossible de toucher à l'histoire du droit espagnol sans consulter leurs travaux.

Economie politique. — Les tendances utilitaires du siècle favorisèrent les études économiques, et sur ce point encore l'Espagne présente de grands et beaux travaux d'ensemble.

Macanaz, si cruellement abandonné par Philippe V, publia dans le *Semanario erudito* un certain nombre d'études touchant à la situation de l'Espagne, à la dépopulation du royaume, aux remèdes qui pouvaient être apportés à ses maux.

La Ensenada remettait périodiquement au roi (1747-1748-1749-1751) des mémoires détaillés sur l'état des différents services et les améliorations qui lui paraissaient réalisables. Ses rapports et ses réponses aux questions du roi contiennent de précieux renseignements sur l'état économique de l'Espagne au temps de Ferdinand VI (1).

Le *Mémorial* de Florida Blanca (1788) est un document de même ordre, plus complet et plus intéressant, parce qu'il appartient à une période où le rôle de l'Etat s'est prodigieusement accru.

Le *Mémoire sur les intérêts du commerce espagnol*, rédigé au moment des négociations d'Amiens, et inséré par Canga Arguelles dans son *Dictionnaire des finances*, donne une idée très nette de l'industrie espagnole en 1802.

Les *Mémoires du prince de la Paix* sont une œuvre apologétique, mais renferment d'intéressants détails et un bon chapitre sur l'histoire agricole, industrielle, scientifique et littéraire de l'Espagne pendant le ministère de Godoy.

Les *Lettres politico-économiques*, attribuées à Campomanes par M. Rodriguez Villa, appartiennent certainement à un homme très au courant des affaires d'Espagne, d'intelligence très ouverte, d'esprit très hardi et très original. Le résumé du règne de Philippe II, qui occupe une partie de la première lettre, est un excellent morceau d'histoire. Ce petit livre est le livre espagnol le plus vivant et le plus intéressant que nous ait laissé le XVIIIe siècle.

(1) D. Ant. Rodriguez Villa, *El marques de la Ensenada.*

A côté des ministres et des hommes d'Etat se placent d'honorables écrivains, comme le marquis de Santa-Cruz Marcenado (1), D. José de Campillo y Cossia (2), D. Bernardo Ward (3), D. Antonio Arteta de Monteseguro (4), D. Vicente Alcala Galiano (5), D. Lorenzo Normante y Carcaviella, qui se livrent à l'étude des questions économiques (6).

L'Aragon fournit aussi quelques économistes distingués : D. Ignacio de Aso écrit une *Histoire de l'économie politique de l'Aragon*, D. Miguel Generes des *Réflexions politiques et économiques sur la population, l'agriculture et les fabriques du royaume d'Aragon*. D. Tomas de Anzano étudie le paupérisme dans ses *Eléments préliminaires pour former un système de gouvernement de l'hospice général* (1781). Son travail servit de base aux instructions officielles pour l'administration des maisons de bienfaisance.

Les *Mémoires* de Capmany *sur la marine, le commerce et les arts de Barcelone*, comptent parmi les meilleures études de ce genre.

L'immense ouvrage de D. Eugenio de Larruga (7) est une mine inépuisable de renseignements qui n'a de comparable que le *Catastro* exécuté en vue de l'établissement de la contribution unique, et le *Censo de frutos* dont Canga Arguelles a tiré une bonne partie de son dictionnaire.

Les économistes espagnols étaient au courant des meilleurs travaux parus à l'étranger (8) et pouvaient, sans désavantage,

(1) *Rapsodia economico-politica monarquica*, 1732.

(2) *Nuevo sistema de gobierno economico para America. — Lo que hay de mas y de menos en España. — España despierta.*

(3) *Proyecto economico*, 1762.

(4) *Discurso instructivo sobre las ventajas que puede conseguir la industria de Aragon con la nueva ampliacion de puertos concedida por S. M. para el comercio de America*, 1779.

(5) *Memoria sobre la industria en general*, 1781. — *Sobre la economia politica*, 1783.

(6) *Discurso sobre la utilidad de los conocimientos economico-politicos y la necesidad de su estudio metodico*, 1784.

(7) *Memorias politico-economicas sobre los frutos naturales, comercio, fabricas y minas de España*. Madrid, 1780, 45 vol. in-8°.

(8) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 283.

soutenir la comparaison avec les plus savants spécialistes des autres nations.

Histoire. — L'histoire, telle qu'on l'entend aujourd'hui, exige une absolue liberté de jugement, et cette histoire-là, il ne peut en être question dans l'Espagne du XVIII[e] siècle ; mais un grand nombre d'érudits ont patiemment inventorié et classé les richesses historiographiques de l'Espagne et ont fondé la science historique dans ce pays.

Le sens critique était si complètement aboli que bien des gens se faisaient un jeu de composer de fausses chroniques, d'éditer des textes forgés de toutes pièces, et de collectionner des pièces fausses, fabriquées sur leurs propres indications.

En 1738, un membre de l'Académie de l'histoire, D. Francisco Xavier Manuel de la Huerta y Vega, osa publier, sous le titre de l'*Espagne primitive* (1), un recueil d'absurdités et de fables grossières ; la liste des rois d'Espagne commençait à Tharsis, l'Espagne envoyait des colonies espagnoles en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et jusqu'en Amérique, dominait toute la Lybie, donnait des rois aux Celtes et aux Troyens et fondait la ville de Rome (2). L'Académie de l'histoire eut la faiblesse de protéger cet effronté hâbleur contre les rigueurs bien méritées de la justice.

Un peu plus tard, un certain D. Juan de Flores, prébendé de la cathédrale de Grenade, se mit à exploiter un gisement d'antiquités découvert à Grenade dans le quartier de l'Alcaçaba. Il s'agissait probablement de l'emplacement d'une basilique de l'ancienne ville romaine d'Illiberis. On amena au jour des chapiteaux, des débris d'architecture, des inscriptions, mais le chanoine fit de son gisement un trésor, d'où il tira les documents les plus étranges, et les monuments les plus merveilleux. Il en fit sortir des écrits de saint Jacques et de ses disciples, des canons ignorés du concile d'Illiberis, où était proclamé le dogme de l'Immaculée Conception ; il décou-

(1) *España primitiva, historia de sus reyes y monarcas, desde su poblacion hasta Christo*, t. I, Madrid, 1738. — L'ouvrage devait avoir six volumes ; les deux premiers seulement virent le jour.

(2) D. Jose Godoy Alcantara, *Historia critica de los falsos cronicones*. Madrid, 1868, in-8°, p. 309.

vrit des chroniques qui mentionnaient le tribut des cent vierges, la présence de saint Jacques à la bataille de Clavijo, le vœu du roi D. Ramire ; il tint boutique de titres de noblesse et d'actes faux de toute espèce, que des compères glissaient habilement dans les dossiers des notaires. Le scandale fut si grand que la Chancellerie de Grenade finit par fermer le trésor et par intenter un procès au faussaire. D. Juan en fut quitte pour une peine assez légère (1).

Il en coûtait bien plus de plaider la cause de la vérité. D. Gregorio Mayans, bibliothécaire du roi, avait trouvé dans les manuscrits de Nicolas Antonio une démonstration irréfutable de la fausseté des Chroniques, découvertes en 1588 et 1595 à la Torre turpiana et au Sacromonte de Grenade ; il l'imprima hardiment et la dédia au roi Jean V de Portugal ; les dévots espagnols prirent ombrage d'une critique qui s'attaquait à la légende de tant de saints, de tant de prélats et de tant de sanctuaires, et l'évêque de Malaga, gouverneur du Conseil de Castille, fit saisir l'ouvrage (2).

Instruit par cet exemple, le P. Enrique Florez n'osa pas, dans son *España sagrada*, s'attaquer de front aux fausses chroniques ; il respecta la légende « toutes les fois qu'il « connut qu'elle avait jeté de profondes racines dans les « âmes et qu'elle couvrait de son ombre des intérêts consi- « dérables (3). »

Quelques écrivains eurent le courage de se mettre à la recherche de la méthode historique, oubliée depuis si longtemps. Le P. Jacinto Segura publia en 1733 son *Nord critique* (4), essai bien imparfait encore, où D. Juan Iriarte

(1) Godoy Alcantara, *op. cit.*, p. 317 et suiv.

(2) Godoy Alcantara, *op. cit.*, p. 312.

(3) C'est du reste l'avis très net de Godoy Alcantara lui-même : « Florez « creia, como muchos en su tiempo, que la historia eclesiastica puede escri- « birse como la civil o politica, esto es pidiendo a cada institucion su origen, « a cada pretension su titulo, a cada hecho su comprobante... El soplo « de la filosofia inexperta del siglo habia pasado sobre todas las frentes. « Florez toco pronto lo impracticable de su sistema y lo modifico. » *Op. cit.*, p. 313.

(4) *Norte critico con las reglas mas ciertas para la discrecion en la historia.* Valencia, 1733, en f°. Id. 1736, 2 vol. en 4°.

releva plus d'une trace de crédulité (1). Le P. Enrique Florez donna en 1743 sa *Clef historique* (2). D. Juan Forner écrivit son *Discours sur le moyen d'écrire et d'améliorer l'histoire d'Espagne*, mais son acerbe polémique lui suscita tant d'ennemis que le roi lui défendit de rien publier sans sa permission (3). D. José de Mora y Cata, marquis de Llio, présenta à l'Académie des belles-lettres de Barcelone d'intéressantes *Observations sur les principes élémentaires de l'histoire* (4). Ce travail, conçu sur un plan tout scolastique, montre jusqu'à quel point l'esprit critique était alors aboli. L'auteur admet, en principe, l'autorité de la tradition, mais il la repousse si elle déroge à la gloire du Christ, ou si elle répugne à la loi de Dieu, ou si elle donne occasion de pécher. L'histoire est encore la servante de la théologie.

Des travaux beaucoup plus sérieux furent entrepris pour rechercher et mettre en valeur les matériaux historiques encore existants.

Le P. Florez forma, au couvent de San-Felipe el Real de Madrid, une précieuse bibliothèque et une importante collection d'antiquités. Il fit un rapport au Conseil de Castille sur *la meilleure méthode de conserver les livres*, écrivit un mémoire au P. Ravago sur *l'opportunité de la publication des manuscrits gothiques de la bibliothèque de l'Escorial*, publia en 1765 le *Voyage d'Ambrosio de Morales*, fait, par ordre de Philippe II, dans les royaumes de Léon et de Galice et dans la Principauté des Asturies pour inventorier les reliques des saints, les tombeaux des rois et les manuscrits des cathédrales et des monastères. On lui doit encore une *Etude généalogique sur la maison royale de Castille* (5), et un grand ouvrage sur la numismatique espagnole (6). D. Luis Joseph

(1) Cotarelo, *Iriarte*, p. 5.

(2) *Clave historial*, 1743, in-4°.

(3) Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, t. IV, p. 417.

(4) La publication de cet ouvrage, commencée au XVIIIe siècle, n'a été achevée qu'en 1869.

Memorias de la Academia de Buenas Letras de Barcelona, t. II.

(5) *Memorias de las Reinas catolicas*. Madrid, 1761 et 1770, 2 vol. in-4°.

(6) *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de España*, Madrid, 1757-58, 2 vol, in-4°. *Parte tercera*. Madrid, 1773, in-4°.

Velazquez de Velasco, marquis de Valdeflores, a laissé une *Notice sur son voyage en Espagne* (1), des *Lettres à l'Académie de l'histoire*, et 80 volumes de notes manuscrites aux Archives de l'Académie (2). Il était numismate comme Perez Bayer, auteur du traité *des Monnaies hébréo-samaritaines* (3), comme Pingarron, qui traduisit et compléta la *Science des médailles* de Joubert (4). Le P. Estevan de Torreros y Pando, professeur de mathématiques au collège impérial de Madrid, donna en 1758 sa *Paléographie espagnole* (5).

La bibliographie donna lieu à de nombreux travaux. D. Juan Iriarte catalogua les ouvrages géographiques (6) et mathématiques (7) de la Bibliothèque royale et publia en 1769 le premier volume d'un *Catalogue des manuscrits grecs* (8), qui n'a pas été achevé. Le Syrien Michel Casiri donna le catalogue détaillé, et généralement exact, des manuscrits arabes de l'Escorial (9). D. Joseph Rodriguez de Castro sa *Bibliothèque espagnole* (10). Perez Bayer présida à la réimpression de la *Bibliothèque hispanique ancienne* de Nicolas Antonio et à la publication de la *Bibliothèque hispa-*

(1) *Noticia del viaje de España, hecho de orden del rey.* Madrid, 1765, in-4°.

(2) Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III. *Historia.*

(3) *De nummis hebraeo samaritanis.* Valence, 1781, pet. in-f°. — *Nummorum Hebraeo samaritanorum vindiciae*, 1790, pet. in-f°.

(4) *Ciencia de las medallas.*

(5) L'ouvrage du P. Terreros est enrichi de dix-huit planches gravées par D. Francisco Xavier de Santiago y Palomares. Il fait partie de la traduction espagnole du *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche.

(6) *Regia Matritensis Bibliotheca geographica et chronologica, anno 1729.*

(7) *Regia Matritensis Bibliotheca mathematica, anno 1730.*

(8) *Regiae Bibliothecae Matritensis codices graeci manuscripti.* Volumen prius. Madrid, in-f°, 1769. — L'édition devait être complète en deux volumes.

(9) *Bibliotheca arabico-hispana escurialensis.* Madrid, 1760-70, 2 vol. in-f°. Casiri, né en 1710 à Tripoli de Syrie, mort à Madrid en 1791, était venu en Espagne en 1738 et fut successivement attaché à la bibliothèque royale, membre de l'Académie de l'histoire et bibliothécaire de l'Escorial (1763).

(10) *Biblioteca española. Tomo primero que contiene la noticia de los escritores rabinos españoles desde la epoca conocida de su literatura hasta el presente.* Madrid, 1781, in-f°.

— *Biblioteca española. Tomo segundo que contiene la noticia de los escritores gentiles españoles y la de los christianos, hasta fines del siglo XIII de la Iglesia.* Madrid, 1786, in-f°.

nique nouvelle, revue et corrigée par le même auteur (1). D. Félix de Latassa y Ortin publia sa *Bibliothèque des écrivains aragonais* (2), le P. Joseph Rodriguez sa *Bibliothèque valencienne* (3), D. Vicente Eximeno ses *Ecrivains du royaume de Valence* (4), D. Ignacio de Asso sa *Bibliothèque arabico-aragonaise* (5), D. Josef de Rezabal y Ugarte sa *Bibliothèque des écrivains qui furent membres des Grands Collèges* (6), D. Juan Sempere y Guarinos sa *Bibliothèque des meilleurs auteurs du règne de Charles III* (7), D. Juan Antonio Pellicer y Saforcada son *Essai d'une Bibliothèque des traducteurs espagnols* (8), Eguiara y Eguren sa *Bibliothèque mexicaine* (9).

On étudia les vieilles chroniques de l'histoire d'Espagne. D. Francisco Antonio Lorenzana, archevêque de Tolède, fit publier à ses frais les œuvres des pères Tolédans, Montanus, Saint-Eugène, Saint-Ildefonse, Saint-Julien et Saint-Euloge (10). Le moine augustin Fr. Enrique Florez commença

(1) Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana vetus, sive hispani scriptores qui ab Octaviani Augusti aevo ad annum Christi MD floruerunt.* Madrid, 1788, 2 vol. in-f°.

— *Bibliotheca hispana nova, sive hispanorum scriptorum, qui ab anno MD ad MDCLXXXIV floruere notitia, nunc primum prodit recognita, emendata, aucta ab ipso auctore.* Madrid, 1788, 2 vol. in-f°.

(2) *Biblioteca antigua de los escritores aragoneses que florecieron desde la venida de Christo hasta el año 1500.* Zaragoza, 1796, 2 vol. in-4°. — *Bibliotheca nueva de los escritores aragoneses que florecieron desde el año de 1500 hasta 1802.* Pamplona, 1798-1802, 6 vol. in-4°.

(3) *Biblioteca Valentina, compuesta por el M. R. P. M. Fr. Josef Rodriguez... Juntase la continuacion de la misma obra hecha por el M. R. P. M. Fr. Ignacio Savalls.* Valencia, 1747, in-f°.

(4) *Escritores del reyno de Valencia, chronologicamente ordenados, desde el año M.CC.XXXVIII de la christiana conquista de la misma ciudad, hasta el de M. DCC. XLVIII.* Valencia, 1747-1749, 2 vol. in-f°.

Il faut ajouter à ces deux ouvrages la *Biblioteca Valenciana de los escritores que florecieron hasta nuestros dias, con adiciones y emmiendas a la de D. Vicente Eximeno,* por D. Justo Pastor Fúster. Valencia, 1827-1830, 2 vol. in-f°.

(5) *Biblioteca arabico-aragonesa.*

(6) *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los seis Colegios Mayores.* Madrid, 1805, in-4°.

(7) *Ensayo de una biblioteca española de los mejores escritores del reynado de Carlos III°.* Madrid, 1785-89, 6 vol. in-8°.

(8) *Ensayo de una biblioteca de traductores españoles.* Madrid, 1778.

(9) *Biblioteca mexicana.* Mexico, 1755.

(10) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 319.

la publication de *l'España sagrada*, immense recueil de chroniques et de documents sur l'histoire ecclésiastique de l'Espagne ; le plus beau monument de l'érudition espagnole au XVIIIe siècle. Florez publia les 27 premiers volumes (1747 à 1773), et laissa les tomes XXVIII et XXIX en manuscrit. Le P. Risco les fit imprimer et continua la collection jusqu'au tome XLII (1775-1801). Les tomes XLIII et XLIV sont dus aux PP. Antolin Merino et José de la Canal ; les tomes XLV et XLVI au P. José de la Canal, et le dernier volume publié seulement en 1851, à D. Pedro Sainz y Baranda. Benito Montfort, qui fut peut-être le meilleur imprimeur de son temps, réédita à Valence en 1779 la *Chronique de Jean II* (1), et en 1780 la *Chronique des Rois Catholiques* de Hernando del Pulgar. L'éditeur madrilène Sancha réimprima aussi des chroniques anciennes que Fr. José Miguel de Flores, D. Francisco Cerdá y Rico, D. Eugenio Llaguno y Amirola enrichirent de notes et d'éclaircissements. Cerdá y Rico fut chargé par l'Académie de l'histoire de publier les œuvres de Juan Gines de Sepulveda (2).

Quelques travailleurs isolés s'attaquèrent à l'histoire ancienne ou à l'histoire étrangère (3), mais ce fut l'histoire nationale qui attira surtout l'attention des érudits.

D. Juan de Ferreras publia, de 1700 à 1727, une *Histoire générale d'Espagne*, depuis les origines jusqu'en 1589 (4).

(1) Elle avait été déjà publiée en 1517, 1543, 1590, 1591 et 1678; mais cette dernière édition n'était qu'un abrégé; il y avait donc près de deux siècles qu'une édition complète n'avait paru.

(2) *Joannis Genesii Sepulvedae Cordubensis opera tum edita, tum inedita, accurante Regia Historiae Academia.* Matriti, 1780, 4 vol. in-4°.

(3) Citons comme exemples : Marquis de Saint-Philippe, *Historia de la monarquia heberica.* Madrid, 1709, 2 vol. in-4°.

Campomanes, *Antiguedad maritima de esta republica* (*la de Cartago*) *con, el periplo del general Hannon traducido e ilustrado.* Madrid, 1756.

— Id. *Marina de los Arabes, descubrimiento del cabo de Hornos, reformacion de las naves para este paso.* Ms.

— Id. *Disertaciones historicas del orden y cavalleria de los Templarios.* Madrid, 1747, in-8°.

D. Luis del Castillo, qui avait voyagé en Russie aux frais du gouvernement espagnol, publia, sur l'ordre du roi, un *Compendio cronologico de la historia de Rusia.*

(4) Madrid, 16 vol. in 4°. L'Histoire de Ferreras a été traduite en français

Le savant jésuite, D. Juan Francisco Masdeu, conçut son *Histoire critique d'Espagne* sur un plan tellement colossal que le vingtième volume (1805) n'arrive encore qu'à l'époque du Cid. Son œuvre, mal composée et diffuse, n'en est pas moins l'un des travaux les plus considérables qui aient été entrepris sur l'histoire de la Péninsule. D. Josef Ortiz y Sanz fit paraître, de 1795 à 1807, un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne* en 7 volumes encore estimé.

L'histoire du XVIIIe siècle même fut abordée avec succès par D. Vicente Bacallar y Sanna, marquis de Saint-Philippe (1), qui trouva un médiocre continuateur en la personne de D. José de Campo Raso (2). Les campagnes de Montemar en Italie furent racontées dans les *Mémoires du marquis de la Mina.* Roja y Pujas, dans son *Résumé militaire*, donna de très curieux détails sur l'armée et la marine de son temps. Marin écrivit en 1776 un *Essai d'une histoire de la milice espagnole*, Vargas Ponce une *Histoire de la marine espagnole et de ses hommes illustres.*

Le P. Belando s'occupa de l'histoire intérieure du pays et publia, de 1740 à 1744, son *Histoire civile d'Espagne sous Philippe V*, que les jésuites firent mettre à l'index, comme contraire à leur ordre.

Charles III eût voulu une histoire générale des Indes, et en confia la préparation à D. Juan Bautista Muñoz, qui publia en 1793 le premier volume de son *Histoire du Nouveau-Monde.* L'ouvrage suscita d'amères critiques et ne fut pas continué. L'auteur était cependant un homme consciencieux et instruit. Il avait réuni une volumineuse collection de notes et de documents, conservée aujourd'hui à l'Académie de l'histoire, et dont le ministère du *fomento* a publié des fragments dans ses *Relations géographiques des Indes* (3).

par d'Hermilly en 1751, 10 vol. in-4°, et en allemand par Baumgarten (Halle, 1754-1772, 13 vol. in-4° avec notes).

(1) *Comentarios de la guerra de España e historia de su rey Felipe V el animoso, desde el principio de su reinado hasta el año de 1725.* Genève, 1729, 2 vol. in-4°.

(2) *Continuacion a los comentarios.* Madrid, 1736-63, 2 vol. in-4°.

(3) Altamira y Crevea, *De historia y arte*, p. 82.

L'histoire provinciale a été très étudiée au xviiie siècle. Un fonctionnaire du ministère de la marine, D. José Vargas Ponce, envoyé en Guipuzcoa pour étudier la position stratégique des Passages, en rapporta une importante collection de documents et de manuscrits relatifs à l'histoire de la province (1). Egana publia en 1780 son *Guipuzcoan érudit*, collection alphabétique de documents législatifs portant sur tous les points du droit public ou privé de la province. Le P. Larramendi rédigea sa *Chorographie du Guipuzcoa*, livre charmant, rempli de détails curieux et bien observés sur une des provinces les plus intéressantes de l'Espagne (2). Les travaux de Landazuri sur l'Alava sont loin d'avoir la même valeur (3).

Le P. Escalona publia une *Histoire du monastère de Sahagun* (4), D. Pedro Serra y Postius une *Histoire du Montserrat* (5), D. Jayme Finestres une *Histoire de Poblet* (6) ; D. Pablo Ignacio de Dalmases y Ros écrivit une *Histoire genérale de Catalogne* et D. Domingo Costa une *Histoire de Catalogne* restées inédites (7). D. Ignacio Lopez de Ayala donna une *Histoire de Gibraltar* (8), D. Josef Viera y Clavijo des *Notes sur l'histoire générale des Canaries* (9).

D. Isidoro Bosarte commença la publication de son

(1) Cette collection est aujourd'hui conservée à l'Académie de l'histoire. Cf. D. Carmelo de Echegaray, *Investigaciones historicas referentes a Guipuzcoa*. San Sebastian, 1893, in-8°.

(2) *Corografia o descripcion general de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa*. Elle a été publiée en 1882 à Barcelone par le R. P. Fita y Colome.

(3) *Historia eclesiastica de la M. N. y M. L. provincia de Alava*. Pamplona, 1797, in-4°. — *Historia civil de la M. N. y M. L. provincia de Alava*. Vitoria, 1798, 2 vol. in-4°.

(4) *Historia del R. monasterio de Sahagun, sacada de la que dejo escrita el P. M. Fr. Josef Perez, catedratico de lenguas y de matematicas de la Universidad de Salamanca*, 1782. — Très curieux appendices et copie de 327 pièces inédites.

(5) *Epitome historico del portentoso santuario y real monasterio de N^a S^a de Monserrate*. Barcelona, 1742, in-4°, et Barcelona, 1747, in-4°.

(6) *Historia del monasterio de Poblet*. Barcelona, 1746, in-f°.

(7) Cf. Balaguer, *Historia de Cataluña*, t. V, p. 429.

(8) *Historia de Gibraltar*. Madrid, 1782.

(9) *Noticias de la historia general de las islas de Canaria*. Madrid, 1772-1783, 4 vol. in-4°.

Voyage artistique en différentes localités d'Espagne (1) et D. Jaime Villanueva son *Voyage littéraire aux églises d'Espagne* (2). D. Antonio Ponz donna son *Voyage d'Espagne* (3), D. José Ortiz son *Voyage architectonique et archéologique en Espagne* (4).

Géographie. — La géographie profita, au même titre que l'histoire, des progrès réalisés par les sciences et par la critique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le voyage au Pérou des astronomes français Bouguer, Godin et la Condamine (1735-46), paraît avoir été l'occasion du réveil de la science géographique en Espagne. Deux jeunes officiers de la marine royale : D. Jorge Juan et D. Antonio de Ulloa, furent désignés pour participer aux opérations des académiciens français, et rapportèrent de leur voyage une intéressante *Relation* (5) et un *Mémoire confidentiel* au Conseil des Indes sur l'état des possessions espagnoles dans l'Amérique du Sud (6).

Charles III envoya deux expéditions au détroit de Magellan (7) et recommanda à ses successeurs de faire exécuter un voyage de recherches scientifiques tous les

(1) *Viaje artistico a varios pueblos de España con el juicio de las obras de las tres nobles artes que en ellos existen y epocas a que pertenecen.* Madrid, 1804, in-8°, t. I, seul publié.

(2) *Viaje literario a las iglesias de España.* Madrid (1803-1852), 22 vol. in-8°. Les cinq premiers volumes parurent sous le nom de D. Joaquin Villanueva, frère de l'auteur. On pourra consulter avec fruit sur ce grand ouvrage la *Noticia del viage literario a las iglesias de España, emprendido de orden del Rey en el año 1802, escrita en el de 1814. La publica un amigo del autor.* Valencia, en la imprenta de Estevan, 1820, in-8°. — Cité par R. Foulché Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal. Revue hispanique*, 1896.

(3) *Viaje de España*, Madrid, 1772-94, 18 vol. in-8°.

(4) *Viaje arquitectonico-anticuario en España.* Madrid, 1807.

(5) *Relacion historica del viaje de la America meridional.* Madrid, 1748, 2 vol.

(6) *Noticias secretas de America, sobre el estado naval y politico de los reynos del Peru y provincia de Quito, costas de Nueva Granada y Chile y regimen particular de los pueblos de Indias.* Sacadas a luz por D. David Barry. London, 1826, in-4°.

(7) Voyage de la frégate *Santa Maria de la Cabeza* (1785-86). Voyage des paquebots *Santa Casilda* et *Santa Eulalia* (1788-89). Manini, *Historia de la marina real española*, t. II chap. 10 et 11

ans (1). Il s'attacha principalement à la reconnaissance de la côte occidentale du continent nord américain.

Le 24 janvier 1774, D. Juan Perez et son pilote Estevan José Martinez partirent de San-Blas en Californie ; ils découvrirent le 20 juillet l'île Sainte-Marguerite (pointe N.-O. de l'île de la reine Charlotte) et le détroit qui sépare cette île de sa voisine (île du prince de Galles) (2). Ils donnèrent à ce détroit le nom de *entrada de Perez* (3). Le 9 août ils mouillèrent, les premiers de tous les Européens, au port de Yucuatl, qu'ils baptisèrent *puerto de San Lorenzo* ; Cook ne le visita que quatre ans plus tard et lui donna le nom de port de Nootka (4).

En 1775, D. Bruno Heceta, D. Juan de Ayala et D. Juan de la Bodega y Quadra reconnurent la côte américaine du Pacifique jusqu'au 58° degré de latitude nord ; ils découvrirent l'embouchure du Columbia, qu'ils dénommèrent *entrada de Heceta*, le mont Edgecumbe (*Cerro de San Jacinto*) et le port Bucaréli dans l'île du prince de Galles (5).

En 1779, la Quadra et Arteaga, embarqués sur *la Princesa* et la *Favorita*, repassèrent au port Bucaréli et reconnurent le mont Saint-Elie, l'île de la Magdalena (6), située par 60° 25' à l'entrée de la baie du prince Guillaume, et l'île Regla, une des îles désertes de la rivière de Cook (7).

En 1788, Esteban Martinez et Gonzalo Lopez de Haro, sur *la Princesa* et *le San-Carlos* visitèrent le golfe du prince Guillaume (golfe de Tchugatskaïa des Russes), les îles Kichtak, Schumagin, Unimak et Unalaschka; mais leur

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 185.

(2) *Dixon entrance* des cartes modernes. On doit probablement entendre par île de la reine Charlotte l'île Graham, la plus grande des îles de l'Archipel.

(3) Le détroit actuellement nommé *Juan Perez Sound* s'étend entre l'île Moresby et l'île Lyell (archipel de la reine Charlotte).

(4) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 297. — D'après le *Journal de Fray Juan Crespi et de Fray Tomas de la Peña*, embarqués sur le *Santiago*.

(5) Humboldt, *op. cit.* — D'après le *Journal du pilote Maurelle*, publié par M. Barrington et joint aux instructions de Lapérouse.

(6) L'île *Hinchinbrook* de Vancouver.

(7) *Cook's Inlet*, au nord de la presqu'île Kenaï.

ignorance de la langue les empêcha de communiquer autrement que par signes avec les Russes, qui les reçurent fort bien et leur donnèrent même des cartes de la côte (1).

En 1789, le Conseil des Indes ordonna l'établissement d'une station à Nootka ; mais les Espagnols se trouvèrent en présence de l'Anglais Colnet déjà établi dans l'île et, après bien des difficultés, un traité signé le 28 octobre 1790 à l'Escorial abandonna à l'Angleterre tous les droits de l'Espagne sur Nootka (2).

Ce mécompte n'arrêta pas les voyages de découverte; D. Francisco Elisa et D. Salvador Fidalgo pénétrèrent en 1790 jusqu'à l'extrémité septentrionale de la baie du prince Guillaume, par 60° 54' (3).

En 1791, un officier de la marine royale, l'italien Malaspina, venu d'Espagne à Acapulco en doublant l'Amérique du Sud, partit avec les deux frégates *Atrevida* et *Descubierta* dans la direction du nord, et poussa jusqu'au port Mulgrave, dans la baie de Behring (59° 34' 40") (4).

Au mois d'août 1792, Vancouver trouva au mouillage de Nootka une escadre espagnole de huit bâtiments, commandée par D. Juan de la Bodega y Quadra, et fut frappé de la confiance et du respect que les naturels témoignaient aux Espagnols. Deux goélettes, la *Sotil* et la *Mejicana*, commandées par Galiano et Valdés, avaient fait en quatre mois le tour d'une grande île, que les navigateurs appelèrent, d'un commun accord, île Quadra et Vancouver (5). Au cours de cette même campagne, le capitaine Caamaño, commandant la frégate l'*Aranzazu*, reconnut la partie septentrionale de l'archipel de la reine Charlotte, la côte australe de l'île Ulloa (île du prince de Galles), l'île Revilla-Gigedo, l'île de la

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 298-301. — Humboldt a vu à Mexico un ouvrage manuscrit intitulé *Reconocimiento de los quatro establecimientos rusos al Norte de la California*, hecho en 1788.

(2) Humboldt, *op. cit.*, t. II, p. 301-306.

(3) Id. ibid., t. II, p. 306.

(4) Id. ibid., d'après un journal tenu à bord de l'*Atrevida* et conservé aux Archives de Mexico.

(5) Vancouver, *Voyage de découverte à l'Océan Pacifique*, t. I, p. 359-437-461.

Calamidad (île de Banks) et celle d'Aristizabal et la grande entrée de Moñino, vis-à-vis l'île de Pitt (1). Après la paix d'Amiens, le gouvernement fit continuer les travaux de reconnaissance du littoral américain. Fidalgo fut envoyé au Venezuela, Colmenares au Chili, Moraleda et Quartara au Pérou, Cevalos et Herrera dans la partie nord du golfe du Mexique (2).

Citons encore quelques voyages intéressants en d'autres régions. En 1773, deux moines franciscains, le P. Fr. Garces et le P. Font, se rendirent par terre de Horcasitas à San Francisco, et visitèrent près du rio Gila une ancienne cité aztèque renfermant encore un immense palais en adobes (*la Casa grande*). Ils s'étonnèrent de se trouver au milieu de populations pacifiques et policées, auprès desquelles leur apostolat n'eut aucun succès (3).

En 1789, les Pères Escalante et Velez visitèrent les sources du rio Colorado et y découvrirent des mines de sel gemme (4).

D. Felix de Azara fut envoyé en 1781 dans l'Amérique du Sud pour déterminer la frontière entre le Brésil et l'Uruguay et rapporta de son voyage une savante relation (5).

Un Catalan audacieux, D. Domingo Badia Castillo y Leblich, parvint, sous le nom d'Ali-Bey, à gagner la confiance du sultan du Maroc et étudia les ressourcs de l'organisation de ce pays, qu'il méditait de faire passer sous la souveraineté de l'Espagne (6).

Les résultats acquis par les navigateurs ne furent pas perdus pour la science générale.

Le Dépôt hydrographique de Madrid publia, d'après les notes de Malaspina, d'excellentes cartes marines de l'Amérique du N.-O., les meilleures avant celles de Vancou-

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 316.
(2) Id. ibid., t. I, p. 218 et 288.
(3) Id. ibid., t. II, p. 241.
(4) Id. ibid , t. I, p. 209.
(5) *Voyage dans l'Amérique méridionale, traduit sur le manuscrit de l'auteur par M. Walckenaer*. Paris, 1809, 4 vol. in-8°.
(6) De Bausset, *Mémoires*, t. I, p. 282.

ver (1), et en 1802 des cartes de l'île Quadra et Vancouver, d'après Galiano et Valdés (2). Il donna de bonnes cartes des Antilles, des cartes de l'intérieur du Paraguay et du royaume de Quito. On eut des plans détaillés de la Havane, de la Vera-Cruz et de l'embouchure du Rio de la Plata (3). Tous ces documents furent mis à la portée du public et vendus à des prix très modérés (4).

D. Tomas et D. Juan Lopez, géographes du roi, commencèrent à dresser la carte générale de l'Espagne. Elle manquait encore d'exactitude, mais notait jusqu'aux moindres hameaux et jusqu'aux maisons isolées (5). D. Juan Dalmau dressa la carte topographique du royaume de Grenade (6). On songeait dès 1796 à lever une carte d'Espagne d'après les principes scientifiques, le gouvernement espagnol demanda au chargé d'affaires de France un modèle de la toise employée en France pour le calcul du méridien (7).

D. Tomas Lopez publia ses *Principes géométriques appliqués à l'usage de la carte* et sa *Géographie historique moderne* (8). Antillon travailla à l'*Atlas de cartes sphériques* du dépôt hydrographique et au *Cours nouveau de géographie ancienne et moderne*.

D. Bernardo Espinalt publia son *Atlas espagnol*. Le *Voyageur universel* de D. Pedro Estala, publié par livraisons, eut un succès extraordinaire, répandit le goût de la géographie et combattit, sous une forme détournée, et d'autant plus persuasive, bien des préjugés nationaux. Le P. Sarmiento (9), préférait les géographes aux historiens, « car les uns, « disait-il, parlent de ce qu'ils ont vu, les autres dépensent

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 309.
(2) Id. ibid., t. II, p. 314.
(3) Id. ibid., t. I, p. 25.
(4) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 309.
(5) Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 184.
(6) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 291.
(7) *Archives des affaires étrangères*. Espagne, t. 638, f° 338. — Lettre du prince de la Paix au chargé d'affaires de France, 3 janvier 1796.
(8) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 344.
(9) *Semanario erudito*, t. V, p. 119. — *Catalogo de algunos libros curiosos y selectos para la libreria de algun particular, que desee comprar de tres a quatro mil tomos.*

« bien du papier en discours imaginaires et à rapporter « toutes les manières de se faire la guerre et de se tuer « qu'ont inventées les hommes, comme si l'histoire avait « pour but de ne relater que les caprices des hommes, à « l'exclusion des événements fameux de la nature, de l'art « et même du hasard. » Le P. Sarmiento avait réellement l'esprit scientifique et devinait ce que l'histoire devait être un jour.

IV. — Sciences mathématiques.

L'Espagne n'a produit au XVIIIe siècle aucun de ces illustres mathématiciens qui élargissent l'horizon de la science; mais à défaut de génies, elle a compté de bons professeurs, des officiers instruits et quelques astronomes distingués.

Les mathématiques, longtemps exilées des Universités, figurèrent dans les programmes des Etudes royales de Saint-Isidore, du Séminaire des nobles, du collège de Vergara, des écoles navales et militaires.

Le moine Valencien Tosca, de la congrégation de San Felipe Neri, publia de nombreux traités élémentaires de mathématiques, de géométrie et de physique (1). D. Gregorio Rosell, professeur aux Etudes royales de Saint-Isidore, écrivit pour ses élèves des *Institutes mathématiques*, dont les *Ephémérides* de Rome firent un grand éloge, et une *Géométrie* élémentaire pour les enfants (2). D. Pedro Gianini donna aux élèves du collège royal de Ségovie un *Cours complet de mathématiques* (3). D. Benito Bails, directeur de mathématiques à l'Académie de San Fernando, composa, en collaboration avec D. Geronimo Capmany, des *Traités de mathéma-*

(1) *Curso completo de Matemáticas. — Compendio matematico. — Geometria elemental. — Prolegomenos geometricos. — Tratado fisico-matematico de la dioptica. — Tratado de statica.* — Lafuente, *Hist. de España*, t. XV, p. 135.

(2) *Instituciones matematicas. — Geometria de los niños.* — Lafuente, *op. cit.*, t. XV, p. 135. — Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*, t. IV, p. 482.

(3) *Curso matematico para servir de texto a los caballeros cadetes del R. Colegio de artilleria de Segovia*, 5 vol.

tiques à l'usage des écoles de cadets d'infanterie ; il donna plus tard son *Grand Cours*, ou *Eléments de mathématiques*, en dix volumes, et ses *Principes de mathématiques*, abrégé du *Grand Cours*, en trois volumes. Sous Charles IV, il publia encore une *Arithmétique des commerçants* et des *Institutes de géométrie pratique à l'usage des jeunes artistes* (1). D. Vicente Tofiño, directeur des gardes-marines, rédigea pour ses élèves un *Abrégé de géométrie élémentaire et de trigonométrie rectiligne*, maintes fois réimprimé (2). D. José Chaix, de Jativa, écrivit en 1801 ses *Institutes de calcul différentiel et intégral avec application aux mathématiques pures et mixtes* (3). D. Gabriel Ciscar donna en 1804 son excellent *Cours d'études élémentaires de marine*, qui est resté longtemps en usage dans les écoles navales (4). On cite encore avec éloge les ouvrages classiques de D. Tadeo Lopez, de D. Francisco Gonzalez, de D. Juan Justo Garcia (5). D. Rafael de la Sala, évêque de Solsona, D. Rafael Clavijo, directeur des constructions navales à l'arsenal du Ferrol, cultivèrent aussi les mathématiques avec succès (6).

Au nombre des officiers les plus savants figurent D. Antonio de Ulloa, D. Jorge Juan, D. Cosme Damian de Churruca. D. Josef Mazarredo, dont nous avons déjà cité les noms et les œuvres (7). D. Marcelino Menendez y Pelayo mentionne les traités de navigation de Pimentel (1699-1712), de D. Pedro Manuel Cedillo (1745), de D. Miguel Archer (1756), de D. José Ignacio de Porras (1765), de D. Dionisio Alcala Galiano (8). D. Felix Prosperi publia en 1744 une *Nouvelle méthode de fortification*, où il proposait un front

(1) *Tratados de matematicas para las escuelas de cadetes de infanteria. — Elementos de matematicas. — Principios de matematicas. — Aritmetica para comerciantes. — Instituciones de geometria practica para el uso de los jovenes artistas.*

(2) *Compendio de la geometria elemental y trigonometria rectilinea.*

(3) *Instituciones del calculo diferencial e integral con sus aplicaciones a las matematicas puras y mixtas.*

(4) *Curso de estudios elementales de marina.* 1re édition, 1804, 4 vol. in-4°.

(5) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 290.

(6) Cavanilles, *Observaciones sobre el articulo España*, p. 63.

(7) *L'Espagne de l'ancien Régime. Les Institutions*, p. 321.

(8) Menéndez y Pelayo, *La Ciencia española*, t. III. *Matematicas.*

polygonal, analogue à celui que Marc de Montalembert devait recommander plus tard dans son grand ouvrage sur *La Fortification perpendiculaire* (1). Un *Traité d'artillerie* parut en 1784-86, sous le nom de D. Tomas de Morla; son véritable auteur serait D. Vicente de los Rios, d'après D. Marcelino Menendez y Pelayo (2).

Grâce à la création des observatoires de Cadix, de Madrid et de San Fernando, l'astronomie fit de notables progrès, et les astronomes espagnols, instruits par les savants français et anglais, se montrèrent de dignes émules de leurs maîtres (3).

L'observatoire de Cadiz, construit en 1753, fut dû à l'initiative de D. Jorge Juan. L'histoire de sa fondation, ainsi qu'un recueil d'observations, astronomiques, fut publiée en 1776 par D. Vicente Tofiño et D. José Varela, et un nouveau volume d'observations parut encore en 1777.

L'observatoire de Madrid, projeté par Ferdinand VI, fut construit sous Charles III par l'architecte Villanueva; mais il ne fut réellement installé que sous Charles IV, après la création du *Corps des ingénieurs cosmographes d'Etat*. D. Josef Mendoza acheta à Londres, en 1796, un téléscope Herschell dont les miroirs mesuraient 3 pieds de diamètre et 25 pieds de distance focale. On mit cinq ans à le monter, et il disparut quelques années plus tard, pendant la guerre de l'indépendance, pour faire place à une batterie française (4).

L'observatoire de San Fernando, créé par Mazarredo, fut installé en 1797 et publia, à partir de cette époque, l'*Almamanach nautique*, édité jusque-là par l'observatoire de Madrid.

Les astronomes espagnols se sont surtout occupés de ques-

(1) Menéndez y Pelayo, *La Ciencia española*, t. III. *Ciencias militares.*— L'ouvrage de Marc de Montalembert parut à Paris de 1776 à 1794 en 11 vol. in-4°.

(2) Menéndez y Pelayo, *La Ciencia española*, t. III. *Ciencias militares.*

(3) Il n'est que juste de remarquer que D. Antonio de Ulloa et D. Jorge Juan passèrent plusieurs années avec les astronomes français Godin, Bouguer et La Condamine ; — que D. Salvador Ximenez Coronado, directeur de l'Observatoire de Madrid, avait étudié hors d'Espagne, principalement à Paris; — que D. Josef Chaix avait appris ce qu'il savait en France et en Angleterre, — et que D. Josef Mendoza y Rios, envoyé en Angleterre en 1789, y fit de longs séjours et finit par s'y fixer jusqu'à sa mort (1816).

(4) Gil de Zarate, *La Instruccion publica*, t. III, p. 370.

tions pratiques relatives à la détermination de la latitude et de la longitude. D. Donisio Alcala Galiano indiqua en 1796 une méthode nouvelle pour calculer la latitude et la longitude en pleine mer (1). Dès l'année suivante, D. Josef Mendoza y Rios publiait dans *la Connaissance des temps* (An V) une nouvelle méthode pour le calcul des longitudes à la mer per les différences lunaires (2).

L'astronome français Delambre citait avec éloge la méthode de Mendoza. qu'il préférait même à la sienne et considérait l'ouvrage du savant espagnol comme « le plus complet, « le mieux conçu, le plus commode qui ait encore paru sur « l'astronomie nautique (3). » D. Gabriel Ciscar reprit encore la même question en 1798 et en 1803 (4) et ses travaux l'ont fait regarder comme le meilleur mathématicien de l'Espagne moderne.

D. José Joaquin de Ferrer y Cafranga mérita les suffrages de Laplace et publia de nombreux *Mémoires* dans les *Mélanges de la Société philosophique de Philadelphie* (5).

Au Mexique, trois hommes de talent, Alzate, Gama et Velazquez montrèrent un goût très vif pour l'astronomie et obtinrent des résultats vraiment surprenants, si l'on songe au peu de ressources dont ils disposèrent pour s'instruire. Alzate s'occupa surtout d'œuvres de vulgarisation, Gama publia plusieurs mémoires sur les éclipses de lune, sur les satellites de Jupiter, sur l'Almanach des anciens Mexicains

(1) *Memoria sobre las observaciones de latitud y longitud en el mar*, 1796.

(2) Mendoza était déjà connu par un *Tratado de navegacion* (Madrid, 1787, 2 vol. in-4°) ; — des *Tables des latitudes croissantes* (*Connaissance des temps*, 1793). — Ses *Tables de navigation*, ouvrage d'une haute importance, parurent à Madrid en 1800 et à Londres en 1805. Il perfectionna encore quelques instruments nautiques et décrivit un nouveau « cercle à réflexion » dans les *Transactions* de la Société Royale de Londres. Il se pendit de désespoir pour avoir constaté une erreur de calcul dans un de ses ouvrages.

(3) *Connaissance des temps*, année 1808.

(4) *Apendice en que se explica un metodo grafico para corregir las distancias de la luna a otro astro, y se deducen de el algunas circunstancias*, 1798. — *Explicacion de varios metodos graficos para corregir las distancias lunares con la aproximacion necesaria para determinar las longitudes en la mar, y para resolver otros problemas de astronomia nautica*. Madrid, 1803, in-4°.

(5) Menéndez y Pelayo, *La Ciencia española*, t. III. *Ciencias exactas*.

et sur le climat de la Nouvelle-Espagne. Velazquez construisit un observatoire à Santa-Ana, en Californie, et étonna l'abbé Chappe par la précision de ses calculs (1) ; il corrigea une erreur de longitude qui, dans les cartes d'alors, rejetait la Californie de plusieurs degrés à l'ouest, enfin, il fonda et dirigea avec succès l'école des mines de Mexico (2).

A Santa-Fé de Bogota, un autre Américain, D. Francisco Caldas, parvint à devenir physicien, botaniste et astronome. Il voyagea avec Mutis à la Nouvelle-Grenade et au Pérou, mesura le Chimborazo et le Tungueragua, et dirigea l'observatoire royal de Santa-Fé. Ses observations furent publiées à partir de 1807 dans le *Semanario de la Nueva Granada*, et Humboldt y attachait assez de prix pour en avoir offert un exemplaire à l'Institut de France (3).

V. — Sciences physiques.

Le développement si rapide des sciences physiques et chimiques en Europe excita l'émulation des savants espagnols, et quelques-uns obtinrent dans ces sciences des résultats d'autant plus remarquables que les moyens d'étude leur faisaient, au début, à peu près complètement défaut.

En physique, le P. Feijoo attribua aux tremblements de terre une origine électrique (1755). L'Anglais Stuckel (1750) et l'Italien Beccaria (1753) avaient déjà émis cette idée, mais Feijoo ne connaissait pas leurs ouvrages (4). D. Ignacio Ruiz de Luzuriaga prouva l'identité des fluides magnétique et

(1) L'abbé Jean Chappe d'Auteroche fut envoyé en Californie en 1769 avec deux astronomes espagnols, D. Vicente Doz et D. Salvador de Medina. Le 3 juin, il observa le passage du disque de Vénus sur le soleil, et ses observations coïncidèrent avec celles de Velazquez qui lui annonça une éclipse de lune pour le 18 juin. Chappe voulut vérifier les dires du savant mexicain, mais sa santé, déjà ébranlée, ne put résister à tant de fatigues et il mourut à San José le 1er août. — *Grande Encyclopédie*, v° *Chappe*.

(2) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. I, p. 429.

(3) C'est sur cet exemplaire que Lasserre a fait sa réimpression du *Semanario* (Paris, 1849, gr. in-8.) — *Grande Encyclopédie*, v° *Caldas*.

(4) Menéndez y Pelayo, *La Ciencia española*, t. III. *Ciencias fisicas*.

électrique et expliqua les phénomènes magnétiques par la constitution même du globe (1). D. Agustin de Betancourt y Molina appliqua l'électricité à la transmission des signaux (2), et mit en communication Aranjuez et Madrid. D. Francisco Salva y Campillo étudia à son tour ce délicat problème (3), et s'il est faux de le regarder comme l'inventeur du télégraphe électrique, il n'est que juste de reconnaître que ses travaux contribuèrent à préparer cette grande découverte.

Les progrès de la chimie appelèrent l'attention du gouvernement espagnol, qui demanda un professeur à la France; mais D. Luis Proust ne paraît avoir eu ni l'activité organisatrice, ni le goût de l'enseignement. Il resta près de vingt ans en Espagne sans réussir à fonder un vrai laboratoire, ni à former un seul disciple (4). L'Ecole des mines de Mexico eut avant Madrid une traduction des *Eléments de chimie* de Lavoisier (5).

D. Antonio de Ulloa fit connaître l'existence du platine. En 1753, D. Guillermo Bowles démontra, contrairement à l'opinion de Buffon, que le platine était bien un métal particulier (6). L'étude du nouveau corps fut continuée par D. Valentin Foronda (7) et par D. Luis Proust (8). D. Fausto et D. Juan José de Elhuyar découvrirent le *tungstène* (9). Herrgen, professeur de minéralogie à Madrid, découvrit en 1802 le

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 493.

(2) Comme l'avait déjà fait, dès 1774, le genevois Lesage.

(3) *Memoria sobre la electricidad aplicada a la telegrafia* (1795).
— *Memoria sobre el galvanismo* (1800).
— *Memoria sobre el galvanismo aplicado a la telegrafia* (1804), publiés dans les *Memorias de la Real academia de ciencias naturales y artes de Barcelona*, 1876.

(4) Jose R. Carracido, *Estudios históricos criticos de la ciencia española*. Madrid, 1897, in-8°, p. 153. — Louis Proust publia en 1791 le premier volume des *Anales del R. laboratorio de quimica de Segovia*, et en 1795 quelques livraisons du t. II, qui resta inachevé. — Id. ibid, p. 158.

(5) Ferrer del Rio, *loc. cit.*

(6) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 360.

(7) *Ventajas de la purificacion de la platina* (1787).

(8) *Experimentos hechos en la platina*, 1799.

(9) *Analisis quimico del Wolfram y examen de un nuevo metal que entra en su composicion*, 1783.

chromate de fer et le fluate d'alumine (1). D. Francisco Carbonell appliqua la chimie à la préparation des drogues pharmaceutiques (2).

VI. — Sciences naturelles.

C'est assurément dans le domaine des sciences naturelles que les Espagnols du XVIIIe siècle ont laissé la trace la plus profonde. Ces sciences d'observation, dont l'objet est toujours concret, et qui demandent surtout de l'ordre, de la patience et de la mémoire, paraissent mieux convenir au tempérament national que les spéculations abstraites des mathématiques ou les longues méditations que suppose l'étude des sciences expérimentales. L'Espagne a compté quelques-uns des botanistes les plus laborieux et les plus savants du XVIIIe siècle.

Le gouvernement s'intéressa lui-même au développement des sciences naturelles. En 1755, D. José Quer organisa à Madrid le Jardin du roi. Charles III attacha deux professeurs à cet établissement, et fonda des prix pour les meilleurs élèves (3). D'autres jardins furent créés à Cadiz, à Pampelune, à Barcelone et à Saragosse (4). Godoy établit un beau jardin d'essai à San Lucar de Barrameda, Mexico eut aussi son jardin botanique, dirigé par le savant professeur D. Vicente Cervantes (5).

Le Cabinet royal d'histoire naturelle avait eu pour premier fonds les collections d'un savant péruvien, Davila, qui les avait vendues à Charles III (6). Enrichi par Bowles, il constituait à la fin du XVIIIe siècle un très beau musée scienti-

(1) Menendez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III, *Ciencias fisicas*.

(2) Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 300.

(3) En 1804, le jardin botanique occupait : 1 professeur administrateur — 2 élèves — 1 dessinateur — 1 premier jardinier — 1 premier botaniste, 1 second botaniste et 1 dessinateur peintre s'occupant de la publication de la *Flore du Pérou et du Chili*. — *Guia de forasteros*, 1804.

(4) Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 191.

(5) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. I, p. 427.

(6) Coxe, *op. cit.*, t. VI, p. 192.

fique. Les échantillons d'or, d'argent et de pierreries représentaient une valeur intrinsèque considérable ; on y voyait 40 émeraudes superbes, enchâssées dans un seul bloc de ciment. Il était dirigé par deux savants de valeur, D. Eugenio Yzquierdo et D. José Clavijo, traducteur de Buffon et de Lacépède (1). Il s'ouvrait au public tous les lundis et jeudis (2).

Un Laboratoire de minéralogie, dirigé par D. Christian Herrgen, complétait l'ensemble de ces instituts d'histoire naturelle.

Le gouvernement envoya des savants en mission pour dresser l'inventaire des richesses végétales de l'Espagne et des Indes. Leurs travaux représentent le titre le plus solide de la science espagnole au XVIII[e] siècle.

D. Miguel Barnades décrit plus de 2.000 plantes d'Espagne, dont 300 inconnues avant lui (3). Don José Quer y Martinez publie sa *Flore Espagnole* (4), D. Antonio Cavanilles ses *Leçons de botanique* (5), D. Ignacio de Asso étudie la flore d'Aragon, Cavanilles l'histoire naturelle du royaume de Valence, D. Mateo Aymerich celle de Catalogne, Serra y Ferragut celle de Majorque, D. Gaspar Casal celle des Asturies, D. Andres Cornide celle de Galice (6). Après les études de détail et les monographies régionales viennent les ouvrages théoriques et les travaux d'ensemble. D. Antonio Palau y Verdera commence la rédaction de ses *Principes de Botanique*, que la mort viendra interrompre. Le pharmacien D. Casimiro

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 495.

(2) Townsend remarque cependant que la classification laissait beaucoup à désirer.

Les fossiles étaient très confusément rangés, la collection de l'étain était très incomplète, les doubles étaient trop nombreux ; quelques méprises étranges avaient été commises : 2 grenats dodécaèdres figuraient parmi les cristaux d'étain. — Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 217.

(3) *Specimen florae hispanicae.*

(4) *Flora española*, Madrid, 1762, 4 tom., — augmentée de trois autres volumes par Ortega.

(5) *Descripcion de las plantas que D. Antonio Jose Cabanilles demostro en las lecciones publicas del año 1801. — Icones et descriptiones plantarum quae aut sponte crescunt, aut in hortis hospitantur*, 1791-1801, — 6 vol., 712 plantes décrites.

(6) Cf. Sarmiento, *Historia natural de Galicia*, 1762, 4 tom. in f°, ms.

Ortega, *boticario mayor* du roi, élève de l'Université de Bologne, écrit ses *Fondements de la botanique*, sa *Philosophie botanique linnéenne*, et publie par ordre du roi son *Cours élémentaire de botanique*.

D. Fernando de Noroña fait un voyage à l'île de Java (1786) (1). D. Antonio Pineda, D. Luis Nee, D. Tadeo Haenke, visitent en 1789 l'Amérique méridionale, la Nouvelle-Espagne, les Philippines, les Mariannes et l'Australie. D. Ignacio de Molina étudie la flore du Chili, et s'adonne surtout à la recherche des plantes utiles aux arts, à la médecine et à l'économie domestique (2).

D. Hipolito Ruiz et D. José Pavon passent onze années au Pérou et en rapportent leur grand ouvrage, encore aux trois quarts inédit, sur *La Flore du Chili et du Pérou* (3), avec les magnifiques dessins de l'Américain Echeverria. D. José Celestino Mutis écrit l'*Histoire des Palmiers* et condense dans la *Flore de Santa Fé de Bogota* le fruit de quarante ans de recherches et d'observations. Humboldt l'appelle un des plus grands botanistes du siècle (4). D. José Mariano Mociño étudie la *Flore du Guatemala*. D. Martin Sessé compose une *Flore mexicaine* encore inédite, comprenant 1.400 dessins de plantes. D. Vicente Cervantes est le premier professeur de botanique du Mexique.

Les autres sciences naturelles ne furent pas, à beaucoup près, cultivées avec le même succès. Cependant, on peut citer les belles études zoologiques de D. Félix de Azara au Paraguay (5), les *Observations géologiques faites par ordre du roi dans les Alpes* par D. Antonio Gimbernat et *les Eléments d'Oryctognosie* (minéralogie) de D. Manuel Andres del Rio.

(1) Sa relation est conservée au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. — Menendez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III, *Botanica*.

(2) Son livre fut traduit en français et en allemand, Cavanilles, *Observaciones*, p. 68.

(3) *Prodromus florae peruviensis et chilensis*, *Systema vegetabilium Florae peruvianae et chilensis* (1798-1802), 12 vol. manuscrits. Trois volumes seulement ont été publiés. Menendez y Pelayo, *op. cit.*

(4) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. I, p. 428. Cf. la monographie de D. Federico Gonzalez Suarez. Quito, vers 1888.

(5) *Apuntamientos para la historia natural de los quadrupedes del Paraguay y Rio de la Plata*. Cet ouvrage fut traduit en français par Moreau de Saint-Méry, Rehfues, *L'Espagne en 1808*, t. I, p. 220.

VII. — Médecine.

La médecine était tombée en un grand discrédit au début du XVIII[e] siècle, la profession de médecin était peu honorée et peu lucrative. Un médecin de Barcelone acceptait de soigner toute une famille pour 80 réaux par an; le prix moyen de la visite était d'un réal; les médecins les plus exigeants ne prenaient pas plus de 4 réaux (1). Encore préférait-on les médecins anglais ou allemands aux médecins nationaux (2). La médecine s'enseignait, comme le droit ou la théologie, par voie d'autorité. Hippocrate, Galien, Van Helmont avaient leurs partisans et leurs adversaires. D. José Ortiz Barroso écrivit, en 1736, une critique violente du système de Van Helmont (3). D. Juan Vasquez de Cortes voyait au contraire dans l'eau le remède universel (4). L'inoculation inspira longtemps en Espagne une terreur panique (5). Ce fut un Irlandais, O'Scalan, qui, le premier, la fit accepter (6). Piquer, l'un des plus célèbres médecins de l'Espagne, doutait de la circulation du sang (7). D. José Masdeval, ayant composé avec du sel d'absinthe, de l'ammoniaque, du tartre stibié et du quinquina (8), un opiat contre la fièvre, obtint de grands succès en Catalogne (9), mais l'Etat voulut ensuite imposer son remède comme une panacée officielle, et alla jusqu'à menacer de prison les médecins de Barcelone et de Carthagène qui se refusaient à en faire usage (10). Une pragmatique

(1) Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 397.
(2) Fischer, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 211.
(3) *Uso y abuso del agua potable.*
(4) *Medicina en las fuentes*, 1735.
(5) Campomanes, *Fomento*, p. 52.
(6) *Practica moderna de la inoculacion, con varias observaciones y reflexiones fundadas en ella*, Madrid, 1784.
(7) *Obras de Hipocrates*, t. II, p. 237.
(8) R. *Sal absinthi. — Ammoniaci optime depurati à à 3 i, — Tartari stibiati, termino clariori tartari emetici gr. XVIII, — Triturentur per horae quadrantem, deinde, adde et optime misceantur pulv. cort. peruv. ξ i — Syr. absinth. q. s. fiat opiata.*— Cité par Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 143.
(9) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 503.
(10) Townsend, *op. cit.*, t. III, p. 142 et 358.

du 20 mai 1788 finit par déclarer que le nouveau remède ne serait imposé à personne, même dans les hôpitaux (1). Le corrégidor de Valladolid (2), les Etats de Navarre (3), se plaignaient du grand nombre de femmes estropiées par la maladresse des accoucheurs. La physiologie passait aux yeux de bien des gens pour une science maudite, plus dangereuse même que la magie.

Cependant la médecine fut remise dans sa véritable voie comme science expérimentale et de sérieux progrès furent obtenus.

D. Andres Piquer donna le signal du réveil, et son œuvre dénote un puissant effort pour rompre avec la routine. Il traduisit en espagnol les principales œuvres d'Hippocrate (4), avec un commentaire étendu, qui donne à la fois une triste idée de la science courante (5) et une haute opinion de sa conscience professionnelle. C'est un médecin classique, peu ami des nouveautés, mais qui comprend bien les anciens et sait observer. Ses *Institutions médicales* (1762) (6), sa *Pratique médicale*, son *Traité des fièvres* le firent regarder comme le premier professeur de son temps.

D. Gaspar Casal, auteur d'une *Histoire naturelle et médicale de la principauté des Asturies* (1762), fut, comme Piquer, un apôtre convaincu de la médecine expérimentale. Rubio publia *l'Art de connaître les maladies par l'observation méthodique et l'expérience*, Barnades écrivit un *Traité sur les signes de la mort apparente*, D. Antonio Escobar donna une excellente *Histoire de toutes les maladies épidémiques*, D. José Amar un *Traité de la petite vérole*. D. Francisco Santpons obtint un prix à l'Académie de médecine de Paris pour son étude sur

(1) *Nov. Rec.*, VII, XL, 4.

(2) *Autos acordados de Valladolid*, 27 avril 1791.

(3) Cortes, 1724, leg. 50.

(4) *Las obras de Hipocrates mas selectas*, Madrid, 1759-1761, 2 vol. in 4°.

(5) Il croit, par exemple, que l'air remplit l'espace jusqu'aux astres (*op. cit.*, t. II, p. 2).

Il croit à l'influence du soleil et de la lune sur le cours des maladies (id., t. II, p. 3).

Il attribue à l'air la plupart de nos maladies (id., t. II, p. 45).

(6) Adoptées comme livre de cours par Barthez à Montpellier. — Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 501.

Les causes de la fièvre aphteuse des enfants. D. Francisco Salva fut deux fois lauréat de la même Académie (1). D. José Ignacio Santpons fut l'un des sept fondateurs de l'Académie de médecine pratique de Barcelone (2).

Charles III et Charles IV réorganisèrent de toutes pièces l'enseignement de la médecine et de la chirurgie. Godoy fit traduire les livres des meilleurs professeurs hollandais, anglais et français, et encouragea les professeurs espagnols à écrire à leur tour. D. Juan Fernandez del Valle publia une *Chirurgie légale, générale et particulière* (1796), D. Francisco Bonell et D. Ignacio La Cava, un *Cours complet d'anatomie* (1797), D. Domingo Vidal un *Traité de pathologie*.

Tant d'efforts ne furent point stériles, l'Espagne finit par avoir parmi ses médecins de vrais savants. D. Antonio Gimbernat suivit les cours de médecine de Paris, assista aux leçons des chirurgiens Hunter et Saunders de Londres (1776-77). Il imagina une méthode nouvelle pour opérer la hernie crurale, une autre pour guérir l'hydrocèle, et inventa l'anneau oculaire ou spéculum pour l'opération de la cataracte (3).

D. José Yberti, membre des sociétés savantes de Bologne, Londres et Paris, publia un *Traité complet des maladies de l'enfance* (1796) et proposa une *Méthode artificielle pour élever les enfants nouveau-nés*. D. Ignacio Ruiz de Luzuriaga étudia l'épidémie de choléra survenue à Madrid en 1796. Une femme même, Doña Victoria Feliz, s'acquit la réputation de la plus habile oculiste de Madrid (4).

Mais ces progrès ne s'accomplirent pas sans exciter de terribles oppositions. *Le Journal des nouvelles découvertes des sciences physiques qui se rattachent à l'art de guérir* fut supprimé en 1791. Godoy, qui le rétablit, eut besoin de toute son autorité pour faire accepter l'enseignement du Collège

(1) Pour deux études intitulées : *Modo de curar o empozar el cañamo o lino. Inconvenientes y ventajas del uso de los purgantes y del aire fresco en los diferentes periodos de las viruelas inoculadas.*

(2) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 502.

(3) Menendez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III, *Medicina*.

(4) Cité par Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 301.

royal de Madrid. Les conquêtes si péniblement acquises furent arrêtées net par la guerre de l'Indépendance et compromises pendant de longues années par la réaction absolutiste qui suivit la guerre. La science n'avait pas eu le temps de devenir populaire en Espagne. Un petit nombre de savants, comparables aux hommes les plus distingués des autres pays, se passionnait pour la vérité scientifique, mais ces hommes ne trouvaient encore auprès de leurs compatriotes qu'indifférence ou suspicion.

CHAPITRE VI

LA LITTÉRATURE ET LA MUSIQUE

I. — La tradition nationale au dix-huitième siècle.

Dès le règne de Philippe IV, la littérature du siècle d'or avait versé dans le cultisme, mis à la mode par D. Luis de Gongora (1561-1627) et exagéré par ses disciples. Cette terrible maladie littéraire sévit en Espagne plus longtemps que partout ailleurs. Tournant sans cesse dans un cercle d'idées de plus en plus étroit, les auteurs s'évertuèrent à varier la forme et rivalisèrent d'étrangeté et d'extravagance, jusqu'à mériter cette boutade de Lope : « Tu entends, Fabius, « ce que je viens de dire ? — Comment ! si je l'entends ! — « Tu mens, Fabius, car moi, qui le dis, je ne l'entends « pas. »

« Bien que la langue espagnole ait beaucoup moins « changé que la nôtre depuis trois siècles, on ne trouverait « peut-être pas aujourd'hui en Espagne un savant capable « d'expliquer d'un bout à l'autre tel ou tel roman du com- « mencement du XVIIe siècle ; le vaste et charmant répertoire « dramatique de Calderon, de Lope, de Tirso, d'Alarcon et « de Moreto ne contient plus que des pièces inintelligibles « à la presque totalité du public de nos jours (1). »

L'influence cultiste se fit sentir pendant presque tout le XVIIIe siècle, de plus en plus pauvre d'idées, de plus en plus bizarre ou choquante en la forme.

A ne considérer que le nombre des auteurs et des œuvres, il semble qu'il existe toujours une littérature castillane. Les

(1) H. Peseux-Richard, *Les nonadas de M. Alfredo Calderón*, Revue hispanique, t. IV, p. 120.

poèmes épiques en sept, douze et vingt-deux chants surgissent de toutes parts (1). Les dramaturges abondent. Cent cinquante poètes et cinq poétesses concourent en 1727 aux joûtes poétiques célébrées en l'honneur de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka (2). Certains versificateurs possèdent une facilité qui tient du prodige. Fray Juan de la Concepcion dicte à six ou sept secrétaires autant de pièces sur des sujets divers et dans des mètres différents. Tout en récitant une pièce de vers, il en écrit une autre sur un autre sujet et dans une autre mesure (3). La plupart de ces virtuoses sont oubliés et méritent de l'être. Ceux qui sortent de la foule des *Copleros* vulgaires n'ont guère été que des gens d'esprit, habiles à trousser un dizain, ou à bourrer un sonnet de subtilités et d'extravagances. Leur art est de pure convention, tout en mots, et pousse jusqu'au grotesque le mépris de toute règle et de toute raison.

Un prêtre, D. Juan José de Salazar y Hontiveros, compose une parodie des célèbres decimas du drame de Calderon, *La vida es sueño*, sur un de ses amis atteint d'une maladie honteuse (4).

D. Eugenio Gerardo Lobo voit dans la cathédrale de Salamanque « une œuvre de rhétorique, dont chaque pierre

(1) D. Francisco Botelho Moraes Vasconcellos, *El nuevo mundo*, Barcelona, 1701, in-4°. — *Alfonso o fondacion del reino de Portugal*, 1712-16-31 et 37. Salamanca.

El R. P. Fray Pedro de Reynosa, *Sta Casilda*, Madrid, 1727, in-4°.

D. Pedro de Peralta Barnuevo, *Lima fundada*, Lima, 1732, in-4°.

El marques de Lazan, *Metrica historia sagrada, profana y general del mundo, sus tres primeras edades sobre el libro del Genesis*, Zaragoza, 1734, in 4°.

D. Miguel de la Reyna Zevallos, *La elocuencia del silencio*, Madrid, 1738, in 4°.

D. Alonso de Solis Folch de Cardona Rodriguez de las Varillas, conde de Saldueña, *El Pelayo*, Madrid, 1754, in 4°.

(2) D. Leopoldo de Cueto, *Bosquejo historico-critico de la poesia castellana en el siglo XVIII*. Biblioteca de autores españoles, Madrid, Rivadeneyra, in-4°, t. LXI (1° de los *poetas liricos del siglo* XVIII, p. xv. — Fitzmaurice Kelly, *Historia de la literatura española*, Madrid, 1901, in-4°, p. 466.

(3) Cueto, *op. cit.*, p. LIII.

(4) Cueto, *Bosquejo*, p. xiv, — M. Fitzmaurice Kelly le représente comme un auteur de saletés dans le genre de Swift, *Hist. de la litt.*, p. 466.

est un cantique ». Il appelle la coupole « une prosopopée » et l'église lui apparaît comme « une synecdoche de l'art (1). »

Le marquis de Castell dos Rius, vice-roi du Pérou, tient bureau d'esprit dans son palais de Lima, et s'ingénie avec ses amis à célébrer les dames de sa cour dans une suite de couplets dont le dernier vers doit être un titre de comédie (2).

D. Gabriel Alvarez de Toledo appelle le sang du Christ « un moût sacré » et vante l'aumône comme la plus avantageuse des spéculations financières : « La main du men-
« diant est un champ fertile, et le grain d'or que renferme
« cette main est une moisson, qui trompant la faux despo-
« tique (du Temps ?) remplit, féconde, les granges em-
« pyréennes (3).

D. José Antonio Porcel, très admiré de son temps, est gangrené de cultisme. Il appelle les ormes « les verts joyaux de la plaine ». Les bras de Vénus sont pour lui « des pampres de cristal ». Une nymphe qui chante lui semble « une belle lyre d'ivoire vivant (4). »

D. Blas Nasarre paraphrase le *Pater* et compare Jésus-Christ à un médecin « qui se saigne lui-même pour guérir son malade (5). »

D. Agustin de Montiano y Luyando chante la goutte dans les vers les plus plats qui se puissent imaginer (6).

(1) Cueto, *op. cit.*, p. XVI.
(2) Cueto, *op. cit.*, p. XXX.
(3) Cueto, *op. cit.*, p. XXXV.
(4) Cueto, *op. cit.*, p. LXXIV.
(5) Cueto, *op. cit.*, p. LXXXV.
(6) Id., p. LXXXIV. — Tú, de humor engendrada,
Acido venenoso,
La parte insultas ménos defendida...
Hasta los piés te abates
Con máscara traidora
Del que intentas poner en tus cadenas,
Mas quando le combates
Con máno vencedora
Los delicados nervios y las venas ;
Con tal rigor y penas
Le ligas, que no atina
A desatarlos, no, la medicina.

Et ce sont encore là les gens les plus habiles, les plus instruits et les plus sages. D'autres se perdent dans le pur galimatias (1), ou se confondent avec les chansonniers populaires, les faiseurs de complaintes sur les condamnés à mort, les auteurs de romances pour les aveugles, ou de pronostics pour almanachs.

Cependant, de ce fumier d'Ennius surgissent de loin en loin quelques fleurettes, quelques plantes sauvages, au feuillage exubérant, au parfum âcre et pénétrant. La plaisanterie gracieuse, le cruel persiflage, la satire endiablée restent les produits les plus francs du Parnasse espagnol.

D. Francisco Benegasi y Lujan définit l'amour : « Une « conserve, d'un sirop si savoureux que l'eau en vient à la « bouche. Avalez-la ; c'est de la cendre chaude. C'est une « douceur qui nourrit, c'est de la confiture d'Oporto. A « beaucoup il donne la vie, il en a tué bien davantage » (2).

D. Juan de Rojas avoue préférer pour femme une jolie niaise à une laide spirituelle : « Et si quelqu'un s'avise de « reprendre ma sottise, je lui dirai qu'il raisonne en bache- « lier et que ma femme n'a pas besoin d'être docteur d'Uni- « versité (3). »

D. Eugenio Gerardo Lobo parle en vrai soldat : « Y a-t-il « chose plus louable pour un homme de goût que de quitter « le lieu où on s'aime pour courir au lieu où l'on se tue ? » — Il plaide avec chaleur la cause du militaire devant le civil, déjà enclin à la raillerie : « La faim, la soif, la fatigue, « chaque instant est homicide dans l'armée espagnole. Le « fer, le plomb fulminant sont encore les moindres périls qui « menacent notre vie. Si tu jouis de tes biens, si tu goûtes « en amant l'amour de ton épouse chérie, tu le dois à ces

(1) Pour célébrer l'arrivée de Charles III en Espagne, Perez Reinante écrit : *La folla astrologica que se representa en el teatro de Europa por los planetas y siglos, formando el piscator del año 1760, y alegoricamente tratando en ella la feliz influencia del reinado de nuestros catolicos monarcas, distribuida en cuatro jornadas, con un diario divertido en decimas y los sucesos politicos y militares en los cuartos de sus lunaciones.* — Cité par Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 336.

(2) Cueto, *Bosquejo*, p. XXI.

(3) Id. ibid., p. XXXI.

« soldats que tu blâmes. Tu les aimeras quand tu les ver-« ras de près (1) ». En vrai Espagnol, il déteste les Français et l'avoue sans façon : « En rentrant (au pays) deux habillés « de soie me souhaitèrent la bienvenue, et mon habitude des « Français me fit entendre leur langage (2). »

Le P. Butron prétend « que la France dit tantôt oui et tan-« tôt non et que son esprit ressembla toujours à un grelot ». Il pense « que la mer peut bien baigner la Galice, mais ne « pourra jamais la nettoyer ». Il consacre à la gloire de So-ria ce piquant dizain : « Cité terreur des Romains, Scipion « te combattit, mais ne voulut jamais te prendre... de peur « de se salir les mains. Comme le phénix — ou comme les « vers — les gens de Soria se bâtirent une tombe honorable. « Ils brûlèrent leurs champs, ils brûlèrent leur ville. Soria « a toujours été très bonne à brûler (3). »

D. José Joaquin Benegasi y Lujan se moque très spiri-tuellement de la noblesse : « Le plus ou moins de noblesse, « c'est le plus ou moins d'argent... Celui qui veut être mar-« quis, comte, duc ou chevalier doit tout d'abord avoir soin « de tout faire à rebours, ne laisser aucun voleur sans pro-« tection et ne faire attention à aucun homme de bien. » — Si on lui offre un titre, il recule d'horreur, comme s'il voyait un serpent : « Moi, comte ! seigneur ! Moi, comte ! Il n'est « chose que je déteste davantage. Un homme titré, mais « c'est pour moi presque un poison. J'irais, moi pauvre, m'a-« venturer à être le jouet de la foule ? Car, un titre sans « argent, il n'y a pas de mascarade pareille. Des titres, « nous en voyons assez, nous en avons assez. Il en est à Ma-« drid qui s'admirent et ne sont jamais satisfaits. Il n'est pas « de montagne, de fleur, de nom de famille, de mer, de ri-« vière ou de ruisseau qui n'ait servi à créer les titres que « nous possédons ! » Il se moque du grand art et des cultis-tes : Apollon l'a fait pour le genre joyeux : s'y opposer se-rait vain. Il lui suffit que le dieu le veuille, il va droit son chemin ; il parle le castillan comme le parlait son grand-père,

(1) Cueto, *Bosquejo*, p. XLI.
(2) Id. ibid., p. XLII.
(3) Id. ibid., p. XLVII.

il appelle un boudin *un boudin* et une corne *une corne*. Le monde lui apparaît comme une mascarade, une féerie, une comédie, et il se demande pourquoi il serait sérieux là où tout est farce et mensonge (1).

Ce joyeux pessimiste a été dépassé comme satirique par l'impitoyable professeur de mathématiques de Salamanque, D. Diego Torres y Villarroel, qui, malgré ses énormes défauts, reste une des figures les plus originales du XVIII[e] siècle espagnol. « Ses œuvres ont sans doute besoin de nombreuses corrections, mais il est aussi très certain qu'en « presque toutes règne la liberté. On y voit le peu de cas « qu'il faisait des cérémonies et des vains soucis du monde « politique, son penchant à se moquer des préoccupations « qui mordent d'ordinaire le cœur des hommes. Son style « est naturel et coulant, sans ombre aucune de recherche ou « d'affectation (2). »

On avait voulu en faire un théologien, on avait achevé de l'affoler. Il étouffait dans les prisons d'Aristote et ne savait qu'inventer pour s'en évader : « Je me souviens, dit-il, « qu'un soir je vis sortir de la grande salle de théologie un « révérend père et docteur, que je regardais d'assez mauvais « œil, parce que c'était celui que j'avais le moins de motifs « de ne pas aimer, et je lui dis : — Très révérend Père, « est-il vrai, oui ou non, que la lumière de la gloire soit toute « la raison d'agir ? — Va-t'en au diable ! me répondit-il, tu « es un fou. — Nous sommes tous fous, répliquai-je. Les « uns le sont en dedans, les autres en dehors. Le destin a « donné à Votre Révérence la folie intérieure, et à moi la folie « externe. Nous différons seulement en ceci que Votre Révé- « rence est un maniaque triste et régulier, et que je suis « un délirant, ami du bruit et du tra-la-la. Je voulais dire « que j'étais un Démocrite avoué, et même pis qu'un Démo-

(1) Todo el mundo es mogiganga.
Es tramoya y es comedia ;
— Pues donde estamos de burlas.
¿ Como puedo estar de véras ?
Cueto, *Bosquejo*, p. LIII.

(2) D. Diego Torres y Villarroel. — *El ermitaño y Torres*. Cité par Cueto, *Poetas liricos del siglo XVIII*, t. I, p. 51.

« crite, car je riais et me moquais de tout, et ce que je fis « ce jour-là passe toute créance. Je tirai des castagnettes de « ma poche et, à la vue des étudiants et des maîtres, je com- « mençai à en jouer et à danser autour du pauvre moine, qui, « tout honteux, n'eut d'autre parti à prendre que de se réfu- « gier en courant dans une salle qui se trouvait ouverte. Je « l'y laissai, abasourdi et scandalisé, et m'en fus avec ma « folie rêver à d'autres insanités (1). »

L'humeur tapageuse de Villarroel détonnait singulièrement dans le milieu pédantesque et compassé des docteurs de Salamanque, qui le détestaient et refusèrent de souscrire à une édition de ses œuvres. Il est resté pour ses compatriotes un sujet d'étonnement et de scandale. D. Vicente de la Fuente rapporte l'histoire que nous venons de conter et ajoute : « Il « était vice-recteur de l'Université! nommé par le Conseil de « Castille ! — Telle Castille, tel Conseil ! »

D. Leopoldo de Cueto lui est plus indulgent. Il le reconnaît pour poète, il dit que sa vie rappelle tantôt celle de Gil Blas, tantôt celle de Cagliostro, et qu'il sut aussi se montrer souvent digne de respect, homme d'esprit et de savoir (2).

Quelque complaisance que l'on ait pour cet enfant terrible, il faut bien avouer qu'il ne saurait être considéré comme un modèle et que l'anarchie littéraire appelait une révolution.

II. — L'influence française.

La réforme pouvait être nationale ou venir de l'étranger.

Nationale, elle l'eût été si l'Espagne eût compté alors quelques grands esprits. Ils seraient remontés aux origines de la littérature et auraient fini par retrouver le vieux génie espagnol, épris avant tout de liberté, fait de simplicité et de gran-

(1) *Vida y aventuras.* — Cité par la Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 245.

(2) Cueto, *Bosquejo*, p. XXVI.

deur, alliant à merveille l'enthousiasme et la perspicacité critique (1). Ils l'auraient dégagé de tous les oripeaux dont le cultisme et l'ignorance l'avaient affublé et l'auraient restitué en sa primitive majesté.

Les hommes supérieurs qu'eût demandés une pareille tâche ne vinrent pas et la réforme procéda de l'imitation étrangère. Nos auteurs classiques s'étaient proposé « de faire « passer en notre langue les beautés de la grecque et de la « romaine ». Les néo-classiques espagnols se proposèrent de faire passer en castillan les beautés du français.

Depuis longtemps déjà notre littérature avait commencé d'être connue en Espagne. Lope de Vega connaissait Ronsard, Quevedo avait lu Montaigne. Diamante traduisit le *Cid* de Corneille en 1658, sous le titre de *El honrador de su padre*. En 1680, on représenta au théâtre du Retiro un arrangement anonyme du *Bourgeois gentilhomme* (*El Labrador gentilhombre*). En 1710, D. Pedro de Peralta Barnuevo fit représenter à Lima deux traductions de *Rodogune* et des *Femmes savantes*. En 1713, D. Francisco de Pizarro y Piccolomini traduisit *Cinna*. En 1716, D. José de Cañizares traduisit *Iphigénie* (2).

L'établissement d'une dynastie française en Espagne accéléra le mouvement. L'Espagne se retourna vers la France. Les princes ne furent ni les uns ni les autres assez instruits, ni assez connaisseurs pour s'intéresser sérieusement aux lettres. Philippe V aima les bâtiments, Fernand VI la musique, Charles III la chasse, Charles IV la chasse et l'horlogerie, les chevaux et les belles armes. Aucun ne fut un prince lettré, mais, par suite des relations qui s'établirent de plus en plus fréquentes et faciles entre la France et l'Espagne, le nombre des Espagnols qui connaissaient notre littérature, goûtaient nos arts et s'imprégnaient de nos idées tendit sans cesse à s'accroître.

Les Espagnols les moins amis de la France conviennent

(1) « El espíritu gallardo, espontáneo y algun tanto indisciplinado que « habia sido alma nativa y vigorosa de la literatura castellana. » Cueto, *Bosquejo*, p. XI.

(2) Fitzmaurice Kelly, *Hist. de la lit.*, p. 465.

aujourd'hui que dès l'instant où l'Espagne cherchait ailleurs que chez elle des modèles littéraires, il était naturel qu'elle les demandât à la France (1). Les armes de Louis XIV avaient donné à ce pays la prépondérance politique en Europe, et si la guerre de succession lui avait été onéreuse, elle n'en restait pas moins la première des grandes puissances continentales (2). Sa gloire intellectuelle était dans tout son éclat. Le caractère général de sa littérature lui permettait d'être comprise par les honnêtes gens de toutes les nations, tandis que sa clarté et sa belle ordonnance la rendaient plus propre que toute autre à servir de modèle. Au XVIII[e] siècle, la culture française devint vraiment mondiale.

Forner en a très bien vu les raisons : « Les Français, dit-il, « n'ont pas de philosophes aussi profonds que l'Allemagne « et l'Angleterre (3), ni si universellement érudits, ni si ingé- « nieux, ni si pleins de feu et de grandeur comme les nôtres « et les Italiens. Mais quand ils prennent à leur compte une « chose trouvée en d'autres pays, ils en parlent et en écri- « vent si bien, ils la traitent, ils la tournent, ils la présentent

(1) Cotarelo y Mori, *Iriarte y su época*, p. 34-37.

(2) « Depuis la paix de Vienne, la France était l'arbitre de l'Europe. Ses armées avaient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Villeneuve avait conclu la paix de Belgrade. Elle tenait la cour de Vienne, celle de Madrid et celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistaient en... 130,400 combattants, outre 36,000 hommes de milice ...Elle pouvait mettre 80 vaisseaux de tout rang en mer. Les revenus du royaume montaient l'année 1740 à 60.000.000 d'écus. » — Frédéric II, *Histoire de mon temps*. Introd., ch. I.

(3) Forner oublie au moins Descartes. Il partage sans doute le dédain qu'affectent encore aujourd'hui beaucoup de savants espagnols pour la philosophie française du XVIII[e] siècle.

Il est juste de reconnaître qu'elle ne réussit pas à créer de toutes pièces d'imposants systèmes, comme l'ont fait plus tard Kant et Auguste Comte ; mais elle a eu une grande valeur émancipatrice. Elle s'est entendue à merveille à montrer aux hommes la faiblesse des systèmes auxquels ils avaient été attachés jusque-là.

En plus de cette besogne négative, nos philosophes se sont donné pour tâche de ramener la philosophie du ciel sur la terre et lui ont proposé comme but immédiat le perfectionnement moral de l'homme, en vue de son plus grand bonheur. Considérée à ce point de vue, leur œuvre a été si grande et si féconde qu'il n'en est pas de plus belle dans l'histoire. Ils ont été les premiers ouvriers de la liberté du monde.

« de tant de manières, ils la prônent avec tant d'adresse et « par tant de chemins, presque toujours si agréables, qu'au « bout de quelque temps ils font croire que cette chose est « de leur invention, qu'ils l'ont perfectionnée et fait connaî- « tre à toute l'Europe, et en cela ils ne se trompent pas, car « ayant par tous ces moyens rendu leur langue universelle, « et parlant de tout dans leurs livres, l'Europe y prend au- « jourd'hui connaissance de tout ce qui se sait dans les « pays mêmes qui fournissent à la France les matériaux de « ses ouvrages (1).

L'influence française prit d'abord la forme d'une mode (2). Il fut de bon ton de savoir au moins quelques mots de français ; on parla une sorte de jargon mi-français, mi-espagnol (3), plus intolérable que l'argot cultiste. La langue se remplit de gallicismes (4).

A côté de ces exagérations et de ces enfantillages, l'influence française eut aussi de bons effets. L'étude des modèles français apprit aux écrivains espagnols à écrire simplement.

Le génie castillan s'est pour un instant clarifié au contact de l'esprit français, et le profit qu'il a tiré de sa fréquentation eût été encore bien plus grand, s'il eût marqué autant d'ardeur pour la science qu'il s'est montré curieux de forme et de couleur.

(1) Forner, *Reflexiones sobre el modo de escribir la historia de España* — Madrid, 1816, in-8°, p. 55.
Cité par Cotarelo y Mori, *Iriarte*, p. 35.

(2) « On mangeait, on s'habillait, on dansait, on pensait à la française. » — Quintana, *Introduccion a la poesia castellana del siglo XVIII*. Cité par Cueto, *Bosquejo*, p. CII.

(3) « Esto es con el mas grande placer que yo prendo la pluma para aprender de las nuevas de vuestra salud. Madama la marquesa y el pequeño (que esta al vilage con su nutriz y gobernadora) se portan a maravilla. Yo he tenido hoy el honor de acompañarla la mas grande parte de la jornada a la mesa, al paseo y al espectaculo » Lettre plaisante de Cadalso au marquis de Peñafiel. *Revue hispanique*, t. I, p. 302.

(4) Au milieu du XIXe siècle, un écrivain venezuelien, D. Rafael Maria Baralt, a publié un *Diccionario de galicismos* qui est devenu classique. — Cf. H. Péseux-Richard, *Remarques sur le dictionnaire de Baralt*. — *Revue hispanique*, t. IV, p. 32.

III. — Les Académies et les cercles.

La fondation de l'Académie espagnole fut le signal d'une véritable campagne de réforme, qui mit en jeu tous les moyens de propagande pour agir sur l'esprit public.

Le créateur de l'Académie espagnole fut un grand seigneur lettré : D. Juan Manuel Fernandez Pacheco, marquis de Villena, duc d'Escalona, grand majordome de Philippe V et chevalier de la Toison d'or : « Il savait beaucoup, dit « St-Simon, et il était de toute sa vie en commerce avec la « plupart des savants des divers pays de l'Europe. C'était un « homme bon, doux, honnête, sensé, enfin l'honneur, la pro- « bité, la vertu même (1). »

Il songea d'abord à créer un institut où auraient été représentées toutes les branches des connaissances humaines (2) ; d'insurmontables difficultés lui firent adopter un projet plus modeste. Dès le mois de juin 1713, il réunissait dans sa maison un certain nombre d'hommes instruits « désireux de travailler en commun à cultiver et à fixer les « mots et les vocables de la langue castillane en leur plus « grande propriété, élégance et pureté » (3). L'Académie espagnole était constituée. Dès le 3 août, elle publiait une sorte de manifeste et annonçait la publication d'un dictionnaire (4). Le 3 octobre 1714 le roi la déclarait Académie

(1) *Mémoires*.

(2) Cotarelo, *Iriarte*, p. 232. Cette idée fut reprise plus tard par Iriarte, qui remit à Florida-Blanca un mémoire étendu sur l'organisation de cette compagnie. Elle aurait compté 26 académiciens scientifiques et 12 lettrés. Son but principal aurait été de traduire les livres les plus utiles parus à l'étranger et de constituer un comité de censure pour les nouveaux ouvrages. Plus tard encore l'idée fut représentée à Godoy. On n'en vint jamais à l'exécution.

(3) *Nov. Rec.*, VIII, xx, 1. — 3 oct. 1714. — Préambule de l'Edit royal de confirmation.

(4) *Planta y methodo que por determinacion de la Academia española deben observar los academicos en la composicion del nuevo diccionario de la lengua castellana, a fin de conseguir su mayor uniformidad. — En Madrid, en la imprenta real, par Joseph Rodriguez y Escobar, impresor del rey nuestro señor, de su Consejo de la Santa Cruzada y de la Academia española. Año de 1713.*

royale, et lui donnait son premier règlement. Elle devait se composer de vingt-quatre membres, dont un directeur élu tous les ans (1), et un secrétaire perpétuel, faisant fonctions d'archiviste. Le roi accorda à ses membres les privilèges dont jouissaient les personnes attachées au service du palais (2), lui permit d'adopter nn sceau (3), et d'avoir un imprimeur en titre. En 1723 il lui attribua une dotation annuelle de 60.000 réaux (4). En 1755 l'Académie obtint le droit d'imprimer, sans autorisation du Conseil, les ouvrages de ses membres et les travaux publiés en son nom (5).

L'Académie espagnole servit de modèle à deux autres sociétés littéraires, qui s'établirent en province. Dès la fin du dix-septième siècle Barcelone avait eu son *Academia de los desconfiados*. En 1729, cette vieille institution ressuscita, sous le nom plus moderne d'Académie des Belles-Lettres, et devint institution royale sous Ferdinand VI. Le premier volume de ses *Mémoires* parut en 1752 (6). Séville eut aussi son Académie des Belles-Lettres (1751).

A côté de ces sociétés officielles, beaucoup de réunions particulières, de cercles (*tertulias*) eurent aussi leur part d'influence.

La vogue de ces réunions marque à elle seule le progrès de la sociabilité. — « On vit cesser cette affectation mal-« heureuse pour ne pas dire ridicule, avec laquelle, par « suite d'idées de grandeur et de distinction mal entendues, « des concitoyens d'une même ville s'isolaient et se séparaient « les uns des autres, s'étudiaient à acquérir, si l'on peut « s'exprimer ainsi, la science de l'ignorance et travaillaient « à éteindre leurs propres lumières » (7).

(1) Le premier directeur fut perpétuel.

(2) « Todos los privilegios, gracias, prerogativas, inmunidades y exenciones que gozan los domésticos que asisten y estan en actual servicio de mi real palacio. » — *Nov. Rec.*, VIII, xx, 1.

(3) Il représente un creuset au milieu des flammes avec la devise : *Limpia, fija y da esplendor*.

(4) Décret royal du 22 décembre 1723.

(5) Décret royal du 8 mai 1755.

(6) *Memorias de la R Academia de Buenas Letras de Barcelona*, t. VIII. Barcelona, in 4°, 1901.

(7) *Oraison funèbre de Charles III*, prononcée à Séville le 26 janvier 1789 par

Parmi les tertulias, il y en eut d'aristocratiques comme l'*Académie du bon goût*, qui tint ses séances, du 3 janvier 1749 au 15 septembre 1751, chez Dª Josefa de Zuñiga y Castro, comtesse veuve de Lemos, et plus tard marquise de Sarria. On y rencontrait la fine fleur de la grandesse : les ducs de Medina Sidonia, d'Arcos et de Bejar, les marquis de Montehermoso, de la Olmeda et de Casasola, les comtes de Saldueña et de Torrepalma. Il y avait même des littérateurs : D. Blas Nasarre, D. José Antonio Porcel, D. Ignacio de Luzan, D. Agustin Montiano. L'Académie tenait ses séances dans une magnifique galerie, dont les grilles dorées donnaient sur des jardins ; les murailles étaient couvertes de peintures mythologiques ou allégoriques analogues à tous les genres de poésie. Les statues des Muses et celle d'Apollon contribuaient encore à la décoration du salon, et dans une pièce voisine avait été réunie une précieuse bibliothèque poétique espagnole « où l'inédit, ajoute un « académicien, valait encore mieux que l'imprimé (1) ».

D'autres cercles, moins somptueusement installés, eurent peut-être une influence plus sérieuse. La tertulia de D. Blas Nasarre fut pendant quelque temps très fréquentée. Après sa mort (1750), ce fut D. Agustin Montiano qui réunit à son tour les beaux esprits ; mais sa femme Dª Josefa Manrique et sa nièce Dª Margarita attirèrent beaucoup de personnes illettrées, et la réunion y perdit de sa réputation (2). Le savant bénédictin Fray Martin Sarmiento recevait tous les jours dans sa cellule du couvent de San Martin, mais sa tertulia devait être plus érudite que littéraire.

La plus célèbre de toutes ces sociétés fut la *tertulia de la fonda de San Sebastian*, fondée par D. Nicolas de Moratin. Modestement installée au premier étage d'un hôtel tenu par l'Italien Gippini, elle fut réellement et exclusivement littéraire. Le règlement, en un article, défendait d'y

D. José Alvarez Santullano, recteur de l'Université, ap. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 238.

(1) Cueto, *Bosquejo histórico critico*, p. xci (d'après le *Juicio lunatico* de Porcel, ms).

(2) Cotarelo, *Iriarte*, p. 20.

parler d'autre chose que de taureaux, d'amours et de vers. Elle dura jusqu'à la fin du siècle et compta un grand nombre de membres distingués : le Napolitain Pietro Napoli-Signorelli, auteur d'une *Histoire critique des théâtres*, le comte vénitien Giambattista Conti, D. Mariano Pozzi y Franceschi, professeur d'arabe aux Reales Estudios, D. Ignacio Lopez de Ayala, auteur de la tragédie de *Numance détruite*, l'élégant abbé D. José de Guevara y Vasconcelos, les historiens Muñoz et Cerda, le botaniste Ortega, fin gourmet et bon vivant, des poètes enfin comme Cadalso, Leandro de Moratin et Tomas Iriarte. De tendances très classiques, le cercle de Saint-Sébastien eut des préférences marquées pour la poésie lyrique italienne, considérée avec raison comme plus spontanée et plus brillante que la française ; pour le théâtre, au contraire, le goût français faisait loi (1).

A la même époque, Jovellanos, alors membre du Conseil des Ordres, ouvrait aux littérateurs sa maison de la Carrera de San Geronimo : « On l'aimait autant qu'on le respectait ; « une parole, un sourire de *Jovino* étaient la récompense la « plus agréable que pussent alors recevoir l'application et le « talent (2) ».

Deux villes de province, Salamanque et Séville, suivirent avec succès l'exemple de Madrid. Le cercle de Salamanque compta parmi ses membres Fray Diégo Gonzalez, D. Juan Meléndez Valdés, D. Gaspar Melchor de Jovellanos (3). A Séville, l'*asistente* D. Pablo Olavide donna une première impulsion au mouvement littéraire ; plus tard, Forner protégea l'*Académie particulière des lettres humaines*, et fonda le *Courrier littéraire de Séville ;* mais plus encore que Madrid Séville se montra réfractaire aux idées classiques. L'Académie était la risée de la ville entière et des bandes d'étudiants suivaient les académiciens par les rues, en les sifflant sans vergogne (4).

A la fin du dix-huitième siècle, Madrid posséda de véri-

(1) Cueto, *Bosquejo*, p. CV. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 119.
(2) Cotarelo, *Iriarte*, p. 227.
(3) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 342.
(4) Cueto, *Bosquejo*, p. CLXXXIX : d'après D. José Maria Blanco.

tables salons à la mode française, présidés par les duchesses d'Albe et d'Osuna. Héritière des maisons ducales de Bejar, d'Arcos et de Benavente, la duchesse d'Osuna pratiquait volontiers les sports violents, aimait la musique, la poésie, le théâtre, présidait la section féminine de la Société économique de Madrid, régissait elle-même ses immenses domaines et donnait des fêtes splendides à son palais de l'Alaméda. La duchesse d'Albe rivalisait de grâce et d'esprit avec la duchesse d'Osuna. Les deux grandes dames se mêlaient aux querelles des coteries madrilènes, prenaient parti pour Romero ou pour Costillares, pour la Pepa Figuera ou pour Maria del Rosario et se faisaient parfois chansonner par les *tonadilleros*, qu'on mettait en prison pour les punir de leur audace (1).

IV. — Philologie et histoire littéraire.

Les académies et les cercles avaient créé peu à peu un milieu littéraire. Les travaux de quelques érudits facilitèrent l'étude de la langue et remirent en honneur la pureté du style.

D'après ses statuts primitifs, l'Académie espagnole devait publier un dictionnaire, une grammaire, une poétique et une histoire de la langue espagnole (2). Elle ne remplit qu'une partie de sa tâche, mais des travailleurs isolés complétèrent son œuvre.

Le *Dictionnaire de l'Académie*, appelé communément « le Dictionnaire des autorités », parut de 1726 à 1739 en six volumes in folio. Il était alors le meilleur de tous ceux qui existaient en Europe. Il est encore aujourd'hui d'un inappréciable secours pour les érudits (3). Cet immense ouvrage étant d'un usage incommode, l'Académie en publia un abrégé, dont la première édition parut en 1780 (4). Le marquis de la Ensenada eut un instant le

(1) Cotarelo, *Iriarte*, p. 233-37.
(2) Ticknor, *Hist. de la lit. espagnole*, III, p. 279.
(3) Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 464.
(4) Ticknor, *Hist de la lit. espagnole*, t. III, p. 276.

projet de faire exécuter un dictionnaire espagnol-latin; D. Juan de Iriarte, conservateur de la Bibliothèque du Roi, fut chargé des travaux, et rédigea plus de 600 mots, mais l'entreprise fut abandonnnée (1). Au commencement du dix-neuvième siècle D. Pedro Alvarez, chanoine de Baza, s'occupait de la rédaction d'un *Dictionnaire de la langue castillane;* quelques cahiers furent perdus pendant l'occupation française, le chanoine parvint à les rétablir, mais en 1823, tout fut jeté au Guadalquivir par des émeutiers (2).

Les académiciens montrèrent très peu d'ardeur pour l'établissement d'une grammaire et se bornèrent à faire paraître en 1741 un petit Traité d'orthographe espagnole (3). En 1745 deux grammaires parurent à la fois, celle de Gayoso à Madrid, celle de San Pedro à Valence. En 1771 enfin l'Académie se décida à donner au public la grammaire si longtemps attendue, et qui n'ajouta rien à la réputation de la compagnie (4).

Des travaux philologiques beaucoup plus importants furent entrepris par des particuliers. D. Gregorio Mayans y Siscar (1699-1781) réimprima en 1735 les *Règles de l'Orthographe de la langue castillane* d'Antonio de Lebrija ; publia en 1737 le *Dialogue de la langue* de Juan de Valdés, alors inédit, et donna la même année ses *Origines de la langue castillane.*

Perez Bayer étudia en trois volumes in-4° *L'origine des mots espagnols tirés de l'hébreu.* A la fin du siècle, l'Académie elle-même publia le traité de D. Gregorio Garces inti-

(1) Cotarelo, *Iriarte,* p. 24 — C'était une entreprise désespérée. Un Français, M. de Séjournant, écuyer, interprète du roi pour la langue espagnole, a publié en 1759 à Paris, chez Jombert, un dictionnaire en deux volumes in-quarto, espagnol-français et français-espagnol. Il donne pour chaque mot espagnol le mot latin correspondant, ou une élégante périphrase dans le goût de celle-ci: *Alfileres de señoras.* — Minutioribus nobilis matronae sumptibus destinata pensio.

(2) Godoy, *Mémoires,* II, p. 326.

(3) *Ortografia española, compuesta y ordenada por la R. Academia española.* Madrid, 1741.

(4) Elle était due en grande partie à D. Ignacio de Luzan. — Cotarelo, *Iriarte,* p. 232, note 1.

tulé : *Fondement de la vigueur et de l'élégance de la langue castillane* (1).

Avec les ouvrages de linguistique, parurent les traités dogmatiques.

En 1737 D. Ignacio de Luzan fit imprimer à Saragosse une *Poétique* dont l'influence a été considérable sur la littérature espagnole du dix-huitième siècle (2). D. Juan de Iriarte reproche avec raison à l'auteur sa sévérité pour Lope et pour Gongora et l'oubli qu'il fait de la satire parmi les genres poétiques (3). On lui reproche aujourd'hui d'avoir méconnu le génie espagnol et d'avoir trop voulu « assujettir « la poésie castillane aux règles adoptées par les nations « cultivées ». Mais sa *Poétique* n'en fut pas moins comme le manifeste et le code de la nouvelle école classique et reste, au point de vue historique, un ouvrage capital (4).

On peut en rapprocher, comme ayant contribué aussi à la révolution littéraire : la traduction espagnole de la *Rhétorique ecclésiastique* de Fray Luis de Granada par D. José Climent (5), la *Rhétorique* de Mayans, trésor d'érudition et mine d'exemples de bonne prose (6), la traduction de *l'Art poétique de Boileau* par Madramany (7), celle de *l'Art poétique d'Horace* par D. Tomas de Iriarte.

A mesure que la vie littéraire se réveillait, les écrivains tendaient à se diviser en deux camps. Les uns tenaient pour « les préceptes en usage chez les nations cultivées » ;

(1) Madrid, 1791, 2 vol. in-8°.

(2) *La Poética ó reglas de la poesia en general y de sus principales especies, por D. Ignacio de Luzan Claramunt de Suelves y Gurrea, entre los académicos e reinos de Palermo llamado Egidio Menalipo. Con licencia. En Zaragoza. Por Francisco Revilla. Año 1737.*

(3) *Diario de literatos*, t. IV.

(4) Il avait emprunté la plupart de ses idées au *Traité de la parfaite poésie* de Ludovico Muratori, à Vicenzo Gravina, à Giovanni Crescimbeni, et surtout à Rapin, à Boileau et à Le Bossu. Dans l'édition posthume de ses œuvres (1789), l'influence française est encore beaucoup plus visible, mais cette exagération des tendances primitives peut venir de l'éditeur D. Eugenio de Llaguno y Amirola. — Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 467.

(5) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 319.

(6) Fitzmaurice-Kelly, *op. cit.*, p. 471.

(7) Cueto, *Bosquejo*, p. CXXVIII. — La traduction du P. Alegre resta manuscrite.

les autres pensaient, avec D. Antonio Porcel, « que la poésie « est toute d'opinion et de génie et que le poète ne doit obéir « qu'à l'inspiration » (1). Les premiers étudiaient l'antiquité et les littératures italienne et française. Les seconds cherchaient leurs armes dans la littérature nationale, que l'on apprit peu à peu à mieux connaître.

Dans le camp des classiques, D. Blas Nasarre y Ferriz (1689 1751) écrit en 1749 une *Dissertation sur la Comédie espagnole*, où il attaque avec passion le théâtre de Cervantes. D. Agustin de Montiano (1697-1765) compose deux *Discours sur la tragédie espagnole* et se montre ennemi furieux de Lope. D. Luis José Velazquez de Velasco, marquis de Valdeflores (1722-72), publie en 1754 ses *Origines de la poésie castillane*, ouvrage incomplet et entaché de préjugés classiques, où Lope et Cervantes sont fort malmenés, mais qui est écrit dans un style excellent (2). Le Père Sarmiento travailla longtemps sur le même sujet, et mourut avant d'avoir achevé son œuvre. En 1775 ses amis firent paraître ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la poésie et des poètes espagnols*, où il se montre plus juste que Valdeflores pour la littérature nationale, mais où il témoigne d'un régionalisme exagéré.

D. Juan José Lopez Sedano commença en 1768 la publication de son *Parnasse espagnol, ou recueil de morceaux choisis des plus célèbres poètes castillans* (3), mais il n'avait ni le goût, ni la science nécessaires pour mener à bien une si délicate entreprise. C'était une sorte d'aventurier de lettres, qui, à force d'aplomb et par la protection d'Esquilache, s'était poussé à la Bibliothèque royale et à l'Académie de l'Histoire et avait capté la confiance de l'éditeur Sancha. A l'apparition du tome neuvième de sa collection, il eut l'imprudence d'attirer sur lui la critique d'Iriarte, qui lui répondit par son célèbre pamphlet *Donde las dan las*

(1) Cueto, ibid., p. CI.
(2) Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 473. — Ticknor, *Hist. de la lit. esp*, III, p. 303.
(3) Madrid, Joaquin Ibarra y Antonio de Sancha, 1768-1778, 9 vol. in-8°.

toman (1) et se fit un malin plaisir de relever sans merci toutes les erreurs, toutes les fautes de goût et de langage commises par le malencontreux auteur de la compilation. L'attaque fut si rude et l'insuffisance de Sedano demeura si bien établie que l'éditeur Sancha arrêta les frais et cessa la publication du *Parnasse espagnol* (2).

D. Tomas Antonio Sanchez se montra très supérieur à son devancier dans sa *Collection de poésies castillanes antérieures au quinzième siècle.* Il ne put la faire aussi complète qu'il l'eût voulu, mais il rappela l'attention sur les vieux maîtres, et les partisans de la nouvelle école en frémirent d'indignation. Forner censura dans un âcre libelle la manie de l'antiquaille et de la scolastique, déclara Sanchez en retard de quarante ans sur son siècle et l'appela collectionneur de proverbes et d'anecdotes (3).

Quelques audacieux conçurent dès cette époque le projet d'écrire une histoire générale de la littérature espagnole, dessein prématuré, dont ils ne purent venir à bout, mais qui fut courageusement poursuivi.

Deux moines franciscains du couvent de Saint-Antoine Abbé, à Cordoue, Fray Rafael et Fray Pedro Mohedano, commencèrent une gigantesque *Histoire littéraire d'Espagne depuis ses premiers habitants jusqu'à nos jours* (4), qu'ils dédièrent au roi et qui devait comprendre l'histoire des sciences aussi bien que celle des lettres, mais l'ouvrage, commencé sur un plan trop vaste, ne put être achevé; il renferme quelques dissertations intéressantes, et le dixième et dernier volume s'arrête à Lucain (5).

Un Barcelonais, D. Antonio de Bastero y Lledo, a laissé une *histoire* inédite *de la littérature catalane* (6).

Bien plus intéressantes sont les *Lettres latines*, imprimées à Ferrare en 1776, dans lesquelles le jésuite espagnol

(1) Madrid, Imprenta real, 1776, in-8°.
(2) Cotarelo, *Iriarte*, p. 165-180.
(3) Id. ibid., p. 394, note 2.
(4) 1766-1791, 10 vol.
(5) A. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 314.
(6) Balaguer, *Historia de Cataluña*, t. V, p. 432.

D. Tomas Serrano répond aux attaques des deux abbés siciliens Bettinelli et Tiraboschi contre la littérature espagnole. Un autre jésuite D. Francisco Javier Llampillas développa l'idée de Serrano et étudia dans seize dissertations substantielles l'histoire de la littérature espagnole jusqu'au XVII[e] siècle (1).

Gregorio Mayans, dans sa *Biographie de D. Manuel Martin, doyen de l'église d'Alicante*, donna de nombreux et intéressants détails sur les littérateurs les plus distingués du règne de Philippe V (2).

D. Onofre Prat de Saba publia à Rome une bibliographie des œuvres des jésuites espagnols déportés en Italie (3), complétée un peu plus tard par le supplément de Diosdado Caballero à la bibliothèque des écrivains de la Société (4).

IV. — La critique et la presse.

La critique constitue un genre singulier, puisqu'il serait possible d'écrire une histoire, en apparence très complète, des sciences et des lettres sans dire un seul mot d'elle, de même qu'on pourrait écrire la vie d'un homme sans parler de ses maladies, ni des médecins qui l'ont soigné. Elle n'en a pas moins une importance capitale, puisque, là où elle est libre et consciencieuse, elle assure la santé de l'esprit national et le pousse aux fécondes initiatives, tandis que, là où elle est enchaînée ou ignorante, l'esprit national s'engourdit, se déforme et ne donne plus naissance qu'à des œuvres inutiles ou monstrueuses. — La critique est, en somme, l'hygiène de l'esprit.

Comme son langage n'est pas toujours beaucoup plus flatteur que celui de certains docteurs bourrus, et comme elle use souvent des remèdes violents, elle est généralement

(1) Traduit en espagnol par Doña Josefa Amar y Borbon, 7 vol.

(2) *Emmanuelis Martini, ecclesiae Alonensis decani, vita, scriptore Gregorio Mayansio.* Amstelodami, 1788.

(3) *Operum scriptorum olim e Societate Jesu in Italiam deportatorum index.* Romae, 1803.

(4) *Bibliothecae scriptorum Societatis Jesu supplementa.*

peu populaire chez les lettrés et devait l'être en Espagne moins que partout ailleurs, vu l'extrême susceptibilité de l'Espagnol, si *pundonoroso* et si chatouilleux en matière d'amour-propre.

La critique espagnole du XVIIIe siècle manque de profondeur et ressemble trop souvent à une querelle personnelle étrangement âpre et passionnée. Sa valeur propre est médiocre ; mais la mêlée des critiques et des auteurs constitue par elle-même un spectacle extrêmement amusant, une ample comédie, aux incidents tragiques ou bouffons, une foire aux vanités d'une très pittoresque animation.

La presse date en Espagne du règne de Philippe IV, et le doyen des journaux espagnols est *la Gazette de Madrid.* En 1738 parut *le Mercure historique et politique de Madrid*, imité du *Mercure de La Haye* (1). Sous Ferdinand VI, *le Journal de Madrid* vint compléter la *Gazette.* Quelques revues commencèrent à paraître. *Les Discours mercuriaux* de D. Juan Enrique Graef paraissaient deux fois par mois et s'occupaient d'agriculture, de commerce et d'arts. Mais cette publication disparut avec son 22e numéro. *Le Journal curieux, érudit, économique et commercial* de D. Manuel de Uribe, rédigé en réalité par Nifo, répandit quelques notions économiques et fut surtout un journal d'annonces commerciales (2).

A l'avènement de Charles III, l'Espagne comptait une vingtaine de feuilles publiques. *La Gazette* et *le Mercure* s'imprimaient aux frais du gouvernement ; la première paraissait deux fois la semaine et *le Mercure* une fois par mois (3).

Vers 1772 commencèrent à paraître, par séries de 5 ou 6 numéros, des publications satiriques telles que *les Érudits à la violette* de Cadalso et *les Lettrés en carême* d'Iriarte (4).

En 1785 *le Censeur* de D. Luis Canuelo donna à l'Espagne son premier journal politique ; mais au 79e numéro, le *Censeur* fut suspendu (5).

(1) Cotarelo, *Iriarte*, p. 104.
(2) Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, IV, p. 412-413.
(3) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos IIIo*, t. IV, p. 300.
(4) Cotarelo, *Iriarte*, p. 106.
(5) *Nov. Rec.*, VIII, XVII, 5. — Suspension du *Mémorial littéraire*, de *la Glaneuse*, du *Courrier de Madrid.*

Dès le début de la Révolution française, Florida Blanca bâillonna la presse. Le 12 avril 1791, il supprima tous les périodiques non officiels, à l'exception du *Journal de Madrid*, qui indiquait les objets perdus et trouvés.

Le 28 juillet 1793, le Conseil recevait l'ordre « de ne lais- « ser paraître que les journaux qui se conformeraient aux « ordres de S. M. » (1).

Les journaux surveillés et terrorisés font place aux pasquins et aux nouvelles à la main.

Avec le triomphe de la Révolution en France, l'opinion publique s'éveille en Espagne. Les journaux font fureur à Madrid (2). « Il n'est pas jusqu'aux marmitons qui n'achè- « tent la *Gazette*. Dans les tavernes et dans les salons, autour « de Mariblanca [la fontaine de la Puerta del sol] et au « café, on n'entend plus parler que batailles, révolution, « Convention, représentation nationale, liberté, égalité. « Les p... elles-mêmes vous interrogent sur Robespierre et « Barrère, et il faut se munir d'une bonne provision de « fariboles gazetales pour plaire à la fille que l'on cour- « tise (3). »

Cependant l'autorit ésurveille toujours la presse d'un œil jaloux. Si l'on doit louer Charles IV d'avoir interdit le *Journal du beau sexe* et toutes les feuilles à tendances pornographiques (4), on ne peut contester que la presse espagnole n'ait vécu sous un régime draconien jusqu'à la fin de l'ancien régime. Aucun journal ne peut paraître sans l'autorisation du Conseil de Castille, chaque journal a un censeur nommé par le Conseil, ce censeur reçoit 200 ducats annuels sur la caisse du journal ; en cas de non-paiement, la licence est suspendue (5). Un arrêt du Conseil, un ordre de l'auto-

(1) *Nov. Rec.*, VIII, XVII. 5, note 11.

(2) *Correo literario de Murcia*, 1792. — *Correo mercantil de España y de sus Indias*, 1792. — *Correo de Cadiz*. — *Postillon del Correo*. — *Diario de Zaragoza*. — *Diario de Barcelona*. — *Diario de Valencia*. — *Correo literario de Gerona*. — Fischer, t. II, p. 15.

(3) Lettre du P. Estala, des Ecoles pies, à Forner, 1795 — Cueto, *Bosquejo*, p. CCII.

(4) *Nov. Rec*, VIII, XVII, 3, note 8. — 18 août 1795.

(5) Id., VIII, XVI, 41. — 11 avril 1805.

rité, civile ou ecclésiastique, suppriment tout article jugé séditieux (1).

Il n'y a point lieu de s'étonner avec de telles lois que les journaux aient été dépourvus d'intérêt. Les journalistes sont de pauvres diables, plus ou moins endettés, qui passent leur vie, comme Nifo, à fonder des journaux, à les lancer et à vendre ensuite leur privilège pour créer aussitôt de nouvelles feuilles, abordant tous les genres avec la même intrépide médiocrité, et gagnant tout juste le nécessaire pour ne pas mourir de faim (2). Le public est surtout curieux d'anecdotes. L'abonné se fait rare. Cependant *le Semainier de Salamanque* ne coûte que 30 réaux par trimestre; les journaux de Barcelone et de Valence, 48 réaux. On peut recevoir *le Courrier littéraire de Jerez de la Frontera* pour 5 réaux par trimestre à Jerez et pour 9 réaux dans les provinces (3).

Le journal commence généralement par une biographie du saint du jour, puis vient une anecdote, une fable, une pièce de vers, une ode sur quelque sujet religieux ou patriotique, un petit conte (4), une fantaisie, et le journal se termine par une

(1) Ordre royal du 7 déc. 1799 défendant d'imprimer dans le *Diario* une étude sur les origines de la législation et du gouvernement des peuples.

(2) Cotarelo, *Iriarte*, p. 48.

(3) Diario de Barcelona, 1er mars 1802.

(4)
En Sian una princesa
Publicamente escuchaba
A la muger que queria
Pedirle justicia o gracia.

A la que por imprudencia
En la demanda era larga
Que le cosiesen la boca
A pespunte le mandaba,

Y a la que en breve razon
Lo que tenia explicaba,
Desde la una a la otra oreja
Hacia se la rasgaran.

Si esta practica se usase
Por aca por nuestra España.
Quantos miles se verian
De bocas pespuntadas,

Y apuesto no habria una
Que la tubiese rasgada.

Diario de Zaragoza. — 1797.

série d'annonces : ventes, objets perdus, domestiques en quête de places, offres et demandes d'emplois, théâtres, etc.— C'est cette dernière partie qui est aujourd'hui la plus intéressante. On y trouve une foule de détails sur la vie quotidienne, sur les mœurs, sur les modes. M. Perez Galdos avoue avoir beaucoup étudié le *Diario de Madrid*, et l'on sait quelles heureuses trouvailles il a faites à ce *Rastro*.

Le public intervenait quelquefois dans la rédaction du journal. Une foule de gens, possédés de la manie de se voir imprimés, adressaient aux directeurs des élucubrations monstrueuses qu'il fallait s'excuser honnêtement de ne pas publier. La chose était malaisée quand il s'agissait de quelque personnage influent, médecin atrabilaire, clerc vaniteux et vindicatif. Le 14 février 1797, le rédacteur du journal de Saragosse recevait une lettre anonyme ainsi conçue : « Monsieur le journaliste, un véritable ami du respectable public « de Saragosse vous envoie l'article ci-joint, pour que vous « l'insériez par parties dans les numéros de carnaval. Il « convient de divertir utilement le public, et non de le mys- « tifier, comme cela a lieu dans tant de gazettes. » Suit un article — de carnaval — sur *la danse chez les anciens*.

Le plus prudent était encore de faire du journal une *Semaine religieuse* (1) avec deux ou trois pages d'annonces.

Les journaux des Indes étaient moins vides que ceux de la métropole.

La Gazette de Mexico de 1784 contient des articles sur le nopal, sur la cochenille, sur les bains de vapeur de *los Humeros* près de Puebla.

(1) Sommaire des articles de fond du *Journal de Barcelone* pendant la semaine sainte (1793) :

— Avis relatif aux fêtes de la semaine sainte.

— Histoire du jour et explication des cérémonies de l'Eglise.

— Explication des *Ténèbres* et de leur origine.

— Fin de l'office de *Ténèbres*.

— Histoire des offices du jour.

— Histoire du jour et cérémonies ecclésiastiques.

— Explication des cérémonies du jour, avec un extrait de la lettre de Pilate à Tibère César, touchant à J.-C., et une anecdote historique.

— Un sonnet et deux dizains sur la résurrection du Seigneur.

— Explication de la Pâque ou *Phase* et sonnet sur la Religion triomphante.

La Gazette de Goatémala de 1797 publie un article politique sur la Russie, des Mémoires pour faire une description exacte du royaume de Guatémala, le récit de la défense de Truxillo contre deux vaisseaux anglais.

Mais la seule presse vraiment intéressante qu'il y eût alors en Espagne était la presse littéraire. Quoiqu'elle fût bien loin d'être libre, elle était cependant tenue de moins court que la presse politique et donnait parfois l'illusion de la vie.

Le premier écrivain qui s'attaqua à l'ignorance et au faux-savoir fut un moine savant et courageux, D. Benito Jeronimo Feijoo (1675-1764), bénédictin d'Oviedo, qui commença en 1726 la publication d'une série de dissertations critiques sur toutes sortes de matières de science, de littérature et d'histoire. De 1726 à 1739 parurent les huit volumes de son *Théâtre critique universel.* En 1742, il reprit la lutte avec ses *Lettres érudites et curieuses,* qui parurent en 5 volumes jusqu'en 1760. Feijoo n'était pas un génie et on le rendrait ridicule en le comparant à Voltaire, mais son bon sens et la hardiesse de la guerre qu'il a menée contre l'ignorance et la sottise en ont fait un des hommes les plus influents de son siècle (1). Aidé du P. Sarmiento, son ami (2), il s'attaqua au scolasticisme qui régnait en maître absolu dans les écoles espagnoles. Sa foi ne put jamais être attaquée, mais il ne se croyait pas obligé d'admettre aveuglément toutes les légendes et tous les contes à dormir debout qui se débitaient autour de lui. Il prétendit défendre la religion contre la superstition et l'histoire contre la fable. Il comprit combien l'Espagne s'était laissé distancer par les autres nations sur le terrain des sciences d'observation, il osa dire qu'elle devait s'efforcer de regagner le temps perdu. Il donna pour but à l'activité humaine la recherche de la vérité et l'amélioration de la vie sociale. Toutes ces idées, il les exposa dans un style plein de gallicismes et sur un ton souvent pédantesque ; mais ces défauts ne doivent pas faire oublier le courage, vraiment héroïque, avec lequel il s'est attaqué au préjugé tout-puis-

(1) Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. española*, p. 470.

(2) Cf. D. Antolin Lopez Pelaez, *El gran gallego Fray Martin Sarmiento. Biblioteca gallega.* La Coruña, 1895.

sant Des contradicteurs ignares, qui niaient l'existence des taches du soleil et la pesanteur de l'air, et montraient Nævius réprimandant Horace, multiplièrent les attaques contre lui. Il eut pour ennemi le P. Segura (1), qui croyait à l'authenticité d'une lettre adressée par la Vierge à la ville de Messine (2). On composa contre lui d'innombrables pamphlets (3); il y eut des jours où il en parut jusqu'à trois (4). Ses partisans furent appelés *feijonistas,* on les traita de factieux et de polissons, on prétendit que s'ils se mêlaient d'écrire, c'était faute de trouver un moyen d'existence à Madrid (5). On fit l'impossible pour le compromettre aux yeux du Saint-Office. Et malgré tout, le *Théâtre critique* eut un succès toujours grandissant. Quinze éditions se succédèrent en Espagne, sans lasser la curiosité publique. A mesure qu'un volume paraissait à Madrid, il était aussitôt traduit à Paris (6). Le cardinal Querini, bibliothécaire du Vatican, le pape Benoît XIV applaudissaient à ses efforts. Lassé enfin de la mauvaise foi des critiques, Ferdinand VI le prit sous sa protection spéciale et le nomma son conseiller, en récompense « de sa profonde « science, de son érudition particulière et des œuvres extrê« mement utiles par lesquelles il s'était signalé (7). » Par édit royal du 23 juin 1750, il fut défendu de critiquer ses œuvres (8).

Lista a dit « que la postérité devait ériger une statue à « Feijoo et brûler ses œuvres au pied du piédestal. » C'est un jugement sévère et inexact.

Le *Théâtre critique* a au moins le mérite de peindre à

(1) Auteur du *Norte critico, con las reglas mas ciertas para la discrecion en la historia. Valencia,* 1733, in f°.

(2) Cotarelo, *Iriarte*, p. 6.

(3) *Anti-Teatro, Replica satisfactoria, Crisol, Teatro anticritico,* etc.

(4) Cueto, *Bosquejo*, p. XXVIII.

(5) Cotarelo, *Iriarte*, p. 6 et 7... *á falta de medios y ganancia para mantenerse en la Corte.*

(6) Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 614.

(7) Amador de los Rios, *Madrid*, t. IV, p. 177.

(8) Ordre royal au Conseil : « S. M. veut que le Conseil sache ce qui suit : « Puisque le P. Feijoo a mérité cette précieuse déclaration que ses écrits lui « agréaient, il ne doit y avoir personne d'assez osé pour les attaquer, et « encore moins le Conseil devra-t-il permettre que l'on imprime ces « attaques. »

merveille l'état intellectuel de l'Espagne au début du XVIIIe siècle. On ne rendra jamais justice aux homme de ce temps, si on ne connaît pas l'affreux marécage où leur pays s'enlisait, et d'où ils ont réussi à le tirer.

En 1737 parut, aux frais du roi, *le Journal des Lettrés*, dirigé par deux prêtres, D. Juan Martinez Salafranca et D. Leopoldo Jerónimo Puig. Ce fut le premier et peut-être le meilleur organe de critique littéraire qui ait paru à Madrid. Il eut des collaborateurs de mérite, comme D. Manuel de Huerta, D. Juan de Iriarte, D. José Hervás (Jorge Pitillas). Il dura un peu moins de deux ans, au milieu des insultes, des calomnies et des menaces, et disparut sous les coups des grimauds qu'il avait voulu ramener à la raison (1).

Après l'avènement de Charles III, la presse littéraire prit un plus grand développement, mais les journaux qui parurent alors n'eurent pas la valeur du *Diario* et ne fournirent qu'une carrière éphémère.

Nifo créa le *Journal étranger* et *le Tiroir du tailleur littéraire ou perche du fripier érudit*, divisé en *tailles* et *coutures*, et qui ne fut qu'une arlequinade (2).

D. José Viera y Clavijo (3) fonda le journal *le Penseur* (1762), auquel répondit bientôt *la Penseuse de Cadiz* (1763),

(1) Il fut rédigé du 1er janvier 1737 au 1er octobre 1738, mais les volumes correspondant aux trois derniers trimestres ne furent imprimés que de 1740 à 1742.

(2) Cotarelo, *Iriarte*, p. 49.

(3) D. José Viera y Clavijo est ce *Clavico* avec lequel Beaumarchais eut la terrible affaire qu'il a racontée dans ses *Mémoires* (Ed. Didot, 1872, in-8°, p. 333-346). D. José s'était épris d'une sœur de Beaumarchais, Marie-Louise Caron, habitant depuis plusieurs années à Madrid ; Marie-Louise avait renoncé pour lui à plusieurs partis avantageux, et après avoir par deux fois fait publier ses bans et annoncé son prochain mariage, Clavijo s'était retiré (1764). Beaumarchais fit le voyage de Paris à Madrid et mit tout en œuvre pour faire revenir Clavijo sur sa décision ; n'y pouvant parvenir, il le fit destituer de son emploi d'archiviste par Grimaldi et le livra dans ses *Mémoires* au mépris public. Cette aventure lui suggéra la première idée de son drame d'*Eugénie* (1767). Le même sujet fut traité après lui par Gœthe, sous le titre de *Clavijo* (1774), et par Marsollier, dont le drame de *Norac et Javolci* (*Caron et Clavijo*) fut joué en 1785 à Lyon en présence de Beaumarchais lui-même. D. Emilio Cotarelo se montre très dur pour Beaumarchais : — « Hubo « de contentarse con una declaracion humillante para el que la suscribio, « pero nada airosa por quien la necesitaba. » (*Iriarte*, p. 45.) — Il paraît bien

feuille à tendances morales, rédigée par un moine de Madrid, sous le pseudonyme de D[a] Beatriz Cienfuegos (1). *Le Penseur* compta seulement 86 numéros ou *pensées* et critiqua, sous une forme aimable, la société et ses travers (2) ; mais l'auteur s'attaqua aussi à la poésie nationale et s'attira souvent de vertes réponses (3).

Le Belianis littéraire de D. Juan José Lopez de Sedano cessa de paraître au bout de quelques semaines (4).

Le *Journal des Aveugles* n'eut qu'une médiocre importance (5).

Forner et Moratin écrivirent dans *la Glaneuse*, mais cette revue ne dépassa pas son 22[e] numéro.

En 1786, le P. Centeno imagina d'échapper aux inconvénients du rôle de critique en ne distribuant aux auteurs que des éloges. Son *Apologiste universel* ne mettait en lumière que l'instruction, l'exactitude et les beautés des œuvres littéraires, mais maniait l'ironie de telle façon que la malice n'y perdait rien. L'*Apologiste* parut seize fois en deux ans, et se tut (6).

Le Semainier de Salamanque eut une vie beaucoup plus longue (1769-1805) et compta parmi ses collaborateurs Forner, Meléndez, Tavira et Zamora (7).

Le Mémorial littéraire, instructif et curieux de la Cour de Madrid (1784-1797-1801-1805) fut l'organe attitré de l'école classique et prit part à toutes les querelles littéraires du temps. Plus dogmatique et plus sérieux que l'*Apologiste*, il suscitait des colères folles autour de lui ; des répliques fu-

cependant que le beau rôle ait appartenu en cette affaire à Beaumarchais et que Clavijo se soit comporté en homme aussi dépourvu de dignité que de délicatesse.

(1) Cotarelo, *Ramon de la Cruz*, p. 43.

(2) Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, VI, p. 232.

(3) Ya no hay que trabajar para comer
Ni ya para escribir hay que estudiar,
Pues para ser autor basta pensar
Y engorda un hombre solo con morder. (Cité par Cotarelo, *Iriarte*, p. 45.)

(4) Cotarelo, *Iriarte*, p. 165.

(5) Ram. Giron, *Historia de la Ciudad de Salamanca*, p. 469.

(6) Cotarelo, *Iriarte*, p. 309.

(7) Ram. Giron, *Historia de Salamanca*, p. 463.

rieuses répondaient à ses articles, et ce qu'on ne pouvait insérer dans les gazettes, on l'imprimait sous forme de libelle, comme Forner l'avait fait avec *l'Ane érudit* et *les Grammairiens* contre Iriarte, avec *la Lettre de D. Antonio Varas* contre Trigueros, avec *la Corneille sans plumes* contre Vargas Ponce, comme le firent Iriarte, Huerta, Samaniego et tant d'autres.

Les gens paisibles trouvaient ces attaques scandaleuses, et pensaient avec le P. Codorniù que « la critique était une véritable épidémie dans la République des Lettres (1) ». Ils avaient tort; si médiocre et si misérablement personnelle qu'elle ait été, la critique du XVIIIe siècle parvint à faire justice d'un grand nombre de mauvais écrivains et à donner droit de cité à la raison dans la littérature.

VI. — Poètes et prosateurs.

La vieille école ne céda pas sans combat. La seconde moitié du XVIIIe siècle est presque aussi encombrée que la première de *copleros* prosaïques et de poètes épiques extravagants.

D. Francisco Gregorio de Salas, chapelain des Recogidas de Madrid, chante dans son *Observatoire rustique* les délices de la campagne : « les petits oiseaux affamés qui cherchent « les petits insectes, et le chardonneret tacheté qui se balance « en chantant sur un chardon léger... La simple lavandière « le salue, regarde en hâte le soleil, éternue et aussitôt, en « diligence, se mouche avec ses doigts. » Ce pauvre poème atteint sa quinzième édition.

Le jésuite Montengon est un poète philosophe. Il célèbre le travail, la navigation, le commerce, la suppression de la traite, l'éducation, le patriotisme. Il devine quelle voie doit prendre la poésie moderne, mais il ne sait pas y marcher (2).

D. José Maria Vaca de Guzman, juge criminel à Barcelone,

(1) *Dolencias de la critica* (1760). — Cité par Ferre d Rio *Hist. de Carlos III*°, t. IV, p. 385.
(2) Cueto, *Bosquejo*, p. cxxx.

est couronné par l'Académie espagnole en 1778 et en 1779 avec deux poèmes sur *la destruction des vaisseaux de Cortès* et sur *la prise de Grenade* — vrais poèmes pour jeux floraux (1).

Le marquis d'Urena compose en alexandrins *l'Empire du Pou reconquis* (1784).

D. Cayetano Maria de Huarte, chanoine pénitencier de Cadiz, écrit sa *Dulciade* contre les gourmands.

La *Rialda* de D. Candido Maria Trigueros raconte en six chants une inondation du Guadalquivir. On nage en pleine mythologie. L'inondation est due à un complot de Junon et du fleuve Bétis contre la nymphe Hispalis. L'intendant d'Andalousie, sous le nom de Minerve, et les prières publiques, sous le nom d'Euchè, obtiennent du Bétis qu'il veuille bien rentrer dans son lit (2).

D. Ignacio de Meras y Queypo, valet de chambre de Charles IV, chante dans *le Siècle instruit* le retour de Minerve à Madrid, et la nécessité d'encourager et de récompenser les poètes.

D. Pablo Olavide converti consacre 9.000 vers à ses *Poèmes chrétiens.*

D. Juan de Escoiquiz enfante une monstrueuse épopée en 25.000 vers sur la *Conquête du Mexique* (1798).

Le comte de Noroña commence son *Ommyade*, qui atteindra 15.000 vers.

D'autres vantent l'industrie, les vers à soie, la confiserie, l'hygiène (3).

Rien ne paraît donc changé depuis les jours de Salazar Hontiveros et de Gerardo Lobo, mais ces versificateurs n'occupent plus que le fond de la scène et l'attention du public va désormais à d'autres artistes, d'un goût moins rance et plus franc.

(1) Cueto, *Bosquejo*, p. CXLVIII.

(2) Id. ibid., CXXIII. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 297.

(3) « Ten de lavar los pies igual cuidado
Y mantenerlos con calor templado. »

D. Pedro Pichó y Rius. — Traduction en vers d'un traité de morale et d'hygiène de Luis Vives.

Un avocat, D. Josef Hervás, publia la déclaration de guerre de la nouvelle école. Sous le pseudonyme de Jorge Pitillas, il adressa au *Journal des lettrés* une satire contre les mauvais écrivains de son temps. Elle se tient un peu trop dans les généralités et nous paraît trop remplie de réminiscences classiques, mais elle est écrite dans une langue souple et nerveuse, qu'on ne connaissait plus depuis longtemps.

Un jésuite de beaucoup d'esprit, le P. Josef Francisco de Isla (1703-1781), donna à l'Espagne quelques-uns des plus joyeux livres de sa littérature. En 1727 il écrit une relation burlesque des fêtes célébrées à Salamanque pour la canonisation de deux saints de son ordre (1). En 1746 il raconte avec la même grandiloquence les fêtes données en Navarre en l'honneur de l'avènement de Ferdinand VI. C'est le *Dia grande de Navarra* qui met Madrid en joie et Pampelune en extase, d'abord, puis en fureur quand l'intention satirique du malin jésuite a été dévoilée aux naïfs. Enfin, en 1758, l'*Histoire du fameux prédicateur Fray Gerundio de Campazas* (2) porte de si rudes coups aux prédicateurs de mauvais goût que le Saint-Office, assailli de plaintes, se hâte de supprimer le livre (1760). Après la mort du P. Isla parut sa traduction de *Gil Blas*, « *dérobé à l'Espagne, adopté* « *en France par M. Lesage et restitué à sa patrie et à sa* « *langue naturelle par un Espagnol jaloux qui ne souffre* « *pas qu'on se moque de sa nation* ». Il laissa en manuscrit une traduction des dix-sept premiers chants d'un poème burlesque de l'Italien Passaroni sur Cicéron (3). Ses *Lettres* à sa sœur et divers travaux d'histoire et de théologie disent quelle fut l'activité de ce vaillant esprit, qui n'avait jamais pu s'habituer à la gravité castillane et qui, « adopté par l'Espagne, semble avoir été dérobé à la France ».

(1) *La juventud triunfante*. Salamanca, 1727, in 4°.

(2) Le livre fut publié sous le nom de D. Francisco Lobón de Salazar, curé d'Aguilar, et de Villagarcia del Campo. — Une seconde partie, beaucoup moins intéressante, parut en 1768.

(3) Ticknor a connu le manuscrit, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Athénée de Boston, et a pris cette traduction pour une œuvre originale d'Isla. — Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 141.

D. José de Cadalso y Vazquez (1741-1782) eut, comme lui, l'esprit tout français (1) ; mais, au lieu d'être jésuite, il est militaire ; au lieu de ne connaître que l'Espagne et l'Italie, il connaît la France, et ses *Erudits à la violette*, *cours complet de toutes les sciences* (1772), montrent en lui un satirique très informé et un lecteur assidu « de l'impie Voltaire ». Il se moque avec grâce des critiques impertinents « qui font « croire aux gens simples que les Muses font leur lit et « qu'Apollon leur envoie son carrosse quand il pleut ». Il esquisse avec verve le portrait du philosophe pour dames, du pédant militaire, de l'officier vaniteux, du touriste qui veut se faire passer pour grand seigneur. Sa correspondance est écrite dans un style charmant. Ses vers (2), un peu maniérés et gâtés par la mythologie à la mode, ne manquent ni d'élégance ni d'esprit (3). Ses *Lettres marocaines* (4), bien inférieures aux *Lettres persanes* de Montesquieu, abondent en traits plaisants (5).

Exilé à Salamanque en 1771 par ordre d'Aranda, Cadalso y avait rencontré un moine augustin, Fray Diego Gonzalez, âme aimante captive dans un cloître, qui avait fait une grande étude de Fray Luis de Léon et était parvenu à retrouver le secret de sa grâce et de son naturel (6). Ses jolies galanteries mystiques à ses idéales amies Melisa et Mirta, sa charmante invective à la « méchante chauve-souris (7) », font honneur à son esprit. Il voulait en mourant brûler ses vers, un ami les recueillit et les publia (1796) ; il a bien mérité des lettres espagnoles.

(1) H. Peseux Richard, *Remarques sur le dictionnaire de Baralt*. — *Revue hispanique*, t. IV, p. 32.

(2) *Ocios de mi juventud*, Madrid, 1772-73, in 4°.

(3) *Guerras civiles entre los ojos negros y los azules*. — *Letrillas sobre los varios meritos de las mujeres*.

(4) Madrid, 1793.

(5) Dans la lettre XII, un cocher s'excuse d'être en retard en disant à son maître : « J'ai l'honneur, Monsieur, d'être votre cocher ; j'ai aussi celui d'être « noble. Quelques-uns de mes vassaux passaient par cette ville. Ils sont venus « me rendre leurs devoirs, et ils portent dans leurs familles la consolation de « m'avoir baisé la main. »

(6) Cueto, *Bosquejo*, p. CVIII.

(7) Id., *Poetas liricos*, t. I, p. 186.

Salamanque fut un moment le rendez-vous des beaux esprits. On a même voulu en faire le siège d'une école poétique distincte. En réalité, il n'y eut pas école, mais les hommes qui s'étaient connus à Salamanque restèrent en correspondance les uns avec les autres après s'être quittés. Les hommes de lettres de cette période se connaissaient tous et appartiennent tous en réalité à l'école néo-classique.

A Madrid, la tertulia de San-Sebastian est le centre du mouvement littéraire et D. Tomas Iriarte (1750-1791) en est l'âme. Humaniste distingué, élevé à l'école de son oncle D. Juan, homme d'esprit, de façons élégantes et de caractère enjoué, il fut écrivain de talent et critique avisé, mais se montra trop sensible aux attaques de ses adversaires ; les sarcasmes de Forner l'inquiétèrent jusqu'à son lit de mort (1).

De ses huit volumes d'œuvres, la postérité n'a guère retenu que ses *Fables littéraires* (2), d'une excellente langue, d'une poétique parfaite et dont beaucoup de vers sont passés en proverbe (3) ; mais son *Art poétique* fut un événement littéraire ; son poème sur *la Musique* fut traduit dans presque toutes les langues et loué par Métastase ; nous aurons bientôt à reparler de ses *Comédies*, et sa correspondance en prose et en vers est une des sources les plus curieuses pour l'étude de la vie intime du XVIII[e] siècle espagnol.

Son talent et son esprit malicieux, peut-être sa vanité, lui valurent pas mal d'ennemis. D. Nicolas de Moratin, le très national auteur de *la Fête de taureaux* à Madrid (4), resta

(1) Quelques heures avant de mourir, il dicta ce dernier sonnet : « Le chien le plus féroce lèche le maître qui le caresse et reconnaît ainsi ses bienfaits ; moi, écrivain, je travaille pour qui paie mes services ou tard, ou mal, ou jamais. L'envie, la calomnie, le mensonge, dont la vile influence salit tout, mordent d'une dent plus enragée celui qui a embrassé la profession littéraire. Le corps souffre dans sa force, la patience s'épuise, l'esprit s'affaiblit, petite est la gloire et grand l'ennui. Le livre vit et l'auteur succombe. Et c'est là tout ce que rapporte l'amour de la science ? — Bien ! j'aime mieux plaire à Forner ; je me change en bête ! »

(2) *Fabulas literarias en verso castellano por D. Tomás de Iriarte*, dalas á luz un amigo del autor. Madrid, imprenta real, 1782, in 4° (67 apologues). — Une nouvelle édition, publiée en 1803, contient 9 fables de plus.

(3) Cotarelo, *Iriarte*, p. 253.

(4) Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 477.

son ami malgré le très mordant *vejamen* de 1777 (1); mais d'autres ne surent pas lui pardonner les blessures de l'amour-propre.

D. Felix Maria de Samaniego (1745-1801), membre de la Société vascongade des amis du pays, avait composé des *Fables morales*, à l'usage des élèves du collège de Vergara. Elles étaient terminées dès 1779; il les avait soumises à Iriarte et, sur ses conseils, il les publia en partie en 1781, lui dédiant même le troisième livre de ses apologues. Quand Iriarte publia à son tour ses *Fables littéraires* (1782) et se vanta d'avoir donné à l'Espagne ses premières fables originales, Samaniego cria au plagiat, et une lutte acharnée s'engagea entre les deux fabulistes (2), assistés chacun de leurs tenants. Et cependant chacun d'eux était dans son droit. Si les *Fables littéraires* d'Iriarte sont plus neuves, les vieux récits rajeunis par Samaniego sont peut-être d'allure plus naturelle et plus plaisante (3).

D. Juan Pablo Forner fut aussi un ennemi d'Iriarte. Il y avait antipathie naturelle entre son pessimisme atrabilaire (4) et l'esprit mondain de l'élégant D. Tomás. Ce grand diable émacié, au teint olivâtre, aux gestes brusques, à la voix rauque, au parler bref et au vêtement négligé, poursuivit de ses invectives Huerta, Sanchez, Vargas Ponce, Iriarte, les philosophes français et l'*Encyclopédie*. Il avait la dent enragée,

(1) *Vejamen que hizo D. Tomás de Iriarte al idilio que dió a la imprenta D. Nicolás Fernández Moratín, socio de la sociedad matritense, en alabanza de las discipulas del hilado.* — Cotarelo, *Iriarte*, p. 496.

(2) Samaniego poussa la colère jusqu'à la férocité. Un de ses pamphlets est intitulé *Lettre apologétique à M. Masson*. Samaniego se demande, comme l'auteur français : « Que doit on à l'Espagne »? — et il répond : « *Iriarte* ! » — Lettre inédite, découverte en 1894 par D. Julian Apraiz, professeur à l'Institut de Vitoria. Ap. Cotarelo, *Iriarte*, p. 328.

De Samaniego encore est cette épigramme :

Huerta escribe que el Parnaso
Esta cubierto de nieve.
¿ La fecha ? — El dia que Iriarte
Dio sus obras cabalmente.

(3) Samaniego a écrit des contes licencieux, qui sont restés longtemps inédits et que l'on peut lire dans l'amusante anthologie qui porte pour titre *Cuentos y poesias más que picantes*.

(4) Cotarelo, *Iriarte*, p. 223.

mais ne manquait ni de savoir ni de générosité. Ses ouvrages sérieux (1) montrent en lui des idées très supérieures aux idées courantes. Il est comme une force sans emploi, comme un génie incomplet et déréglé ; il a conscience de sa gaucherie et des vices de la société au milieu de laquelle il vit ; il souffre de ces vices comme de ses propres défauts, et ses vers ne sont bons que dans la satire. Il s'est peint au vif dans sa pièce contre les vices de la cour : « Tu ris de ce que « je dis, fripon ? — Je ris ; pourquoi non ? Vous, frère, vous « avez la mine de devoir rester toujours un mendiant. « Ecolier devenu courtisan, vous montrez la corde à chaque « instant : vous faites parade d'humilité et vous ne savez « pas être humain. Plein de science et de pédantisme, si « vous attendez quelque gros personnage pour lui présenter « une requête, et si vous le voyez tourner la tête vers quel« que charlatan, — comme s'il était dans l'obligation d'é« couter l'homme sage et de renvoyer le menteur, — vous « donnez à votre lèvre l'expression du dédain, vous remuez « la tête — vieux souvenirs des guerres scolastiques — et « vous maudissez le sort qui met le prix du savoir aux mains « de l'ignorance, qui préfère la *Gazette* à Platon. »

A ce maussade génie nous avouons préférer le courtois et magnanime Jovellanos (1744-1811), le type le plus complet de « l'honnête homme » qu'ait présenté l'Espagne du XVIIIe siècle (2). On sait aujourd'hui par son journal que D. Gaspar Melchor fut dans toute la force du terme un libre penseur. Il garda pour la religion de sa patrie le respect extérieur que les lois exigeaient et que la conscience autorise, mais il la domina, et, par-dessus ses enseignements, il contempla des vérités qu'elle ne savait plus voir. Les intérêts matériels et moraux de l'Espagne, l'économie politique et rurale, l'administration, l'enseignement, la critique d'art, la réforme des mœurs : rien de ce qui aurait dû passionner son pays ne lui

(1) *Reflexiones sobre el modo de escribir la historia de España. — Plan de unas instituciones de derecho español. — Observaciones sobre la tortura. — Contra el ateismo.*

(2) Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 481.

(3) E. Mérimée, *Jovellanos. Revue hispanique*, t. I, p. 38.

est étranger. S'il accepte le pouvoir, c'est pour le bien qu'il permet de faire ; ses idées tendent toujours vers le vrai, le juste et le pratique. Il est de la même famille d'esprits que Montesquieu. S'il touche à la littérature, c'est pour enseigner, pour persuader, pour enflammer les âmes. Sa poésie est peu goûtée des sertisseurs de vocables rares, elle nous enchante par sa gravité sereine, l'austérité de la forme, la beauté morale qui s'en dégage : « Tu seras savant et heu- « reux si tu es vertueux. La vérité et la vertu sont unes et « le bonheur n'existe que dans leur possession. Elles seules « donneront à ton âme la sécurité de la paix et la pureté de « la conscience. Dans la modération des désirs est la liberté « vraie. Dans la douceur est la joie d'agir et de faire le bien. « Le reste !... vent, vanité et misère ! »

Moins solidement équilibré, Juan Meléndez Valdés (1754-1817) fut plus exclusivement poète. Doux et tendre, il resta toute sa vie un grand enfant, courant après la fortune, sans réussir à la fixer, aventureux et pacifique, ambitieux et casanier ; *josefino* patriote et ferdinandiste libéral, il ne vit jamais clair autour de lui, mais son âme sonore vibra sous tous les chocs qui la touchèrent. Ses *Baisers d'amour*, voluptueux et chastes, — comme le Cantique des cantiques, — renferment de délicieux morceaux (1) « qui enflamment le plus « tiède, font rougir le modeste et viennent au secours du « malintentionné (2). Son *Eglogue à la louange de la vie champêtre* fut couronnée en 1780 par l'Académie espagnole et l'on trouva « qu'elle embaumait le thym ». Son idylle sur *l'absence*, ses romances du *soir* et des *moissonneurs*, son *ode aux étoiles*, son admirable élégie *à la mort de son frère* (3)

(1) Publiés par M. R. Foulché-Delbosc, *Revue hispanique*, t. I, p. 74.

(2) Otras pinturas hace
Que encienden al más tibio,
Ruboran al modesto,
Y auxilian al maligno

Vers de la sœur de Jovellanos sur Meléndez. — Cueto, *Bosquejo*, CXXXIV.

(3) Paréceme ora ver como vi en ella
La desmayada imagen de mi hermano,
De mi adorado hermano, ya en el punto
De la acerva agonia y sus pavores,

sont d'excellents poèmes, d'une langue magnifique et d'une facture parfaite, des œuvres de vrai poète et de grand poète.

Il fit école et compta parmi ses émules et ses disciples José Iglesias de la Casa (1748-1791), épigrammatiste et poète léger, dans le goût de Quevedo (1). — Cienfuegos, lyrique désordonné et parfois extravagant, mais gagné à toutes les idées généreuses, et plein de compassion pour les classes souffrantes (2). — Quintana enfin (1772-1857), son rival de gloire (3); ennemi des Français, et *afrancesado* lui-même, il a été un vrai libéral à la française, il a chanté *Padilla*, le révolté, résumé dans son *Panthéon de l'Escorial* les griefs de l'Espagne contre ses rois autrichiens, et lancé le cri de guerre contre l'envahisseur dans son *Ode à l'Espagne* (1808) (4).

Le vent de France avait soufflé sur lui. Il souffla aussi sur d'autres, et si fort qu'il les fit changer de patrie. D. José Marchena émigra en France à l'époque de la Révolution, dont il avait embrassé les idées. Au lieu de liberté il y trouva la prison. Il écrivit à Robespierre : « Tyran ! tu m'as oublié, » et ne put obtenir d'être guillotiné. Instruit, plein d'imagination, excellent latiniste, il poussa l'irréligion jus-

Estendido en el lecho, congojoso,
Desfigurado, consumido y yerto
De sombra fría y de sudor de muerte,
Y los ojas ya turbios y caidos,
Mirando en confusion á todas partes,
Diciendo adios al mundo, y cerca viendo
La eternidá espantable y sus horrores.

(Publie par R. Foulché-Delbosc, *Revue hispanique*, t. IV, p. 270.)

(1) Cueto, *Bosquejo*, p. CXIV. — *Poesias ineditas de Iglesias*, publiées par M. Foulché-Delbosc, *Revue hispanique*, t. II, p. 77.

(2) Cueto, *Bosquejo*, p. CLXXV.

(3) Id. ibid., p. CLXXVIII.

(4) On ne lira pas sans intérêt le curieux jugement de Godoy sur Quintana : « Que dirai-je de Quintana? C'est un Hercule céleste, qui vous enlève « et vous entraîne avec lui. Il foudroie la tyrannie, balaie les erreurs de la « terre, fait vibrer dans l'âme toutes les cordes de l'honneur et du patrio- « tisme. Il réveille l'ardeur guerrière, il allume la soif de la victoire, il mar- « que du sceau de l'infamie la corruption et la perfidie des cours. » — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 318.

qu'à l'athéisme, et cependant sa plus belle ode est dédiée au Christ crucifié (1).

D. José Maria Blanco, fils d'Irlandais, entré dans les ordres sans vocation, quitta l'Espagne en 1810 et se réfugia en Angleterre, où on le vit rédiger un journal anticatholique : *El Español*, occuper une chaire à Oxford et un canonicat à Saint-Paul de Londres. Tour à tour catholique, athée, anglican, déiste, il semble qu'il n'ait jamais réussi à voir clair dans son âme. Il aima du moins la liberté. Ses poésies, composées en Espagne, à l'époque la plus paisible de sa vie, ne font rien présager des violences qu'on lui vit plus tard (2).

D. Jayme Villanueva émigra comme lui en Angleterre. D. Pablo de Jerica émigra en France. D. José Vargas Ponce, député aux cortès en 1813 et en 1820, eût sans doute éprouvé les effets de la colère de Ferdinand, s'il n'était mort en 1821.

En dehors de Madrid et de Salamanque, quelques essais littéraires se produisirent à Séville et en Catalogne.

A Séville, Olavide, Jovellanos et Forner essayèrent de répandre le goût classique. Les tenants de la vieille littérature, les *copleros*, luttèrent longtemps avec avantage, mais, vers la fin du siècle, quelques jeunes gens adoptèrent enfin la nouvelle mode (3). Le plus remarquable fut Lista, auteur de poésies sacrées, d'un beau poème allégorique : *la Vie humaine*, et d'une touchante élégie : l'*Hymne du malheureux* (1817), son meilleur ouvrage, parce qu'il est le plus simple et le plus sincère (4).

La Catalogne eut encore quelques poètes populaires. On cite une *letrilla*, où une gitane dit la bonne aventure à Philippe V. — Le *Romance de la dame de Reus*, qui donna son honneur pour sauver son mari et tua son séducteur qui n'avait pas fait grâce à son époux. Toute la Catalogne a chanté la *Mort del bach de Roda*, pendu comme catalaniste par les soldats de

(1) Cueto, *Bosquejo*, p. CCVII.
(2) Id. ibid., p. CCXI.
(3) D. Luis José Muñoz de Leon y Ocaña. — *Vies de saints*, mises en vers.
D. Antonio Lopez de Palma. — *Satires*.
D. Antonio Gonzalez de Leon. — Saynète : *El Francés por devoción*.
D. Alonso Jaen y Castillo. — Poésie épique.
(4) Cueto, *Bosquejo*, p. CXCVII.

Philippe V. *L'Héritier de la potence* est une lugubre chanson qui rappelle les pendus de Villon (1). L'histoire de *Maria Galonna*, qui se laissa séduire par le bandit Pablo Gibert, n'est pas moins dramatique (2).

Rien ne faisait prévoir à cette époque la magnifique renaissance de la littérature catalane au XIXe siècle, mais ces chants populaires suffisent à attester que la vieille Catalogne ne se résignait pas à mourir.

VII. — Le Théâtre.

L'influence française ne se fit sentir sur aucun genre littéraire aussi puissante que sur le théâtre. Tous les gens cultivés convenaient alors que la France seule avait retrouvé la tradition antique et les véritables règles de la beauté dramatique.

La scène espagnole était bien tombée depuis les temps glorieux de Philippe IV, où 40 troupes de comédiens parcouraient la Péninsule et jouaient jusque dans les moindres villages. La reine Marie-Anne d'Autriche avait interdit les représentations théâtrales (1665), et quand Charles II avait voulu les reprendre, quinze ans plus tard, on n'avait pu rassembler que trois compagnies pour les spectacles de la cour (3). Philippe V avait appliqué aux nécessités de la guerre les sommes destinées à la représentation des *Autos sacramentales* pendant la semaine du *Corpus* (4). Il y eut un moment où il n'y eut plus de théâtre espagnol que dans trois villes d'Espagne (5).

(1) Y aqui dalt en un tosia
Tens una casa parada,
Una casa ab tres pilaus,
Sense sostre ni taulada,
Que de dia hi toca l' sol,
Y de nit la lluna clara
Vinga de alla hou vinga l' vent
Sempre t' tocará la cara.

(2) Balaguer, *Historia de Cata'uña*, t. V, p. 410. — Cf. Mila y Fontanals, *Romancerillo*.

(3) *Rev. des Deux-Mondes*, II, 2, p. 282.

(4) Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, t. I, p. 282.

(5) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 347.

Les théologiens s'en mêlèrent. Le P. Gaspar Diaz, de la Compagnie de Jésus, prouva que les comédies constituaient un divertissement illicite (1740) (1). D. Tomás de Erauso y Zabaleta défendit, au contraire, la légitimité du théâtre, et se vit approuvé par le provincial des Trinitaires, le prieur des Récollets, le définisseur des Basiliens et le prévôt de San Cayetano (2). L'acteur Manuel Guerrero répondit de son côté au jésuite en vrai canoniste et en solide théologien. Et cependant la thèse du P. Diaz fut reprise en 1751 par D. Ramon Cayoro y Fonseca.

Les comédies étaient suspendues en temps de pénitence. En 1752 et 1753, une sécheresse générale ayant affligé le royaume, il n'y eut pas de comédies cette année-là (3). Certaines villes faisaient vœu de ne plus tolérer les spectacles (4).

Mais Ferdinand VI aimait trop l'opéra italien pour oser priver ses sujets d'aller au théâtre. Charles III, au contraire, détestait musiciens et comédiens. Il songea à condamner absolument le théâtre, et reculant devant ce parti barbare, il chercha du moins à substituer au théâtre anarchique de la vieille Espagne le théâtre discipliné et décent de la France de Louis XIV.

Le théâtre espagnol était directement issu des représentations religieuses du moyen âge. Il ne s'était astreint à aucune règle et ne gardait aucune unité, mélangeait tous les tons et tous les genres et ne cherchait qu'à peindre la vie, sans souci d'art ou de moralité ; mais ses partisans soutenaient qu'il renfermait plus d'invention, plus d'esprit et plus de poésie que tous les théâtres corrects et réglés (5).

On jouait des *comedias de ruido*, pièces historiques à personnages royaux, comportant d'héroïques tirades et de tra-

(1) *Consulta teologica acerca de lo ilicito de representar y ver comedias*, 1740.

(2) Ferrer del Rio, *op. cit.*, t. IV, p. 353.

(3) Pellicer, *Tratado sobre el origen de la comedia*, I, p. 280.

(4) Id. ibid., I, p. 279.

(5) D. Vicente de la Huerta, *Teatro hespañol*, 1ª parte, Madrid, 1785.

giques catastrophes, des *comedias de capa y espada*, scènes de la vie ordinaire, des *comedias de figuron*, ou comédies de caractère, des *comedias de tramoya*, ou comédies d'intrigue, des *comedias de magia* ou féeries, des *autos sacramentales*, ou pièces religieuses.

Ce vieux théâtre était resté singulièrement populaire. La moitié des pièces qui se jouaient en Espagne à la fin du XVIIIe siècle appartenaient encore au répertoire de Calderon ; Moreto, Solis, Hoz, Córdoba, Lope, Tirso, Alarcón, étaient aussi en faveur (1). Trois auteurs, aussi féconds que détestables, D. Antonio Valladares de Sotomayor, D. Gaspar de Zavala y Zamora, et D. Luciano Francisco Comella inondaient la scène de comédies, de *zarzuelas* et de *sainetes*, dont le style grotesque et l'invraisemblable complication captivaient encore le public populaire de Madrid et des villages voisins. « Tel paysan en veste grise qui, au fond du parterre, « allongeait le cou avec anxiété était un amateur de théâtre, « qui dépensait tout son argent en voyages à Madrid, et qui « était venu de Mostoles sur le seul bruit qu'on devait don- « ner une grande représentation (2). »

En 1762, D. Nicolas de Moratin jeta le cri de guerre contre le théâtre national (3), et le 17 juin 1765 les *autos sacramentales* furent interdits à Madrid et dans les grandes villes. Puis, sous l'influence d'Aranda, les réformateurs obtinrent une plus exacte police des théâtres, troublés à Madrid par les querelles des *polacos* (4) et des *chorizos* (5). Les deux troupes furent obligées d'alterner chaque semestre dans chaque théâtre, et de faire caisse commune. On renouvela les décors, D. Bernardo de Iriarte fut chargé de reviser le théâtre espagnol. Il examina 600 pièces et en trouva 70 à conserver. Il proposa de supprimer les saynètes indécentes et

(1) Cotarelo, *Iriarte*, p. 333.

(2) Iriarte, *Los literatos en cuaresma*. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 108.

(3) *El desengaño del teatro español*.

(4) Habitués du théâtre de la Cruz, qui devaient leur nom au trinitaire déchaussé, le P. Polaco, grand amateur de théâtre, et terrible *voceador* dans les représentations agitées.

(5) Tenants du théâtre du Principe, ainsi nommés parce qu'un comique de la troupe avait un jour mangé du saucisson sur la scène.

de traduire des pièces françaises qui, peu à peu, réformeraient le goût national (1).

Des théâtres à la française furent organisés dans les résidences royales ; on y joua l'*Orphelin de la Chine* de Voltaire, et le *Philosophe marié* de Destouches (2).

En 1770, D. Luis de Azema y Reynaud, un Français qui savait à peine l'espagnol, fut nommé directeur des théâtres de Madrid et professeur de déclamation (3).

En 1784, D. José Resma traduisit du français l'*Art du théâtre*, où étaient exposés les vrais principes de la déclamation théâtrale (4).

Mais le public restait indifférent à toutes ces tentatives : « Aux Grecs et aux Romains vêtus à la française il préférait « ses *majas* et ses petites-maîtresses, ses *manolos*, ses nobles, « ses abbés, ses barbiers, ses paysans et ses soldats, qui « étaient sa propre image. Il aimait encore à s'enflammer « au souvenir de sa splendeur et de sa gloire passée, évo- « quée en vers magnifiques par Lope, Calderon et Mo- « reto (5) ». Il sifflait ses meilleures actrices quand elles venaient lui jouer la tragédie (6). Il eût fallu des chefs-d'œuvre pour triompher de l'hostilité du public.

D'audacieux patriotes essayèrent d'en créer, mais leurs efforts n'aboutirent qu'à de lamentables échecs (7). Parmi les nombreuses tragédies qui virent alors le jour, trois pièces seulement méritent d'être retenues. La *Numance détruite* de Ayala (1775) est purement écrite, abonde en hautes et nobles

(1) Cotarelo, *Iriarte*, p. 66.
(2) Id. ibid., p. 70.
(3) Id. ibid., p. 331, note 1.
(4) *Gaceta de Madrid*, 7 déc. 1784.
(5) Cotarelo, *Iriarte*, p. 83.
(6) Maria Ladvenant réussit à se faire écouter dans les tragédies de *Necepsis* et d'*Hipsipile, princesse de Lemnos*, mais, après sa mort, on n'osa plus les représenter. *Id. ibid.*, p. 64.
(7) La *Virginie* (1750) et l'*Ataulf* (1753) de Montiano y Luyando. — La *Lucrèce* (1763) de Nicolas de Moratin. — Le *Pélage* (1769) de Jovellanos — L'*Hormesinda* (1770) de Nicolas de Moratin. — Le *Sancho Garcia* (1771) de Cadalso. — Le *Guzmán-el-bueno* (1777) de Nicolas de Moratin. — L'*Atahualpa* (1784) de Cortes. — Le *Pitaco*, l'*Idomeneo*, la *Comtesse de Castille* et la *Zoraïde* de Cienfuegos (1764-1809). — Le *Duc de Viseu* (1801) et le *Pélage* (1805), de Quintana.

pensées, mais manque de vie et d'action (1). La *Rachel* de Huerta (1778) est tirée de l'histoire d'Alphonse VIII. C'est un beau drame populaire, qui a survécu à la critique et aux éloges, mais qui doit justement cette heureuse fortune à ce qu'il s'est inspiré des traditions héroïques de l'ancien théâtre ; c'est une *comedia de ruido* assagie, ou une tragédie à l'espagnole (2). Le *Pélage* de Quintana (1805), très applaudi à sa naissance, est d'une noble et vigoureuse inspiration (3).

La comédie régulière donna de meilleurs résultats que la tragédie. Après d'informes essais de Luzan (4) et de Nicolas de Moratin (5), Iriarte composa en 1770 sa comédie : *Hacer que hacemos*, d'une grande pureté de langue et d'une versification facile (6). L'année suivante, Jovellanos donna au théâtre son *Honnête criminel*, sorte de tragi-comédie à tendances philosophiques, où il s'élève contre l'interprétation pharisaïque des lois. Représentée à Cadiz en français et en espagnol, la pièce eut un légitime et durable succès et se joua même en France et en Allemagne (7).

Pour célébrer la naissance de deux fils jumeaux du prince des Asturies, la ville de Madrid organisa en 1783 un concours dramatique, dont Meléndez avec sa comédie des *Noces de Gamache* et Trigueros avec ses *Artisans* furent les lauréats ; mais ni l'une ni l'autre de ces pièces ne trouvèrent grâce devant le public. Les excentricités de Don Quichotte, les plaisanteries de Sancho et les jolis vers semés dans la pièce de Meléndez lui permirent de rester quelques jours sur l'affiche, mais les *Artisans* soulevèrent un effroyable tumulte (8).

Le *Jeune homme mal élevé* d'Iriarte, représenté avec grand

(1) Cotarelo, *Iriarte*, p. 125.
(2) Cueto, *Bosquejo*, p. CXIII.
(3) Cotarelo, *Isidoro Maiquez*, p. 209.
(4) *La Raison contre la mode* (1751), traduction du *Préjugé à la mode* de la Chaussée.
(5) *La Petite-Maîtresse* (1762).
(6) Cotarelo, *Iriarte*, p. 78.
(7) Ticknor, *Hist. de la lit. esp.*, t. III, p. 363.
(8) Une romance populaire mit en scène un juge qui, au lieu de condamner un perturbateur à dix ans de galères, l'envoie à une représentation des *Artisans*. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 293.

succès le 9 septembre 1788, est une fort jolie comédie bourgeoise, de nuance un peu pâle, mais d'une très agréable distinction (1). Il voulut lui donner un pendant, et sa *Jeune fille gâtée*, représentée seulement en 1791, mérita les éloges des critiques les plus difficiles, qui la trouvèrent irréprochable en toutes ses parties : prothèse, épithèse, catastase, péripétie, agnition et catastrophe (2). On doit encore à Iriarte une jolie comédie de société : *El dón de gentes*, et un proverbe pour fin de fête : *Le lièvre sort d'où l'on y pense le moins.*

A la fin du XVIII[e] siècle, la comédie régulière finit par conquérir droit de cité sur la scène espagnole, grâce au talent délicat de D. Leandro de Moratin.

Destiné par son père à la profession de bijoutier, D. Leandro avait obtenu à vingt-deux ans un accessit au concours de poésie ouvert en 1782 par l'Académie espagnole. Jovellanos le recommanda à Cabarrus, qui l'emmena à Versailles, et à Paris, où il apprit le français et connut Goldoni. Plus tard il visita la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et rapporta de ses voyages une instruction peu commune chez les lettrés de son pays. Cinq comédies (3) composent tout son bagage dramatique, mais ces pièces comptent parmi les ouvrages les plus purs de la littérature espagnole. Moratin est un classique : toutes ses pièces obéissent à la loi des trois unités, et il semble mettre tout son art à simplifier l'intrigue autant que possible. C'est un moraliste : il ridiculise les jaloux, les avares, les mauvais auteurs, les hidalgos de rencontre, les faux dévots ; il philosophe volontiers, il proteste contre la tyrannie des mœurs, il veut que les femmes jouissent d'une honnête liberté, il blâme les pères qui empêchent une jeune fille d'épouser le mari de son

(1) Cotarelo, *Iriarte*, p. 347.

(2) Id. ibid., p. 361.

(3) *El viejo y la niña* (1790). — *La comedia nueva* o *El café* (1792). — *El Baron* (1803). — *La mojigata* (1804). — *El si de las niñas* (1806). Ses ennemis déployèrent contre lui un tel acharnement qu'il abandonna le théâtre, et laissa inachevées quatre ou cinq comédies, dont il avait tracé le plan et esquissé les principales scènes.

Le *Si de las niñas* fut dénoncé au Saint-Office et finit par être interdit. E. Cotarelo, *Isidoro Maiquez*, p. 229.

choix. Il reste espagnol par sa langue pittoresque, par la liberté de son dialogue, dont la crudité dépasse quelquefois Molière, par le ton orthodoxe qui règne dans toutes ses pièces, par la noblesse et la générosité de certains caractères, qui nous paraîtraient de convention et qui ne le sont pas en Espagne, où les personnes les plus simples pensent et parlent souvent avec une dramatique grandeur.

Les classiques voient dans Iriarte et Moratin les deux meilleurs comiques du XVIIIe siècle espagnol ; mais les amis du vieux théâtre leur préféreront toujours D. Ramon de la Cruz Cano y Olmedilla (1731-1794), fécond auteur de 542 pièces cataloguées (1) et qui a mérité d'être appelé le Goya du théâtre (2).

Employé à la recette des amendes (*penas de camara*), D. Ramon est un enragé Madrilène. Reçu dans la plus haute société, protégé par les ducs d'Albe et d'Osuna, ce qui l'attire et le charme par-dessus tout, c'est la gent populaire. Il flâne par les rues et marchés, il fréquente les tavernes et les bals publics, il assiste aux discussions et aux querelles des allants et venants, il note au passage les mots pittoresques, les figures hardies, les locutions proverbiales. Il écoute les commérages ; il est attentif aux faits divers de la vie quotidienne, et de tout cela il tire de charmantes petites pièces, qui s'intercalent entre deux actes d'une *comedia de ruido* et ragaillardissent le spectateur. Il est espagnol de la tête aux pieds et ne perd pas une occasion de se moquer des *galliparlistas*. Il ne veut pas qu'on fasse de son pays « une diph« tongue franco-espagnole, un peuple qui ignore ce qu'il « portera le lendemain, du soulier jusqu'au chapeau, car si « un étourdi de Français s'avise de tout bouleverser, l'Es« pagne aussitôt mettra tout sens dessus dessous, et ce que « ne pourrait faire un Alexandre, une marionnette l'obtient « aisément (3). » Il connaît la vanité de l'hidalgo, « qui « mange son pain et son oignon au-dessous de l'écusson de

(1) D. Emilio Cotarelo y Mori, *D. Ramon de la Cruz y sus obras*. Madrid, 1899, in-8°.

(2) Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp*, p. 484.

(3) *La petimetra*.

« ses armoiries, et se promenant ensuite d'un air noble et « pacifique, sème l'honneur sur tous ceux qui le regar- « dent (1). » Il met en scène les *Usiás* et leurs perruquiers français, les acteurs et les actrices en vogue (2), les auteurs et les critiques (3), les maires de village (4), les bourgeoises et leurs papotages (5), les maris ridicules (6), les abbés (7), les avocats et gens de justice, et par-dessus tout les gens du peuple, hommes et femmes, toujours en quête de plaisir et d'aventures (8). Il les peint avec tant de justesse et d'esprit qu'ils enchantent, sous sa plume, jusqu'aux seigneurs et aux grandes dames qui jouent ses saynètes dans leurs salons (9).

S'il a contre lui tous les néo-classiques, il répond à leurs attaques en les mettant en scène (10), ou en parodiant leurs tragédies (11). Mais on ne médit pas impunément de Boileau ; cela porte malheur, et D. Ramon, si avisé quand il se moque des faiseurs de tirades à la française, s'est laissé tenter lui-même par le démon tragique. Il a composé un *Sésostris*, il a traduit du Métastase (12), du Voltaire (13), du Ducis (14) ; il a poussé l'aveuglement jusqu'à préférer ces poèmes mal venus à ses inimitables saynètes.

Il est à peine croyable qu'il n'existe pas encore une seule édition complète de ses œuvres. La plus considérable, celle de Durán (15), ne comprend que 120 saynètes. M. Cotarelo vient de consacrer un livre très intéressant à la bibliographie de Ramon de la Cruz, mais la ville de Madrid, qui pos-

(1) *La Vispera de san Pedro.*
(2) *El hospital de la moda. El teatro por dentro.*
(3) *Manolo, El pueblo quejoso.*
(4) *Inesilla, la de Pinto.*
(5) *La visita de duelo.*
(6) *El casamiento desigual.*
(7) *Los hombres con juicio.*
(8) *El fandango de candil. — Los bandos del Avapies.*
(9) D. Jose Feliu y Codina, *Sainetes de Ramon de la Cruz.* Barcelona, 1882, 2 vol. en 8°, prologo.
(10) *¿ Qual es tu enemigo ? — Los cuatro barrios. — El poeta aburrido.*
(11) *Manolo.*
(12) *Aecio triunfante* (1767). — *El rey pastor* (1767). — *Zenobia* (1768).
(13) *El soberbio Bayaceto* (1769). — *La Escocesa* (1771).
(14) *Hamleto, rey de Dinamarca.*
(15) Madrid, Yenes, 1843.

sède dans ses archives tant de saynètes inédites du maître, devrait se décider à les éditer. C'est vraiment un mauvais métier que celui d'auteur, et D. Ramon avait raison quand il disait : « Passer la nuit à veiller et la journée à dis- « courir, voir tout le monde vous maudire et ne trouver « personne à vous récompenser, ignorer quand on jouera « votre œuvre et voir dépendre sa renommée encore plus des « affronts que des applaudissements, savez-vous bien ce que « c'est que cela ? — Non ! — Eh bien ! c'est être poète. »

VIII. — La musique.

La Musique. — Il n'est peut-être pas de pays au monde où la musique soit plus réellement populaire qu'en Espagne, et cependant la musique espagnole est si peu connue que des Espagnols eux-mêmes en ont presque nié l'existence (1). Ce qui est vrai, c'est que la musique espagnole est un art exclusivement national et qu'elle ne comporte point l'opéra. Swinburne arrivant à Alicante se réjouissait d'entendre de la musique italienne, après les miaulements de la musique française et les bourdonnements des seguedilles espagnoles (2). Beaucoup de gens pensaient comme lui au XVIIIe siècle, et c'est pourquoi on voulut imposer à l'Espagne l'opéra italien, comme on lui imposait la tragédie française.

Dès 1703, Philippe V appelle à Madrid une troupe italienne et lui abandonne le théâtre du Retiro. Le 25 août, pour la Saint-Louis, on représente *El pomo de oro para la mas hermosa*, adaptation espagnole d'un opéra italien (3), et le 17 septembre, pour l'anniversaire de la reine, on joue *la Guerra y la paz entre los elementos* (4). A Barcelone, l'archiduc

(1) « En fait de musique, nous présentons le phénomène inexplicable *de n'avoir rien produit*, en dépit d'un goût populaire inné, et quoique possédant comme nous les possédons des trésors merveilleux de musique sacrée ancienne, et dans la plupart de nos régions des chants populaires d'un caractère sans égal. » Almirall, *L'Espagne telle qu'elle est*, p. 278.

(2) Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 153.

(3) Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, III, p. 33, attribue la musique de cet opéra à Cesti.

(4) Carmena y Millan, *Cronica de la opera italiana en Madrid*. Madrid, in-4°, 1878, p. XVIII.

Charles avait pour maître de chapelle le Napolitain Giuseppe Porsile, pour ténor le Romain Giulio Cavaletti, pour directeur de la compagnie de comédie Leonardo da Rinaldi, pour poète de cour Bernardino Maddali, Napolitain comme Porsile (1).

L'opéra italien se joua à Madrid pendant tout le XVIIIe siècle, soit au Retiro, soit aux *Caños del peral*, inauguré solennellement en 1738 avec le *Demetrius* de Métastase (2). De 1738 à 1776, époque à laquelle Charles III supprima les représentations, 47 opéras italiens furent montés sur la scène du Retiro (3), et de 1738 à 1808 les *Caños del peral* donnèrent 160 opéras (4).

Il n'est pas douteux que la vogue du théâtre italien n'ait été en grande partie une mode officielle et ne doive beaucoup au snobisme mondain, mais elle fut longue et puissante; sous Philippe V et sous Ferdinand VI, l'aristocratie allait à l'opéra pour faire sa cour; sous Charles III et Charles IV, alors que l'opéra était mal vu du roi, elle y alla par goût. Les célèbres actrices Brigida Giorgi-Banti et Luigia Todi divisèrent la haute société en deux coteries rivales, que dirigeaient les duchesses d'Albe et d'Osuna (5). Quand une ordonnance royale eut prohibé les pièces en langue étrangère et interdit la scène à tout acteur non naturalisé (6), on continua à chanter l'opéra en italien, comme on le fait encore aujourd'hui. L'opéra resta aux yeux des savants l'œuvre musicale par excellence, et l'idéal de tout musicien fut de se faire un nom dans l'art pompeux et magnifique des Corselli, des Coradini et des Jomelli (7).

David Perez (1711-1778), établi à Lisbonne, y représenta avec

(1) Josef Rafel Carreras y Bulbena, *Carlos d'Austria y Elisabeth de Brunswich Wolfenbuttel a Barcelona y Girona*. Barcelona, 1902, in-8°.

(2) Carmena, *op. cit.*, p. XL.

(3) Id. ibid., p. 18.

(4) Id. ibid., p. 23.

(5) Id. ibid., p. 23.

(6) Id. ibid., p. 24.

(7) Des auteurs peu scrupuleux adaptaient vaille que vaille à la scène espagnole les compositions des maîtres italiens et ne savaient pas toujours écrire leurs livrets en italien correct. E. Cotarelo, *Isidoro Maiquez*, p. 201.

éclat les traditions de l'école napolitaine. Favori du roi, doté d'une pension de 50.000 francs, il écrivit pour le théâtre de la Cour. Son *Alexandre aux Indes* fut monté avec un luxe inouï. On vit sur la scène un corps de cavalerie et une phalange macédonienne qui manœuvra d'après les principes exposés par Quinte-Curce. Son art tout d'imitation et de seconde main n'offre plus d'intérêt aujourd'hui (1).

Le Catalan Terradellas (1711-1751), fils d'un charpentier de Barcelone, étudia la musique à Naples et vécut à Rome et en Angleterre. Élève de Valls et de Durante, il acquit une grande réputation de science musicale, et fut consulté par Rousseau et d'Alembert. Grétry parle de lui dans ses Mémoires avec grande estime (2). A l'âge de vingt-huit ans, il donnait déjà une *Astarté* au grand théâtre de Naples. Sa *Mérope* (1743), son *Mithridate* (1746), son *Bellérophon* (1746), sa *Sésostris* (1751) (3), se recommandent par la souplesse de la facture et la grâce des cantilènes. Maître de chapelle à Saint-Jacques des Espagnols, il composa une messe à quatre voix et orchestre et un oratorio: *Joseph reconnu par ses frères*.

Le Valencien Martin y Soler (1754-1810), appelé par les Italiens Martini ou lo Spagnuolo, vécut surtout en Italie et en Autriche et mourut en 1806 à Saint-Pétersbourg. Ses meilleures œuvres sont l'*Arbore di Diana* et la *Cosa rara*, dont Mozart a intercalé un air au dernier acte de son *Don Juan*. Très prisé de Joseph II et très aimé du public, il manquait cependant d'originalité, et Mozart avait prédit qu'une fois passée de mode son œuvre tomberait dans le plus complet oubli (4).

Mieux avisés furent les Espagnols qui ne se firent pas Italiens et continuèrent à cultiver les genres nationaux, *entremeses*, *eglogas*, *villancicos*, *cuatros de empezar*, *baile cantado*, *tono*, *tonada*, et surtout *tonadilla* et *zarzuela* (5).

(1) Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, III, p. 37. Fétis, *Biographie*, v° Perez.
(2) Id. ibid., p. 36.
(3) Soldoni, *Diccionario biografico-bibliografico de musicos españoles*, t. I, p. 256. Fétis, *op. cit.*
(4) Soldoni, *Diccionario*, t. II, p. 353. Fetis, v° *Martin*.
(5) Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, t. III, p. 32.

La *tonadilla* n'est, à proprement parler, qu'une chanson, mais elle comporte tous les genres, admet tous les rythmes et emprunte ses refrains jusqu'aux cris des artisans, des bergers et des bouviers (1).

La *zarzuela*, sœur du vaudeville français, mais d'un tour bien plus libre, passe du parlé au chant, lorsque le développement de l'action amène l'explosion lyrique; les récitatifs, les airs, les duos et les chœurs y nuancent à merveille la peinture dramatique. « La zarzuela constitue un type d'art très indépendant et très complet (2). »

Ce fut en 1757, d'après Soldoni, que D. Luis Mison, flûtiste de la chapelle royale, composa pour une fête du *Corpus* la première tonadilla. Le succès fut tel qu'il dut en écrire une autre pour Noël ; il n'y eut bientôt plus de représentation théâtrale sans tonadilla. Mison écrivit aussi des zarzuelas : *Echo et Narcisse*, *Pyrame et Thisbé* et fit la musique du monologue de D. Tomas de Iriarte *Guzman el Bueno* (3).

D. Antonio Rodriguez de Hita « fut le musicien attitré du grand saynetiste Ramon de la Cruz », maître de chapelle au couvent de l'Incarnation de Madrid et savant théoricien (4) ; il n'écrivit que des zarzuelas. Sa *Briseida* et ses *Labradoras de Murcia* ont été reprises, il y a quelques années, au Conservatoire de Madrid avec le plus brillant succès (5). D. Pablo Esteve y Giman partagea avec lui la faveur du public madrilène (6).

D. Manuel Garcia (1775-1832) écrivit en 1805 deux monologues lyriques, *El preso* et *El poeta calculista* ; c'est dans ce dernier que se trouve l'air si populaire en Espague : *Yo que soy contrabandista* (7).

D. Fernando Sor excella aussi dans la chanson (8).

C'est par centaines que se comptent les morceaux de mu-

(1) Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, III, p. 50.
(2) Id. ibid., t. III. p. 47.
(3) Soldoni, *Diccionario*, I, p. 258.
(4) Soldoni, *Diccionario*, v° *Rodriguez de Hita*.
(5) Soubies, *op. cit.*, III, p. 49.
(6) Soldoni, *op. cit.*, v° *Estève*.
(7) E. Cotarelo, *Isidoro Maiquez*, p. 216.
(8) Soldoni, *Diccionario*, I, p. 281.

sique de danse, les compositions pour guitare, pour flûte, violon et piano.

A l'autre pôle de l'art, la musique religieuse, gloire déjà ancienne de l'Espagne, continua à se développer et profita des goûts fastueux de l'Eglise espagnole.

Chaque grande église, chaque couvent important avait ses instrumentistes, ses choristes et son maître de chapelle (1). Les places se donnaient au concours et il n'y a aucune exagération à dire que ces concours l'emportaient de beaucoup sur les concours universitaires; plus d'un docteur eût mérité le bonnet d'âne, il fallait un vrai talent pour être reçu flûtiste aux Descalzas reales ou à San Isidro el Real.

En 1787, un concours pour l'emploi de violon à la chapelle royale durait trois jours. Le premier jour, chaque concurrent exécutait une sonate à son choix, étudiée à loisir. Le second jour, il fallait déchiffrer à première vue une sonate indiquée par les juges. Le troisième jour, chaque candidat devait tenir le rôle de premier violon et diriger l'exécution de quelque passage difficile d'une messe chantée ; quelques interrogations générales et un exercice de transposition terminaient l'examen (2).

Presque tous prêtres, les maîtres de chapelle et les organistes vivaient pour leur art et acquéraient souvent une habileté d'exécution incomparable, comme le P. Casanovas, qui improvisait sur l'orgue des sonates si belles et si achevées qu'elles eussent mérité l'impression (3), comme D. Carlos Baguer, organiste si réputé que les meilleurs exécutants d'Espagne et de France faisaient le voyage de Barcelone pour l'entendre (4).

On ne peut citer tous ceux qui se distinguèrent alors comme

(1) En 1786, Madrid comptait onze chapelles organisées : Chapelle royale de S. M. — Chapelles de Santa Maria, de la Encarnacion, de las Descalzas, de la Soledad, de San Felipe Neri, de San Isidro el Real, de Santa Cecilia, de San Cayetano, del Real Colegio de niños desamparados, del Colegio de niños de San Ildefonso. Soldoni, *Diccionario*, IV, p. 421.

(2) *Diario curioso de Madrid*, 26 fév. 1787.

(3) Soldoni, *Diccionario*, II, p. 263, d'après les livres de chœur du couvent. Pedrell, *Diccionario biobibliografico*.

(4) Soldoni, *Dic.*, I, p. 314.

compositeurs de musique sacrée. Les offices des grandes fêtes devenaient, grâce à eux, de prestigieuses représentations sans personnages, dans l'immuable décor des stalles de chêne sombre et des autels étincelants de dorure ; la musique emplissait les voûtes et menait les fidèles, au gré de son caprice, des horreurs de la géhenne aux triomphales allégresses du paradis. Toutes les passions qui bouillonnent au cœur des hommes trouvaient leur expression dans cet art sincère et savant, tour à tour lugubre et joyeux, tendre et menaçant, gracieux et terrible, qui savait s'envoler, planer, tomber, rebondir et repartir encore plus haut et plus loin, avec toute la mobilité, toute la fougue, tous les vertiges de l'âme espagnole elle-même.

La messe, cet admirable poème symbolique, a trouvé chez D. Francisco Valli, chez D. Pascual Fuentes (1), chez D. Jose de Torres Martinez Bravo, chez D. Jaime Balius y Vila, de dignes interprètes de sa mystique beauté. Une messe d'Aranaz a été considérée par Chérubini comme un chef-d'œuvre de science et de facture (2). La grand'messe à deux chœurs de Bernardo Tria a été reprise le 30 mai 1869 à l'église San Justo et San Pastor de Barcelone et a produit un effet indescriptible (3).

Torres Martinez et Miguel Lopez Remacha ont composé des offices des morts. D. Jose Nebra, organiste de la chapelle royale, a écrit une belle messe de *Requiem* pour les obsèques de la reine Barbara (4). Fr. Benito Julio excellait dans ce genre de composition et y mettait une note lugubre d'une grande originalité (5).

A ces grands morceaux, il faut ajouter d'innombrables psaumes, répons, hymnes, fugues, litanies, versets et motets, dont quelques-uns sont encore mentionnés aujourd'hui comme des œuvres de haute valeur. On cite les *Villancicos*

(1) Les Archives de la cathédrale de Valence conservent 200 morceaux de cet artiste. Pedrell, *Dic.*

(2) Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, t. III, p. 57.

(3) Soldoni, *Diccionario*, t. II, p. 343.

(4) Soubies, *op. cit.*, p. 59.

(5) Soldoni, *op. cit.*, III, p. 346.

de Fuentes, de Lopez et de Pons, le *Stabat mater* de Ripa, le *Salve* de Fr. Benito Esteve, le *Dixit Dominus* et les *Répons de Noël* de Francisco Xavier Garcia, le *Gloria*, les *Répons de Noël* de Palomino, les *Répons de la semaine sainte* de Casanovas, œuvre admirable qui « semble résumer toutes les « merveilles de la musique et si bien lier la musique aux « paroles que l'une semble l'âme des autres (1) ».

Ces grands musiciens n'étaient pas seulement d'excellents artistes. Ils possédaient à un haut degré la science technique et leurs écrits forment une littérature musicale « digne de la plus sérieuse attention (2) », où se trouvent déjà en germe les idées qui ont révolutionné la musique au XIXe siècle.

Dans son *Théâtre critique*, le P. Feyjoo compare avec sagacité la musique des anciens et des modernes, blâme le style trop orné des Italiens et loue l'austérité de la vieille école nationale Le P. Juan Andres étudie *la Musique des Arabes*, le P. Enrique Florez consacre un mémoire à la musique mozarabe et au chant eugénien, le P. Romero de Avila publie un *Art du plain-chant et orgue* (1761), Fr. Pablo de Ramoneda, maître de chapelle à l'Escorial (1784), écrit un *Traité du plain-chant*. Les musiciens se divisent en écoles, formulent et défendent avec âpreté leurs théories artistiques. Le P. Pedro Ulloa donne en 1717 sa *Musique universelle*. D. Antonio Rodriguez de Hita publie en 1757 ses *Nouvelles règles de contrepoint*. Son *diapason instructif*, recueil de lettres adressées à ses élèves, constitue « une excellente « tentative pour unir le sens de la tradition à l'esprit d'inno- « vation (3) ». (Le P. Geronimo Antonio Soler suscite par sa *Clef de la modulation* (1763) une très vive polémique. D. Antonio Ventura Roel del Rio lui répond en 1764 par les *Objections musicales nécessaires à la Clef de la Modulation*, et D. Juan Bautista Bruguera par le *Labyrinthe des Labyrinthes*; Soler réplique vertement (1765); Bruguera riposte par une *Lettre apologétique en faveur du Labyrinthe* (1766) et cette

(1) Soldoni, *Diccionario*, t. II, p. 203.
(2) Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, III, p 67.
(3) Soubies, *Hist. de la musique*, t. III, p. 70.

polémique passionne tous les musiciens d'Espagne (1). Citons encore le *Traité de symphonie* de D. Antonio Rafol (1802) et le *Cours complet de composition* d'Aranaz, resté inédit (2).

Deux hommes enfin, Eximeno et Arteaga élèvent la critique musicale à une hauteur qu'elle n'avait encore jamais atteinte.

Dans son *Traité de l'origine de la musique* (3), Eximeno détruit les préjugés de la pédagogie courante, et propose à leur place les idées les plus neuves et les plus hardies. La musique procède pour lui de l'instinct, comme le langage, elle diffère suivant les peuples, comme diffèrent les idiomes, et chaque peuple doit asseoir son art national sur la base du chant populaire, qui constitue sa véritable langue musicale (4).

Les *Révolutions du théâtre italien* d'Arteaga sont restées l'ouvrage le plus développé et le meilleur qui existe sur ce sujet, et les critiques modernes ont fait remarquer combien les idées de l'auteur sur le drame lyrique se rapprochent de celles de Wagner et des esthéticiens contemporains (5).

Attardés sur tant de points, les Espagnols étaient en musique des novateurs et des précurseurs.

(1) Soldoni, *Dicc.*, v° *Roel* et *Bruguera.*

(2) Pedrell, *Diccionario biobibliografico.*

(3) *Dell' origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione.* Rome, 1774, in-4°, trad. espagnole de F. Gutierrez. Madrid, 3 vol. in-8°.

(4) Soubies, *Hist. de la musique*, t. III, p. 76 à 81.

(5) *Le Rivoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine, fine al presente.* Bologne, 1783, 2 vol. in-8°. — Venise, 1785, 3 vol. — Cf. Soubies, *op. cit.*, p. 79-81. — Pedrell, *Diccionario.* — Fétis, *Biographie universelle.*

CHAPITRE VII

LES ARTS

I. — Architecture.

L'Espagne est un merveilleux musée où, depuis les Romains jusqu'à nos jours, tous les genres d'architecture sont représentés par de nombreux et magnifiques monuments.

A vrai dire, l'Espagne n'a pas inventé de toutes pièces un système d'architecture nouveau et complet, comme la Grèce a inventé les ordres classiques, comme la France a inventé le style ogival ; mais elle a su imprimer un cachet très spécial à tous les styles étrangers dont elle s'est inspirée. De l'arabe, importé par les conquérants musulmans et du gothique venu du Nord, elle a tiré le *mudejar*, qui lui appartient bien en propre. Le style *plateresque* procède de la Renaissance italienne, comme notre art du XVIe siècle en procède lui-même, et cependant les monuments espagnols se distinguent à première vue des italiens ou des français, tout aussi bien que les constructions de Philippe III se distinguent de nos bâtisses Louis XIII.

L'art espagnol a passé, comme tous les autres, par des périodes de plein épanouissement et de stérilité. Si l'on cherche quelle a été, à travers tant de changements, sa note caractéristique et dominante, il semble que ç'a été le goût inné de la magnificence et de la somptuosité. Le gothique espagnol est plus fleuri que le gothique français ; le mudejar est plus orné que l'arabe; le plateresque plus fouillé que notre style Renaissance, et le rococo espagnol dépasse en fantaisie tout ce qu'il est possible d'imaginer. Le luxe outré et exubérant devait appeler une réaction, et il était naturel que cette réaction fût en Espagne subite et radicale. A l'art

pompeux et mondain de Charles Quint a succédé l'art austère de Philippe II. Herrera a raboté les murailles, rejeté tout ornement inutile et demandé l'impression de richesse, toujours recherchée par l'Espagnol, à la beauté des matériaux : au granit, au marbre, au jaspe, au bronze doré. Au XVIIe siècle, la pénurie du trésor a remplacé les pierres dures par le calcaire tendre et la brique, et l'école de Herrera a fini par tomber, faute d'argent, dans le médiocre et le mesquin.

Alors s'est réveillé, plus impérieux que jamais, l'amour de l'ornement, et Churriguera et ses élèves ont élevé leurs portails fantastiques, leurs façades empanachées, leurs retables qu'on dirait arrachés aux pagodes indoues.

Le goût académique des rois français s'est indigné de toutes ces prodigalités. Les Boileau de l'architecture ont voulu réduire les churrigueresques aux règles du devoir, et la fin du XVIIIe siècle amène, en Espagne comme en France, le triomphe du classicisme.

Le XVIIIe siècle reproduit ainsi le double mouvement suivi par l'art espagnol. Le churriguerisme peut être considéré comme un retour aux souvenirs de l'art plateresque, et la réaction classique comme une reprise des traditions de Herrera.

L'école architecturale, à laquelle Churriguera a donné son nom, a pour père légitime l'Italien Borromini (1599-1667), le rival du Bernin, auquel le désir de se singulariser fit inventer le style « baroque ». Ce genre fut importé en Espagne par D. Pedro de Ribera. D. Josef Churriguera et ses fils, D. Geronimo et D. Nicolas, ne firent que le répandre et le perfectionner.

Il n'est pas de reproches que les architectes classiques n'aient adressés aux compositions de cette école. On a tout dit sur les façades convexes ou concaves, les colonnes torses ou ventrues, les ressauts, les entablements ondulés, les cintres brisés, les volutes à rebours, les balustrades à contresens. Tout cela est certainement fort étrange, très peu raisonnable, contraire à toutes les règles et d'exemple scandaleux, et pourtant : qui s'arrêtera à Madrid devant le palais des Conseils, ou les *Casas consistoriales*, ou la *Carcel de*

Corte, ou l'Académie de San Fernando, ou l'Académie de l'Histoire? Et qui ne considérera pas d'un regard surpris et amusé les portails du Quartier des Gardes, de l'Hospice, ou de l'hôtel d'Oñate?

Les gens de goût académique gémiront toujours devant la chapelle de San Isidro Labrador à San Andres et la chapelle dorée de Nuestra Señora de la Soledad à San Isidro-el-Real, mais les amis de la libre fantaisie préféreront les façades mouvementées des cathédrales de Murcie et de Valence à ces prisons modèles que sont les cathédrales nouvelles de Vich et de Lérida.

L'école churrigueresque n'a pas le sentiment de la ligne; elle n'a eu à sa disposition que de très médiocres ornemanistes, mais on ne peut lui refuser ni l'invention, ni la richesse. Elle est fastueuse jusqu'à l'ostentation, compliquée jusqu'à l'inextricable; elle attire et retient l'attention à force de recherche et d'ingéniosité. Interprété par un maladroit, ce style crée des œuvres monstrueuses; aux mains d'un artiste, il a parfois donné de surprenants effets.

Le palais de San Telmo, à Séville, commencé à la fin du XVII[e] siècle, sur les plans d'Antonio Rodriguez, et terminé en 1734 par Figueroa, est un des meilleurs exemples du churrigueresque élégant. Le motif central, bien dessiné et bien équilibré, est réellement gracieux. Au premier étage un balcon semi-circulaire, en encorbellement au-dessus de la porte, s'évase au-devant d'une fenêtre en retrait, et forme avec elle une somptueuse loggia, tandis qu'au sommet de l'édifice, la statue de San Telmo se détache en plein ciel sous une arcade à jour (1).

La Casa de Dos Aguas, à Valence, vous déconcerte au premier abord avec ses faux marbres, son attique à œils-de-bœuf et ses clochetons rococo; mais la porte, décorée de hauts reliefs en albâtre, est certainement un morceau d'une rare magnificence : à demi cachés sous les feuillages touffus d'une végétation fantastique, deux génies poussent du pied

(1) *Panorama nacional. Bellezas de España y sus colonias*. Barcelona, Hermenegildo Miralles.

deux urnes d'où s'échappent des flots. Ils symbolisent la dure loi d'ici-bas, la loi de travail et de peine ; ils semblent courbés sous le poids d'une immense douleur, comme si les sources qu'ils protègent étaient faites des sueurs et des larmes des hommes. Mais, au-dessus de leurs têtes, entre les roses, les pampres et les lourdes fumées de l'encens, dans une niche gardée par des vertus et des anges, Marie, la grande consolatrice, sourit à ceux qui travaillent et qui souffrent.

Le palais de Sonanes, à Villacaredo, construit en 1720 par D. Antonio Diaz de Arce, est encore une des belles constructions civiles élevées dans le style de Churriguera. C'est un édifice carré, à deux étages, de cinq fenêtres de façade sur chaque côté. Les trois fenêtres centrales de la façade principale s'ouvrent sur un grand balcon qui suit tous les ressauts de l'architecture. Les colonnes engagées qui s'élèvent entre les fenêtres sont ornées de feuillages et de ceps de vigne d'un beau travail. Le dessin des fenêtres est très compliqué. Elles sont encadrées d'un chambranle à crossettes, et accompagnées de colonnes torses, qui reposent sur des consoles et supportent un entablement à ressauts, couronné d'un fronton, dont une pyramide et deux boules complètent la décoration. L'attique est plus simple, et porte dans sa travée médiane les armoiries du fondateur. Une belle porte cochère, attenant à la maison, donne entrée dans le parc. L'ensemble ne manque pas d'élégance et rappelle de loin certaines parties de l'ayuntamiento de Séville (1).

Le chef-d'œuvre de l'école est peut-être la sacristie de la Chartreuse de Grenade, construite de 1727 à 1764 sur les plans de Luis de Arevalo. C'est une vaste salle terminée par une abside : des pilastres, une corniche, une voûte peinte, voilà les seuls éléments que l'œil ébloui saisisse d'abord dans l'extraordinaire complication des moulures, des volutes et des cartouches, dans l'éclat des marbres, des agates, des jaspes et des bois précieux. Les portes et les armoires sont taillées dans le caoba, le gaïac et l'ébène et incrustées de

(1) *Panorama nacional.*

nacre, d'écaille, d'ivoire et d'argent. Fray José Manuel Vazquez a travaillé pendant trente ans à cette merveilleuse broderie de bois rares et de pierres précieuses, qui semble faite pour abriter la statue de Plutus et qui décore l'autel de saint Bruno (1).

Les churrigueresques n'ont pas toujours été aussi bien inspirés. L'ayuntamiento de Salamanque (1700-1733) est d'aspect riche et décoratif, mais présente un grave défaut de proportion : le premier étage est plus élevé que le rez-de-chaussée, et le second étage plus élevé que le premier. L'effet est lourd et disgracieux.

L'église Sainte-Marie de Saint-Sébastien jette ses voûtes ogivales sur des pilastres corinthiens. La cathédrale de Cadiz amoncelle tant de pierres, groupe tant de colonnes, superpose tant d'ordres, d'arcs et d'architraves qu'on se sent comme écrasé entre ses massives murailles et que l'église paraît petite, malgré ses énormes proportions (2).

Les immenses retables dorés, qui montent du pavé à la voûte de tant d'églises espagnoles, donnent parfois l'impression d'une prodigieuse richesse, comme au Sauveur de Séville, et plus souvent l'idée d'un puéril entassement.

Enfin certains édifices churrigueresques méritent réellement d'être considérés comme des œuvres barbares. On ne peut guère rien concevoir de plus laid que l'église de Belen à Barcelone ; à l'exception de la grande niche, située au coin de la rue de Xucla, il serait impossible de citer un détail intéressant dans cette ridicule chapelle, qui semble une prétentieuse salle de concerts spirituels.

Le maître-autel de Sainte-Marie de la Mer devait primitivement compléter la décoration de Belen, mais les exigences du marbrier effrayèrent les PP. Jésuites, et les riches bourgeois de la paroisse Sainte-Marie furent tout fiers d'acquérir le chef-d'œuvre que les Jésuites ne pouvaient payer. Il est bien malaisé de décrire un aussi monstrueux échafaudage.

(1) *Panorama nacional.* — Gurlitt (Cornelius) *Die Baukunst Spaniens, dargestellt in ihren hervorragendsten Werken. Aufnahmen von Max Junghändel.* — Dresden, 1893, 2 vol. in-f°.

(2) 85 mètres sur 60.

Sur un stylobate en marbre noir, incrusté de blanc et de rouge, à ressauts très accentués, s'élèvent douze colonnes corinthiennes de marbre rouge avec bases et chapiteaux de bronze doré. Les angles du stylobate sont décorés de gaines et de têtes d'angelots en marbre blanc. Les colonnes supportent un entablement de bois peint, imitant le marbre vert et orné de modillons dorés. De la corniche jaillit un baldaquin à double volute qui supporte une énorme étoile de bronze doré. Des statues d'anges agenouillés ornent les angles de l'entablement. Sous le baldaquin ont trouvé place quatre statues, qui semblent garder le tabernacle monté sur un pied très élevé, comme un énorme ciboire. Au-dessus du tabernacle une vierge de bois peint, couronnée d'étoiles, s'envole vers les voûtes, cependant que, de chaque côté de l'autel, deux piédestaux de marbre noir, incrusté de blanc, réincrusté de rouge, montent en s'évasant et soutiennent deux statues de marbre blanc, éclairées par quatre cierges, plantés dans des appliques de bronze doré. Une clôture de marbre noir, blanc et rouge, à balustres de cuivre, complète cette décoration théâtrale et boursouflée, qui jure cruellement avec la noble simplicité de la vieille église catalane.

Le mal était venu d'Italie, ce fut encore à l'Italie qu'on demanda le remède. Un incendie ayant détruit le vieil Alcazar de Madrid, Philippe V jugea à propos de le rebâtir, quoiqu'il habitât le plus souvent le Buen Retiro, et demanda les plans du nouveau palais à l'architecte italien Jubara, qui venait d'achever la façade du dôme de Milan.

Jubara proposa un immense édifice carré, de mille sept cents pieds de côté, avec trente-quatre portes et vingt-trois cours intérieures (1). Philippe trouva le projet trop coûteux et adopta les plans plus modestes de Giambattista Sachetti, qui commença le Palais-Neuf, la *Casa grande*, comme l'appelle le peuple de Madrid.

Avec Jubara et Sachetti vinrent encore d'autres Italiens, comme Fraschina, Sermini, Pracocini, Subisati, et le plus

(1) Lafuente, *Historia general de España*, XIII, p. 356.

célèbre de tous, Sabatini (1), et quelques Français, comme les deux Marchand, père et fils, les sculpteurs Dumandre, René et François Carlier, le jardinier Etienne Boutelou.

Le sculpteur italien Olivieri conçut la pensée de créer une Académie des Beaux-Arts et obtint du roi la formation d'une junte préparatoire, chargée d'étudier le projet (13 juillet 1744). La junte ouvrit des cours de peinture, de sculpture et d'architecture et compta parmi ses professeurs Vanloo, Dumandre et Sachetti. En 1745 elle s'installa à la Panaderia et y continua ses cours, mais avec des maîtres insuffisants, manquant de livres et de modèles, de méthode et d'expérience. Le 12 avril 1752, Ferdinand VI érigea la junte en *Académie des Nobles Arts de Saint-Ferdinand* et lui assura une dotation de 12.500 pesos. Les statuts définitifs furent approuvés par décret royal du 30 mai 1757. Longtemps l'Académie fut contrariée dans ses progrès par ses propres protecteurs et ses membres honoraires, qui n'étaient pas toujours des amateurs intelligents, et qui étouffaient sous leurs votes les propositions des académiciens titulaires. L'étude du modèle vivant fut longtemps interdite, sous peine de 50 ducats d'amende (2). Peu à peu cependant l'enseignement s'organisa. En 1766, le roi fonda une chaire de perspective; en 1768 on ouvrit un cours d'anatomie et un cours de mathématiques (3). Vers 1790, l'étude du nu fut enfin permise. L'Académie décernait des médailles d'or et d'argent à ses meilleurs élèves et envoyait ses lauréats à l'étranger, avec des pensions de 1650 réaux (4).

En 1777 l'Académie avait déjà assez de crédit pour que le roi obligeât toutes les autorités provinciales à lui soumettre les plans de tous les travaux qu'elles entreprenaient (5). En 1787, il décida qu'elle seule pourrait décerner le diplôme d'architecte, avec l'Académie de San Carlos pour le royaume

(1) Caveda, *Memorias para la R. Academia de S. Fernando, y de las Bellas Artes en España, desde el advenimiento de Felipe V hasta nuestros dias*, Madrid, 1868, 2 vol. in-8°, t. I, pp. 107, 111.

(2) *Novisima Recopilacion*, lib. VIII, tit. XXII. Ley 2, 30 mai 1757.

(3) Caveda, *Memorias*, I, p. 167.

(4) Sept. 1758.

(5) *Nov. Rec.*, VII, XXXIV, 3 — 23 oct. 1777.

de Valence (1). Cette dernière Société s'était formée en 1753, sous le titre d'Académie de Sainte-Barbe ; elle enseignait l'architecture, la sculpture, la gravure et la peinture. En 1762 elle réclama la protection royale et l'obtint aisément. En 1768 le roi approuva ses statuts et lui donna le titre d'Académie royale de San Carlos. En 1784 il ajouta aux cours déjà existants un cours de dessin de fleurs et d'ornement à l'usage des fabricants de soieries (2). D'autres écoles de dessin s'établirent à Saragosse, Barcelone, Bilbao, Vitoria, Tolosa, Valladolid, Burgos, Ségovie, Salamanque, Santiago, Tolède, Murcie, Séville, Grenade et Cordoue. A la vérité, la plupart de ces écoles distribuaient un enseignement très médiocre (3) ; elles n'en contribuaient pas moins à répandre le goût des choses d'art. Townsend trouva cinq cents enfants dans les écoles de Barcelone, dessinant d'après la bosse et d'après nature : « Bien peu, disait-il, seront « peintres, mais tous trouveront dans cet enseignement le « moyen de développer la justesse de leur coup d'œil et le sens « de l'observation (4) ». La municipalité barcelonaise en jugeait ainsi, puisqu'elle accordait de nombreux prix aux élèves pour entretenir leur émulation (5).

Le goût des arts passa l'Océan. Comme Madrid et comme Valence, Mexico eut son Académie des nobles arts, avec succursales à Jalapa, Guanaxuato et Queretaro. Des centaines de jeunes gens de toute condition et de toute race venaient le soir y apprendre le dessin de tête et d'ornement (6). Humboldt remarquait déjà la grande aptitude des Mexicains à copier exactement le modèle (7).

L'enseignement académique était malheureusement très exclusif et plein de mépris pour les vieux styles nationaux ;

(1) *Nov. Rec.*, VIII, xxii, 7 — 28 fév. 1787.

(2) Boix (D. Vicente), *Historia de la ciudad y reino de Valencia*. Valencia, 1845, 3 vol. in-4°.

(3) Caveda, *Memorias*, I, p. 186.

(4) Townsend, *Voyage en Espagne*. Paris, 1809, 3 vol. in-8°.

(5) *Diario de Barcelona*, 22 sept. 1793.

(6) Humboldt, *Essai politique sur le royaume de Nouvelle-Espagne*. Paris, 1825-27, 4 vol. in-8°. — I, p. 423.

(7) Id. ibid., t. I, p. 380.

il s'inspirait uniquement du classicisme italien : D. Josef Hermosilla publiait une traduction de *Vitruve*, D. Diego Villanueva traduisait *Vignola* (1764), D. Carlos Vargas Machuca publiait *les Edifices de Palladio expliqués par Scamozzi*, D. Josef Ortiz de Sanz traduisait les quatre livres de l'*Architecture civile de Palladio*, un autre les dix livres d'*Architecture de Léon Alberti*. On ne jurait que par les Romains, remis en vogue par les découvertes d'Herculanum et de Pompéi. Hermosilla étudiait *les Ruines romaines de Talavera-la-Vieja*, D. Pedro Josef Marquez, *la Villa de Mécène, et la forme et la distribution des maisons de l'ancienne Rome, d'après les données de Vitruve*. D. Pedro Joaquin de la Puente Ortiz donnait les *Dessins de l'aqueduc de Ségovie*. Bosarte écrivait ses *Observations sur les beaux-arts chez les anciens, jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains* (1).

L'art qui résulta de toutes ces études est un art d'imitation, terriblement pauvre et ennuyeux, un art d'ingénieur, qui se recommande surtout par la stabilité de la construction, la régularité de l'appareil, la science stéréotomique, la symétrie, la sécheresse des lignes et l'indigence de la décoration.

Au début, quand les principes n'étaient pas encore poussés jusqu'au fanatisme, on fit quelques constructions d'aspect agréable. L'influence française paraît se faire sentir dans la façade principale du Palais de la Granja (1719-1724) qui semble un Trianon alourdi. Le Palais-Neuf de Madrid a toute la monotonie de la grande façade de Versailles, sans en avoir les belles proportions ni la fine exécution. Il ne laisse pas de présenter un aspect assez imposant, surtout du côté des jardins. Napoléon trouva, dit-on, que son frère Joseph serait mieux logé que lui ; il avait tort, mais on s'explique cette opinion chez un homme épris de symétrie et de majesté théâtrale. Les *Salesas reales* à Madrid ne sont qu'une montagne de pierres, mais l'église renferme quelques morceaux intéressants et paraît élégante à côté de la plupart des églises madrilènes.

(1) Caveda, *Memorias*, I, p. 290.

La fureur classique s'attacha bientôt à dénuder complètement les murailles. Le palais de Rio-Frio montra tout ce dont l'école était capable. Ressemblant à une caserne ou à un hôpital, cet immense quadrilatère aligne sur chaque face ses trois étages percés chacun de dix-sept fenêtres. Sauf deux pilastres de chaque côté de la porte d'entrée, un écu des armes royales et les frontons, alternativement triangulaires et curvilignes, qui surmontent les fenêtres du premier étage, la symétrie est le seul élément décoratif de cette maussade bâtisse. Par une dernière concession au goût de la variété, l'architecte a donné un dessin différent aux fenêtres de chaque étage ; la même fenêtre ne se répète donc que cinquante et une fois, heureuse diversité, sans laquelle le palais aurait ressemblé trait pour trait à une cage de pierre.

Rio-Frio donnait une si complète satisfaction au goût sévère de Charles III, qu'il construisit ses palais d'Aranjuez et du Pardo dans le même style parcimonieux et mesquin. L'Hôpital général, la Banque de San Carlos, l'Académie espagnole, la fabrique des Tabacs appartiennent au même genre affligeant et semblent demander l'aumône d'une guirlande ou d'un fleuron.

L'Hôtel de l'Amirauté et le palais de Buena Vista ne sont pas bien meilleurs. Le Ministère de l'Intérieur, sur la *Puerta del Sol*, œuvre du Français Jacques Marquet, représente bien médiocrement notre art charmant du XVIIIe siècle.

Cependant quelques artistes finirent par sortir de la foule des maçons et retrouvèrent parfois le sens aboli de la simplicité gracieuse.

L'Italien Sabatini, élève et gendre de Vanvitelli, avait travaillé avec lui au palais de Caserta et fut emmené par Charles III en Espagne. Il construisit de nombreux édifices, parmi lesquels deux surtout méritent une mention particulière. La Douane de Madrid, d'architecture officielle et convenable, est couronnée d'un bel entablement dans le style de Vignola. La porte d'Alcala, toute de granit gris, avec de jolies sculptures sur marbre blanc, donne à Madrid une entrée vraiment monumentale.

D. Ventura Rodriguez, né à Cienpozuelos en 1739, tra-

vailla sous la direction de Marchand et de Sachetti et a mérité d'être considéré comme le meilleur architecte espagnol du xviii[e] siècle (1). Son chef-d'œuvre est la somptueuse chapelle qui abrite la statue de la Vierge sous les voûtes de la basilique du *Pilar* à Saragosse. Entre quatre piliers de la nef centrale, Rodriguez a construit en forme de quatre-feuilles un petit temple en jaspe de Ricla, décoré de colonnes corinthiennes monolithes en jaspe de Tortosa, et d'ornements en jaspe vert de Grenade et bronze doré. Couronnée d'une coupole en pierre de La Puebla, capricieusement ajourée, la chapelle reste assez obscure et laisse deviner à la lueur des lampes les richesses qu'elle renferme. Une balustrade d'argent, du poids de 16,000 onces, sépare l'autel de l'espace réservé aux fidèles, et la sainte image se dresse sur son pilier, derrière un buisson ardent de cierges allumés (2).

D. Juan Villanueva, né à Madrid en 1739, resta sept ans à Rome, puis fut envoyé à Grenade pour dessiner les salles de l'Alhambra. Se trouvant sans ressources, il n'hésita pas à s'engager comme manœuvre au service des religieux de l'Escorial, avec un maigre salaire de neuf réaux par jour. Son mérite finit par être reconnu ; il éleva différentes constructions autour du palais, puis fut employé par le roi aux travaux de Madrid. Il bâtit dans cette ville la porte monumentale du Jardin botanique et l'Observatoire et donna le plan du musée du Prado, qui est resté, dans la note classique, l'un des meilleurs édifices de Madrid (3).

La grande rotonde de San-Francisco-el-Grande (4), dans

(1) On lui doit l'élégante église de San-Marcos, la maison du Saladero, le chevet et le portail de San-Isidro-el-Real et la façade de la Carniceria mayor à Madrid ; la façade de la Azabacheria à la cathédrale de Santiago ; la façade de l'église paroissiale d'Azpeitia, la collégiale de Santa-Fé à Grenade, et un plan magnifique pour le tombeau de D. Pelayo, plan qui n'a jamais été exécuté. (Caveda, *Ensayo histórico sobre los diversos generos de arquitectura empleados en España.* Madrid, 1848, in-8°, p. 509. — Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, t. IV, p. 526.)

(2) Nougues y Secall (D. Mariano), *Historia critica y apologetica de la Virgen N. S. del Pilar de Zaragoza, y de su templo y tabernaculo.* Madrid, in-8°, p. 296.

(3) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, IV, p. 530.

(4) Elle mesure 116 pieds de diamètre.

la même ville, est l'œuvre du moine franciscain Fray Francisco Cabezas. La façade est d'une pauvreté sans pareille, l'intérieur est lourd, le chœur, étroit et profond, est d'un effet disgracieux ; cependant on a fini par tirer du tout un assez bon parti, et l'église Saint-François est actuellement le plus beau monument religieux de Madrid.

La Bourse de Barcelone, œuvre de D. Juan Soler y Fonseca (1772), est peut-être l'édifice le plus élégant qui ait été bâti en Espagne au xviiie siècle. Obligé de conserver l'ancienne salle gothique de la *Lonja*, l'architecte s'est fort habilement tiré de cette difficulté. La cour intérieure et l'escalier se recommandent par la pureté des lignes et la justesse des proportions. La façade principale, sur la place du palais, rappelle les meilleurs morceaux de notre Gabriel.

La Douane, élevée en face de la Bourse, sur les plans du comte de Roncali, est loin d'avoir l'élégante simplicité de l'édifice de Soler.

A force d'étudier et de comparer, le goût général commença de se former. L'esthétique devint une science à la mode, et le vieil art national finit lui-même par être regardé. D. Eugenio Llaguno y Amirola écrivit sa *Notice sur les architectes et l'architecture en Espagne* ; D. Agustin Cean Bermudez son *Dictionnaire des plus illustres professeurs des beaux-arts en Espagne*, et sa *Description artistique de la Cathédrale de Séville*. Le marquis de Capmany savait comprendre le mérite de l'art ogival et écrivait sur les monuments gothiques de Barcelone quelques pages d'une extrême justesse (1). La curiosité était éveillée, le travail partout repris et en bonne voie.

II. — Sculpture.

Au xvie et au xviie siècle, l'Espagne a possédé une grande école de sculpture. S'inspirant tour à tour des maîtres ita-

(1) Capmany y Montpalau (D. Antonio de), *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona.* Madrid, 1789-1792, 4 vol. in-8°.

liens, flamands et allemands, les ornemanistes plateresques ont inventé le système de décoration le plus riche et le plus délicat. Ils ont aussi abordé la statuaire avec succès ; certaines statues funéraires de la Chartreuse de Miraflores, des cathédrales de Burgos, de Tolède et de Grenade sont de purs chefs-d'œuvre. Mais c'est surtout comme sculpteurs sur bois que les Espagnols sont demeurés sans rivaux : Berruguete, Cano, Montañez, Roldan, Palomino, et cent autres remplirent les églises de statues et de bas-reliefs en bois peint, où s'allient de façon merveilleuse le réalisme le plus scrupuleux et la plus idéale poésie. Le Musée de Valladolid possède une admirable collection de figures de ce genre, dont on n'oublie plus l'étrange beauté une fois qu'on les a contemplées.

C'est là, à proprement parler, la sculpture nationale. L'Espagnol ne connaît guère la ligne élégante et sobre, qui fait la beauté de la statuaire antique et de notre art du XIIIe siècle, mais il a le don de la couleur et le sens dramatique ; certaines figures peintes des grands maîtres castillans sont criantes de vérité. Cette forme d'art est si populaire qu'elle se continue et compte encore quelques maîtres jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Valence eut alors toute une pléiade de sculpteurs : D. Francisco de Esteve (1682-1766), D. Juan Bautista Borja (1692-1756), D. Luis Domingo (1718-1767), D. Tomas Llorens (+ 1792), D. Francisco Vergara (1713-1761) et son frère D. Ignacio (1715-1776) exécutèrent d'innombrables ouvrages pour les églises de la ville et des environs.

Séville eut à la même époque D. Geronimo Barbes, D. Pedro Duque Cornejo, D. Luis de Vilches, D. Cayetano Acosta, D. Juan de Hinestrosa.

En Catalogne, on cite D. Carlos Salas (1728-1788), D. Luis Bonifaz y Massó (+ 1786).

A Salamanque, D. Alexandro Carnicero (1693-1756) fonda une confrérie de peintres et de sculpteurs dans la paroisse Saint-Adrien et laissa quatre fils, dont trois suivirent la carrière artistique (1).

(1) Cean Bermudez (D. Juan Agustin), *Diccionario histórico de los mas*

Tous ces artistes travaillent suivant la vieille doctrine castillane. Ils ne connaissent point l'antiquité; le réalisme reste le caractère dominant de leur école.

D. Raymundo Capuz gagne la faveur du prince des Asturies, D. Luis, par son habileté à sculpter des figurines de bois ou d'ivoire représentant les gueux les plus connus de Madrid; D. Felipe Arismendi, sculpteur guipuzcoan, s'amuse à griser des Suisses pour dessiner les soldats de ses *pasos*; Sarzillo court les foires et les marchés pour observer et copier les types populaires. D. Juan de Hinestrosa modèle en terre et en pâte, ou sculpte dans le bois des animaux de toutes sortes, qu'il colorie ensuite avec une habileté extraordinaire: « Il élevait dans sa maison, dit Cean Bermudez, des « lapins, des agneaux, des perdrix, des pigeons, et il arriva à « les reproduire avec tant de vérité et de ressemblance dans les « dimensions, la forme et le coloris, que j'ai vu une perdrix « faite par lui tromper une perdrix vivante que l'on mit au- « près d'elle et qui s'irrita et voulut la becqueter (1). » Les sculpteurs catalans taillaient pour les chapelles de Noël toutes sortes de figurines naïves représentant les paysans de Catalogne tels qu'ils les avaient sous les yeux (2). C'est par ce côté réaliste, si dédaigné des critiques pseudo-classiques, que la sculpture espagnole est vraiment intéressante.

On ne peut se faire une idée de la fécondité des artistes de ce temps. D. Luis Salvador Carmona sculpta plus de 1500 figures, Sarzillo en exécuta 1772. Duque Cornejo a donné à la seule sacristie de la cathédrale de Séville quatorze figures, dont un Père éternel colossal assis sur un trône de nuages, environné d'anges. Il a travaillé pour dix autres églises. Il peignait à l'huile et à fresque, il gravait à l'eau-forte, il dessinait à l'encre de Chine pour les orfèvres de Séville (3).

Aucun sujet n'intimidait ces intrépides décorateurs. D. Luis

ilustres profesores de las bellas artes en España. Madrid, 1800, 6 vol. in-12.

(1) Cean Bermudez, *Dic.*, v° *Hinestrosa.*

(2) *Pel y ploma* (Revue d'art publiée à Barcelone), déc. 1901. — Figuras de Betlem modelades per l'Amadeu d'Olot.

(3) Cean Bermudez, *Dic.*, v° *Duque Cornejo.*

Domingo montrait « le feu du ciel descendant sur l'holocauste d'Elie ». D. Ignacio de Vergara sculptait « deux anges adorant le doux nom de Marie ». D. Alexandro Carnicero représentait « le Conseil de Castille » sur un médaillon du Palais-Neuf.

On entreprenait à forfait les plus grands ouvrages; pour des prix très modiques, les plus habiles sculpteurs s'engageaient à travailler pendant plusieurs années. Pour leur amour de l'art, pour leur désintéressement, certains artistes de cette période méritent d'être comparés aux grands génies de la Renaissance. Esteve travaillait d'après nature et étudiait les draperies sur le mannequin. Tomas Llorens, fasciné par son art, était resté célibataire et vivait avec son père dans une laborieuse retraite, sculptant avec lui des vierges, des saints Jacques et des *apostolados*. Duque Cornejo travailla pendant dix-huit ans au grand retable et aux orgues de la cathédrale de Séville. Cette grande œuvre à peine achevée, il entreprit la décoration du sanctuaire de la Chartreuse del Paular. Il était déjà vieux quand il accepta de sculpter en bois de caoba les stalles de la cathédrale de Cordoue.

Les gages des artistes étaient peu élevés. Agustin Perea, qui sculpta les stalles de Santa-Maria de las Cuevas, touchait 7 réaux 1/2 pour un angelot et 390 réaux pour un saint de la plus grande taille; Isidro Espinal reçut, en 1719, une somme de 16.639 réaux pour le grand retable de la Chartreuse de Scala Dei. Six statues d'albâtre lui furent payées 11.266 réaux. Duque Cornejo, déjà célèbre, touchait 1800 réaux par statue peinte et décorée (*encarnada y estofada*) (1).

L'extraordinaire fécondité des sculpteurs d'alors nous montre qu'il s'agit plutôt de décorateurs que d'artistes proprement dits. Les sculpteurs ne travaillant jamais que pour les églises, l'art avait cédé la place au métier, et les mêmes types se répétaient à satiété. Le style emphatique avait gagné la sculpture comme tout le reste, et les classiques n'ont pas assez d'anathèmes contre ces œuvres confuses, « fruit d'une imagination échevelée et abandonnée

(1) Bermudez, *Dic.* pass.

« à toute la liberté que donne le mauvais goût (1) ». Il est incontestable que beaucoup d'œuvres de cette école sont franchement absurdes. A Saint-Sernin de Pampelune, de petits anges dorés enjambent la balustrade de la coupole et menacent de vous jeter de gros reliquaires sur la tête. Au portail de l'église de Belen, deux Pères Jésuites déhanchés, couverts de soutanes mouillées, gesticulent dans le vent qui agite leurs manteaux. Innombrables sont les saintes Maries minaudières, les exorcistes possédés, les prédicants démoniaques qui peuplent les retables dorés des églises churrigueresques (2). Mais ces excès ne doivent pas nous empêcher de reconnaître le sens décoratif que possédèrent de nombreux représentants de cette école et la vérité avec laquelle ils ont rendu les types populaires. On pourra critiquer tant que l'on voudra le grand retable de Séville, ou le *trasparente* de Tolède (3), il faudra bien accorder quelque attention à l'œuvre colossale du sculpteur murcien Sarzillo. Dans une chapelle de l'église San-Pedro de Murcie, nous avons, devant nous, la Cène elle-même ; treize statues de grandeur naturelle, représentant Jésus et ses apôtres autour de la table du banquet. Les costumes sont monotones, Jésus est assis sur une chaise à dossier sculptée en style rococo, l'œuvre n'en reste pas moins monumentale et saisissante. La « Passion » du même artiste exerce encore, au dire d'un critique moderne, une véritable fascination (4).

Tel personnage d'un *paso* est un chef-d'œuvre d'expression, tel Christ en croix a fait des miracles, tant son aspect tragique émeut violemment les âmes fidèles.

(1) Cean Bermudez, *Diccion.*, v° *Duque Cornejo.*

(2) Les statues de D. Cayetano Acosta faisaient fureur « por ayrosas, y sus actitudes comicas y pantomimicas. » Cean Bermudez, *Dic.*, v° *Acosta.*

(3) Œuvre de D. Narciso Tome, il coûta 2.200.000 réaux. C'est une sorte de gigantesque retable représentant la Vierge, entourée d'anges et de saints taillés dans le plus beau marbre de Carrare, mais par de médiocres praticiens ; l'ensemble est encore décoré de bas-reliefs et de peintures et présente une extrême confusion. — Ponz (D. Antonio), *Viage de España*. Madrid, 1776-1784, 3 vol. in-8°, — t. I, p. 73.

(4) *La Lectura*, mars 1901. D. Felipe Benicio Navarro, *La obra del escultor Sarzillo de Murcia.*

Mais cet art personnel et dédaigneux de tout « canon » ne pouvait être goûté des doctes critiques formés dans les écoles académiques de France et d'Italie. A une époque où la mythologie faisait rage, les sculpteurs espagnols devaient passer pour arriérés et barbares. Quand Philippe V et ses successeurs voulurent décorer leurs jardins, aucun artiste espagnol ne sachant sculpter les naïades, ni les nymphes, il fallut faire appel aux artistes étrangers.

Philippe V amena d'Italie D. Juan Domingo Olivieri. Il a travaillé aux *Salesas reales*, et exécuté deux des quatre statues colossales d'empereurs qui ornent la cour du Palais-Neuf (1).

Les artistes français eurent une influence plus considérable. En 1722, Philippe V appela à Madrid René Frémin (1673-1745) et Jean Thierry (1669-1739). Ils restèrent vingt-deux ans en Espagne, et peuplèrent de statues le parc de Saint-Ildefonse. Comme le fondeur romain, Fernando Rey, avait refusé de travailler avec eux, ils coulèrent leurs statues en plomb, et inventèrent une patine qui leur donnait l'aspect du bronze; ils travaillèrent aussi le marbre (2). Bermudez loue « la faci-« lité et la franchise d'exécution des statues et des groupes de « Frémin, mais critique les attitudes et le style de ses dieux « et de ses nymphes, auxquels manquent la simplicité et la « grandeur antiques (3). » C'est dire que ces dieux et ces nymphes viennent de Versailles, bien plutôt que de la villa d'Hadrien. Frémin et Thierry sculptaient comme le voulait la

(1) Antonio Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 517. — Bermudez, *Dic.*, v° *Olivieri*.

(2) Quand les 28 fontaines de la Granja marchent à la fois, elles consomment 637 048 litres d'eau par minute. La Fontaine de la Renommée occupe le milieu d'un bassin circulaire, orné, sur le pourtour, de quatre cupidons montés sur des dauphins; elle figure un rocher, sur le haut duquel est Pégase, monté par la Renommée, qui semble saluer le soleil, et élève en l'air un énorme ajutage, d'où sort un jet d'eau gigantesque. Pégase foule aux pieds l'Envie, l'Ignorance, la Médisance et la Rancune. Plus bas, des statues couchées du Duero, de l'Ebre du Guadiana et du Pisuerga complètent le décor. *Panorama nacional.* — Townsend rapporte que le palais et les jardins de la Granja ont coûté 156.000.000 de livres. *Voyage en Espagne*, II, p. 60.

(3) Bermudez, *Dic.*, v° *Fremin*.

mode. Ce ne sont pas des artistes de premier ordre, mais leurs nymphes sont parfois jolies ; il est plus d'une sainte, sortie des ateliers espagnols, dont on n'en pourrait dire autant.

Frémin et Thierry, ayant successivement demandé à rentrer en France, le Poitevin Jacques Rousseau, élève de Coustou, vint les remplacer à San Ildefonso, et exécuta huit statues d'après les modèles de Frémin. Après sa mort, Pierre Pitué acheva la fontaine de Diane, travailla à la fontaine de la Renommée, puis au tombeau de Philippe V, commencé par D. Juan de Léon. Antoine et Hubert Dumandre maintinrent sous Ferdinand VI et Charles III les traditions de l'Ecole française. Hubert succéda à Rousseau comme directeur des constructions de San Ildefonso, Antoine fut nommé premier sculpteur au Palais-Neuf.

Robert Michel, du Puy-en-Velay (1720-1785), arriva en Espagne dès 1740 (1) et fut nommé, en 1752, directeur pour la sculpture à l'Académie de San-Fernando. Charles III l'employa à la décoration du palais d'Aranjuez et du Palais-Neuf. Il se lia avec Tiépolo. L'Italien admirait l'habileté du Français à modeler d'après nature, le Français s'étonnait de la prestesse que montrait l'Italien dans l'exécution de ses fresques. L'écusson royal de la Douane, les sculptures de la Porte d'Alcala, du côté de la ville, font honneur à son ciseau. Les lions de la fontaine de Cybèle sont d'allure molle et pacifique. Le tombeau du comte de Gages à Pampelune ne manque ni d'élégance, ni de goût.

On signale sous Charles IV un dernier sculpteur français, Adam, dont Godoy vante la brillante exécution (2).

Tous ces artistes exercèrent une sérieuse influence à l'Académie de San Fernando et contribuèrent à répandre les principes de l'Ecole académique.

(1) Il était élève du sculpteur lyonnais Perrache, et de Luquet, sculpteur flamand établi à Toulouse. Il fut présenté à D. Josef Perez, architecte du Palais-Neuf, qui lui demanda s'il saurait modeler « un Père Eternel de grandeur colossale ». Michel accepta, à condition que D. Josef assisterait à l'épreuve. Il s'en tira avec tant de bonheur que Perez fit exécuter en bois le modèle du jeune artiste français pour la cathédrale de Murcie. — Bermudez, *Dic.*, V° *Michel.*

(2) Godoy, *Mémoires*, II, p. 312.

Dès le commencement du XVIIIe siècle, on rencontre un sculpteur valencien instruit en Italie, D. Antonio Salvador, dit « le Romain ». Il avait séjourné quinze ans à Rome (1702-1717), mais, rentré à Valence, il ne traita plus que des sujets de piété, et devint fameux par ses Christs. C'était un artiste d'éducation académique, qui avait été repris par le goût national, sitôt rentré dans son pays.

D. Francisco de Vergara étudia aussi à Rome ; mais il quitta l'Espagne de très bonne heure, et n'y revint point après s'être instruit en Italie (1).

Avec Philippe de Castro nous sommes enfin en présence d'un sculpteur espagnol formé à l'école des classiques. Il séjourna à Rome de 1733 à 1747. Ferdinand VI le nomma son premier sculpteur et lui fit exécuter un grand nombre d'ouvrages : bustes, statues décoratives, un des grands lions de l'escalier du Palais-Neuf, des enfants et des séraphins à la Chapelle. Il travailla aussi pour les églises de Séville et de Madrid et pour les jardins du Buen-Retiro. Il ne passa guère le médiocre.

D. Manuel Alvarez (1727-1797), que sa mauvaise santé empêcha d'aller à Rome, comprit mieux que lui les leçons de l'antiquité. On l'appelait « le Grec », tant il se montrait enthousiaste de la sculpture hellénique. Il a travaillé pour les églises et pour la cour. C'est le plus distingué des élèves de l'Académie de San Fernando.

D. Francisco Gutierrez (1727-1782) resta douze ans à Rome et, rentré en Espagne, mérita les éloges de Mengs, qui lui reconnaissait un talent particulier pour les draperies. Ses meilleurs ouvrages sont les sculptures de la porte d'Alcala, du côté de la campagne, et la fameuse Cybèle du Prado, qui n'est pas sans quelque grâce (2).

D. Lamberto Martinez a exécuté en marbre les statues de la Justice et de la Valeur qui accompagnent le tombeau du duc de Montemar à la basilique du Pilar, à Saragosse.

(1) Caveda, *Memorias*, I, p. 77.

(2) Elle est très supérieure au Neptune et aux chevaux marins de D. Juan Pascual de Mena qui lui font pendant à l'autre extrémité du Salon du Prado.

Les meilleurs de ces artistes ne sont guère que d'habiles praticiens, et, si l'on compare certaines œuvres du début du siècle à certaines autres de son déclin, il est impossible de prétendre qu'il y ait eu progrès. Les statues de saint Isidore et de sainte Marie de la Cabeza, qui font une si laide grimace sur le pont de Tolède à Madrid, sont hideuses, mais que dire des statues décoratives du Palais-Neuf ? Ces rois de pierre ne sont que d'informes magots.

Les sculptures de la chapelle du Pilar et de la chapelle Royale de Madrid, le maître-autel de San-Isidro-el-Real, les tombeaux de Philippe V à la Granja, de Ferdinand VI aux Salesas, du comte de Gages dans le cloître de la cathédrale de Pampelune, sont des œuvres correctes, mais sans originalité. La sculpture espagnole n'a donc pas été réellement rajeunie par les réformateurs académiques. Ils ne savaient rien de son histoire, ils ne comprenaient pas son génie. Ils la forcèrent à quitter la route où elle s'enlisait, mais ils l'engagèrent dans une voie fausse, qui ne pouvait la mener qu'à la stérilité.

III. — Ciselure et gravure.

L'orfèvrerie et la bijouterie d'Espagne avaient perdu au XVIIIe siècle leur antique réputation. Les *plateros* faisaient toujours de belle vaisselle en argent repoussé, mais ils n'avaient renouvelé ni leurs modèles ni leur outillage et le style de leurs ouvrages était lourd et suranné.

La joaillerie présentait le même défaut d'invention (1).

La gravure des médailles était d'un dessin barbare et d'un faire grossier.

Sous Ferdinand VI se révéla un graveur de talent ; D. Tomas Francisco Prieto obtint au concours la place de premier graveur de la Monnaie de Madrid, et grava quelques

(1) Le musée archéologique de Madrid en conserve quelques spécimens intéressants : nœuds de pierreries, montres ornées de brillants, châtelaines, chaînes, pendants d'oreilles. Les pierres sont bien montées, mais l'aspect est toujours un peu lourd.

années plus tard une belle médaille de 55 millimètres de diamètre, destinée à rappeler la « victoire du pinque *San Antonio* sur une demi-galère algérienne. » Le buste de Ferdinand VI était traité avec habileté et aussi gracieusement que le permettait le modèle (1). — Sous Charles III, Prieto renouvela toute la monnaie d'Espagne, sans pouvoir rendre agréable l'ingrat profil du roi. On a de lui une belle médaille commémorative de la défense du château du Morro, à la Havane, contre les Anglais (1763). En 1772, le roi le mit à la tête de l'école fondée par lui pour perfectionner la gravure des monnaies d'Espagne et des Indes. D. Geronimo Gil, élève de Prieto, exécuta les poinçons et les matrices de l'Imprimerie royale de Madrid, passa au Mexique comme premier graveur de la Monnaie de Mexico, dirigea dans cette ville l'académie de San Carlos, et frappa plusieurs médailles commémoratives (2). Les œuvres de Prieto et de Gil témoignent d'un certain goût, sans atteindre à la véritable beauté.

La gravure proprement dite n'était pas tombée tout à fait aussi bas que la gravure en médailles. Le dernier grand peintre du XVIIIe siècle, Claudio Coello, avait été un bon graveur à l'eau-forte (3). Au début du XVIIIe siècle, D. Diego de Cosa gravait dans le style français, avec esprit et correction (4). D. Juan Bautista Ravanals exécuta en 1703 un arbre généalogique de Philippe V, et en 1705 un portrait du roi. Vers 1719, un graveur français, Jean Dubuisson, vint s'établir à Madrid et traita avec une certaine habileté quelques sujets religieux ; mais les *thèses*, les *frontispices*, les *armoiries* gravés à cette époque témoignent en général d'une grande faiblesse et d'un goût déplorable (5).

Deux hommes émergent au milieu de la foule des médiocres : Irala et Palomino.

(1) Museo de antiguedades, p. 525.
(2) Bermudez, *Dic.*, v° *Prieto*, et *Gil*.
(3) Paul Lefort, *La Peinture espagnole*. Paris, 1895, in-8°, p. 255.
(4) Bermudez, *Dic.*, v° *Diego de Cosa*.
(5) On peut citer entre autres une affreuse *Thèse* de José Tortea (1704), un *Martyre de saint Zoïle*, de Nicolas Carrasco, des plus médiocres ; un *Couronnement de la Vierge* d'Ignacio Valls, dans le goût churrigueresque. *Bib Nat. de Madrid. Estampes.*

Fray Matias Antonio Irala Yuso avait pris l'habit de Saint-François à l'âge de vingt-quatre ans, et pendant quarante-huit ans, ne bougea de sa cellule que pour aller au chœur et au réfectoire. Il peignit quelques tableaux religieux et grava d'innombrables planches et images de piété. Sans être réellement artiste, il contribua à la renaissance de l'art par le culte profond qu'il lui avait voué ; sa cellule était toujours pleine d'amateurs et d'élèves, et il mettait son modeste savoir à la disposition de qui voulait en profiter (1).

D. Juan Bernabe Palomino (1692-1777), neveu du peintre Antonio Palomino, fut un prodige de volonté. Tout lui manquait : école, stimulants, occasion. Il copia les œuvres des artistes étrangers, il ouvrit une école dans sa propre maison, et à vingt-trois ans, illustra le *Museo pictorico*, publié par son oncle (1715). Appelé à Madrid, il s'y fit connaître par de nombreux travaux, obtint le titre de « graveur de la Chambre » et dès la fondation de l'Académie de San Fernando, dirigea la classe de gravure (2). Son dessin, net et régulier, est parfois un peu sec et manque de relief (3), mais on sent chez lui un intense amour de l'art, et dans certaines planches, il touche à la perfection (4).

Dès le règne de Ferdinand VI, l'Espagne possède un certain nombre de graveurs instruits. En 1748, Carlos Casanova et Vicente de la Fuente gravent les planches des *Voyages* de D. Jorge Juan et D. Antonio de Ulloa. En 1752, Cadenas, Chozas, Escribano, Josef Gonzalez, Nemesio Lopez illustrent le *Spectacle de la nature* de l'abbé Purcher. De 1757 à 1761, le Barcelonais Sorello grave à Rome les *Antiquités d'Herculanum et de Pompeï*. Casanova et Flipart nous donnent le portrait de Ferdinand VI. Le Bordelais Jacques Labau grave en taille-douce le portrait de Feijoo. D. Tomas Prieto publie en 1757 une magnifique planche représentant

(1) Ferrer del Rio, *Hist de Carlos III°*, t. IV, p. 519.

(2) Caveda, *Memorias*, I, p. 247.

(3) Portrait de saint Bruno, d'après la statue de la Chartreuse du Paular. *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

(4) *Ibid.*, La Santisima Concepcion, d'après le tableau du Couvent de Torrecilla de los Cameros.

saint Dominique de Guzman. D. José Ximeno donne son *Quartier d'infanterie* et son *Intérieur de prison.* Fidèle à la vieille tradition espagnole, il s'inspire des types populaires et les groupe même au pied du Calvaire (1).

Charles III protégea tout particulièrement la gravure. Il maniait lui-même le burin et avait exécuté sur cuivre une image de la Vierge et de l'enfant Jésus (2).

L'école française était alors dans toute sa gloire. Les estampes de Cochin, Daullé, Balechou étaient recherchées et formaient un important objet de commerce avec la Péninsule (3). Charles III envoya de jeunes artistes à Paris, pour y suivre les leçons des maîtres français. L'Académie de San Fernando donna commission à D. Hipolito Ricarte et à D. Francisco Espinosa d'étudier en France les nouveaux perfectionnements apportés au maniement des presses et à la composition des encres (4). D. Manuel Salvador Carmona fut l'élève des Dupuis, grava *le Négligé galant* de Coypel, *les Amusements de la jeunesse* d'Eisen, l'*Allégorie d'Hercule et de Minerve*, et obtint le titre de membre de l'Académie royale de Paris (5). D. Pascual Pedro Moles, envoyé à Paris par la Chambre de commerce de Barcelone, mérita le même honneur et dirigea plus tard l'Ecole de dessin de Barcelone.

Revenus en Espagne, ces deux artistes firent école et comptèrent parmi leurs élèves des hommes comme D. Fernando Selma, D. Blas Ametller, D. Esteban Boix.

La Catalogne eut encore D. Juan Barcelon, D. Juan Minguet, Muntaner, Fabregat, Ballester. Valence eut D. Vicente Galceran et D. Pascual Cuco. L'Aragon, Brieva et les deux Bayeu. Les noms de Moreno de Tejada, d'Enguidanos, de Rafaël Esteve, des deux Velazquez, montrent que les efforts soutenus de l'Académie de San Fernando ne furent pas inu-

(1) Eau-forte représentant le Christ en croix. *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

(2) Bermudez, *Dic.* v° *Carlos III*.

(3) Caveda, *Memorias*, I, p. 251.

(4) Id. ibid., I, p. 188.

(5) Son morceau de réception est un portrait du peintre Suédois Roslin, d'après Hyacinthe Collin de Vermont. Il est de tous points magnifique. *Bibl. Nat. de Paris. Estampes.*

tiles. On vit même des femmes, comme Doña Carmen Saiz (1) et Doña Maria Loreto Prieto s'adonner à la gravure et manier habilement le burin.

Les œuvres de ces artistes sont extrêmement inégales, sans doute parce qu'ils ont beaucoup produit (2). Les meilleurs tombent parfois au-dessous du médiocre (3). Souvent aussi ils atteignent l'excellent. On ne peut rien voir de plus précieux et de plus fini que le *Saint Augustin* de Minguet, ou le *Saint Thomas* de Bayeu. D. Manuel Salvador Carmona a réellement surpris le secret de la grâce. Ses *Anges au tombeau*, d'après le Guerchin (1754), sont une très jolie page, sa *Madeleine* et son *Saint Jean Baptiste*, d'après Mengs (1784), sont d'excellents morceaux (4). L'*Ecce homo* et la *Mater Dolorosa* de Juan Antonio Carmona, d'après le Titien, donnent l'impression de la perfection. L'*Hérodiade*, d'après Guido Reni, la *Vierge aux poissons*, d'après Raphaël, font le plus grand honneur au burin de Selma, qui s'est surpassé dans *la Sainte Famille*, d'après le Raphaël de l'Escorial, la plus belle planche peut-être qui ait été gravée en Espagne (5).

Le roi et les Académies s'ingénièrent à procurer du travail aux artistes. On publia des éditions de luxe de *D. Quichotte* (6), de *Salluste* (7), de *Mariana*, de *Solis*, et de *Garcilasso* (8), du poème d'Iriarte sur *la musique* (9), du *Parnasse*

(1) *Vénus couronnant l'Amour*, d'après Boucher. *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

(2) Galceran, à lui seul, a laissé plus de 700 planches.

(3) Par exemple : *La Trinité* de D. Juan Barcelon (1772). *L'Education d'un infant* de Selma. *Le Silence* (1811) et *la Jeune contemplative* de Manuel Salvador Carmona. *La Divine Bergère* et *le Bon Pasteur* de Juan Antonio Salvador Carmona, *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

(4) La Bibliothèque nationale de Paris (Estampes) possède de lui *la Vierge*, d'après Van Dyck (1757), *le Christ triomphant de la mort*, d'après Vanloo (1755), le *Portrait de Boucher*, d'après Roslin (1761), d'une invraisemblable finesse de détails, le *Portrait de D. Tomas Prieto*, d'après Gonzalez (1784), peut-être supérieur encore au précédent.

(5) *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

(6) A Madrid, chez Ibarra, avec illustrations de Selma.

(7) Traduction espagnole de l'infant D. Gabriel, à Madrid, chez Ibarra.

(8) A Valence, chez Benito Montfort.

(9) A Madrid (1779), à l'imprimerie royale, avec six gravures de M. S. Carmona, J. Ballester, F. Selma, d'après les dessins de G. Ferro. — Deuxième édition en 1784.

espagnol de Sedano (1), et des *Médailles hébréo-samaritaines* de Perez Bayer (2).

L'Académie de San Fernando chargea D. José Hermosilla de réunir les matériaux d'une étude d'ensemble sur l'Alhambra de Grenade (3), et sur la Mosquée de Cordoue. Deux artistes, D. Juan de Villanueva et D. Francisco Pedro Arnal, lui furent adjoints pour dessiner à part les détails les plus curieux et les inscriptions. Les résultats de cette intéressante mission furent publiés en 1804, par les soins de l'Académie (4).

Une collection pittoresque des costumes des provinces espagnoles fut dessinée par D. Juan de la Cruz Cano y Olmedilla, qui avait été envoyé à Paris, dès le règne de Ferdinand VI.

Charles III fit reproduire en gravure les plus beaux tableaux de ses palais, et entreprendre de grandes collections, qui furent continuées ou complétées sous le règne suivant (5).

L'inégalité des œuvres est peut-être encore plus marquée à l'époque de Charles IV qu'au temps de Charles III. Capilla dédie au roi une affreuse composition, où l'on voit aux pieds de la Vierge Charles III, Charles IV, et les docteurs qui ont poursuivi la proclamation du dogme (6) de l'Immaculée

(1) Madrid, 1768-78, 9 vol. in-8°.

(2) *De nummis hebraeo-samaritanis*, Valence, 1784, in-f°, avec figures.

(3) D. Diego Sanchez Saravia avait déjà étudié l'Alhambra. S'il n'est pas certain qu'il en ait reçu mission de l'Académie, comme le dit Céan Bermudez, il est possible que ses travaux aient attiré l'attention de l'Académie sur ce monument.

(4) *Antiguedades arabes de España. — Antiguedades arabes de España. Parte segunda, que contiene los letreros arábigos que quedan en el palacio de la Alhambra de Granada, y algunos de la ciudad de Córdoba ; publicados por la Real Academia de San Fernando, é interpretados y explicados de acuerdo suyo por D. Pablo Lozano, bibliotecario de S. M. y académico de honor de ella*. Madrid, en la imprenta real, año de 1804.

(5) Collection de portraits des hommes illustres. — Portraits des rois d'Espagne. — Costumes du Titien, augmentés de ceux d'Espagne. — Costumes des autres nations modernes. — Collection de gravures tirées de la Bible. — Collection de gravures d'après l'antique. — Collection des meilleurs tableaux des palais du roi. — Vues d'Aranjuez. — Les chevaux de Velazquez. — Les apôtres et le Sauveur, de Raphaël. — La fresque de Jordan au Buen Retiro. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 308.

(6) *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

Conception. La *Vox Domini* de Boix, les *frontispices* de Francisco de la Torre, les *Fileuses* de Velazquez par Muntaner ne valent guère mieux. Mais Henri Simon, ancien graveur du roi de France, introduit en Espagne la gravure sur pierre, connue depuis longtemps en Allemagne (1). Vazquez s'essaie dans la gravure au pointillé et la gravure en couleurs (2).

Ametller donne son admirable *Chasse à l'autruche* (1803), Louis Paret ses estampes pour l'édition de D. Quichotte de Juan Antonio Pellicer (3). Goya grave à l'eau-forte les *portraits de Velazquez* et dessine ses *Caprices*, une galerie de chefs-d'œuvre.

IV. — La Peinture.

La gravure avait donné de bons résultats, parce qu'elle est surtout un art d'imitation : la peinture exige beaucoup plus d'originalité et d'invention et se trouva mal à l'aise dans la bureaucratique Espagne du XVIIIe siècle.

Au temps de Charles II, la peinture espagnole avait encore eu un vrai maître avec Claudio Coello, le peintre de la *Santa Forma* à la sacristie de l'Escorial. Mais en 1692, Luca Giordano avait été appelé d'Italie et n'avait pas tardé à faire fureur par son habileté à imiter tous les styles, et par l'incroyable vélocité d'exécution qui l'avait fait appeler « Luca *Fapresto* ». Sa vogue imméritée jeta les jeunes artistes dans une voie déplorable. Coello comprit que l'art national courait à sa ruine, abandonna ses pinceaux et se laissa mourir (4). La vieille école espagnole continua à ressasser ses formules usées ; les influences étrangères ne donnèrent naissance qu'à un art conventionnel et faux, dépourvu de tout intérêt. Seuls deux ou trois artistes bien doués échappèrent à la médiocrité académique.

(1) A. de Lostalot, *Les Procédés de la gravure*. Paris, 1886, in-8°, p. 219. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 345.

(2) *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

(3) Godoy, II, p. 292. — L'édition de Pellicer parut à Madrid en 1797. — 5 vol. in-8°.

(4) P. Lefort, *Histoire de la peinture espagnole*, p. 255.

Les peintres foisonnentau XVIII[e] siècle et ne sont ni moins laborieux ni moins épris de leur art qu'au siècle précédent. Vergara voit des peintures de Coypel sur les carrosses du marquis de la Mina, il se met en tête d'en faire de semblables et s'y emploie avec tant d'ardeur qu'il en tombe malade. Il passe littéralement toute sa vie à peindre ou à dessiner. D. Francisco Vieira, « peintre de la Chambre » du roi de Portugal, reste sept ans à Rome, copiant et recopiant Raphaël et Michel-Ange. D. Juan Garcia de Miranda et D. Sancho Esteban, manchots du bras droit, peignent avec la main gauche. D. Hipolito Rovira va à Rome et travaille avec frénésie, vivant de pain et d'eau, couchant tout habillé, copiant tout ce qui lui plaît ; mais à ce labeur forcené il perd la vue et la sûreté de sa main, et quand il revient de Rome, il peint un peu moins bien qu'à son départ de Valence. D. Alonso Miguel de Tobar passa sa vie à peindre, n'ayant d'autre occupation que la peinture, d'autre distraction que la peinture, peignant à quatre-vingts ans avec la même ferveur qu'au temps de sa jeunesse (1).

Le goût de la peinture est héréditaire dans certaines familles. Le peintre galicien Bouzas peint à fresque et meurt en 1730, laissant un fils, déjà très habile à peindre les fleurs (*muy aventajado en las flores*). Le fils de Murillo est peintre. Le frère de Bayeu est peintre. Eximeno et son fils peignent ensemble et les plus habiles n'arrivent pas à distinguer l'œuvre du fils de celle du père. Larraga enseigne la peinture à sa fille Josefa.

Les artistes veulent tous faire école : Tramulles enseigne le dessin à Barcelone, Lujan Martinez à Saragosse, Espinal à Séville, Doña Josefa Larraga à Valence.

La peinture est en faveur auprès des grands. Philippe V dessine à la plume. La reine Farnèse peint à l'huile et au pastel. L'infant D. Gabriel dessine d'après Raphaël et peint « avec des bourres de laine. D. Vicente Pignatelli « sommelier du rideau », D. Luis de Nava, lieutenant aux Gardes Espagnoles, Doña Mariana de Silva Bazan y Sarmiento,

(1) Bermudez, *Diccionario.*

Doña Barbara Maria de Hueva obtiennent le titre de membres honoraires de l'Académie de San Fernando.

Les couvents, les églises, le roi, les grands seigneurs, les municipalités, les corporations font aux artistes d'incessantes commandes.

Il y a des peintres du Roi et des peintres de la Chambre, des restaurateurs de tableaux et des taxateurs de peintures nommés par arrêt du Conseil de Castille, des correcteurs de peintures déshonnêtes nommés par l'Inquisition.

Laborieux, bien vus des grands, protégés, bien achalandés, les artistes ont gardé la fière attitude et jusqu'à l'excentricité des grands jours. Lorenzo Quiros déclare préférer la liberté aux honneurs et à la fortune. Il refuse la protection de Corrado et de Mengs. Il vit vingt ans à Séville, sans dire à personne où il habite. Domingo Martinez refuse le titre de peintre du Roi pour ne pas aliéner sa liberté. Evaristo Muñoz, bon escrimeur, bon danseur, bon comédien, épouse successivement deux femmes qui retrouvent leurs maris, se fait soldat, épouse en troisièmes noces une jeune fille et revient habiter paisiblement Valence. Rovira est appelé à Madrid pour peindre un portrait de l'infant D. Luis. L'ébauche est pleine de promesses, il l'efface, ne peut ressaisir l'inspiration et s'enfuit comme un malfaiteur, sans vouloir reparaître à la cour. Juan de Espinal, de Séville, vient sur le tard à Madrid, reconnaît devant les œuvres des maîtres tout ce qui lui manque, rentre désespéré à Séville et y meurt de chagrin.

L'histoire des artistes de ce temps abonde en traits charmants,qui nous les révèlent sous le jour le plus sympathique. Rovira, volontairement exilé de la cour, et réfugié à Valence chez le marquis de Dos Aguas, apprend un jour l'arrivée à Madrid de son ami le peintre italien Corrado. Il part aussitôt « comme s'il se fût agi de traverser la rue », court à Madrid, embrasse son ami, et repart le même jour pour sa province, sans même prendre congé de lui. Tramulles s'est tellement fait aimer de ses élèves qu'ils se cotisent après sa mort pour lui faire des funérailles triomphales. D. Juan Estrada, de Badajoz, va étudier à Madrid, puis revient dans sa ville na-

tale pour achever l'éducation de son frère cadet D. Ignacio. Et les deux frères ne se quittent plus, « peignant tout ce qu'ils trouvent à peindre », se complétant l'un l'autre, vivant de leur art et pour leur art, sans rivaux et sans envieux.

Pourquoi donc, avec ces excellents éléments, le vieil art espagnol ne présente-t-il pas un seul grand nom au XVIIIe siècle ?

Il en faut surtout chercher la raison dans l'étroite conception de l'art qu'avaient les peintres de cette époque. Ils croyaient que les maîtres des siècles précédents avaient formulé les règles définitives et établi les modèles ; ils pensaient n'avoir plus autre chose à faire que de les copier. Les vieux maîtres avaient obéi à l'inspiration religieuse, ou avaient peint l'histoire de leur époque. Au XVIIIe siècle, il n'y avait plus d'histoire, ou du moins on ne savait plus la voir ; restait la religion, où vint se condenser toute la vie artistique de l'Espagne ; et comme le Christ, la Vierge, les apôtres et les saints avaient été déjà représentés des centaines et des milliers de fois, comme leurs types étaient fixés et qu'on eût cru se rendre coupable d'hérésie en les modifiant, l'art perdit toute invention, et partant toute vie. Il y eut encore des gens capables d'exécuter pour un prix convenu, un *Ecce Homo* ou une *divina Pastora*, d'un style déterminé et d'une dimension donnée, comme un bon cuisinier s'engage à fournir un repas de noce ; mais à côté de ces bons professeurs de peinture, il y eut des légions de barbouilleurs, avec lesquels l'art descendit au-dessous du métier.

Le musée de Valladolid renferme quelques spécimens curieux de cet art de couvent. Le *Chapitre général des Franciscains*, tenu à Valladolid en 1740, nous montre une vaste salle oblongue, voûtée en berceau et peinte en gris. Aux murs, des portraits de moines. Au fond, le général et les principaux dignitaires de l'ordre assis devant une grande table. Sur les trois autres côtés, des tribunes, alternativement blanches et rouges, sont occupées par des moines, rangés en files régulières comme des fruits dans un fruitier. — Six médaillons racontent l'histoire d'un saint nègre, saint Benoît de Palerme. Le décor est partout le même : un coin de plaine

et un coin de ciel bleu par le bas, jaune par le haut ; mais la pauvreté du dessin et l'insignifiance de la couleur sont rachetées par le merveilleux des aventures : saint Benoît, chargé de la cuisine des frères, tombe en extase et les anges viennent écumer le pot à sa place ; saint Benoît reçoit le don de la science infuse ; saint Benoît, protecteur spécial des femmes stériles, voit les suppliantes se presser autour de son tombeau. — Encore plus inouïs sont les miracles de san Pedro Regalado. On le voit nourrir 6.000 moines dans le désert, et ressusciter 30 morts à la fois ! Ces histoires sont si édifiantes qu'elles n'ont vraiment aucun besoin d'être embellies par l'art.

C'est là le pôle du laid ; mais il y a bien des degrés du pire au médiocre, et dans le nombre des disciples attardés de Zurbaran et de Murillo, il en est quelques-uns d'une esthétique plus raffinée.

D. José Lujan Martinez, de Saragosse, avait suivi à Naples les leçons de Mastreolo et était devenu un praticien habile. Il fut le premier maître de Bayeu et de Goya (1).

L'école catalane compte quelques bons artistes. Le Majorquin Gabriel Femenia fut, au dire de Bermudez, le premier paysagiste de son époque et fut chargé de décorer le salon de la seigneurie de Gênes. Antonio Viladomat (1678-1755) était, suivant Mengs, le meilleur peintre espagnol de son temps (2). Francisco Tramulles, né à Perpignan et professeur de dessin à Barcelone, a laissé en Catalogne et en Roussillon de nombreux tableaux religieux. A la fin du XVIII[e] siècle, Flauger et Mayol cultivèrent avec un certain succès la peinture de genre (3).

Valence resta un centre artistique important. Ses écoles

(1) Charles Blanc, *Histoire des peintres de toutes les écoles*. Ecole espagnole.

(2) Balaguer, *Historia de Cataluña*. Barcelone, 5 vol. in-8°, t. V, p. 435.

(3) Curieux tableau représentant la *boqueria* de Borcelone en 1802 : on y voit des officiers en uniforme brodé, coiffés du haut chapeau à plumes des maréchaux de Napoléon ; un soldat affublé d'un énorme shako à panache, un autre soldat en habit à retroussis et chapeau tricorne, des paysans catalans en culotte de velours, un guitariste aveugle enveloppé dans sa cape, un gamin coiffé du bonnet catalan, des femmes en costume français nu-cou, nu-bras, mais la mantille sur la tête.

de dessin, érigées par Charles III en Académie Royale de San Carlos, formèrent un grand nombre d'artistes qui imitèrent les Ribalta, Borras, Zariñena et Espinosa, et remplirent de leurs œuvres les églises de toute la province. Joaquin Ximeno (1674-1754) a laissé d'assez bons tableaux religieux. Félix Lorente (1712-1785) eut un talent assez varié ; il peignit des scènes historiques, des paysages et des natures mortes (*bodegoncillos*). Fray Antonio de Villanueva (1714-1785) décora de nombreuses peintures les couvents de Saint-François à Valence et à Onteniente. Cristoval Valero († 1789) réussit dans le portrait. Joseph Vergara (1716-1799) peignit des tableaux religieux, des portraits, et imita Coypel (1).

L'école andalouse suit fidèlement les traditions de Murillo ; elle reste l'école de la grâce et du mysticisme souriant. « Le « peintre andalou, en peignant la Vierge, peint sa propre « compagne, la femme qu'il aime, qui le console dans ses « peines, qui irrite ses passions, mais il est aussi religieux « qu'il est passionné; s'il s'appuie sur la terre, c'est pour s'é- « lever jusqu'aux régions les plus diaphanes de la fantaisie, « pour y condenser les tendances les plus nobles, les enseigne- « ments du mysticisme dans tout ce qu'ils ont de compatible « avec son dessein, et les délicats transports des âmes can- « dides qui croient voir dans l'Empyrée les créations subjec- « tives de leur conscience. L'imagination modèle la créature « aérienne, qui s'échappe des basses régions de la vie sur les « ailes de la grâce, pour voguer dans l'infini... Cet art est « beaucoup moins fait pour orner les palais que pour servir « de thème à l'enseignement des foules dévotes... et la « multitude trouve la fiction si belle qu'elle en vient à croire « qu'un miracle seul a permis à l'artiste de la réaliser (2). »

Beaucoup d'artistes sévillans se contentent de copier Murillo. Joseph Cano, Juan Garzon, Francisco Meneses, Tomas Martinez, Josef de Rubira, Felipe de Leon, multiplient les copies du maître, qui trouvent toujours des ache-

(1) L'Académie de San Fernando possède de lui un tableau allégorique : « Les dangers de l'île de Calypso. »

(2) *Museo de antiguedades*, t. IV, p. 45.

teurs (1). Bernardo Lorente imite Murillo, et excelle à représenter la Vierge en bergère, type nouveau mis à la mode par les Franciscains. Juan de Espinal « peint avec un « style original et une hardiesse de pinceau qu'il n'avait pu « prendre à aucun de ses contemporains; s'il eût été à meil-« leure école, il fût devenu le plus grand peintre de Séville « après Murillo (2) ». Alonso Miguel de Tobar est un véritable artiste. Sa *Vierge de la Consolation*, à la cathédrale de Séville, sa *Divina Pastora*, du musée du Prado, montrent en lui un bon disciple de Murillo.

A Madrid, la vieille école nationale eut pour principal représentant Antonio Palomino (1653-1726). Elève de Valdes Leal, Palomino connaît bien l'anatomie et la perspective et a gardé quelque chose du brillant coloris des vieux maîtres ; mais il ne sait plus composer et il a perdu le sens de la proportion ; c'est un talent incomplet et mal équilibré, l'ébauche d'un grand artiste arrêté dans son développement (3). Geronimo Ezquerra, son élève, peignait bien les *bodegones*. D. Andres de la Calleja et D. Juan Garcia de Miranda s'entendaient à restaurer les tableaux. D. Nicolas Garcia de Miranda peignait le paysage avec goût (4).

Le grand défaut de toutes ces écoles était l'extrême mono-

(1) Plusieurs riches particuliers, D. Pedro de Castro, D. Donato d'Arenzana, le marquis de Moscoso, avaient réuni à Séville d'importantes collections (Townsend, t. II, p. 283). Les couvents de la ville faisaient exécuter beaucoup de peintures. Le *barrio de la Feria* était une permanente foire aux tableaux. Séville travaillait pour les Indes et exportait en Amérique d'innombrables *Conceptions* et *Apostolados*, dont bien peu, sans doute, eussent fait honneur à l'art de la métropole, si les créoles avaient été capables de juger de leur mérite.

(2) Bermudez, *Dic.*, v° *Espinal*.

(3) Peut-être fut-il arrêté par les difficultés de la vie. Il vécut à Cordoue, à Madrid, à Salamanque et à Grenade, reçut les ordres mineurs, se maria, devint veuf un an avant sa mort, se fit prêtre et voulut être enterré dans le même tombeau que sa femme. Peintre du roi, sans traitement, il était employé à toutes sortes de besognes ; on lui faisait peindre des panneaux pour carrosses. Bermudez, *op. cit.*

(4) On pourrait encore citer à Murcie : D. Manuel Sanchez, D. Antonio Rebolloso, D. Lorenzo Vila ; — à Cordoue : D. Antonio Fernando de Castro ; — à Grenade : D. Benito Blanes ; — à Badajoz : D. Alonzo Mures, D. Juan et D. Ignacio Estrada ; — à Valladolid : D. Antonio Villamor ; — à Oviedo : D. Francisco Bustamente.

tonie des sujets et des procédés. L'insuffisance de la peinture nationale explique l'influence exercée en Espagne par les écoles étrangères les plus en vogue : l'école italienne et l'école française.

Tout le monde s'accorde aujourd'hui à considérer la peinture française du XVIIIe siècle comme très supérieure à la peinture italienne ; mais en 1700 l'Italie passait toujours pour la terre classique de l'art, et les Italiens n'avaient que dédain pour le *stile spiritato*, et pour le *stile smorfioso exagerato* des Français (1). Les Espagnols, heureux de médire de nous, dénigraient le style *mignard* et nous accusaient de froideur ou de maniérisme.

Cependant ce furent les Français qui furent à la mode les premiers. Philippe V amena avec lui en Espagne René-Antoine Houasse, élève de Lebrun, qui forma quelques élèves, et laissa à son fils sa place de peintre du roi. Michel-Ange Houasse (1675-1730) peignait avec grâce des oiseaux, des paysages et des « bambochades ». A sa mort, il fut remplacé comme peintre du roi par Ranc, le meilleur élève de Rigaud, qui s'employa surtout à peindre des portraits, et ne fit pas école. Après lui Louis-Michel Vanloo (1707-1771) séjourna en Espagne de 1736 à 1752 et peignit le roi, la reine et les infants. Son œuvre la plus importante est l'immense tableau où il a groupé la famille royale avec une correction sans égale. Très intéressante pour l'historien, cette grande page l'est beaucoup moins pour l'artiste. C'est un décor de théâtre, éclairé d'un jour factice, où de grands personnages, somptueusement vêtus, semblent poser pour un tableau vivant. Mais justement la vie manque au tableau (2). Vanloo laissa un élève en Espagne, son neveu Joseph Dussent.

Charles-Joseph Flipart peut à peine être considéré comme un représentant de l'école française ; il avait étudié la peinture à Venise, avec Tiepolo et Amiconi.

De bonne heure les artistes italiens avaient été appelés en Espagne. Philippe V avait fait venir de Rome Andrea

(1) Caveda, *Memorias*, t. I, cap. 1.

(2) D. Pedro de Madrazo, *Catalogo de los cuadros del Museo del Prado de Madrid*. Madrid, 1900, n° 2018.

Procacini (1671-1736), élève de Carlo Maratta, et l'avait employé à la décoration du palais de la Granja.

Avec Ferdinand VI l'influence italienne s'affirme. Jacopo Amiconi est appelé de Venise et travaille aux palais de la Granja, d'Aranjuez et du Retiro. A la mort d'Amiconi (1753), Giacinto Corrado vient prendre sa place et peint au Palais-Neuf la belle fresque de l'Escalier, *l'Espagne consacrant à la Religion toutes les nations dont elle est souveraine*. Mais le grand décorateur du Palais-Neuf est Giambattista Tiepolo (1693-1770), le dernier grand artiste de l'école vénitienne, qui couvrit de peintures allégoriques et charmantes (1) le plafond de la salle des Gardes (2), de l'antichambre du roi (3), et de la Salle du Trône (4). Tiepolo mourut à Madrid en 1770, victime des rigueurs du climat et dégoûté des avanies qu'il recevait (5). Son fils Lorenzo, qui avait travaillé avec lui au Palais, regagna Venise après sa mort.

Tiepolo était un véritable artiste, mais sa manière était si originale et si pleine de périls dans l'imitation, qu'il ne fit pas d'élèves (6). L'homme qui révolutionna l'enseignement de la peinture en Espagne fut le peintre favori de Charles III, l'allemand Mengs, dont la carrière extraordinaire montre tout ce que peuvent la volonté et la persévérance, et aussi ce qu'elles sont impuissantes à donner. Fils d'un émailleur de Bohême, Mengs naquit à Aussig en 1728. Son père décida qu'il serait grand peintre et unirait le dessin de Raphaël à la grâce du Corrège et au coloris du Titien. L'enfant n'eut pas d'autres jouets que des crayons et des pinceaux. Son père lui apprit le dessin, la perspective, l'anatomie, le clair-obscur, la chimie, et l'emmena à Rome. Pendant trois ans Mengs, enfermé chaque matin au Vatican avec un pain et une cruche

(1) P. Lefort, *Peinture espagnole*, p. 266.

(2) *Vulcain forgeant les armes d'Enée.*

(3) *La Monarchie espagnole appuyée sur un lion.*

(4) *Les provinces d'Espagne et des Indes avec leurs costumes et leurs productions diverses.*

(5) Les moines de San Pascual d'Aranjuez avaient retiré ses tableaux de leur chapelle et les avaient mis dans l'escalier et chez le concierge du couvent. Bermudez, *Dic.*, vº *Tiepolo.*

(6) Caveda, *Memorias*, I, p. 136.

d'eau pour sa journée, copia l'antique, Michel-Ange et Raphaël. De retour à Dresde, il se mit à faire des portraits ; l'électeur de Saxe, roi de Pologne, voulut le nommer peintre de sa chambre, Mengs refusa et demanda à être reconduit au Vatican. Pendant quatre ans encore il copia, puis il se hasarda à composer et peignit une *Sainte Famille*. Sa fiancée, Margarita Guazzi, lui servit de modèle pour la figure de la Vierge. Il se maria en 1749. Son terrible père ne le trouva plus suffisamment appliqué et le chassa de sa maison. Frédéric-Auguste le renvoya une troisième fois à Rome, avec mission de peindre un grand tableau pour le maître-autel de l'église de la cour à Dresde (1752). La guerre de Sept ans priva Mengs des subsides du roi de Saxe ; il vécut pauvrement à Rome, réduit à peindre pour 4.000 réaux la coupole du couvent des Célestins. Mais ayant appris qu'il avait été calomnié auprès du roi de Naples, D. Carlos, il fit le voyage de Caserta pour se disculper et offrit au roi un tableau pour sa chapelle. Charles III goûta profondément le caractère loyal et simple de l'artiste allemand et s'éprit de sa peinture correcte et soignée. Devenu roi d'Espagne, il invita Mengs à venir à sa cour et lui offrit 120.000 réaux de traitement, avec logement et équipage, tous ses frais d'atelier payés par le Trésor ; deux vaisseaux de guerre étaient à sa disposition pour le transporter de Naples en Espagne (1). Mengs accepta ces offres splendides et fit en Espagne un séjour de plusieurs années, coupé par deux voyages en Italie. Il exécuta d'assez nombreuses peintures au Palais-Neuf. Charles III estimait tellement son *Saint Antoine de Padoue* qu'il l'emportait avec lui dans ses voyages. Il avait fait mettre sous verre *la Naissance du Christ* (2), qui décorait sa chambre à coucher. Tous les connaisseurs considéraient D. Rafael comme le réformateur de l'Ecole romaine et comme le plus grand peintre du siècle (3). L'Académie de San Fernando subissait docilement sa direction, et les artistes madrilènes s'empressaient de se

(1) Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 535.

(2) C'est le tableau n° 1435 du catalogue de Madrazo : *La adoracion de los pastores*.

(3) Ch. Blanc, *Histoire des peintres. Ecole allemande.*

mettre à son école. C'était « le Maître » par excellence, celui qui connaissait les règles de l'art, hors desquelles il n'était point de salut.

La postérité n'a pas ratifié ces jugements enthousiastes. Creuse et froide, la peinture de Mengs n'enchante plus personne, mais il a été l'un des promoteurs du mouvement archéologique qui marque la fin du XVIIIe siècle et reste intéressant comme critique et comme érudit.

« Les Espagnols, disait-il, respirent un air très pur et très « élastique qui donne beaucoup de mouvement aux humeurs « et irrite facilement le système nerveux. » Ils ont commencé par être des barbares et n'ont eu quelque civilisation que grâce à la conquête romaine; mais les Goths, et, après eux, les Mores ont ruiné tout ce qui restait de cette culture antique. Après la reconquista, les Espagnols se sont mis courageusement à l'œuvre, ils ont beaucoup travaillé, et ne sont arrivés à rien, parce qu'ils manquaient de bons exemples et ne connaissaient pas les lois du bon goût. Ils ont imité le gothique germanique et le moresque et n'ont pas connu le secret de la beauté. Il s'est bien formé des écoles de peinture à Séville, Philippe IV a infiniment honoré les artistes en la personne de Velazquez, mais les peintres espagnols n'ont jamais pu s'élever jusqu'à l'art, puisqu'ils n'avaient pas étudié les anciens et ne connaissaient même pas la supériorité de l'école italienne, ressuscitée par Carrache. Sous Charles II, un Italien, Luca Giordano, vient en Espagne. Il enchante aussitôt les Espagnols par son habileté, mais cette habileté est le fruit de longues études, et les Espagnols, qui n'ont point la science de l'Italien, l'imitent sans parvenir à lui dérober le secret de l'art (1).

C'est ce secret, c'est cette science que Mengs prétendait leur apporter. Il fit présent à Charles III d'une collection de moulages antiques, d'après les meilleurs marbres ou les plus beaux bronzes de Rome et de Florence, et introduisit à l'Aca-

(1) *Obras de D. Antonio Rafael Mengs, primer pintor de Camara del Rey*, publicadas por D. Josef de Azara. Madrid, Imprenta real, 1797 (*Fragmento de un discurso sobre los medios para hacer florecer las bellas artes en España*).

démie de San Fernando le dessin d'après l'antique (1). Mais là se bornèrent les progrès réalisés. Son défaut d'originalité l'empêcha d'être un vrai maître, il n'apprit à ses élèves qu'à imiter autrui, il leur donna des recettes, qu'ils suivirent docilement; aucun ne sut faire œuvre personnelle (2).

D. Alejandro Gonzalez (1719-1772) fut un bon peintre de décors pour les théâtres. D. Antonio, son frère (1729-1793), réussit dans la fresque et peignit un plafond au Palais-Neuf: *Colomb offrant le Nouveau Monde aux Rois catholiques.* D. Mariano Maella (1739-1819) a peint l'*Apothéose de Trajan* au Palais-Neuf. C'est un des meilleurs disciples de Mengs; il est régulier et judicieux, mais froid et languissant. D. Josef del Castillo (1737-1793) étudia huit ans à Rome. Mengs l'employa à dessiner des cartons de tapisseries. Il travailla pour le Palais-Neuf, pour les églises de Madrid, pour le Conseil de Castille et pour l'Escurial. D. Bernardo Martinez del Barranco (1738-1791) voyagea en Italie, vit Rome, Naples et Turin et fut en Espagne un des plus laborieux élèves de Mengs. On a de lui quelques bons portraits, entre autres un beau portrait de Florida Blanca.

D. Francisco Ramos, D. Francisco Agustin, D. Gregorio Ferro n'ont guère laissé de traces.

D. Francisco Bayeu y Subias (1734-1795) est plus connu, au moins comme professeur. Sans être jamais sorti d'Espagne, il avait acquis une grande réputation. De caractère difficile, mais loyal et dévoué à ses élèves, il fut très apprécié par Mengs et par Charles III, et après le départ de D. Rafael fut pendant quelque temps considéré comme le premier peintre de l'Espagne. Il s'en faut de beaucoup qu'il ait conservé cette réputation. Son dessin est dur et sa couleur terne, l'invention lui fait défaut. C'est un consciencieux ouvrier d'art, dont les œuvres innombrables encombrent les églises, les couvents et les palais de Saragosse, de Madrid, du Pardo, d'Aranjuez et de Tolède. Son frère D. Ramon (1746-1793), formé à son école, n'est ni meilleur, ni pire que lui.

(1) Caveda, *Memorias*, t. I, p. 163.
(2) P. Lefort, *la Peinture espagnole*, p. 259.

Tandis que la faveur officielle allait tout entière à Mengs et à ses élèves, un Marseillais, Barthélemy Ollivier, et un Parisien, Charles-François de la Traverse, renouaient à Madrid les traditions interrompues de l'école française. Disciple de Boucher et ancien pensionnaire du roi à Rome, de la Traverse peignait à l'huile, à la détrempe, en miniature, les fleurs, le portrait et l'histoire, et malgré son talent, ne parvint jamais à se faire nommer peintre du roi ; mais il trouva en D. Luis Paret y Alcazar (1747-1799) un artiste de race et lui donna de bons conseils, qui firent de Paret un peintre bien supérieur à tous ceux de l'école de Mengs. Il lui défendit de copier les estampes ; il le fit dessiner d'après l'antique et d'après nature et lui recommanda les Lombards et les Flamands pour le coloris. Paret devint bientôt un des premiers artistes de son temps. Il peignit des marines dans le goût de Vernet et grava de nombreux dessins, où il sut mieux que personne exprimer le caractère et donner la physionomie de sa nation. Les *Parejas reales*, la *Prestation de serment au prince des Asturies, dans l'église San Geronimo*, sont des tableaux documentaires, qui nous renseignent sur la vie de cour (1), comme *le Magasin d'étoffes* nous montre un coin de la vie bourgeoise (2).

On ne trouve guère à citer à côté de Paret que D. Luis Menendez, fils du miniaturiste Antonio, qui pratiqua aussi l'art de la miniature et a peint quelques excellents portraits et de solides tableaux de nature morte (3).

L'Espagne, qui a accueilli tant d'artistes étrangers, a donné aussi quelques-uns de ses peintres à l'étranger. Le Majorquin D. Guillermo Mezquida (1675-1745) a travaillé à Rome et à Bologne et fut peintre de la Chambre de l'électeur de Cologne. L'Andalou D. Francisco Preciado de la Vega († 1789) passa presque toute sa vie à Rome, y présida deux fois l'Académie de Saint-Luc et y dirigea l'Ecole espagnole instituée par le roi.

Plus habiles peut-être que beaucoup de leurs compatriotes, ils n'eurent cependant, ni l'un ni l'autre, aucune

(1) Bermudez, *Dic.*, v° *Paret.*
(2) P. Lefort, *la Peinture espagnole*, p. 261.
(3) Id. ibid., p. 259.

influence sur le développement de l'art européen, et la peinture espagnole du XVIII[e] siècle resterait médiocre, si elle ne comptait pas un génie exceptionnel, profondément original, et espagnol de la tête aux pieds, dont il nous reste à parler.

V. — Goya.

Francisco Joseph Goya naquit le 31 mars 1746, à Fuendetodos en Aragon. Ses parents, José Goya et Gracia Lucientes, étaient de pauvres laboureurs, et il semblait destiné à mener la vie du paysan. Une vocation précoce pour le dessin le fit sortir de son village et l'amena à Saragosse, où il suivit les cours des Frères des Ecoles pies, travailla à l'Académie de dessin et reçut ses premières leçons de peinture dans l'atelier de José Lujan Martinez, élève lui-même du peintre napolitain Mastreolo (1760).

A la suite d'une rixe de paroisses, Goya dut quitter Saragosse et se rendit à Madrid vers 1765. On le voit en 1771 remporter le second prix au concours ouvert par l'Académie des beaux-arts de Parme (1). En 1772, il est déjà assez connu pour que le chapitre du Pilar lui confie la décoration d'une voûte (2); ses esquisses paraissent si satisfaisantes que le chapitre décide l'exécution immédiate des peintures, sans demander l'avis de l'Académie de San-Fernando (3). Il va à Rome, en libre étudiant d'art. Il ne s'enferme pas comme Mengs, il ne passe pas ses journées à copier comme un tâcheron : il vagabonde par la ville, il regarde, il examine, il contemple. Pour voir une fresque de plus près, il passe des heures perché sur une corniche. Devant un tableau qui lui plaît, il reste une journée entière, étudiant le style du peintre, cherchant à pénétrer ses pro-

(1) *Mercure de France*, janvier 1772.

(2) La voûte quadrangulaire du petit chœur (coreto) situé en face du sanctuaire de la Vierge.

(3) Conde de la Viñaza, *Goya, su tiempo, su vida, sus obras*. Madrid, 1887, in-8°, p. 21.

cédés et ses secrets (1). A Rome, il rencontre notre David et se prend pour lui d'une chaude amitié. David ne lui donne pas, Dieu merci ! sa passion pour l'antique, mais lui ouvre l'esprit aux idées françaises et en fait un philosophe.

En 1775, Goya est de retour à Madrid. Il épouse Dª Josefa Bayeu, sœur du peintre D. Francisco, et se trouve introduit dans le milieu des peintres officiels.

Le 13 juillet 1776, Mengs le propose au roi comme dessinateur de cartons pour la fabrique de tapisseries de Santa-Barbara, aux appointements de 8,000 réaux. Il est dès lors sur le chemin de la fortune et, pendant trente ans, il est le peintre à la mode, l'idole de la cour et de la ville. Le sévère Charles III l'acceptait, mais sans enthousiasme. Avec Charles IV, Goya est en pleine faveur : la reine le fait venir à son lever et s'amuse de ses récits pittoresques. Il est le favori de l'infant D. Luis, oncle du roi, l'ami et le commensal du comte de Benavente, l'intime de la duchesse d'Albe ; il chasse avec le roi, il reçoit à sa *quinta* la grandesse et les infants. Le 25 avril 1789, il est nommé peintre de la Chambre. En 1795 il est directeur de l'Académie de San-Fernando. Le 31 octobre 1799, il est premier peintre de la Chambre avec 50,000 réaux de pension, 500 ducats pour le carrosse et la survivance de la *casa aposento* de D. Mariano Maella.

De la cour, Goya accepte l'argent et la renommée, mais il n'entend pas lui sacrifier sa liberté. Il vient au palais en bas blancs un jour de deuil ; le sommelier de semaine lui reproche son incorrection, il descend au corps de garde, dessine à l'encre sur ses bas le portrait du sommelier et remonte dans les appartements royaux au milieu des rires des courtisans. Il est de toutes les fêtes populaires, de toutes les assemblées, de tous les bals et de toutes les querelles. Il appelle sa vieille mère auprès de lui pour la faire jouir de sa gloire, puis, comme le bruit de la ville importune la bonne femme, il lui permet de retourner à Saragosse, où il lui fait une pension de 5 réaux par jour. Il obtient pour

(1) Paul Lafond, *Goya*, Paris, 1902, in-4°.

son frère Camille une chapellenie à Chinchon (1). Il se querelle avec son beau-frère Bayeu (2), avec l'archiprêtre, et avec tout le chapitre du Pilar, puis cède tout à coup aux pieuses exhortations de Fray Felix Salzedo, moine de la Chartreuse d'Aula Dei (3). Fantaisiste incorrigible, il prend en aversion un apothicaire borgne de la rue Santiago et le persécute avec la malice transcendante d'un endiablé rapin. Peintre du roi, il se fait peintre d'enseignes quand l'idée lui en prend. Il ne connaît que son caprice et serait sans frein ni loi, s'il n'avait le cœur vaillant et généreux. Par quelques-unes de ses frasques, il rappelle Benvenuto Cellini, mais il a sur lui toute la supériorité de l'homme d'honneur sur le bandit.

En 1793, Goya est atteint d'une surdité complète, et cette infirmité, qui le sépare pour ainsi dire du monde, contribue encore à l'épanouissement de son génie. Il s'isole et se fait aquafortiste, comme il se fera plus tard lithographe, et commence l'œuvre immense qui, mieux encore que ses peintures, a rendu son nom immortel.

L'invasion française trouve Goya tout prêt à devenir un *afrancesado*. Avec beaucoup d'Espagnols instruits, il espère un instant que Joseph Bonaparte saura régénérer la monarchie, il fait le portrait du roi intrus, il accepte la Légion d'honneur. Mais l'horrible guerre qui désole l'Espagne lui fait bientôt prendre en haine Napoléon, le mauvais génie responsable de tant de crimes, et il grave la série vengeresse des *Désastres de la guerre*, œuvre de philosophe aussi bien que de patriote, où c'est la guerre elle-même qui est prise à partie et anathématisée, au nom de l'humanité.

Mal à l'aise sous la domination étrangère, Goya ne respire pas plus librement sous le sceptre de Ferdinand le

(1) De la Viñaza, *Goya*, p. 41.

(2) M. de la Viñaza a bien mis en lumière les torts de Goya dans l'affaire des peintures du Pilar. Bayeu ne saurait être accusé de jalousie. Goya s'exaspérait à la moindre critique et ne pouvait souffrir le contrôle du chanoine administrateur général D. Mathias Allué. — De La Viñaza, *op. cit.*, p. 162.

(3) De la Viñaza. — Lettre de Fr. Félix, 30 mars 1781, p. 174.

Désiré. Il vit longtemps à l'écart, puis se décide à quitter l'Espagne (1822) et vient demander à la France un paisible asile pour ses dernières années. Après un nouveau voyage à Madrid, en 1827, il meurt à Bordeaux, le 15 mars 1828, dans les bras de son petit-fils Mariano et de ses amis Brugada et Goicoechea.

« J'ai eu trois maîtres, disait-il : la nature, Velazquez et « Rembrandt ». A Rembrandt il a emprunté la magie de sa lumière, à Velazquez le sens profond du milieu national; quant à la nature, il l'a considérée comme une source intarissable d'inspiration. La peinture était pour lui une poésie « qui choisit dans l'univers ce qu'elle trouve de plus propre « à ses fins, et qui rassemble dans un seul personnage fantas- « tique des circonstances et des caractères que la nature pré- « sente épars entre plusieurs individus ». C'est grâce à cette combinaison si sage et si ingénieuse que l'artiste cessait d'être pour lui « un copiste servile et méritait le titre de « créateur (1) ». Goya a abordé les genres les plus différents et excellé dans presque tous. Très étudiée depuis soixante ans en Espagne, en France et en Angleterre, son œuvre est tellement étendue et variée, qu'elle résume en quelque sorte toute son époque. C'est le miroir où vient se peindre l'Espagne entière, non seulement avec sa physionomie extérieure, ses modes et ses mœurs, mais aussi avec son histoire, sa religion, sa philosophie, ses aspirations et ses rêves. Réaliste intrépide, ne reculant devant aucun détail brutal ou répugnant, Goya est en même temps le prince des fantastiques. Sa pointe crée des monstres changeants comme ceux que le vent modèle dans la neige des nuages. La vie lui apparaît comme une sinistre énigme, le monde comme une maison de fous. La sottise orgueilleuse y commande, la sottise humble y obéit. Les passions sont insensées, les joies sont vaines, le bien est un mirage, le progrès une duperie ; tout est contradiction, apparence et mensonge ; il n'y a de réalités que le mal et la douleur. Et pour traduire

(1) Goya, *Préface inédite des Caprices* (*Gazette des Beaux-Arts*), t. XV, p. 240.

ces idées intraduisibles, l'artiste poète invente des images inouïes, forge des chimères délirantes, multiplie les contrastes, les incohérences, les impossibilités. Jamais les fluctuations de la pensée, la rapidité et la mobilité des impressions qui se succèdent dans le cerveau, l'étrangeté des conceptions de l'esprit n'ont été rendues par le dessin avec une pareille clarté. La musique seule semble faite pour suivre la méditation dans ses envolées et ses chutes. Ce qu'elle dit avec ses vagues accords, ses notes sans fin répétées, ses silences, ses dissonances, ses plaintes, ses triomphales harmonies, Goya le traduit sur le cuivre avec la pointe et l'eau-forte. C'est par là qu'il mérite un rang à part entre tous les artistes, et par là que son œuvre a acquis une valeur documentaire et symbolique que ne possède aucune autre.

Espagnol, Goya s'est d'abord essayé dans la peinture religieuse. A douze ans, il représentait la Vierge du Pilar sur les portes du tabernacle de l'église de Fuendetodos. A vingt-six ans il décorait les voûtes de la basilique du Pilar. En 1820, il peignait la *Communion de san José Calasanz*, la plus sincère peut-être de ses peintures religieuses. Les catalogues énumèrent soixante-six morceaux de peinture religieuse exécutés par lui (1). Ces œuvres ne sont pas sans mérite. On a comparé ses fresques du Pilar à celles de Tiepolo. Théophile Gautier a pris pour un Rembrandt sa *Trahison de Judas* à la cathédrale de Tolède. Son *Christ en croix* et sa *Sainte Famille* sont de fort bonnes pages. On ne peut cependant pas considérer Goya comme un peintre religieux dans le sens classique du mot. Il n'y a pas chez lui la moindre trace de mysticisme. S'il peint la Nativité, c'est surtout la tête de l'âne qui attirera son attention ; s'il prend pour sujet l'arrestation de Jésus, les physionomies bestiales ou vulgaires des comparses trahiront son réalisme incorrigible. Chargé de décorer la petite chapelle de San Antonio de la Florida, il a représenté dans la coupole : *Saint Antoine ressuscitant un mort pour lui faire dire le nom de son meurtrier*, mais il a raconté le miracle en

(1) Paul Lefort, *la Peinture espagnole*, p. 264.

vrai sceptique. Il s'est dit que les personnages peints dans la *media-naranja* seraient exposés à tomber, et il a entouré la coupole d'une solide balustrade. Bien à l'abri derrière ce garde-fou, les personnages contemplent, bouche bée, le prodige auquel les fait assister saint Antoine ; mais il ne faut leur demander ni recueillement, ni extase. Ce sont des muletiers du Rastro, des bourreliers de la rue de Tolède et des *majas* de l'Avapies qui se sont groupés autour du saint et du mort, comme ils le font tous les jours autour d'un blessé et d'un médecin ; le miracle est réduit aux proportions d'un accident. Dans la tribune de la chapelle, des anges tiennent l'encensoir et chantent la gloire de saint Antoine ; mais ces anges sont de jolies marchandes d'herbes de la Red de San Luis, dont la grâce faubourienne et gamine n'a rien de céleste. C'est de la peinture de genre, qui n'a de religieux que le titre ; mais quelle charmante page, et comme elle symbolise exactement la religion populaire du XVIII[e] siècle ! Ces hommes et ces femmes n'ont jamais pensé qu'il y eût dans la vie d'autre affaire sérieuse que le plaisir ; catholiques d'éducation et d'habitudes, ils sont restés foncièrement païens ; s'ils assistaient à un vrai miracle, les hommes y apporteraient cette même curiosité badaude ; s'il leur poussait des ailes, les femmes deviendraient ces mêmes anges au minois fripon.

Peintre de genre, Goya l'a été dans l'âme. Il a gardé l'esprit observateur et narquois du paysan ; il comprend et il aime les petites gens, et il peint les grands seigneurs tels qu'il les voit, avec leurs beaux habits et leurs ridicules, sans jamais les flatter. Il a semé ses tableaux de genre à profusion. Les principales collections étaient à l'Alaméda du duc d'Osuna (1), au palais de l'infant D. Luis à Arenas de San Pedro (Avila), à sa propre *Quinta* (2). Le Musée du Prado

(1) *El Capricho*, à neuf kilomètres de Madrid, entre Barajas et Castillejos.

(2) *La Huerta del sordo*, maison très modeste, parc de 26 hectares. Les peintures de la Quinta ont été reportées sur toile en 1874 par D. Salvador Martinez Cubells, aux frais de M. Emile d'Erlanger qui en a fait don au Musée du Prado. — De la Viñaza, p. 277.

en possède aujourd'hui un grand nombre, notamment la suite célèbre des *tapisseries*, peinte de 1776 à 1791 pour la manufacture de Santa Barbara. Rompant avec les traditions mythologiques, Goya a pris le sujet de ses quarante-cinq compositions dans les scènes de la vie populaire et nous la montre par ses côtés picaresques et brutaux, aussi bien que par ses côtés gracieux. Les esquisses ont poussé au noir, mais les tapisseries conservées au Prado et à l'Escorial n'ont rien perdu de leur fraîcheur primitive. *Le Dîner sur l'herbe*, *le Bal à San Antonio de la Florida*, *la Promenade andalouse*, *l'Ombrelle*, *la Dame et le militaire*, *le Rendez-vous*, *les Vendanges*, nous peignent les modes élégantes du temps de Charles III. Les hommes ont gardé presque tous le costume national : la veste, le grand manteau, le chapeau rond ou le chapeau à la suisse, l'épée « à tasse ». Les femmes portent la robe courte, les souliers à pointe ornés de broderies, le corsage à veste et la mantille. Plus d'un galant paraît soupçonneux et jaloux, les dames passent calmes et souriantes, comme si elles ne devaient jamais éprouver l'angoisse du « rendez-vous oublié » (*la cita*).

Une autre série est consacrée aux jeux des enfants. On les voit jouer au cerf-volant (*la cometa*), au soldat, à la balle (*la pelota*), à colin-maillard (*la gallina ciega*), se balancer (*el columpio*), berner un mannequin dans une couverture (*el pelele*). Tous ces sujets, qui prêtent si aisément à l'afféterie, sont traités avec une sincérité charmante.

Voici maintenant des scènes de la vie quotidienne : un carrosse à deux chevaux, avec cocher à perruque, laquais et coureur, frôle l'étalage d'un *marchand de vaisselle*. Une dame et deux cavaliers examinent des bijoux dans *la boutique d'un fripier*. Des *servantes* jasent autour de la fontaine. La *marchande d'azeroles* passe, la corbeille sur la tête, la *fleuriste* présente une rose à une jeune femme. Une *lavandière* s'est endormie et ses compagnes profitent de son sommeil pour lui faire embrasser un agneau.

La vie des champs a suggéré les beaux groupes des *moissonneurs* et des *bûcherons*. La *Neige* nous montre un groupe de muletiers cheminant par une âpre bise d'hiver le long

d'une route désolée. Les *Gardes du tabac* nous présentent les agents du roi dans leur rustique majesté. La *Noce de village* est une charmante comédie ; rien de plus comique que le señorito qui se croit vêtu à la mode avec sa redingote de 1740, ses manchettes et son jabot extravagants et sa tête rasée. La mariée est fort gentille, ses amies sourient à sa grâce d'un air malin, et le curé lui-même paraît s'abandonner à quelque pensée profane. Quoique les tapisseries de Santa Barbara fussent destinées à orner les appartements royaux, Goya n'a pas su retenir sa verve populacière ; il a fallu qu'il peignît un *aveugle joueur de guitare,* des *joueurs de cartes,* un *buveur,* buvant à la régalade, à même son outre, et une *rixe à la Venta Nueva* : un Murcien, quatre muletiers, deux garçons et un cocher luttent, se battent, se mordent, se lapident, tandis que le *ventero* ramasse les cartes et les enjeux, qui ont causé la noise.

Plus libre de son pinceau quand il ne travaillait pas pour le roi, Goya a peint, pour le duc d'Osuna, des voleurs attaquant une berline, un groupe d'excursionnistes empressés autour d'une dame tombée de sa mule, une procession de flagellants, un ivrogne emmené par deux compères, et enfin la fameuse *fête de San Isidro,* où, dans l'étroit espace de 90 centimètres sur 40, se dessine la colline de San Isidro et sa prairie, la vallée du Manzanares, le panorama de Madrid et plus de quinze cents figures minuscules, dont les plus petites sont encore de proportions si justes et d'un mouvement si vrai, qu'il suffirait de les agrandir pour en faire un tableau.

Il faudrait encore mentionner ses *Manolas au balcon,* du palais de San Telmo, ses *Majas* de l'Académie de San Fernando et la *Vénus* qu'il avait peinte pour Godoy (1).

Peintre de la cour comme Velazquez, Goya fut condamné comme lui à reproduire à satiété des portraits de Majestés et d'Altesses, royales ou sérénissimes (2) ; mais il a aussi représenté les personnages les plus célèbres de son temps :

(1) De la Viñaza.

(2) 7 portraits de Charles IV. — 11 de la reine. — 7 de Ferdinand VII. — 9 de la comtesse de Chinchon.

Pignatelli, Villafañe, Campomanes, Florida Blanca, Urrutia, Ricardos, Mazarredo, Urquijo, Godoy. Il a peint les toreros Romero et Martincho, les actrices Rita Luna et Maria del Rosario (*la Tirana*), le poète Moratin, le peintre Bayeu, des artistes, des savants, des marins, des courtisans et le *tio Paquete*, le populaire aveugle de San Felipe-el-real. Les portraits de femmes sont aussi nombreux et aussi beaux que les portraits masculins. La collection entière formerait un riche musée d'une étonnante variété. L'admirable *Bayeu*, du musée de Valence (1786), montre jusqu'où Goya pouvait pousser, quand il le voulait, le soin et le fini. Vêtu d'une veste noire à passementeries de soie et de jais, sa tête fine et volontaire encadrée de cheveux poudrés, D. Francisco a été peint par son terrible beau-frère avec cent fois plus d'attention et de conscience que les têtes couronnées. *Da Ysabel de Cobos y Porcel* est la plus délicieuse Andalouse qui se puisse rêver. Le *Guillemardet* du Louvre nous dit l'étonnante fortune de ce petit médecin de la Nièvre dont la Révolution fit un ambassadeur à Madrid. La physionomie générale et l'attitude sentent encore le docteur rural, oracle de son village et forte tête de son district, mais les demi-bottes à la Souvarof, le sabre, la large ceinture tricolore, le chapeau à plumes donnent au personnage, un peu mince, l'ampleur qui convient au représentant de la République, et à voir ses yeux froids et ses lèvres pincées, on comprend qu'il a pleine conscience de l'importance de son rôle.

La *Famille royale* donne la mesure de l'audace de Goya. Ils sont là tous : le roi, la reine, le prince des Asturies et sa femme Maria-Antonia, ses frères Carlos et Francisco, ses sœurs Carlota-Joaquina, Maria-Luisa, Maria-Ysabel, son beau-frère le prince de Parme, son oncle D. Antonio, sa tante Maria-Josefa. Tous sont en costume de cour, le roi porte la Toison d'or, le grand cordon de Charles III, l'ordre du Christ de Portugal. Les dames ont le grand cordon des Dames Nobles de Maria-Luisa. Les satins, les velours, les broderies, les pierres précieuses chatoient ou scintillent, mais tant de richesse ne sert qu'à rendre plus choquantes la laideur ou la vulgarité de presque tous les personnages. La

reine est effrayante : « Quelle femme ! quelle mère ! » dira bientôt Napoléon.

Les portraits royaux sont poussés presque jusqu'à la caricature. Il est impossible que le peintre du *Jeune homme en gris* et de la *Leocadia* n'ait pas, de propos délibéré, exagéré la mauvaise grâce, la sottise et la bouffissure de ses modèles.

Il les a peints en révolutionnaire, en patriote indigné, avec toute sa colère et tout son mépris. D'aucuns crieront à l'ingratitude du peintre de la Chambre. C'est voir les choses par un bien petit côté. Goya a aimé passionnément son pays, et tout ce qu'il y voyait lui paraissait un défi au sens commun et au sens moral : un roi incapable, une reine criminelle, un favori scandaleux, une cour corrompue, des institutions surannées, une noblesse décrépite, un clergé presque païen, une nation ignorante et superstitieuse ; rien de vivant, hormis l'intrigue ; rien de fort, excepté les préjugés et les abus. La solitude à laquelle le condamnait sa surdité a mûri sa pensée et l'a fait pamphlétaire et moraliste. Le roi, la reine, Godoy, les grands, il les a, de sa main, marqués d'infamie dans les *gloses* qu'il a écrites pour ses *Caprices*. Dans la planche V (1), il a représenté un colloque amoureux et il a écrit au-dessous « Maria-Luisa » (2). La planche VI (3) nous montre une dame écoutant les galants propos d'un général qui porte une épée de bois : « Le monde, dit la glose, est « une mascarade. Le visage, le costume, la voix, tout est feint. « Un général efféminé fait la cour à Madame devant d'autres « cornards (4) ». Godoy s'était fait établir une généalogie qui le rattachait aux rois Wisigoths. Goya nous dessine un âne qui considère son arbre généalogique (5) : « Les généalogistes « et les rois d'armes ont rendu fou le pauvre animal ; et il « n'est pas le seul (6) ! » Godoy jouait, disait-on, de la guitare, et son talent était fort apprécié du roi ; Goya représente un

(1) *Tal para qual.*
(2) *Ms. Carderera.* La reine est reconnaissable à sa chevelure.
(3) *Nadie se conoce.*
(4) *Ms. Carderera.*
(5) Pl. XXXIX. — *Asta su abuelo.*
(6) *Ms. Ayala.*

singe qui s'escrime d'une guitare sans cordes devant un âne qui applaudit (1) : « Si les oreilles suffisent, personne n'en« tendra mieux (2). » La planche LVI (3) nous montre Godoy vêtu d'un habit brodé ; un satyre colossal l'enlève au-dessus de terre et en joue comme d'un pantin ; il a la tête pleine de fumée et foudroie ses rivaux, qui tombent la tête la première, présageant ainsi sa propre chute.

Les ministres sont dignes des maîtres : deux ânes cavalcadent à califourchon sur deux hommes, qui n'en peuvent mais, ce sont Urquijo et Caballero (4). Un grand personnage est assis à sa toilette, un gros livre ouvert sur les genonx (5) : « On le peigne, on le chausse, il dort et il lit ; personne ne « dira qu'il perd son temps (6). » Et c'est le duc del Parque. Un général raconte ses exploits à trois impotents (7) : « La « cocarde et la canne font croire à cet imbécile qu'il est d'une « nature supérieure ; il abuse de l'autorité qui lui est confiée « pour ennuyer tous ceux qui le connaissent. Superbe, insolent « et vain avec ses inférieurs ; plat et vil avec ceux qui sont « plus puissants que lui (8) ». Et c'est D. Tomas de Morla, capitaine général d'Andalousie.

La noblesse n'a jamais trouvé satirique plus impitoyable. L'ineptie des nobles est symbolisée par un barbon gâteux, qui met les doigts dans sa bouche et que son laquais promène à la lisière (9). Il les compare à des *chinchillas*, dormeurs et gourmands (10), « qui n'écoutent rien, ne savent « rien, ne font rien et ne servent à rien ». Mais il n'est pas plus tendre pour la foule. Un âne et un oiseau de proie chevauchent au milieu de la multitude qui les acclame (11) : l'un est

(1) Pl. XXXVIII ; *Brabisimo !*
(2) *Ms. Carderera.*
(3) *Subir y bajar.*
(4) Pl. XLII. — *Tu que no puedes.*
(5) Pl. XXIX. — *Esto si que es leer.*
(6) *Ms. Ayala.*
(7) Pl. LXXVI. — *¿ Esta Vuestra Merced ?.. pues, como digo... ¡ Eh ! cuidado !... si no...*
(8) *Ms. Ayala.*
(9) Pl. IV. — *El de la rollona.*
(10) Pl. L. — *Los chinchillas.*
(11) Pl. LXIII. — *Miren, que graves !*

un dévot et l'autre un larron : « Le peuple aime qui le « trompe et le pille ».

Goya ne croit pas à la justice des hommes. Il trouve mauvais que les alguazils volent aux courtisanes ce qu'elles ont volé à leurs amants (1). Il ne dissimule pas sa pitié pour les prisonniers (2), ni pour les condamnés à mort (3). Il pousse l'audace jusqu'à s'attaquer au Saint-Office (4), et à appeler un *auto de fé* « un régal de curés et de moines imbéciles » (5).

C'est contre le clergé qu'il s'est déchaîné avec le plus d'âpreté. Il l'a poursuivi avec une haine presque sauvage, qui en d'autres temps lui aurait mérité les honneurs du bûcher. « Les prêtres et les moines sont pour lui les véritables dé- « mons de ce monde. L'Église aux bras longs et à la dent « canine ramasse tout ce qu'elle peut atteindre. Le moine « chaussé plaisante joyeusement et fait la soupe au vin, tandis « que le moine déchaussé, plus brutal et plus cafard, enve- « loppe son sac dans son froc et cache le vin (6). » Il stigmatise leur gourmandise (7), leur paresse (8), les superstitions qu'ils encouragent (9). Mais ces attaques vulgaires ne lui suffisent pas, et ne se sentant pas assez libre pour attaquer en face « la Bête écarlate (10) », il feint de s'en prendre à la

(1) Pl. XXI. — *Qual la descañonan.*

(2) *Les prisonniers :* 3 planches portant pour épigraphe : *La garde d'un accusé n'exige pas de torture. — S'il a mal fait, qu'on le fasse mourir promptement. — La prison est aussi barbare que le délit.*

(3) *El agarrotado.*

(4) Cf. *Le Tribunal de l'Inquisition,* peinture à l'Académie de San Fernando. — *Caprices* : Pl. XXIII. *Aquellos polvos.* — Pl. XXIV : *No hubo remedio.*

(5) Pl. XXIII. — *Auto de fé* : « *Un vulgo de curas y frailes necios hacen su comidilla de semejantes funciones* ». Glose du *Ms. Carderera.*

(6) Pl. XLIX. — *Duendecitos.*

(7) Pl. XIII. — *Estan calientes.* — Pl. XXXIV : *Las rinde el sueño* : « *Que han de hacer sino dormir los frailes y monjas, despues de borrachos y estragados allá en sus conventos* » (Ms. Ayala). — Pl. LXXVIII. *Despacha que despiertan.* — Pl. LXXIX. *Nadie nos ha visto.*

(8) Pl. LXXX. — *Ya es hora.* « *Los obispos y canonigos se llevan una vida ociosa y regalada, esperezandose, roncando, y cantando sin ser utiles a sus semejantes.* Ms. Carderera.

(9) Pl. XII. — *A caza de dientes.* « *Los dientes de ahorcado son eficacisimos para los hechizos, sin este ingrediente no se hace cosa de provecho. Lastima es que el vulgo crea tales desatinos.* Ms. Ayala.

(10) Nous employons ici cette expression de Leconte de Lisle, dont l'anti-

sorcellerie et, sous ce nom, porte au clergé des coups furieux. Il tourne en dérision la profession de foi monastique (1), la confession (2), l'extrême-onction (3). Il symbolise la puissance ecclésiastique sous les formes les plus grotesques et parfois les plus immondes : c'est un drap jeté sur un arbre et que la foule adore à genoux (4), ce sont des êtres fantastiques, à têtes d'animaux, qui composent le tribunal du Saint-Office (5), c'est un vol de sorcières qui s'effare dans la nuit : « Où va cette troupe infernale ? Ah ! si c'était de jour ! « A force de coups de fusil, on coucherait par terre toute la « bande, mais c'est la nuit, et personne ne les voit (6) ».

L'anticléricalisme de Goya n'est pas celui des âmes basses qui haïssent chez le prêtre et le religieux une supériorité morale dont elles se reconnaissent elles-mêmes incapables. Si Goya hait le clergé, c'est qu'il le trouve inférieur à sa mission, c'est qu'il voit partout dans le temple des vendeurs, des pharisiens et des simoniaques.

Les hypocrisies mondaines ne lui inspirent pas moins d'antipathie. Les mariages forcés (7), ou précipités (8), les mariages d'argent (9), les marchandages d'amour, les passions séniles ou inavouables, les fourberies des courtisanes, les ignominies des entremetteuses trouvent en lui un censeur impitoyable.

Croit-il au moins au progrès ?

cléricalisme nous paraît inspiré par les mêmes idées philosophiques que celui de Goya.

(1) Pl. LXX. — *Devota profesion* : « *Eclesiasticos hay que saliendo de la nada subieron a las mas altas dignidades, ataneceando los libros santos* ». (Ms. Carderera.) « ¿ Juras obedecer y respetar a tus maestras y superiores ? barrer desvanes, hilar estopa, tocar sonajas, ahullar, chillar, volar, guisar, untar, chupar, cocer, soplar, freir, cada y quando se te mande ? — Juro. — Pues, hija, ya eres bruja, sea en ora buena ».

(2) Pl. XLVIII. — *Soplones.*

(3) Pl. LXVII. — *Aguarda que te unten.*

(4) Pl. LII. — *Lo que puede un sastre.*

(5) Pl. XLVI. — *Correccion.*

(6) Pl. LXIV. — *Buen viaje.*

(7) Pl. LXXV. — *No hay quien nos desate.*

(8) Pl. II. — *El si pronuncian y la mano alargan al primero que llega.*

(9) Pl. XIV. — *¡ Que sacrificio !*

Peut-être a-t-il été un moment rationaliste (1). Il semble avoir cru à la puissance d'une révolution (2), mais les horreurs de l'invasion et les folies de la réaction royaliste l'ont détrompé, et comme en perdant la foi catholique il avait, du même coup, perdu toute espérance, son pessimisme est allé toujours en s'exaspérant, jusqu'au jour où il a jeté sur le cuivre son horrible cadavre en décomposition, qui se soulève à demi de sa pourriture pour crier qu'il n'y a rien par delà le tombeau (3).

Dieu merci, le grand homme n'est pas resté sur ce mot désespéré. Après avoir dessiné la mort de la Vérité (4), il a voulu retracer son retour à la vie (5), et appliquant à l'Espagne ce qu'il dit de la Vérité éternelle, nous ferons de sa légende le dernier mot de notre travail : *Oui ! elle ressuscitera !*

(1) Pl. XLIII. — *El sueño de la razon produce monstruos.*
(2) Pl. LXXI. — *Si amanece, nos vamos.*
(3) *Désastres de la guerre.* — Pl. LXIX. *Nada, ello lo dira.*
(4) Id. — Pl. LXXIX. — *Murió la Verdad.*
(5) Id. — Pl. LXXX ; *Si, resucitara !*

ÉPILOGUE

Au moment de clore ce livre, nous croirions manquer à un véritable devoir si nous ne disions toute notre gratitude à ceux qui nous ont aidé de leur bienveillance ou de leurs conseils au cours de notre long travail.

Nous adresserons un souvenir reconnaissant à ceux qui ne sont déjà plus : D. Manuel de Bofarull y Sartorio, directeur des Archives de la couronne d'Aragon, fils et père d'érudits, et lui-même érudit de haute valeur, qui sut conquérir une place d'honneur dans la science catalane, et dont tous ceux qui fréquentèrent les Archives d'Aragon furent les obligés ; D. Juan Delmas, l'infatigable érudit biscayen ; D. Antonio Lopez de la Calle, l'aimable directeur des Archives de Biscaye à Guernica ; D. Miguel Velasco y Santos, qui laissa en si bel ordre les Archives générales centrales d'Alcala de Henares ; D. Carlos Jimenez Placer, directeur des Archives des Indes à Séville, qui mit tant d'obligeance à nous guider dans ce merveilleux labyrinthe.

Parmi les vivants, que de noms à ajouter à notre liste ! A Saint-Sébastien, D. Carmelo de Echegaray, archiviste de la Députation de Guipuzcoa, l'un des plus laborieux érudits du pays basque. A Pampelune, notre vieil ami, D. Alberto Huarte, dont la complaisance sans bornes nous facilita si souvent notre travail et nous fit ouvrir tant de portes closes. A Saragosse, D. Clémente Herranz y Lain, l'ancien secrétaire de l'Ayuntamiento, et son successeur, D. Tomás Jimenez de Embún, le savant auteur des *Origines du royaume*

d'Aragon. A Vitoria, D. Federico Baraibar, professeur de grec à l'Institut d'Alava. A Valladolid, D. Norberto Tablares Hinojal, secrétaire de l'Ayuntamiento. A Alcala, un jeune archiviste plein d'ardeur et de courage, D. Julian Palencia, qui fut pour nous pendant un mois un véritable camarade. A Séville, D. Pedro Torres y Lanzas, aujourd'hui directeur des Archives des Indes et digne successeur de D. Carlos Jimenez Placer.

Madrid est pour le chercheur un séjour d'élection. Dans ses bibliothèques et ses archives, le travailleur se sent tout de suite à l'aise et chez lui ; on ne le reçoit point en étranger, on ne lui fait point entendre qu'on le trouve bien impertinent de venir déranger les gens ; tout est à lui, et pour lui. D. Antonio Rodriguez Villa, de l'Académie de l'histoire, est l'affabilité et la bienveillance en personne. D. Vicente Vignau y Ballester, directeur des Archives historiques nationales, nous a reçu avec la cordialité la plus courtoise et nous a permis de copier l'inventaire sommaire des Archives. D. Joaquin Jimenez de Embún a poussé la complaisance jusqu'à nous confier de précieuses notes prises par lui sur les institutions de l'ancienne Espagne. D. N. Ojo, directeur des Archives de la marine, s'est gracieusement intéressé à nos recherches et nous lui devons plus d'un renseignement important sur l'administration de la marine espagnole. Un jeune érudit, D. Manuel Serrano y Sans, a tenu à nous présenter au directeur de la Bibliothèque nationale, D. Marcelino Menéndez y Pelayo, le prince incontesté de la science espagnole, que son merveilleux savoir n'empêche pas d'être le plus courtois des hommes.

Nous devons encore une mention toute spéciale à D. Julio Alvarez Muñiz, ingénieur de la marine, et ancien attaché naval à Londres, qui, sans nous connaître, voulut absolument nous confier un ouvrage important de sa propre bibliothèque et nous permit de l'emporter de Cadiz à Madrid pour l'étudier plus à loisir.

Un autre ingénieur, D. Evaristo de Churruca, directeur des travaux du port de Bilbao, nous a fourni les renseignements les plus intéressants sur son grand-oncle D. Cosme

Damian de Churruca, l'héroïque capitaine du *San Juan Nepomuceno* à Trafalgar.

Barcelone est devenue pour nous comme une ville amie, grâce à l'inlassable complaisance de D. Francisco de Bofarull y Sans, qui a bien voulu nous permettre de nous établir, pour ainsi dire, en permanence aux archives, et nous a traité en vieil ami de la maison. Nous conservons aussi le meilleur souvenir de D. Jimenez Soler, archiviste adjoint, et nous remercions MM. Jaume Massó Torrents et Joaquin Casas Carbó d'avoir bien voulu nous initier à la vie catalane.

En France enfin, M. Liard, directeur de l'Enseignement supérieur, nous a soutenu et encouragé de sa précieuse bienveillance. M. Paul Boissonnade, professeur de l'Université de Poitiers, que ses beaux travaux sur l'histoire du Poitou ont arraché trop tôt à notre gré aux études espagnoles, nous a toujours témoigné l'affectueux intérêt d'un véritable ami. M. Louis Farges, attaché au service des archives au ministère des affaires étrangères, nous a gracieusement facilité nos recherches dans cet important dépôt. M. R. Foulché Delbosc, non content de nous ouvrir les colonnes de la *Revue hispanique*, créée et dirigée par lui, a été pour nous, à maintes reprises, le plus charmant des compagnons de voyage et le conseiller le plus sûr et le mieux informé.

Que tous ces savants amis reçoivent le témoignage de notre sincère gratitude ; leurs sympathies resteront la meilleure récompense de notre travail ; c'est vers eux que va notre pensée en fermant le livre d'hier avant de commencer le livre de demain.

G. Desdevises du Dezert.

Chamalières, 15 avril 1904.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Manuscrits.

Archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris. — *Correspondance. Espagne.* Vol. 638, 639, 640, 666.

Archives du Ministère de la marine à Paris. — *Campagnes.* 1805, t. 234.

Archives nationales de France. — *Fonds provenant des Archives de la marine.* B. 7. 368, 369, 373, 442, 450.

Archives générales centrales d'Alcala de Henares (1). *Estado,* liasses 3,559 et 4,818. — *Tesorerias de marina,* liasse 55. — *Instruccion publica,* liasses 119, 222, 327, 328.

Archives historiques nationales de Madrid. *Consejo.* 1416° (1712). — *Consejo : matricula de pleytos,* liasses 768, 789, 794, 815, 890, 895, 1042. — *Consejo* (1808), liasse 7. — *Ordenes.* 926° (*rexistro de escrituras ante D. Vicente de Villa, sor escribo de la superintendencia de los tesoros de las ordenes militares*). — *Inquisicion de Toledo,* liasses **2**, 2 ; **15**, 2 ; **190**, 1, 2, 14, 20 et 28. — *Instruccion publica* liasses 205, 256, 257. — *Varios legajos.* 1797.

Bibliothèque nationale de Madrid. *Estampes. Graveurs du* XVIIIe *siècle.*

Archives des Indes à Séville. *Estante* 97, *cajon* 5, *legajo* 17. — *Est.* 145, *caj.* 7, *leg.* 12. — *Est.* 146, *caj.* 1, *leg.* 11. — *Caj.* 4, *leg.* 4. — *Est.* 151, *caj.* 6, *leg.* 12. — *Est.* 153, *caj.* 4, *leg.* 2.

Archives du consulat de Cadiz. — *Consulado, administracion,* liasses 1 à 188. — *Notables,* liasses 77, 78, 80, 82. — *Palanquinado,* liasse 105. — *Almacenado* (1786). — *Corredores* (1804).

Archives du consulat français de Cadiz. R N. XLVIII. — R. N. L. t. II. 1772 — 1778 — 1788. — *Assemblées générales* du 16 janvier 1726, du 4 janvier 1727, du 18 février 1789.

Archives de Navarre. *Copia de la ley LIV de las Cortes de Pamplona, año 1757, sobre plantacion y conservacion de arboles y montes, con las ordenanzas para su mejor regimen y gobierno.* — *Quadernos y leyes. Cortes del año 1795.*

(1) Ces chiffres correspondent à l'inventaire en usage en 1890.

Archives de Guipuzcoa à Tolosa. — *Seccion I, negociado* 9, *legajos* 9, 10, 14, 15 à 54 (1753-1809). — *Seccion II, negociado* 13, *legajo* 65 (1781-1831); — *negociado* 17, *leg.* 46 (1754), 87 (1787.), 90, 92, 94; — *negociado* 22, *leg.* 107 (1787), 112 (1799), 115 (1805), 116 (1806). — *Seccion IV, negociado* 6, *legajo* 10 (1795).

Archives municipales de Cestona. — *Juntas generales de Guipuzcoa* (1778 et 1779).

Bibliothèque de l'Institut provincial de Saint-Sébastien. *Demostracion del misero y deplorable estado de las islas Filipinas, de la necesidad de abandonarlas, o mantenerlas con fuerzas respetables, de los inconvenientes del primero, y ventajas del segundo, de lo que pueden produzir a la R. hazienda, de la navegacion, estension y utilidades de su comercio, con reflexiones que convencen la utilidad de formar una Compania bajo la R. proteccion, para hacer feliz y gloriosa la monarquia española, y privar a sus enemigos de las ganancias con que la destruyen en paz y en guerra, por D. Francisco Leandro de Viana, colegial del viejo de San Bartolome el mayor de la Universidad de Salamanca, rector que fue del mismo colegio, graduado en la capilla de Santa Barbara de la referida Universidad, del Consejo de S. M. y su fiscal en esta R. audiencia de Manila.* 1765, in-f° ms.

Archives municipales de Valladolid. — *Autos acordados de Valladolid.* 1791.

Archives municipales de Saragosse. — *Instruccion hecha pòr la ciudad de Zaragoza, para el govierno de los molinos y maestros molineros de ella y sus barrios* (1731). — *Real cedula de ordenanzas concedidas al gremio de fabricantes de medias de seda de telar dela ciudad de Zaragoza* (1770). — *Estatuto de sastres* (1775). — *Gremios* (1771, 1775).

Sprangzi. *Mémoires sur la guerre d'Espagne*, ms. (bibliothèque personnelle) (1).

II. — Imprimés.

Allende Salazar (D. Angel). — *Biblioteca del Bascofilo, ensayo de un catalogo general sistematico y critico de las obras referentes á las provincias de Vizcaya, Guipuzcoa, Alava y Navarra.* Madrid, 1887, in-4°.

Almirall. — *L'Espagne telle qu'elle est.* Paris, 1886, in-12.

Altamira y Crevea (D. Rafael). — *De Historia y arte.* Madrid, 1898, in-12.

Id. — *Psicologia del pueblo español.* Madrid-Barcelona, 1902, in-12.

Antequera (D. José Maria). — *Historia de la legislacion española.* Madrid, 1884, in-8°.

Aramburu y Zuloaga (D. Felix de). — *Monografia de Asturias.* Oviedo, 1899, in-8°.

(1) M. le capitaine Georges Jouvin, breveté de l'État-major, a bien voulu faire pour moi quelques recherches au ministère de la guerre, au sujet de l'auteur de ces Mémoires, dont le véritable nom, mal orthographié au *Moniteur*, est Sprunglin.

Argenti Leys (D. Felipe). — *Discursos politicos y economicos sobre el estado actual de España.* — Madrid, 1777, in-16.

Arroniz (D. Marcos).— *Manual del viajero en Mejico.* Paris, 1858, in-16.

Art de vérifier les dates, depuis l'année 1770 *jusqu'à nos jours.* Paris, 1821-1844, 18 vol. in-8°.

Arteta de Monteseguro (D. Antonio). — *Discurso sobre las ventajas que puede conseguir la industria de Aragon con la nueva ampliacion de puertos concedida por S. M. para el comercio de America.* Madrid, 1783, in-4°.

Balaguer (D. Victor). — *Historia de Cataluña.* Barcelona, 1863, 5 vol. in-8°.

Balanza del comercio de España con las potencias extrangeras en el año de 1792, *dispuesta en la seccion segunda del departamento del fomento general, y de la balanza del reyno.* — Madrid, 1803, in-f°.

Barado (D. Francisco). — *Museo militar, historia, indumentaria, armas, sistemas de combate, organizacion del ejercito español.* Barcelone, 1886, 3 vol. in-4°.

• Baret (Eugène). — *Histoire de la littérature espagnole, depuis les origines jusqu'à nos jours.* Paris, 1863, in-18.

Baudrillart (Alfred). — *Philippe V et la cour de France.* Paris, 1890-99, 5 vol. in-8°.

Bausset (de). — *Mémoires.* Paris, 1829, 4 vol. in-8°.

Beaumarchais (Pierre-Augustin Caron de). — *Œuvres complètes.* Paris, 1872, in-8°.

Becerro de Bengoa (D. Ricardo). — *El libro de Alava.* Vitoria, 1877, in-8°.

Blanc (Charles), Paul Mantz et Auguste Demmin, W. Burger, L. Viardot et P. Lefort. — *Histoire des peintres de toutes les Ecoles. Ecole allemande.* Paris, 1883, in-4°. — *Ecole espagnole.* Paris, s. d., in-4°.

Bofarull y Sartorio (D. Manuel de). — *Memoria que en la solemne apertura del archivo general de la Corona de Aragon en el nuevo edificio a que ha sido trasladado de Real Orden leyo su archivero el dia* 18 *de diciembre de* 1853. Barcelone, 1853, in-8°.

Boissonnade (Paul). — *Les archives de Navarre à Pampelune et les archives de Castille au château de Simancas.* Archives des missions, t. XVII, 1891.

Boiteau (Paul). — *Etat de la France en* 1789. Paris, 1861, in-8 .

Boix (D. Vicente). — *Historia de la ciudad y reyno de Valencia.* Valencia, 1847, 3 vol. in-4°.

Borao (D. Geronimo). — *Historia de la Universidad de Zaragoza.* Zaragoza, 1869, in-8°.

Brunhes (Jean). — *L'irrigation, ses conditions géographiques, ses modes et son organisation dans la péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord.* Paris, 1902, in-8°.

Bourgoing (Le baron A. de). — *Nouveau voyage en Espagne* (1782-85), ou *Tableau de l'état actuel de cette monarchie.* Paris, 1789, 3 vol. in-8°.

Cabarrus (François comte de). — *Elogio del conde de Gausa.* Madrid, 17.., in-4°.

Cabarrus (suite). — *Cartes sobre los obstaculos que la naturaleza, la opinion y las leyes oponen à la felicidad publica, escritas por el conde de Cabarrus al s^or^ D. Gaspar de Jovellanos.* Vitoria, 1808, in-4°.

Cadier (Léon). — *Les archives d'Aragon et de Navarre.* Bib. de l'École des Chartes. 1888.

Campomanes (D. Pedro Rodriguez). — *Discurso sobre el fomento de la industria popular. — Discurso sobre la educacion popular de los artesanos y su fomento. — Con apendice.* Madrid, 1774-77. 6 vol. in-18.

Id. — *Cartas politico-economicas escritas al conde de Lérena, publicadas ahora por primera vez por D. Antonio Rodriguez Villa.* Madrid, 1878, in-18.

Canga Arguelles (D. José). — *Diccionario de la hacienda, con aplicacion a España.* Madrid, 1833-34, 2 vol. in-4°, avec supplément.

Capmany y de Montpalau (D. Antonio de). — *Memorias historicas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona.* Madrid, 1789-92. 4 vol. in-4°.

Carderera (M. V.). — *Etude sur Goya.* (*Gazette des Beaux-Arts*, tomes VII et XV.)

Carmena y Millan (D. Luis). — *Cronica de la opera italiana en Madrid, desde el año de 1738 hasta nuestros dias.* Madrid, 1878, in-4°.

Carracido (D. José R.). — *Estudios historicos criticos de la ciencia española.* Madrid, 1897, in-8°.

Carreras y Bulbena (En Josef Rafel). — *Carlos d'Austria y Elisabeth de Wolfenbüttel á Barcelona y Girona.* Barcelona, 1902, in-8°.

Cavanilles (D. Antonio José). — *Observations sur l'article* ESPAGNE *de la Nouvelle Encyclopédie.* Paris, 1784, in-8°.

Caveda. — *Ensayo historico sobre los diversos generos de arquitectura empleados en España, desde la dominacion romana hasta nuestros dias.* Madrid, 1848, in-8°.

Id. *Memorias para la historia de la R. Academia de San Fernando, y de las bellas artes en España, desde el advenimiento de Felipe V hasta nuestros dias.* Madrid, 1868, in-8°.

Cean Bermudez (D. Juan Agustin). — *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España, publicado por la R. Academia de San Fernando.* Madrid, 1800, 6 vol. in-8°.

Censo español, executado de orden del rey, comunicada por el Exmo señor conde de Florida Blanca, primer secretario de Estado y del despacho, en el año de 1787. — Madrid, en la imprenta real.

Censo de la poblacion de España del año de 1797, ejecutado de orden del rey en el de 1801. — Madrid, in-f°.

Chevalier (Michel). — *Le Mexique ancien et moderne.* Paris, 1863, in-12.

Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, t. XIII. Madrid, 1848, in-8°. — (*Correspondencia que tuvo el P. Andres Marcos Burriel con varias personas sobre la comision que le dio el gobierno de examinar los Archivos de Toledo, junto con otros papeles en que se da noticia de igual examen de diferentes archivos del reino.* — P. 229-393.)

Coleccion universal de todas las reales ordenes que para el regimen del general estudio de la R. Universidad de Valladolid se ha servido

comunicar S. M. C. y señores del R. y Supremo Consejo de Castilla, las que estan in viridiori observantia en el feliz reynado de N. C. monarca, el señor Carlos III hasta el presente julio de 1771. Valladolid, 1771, in-4°.

Coleccion de las reales ordenes expedidas por S. M. y señores del R. y Supremo Consejo de Castilla para el mejor govierno de esta R. Universidad de Valladolid, arreglo y fomento de sus estudios, mandadas imprimir por las cartas ordenes de 6 de febrero y 6 de setiembre de 1771. Segunda parte que comprende las comunicadas desde 27 de julio de 1771 hasta el mismo mes del presente año de 1782. Valladolid, 1782, in-4°.

Coroleu (D. José) y Pella y Forgas (D. José). — *Los Fueros de Cataluña.* Barcelona, 1878, in-4°.

Cotarelo y Mori (D. Emilio). — *Iriarte y su epoca.* Madrid, 1897, in-4°.

Id. — *D. Ramon de la Cruz y sus obras.* Madrid, 1899, in-8°.

Id. — *Isidoro Maiquez y el teatro de su tiempo.* Madrid, 1902, in-8°.

• Coxe. — *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon* (traduction Muriel). Paris, 1827, 6 vol. in-8°.

Crétineau-Joly. — *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus.* Paris, 1845-46, 6 vol. in-12.

Cruilles (El Marques de). — *Los gremios de Valencia, memoria sobre su origen, vicisitudes y organizacion.* Valencia, 1883, in-8°.

Cuentos y poesias mas que picantes (Samaniego, Yriarte, anonimos) publicalas por vez primera un rebuscador de papeles viejos. S. l. ni d., in-18 carré.

Cueto (D. Leopoldo Augusto de). — *Poetas liricos del siglo XVIII (Biblioteca de los mejores autores españoles,* t. 61, 62, 63).

Dalrymple (le major). — *Voyage en Espagne et en Portugal dans l'année 1774.* Paris, 1783, in-8°.

• Danvila y Collado (D. Manuel). — *Reinado de Carlos III.* Madrid, 1891 et suiv., 6 vol. in-8°.

Davilier (Charles). — *Histoire des faïences hispano-moresques à reflets métalliques.* Paris, 1861, in-8°.

Deck (Th.) — *La faïence.* Paris, 1887, in-8°.

Desdevises du Dezert (Georges). — *Les Archives des Indes à Séville. Les Archives du consulat de Cadiz. (Nouvelles Archives des Missions scientifiques,* t. VI.)

Id. — *Les Archives historiques nationales de Madrid. (Bulletin historique et philologique, 1899.)*

Id — *Notes sur l'Inquisition espagnole au XVIIIe siècle. (Revue hispanique,* t. VI, 1899.)

Id. — *Les Colegios mayores. (Revue hispanique,* t. VII, 1900.)

Dessalles (Adrien). — *Histoire générale des Antilles.* Paris, 1847-48, 5 vol. in-8°.

Diario de Barcelona, 1791-1792-1793-1802.

Diario de Zaragoza, 1797-1799.

Dieste y Jimenez (D. Manuel). — *Diccionario del derecho civil aragones.* Madrid, 1869, in-4°.

Egaña (D. Domingo Ignacio de). — *Guipuzcoano instruido o prontuàrio alfabetico de R. ordenes, decretos y acuerdos de las juntas y diputaciones en forma de extractos.* San-Sebastian, 1780, in-f°.
El amigo del viejo de la capa azul. S. l. ni d., in-4°.
Encyclopédie méthodique. Géographie moderne, t. I, article *Espagne, Commerce*, t. II, art. *Espagne.*
Escolano de Arrieta (D. Pedro). — *Practica del Consejo real en el despacho de los negocios, instructivos y contenciosos, con distincion de los que pertenecen al Consejo pleno, o a cada sala en particular y las formulas de las cedulas, provisiones y certificaciones respectivas.* Madrid, 1796, 2 vol. in-4°.
Espiritu de los mejores diarios que se publican en Europa. Madrid, 1787-90.

Falcon (D. Modesto). — *Salamanca artistica y monumental.* Salamanca, 1867, in-4°.
Fernandez Duro (D. Cesareo). — *Memorias historicas de la ciudad de Zamora, su provincia y obispado.* Madrid, 1882-83, 4 vol. in-8°.
Fernandez de la Ferreria (D. Mateo). — *Nuevo tratado de reduccion de monedas efectivas e imaginarias de estos reinos a reales de vellon.* — Madrid, 1766, in-8°.
Fernandez y Gonzalez. — *La hacienda de nuestros abuelos (conferencias. de aldea).* Madrid, 1884, in-4°.
• Ferrer del Rio (D. Antonio). — *Historia del reynado de Carlos III en España.* Madrid, 1856, 4 vol. in-8°.
Ferret (D. Zeferino). — *Exposicion historica de las causas que mas han influido en la decadencia de la marina española, escrita en el año 1813.* Barcelona, 1819, in-8°.
Fétis (F.-J.) — *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique.* Paris, 1860-65, 8 vol. in-8°.
Figuras de Betlem, modelades per l'Amadeu d'Olot. (*Pel y ploma.* Barcelone, déc. 1901.)
Fischer. — *Voyage en Espagne aux annés 1797 et 1798* (traduit par Cramer). Paris, 1801, in-8°.
Fitzmaurice-Kelly (James). — *Historia de la literatura española, desde los origenes, hasta el año 1900* (trad. Bonilla y San Martin). Madrid, 1901, in-4°.
Florida Blanca. — *Compte rendu de son administration présenté à S. M. C. Charles III, roi d'Espagne* (traduction Muriel, au t. VI de *l'Espagne sous les Bourbons* de Coxe).
Folleto del maestro de ceremonias de Hirache, 1797.
Forbonnais. — *Considérations sur les finances d'Espagne relativement à celles de France.* Dresde (Paris), 1753-55, in-12.
Forner. — *Reflexiones sobre el modo de escribir la historia de España.* Madrid, 1816, in-8°.
Foulché-Delbosc (R.) — *Poesias ineditas de Meléndez Valdés.* (*Revue hispanique*, t. I.)
Id. — *Poesias ineditas de D. José Iglesias.* (*Revue hispanique*, t. II.)
Id. — *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal.* (*Revue hispanique*, t. III.)

Foy (général). — *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon.* Paris, 1827, 4 vol. in-8°.
Frédéric II. — *Histoire de mon temps.*
Fueros, privilegios, franquezas y libertades del M. N. y M. L. señorio de Vizcaya, reimpresos de orden de su Ilma diputacion general. Bilbao, 1865, in-4°.

Gachard. — *Notice historique et descriptive des archives royales de Simancas* (Correspondance de Philippe II, t. Ier, 1848).
Gallardo Fernandez (D. Francisco). — *Origen, progresos y estado de las rentas de la corona de España, su gobierno y administracion.* Madrid, 1805, 3 vol. in-8°.
Gandara (D. M. A. de la). — *Apuntes sobre el bien y el mal de España, escritos de ordén del rey.* (*Almacen de frutos literarios ineditos de los mejores autores españoles*, t. I. Madrid, 1820, in-18.)
Garay (D. Blas). — *El comunismo de las misiones de la Compania de Jesus en el Paraguay.* Madrid, 1897, in-18.
Gassó. — *España con industria fuerte y rica.* Barcelone, 1816, petit in-4°.
Gaudeau (Le P. Bernard). — *Fray Gerundio et son auteur le P. José Francisco de Isla.* Paris, 1891, in-8°.
Gazeta de Goatemala, 1797.
Gazeta de Madrid, 1806.
Generes (D. Miguel). — *Reflexiones politicas y económiças sobre la poblacion, agricultura, artes, fabricas y comercio del reyno de Aragon.* Madrid, 1793.
Genzor Lopez de Perea (D. José). — *Ordinaciones que han de guardar los maestros y artifices de todas suertes de paños que se trabajan en la villa de Gelsa*, 1728.
Germond de Lavigne. — *Guide en Espagne.* Paris, 1893, in-12.
Gille (Philippe). — *Mémoires d'un conscrit de 1808 recueillis et publiés par Philippe Gille.* Paris, 1892, in-12.
Giron (D. Ramon). — *Historia de la ciudad de Salamanca.* Salamanque, 1861, in-8°.
Godoy (D. Manuel), prince de la Paix. — *Mémoires* (traduction d'Esmenard). Paris, 1836, 4 vol. in-8°.
Godoy-Alcantara (D. José). — *Historia critica de los falsos cronicones.* Madrid, 1868, in-8°.
Gorosabel (D. Pablo). — *Bosquejo de las antiguedades, gobierno, administracion y otras cosas notables de la villa de Tolosa.* Tolosa, 1853, in-8°.
Guia de forasteros en Madrid para el año de 1804.
Guia de Cadiz, 1804.
Gurlitt (Cornelius). — *Die Baukunst Spaniens dargestellt in ihren hervorragendsten Werken. Aufnahmen von Max Junghändel.* Dresden, 1893, 2 vol. in-f°.

Herranz y Lain (D. Clemente). — *Estudio critico sobre los economistas aragoneses.* Zaragoza, 1885, in-8°.
Hinojosa (D. Eduardo de). — *Influencia que tuvieron en el derecho*

publico de su patria, y singularmente en el derecho penal, los filosofos y teologos españoles anteriores à nuestro siglo. Madrid, 1890, in-8°.

Humboldt (A. de). — *Essai politique sur le royaume de Nouvelle-Espagne.* Paris, 1825-27, 4 vol. in-8°.

Indice de los documentos y papeles del archivo general de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa, existente en la iglesia parroquia de Santa Maria de la M. N. L. y V. villa de Tolosa. San Sebastian, 1887, 2 vol. in-f°.

Jaubert de Passa. — *Voyages en Espagne dans les années 1816-1819.* — Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

Jovellanos. — *Informe de la sociedad economica de esta corte al R. y S. Consejo de Castilla en el expediente de la ley agraria.* Madrid, 1795, in-4°.

Id. — *Obras* :

Reglamento por el colegio de Calatrava. — *Bases para la formacion de un plan general de instruccion publica.* — *Carta sexta à D. Antonio Ponz.*

Juan (D. Jorge) et Ulloa (D. Antonio). — *Relacion historica del viage de la America meridional.* Madrid, 1748, 5 vol.

Laborde (Cte Albert de). — *Itinéraire descriptif de l'Espagne.* Paris, 1809, 5 vol. in-8°.

Lacroix. — *Le Pérou* (*Univers pittoresque*). Paris, 1843, in-8°.

Lafond (Paul). — *Goya.* Paris, 1902, in-4°.

Lafuente (D. Modesto). — *Historia general de España.* Barcelona, 1889-90, 25 vol. in-8°.

La Fuente (D. Vicente de). — *Historia de las Universidades, colegios y demas establecimientos de enseñanza en España.* Madrid, 1884-87, 4 vol. in-8°.

Lamprecht (Karl). — *La méthode historique en Allemagne.* (*Revue de synthèse historique*, août 1900, p. 15.)

Langle (Marquis de). — *Voyage de Figaro en Espagne*, 1784, 2 volumes in-12 (1).

Lanneau-Rolland. — *Nouveau guide du voyageur en Espagne et en Portugal.* Paris, s. d., in-12.

La Renaudière. — *Le Mexique.* Paris, 1843, in-8° (*Univers pittoresque*).

Larruga (D. Eugenio). — *Memorias politicas y economicas sobre los frutos, comercio, fabricas y minas de España.* Madrid, 1793, 45 vol. in-8°.

Larramendi (El R. P. Manuel de). — *Coragrafia o descripcion general de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa.* Barcelona, 1882, in-18. Publiée par le R. P. Fidel Fita y Colomé, d'après le ms. XLI de la collection Vargas Ponce, de l'Académie de l'Histoire.

Lea (H.-Ch.). — *Histoire de l'Inquisition au moyen âge* (traduction Reinach). Paris, 1900-1902, 3 vol. in-8°.

(1) Le comte d'Aranda répliqua au voyageur français par sa *Dénonciation au public du voyage du soi-disant Figaro en Espagne par le véritable Figaro.* Londres et Paris, 1785, in-12.

Le Breton (G.). — *Céramique espagnole. Le salon en porcelaine du Palais-Royal de Madrid et les porcelaines du Buen Retiro.* Paris, 1879, une plaquette in-4°.
Lefort (Paul). — *Essai d'un catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié de Goya.* (*Gazette des Beaux-Arts*, t. XXII.)
Id. — *La peinture espagnole.* Paris, 1893, in-8°.
Llio (D. José de Mora y Cata, marquis de). — *Observaciones sobre los principios elementales de la Historia.* (*Memorias de la Academia de buenas letras de Barcelona*, t. II. Barcelona, 1868, in-4°, p. 1-50.)
Llorente (D. Juan Antonio). — *Historia critica de la Inquisicion de España.* Madrid (Paris), 1822, 10 vol. in-8°.
Lostalot (A. de). — *Les procédés de la gravure.* Paris, 1886, in-8°.

Madrazo (D. Pedro de). — *Catalogo de los cuadros del museo del Prado de Madrid.* — Madrid, 1900, in-8°.
Mallada. — *Los males de la patria.* Madrid, 1890, in-8°.
Mañe y Flaquer (D. Juan). — *El oasis, viaje al pais de los fueros.* Barcelona, 1878, 3 vol. in-f°.
Manini (D. Juan). — *Historia de la marina real española, desde el descubrimiento de las Americas hasta el combate de Trafalgar.* Madrid, 1856, 2 vol. in-f°.
Martinez Marina (D. Francisco). — *Ensayo historico critico sobre la legislacion y principales cuerpos legales de los reinos de Leon y Castilla.* Madrid, 1845, in-8°.
Martyris ab Angleria Mediolanensis (Petri). — *De rebus oceanicis et novo orbe decades tres.* Coloniae, M. D. LXXIIII, in-18.
Memorias de la R. Academia de Buenas Letras de Barcelona, t. VIII (Notice historique sur l'Académie). Barcelona, 1901, in-4°.
Menéndez y Pelayo (D. Marcelino). — *Historia de las ideas esteticas en España*, t. III. (siglo XVIII). Madrid, 1886, in-16.
Id. — *La ciencia española.* Madrid, 1879 et 1888, 3 vol. in-16.
Mengs (D. Antonio Rafael). — *Obras, publicadas por D. Josef de Azara.* Madrid, Imprenta real, 1797, in-8°.
Mérimée (E.). — *Jovellanos* (*Revue hispanique*, t. I).
Mesonero Romanos (D. Ramon de). — *El antiguo Madrid, paseos historicos por sus calles y plazas.* 1861, 2 vol. in-8°.
Mirabeau. — *Mémoires biographiques, littéraires et politiques* (publiés par Lucas-Montigny). Paris, 1834-35, 8 vol. in-8°.
Moratin (D. Leandro). — *Les comédies* (traduction E. Hollander). Paris, 1855, in-8°.
Morel-Fatio (Alfred). — *Etudes sur l'Espagne.* Paris, 1888, 2 vol. in-8°.
Moret y Prendergast (D. Segismundo) y D. Luis Silvela. — *La familia foral y la familia castellana.* Madrid, 1863, in-f°.

Navarro (D. Felipe Benicio). — *La obra del escultor Sarzillo de Murcia.* (*La Lectura*, mars 1901.)
Negociantes. Tarragona, s. d., in-4° (pamphlet anonyme du temps de la guerre de l'indépendance).
Nougues y Secall (D. Mariano). — *Historia critica y apologetica de la*

Virgen N. S. del Pilar de Zaragoza y de su templo y tabernaculo. Madrid, 1862, in-8°.
Novisima recopilacion de las leyes de España. Madrid, 1805, 5 vol. in-f°. Supplément, 1829, in-f°.

Ordenanzas de la ilustre Universidad y casa de contratacion de la M. N. y M. L. villa de Bilbao (insertos sus reales privilegios) aprobadas y confirmadas por el rey N. S. D. Felipe quinto (que Dios guarde), año de 1737. Madrid, 1775, in-4°.
Ortega y Rubio (D. Juan). — *Historia de Valladolid.* Valladolid, 1881, 2 vol. in-8°.

Palafox (D. Juan de). — *Cartas y obras.* Madrid, 1761, petit in-8°.
Panorama nacional. Bellezas de España y sus colonias. Barcelona, Hermenegildo Miralles.
Parada y Barreta (D. Diego Ignacio). — *Hombres ilustres de la ciudad de Jerez de la Frontera.* Jerez, 1875, in-8°.
Pedrell (D. Felipe). — *Diccionario biografico y bibliografico de musicos y escritores de musica españoles.* Barcelona, 1897, t. Ier, in-4°.
Pellicer (D. Casiano). — *Tratado historico sobre el origen y progresos del histrionismo en España.* Madrid, 1804, in-12.
Perez de Guzman (D. Juan). — *Fernando VII en Valençay* (*La Epoca*, avril-août 1901. Série d'articles).
Peseux-Richard (H.). — *Remarques sur le dictionnaire de Baralt.* (*Revue hispanique*, t. IV.)
Id. — *Les nonadas de M. Alfredo Calderon.* (*Revue hispanique*, t. IV.)
Pi y Arimon (D. Andres Avelino). — *Barcelona antigua y moderna.* Barcelone, 1854, 2 vol. grand in-4°.
Plane (Auguste). — *Le Pérou.* Paris, 1903, in-12.
Ponz (D. Antonio). — *Viage de España* (1787-94). Madrid, 20 vol. in-8°.
Prescott (W.-H.) — *Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle.* Paris-Bruxelles, 1861, 4 vol. in-8°.

Ramirez Arcas (D. Antonio). — *Itinerario descriptivo de Navarra.* Pamplona, 1848, in-8°.
Rada y Delgado (D. Juan de Dios de la). — *Museo español de antiguedades.* Madrid, 1872-1880, 19 vol. in-f°.
Real Compania guipuzcoana de Caracas, noticias historiales practicas de los sucesos y adelantamientos de esta Compania desde su fundacion, año de 1738, hasta el de 1761 por todos los ramos que comprende su negociacion. Se incluyen en este libro los anteriores impresos que andaban divididos como piezas instructivas y defensivas de la Compania, producidas por ella en los diversos tiempos que pedian sus particulares asuntos. Dispuesto todo por la direccion de la misma Compania. Año de 1765, in-4°.
Reales ordenanzas de la M. N. y L. ciudad de Orduña, confirmadas por S. M. y señores del R. y Supremo Consejo de Castilla, en fecha de 11 de Agosto del año de 1789. Bilbao, 1789, in-4°.
Reclus (Elisée). — *Nouvelle Géographie universelle*, t. I. (*Europe méridionale*). Paris, 1875, in-4°.

Rehfues (J. L.). — *L'Espagne en 1808*. Paris et Strasbourg, 1811, 2 vol. in-8o.
Reynier (Gustave). — *La vie universitaire dans l'ancienne Espagne*. Paris-Toulouse, 1902, in-12.
Rezabal y Ugarte (D. Josef de). — *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los seis colegios mayores*. Madrid, 1805, in-4o.
Riol (D. Santiago Agustin). — *Representacion del origen y estado de los consejos, tribunales, archivos reales de la Corte y Chancillerias, el de Roma y Simancas al rey nuestro señor*, 1726. (*Semanario erudito*, t. III, p. 75-235.)
Rios (D. José Amador de los) y D. Cayetano Rosell. — *Historia de la villa y corte de Madrid*. Madrid, 1864, 4 vol. in-fo.
Roca (D. Juan Narciso). — *D. Prospero de Bofarull*. (*Publicidad*, 14 juillet 1881.)
Rochetin (E.). — *L'avenir économique de l'Espagne*. Paris, 1899, in-8o.
Rodriguez Villa (D. Antonio). — *D. Cenon de Somodevilla, marques de la Ensenada*. Madrid, 1878, in-8o.
Id. — *Patiño y Campillo, reseña historico-biografica de estos dos ministros de Felipe V*. Madrid, 1882, in-8o.
Roig y Reig (R.). — *Noticias relativas a las antiguas universidades de Lerida, Vich, Gerona, Tarragona y Tortosa*. (*Revista critica de historia y literatura*, 1899, p. 49-63.)
Roma y Rosell (D. Francisco). — *Las señales de la felicidad de España y medios de harcerlas mas eficaces*. Madrid, 1768, in-8o.
Romero de Castilla y Perosso (F.). — *Apuntes historicos sobre el archivo general de Simancas*. Madrid, 1873, in-8o.
Rozoir (Ch. du). — *Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne*. Paris, 1823, in-8o.

Sagot. — *Le communisme au Nouveau-Monde, réductions du Paraguay, sociétés communistes des Etats-Unis*. Dijon, 1900, in-8o.
Sahagun (Le R. P. Fr. Bernardino de). — *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (trad. Jourdanet et Remy Siméon). Paris, 1880, in-4o.
Salazar (D. Luis Maria de). — *Juicio critico sobre la marina militar de España*. El Ferrol, 1888, 2 vol. in-4o.
Sangrador Vitores (Dr D. Matias). — *Historia de la M. N. y L. ciudad de Valladolid, desde su mas remota antiguedad hasta la muerte de D. Fernando VII*. Valladolid, 1851, 2 vol. in-8o.
Santa Maria (El R. P. Fr. Bartolome de). — *Devocion al excelso patriarca San Joaquin, padre de la madre de Dios, promovida, extendida y premiada con asombrosos sucesos en la vida, virtudes y milagros del venerable hermano Juan de Jesus San Joaquin, hijo del convento de Pamplona*. Barcelona, 1868, in-18.
Sarmiento (Fr. Martin). — *Catalogo de algunos libros curiosos y selectos para la libreria de algun particular que desee comprar de tres a quatro mil tomos* (1748). — (*Semanario erudito*, t. V, p. 97-174.)
Schubart (Hermann de). — *Lettres d'un diplomate danois en Espagne, publiées par E. Gigas*. (*Revue hispanique*, t. IX.)

Serna (D. Pedro Gomez de la) y D. Juan Manuel Montalban. — *Elementos de derecho civil y penal de España*. Madrid, 1886, 3 vol. in-8°.
Seignobos (Charles). — *L'Amérique latine de 1800 à 1859*. (*Revue des Cours et Conférences*, 11 juin 1903.)
Séjournant (de). — *Nouveau dictionnaire espagnol-français*. Paris, 1759, in-4°.
Sesma (D. Alberto de). — *Memoria sobre los diferentes estados de la marina española y de su respectiva influencia en la prosperidad nacional; escrito en el año de 1806*. Madrid, 1886, in-8°.
Soldoni (D. Baltasar). — *Diccionario biografico-bibliografico de Efemerides de musicos españoles*. Madrid, 1868. 4 vol. in-8°.
Soubies (Albert). — *Histoire de la musique. Espagne*. Paris, 1900, 3 vol. petit in-18.
Swinburne. — *Voyage en Espagne*. Paris, 1787, in-8°.

Thiers (Adolphe). — *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Paris, 1845-62, 20 vol. in-8°.
Ticknor (G.). — *Histoire de la littérature espagnole* (traduction Magnabal). Paris, 1864-72. 3 vol. in-8°.
Toreno (Conde de). — *Historia del levantamiento, guerra y revolucion de España*. Paris, 1838, 3 vol. in-8°.
Torres Saldamando (Enrique), con la colaboracion de Pablo Patron y Nicanor Boloña. — *Libro primero de Cabildos de Lima descifrado y anotado*. Paris, 1900, 3 vol. in-f°.
Torres y Villarroel (D. Diego). — *Vida y aventuras*. Madrid, 1792, in-8°.
Townsend. — *Voyage en Espagne*. Paris, 1809, 3 vol. in-8°, atlas in-4°.
Tramoyeres Blasco (D. Luis). — *Instituciones gremiales, su origen y organizacion en Valencia*, Valencia, 1889, in-8°.
Twiss (Richard). — *Voyage en Portugal et en Espagne fait en 1772 et 1773* (traduit de l'anglais). Berne, 1776, in-8°.

Ulloa (D. Bernardo de). — *Rétablissement des manufactures et du commerce d'Espagne, publié à Madrid en 1740* (traduction française). — Amsterdam, 1753, 2 vol. in-18.

Vancouver (Georges). — *Voyage de découverte à l'océan Pacifique du Nord et autour du monde* (1790-1795), *traduit de l'anglais*. Paris, an VIII, 3 vol. in-4°.
Vignau y Ballester (D. Vicente). — *El archivo historico nacional*. Madrid, 1898, in-4°. (Discours de réception à l'Académie de l'Histoire.)
Viñaza (Conde de la). — *Goya, su tiempo, su vida, sus obras*. Madrid, 1887, in-8°.
Vogt (Georges). — *La porcelaine*. Paris, 1893, in-8°.

Ward (D. Bernardo). — *Proyecto economico en que se proponen varias providencias dirigidas a promover los intereses de España, con los medios y fondos necesarios para su plantificacion, escrito en el año de 1762. — Obra postuma*. Madrid, 1779, in-4°.

Weis (Charles). — *L'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avènement des Bourbons*. Paris, 1844, 2 vol. in-8°.

Yanguas y Miranda (D. José). — *Diccionario de fueros y leyes de Navarra.* San Sebastian, 1828, in-8°.

Yturriza y Azcarraga. — *Historia de Vizcaya.* Bilbao, 1885, in-f°.

Zarate (D. Antonio Gil de). — *De la instruccion publica en España.* Madrid, 1855, 3 vol. in-8°.

INDEX

A

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

TABLE

Paris. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.

